

# JOURNAL DE LAUSANNE.

2 JANVIER 1790.

Le SOLEIL se leve à 7 heures 48 minutes, & se couche à 4 heures 11 minutes.  
La LUNE se leve à 6 heures du soir..

*Observations Météorologiques.*

Dates.	THERMOMETRE.			BAROMETRE.		
	7 heur. du mat.	2 h. après midi.	9 heur. du soir.	7 heur. du mat.	2 h. après midi.	9 heur. du soir.
25 Déc.	-1. 3.	o +3. 0.	o -0. 8.	26. p. 8. lig. 5	26. p. 8. lig. 8	26. p. 9. lig. 1
26 ...	-0. 0.	o +2. 7.	o +2. 0.	26. 9.	26. 10.	26. 10. 0
27 ...	-1. 0.	o +2. 1.	o +1. 1.	26. 10.	7 26. 10.	10 26. 11. 1
28 ...	-1. 1.	o +3. 1.	o +0. 9.	26. 11.	3 26. 11.	4 26. 11. 0
29 ...	+0. 1.	o +2. 0.	o +1. 0.	26. 10.	9 26. 10.	0 26. 9. 11
30 ...	-0. 0.	o +2. 0.	o +2. 5.	26. 9.	9 26. 9.	8 26. 9. 0
31 ...	-1. 0.	o +1. 3.	o +0. 0.	26. 8.	3 26. 8.	3 26. 7. 7

## VARIÉTÉS. AUX AUTEURS DU JOURNAL.

MESSIEURS,

Peut-être le morceau suivant, extrait du manuscrit d'un Voyage fait en Suisse, pourrait trouver place dans votre Feuille.

J'ai l'honneur d'être, &c.

*De la Brevine & du Locle.*

Le soleil qui s'était couché derrière un voile obscur de vapeurs, nous avait annoncé, pour le lendemain, un ciel moins ferein, une journée moins belle que celle dont nous venions de jouir; ce préage ne fut point trompeur: nous n'en partimes pas moins de grand matin, mais dans un char à banc. Nous passâmes à côté des *Bayards*, paroisse formée de deux villages, de quelques hameaux & de quelques maisons dispersées. Nous traversâmes une longue chaîne de montagnes basses, quelquefois couvertes de pâturages, montrant un dos uni & chauve en quelques endroits, & portant des bois épais en quelques autres. La pente opposée nous offrit la Chau d'Étalieres; son aspect parait d'abord singulier; la nouveauté lui donne des agréments; ses maisons sont dispersées dans la vallée, & toutes présentent

le flanc & un toit qui descend presque jusqu'à terre à sa longueur; c'est, nous dit-on, que cette forme, dans cette situation, les rend plus fermes contre les orages. Mais cette vue uniforme lassé bientôt; ces maisons éparfes, égales, semblables, présentant toujours la même face dans une longue & large vallée, unie, sans arbres, sans fleurs, couverte d'une verdure pâle & rousse, bordée de montagnes presque toujours également élevées, & n'ayant pour ornement que le noir sapin, inspirent enfin la tristesse & une sorte d'ennui; un ciel sombre, un vent froid, ne pouvaient y répandre de charmes; & l'imagination errante n'y peut trouver d'objets qui l'anime.

Nous cherchâmes à nous distraire en visitant le lac d'Étalieres, mais lui-même n'offre pas des rivages ombragés & rians; son eau parait terne, les bords marécageux, son enceinte nue; seulement la pente de la montagne, dont il baigne le pied, est d'un vert plus gai que le reste de la vallée; il a 8 à 900 toises de long sur 200 de large. On y pêche des truites, des brochets, de plus de douze livres; sa partie orientale est très-profonde. A peu près au milieu de sa longueur, il se dechargeait dans un gouffre; on a élargi ce gouffre, on y a construit des rouages à differens étages, dans une profondeur de cent pieds, & l'eau qui s'y précipite les met en mouvement; tel est le moulin d'Étalieres. J'ai vu deux lacs dans ce

A



même lieu, mais les pluies les avaient réunis, comme ils le font toujours en hyver. Cette chaîne de maisons, de chalets & de granges, longue de deux lieues, est tout à coup interrompue par le village de la Brevine, où l'on trouve quelques maisons grandes & commodes, à côté des chalets. Il est souvent très-habité durant l'été; les riches habitans de Neuchatel quittent l'air brûlant de leur ville, pour y venir respirer un air frais & pur, & y boire des eaux minérales: il en est deux sources, mais la seule fréquentée est au fond de la vallée, dans un sol où l'on tire beaucoup de tourbes & de sapins ensevelis. Cette source est imprégnée d'un ocre ferrugineux; elle est peu abondante, & ne donne qu'un flet d'eau; je n'y ai trouvé ni odeur, ni goût bien sensible (1). Il y a des artistes dans ce village.

Après la Brevine, on trouve les Chaux du Cachot & celle du milieu; c'est une continuation de celle d'Etaliere; elles offrent la même nudité, la même uniformité; les grands espaces sombres d'où l'on a enlevé la tourbe; les massifs qu'on en a formés pour la faire sécher, y jettent un peu de variété sans la rendre plus agréable. On y voit des maisons jolies, élégantes mêmes, bien éclairées; c'est l'effet naturel des arts qu'on y cultive: ils font une nécessité de la propreté; ils inspirent le goût de la décoration qui, chez un peuple qui vit dispersé au milieu de vastes pâturages, est toujours dominé par l'utilité. De loin en loin, on voit de beaux pâturages, des espaces couverts de choux & de quelques autres plantes potagères, deux ou trois scycomores, quelques arbres fruitiers qui répandent leur ombrage sur les maisons; des sapins rabougris se montrent dans le fond de la vallée. Un chemin rapide & creux conduit de-là au vallon du Locle; la ville, le bourg, ou le village de ce nom, car on peut lui donner ces titres, par sa population, sa situation & son origine, est située au pied d'une montagne cultivée: devant lui se développe un amphithéâtre de champs, de jolies maisons de campagne, de prairies, de petits jardins; à ses pieds coule le ruisseau du Bied, qui rend marécageuse la partie basse du vallon. Il renferme plus de 2000 habitans, & sa Paroisse compte 3200 âmes. Ses maisons sont commodes, plusieurs sont très-belles, bâties en pierres de taille, hautes de trois à quatre étages, séparées par une rue large, & pavée avec le plus grand soin. On y voit des Artistes célèbres par leurs talens, & de riches Commerçans;

(1) Plus loin, sur les frontières de la Franche-Comté, est le Mont Chateloz, formé en partie d'une marne bleue, dont le sommet s'élevait avec facilité. J'y ai vu trouver un très-bel ourlin, des patelles, des astroiles, des entroques, & un grand nombre d'autres coquillages.

tout y est occupé; les femmes, les enfans, font des dentelles, des bas, polissent, dorent, &c. Une industrie, une activité générale, y amènent les richesses de ses voisins, dont il dépend pour les besoins de première nécessité. Ce peuple nous prouve combien les arts peuvent rendre plus riche qu'un sol abondant: mais cette prospérité repose sur des bases moins solides; elle s'allie moins aux mœurs simples; elle a plus d'éclat, & produit moins le bonheur.

Aussi voit-on qu'au Locle, le goût des plaisirs simples y est altéré; ils ne suffisent plus à ses habitans; ils ont voulu avoir des spectacles: mais dans une population si peu nombreuse, le Théâtre n'a pu s'y soutenir. La fureur des *lotto* s'y était introduite; l'expérience, les raisons les plus fortes, n'avaient pu en détourner les artistes, & cela doit être. Là où le luxe & l'inégalité des fortunes devient grande, on court après les jeux de hasard, les loteries qui nourrissent l'espérance d'une fortune brillante & rapide: il a fallu la ruine de l'entrepreneur, & la destruction de la banque, pour les y faire renoncer. Si un luxe & un jeu ruineux n'y ont pas amené la misère, ils le doivent plus encore à leur situation qu'à leurs vertus.

La première fois que je visitai le Locle, ses Habitans avaient une querelle violente avec les Fermiers du Roi, & en voici l'origine. Par la Constitution du Pays, le Roi recueille les dixmes: elles font de la dixième gerbe pour le froment, de la onzième sur les autres grains: l'hiver qui détruisait les semences d'Automne, avait fait presque abandonner cette culture, pour lui faire succéder celle des blés de Mars, qui avait réussi: les Fermiers voulurent recueillir la 10<sup>me</sup> gerbe de ce bled comme de l'autre; les Habitans ne voulaient donner que la onzième, parce que ce froment n'est point connu sous ce nom dans ce Pays, mais sous celui de *tremegi*; c'était un avantage pour les Propriétaires, une perte pour les Fermiers du 10<sup>me</sup> de la récolte. On en appela au Roi, qui décida que le bled de Mars était un froment: ce n'était pas, peut-être, ce dont il s'agissait; mais de savoir, si la loi avait parlé la langue du Pays, ou le Français, qui donne le nom de froment au seigle, à l'avoine même, dont on ne recueillait que la onzième gerbe. Les Habitans irrités avaient juré d'abandonner cette culture pour lui substituer celle des pommes de terre, qui ne devait rien aux Fermiers. C'était le conseil du ressentiment; mais soutenu avec vigueur, il pouvait faire le bien du Pays, sur tout si l'on avait pu se servir de la pomme de terre à la place du pain: par-là on se rendait plus indépendant de ses voisins, on avait moins à craindre la disette; à une culture soumise à un grand nombre de hasards, on en faisait succéder une autre qui rendait davantage, & dont le

produit était plus sûr : Un Peuple simple, & pour ainsi dire, neuf encore, aurait été capable de cette résolution; mais des ames vieillies par le luxe & l'habitude, n'ont pu soutenir cet effort, & dans un second Voyage, j'ai vu quelques plantations de pommes de terre; mais beaucoup plus de champs de bleds de Mars.— Les Vallées que nous venons de parcourir, servent de bâte au commerce étendu du Locle, où nous sommes, & de la Chau-de-Fond où nous irons bientôt : c'est une immense manufacture qui n'existait pas, il y a un siècle; qui, en 1760, fabriquait chaque année 15,000 montres, & qui aujourd'hui en fabrique près de 40,000. Un Genevois instruit, victime des révolutions de sa Patrie, ce Genevois faisait un calcul hypothétique assez curieux : supposons, disait-il avec probabilité, qu'on fasse 40,000 montres chaque année dans les Vallées de Neuchâtel, qu'on en fasse autant à Geneve, 20,000 à Londres, autant à Paris, 10,000 dans les diverses petites fabriques d'Allemagne : c'est 130,000 montres fabriquées en Europe toutes les années : la durée moyenne d'une montre est 20 ans; il en est qui durent beaucoup au-delà, & un plus grand nombre qui n'arrivent pas à ce terme : ces 130,000 montres fournissent un nombre égal de personnes pendant 20 ans, ou un nombre égal à 20 fois 130,000 pendant un an : c'est 2,600,000 personnes. La huitième partie de ces montres, pour le moins, s'écoule en Amérique, dans les Isles, en Afrique & en Asie; reste 113,275 pour l'Europe. On compte 150 millions d'hommes dans cette partie du monde; supposons que la cinquantième partie de ces personnes portent des montres, il leur en faudra 3 millions par an, nombre qui excède de 400,000, celui qu'on fabrique, on a plus de peine à imaginer comment on peut suffire à la consommation, qu'à trouver à placer le nombre de montres fabriquées, sur-tout si l'on pense à la quantité que la mer engloutit, & que divers accidens détruisent ou rendent inutiles, à celles qui ne se vendent jamais, parce qu'elles ont été gardées trop long-tems dans les magasins, à celles que la mode met hors de cours; si l'on pense encore combien de personnes en portent deux, en possèdent 4, 8 ou même 10. Ce raisonnement amène la question : où peut-on placer tant de montres ? qui était prête à s'échapper.



#### SUR la Reconnaissance & la Gratitude (1).

La reconnaissance est le souvenir, l'aveu d'un service, d'un bienfait reçu; la gratitude est le senti-

(1) (Note des Rédacteurs.) Cet article est tiré d'un ouvrage connu & estimé, mais qui n'est pas entre les mains de tout le monde. Il nous a paru contenir des nuances

ment, le retour inspiré par un bienfait, par un service. La reconnaissance garde la mémoire des choses; c'est l'*animus memor* des Latins; la gratitude la garde dans le cœur; c'est leur *gratus animus*. Publier un bienfait est un acte de reconnaissance; chérir son bienfaiteur, est l'acte propre de la gratitude.

Il suffirait, ce semble, d'être juste, pour avoir de la reconnaissance; il faut être sensible, pour avoir de la gratitude. Mais est-on juste sans être sensible, sur-tout en matière de bienfaits? La reconnaissance est le commencement de la gratitude, & la gratitude le complément de la reconnaissance. En un mot, la gratitude est la reconnaissance d'un bon cœur, je veux dire d'un grand cœur.

La reconnaissance pèse sur le cœur sans la gratitude; la gratitude est douce au cœur comme le bienfait.

Celui qui est si pressé de s'acquitter d'un service généreux par un autre service, pour se décharger du poids de la reconnaissance, est un ingrat; tandis que celui-là qui n'acquiesce point sa dette, & qui semble même n'oser rompre le silence, mais qui se rejouit avec son bienfaiteur, ou pleure sur lui, est plein de gratitude.

La reconnaissance rend ce qu'elle doit; elle s'acquiesce; la gratitude ne compte pas ce qu'elle rend; elle doit toujours. La reconnaissance est la soumission à un devoir; on le remplit; la gratitude est l'amour de ce devoir; on n'en a jamais assez fait.

La reconnaissance est animée par un esprit d'équité qui fait que vous vous imposez un devoir qu'on ne prétend pas vous imposer: la gratitude est animée par un sentiment vif, qui fait que vous mettez autant de générosité à recevoir que vous en auriez mis à donner. Ou plutôt, la reconnaissance est cette équité même qui, sans loi, est à elle-même sa loi; & la gratitude est la même vertu qui s'appelle bienfaisance quand elle donne, & gratitude quand elle reçoit.

Se souvenir des services, déclarer hautement les services, être disposé à rendre service pour service, ce sont là trois genres, ou mieux, les trois conditions de la pure & parfaite reconnaissance. La gratitude est d'aimer à se rappeler les bienfaits, d'aimer à publier les bienfaits, d'aimer à rendre, autant qu'on le peut, bienfaits sur bienfaits; mais tout cela n'est qu'un.

Celui qui oublie les services est méconnaissant; celui qui tâche de les oublier est ingrat. Le premier

finies & délicates, & fait pour plaire au cœur autant qu'à l'esprit. Il est sans doute nombre de nos Lecteurs qui trouveront que l'Auteur a bien défini ce qu'ils ont souvent éprouvés & sentis; les ingrats seuls ne le comprendront pas.

n'a point d'ame; le second est un mauvais cœur. Appliquez cette règle aux autres caractères de la reconnaissance & de la gratitude.

Il y a une hypocrisie de reconnaissance, qui consiste à se répandre factuellement en démonstrations de reconnaissance, pour se dispenser de tout autre devoir, & s'en croire quitte. La gratitude est d'abord timide comme l'amour; elle n'a point de parole, point de voix: mais une fois rassurée, quelle effusion de sentimens! & comme ils coulent de source! Même abondance de bienfaits, quand ils seront en son pouvoir.

La présence du bienfaiteur gêne quelquefois la reconnaissance; elle est honteuse d'être encore en arrière. La présence du bienfaiteur est une nouvelle jouissance pour la gratitude, elle va toujours au-devant de lui. Servez-vous de ces règles, quand vous voudrez juger votre propre cœur.

Il y a de légers services qui n'imposent qu'une légère reconnaissance, & qu'on oublie ensuite. Mais prenez-y garde, il reste encore alors dans une ame sensible un sentiment confus de bienveillance pour les personnes, & c'est la gratitude elle-même; le service est oublié, l'homme officieux ne l'est pas.

La reconnaissance est due au bienfait; la gratitude l'est à la bienfaisance. Service pour service, c'est la reconnaissance; sentiment pour sentiment, c'est la gratitude.

Je ne dois que de la reconnaissance pour un service intéressé; le service a toujours son prix; on me le rend, je le paie, & je suis quitte. La gratitude est pour le don vraiment gratuit; la grace pure n'est point à prix: mais pour le cœur qui me donne, j'ai un cœur à donner.

A cet homme qui me serre le cœur en feignant d'ouvrir la main pour moi, je devrais, moi, de la gratitude! c'est mon tyran; & la reconnaissance ferait mon supplice, si j'étais contraint d'accepter son présent.

Celui qui ne veut point de reconnaissance, est l'homme qui mérite toute votre gratitude. — Mais comment ose-je donc hazarder quelques pensées sur un sujet traité par tant de profonds Auteurs? J'ai fait plus encore; je ne les ai pas même consultés. Je traitais des mots, & je n'avais qu'à en approfondir le sens, pour distinguer ce qu'ils ne cessent de confondre. Si j'ai été obligé d'approfondir le sentiment, vous auriez fait tout comme moi; vous n'auriez interrogé que votre cœur.

## BELLES-LETTRES.

OSCAR ET DERMID, ou les Amis rivaux; imitation d'Osian, par M. MALLET, de Genève.

Comment d'un fils peindre la mort funeste?

Comment conter le trépas d'un Héros?

Parle pour moi, Terre, ouvre tes tombeaux!

Oscar n'est plus, je fus pere... & je reste.

C'est tout couvert du sang de l'ennemi;

C'est en guerrier que le brave succombe;

Aucun trophée, Oscar! n'orne ta tombe;

Ton fer est teint du sang de ton ami.

Oscar, Dermid! vous étiez freres d'armes;

Votre amitié doublait votre valeur;

Vous moissonniez ensemble au champ d'honneur;

L'amour rompit des nœuds si pleins de charmes.

Sous vos efforts on vit Dargo périr,

Laure, sa fille, eut sur vous la victoire;

Chacun de vous l'aimait comme la gloire;

Votre devise était, *plaire ou mourir*.

Le tendre Oscar fut adoré de Laure,

Et pour Dermid elle n'eut point d'amour;

Pere de Laure! Oscar t'ôta le jour,

Elle le fait, en gémit... & l'adore.

„ Ah! cher Oscar, tu regnes sur son cœur;

„ Malgré mes soins, toi seul as su lui plaire;

„ Vois en Dermid, ton rival, non ton frere;

„ En m'immolant deviens mon bienfaiteur.”

Il dit, se tait, attaque Oscar, s'enferme,

Et satisfait de terminer son sort,

Couvert de sang va mesurer la terre,

Tombe & périt sous la faux de la mort.

Mon fils gémit de sa fatale flamme,

A son ami veut servir de vengeur;

De son Amant Laure voit la douleur,

Et cherche en vain à lire dans son ame.

„ Je perds ma gloire, hélas! s'écrie Oscar;

„ Dès le matin envain ma flèche sûre

„ Voulut percer cette légère armure;

„ Je ne l'ai pu, qu'ai-je fait de mon art?”

Tandis que Laure, empressée à lui plaire,

Est occupée à chercher son carquois,

Oscar se cache à l'abri du pavois,

La flèche vole... & je ne suis plus pere.

Le trait à peine avait percé son cœur,

Qu'à son amante Oscar sourit: sa Laure

Tire le fer de ce sein qu'elle adore,

Frappe le sien, chancelle, tombe & meurt.

De deux amis telle est l'horrible histoire.

Ces mots, par moi placés sur leurs tombeaux;

Seront gravés au temple de Mémoire:

„ Pour être amis, ne soyez pas rivaux”.

AVIS. Le prix de la Souscription, pour ce Journal, est, pris à Lausanne, payable à l'avance, de L. 4 de Suisse, & de L. 6, expédié franc de port dans tout le Canton de Berne seulement, & non dans toute la Suisse, comme on l'a annoncé, par erreur, dans la Gazette de Berne. — L'on en renouvelle les Abonnemens, à Lausanne, chez M. le Professeur LANTEIRES, & chez M. CHARLES, au Pont.

# JOURNAL DE LAUSANNE.

9 JANVIER 1790.

Le SOLEIL se leve à 7 heures 44 minutes, & se couche à 4 heures 15 minutes.

La LUNE se leve à 1 heure 23 minutes du matin.

*Observations Météorologiques.*

Dates.	THERMOMETRE.			BAROMETRE.		
	7 heur. du mat.	2 h. après midi.	9 heur. du soir.	7 heur. du mat.	2 h. après midi.	9 heur. du soir.
1 Janv.	-0. 7.	0 4. 7.	0 1. 3.	26. p. 7. lig. 0	26. p. 7. lig. 1	26. p. 6. lig. 5
2 . . .	-0. 2.	0 3. 4.	0 1. 2.	26. 6. 4	26. 6. 1	26. 6. 0
3 . . .	0. 3.	0 2. 9.	0 -1. 0.	26. 6.	0 26. 6.	3 26. 6. 6
4 . . .	-1. 5.	0 3. 8.	0 1. 2.	26. 7.	1 26. 7.	2 26. 7. 0
5 . . .	-0. 7.	0 4. 1.	0 1. 5.	26. 6. 11	26. 7. 3	26. 7. 4
6 . . .	-0. 6.	0 3. 2.	0 1. 0.	26. 7.	6 26. 8.	9 26. 9. 3
7 . . .	-0. 7.	0 3. 4.	0 0. 7.	26. 10.	0 26. 10.	1 26. 10. 7

## VARIÉTÉS.

### AUX AUTEURS DU JOURNAL.

Vevey, 29 Décembre 1789.

MESSIEURS,

Permettez que la voie de votre Journal serve à faire connaître quelques idées & quelques réflexions sur l'éducation des femmes. Les anciens & les modernes Législateurs ont passé légèrement sur cette branche de Législation, (car elle doit être regardée comme telle) & appliqués entièrement à faire mouvoir, de la manière la plus simple, les grands mobiles du Gouvernement, ils n'ont pas assez senti, ce me semble, combien elle aurait mérité, de leur part, la plus grande attention. Encore dans ce moment où l'on s'efforce, en France, de former & d'établir la meilleure forme possible de Gouvernement, l'on ne pense qu'à conduire les hommes, & à les rendre heureux, & l'on ne s'y occupe point des femmes, comme on le pourrait, comme on le devrait, en leur donnant ou leur conseillant de meilleurs principes d'éducation. Ignore-t-on que si elles en recevaient une plus mâle, une plus active, que leur esprit fut orné de connaissances solides, sans être

trop profondes (1), elles seraient capables alors d'inspirer aux hommes une noble émulation; elles les aideraient de leurs conseils pour les soins du Gouvernement, ou de la vie privée? Leur ame élevée par l'effet d'une telle éducation, ne ramperait plus sur des objets frivoles; elle aurait un aliment qui répondrait à son origine céleste: cette légèreté, ces inconséquences, cette dissimulation qu'on leur reproche en général, & avec assez de raison, disparaîtraient entièrement chez elles, & seraient remplacées par les qualités qu'avec assez de raison encore l'homme impartial est contraint, trop souvent, de leur refuser: enfin, selon moi, elles en acquerraient beaucoup plus d'aptitude qu'elles n'en ont aujourd'hui à suivre les grands, les beaux, les sublimes préceptes de la morale. On verrait plus de filles sages, modestes, réservées sans affectation; plus de mariages heureux qui mettraient au jour des enfans plus sains, & qui ne seraient pas, en venant au monde, les tristes & innocentes victimes des vices de leurs parens.....

M. P. C.

(1) Car des connaissances trop profondes pourraient les porter à une erreur dont il est essentiel de les détourner, celle de regarder, comme étant au-dessous d'elles, les soins domestiques auxquels la nature les appelle, ainsi qu'elle appelle aussi les hommes à des travaux & plus pénibles, & plus soutenus.

*SUITE DU FRAGMENT du Manuscrit d'un Voyage fait en Suisse, inséré dans la dernière Feuille.*

Cette fabrique d'horlogerie est un avantage immense pour les vallées de Neuchatel; aucune autre ne pourrait nourrir sa nombreuse population; la main d'œuvre y fait la principale valeur; l'acier, le laiton qu'on y emploie, sont à bas prix; l'or & l'argent y doublent au moins de valeur; & si nous fixons à trois louis la valeur moyenne des montres qui sortent de ces mains industrieuses, les 40 mille montres qu'on y fabrique, y ramèneront, chaque année 120000 louis, dont les deux tiers, environ, deviennent le prix du travail.

Qu'on joigne à cette somme celles qu'y amènent les dentelles, dont la matière première est peu de chose, & qui doivent presque toute leur valeur aux mains des artistes diligentes qui les créent; qu'on y joigne le produit de quelques autres fabriques qui vivent à l'ombre de celles-là, & l'on concevra les sources de l'opulence & les soutiens de l'opulence de ce petit pays, que la nature n'avait destiné qu'à renfermer une petite peuplade de pasteurs.

Mais la plus grande partie de ces sommes s'écoulent par d'autres canaux: elle tire des pays voisins son bled, son vin, son huile, ce qui la nourrit & l'habilite; son bled de la France, quand elle le lui permet, & de la Souabe, quand elle le lui interdit. Son vin, presque toujours de la France. Ses toiles & ses draps, de l'Angleterre, de la Hollande, de la France, &c. Par là, si elle vit; si elle se rend tributaire des autres nations par son industrie, elle le devient, à son tour, d'elles par ses besoins de première nécessité.

Mais revenons à notre voyage. Nous allâmes voir les moulins des Roches; il pleuvait, le Bieds enflé avait fait un lac de la partie basse du vallon: mais le grand chemin le dominait encore. Ce moulin est fait sur les mêmes principes que celui d'Étalieres; le Bieds & quelques filets d'eau venaient s'y perdre dans une crevasse de la montagne, & on en agrandit l'enceinte: deux moulins sont à la surface, il en est un second sous ceux-là, & un autre encore sous le second; ils sont suspendus à des distances égales dans une profondeur de 117 pieds: il y a deux espèces de chantiers, creusés dans le roc, vis-à-vis des moulins souterrains, pour y démonter, réparer & remonter les roues. J'avais vu ces moulins il y a quelques années, & vous me direz pourquoi y redescendre une seconde fois, puisqu'avec la faible lumière qui vous conduit, on peut difficilement voir la structure, & démêler le mécanisme de cet ouvrage; puisque les escaliers, le roc qui sert de parois,

les barrières, sont imbibées d'une boue noire, dont on ne peut se garantir; puisque les escaliers du fond sont des blocs de bois demi-pourris, attachés & vacillans? Par la même raison que vous allez au spectacle; par le désir d'éprouver des sensations extraordinaires. On se voit au fond d'un antre où regne une obscurité profonde, où retentit le froissement des meules, les battemens des tamis, le bruit des roues qui roulent avec force sur une axe qui crie, celui de l'eau qui tombe sur les ailes des roues, rejaillit & s'engouffre, en murmurant, dans la chaudière; où la lampe qui brûle, à quelque distance devant vous, ne répand ses rayons rougeâtres qu'à une faible distance. On croit la voir sortir du sein de la terre où l'on va descendre; cette situation vous émeut, vous inspire des pensées si singulières, que si je retournais dans ces lieux, je serais tenté d'y redescendre encore. Vous me demanderez peut-être pourquoi l'on fait ici des moulins souterrains; c'est que l'air n'y fournit pas une force assez constante, assez modérée pour lui confier les ailes d'un moulin à vent; c'est que la terre n'offrant pas à sa surface un ruisseau assez fort pour faire mouvoir un moulin par sa course horizontale, on est forcé de les cacher dans son sein, où l'eau acquiert plus de force par une chute perpendiculaire.

Près de la maison qui les couvre, deux montagnes s'approchent beaucoup sans se toucher; des débris de l'une & de l'autre les lient à leur base, & s'élevent à 75 pieds de hauteur perpendiculaire: du sommet de ces débris, entre une montagne fendue & les trous cavernes que l'eau a creusés dans une antre, on voit une partie de la Franche-Comté, la Seigneurie de Mortau, le Doux qui l'arrose, & à ses pieds un précipice profond semé de rocs, d'arbres, & de tapis de verdure. On avait proposé de renverser dans ce précipice le massif qui sépare les deux montagnes; c'était une espèce de pyramide irrégulière, qui renfermait environ un million de pieds cubes; on aurait fait là un grand chemin qui aurait facilité le commerce; on aurait pu dessécher des marais qu'on aurait donné à une culture utile; on aurait mis en valeur d'autres cantons, dont cette barrière insurmontable ne permet pas de faire usage: mais d'autres inconvéniens ont retardé, s'ils n'ont pas fait abandonner cette entreprise.



*SUR la suppression des Vœux, par M. MALLET, de Geneve.*

Dans la foule prodigieuse de sages Décrets portés par l'Assemblée Nationale de la France, pendant cette législation, on doit, ce me semble, distinguer

celui qui arrête l'émission des vœux, & présage, sans doute, l'anéantissement total & prochain des Couvens, ces foyers de saine-té & d'inutilité.

Des Solitaires, livrés par goût ou par devoir à une vie purement contemplative, ne peuvent être utiles que par leurs écrits à la société dont ils sont séparés. La question de l'utilité des Couvens se réduit donc à examiner si, comme Ecrivains, les Moines ont bien mérité du genre-humain; s'ils ont contribué aux progrès des arts & des sciences, & par conséquent, au bonheur du monde.

Or, si l'on parvient à prouver que, même pendant les siècles de barbarie, les Monastères ne servirent point d'asyle aux arts, & que ce n'est pas de chez eux qu'ils sortirent à la renaissance des Lettres, l'inutilité des Moines est démontrée.

En vain, je ne fais quel Auteur a dit, que les Moines & le Clergé ont été pour nous un pont entre les ténèbres & la lumière. Un coup-d'œil jeté sur l'histoire, suffit pour démontrer qu'ils furent plutôt un gouffre où s'anéantirent les Lettres, qu'un pont qui nous les transmet, & que c'est à la superstition & au despotisme pontifical, sous lequel le monde gémait depuis *Grégoire VII.*, qu'on dû les ténèbres qui couvrirent l'Europe aux onzième & douzième siècles.

Les Lettres, nées sous la liberté, avilies sous le despotisme militaire, furent anéanties sous le despotisme Sacerdotal, & jusqu'à la fin du treizième siècle, elles disparurent presque de la surface de la terre. L'armée des Pontifes; les Moines, se répandirent par toute l'Europe; ils firent germer la superstition dans les cœurs; la stupidité, fille de la superstition, régna sur l'Europe, & les foudres de l'anathème, lancés du Vatican sur les Monarques & sur leurs sujets, abrutit l'esprit des mortels. L'on ne pensa plus dans ces siècles de barbarie; aussi ces siècles virent-ils persécuter l'amant infortuné de l'infortunée Héloïse; aussi virent-ils naître ces pèlerinages homicides; où les hommes de la moitié du monde, les yeux couverts du bandeau de la superstition, le bras armé du glaive du fanatisme, égorgeaient, au nom du Pere commun des hommes, les habitans de l'autre moitié du globe, parce que ceux-ci ne pensaient pas comme les premiers. Aussi est-ce à ces siècles que nous devons ces combats absurdes pour la beauté des Dames, où l'adresse & la force donnaient, en dépit du goût & de la nature, la palme à la plus laide; & ceux plus absurdes encore, où le coupable, par l'autorité & sous les yeux des Juges, prouvait son innocence à l'univers témoin de son crime, en égorgeant, selon les loix de l'honneur, l'innocent qu'il avait outragé.

En vain des Bénédictins conserverent-ils quelques

lumières au milieu de ces épaisses ténèbres; c'est l'histoire d'un monopoleur qui, après avoir privé tout un peuple des grains nécessaires à sa subsistance, voudrait, en lui en distribuant à grand prix une faible partie, se faire un mérite à ses yeux.

Ce ne sont pas même les Moines qui nous ont transmis les Lettres lors de leur renaissance; c'est aux Arabes que nous les devons; ce sont eux qui nous conserverent les chefs-d'œuvres de la Grèce & de Rome, & qui nous les transmirent par l'Espagne. Car, tandis que parmi nous St. Thomas de Clervaux écrivait ses légendes, le Commandeur des Croisades, *Haroun-Al-Raschid*, formait dans Bagdad une Cour spirituelle & polie. Le grand *Volodimir*, Empereur des Russes, envoyait chercher des loix dans la Chaldée & dans l'Egypte. On disputait chaque année à Maroc le prix de la poésie, & le vainqueur obtenait le titre d'archi-poète, un cheval de parade, le manteau royal, & une jeune & belle esclave à son choix.

Si, même dans les siècles de barbarie, les Moines n'ont rien fait pour les arts, de quelle utilité ont donc été ces solitaires au monde?

## ÉCONOMIE.

### AUX AUTEURS DU JOURNAL.

Zurich, 28 Janvier 1789.

MESSIEURS,

Vous avez souvent entretenu vos Lecteurs & de la culture des pommes de terre, & des nombreuses ressources qu'elles offrent à toutes les classes de la société, sur-tout à la classe la moins aisée, en conséquence, celle dont le bonheur & la prospérité doivent particulièrement intéresser les gens instruits & éclairés. Loïn donc de vous blâmer d'être revenus sur un sujet aussi important pour le pays, c'est que je vous invite, MM., à y revenir encore, en publiant dans votre Feuille le morceau suivant, traduit d'un ouvrage anglais. " La pomme de terre fut importée pour la première fois en Europe en 1565, par *Hawkins*, de la Santa-Fé, ville de l'Amérique septentrionale, & capitale du nouveau Mexique. Elle fut plantée d'abord en Irlande par le célèbre *Walter Raleigh*, dans la terre qu'il occupait dans ce royaume. On était si peu au fait de l'histoire naturelle de cette plante, qu'une ignorance absolue, de ce qu'elle contenait de bon, a manqué de faire cesser toute attention à sa culture. Ayant découvert de petites pommes vertes sur ses tiges, on s'empressa de les cuire, ne se doutant pas qu'elles ne fussent les fruits qu'on en attendait. Les trouvant peu agréables au goût, & même dégoûtants, *Raleigh* prit la plante

en aversion, & commanda qu'on en abandonnât la culture. Selon les apparences, nous serions encore privés en Europe de cette racine précieuse à l'humanité, si obligé la même année, par quelque raison de labourer ses terres, *Kaleihg* n'en avait découvert le vrai fruit, qui fut rangé aussitôt entre les meilleurs végétaux".

J'ai l'honneur d'être, &c.

## BELLES-LETTRES.

### NOTE DES RÉDACTEURS.

Nous croyons que le *Voyage en Suisse* de *M. Robert* a trop de titres, pour obtenir de l'attention, sinon de l'intérêt, de nos Lecteurs, pour qu'ils ne nous approuvent pas d'avoir placé ici la Lettre suivante.

COPIE d'une Lettre à l'Auteur du Journal général de France.

Je viens, Monsieur, de lire un nouveau *Voyage en Suisse*, par *M. Robert*, & cet ouvrage m'a paru très-bien fait à beaucoup d'égards; mais il me semble qu'au lieu de critiquer une carte que j'ai faite (sans aucune prétention) en traversant ce pays, il auroit dû nous en donner une meilleure, ce qui lui auroit été bien facile.

Il me fait aussi l'honneur de m'injurier, parce qu'il me croit l'Auteur des *Lettres sur la Suisse*, & que cet ouvrage a eu le malheur de lui déplaire. Comme je ne connais pas ce Monsieur, permettez-moi de lui conseiller par la voye de votre *Journal*, 1°. d'être mieux instruit, lorsqu'il voudra attribuer publiquement à quelqu'un un ouvrage qu'il n'a pas fait; 2°. d'être moins impoli envers les gens qui ne l'ont jamais offensé; car la critique douce & honnête est aussi désirable & salutaire que la critique injurieuse est infructueuse & méprisable.

Il est vrai que l'Auteur des *Lettres sur la Suisse* a inséré dans son ouvrage quelques détails, tiré de celles que je lui écrivais lorsque je parcourais, malheureusement trop vite, ce pays aussi étonnant qu'attachant; mais le hazard a fait que ce ne font aucuns des endroits critiqués tant bien que mal par *M. Robert*.

Si j'avois l'honneur d'être connu de lui, il ne m'accuserait pas de blesser la liberté dans son sanctuaire; personne ne respecte plus, n'estime plus, n'aime plus que moi la Nation favorite de cette liberté que j'ai toujours adorée. Ce n'est qu'en Suisse qu'elle existe dans toute sa pureté. Chez les autres Nations, elle prend trop souvent les masques hideux de la brutalité, de la stupidité, de la grossièreté ou de la licence.

Loin de la blasphémer, que ne puis-je l'encenser tous les jours de ma vie dans son tranquille asyle, & terminer dans ce pays de paix & de bonheur, le peu de momens que peut-être la Providence me destine! Je suis, &c. Signé, LABORDE.

### ÉPIGRAMME.

Adraste un jour dit au dévot Valere,  
En se moquant de sa vertu:  
Quel profit retireras-tu  
De ton abstinence sévère,  
De volupté, de jeux, de ris?  
Quand à ta mort ou lente, ou prompte,  
Tu trouveras qu'au bout du compte  
Il n'est ni ciel, ni paradis. —  
Au moins ton fort, à toi, me fera peu d'envie;  
Lui répondit Valere, avec un ris amer,  
Si malgré ton espoir en quittant cette vie,  
Tu t'aperçois qu'il existe un enfer.

### ÉVÉNEMENT.

#### AUX AUTEURS DU JOURNAL.

Geneve, 1 Janvier 1790.

MESSIEURS,

Je viens de commencer l'année par commettre une imprudence, dont j'ai été sur le point d'être victime, & que je ne puis expier, ce me semble, qu'en la publiant, afin que ses suites étant connues, personne ne s'avise de la renouveler. Ce matin, dans un de ces momens de distraction que chacun peut éprouver dans la même circonstance où je me trouvais, je me suis avisé d'allumer un carré de papier, & de le jeter tout enflammé dans la lunette du siege d'aïfance. Qu'on juge de ma surprise & de mon effroi; il s'est fait aussitôt une explosion considérable, accompagnée d'un si grand feu, que d'abord je n'ai pas douté de périr par les flammes. Heureusement, qu'ayant pensé à boucher le trou par où le feu tendait à s'échapper, je crois avoir contribué à l'éteindre très-promptement, mais non cependant sans avoir eu une partie de mes cheveux brûlés, & mes mains & mon visage endommagés.

J'ai l'honneur d'être, &c.

(Note des Rédacteurs.) Cet événement ne surprendra aucun Physicien: néanmoins, il nous a paru que nous devons nous empresser de le publier, puisqu'il ne pouvait avoir lieu sans exposer à d'éminens dangers.

### MORTS.

Jean Daniel Antoine Brot, fils mineur.

AVIS. Le prix de la Souscription, pour ce *Journal*, est, pris à Lausanne, payable à l'avance, de L. 4 de Suisse, & de L. 6, expédié franc de port dans tout le Canton de Berne seulement, & non dans toute la Suisse, comme on l'a annoncé, par erreur, dans la Gazette de Berne. — L'on en renouvelle les Abonnemens, à Lausanne, chez M. le Professeur LANTEIRES, & chez M. CHARLES, au Pont.

# JOURNAL DE LAUSANNE.

16 JANVIER 1790.

Le SOLEIL se leve à 7 heures 37 minutes, & se couche à 4 heures 25 minutes.  
La LUNE se leve à 7 heures 26 minutes du matin.

*Observations Météorologiques.*

Dates.	THERMOMETRE.			BAROMETRE.		
	7 heur. du mat.	2 h. après midi.	9 heur. du soir.	7 heur. du mat.	2 h. après midi.	9 heur. du soir.
8 Janv.	-1. 3. 0	2. 9. 0	0. 3. 0	26. p. 11. lig. 0	26. p. 10. lig. 1	26. p. 9. lig. 11
9 . . .	-1. 5. 0	2. 0. 0	-0. 9. 0	26. 9. 0	26. 9. 0	26. 8. 1
10 . . .	-3. 1. 0	1. 9. 0	-1. 3. 0	26. 9. 3	26. 9. 8	26. 9. 0
11 . . .	-3. 3. 0	-1. 3. 0	-2. 7. 0	26. 9. 0	26. 8. 3	26. 8. 0
12 . . .	-3. 6. 0	-1. 0. 0	-3. 1. 0	26. 7. 7	26. 7. 3	26. 7. 0
13 . . .	-3. 5. 0	+1. 0. 0	-3. 7. 0	26. 6. 3	26. 6. 1	26. 6. 0
14 . . .	-4. 2. 0	0. 7. 0	-3. 7. 0	26. 5. 9	26. 6. 3	26. 6. 9

## BELLES-LETTRES.

**LA FRANCIADE ou L'ANCIENNE FRANCE**, Poème en XVI Chants, par M. VERNES, fils, en 2 vol. grand in-8°. avec figures. A Lausanne, chez Jean Mouter. Prix L. 4 de Suisse.

(1).....GRACES vous soit rendues, aimable Auteur, qui nous ramenez à l'âge d'or de la France, qui nous peignez ses mœurs antiques, en attendant que nous puissions jouir des effets de sa régénération!

L'heureuse Helvétie était comprise dans l'ancienne France; c'est dans ce beau pays & sur les rives du Léman, que l'Auteur place les scènes qu'il décrit. Il était difficile de faire un choix plus heureux. Cette contrée délicieuse est le vrai théâtre de l'âge d'or, de l'âge de la nature; c'est-là qu'il peut briller dans tout son éclat, ou plutôt faire goûter tous ses charmes (2).

Le plan de cet ouvrage est très-simple; il contient peu d'événemens, mais beaucoup d'épisodes qui naissent des Sujets, & qui concourent toutes au même

but, de peindre l'amour pur & vertueux dans toute sa force & son énergie.

C'est à ce Dieu puissant, que M. V. se plaît à attribuer toute la création. La terre était nue & aride; le premier homme l'habitait seul. Il désira une compagnie, & il l'eût. Brûlant d'amour pour cet autre lui-même, il forma mille desirs, mille vœux pour lui plaire, & à sa voix la terre se couvre de verdure; les fleurs brillent dans les prairies; les chants de mille oiseaux retentissent dans les airs; la lune paraît sur l'horison; les animaux bondissent sur la terre; ils l'animent & l'embellissent, &c.

On sent combien cette idée neuve peut recevoir de charmes dans ses détails, par une imagination vive & ingénieuse. Tous les arts ont aussi eu la même source. C'est l'amour qui fit inventer l'écriture & la sculpture, aux descendans du premier homme. C'est lui qui inspira le premier navigateur, &c. Chacun de ces objets offre une nouvelle épisode au talent de M. V. On lui trouvera une richesse & une fécondité auxquelles il s'est peut-être trop livré, mais qui présentent par-tout des détails charmans.

Rapportons ici le morceau sur l'origine de la lune.

Omen est le premier homme, Ali la première femme. Elle gémit au coucher du soleil, de la perte de la lumière, & s'adressant à Omen, elle lui dit: "O mon bien aimé! Ne pourrais-tu pas obtenir du Tout-

(1) (Note des Rédacteurs.) Cette Notice nous a été communiquée.

(2) Peut-être aurait-il mieux valu appeler cet ouvrage l'Age d'or dans l'Helvétie, ou l'Age d'or de l'Helvétie, que la Franciade.

puissant, qu'après le départ du soleil, la terre conservât une partie de sa lumière? Ainsi, sans fatiguer mes yeux, je pourrais jouir sans cesse de ta vue; chercher sans cesse à te plaire, & contempler à chaque instant la nature que pour moi tu as embellie. Je jouirais d'elle, à travers le faible jour qui l'éclairerait, comme je jouis de toi quand tu sommeilles! — Je ne puis résister à une prière si touchante. *Ali!* que tes vœux soient exaucés, s'ils ne contraignent point les vœux de Dieu, à qui la création d'un nouvel astre ne coûte pas plus que celle d'un rayon de lumière... Qu'un globe, image adoucie du soleil, verse donc ses clartés sur les ténèbres de la nuit; mais qu'il laisse à la nature ses charmes dévoilés, pareils à ceux que tu m'offres dans l'éloignement, en sorte que nous n'en chérissions pas moins le règne de l'astre du jour!"

"Pendant l'entretien d'*Omen* & d'*Ali*, la Nuit avait couvert la terre de ses voiles sombres. A peine *Omen* a-t-il achevé son vœu, qu'ils voient se lever, à l'horizon, un nouvel astre qui, sans avoir l'éclat du soleil, laisse couler dans les airs une lumière douce, & assez puissante pour répandre sur le monde les nuances du jour naissant. La nuit conserve son empire, & cependant offre aux yeux enchantés mille tableaux qui les reposent de l'éclat du soleil, & glissent sur les sens, comme de légers songes. Le silence de la nuit a des charmes, depuis qu'un jour doux l'accompagne, & le montre, pour ainsi dire, au cœur qu'il effrayait d'abord. Maintenant, la nature ne dort plus; elle repose... Elle invite à rêver; elle produit cette mélancolie où l'âme se plonge avec délices, où elle se plaît à repasser les scènes changeantes de la vie... Les étoiles ne fuient point à l'approche du satellite de la terre, comme à celle de l'astre du jour; la lune ne paraît que leur souveraine. Le regard peut les atteindre, & plonger avec elles dans l'abîme des cieux".

En décrivant l'origine de la navigation, M. V. a traité le même sujet, chanté autrefois par le cygne de *Zurich*, mais il a pris une route totalement différente; & il faut l'avouer, M. V. a eu le talent de se faire lire avec plaisir, même après avoir lu son prédécesseur & son maître.

Tous les cinq ans, l'élite de chaque peuplade de l'ancienne France se rendait sur les bords du Léman, pour y chanter un hymne universel à la louange du Créateur, & renouveler l'alliance générale. On célébrait en même tems les jeux en honneur chez les Francs, tels que la danse, la course, la navigation. Cette fête auguste & ces aimables jeux, forment le sujet de l'ouvrage de M. V. Chaque peuplade est distinguée par la couleur de son écharpe, & elle élisait, pour le tems des fêtes, un chef appelé Kan.

Le plus beau de ces Kans était *Aldée*, né sur les bords du Léman: la plus belle & la plus aimable des Lémanites était Geneve, l'amante d'*Aldée*. Le fier *Léonce*, Kan des Lyonnais, la dispute à *Aldée*. Il est vaincu au jeu de la navigation, par son heureux rival. Enflammé de colère & de jalousie, il enlève Geneve par la force; & le démon de la guerre regne un moment sur les peuples de la Franciade. *Aldée* combat *Léonce*, & retrouve son amante. L'Ange de la paix étend de nouveau ses ailes sur cette heureuse contrée, & efface bientôt, par ses secours & ses consolations, les maux de cette guerre momentanée.

( La suite dans une Feuille prochaine. )

## PROSPECTUS.

MORALE DU CITOYEN, par M. BONFILS, de Geneve.

Dès qu'on annonce un Ouvrage de Morale, le Public semble s'étonner. Tout est dit sur cette matière, observent les hommes légers ou superficiels; on ne fait plus que répéter ce que nos prédécesseurs ont dit déjà mille fois. Cette décision est-elle bien sage; est-elle bien pensée? On ose soupçonner que non.

Il en est des objets de Morale comme des objets Physiques. L'aspect d'une campagne étendue, celui d'un monticule, par exemple, change selon la distance où s'en trouve le spectateur; le point de vue varie comme la situation de celui qui l'observe; la forme des masses, leurs rapports avec les objets environnans, se diversifient d'une manière frappante. Or, la Morale n'est pas une science abstraite, concentrée dans un individu; ses principes sont stables, mais leur application varie les Gouvernemens, les mœurs, & même les rapports des hommes entr'eux. La Morale a ses âges, ses révolutions, son histoire: elle a sa physionomie propre à chaque siècle; elle l'a encore selon la situation du peintre: & nul de ces peintres moraux n'eut une destinée plus singulière que celle de l'Auteur de cet Ouvrage; sa jeunesse ne fut point soumise à la férule d'un pédant; son adolescence ne fut point pliée sous le joug des précepteurs; il ne reçut son éducation que de la nature & de l'empire des circonstances: les malheurs qui l'accablèrent, qui l'accablent encore, sont effrayans, & cependant, c'est du sein du malheur, qu'élevant sa tête & portant ses regards sur tout ce qui l'environnait, il a vécu avec ses pensées, a cru pouvoir juger les actions qu'il a observées avec soin, & donner des leçons utiles à ses contemporains.

Cette situation singulière de l'Auteur a dû influer

sur son imagination, lui donner une teinte frappante, & à son ouvrage un caractère particulier. Il Pa, fans doute, ce caractère, & même dans les parties où il se rapproche le plus des Moralistes qui l'ont précédé.

Ce n'est pas dans un Prospectus qu'on peut faire sentir ce qui distingue ce nouveau *Traité de Morale* de ceux que nous connaissons : on n'y peut montrer que les objets en masse, ce qui les rend semblables les uns aux autres : & ce n'est qu'en s'en approchant qu'on voit les détails, & qu'on saisit la phyionomie qui les rend différens.

L'Auteur établit pour premier principe, *qu'il faut être éclairé pour être vertueux* ; principe qui paraîtra toujours vrai, ce nous semble, quand on l'applique à une nation, mais sujet à beaucoup d'exceptions lorsqu'il l'est à des individus isolés. De-là on pressent que l'Auteur insiste fortement sur l'éducation ; c'est elle qui ouvre la carrière de l'homme ; qui lui en montre toute l'étendue, tous les dangers ; qui lui donne la force de la bien remplir sans s'égarer, sans faire de chûtes honteuses avant d'avoir atteint son terme. Il l'étend cette éducation ; il la resserre selon les divers états de la société, sans en diminuer l'influence. Il la proportionne à l'intelligence, aux besoins, aux facilités ordinaires dans chaque position, & la rend inégale considérée en elle-même : mais égale considérée dans ses effets. Il montre ce que peut devenir l'homme dont la marche est assurée par elle, & ce que l'expérience prouve qu'il devient sans elle. Il voit des obstacles à la perfectibilité de l'homme dans sa nature même, & présente un plan qui échappe à ces obstacles, & paraît devoir se les soumettre ; il le compare avec ceux que l'on a suivis jusqu'à nos jours ; il les suit dans leurs principes & dans leurs effets, pour faire mieux saillir la convenance & la justice de celui qu'il préfère.

L'éducation des filles est devenue trop importante au bonheur de la société, pour que l'Auteur la néglige ; il les peint telles qu'elles sont, telles qu'elles peuvent devenir ; prouve que les défauts qu'on leur reproche naissent du genre de l'éducation suivie pour elles ; que les vertus contraires naîtraient d'un plan plus analogue à l'effet qu'on veut produire ; & montre l'utilité, l'importance, la nécessité même de l'adopter. Les mœurs du Peuple ainsi que les droits de l'homme & du Citoyen, ainsi que la LIBERTÉ, sont devenus aujourd'hui, nous pouvons le dire, la base du bonheur des Nations : il faut donc assésir cette base sur un fondement solide. Après l'avoir établie, l'Auteur parcourt divers rameaux qui s'en élèvent, qui unissent les hommes entr'eux, & leur font trouver des plaisirs souvent dans ce qui fait le poids de la vie ; telle est l'Amitié, la Bienfaisance, le Mariage. Il les place

dans leur vrai point de vue, & par-là même, il en augmente l'importance. Cette partie est terminée par la Morale du malade, objet intéressant qu'on ne trouve qu'ici, & qui devrait être par-tout, peut-être, puisque par-tout les maux accompagnent la vie.

Le style est ce qu'il doit être dans un tel ouvrage ; il est sévère, grave, exact, animé, toujours analogue au sujet, & a l'effet que l'Auteur veut produire.

Cet Ouvrage aura 2 vol. grand in-8°, & sera imprimé sur beau papier & caractères interlinés. Le prix des deux volumes, pour ceux qui auront souscrit, sera de L. 4 .. 10 f. de France, & pour ceux qui n'auront pas souscrit, L. 5 .. 5 f.

On ne paye rien à l'avance ; on signe seulement un engagement de payer à la réception de l'Ouvrage. La souscription est ouverte, dès à présent, jusqu'en Mars prochain, à Lausanne, chez l'Auteur ; chez *MM. Heubach, Durand & Comp.*, & chez *M. Mourer*, Libraires ; à Geneve, chez *MM. Barde, Manget & Comp.* ; à Berne, chez *M. Em. Haller* ; à Bâle, chez *M. Serini*, & par-tout ailleurs, chez les principaux Libraires.

Lausanne, 15 Janvier 1790.

BERENGER.

### LOGOGRIPE.

Pour qui chemine & qui cheminera,  
Je suis un vrai *nec plus ultra*.  
Passant, si vous êtes honnête,  
Ne me découvrez point la tête.  
Vous devez, de mes pieds, cacher les trois premiers  
Et faire cas des trois derniers.

### ÉCONOMIE.

#### AUX AUTEURS DU JOURNAL.

Le 12 Janvier 1790.

Les pluies du mois de Septembre dernier, ayant empêché à plusieurs cultivateurs de semer leurs grains, ou les ayant contraint de n'en pouvoir semer qu'une partie, il serait bien, ce me semble, MM. que vous publiassiez dans votre *Journal*, qu'il est possible de remplacer ces grains, en semant du Primaveau au printemps prochain. Voici quelques instructions sur ce sujet, qui m'ont été communiquées par un ami, agriculteur zélé & instruit. 1°. La terre doit être labourée à la profondeur d'un pied au moins ; elle doit être nette d'herbes, bien embumentée, sinon l'on ne fera jamais que de faibles récoltes. En place de bument, l'on peut employer de bonnes terres levées sur quel terrain que ce soit, & fucées en tas pendant un an ou deux ; ou à ce

défaut, de la *teppe* de prés, qu'on se propose de labourer pour leur reproduction. On doit lever ces *teppes* en leur donnant quatre à six pouces d'épaisseur; les voiturier sur le terrain où l'on se propose de semer du Primaveau; les couper; les briser bien menues; les étendre de manière qu'il y en ait au moins par-tout deux pouces d'épaisseur, & qu'en labourant elles se trouvent sous la raye, qui doit être bien béchée, & par un tems sec (1). Cinq à six quarterons de Primaveau suffisent par pose: mais le jour avant que de le semer, on observera de le tremper dans une eau de platre; de l'y laisser cinq à six heures; puis de le bien effuyer. L'expérience a prouvé que le platre, dans ce cas là, était préférable à la chaux. Comme nous avons un hyver fort doux, qu'il est facile de faire l'essai de cette méthode, j'ai cru remplir un devoir en le faisant connaître.

J'ai l'honneur d'être, &c.

PRÉCIS d'instructions sur la pomme de terre, adressées aux cultivateurs, & dédiées à l'illustre Société Économique de Berne, par M. D. S. M. A. Lausanne, chez Henri Vincent, Imprimeur, 1790.

Et moi aussi, je voudrais être utile, est l'Épigramme placée à la tête de ce petit Ouvrage. Ce vœu qui devrait être dans le cœur de tout Citoyen; ce vœu que forme M. S. avec cette modestie qui ne se trouve gueres que chez des personnes instruites, qui connaissent les difficultés, qui en conséquence sont plus propres que tout autre à les surmonter; ce vœu enfin, qui est le cri de la raison, du devoir, de la sensibilité; M. S. certainement le verra rempli, si, comme il serait injuste de ne pas l'espérer, ceux de ses concitoyens, placés dans une situation qui leur donne la facilité de faire circuler sa brochure parmi le peuple, parmi l'habitant de la campagne, surtout, s'empresent de faire les faibles efforts (2) nécessaires pour parvenir à ce but.

V A R I É T É S.  
AUX AUTEURS DU JOURNAL.

Vevey, 7 Janvier 1790.

..... Je cherche à réduire l'expression des divers caractères à des formules algébriques, pour de là

(1) Les prés, dont on aurait enlevé la *teppe*, peuvent, labourés à la profondeur d'un pied, être semés en Primaveau, qui y réussira très-bien, & même sans engrais la première fois.

(2) L'exemplaire de cette brochure ne coûte que deux batz.

AVIS. Le prix de la Souscription, pour ce Journal, est, pris à Lausanne, payable à l'avance, de L. 4 de Suisse, & de L. 6, expédié franc de port dans tout le Canton de Berne.—L'on en renouvelle les Abonnemens, à Lausanne, chez M. le Professeur LANTEIRES, & chez M CHARLES, au Pont.

déduire les dispositions des personnes dans les différentes positions où je les supposerais. Cette entreprise, Messieurs, vous me l'avouerez, est difficile: aussi, en vous demandant la permission de vous faire part de mes tentatives, je vous demande en même tems de l'indulgence.

Les vertus, qualités, &c. ayant ordinairement leurs vices ou défauts opposés, qui dérivent d'un excès ou d'une privation de la qualité; j'exprime toutes celles d'un même genre par une même lettre: mais pour exprimer les différens degrés, je fais précéder la lettre par différens signes & divers coéfficiens. Par exemple, pour l'économie, j'exprime par E son juste milieu, entre l'avarice & la prodigalité; ses degrés vers l'avarice sont exprimés par + E, + 2 E, + 3 E, &c. jusques à l'infini positif, qui ferait une avarice excessive. J'exprime les degrés d'économie, qui tendent à la prodigalité, par les signes négatifs, — E, — 2 E, &c. font ces degrés. Lorsque le degré de prodigalité serait inconnu, on mettrait x au lieu du coéfficient, ce qui donnerait — x E; il en ferait de même de l'expression des autres vices ou vertus.

Ce n'est pas tout que d'exprimer une seule chose, il faut aussi exprimer les rapports des différentes vertus ou vices qu'une personne possède. Ces rapports peuvent se réduire à deux, ou à un accord entre les passions, ou à un combat; j'exprime le premier par la multiplication, & le second par la division. Par exemple, si une personne est économe par ambition, que son ambition soit + 100 A, & son économie inconnue, exprimée par + x E, le produit sera + 100 A × x E. Si cette même personne est naturellement prodigue, que sa prodigalité soit — 120 E, il faudra diviser + 100 A × x E par — 120 E, ce qui donnera  $\frac{+ 100 A \times x E}{- 120 E}$ .

Ce n'est point à moi de prononcer sur l'utilité de ma méthode, c'est à vos Lecteurs, MM. En conséquence, je dois me contenter de la mettre sous leurs yeux, sans me permettre de l'accompagner d'aucune réflexion.

J'ai l'honneur d'être, &c.

a+b MORALISTE.

M O R T S.

J. Louis Delacuisine, fils mineur.

Une fille venue morte au monde.

J. P. Chambaz, de la Paroisse de Villette, âgé de 60 ans.

Mlle. Claudine Justine Augier, Epouse de M. Ant. Pierre Mercier, Bourgeois de Lausanne, âgée de 34 ans.

# JOURNAL DE LAUSANNE.

23 JANVIER 1790.

Le SOLEIL se leve à 7 heures 29 minutes, & se couche à 4 heures 30 minutes.  
La LUNE se leve à 10 heures 24 minutes du matin.

Observations Météorologiques.															
Dates.	THERMOMETRE.						BAROMETRE.								
	7 heur. du mat.		2 h. après midi.		9 heur. du soir.		7 heur. du mat.		2 h. après midi.		9 heur. du soir.				
	26. p.	6. lig.	9	26. p.	6. lig.	3	26. p.	7. lig.	1	26. p.	7. lig.	1			
15 Janv.	-4.	0.	0	1.	0.	0	26.	7.	0	26.	7.	0	26.	6.	8
16 . . .	-2.	7.	0	+2.	9.	0	26.	7.	3	26.	8.	1	26.	8.	0
17 . . .	-1.	9.	0	+2.	0.	0	26.	8.	7	26.	9.	0	26.	9.	5
18 . . .	-0.	9.	0	+1.	2.	0	26.	10.	0	26.	9.	1	26.	8.	11
19 . . .	-3.	7.	0	+0.	9.	0	26.	9.	3	26.	9.	9	26.	10.	3
20 . . .	-4.	0.	0	-0.	7.	0	26.	9.	3	26.	9.	9	26.	10.	3
21 . . .	-6.	6.	0	-1.	3.	0	26.	11.	0	26.	10.	0	26.	9.	11

## BELLES-LETTRES.

SUITE de la Notice de la Franciade, Poème en XVI Chants, &c.

TEL est le plan du *Roman Pastoral* de *M. Vernes* (1). Nous disons *Roman*, car nous ne pouvons donner le nom de Poème à un ouvrage de ce genre qui n'est pas en vers. Souvenons-nous que le *Télémaque* ne porte que le titre d'aventures, & que *Numa Pompilius* n'est pas un Poème. Les plus grands Littérateurs de ce siècle n'ont jamais donné ce nom à un Poème en prose. Et si ces génies du premier ordre se sont soumis aux règles, pourquoi voudrions-nous les enfreindre? Il semble même qu'il ne devrait être permis au génie de donner de nouvelles règles, qu'après avoir bien su se soumettre aux anciennes. Ce n'est pas assurément que nous désapprouvions ce genre d'ouvrage, nous croyons, au contraire, que tous les genres sont bons hors le mauvais: mais nous ne voulons pas qu'on le confonde. Si la prose usurpe le nom de poésie, nous ne pourrons plus espérer de voir paraître de grands Poètes; ainsi la bonne comédie a disparu, depuis que nous avons une foule de faiseurs de drames.

*M. V.* a voulu joindre dans son style, le sublime de l'*Epopée* aux graces naïves de la *Pastorale*: mais nous ne favons si cette réunion ne nuit pas à l'un ou à l'autre genre; car rien ne nous paraît si contraire à la simplicité *Pastorale*, que le sublime de l'*Epopée*. Les figures, les images poétiques, ne vont point à la muse champêtre, toujours simple, toujours unie, & il nous semble que malgré l'agrément du style de cet ouvrage, on s'aperçoit souvent de cette disparate.

Nous croyons qu'il est beaucoup de Lecteurs qui désapprouveront que *M. V.* ait donné, à ses différens Kans, les noms des villes de la Suisse. Nous l'avouons franchement, nous n'avons pu nous accoutumer au vieux *Vevey*, à la belle *Lausanne*, au vaillant *Yverdon*, au brave *Orbe*, & au respectable *Berne*; il nous semblaît que ces noms, peu faits pour l'*Epopée*, coupaient désagréablement les jolies descriptions de l'Auteur.

Qu'on nous permette encore cette remarque critique. Nous voudrions que l'Auteur n'eût pas laissé échapper quelques phrases qui nous semblent de mauvais goût, & tenir plus à une fine galanterie, que convenable à la simplicité du sentiment.

Nous n'aimons pas qu'*Aldée* dise à *Geneve*, en lui présentant un bouquet: *ce n'est pas ta fête, mais c'est toujours la mienne depuis le moment où tu m'as aimé.* Lorsque *Aldée* délivre *Geneve* enfermée dans

(1) (Note des Rédacteurs.) Voyez notre dernière Feuille.

un vieux château, que la superstition faisait croire habité par des démons, il rencontre, au retour de son expédition, un enfant qui avait voulu l'empêcher de le suivre, & qui lui dit galamment : *si j'avais vu votre belle, je n'aurais pas craint pour vous les démons. N'est-ce point l'Amour, dit Aldée à Geneve en quittant l'enfant; il est sans ailes comme celui que nous adorons....* Nous n'aimons pas que Geneve, au milieu d'un peuple de Pasteurs, & reposant sous une tente dans leur camp, soit comparée à la gloire entourée de ses adorateurs. Nous n'aimons pas non plus que les guerriers de l'âge d'or aient l'air de vouloir garotter leurs ennemis avec des roses; qu'on dise qu'ils ont une ame, tandis que les nôtres n'ont que du fer: mais ces légères taches que personne ne peut mieux faire disparaître que M. V., sont rachetées par mille pensées heureuses & fines, dont nous nous faisons un plaisir d'en citer quelques-unes, *Les nations les plus éclairées & les mieux gouvernées, ne sont pas celles chez qui la vertu est devenue un calcul de l'esprit; ce sont celles chez qui elle est un instinct de l'ame!*

Ce morceau sur le sentiment, nous semble digne de J. J. — « O sentiment! vie de l'ame, rapide ivresse, qui accables l'homme du poids de la félicité! Que ne saisis-tu plus souvent nos cœurs! sans toi, sans ta touchante image, la nature désenchantée n'offre qu'un tableau effacé; notre existence touche au néant: mais à ta présence chérie, la douleur se calme, le plaisir se double, les ames se confondent, la vie est le bienfait d'un Dieu.... — Heureux celui qui connaît les transports de tes jouissances, les délices de tes illusions, & même le charme de tes peines! combien de siècles il vit de plus que ceux qui ne l'éprouvent jamais! »

Les noms divers que les Lémantains donnaient aux choses insensibles, *faisaient de la nature une seconde mémoire qui leur retraçait les souvenirs les plus chers, & ne leur offrait jamais de solitude.*

On trouve aussi plusieurs Romances dans cet ouvrage, & si elles n'ont pas cette fleur de sentiment, (si l'on peut s'exprimer ainsi) qui se trouve dans celles de Fiorian, & cette douceur de pensée & d'expression qui les distinguent, on en lira cependant plusieurs avec plaisir; nous en citerons une.

*LE BONHEUR de la vie champêtre.*

Rives qu'arrose une onde pure,  
Lieu d'innocence & de bonheur,  
Séjour champêtre, où la nature  
Parle un si doux langage au cœur!  
Si la terre offre, en quelqu'asile,  
Des cieus les plaisirs & la paix,  
C'est dans cette enceinte tranquille  
Qu'elle reproduit leurs attraits!

Votre onde sans bruit, sans murmure,  
Coule, & dans son cours bienfaiteur,  
Cede au penchant de la nature;  
Je cede à celui de mon cœur.

Entre mes champs & mon amie,  
Libre des soins de l'avenir,  
Comme elle, coule en paix ma vie,  
Jusqu'au tems où tout doit finir.  
Toujours claire, toujours la même,  
De fleurs l'onde enrichit ces bords;  
Mes enfans sont les fleurs que j'aime,  
Leurs carettes sont mes trésors.

Beaux lieux, jusque dans la vieillesse,  
Offrez-nous des charmes nouveaux;  
Puisse notre ame être sans-cesse,  
Calme & pure comme vos eaux!

*CHANSON en patois du Pays-de-Vaud.*

LA CARA DET PLIODZE.

Ye pliao, ye pliao, ma mia,  
Relaiva tets gredons,  
Sauvins no à la chotta,  
Ramassa tets mutons:  
Oûte dessu sta brantse  
Comin pliao sin potsi,  
Lo tin est nai quo l'intse  
Commincet d'inludzi.

On où dza lo tenerre  
Ronnâ in approustin,  
N'est rin, n'osse pas poaire,  
Serra met in martin:  
Vayo dza noutra grandze,  
Ma mère & la Djudi,  
Tfaquena fet dépatse  
Det vitto nos avri.

Boéna né poura mère,  
Ma chéra, boéna né,  
Voaitse n'a pinchenère  
Qu'amino por sta né.  
Fétets l'ai n'a voilaye  
Avoé coquiets grognons,  
Lâs! Pest totta gaolaye,  
Réduiri sets mutons.

Faut bin avai soïn, mère,  
Det son galé tropé,  
Faut de la paille fraïtse  
Por son petit agné. —

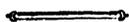
Tot va bin , pouira Dona ,  
Rintrin vitto à l'foto ,  
Voaiti que l'est galéfa ,  
Dévetia & det tîau.



Sepins , voaïque ta chôla ,  
Sita tet prés det met ,  
Découtet se nécoala  
Avanci lo crofet.  
Gotta cé lacéladzo ,  
Mâ ! te ne midze pas !  
Ma mia , prin coradzo ,  
Té méfio tro coaitia.



Voaïte que ta cutsetta  
Va t'in gailla dremi ,  
Su ta botse galéfa ,  
Met faut prindr'on baïsi ;  
Boéna né , à revairet ,  
Déman , ma mère & met ,  
Naudrin trova ton pairet ,  
Savai cin que deret.



COUPLETS SUR L'AIR : *Jupiter un jour en  
fureur.*

Voyant la Féodalité  
En France par-tout abolie ,  
L'Amour gémit , il pleure , il crie ,  
Qu'on ne l'a pas consulté :  
Vers l'Assemblée il s'achemine ,  
Il espere en être écouté :  
Mais on avait accordé  
La parole à F....



Cependant l'Amour est admis ,  
Et sa voix argentine & tendre  
Aux Députés se fait entendre  
Sans qu'ils en soient attendris :  
Des abus poursuivez la trace ,  
Leur difait-il avec douceur ;  
Mais pour le DROIT DU SEIGNEUR ,  
Je vous demande grace.



A ces mots , on est révolté ,  
Et l'étonnement est extrême ,  
D'entendre que l'Amour lui-même  
Veut gêner la liberté.  
En murmures chacun éclate ,  
Et prenant les voix sans retour ,  
On prononce que l'Amour  
Est un Aristocrate.



RÉPONSE à l'Épître adressée à J. J. Rousseau ,  
par M. POULTIER D'ELMOTH , de Montreuil sur  
mer , insérée dans le premier N°. 1790. du *Mercur*  
de France.

De l'illustre Rousseau ne troublez point la cendre ,  
En faveur des beautés respectez les erreurs ;  
Attaquez des Auteurs qui puissent se défendre...  
Quand J. Jaques n'est plus nous lui devons des pleurs !  
Mortels ; n'insultez pas à l'Auteur d'Héloïse !  
Ses jours furent assez troublés & malheureux ;  
Il paya chèrement sa trop grande franchise...  
Malgré ses ennemis , Rousseau fût vertueux.  
( 1 ) Gardons , en l'admirant , le plus profond silence.  
Comment , sur tel sujet avoir de grands débats ?  
Notre esprit s'y confond ; son génie est immense...  
On ne peut condamner ce qu'on ne comprend pas.  
Je suis trop jeune encor pour oser vous répondre :  
Mais laissez désormais son paisible tombeau !  
Cependant , d'un seul mot je pourrais vous confondre ;  
Je n'ai qu'à répéter le grand nom de Rousseau.

J. DE SONNAZ , Citoyen de Geneve.



ESSAIS historiques sur le Mont St. Bernard ,  
par CHRÉTIEN DE LOGES , Docteur de Mont-  
pellier , 1789. Se trouve à Lausanne , au Café  
Littéraire.

“ Le Mont-Joux , vulgairement appelé le grand  
St. Bernard , a toujours été le passage des Alpes le  
plus fréquenté par les *Carthaginois* , les *Celtes* & les  
*Romains*. Les monumens d'antiquité qu'on y décou-  
vre , rendent cette montagne célèbre , & offrent en  
même tems tout ce que la *Suisse* a de plus remar-  
quable sur les incursions & la religion des Romains.  
L'élévation de cette montagne , son climat , la situa-  
tion pittoresque du monastere , les restes précieux du  
temple de *Jupiter Pœnin* , enfin , les médailles des  
Empereurs & des familles particulieres de Rome ,  
tout est fait pour exciter la curiosité des Savans qui  
se livrent à l'étude de l'histoire ancienne , & à celle  
de l'histoire naturelle ”.

Cependant , avant M. *Chrétien de Loges* , personne  
n'avait entrepris de nous donner l'histoire de ce  
mont , si fréquenté par les étrangers : on y doit donc  
de la reconnaissance , de ce qu'il s'en est occupé ,  
& d'une manière qui ne peut que lui faire beaucoup  
d'honneur. On trouve dans son ouvrage l'histoire  
de la maison hospitaliere qui est établie sur cette  
montagne depuis près de dix siècles ; Pon y trouve  
encore la chronologie des prévôts de St. Bernard.

( 1 ) (*Note de l'Auteur.*) Ceci n'est point un plagiat ;  
c'est une imitation faite à dessein — (*Note des Rédacteurs.*)  
Mais cette imitation pourra paraître un peu hardie.

Dans une Feuille prochaine, nous donnerons quelques extraits de cette production qui, sous plusieurs rapports, doit intéresser le plus grand nombre de nos Lecteurs.

Le mot du Logogriphe inséré dans la dernière Feuille, est *Cul-de-sac*.

## ÉCONOMIE.

*MÉMOIRES divers d'agriculture, couronnés ou approuvés par la Société d'Agriculture de Paris, & par l'Académie de Valence, par M. DUVAURE, des Sociétés Royales d'Agriculture de Paris, Lyon & Rouen, 1 vol. in-8°. Prix L. 3. de France, broché. A Genève, chez MM. Barde, Manget & Comp., & à Lausanne, chez les principaux Libraires.*

Cet ouvrage contient quatre Mémoires, dont les principes & les moyens sont également vrais, neufs & utiles. Le premier traite de la meilleure manière de faire & d'augmenter les engrais, ainsi que de celle d'en faire usage pour la culture des terres, vignes & prairies. Il renferme ce qu'il y a de plus important à connaître & à pratiquer, concernant cette partie essentielle de l'économie rurale. On y voit, avec plaisir, des principes confirmés par une longue expérience; & le prix que l'Académie de Valence a décerné à son Auteur, en fait l'éloge. — Le second Mémoire offre une excellente discussion sur la culture du *Mûrier blanc*, soit en arbre nain, soit en buisson, soit à plein vent; l'Auteur conseille ce dernier genre de plantation. Son choix est appuyé sur des raisons qui ne laissent rien à désirer, & le rapport avantageux qu'en ont fait les Commissaires nommés par la Société Royale d'Agriculture de Paris, lui en ont mérité l'approbation. — Le troisième Mémoire a pour objet *l'ensemencement des terres*. L'Auteur prouve, d'après une foule d'expériences, & d'après une saine théorie, qu'en général les Agriculteurs emploient, en semant, une trop grande quantité de grains, & que l'on peut, en l'économisant du tiers au quart, se procurer des récoltes encore plus abondantes. Ce Mémoire a pareillement mérité l'approbation de la Société Royale d'Agriculture de Paris. — Le quatrième donne d'excellentes instructions sur la culture du *Noyer*. Il suffit, pour lui mériter l'attention du public, de dire que M. l'Abbé Rozier, à qui M. Duvaure avait communiqué ses observations, en a fait la base de cet article dans son *Dictionnaire d'Agriculture*.

Ces Mémoires sont précédés d'une Epître dédicatoire aux Etats du Dauphiné, & d'une Préface dans laquelle on remarque des idées intéressantes

& des vues politiques, que la raison peut approuver, & que l'expérience confirme.

La douceur peu ordinaire de notre hiver, pourrait être un avantage très-précieux pour les cultivateurs, s'ils savaient distinguer les travaux que le moment permet, & qu'ils s'y livrent avec activité. Par exemple, en cultivant, à bras, son terrain, certainement il produira beaucoup plus que s'il l'était avec la charrue. On prendra trois pieds en longueur, en les marquant avec de la ficelle attachée à deux piquets qu'on plantera en terre; on creusera un pied & demi; le second labour remplira le vide du fossé laissé par le premier labour, ainsi de suite; & le vide du dernier labour pourra être comblé par la terre du premier, qu'il sera très-facile d'y voiturer, ou par quelque autre terre voisine & plus facile à être transportée.... Le terrain cultivé, l'hiver & de cette manière, s'ameublit par le gel; l'on peut y semer du primaveau, ou des pommes de terre, ou de la racine d'abondance, ou des racines, ou des choux-raves, ou enfin, des scorfonnaires; &, avec très-peu de fumier, l'on obtiendra une très-bonne récolte. Il résulte encore un autre avantage de ce travail d'hiver, qui est tout gain pour le cultivateur, c'est que son terrain peut produire plusieurs années de l'esparcette, (ou du sain-foin, si le climat est un peu chaud) sinon, des bonnes graines deux années de suite, & les deux années suivantes du trefle: en continuant d'alterner, l'on obtiendrait toujours des récoltes abondantes & assurées. Si le terrain est vaste, qu'on soit dans le cas d'y faire passer la charrue, alors il faut le labourer un pied de profondeur. s'il est possible: mais si l'on a la facilité de le labourer à bras, il faut, comme nous l'avons dit, qu'il le soit à un pied & demi. Lorsqu'il aurait rapporté quatre ans, c'est-à-dire, deux ans de la bonne graine, & deux ans du trefle, on ramènera le gazon dessus qui, ayant été en terre, serait bien fufé, & donnerait un gros produit. Un paysan qui aurait six poses de terre ainsi établies, serait riche, assurément: il pourrait semer deux poses par an, & récolter, chaque année, dix à douze sacs de froment, & douze chars, au moins, de trefle séché.

## MORTS.

Jeanne Louise Marie Frédérique Décastel, fille mineure.  
Justine Pauline Panchaud, veuve du Sr. Claude Chapuis, de Lausanne, âgée de 62 ans.  
Samuel Baudet, de Prilly & Bottens, âgé de 50 ans.  
Jeanne Dupraz, veuve de Jean David Duveluz, de Dailens, âgée de 73 ans.  
Jeanne Marie Meillard, veuve de Jean Pierre Vuagnieres, de Ruairé & de Fey, âgée de 80 ans.  
J. N. Baumont, de la Corporation Française, âgé de 59 ans.  
Samuel Abraham Borde, fils mineur.

# JOURNAL DE LAUSANNE.

30 JANVIER 1790.

Le SOLEIL se leve à 7 heures 19 minutes, & se couche à 4 heures 30 minutes.

La LUNE se leve à 2 heures 24 minutes après midi.

Observations Météorologiques.									
Dates.	THERMOMETRE.						BAROMETRE.		
	7 heur. du mat.	2 h. après midi.	9 heur. du soir.	7 heur. du mat.	2 h. après midi.	9 heur. du soir.	26. p.	9. lig.	26. p., 9. lig.
22 Janv.	-7. 6.	o +0. 8.	o -6. 1.	o 26. p.	9. lig. 11	26. p.	9. lig.	o 26. p., 9. lig.	o
23 . . .	-6. 4.	o +0. 7.	o -3. 9.	o 26. 8.	3	26. 8.	1	26. 8.	o
24 . . .	-4. 3.	o +1. 2.	o -0. 2.	o 26. 7.	11	26. 7.	7	26. 7.	10
25 . . .	-0. 3.	o +5. 1.	o +1. 6.	o 26. 7.	9	26. 8.	3	26. 8.	8
26 . . .	+0. 9.	o +4. 0.	o +1. 7.	o 26. 8.	9	26. 9.	1	26. 9.	9
27 . . .	-1. 2.	o -2. 5.	o -3. 5.	o 26. 10.	3	26. 10.	2	26. 9.	o
28 . . .	-3. 2.	o -1. 0.	o -0. 0.	o 26. 8.	o	26. 7.	3	26. 6.	11

## VARIÉTÉS.

### AUX AUTEURS DU JOURNAL.

MESSIEURS,

CHACUN fait que la salubrité de l'air contribue à la santé, & combien il importe d'accorder de l'attention aux rivières, torrens ou ruisseaux qui passent dans les villes Lausanne a deux ruisseaux, ou deux torrens qui passent dans son sein, & qui en y charient la végétation de la prairie la plus abondante du Canton : ces deux ruisseaux, qui selon quelques-uns, ont donné leur nom à la Ville, se réunissent en quittant ses murs, & présentent là un coup-d'œil dégoûtant, par le limon épais qu'ils y déposent, & qui l'est déjà beaucoup par le spectacle d'un grand nombre de latrines, peu ou point masquées, la plupart dans un désordre qui, sous tous ses rapports, attirera vraisemblablement bientôt l'attention de la Police. Un des deux moulins, construit dans la Ville, fait usage de toute l'eau d'un de ces deux ruisseaux pendant au moins dix mois de l'année; il en résulte que le lit de ce torrent reste à sec pendant les chaleurs; qu'il en exhale des vapeurs très-nuisibles à la salubrité de l'air. Je penserais donc que pour obvier à ce danger, il ferait bien qu'on laissât couler toute

l'eau de ce ruisseau, sur son lit, une heure ou deux par jour; qu'il y eut quelqu'un de nommé pour veiller à ce que cette ordonnance fut exactement suivie; & qu'il lui fut enjoint en même-tems de faire passer les corps morts d'animaux, & autres objets dégoûtans qu'on jette dans ce torrent, depuis la porte St-Martin jusqu'au pont près des Boucheries; lesquelles y attenent, ainsi que d'autres établissemens, seront, sans doute, d'autres motifs encore qui, comme je l'espère, engageront incessamment la Police à fixer son œil vigilant sur les inconvéniens très-dangereux dont je viens de faire mention; & à s'occuper des meilleurs moyens d'en mettre à l'abri.

J'ai l'honneur d'être, &c.

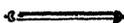
B.

### \* Portrait du Fainéant.

Le Fainéant a des occupations, & des occupations qui sont dignes de lui. Tantôt il fera du nombre de ces oisifs avides de nouveautés politiques, qui, raisonnent à perte de vue sur le plan d'un siege, sur les opérations d'une Campagne ou d'un Congrès, censeurs éternels de tous les hommes en place, prôneurs enthousiastes de tous ces projets de réforme dont ils voyent par-tout le besoin, excepté dans eux-mêmes, où il presse le plus. Tantôt il fera du nombre de ces

E

automates ambulans, dont la profession est de voir, ou d'être vus tout le jour sur une place publique, ou le long d'une promenade riante, s'entretenant, d'un air gravement ennuyeux, de l'histoire de leurs insomnies, des intempéries du climat & des variations de l'air. Tantôt, dans ces cercles choisis, où on ne se rassemble que pour échapper à l'ennui de l'oïveté, il se signalera par plus de témérité à soutenir les paradoxes les plus absurdes; par plus de malignité à réchauffer l'extrait des bruits populaires, & des nouvelles scandaleuses d'une ville ou d'un quartier; par plus d'audace à répandre le fiel de la calomnie sur les vertus les plus épurées. Si quelquefois, abandonné à lui-même, dans le silence de ses foyers, il laisse tomber ses regards sur quelque Ouvrage, ce ne sera jamais que sur ces Ecrits de ténèbres, bien bons, à son avis, parce qu'ils feront bien méchants, ou sur ces productions frivoles qui épargnent l'insupportable fatigue de penser, ou sur ces petits romans obscènes, fruit d'une plume irréligieuse autant que libertine. Du reste, dans toutes les circonstances de sa vie, il fera de ces hommes bons à faire nombre, propres à consumer inutilement les fruits de la terre, comme le disoit un ancien; tels furent ces courtisans d'Alcinoüs, qui ne trouvaient rien de beau dans la vie, que l'art de ne rien faire & de prolonger après les plaisirs, le sommeil bien avant dans le jour.



J'ai souvent ouï demander pourquoi il y avoit si peu de cantiques sacrés qu'on put lire avec plaisir, & pourquai les meilleurs Poètes avoient si peu réussi dans cette partie? Je ne fais si la question est bien fondée; mais j'en trouve la réponse dans la vie des Poètes Anglais les plus distingués, par Sam Johnson. En voici la traduction.

Les gens honnêtes se sont plaints fréquemment que la Poésie ne soit pas mieux consacrée au culte divin: plusieurs ont tenté d'animer la dévotion par des Poésies pieuses: mais on fait qu'ils ont rarement atteint leur but, & il n'est pas hors de propos d'en rechercher la raison.

Que les oreilles dévotes ne se scandalisent point, si j'avance, contre l'opinion de plusieurs, que la Poésie sacrée ne peut souvent plaire. Les dogmes de la Religion peuvent bien être défendus dans un poème didactique, & celui qui a l'heureux talent de faire de beaux vers, ne le perdra point par la seule raison que son sujet est sacré. Un Poète peut décrire la beauté, la grandeur de la Nature, les fleurs du Printems, les moissons de l'Automne, les vicissitudes de l'Océan, les révolutions des Cieux, & louer le Maître dans ses ouvrages, sans que le Lecteur fatigué laisse l'ouvrage de côté. Le sujet qui est en ques-

tion n'est pas la piété, mais les motifs à la piété, celui de la description n'est pas Dieu, mais les œuvres de Dieu.

La piété contemplative ou le commerce entre Dieu & l'ame humaine, ne peut être poétique. L'homme qui implore la clémence du grand Etre, s'appuie sur les mérites du Rédempteur, est déjà dans un état plus élevé que celui que la poésie peut atteindre.

L'essence de la poésie est l'invention qui, produisant des choses inattendues, nous surprend & nous délecte. Les sujets de la dévotion sont en petit nombre, & par-là même sont universellement connus: on ne peut ajouter à leur nombre; ils ne peuvent recevoir des grâces de la nouveauté des sentimens & très-peu encore de la nouveauté de l'expression.

La Poésie nous plaît en présentant à l'esprit des images plus agréables que ne le sont les choses mêmes; elle produit cet effet en développant les parties qui sourient à l'imagination & en cachent celles qui la repoussent; mais la Religion doit être montrée telle qu'elle est. Ce qu'on en supprime & ce qu'on y ajoute la corrompt également, & telle qu'elle est, elle est déjà connue.

Le lecteur doit attendre de la poésie, il doit obtenir de la bonne, qu'elle éloigne les bornes de son entendement, qu'elle élève son imagination; mais le Chrétien doit l'attendre rarement d'un ouvrage généré par les règles de la poésie. Tout ce qui est grand, désirable, étonnant, est renfermé dans le nom de l'Etre Suprême, sa Toute-Puissance ne peut être étendue ou exaltée, son essence infinie ne peut être amplifiée, ses perfections n'en peuvent recevoir de nouvelles.

Une pieuse méditation se renferme dans la foi, les actions de grâces, la repentance, les supplications. La foi invariablement uniforme ne peut recevoir d'ornemens par l'imagination; les actions de grâces, la plus douce des effusions de l'ame religieuse, adressée à un Etre sans passions, sont renfermés dans des modes peu variés, & doivent plutôt être sentis qu'exprimés. La repentance, tremblante sous les yeux de son Juge, n'a pas la liberté de choisir la cadence & les épithètes de ses cantiques. La supplication de l'homme à l'homme peut se répandre par des moyens divers de supplication; mais de l'homme à son Dieu, elle ne peut être qu'un cri pour obtenir sa miséricorde.

Lorsqu'il s'agit de sentimens purement religieux, l'expression la plus simple est la plus sublime. La poésie perd son éclat & sa puissance, lorsqu'elle est employée à l'ornement de ce qui est plus excellent qu'elle-même. Les vers consacrés à la piété peuvent aider la mémoire & flatter l'oreille, & c'est en cela qu'ils sont utiles; mais ils ne fournissent point d'alimens à l'esprit. Les idées de la Théologie Chrétienne sont trop simples pour l'éloquence, trop sacrées pour

les fictions, trop majestueuses pour souffrir des ornemens. Vouloir les rendre plus frappantes & plus grandes par des tropes & des figures, c'est vouloir ajouter à l'étendue du firmament, en se servant d'un miroir concave.

=====

BELLES-LETTRES.

UNE Mere à son Fils en lui donnant une Bourse  
 & une Montre.

De ce double présent, ma tendre prévoyance  
 Va dévoiler pour toi le présage flatteur.  
 L'une te marquera des heures de bonheur,  
 Quand l'autre s'ouvrira pour aider l'indigence.

J. D. Z.

=====

L'OCULISTE. Apologue.

Un Persan débitait un secret pour les yeux :  
 Il le vantait, le disait merveilleux,  
 Et cependant lui-même avait un œil malade.  
 Quelqu'un prend le remède; un aspre (\*) en est le prix ;  
 Il en donne deux & s'évade.  
 Le marchand croit qu'il s'est mépris,  
 Montre l'aspre de trop; mais l'acheteur lui crie :  
 C'est assez, n'allez pas plus loin :  
 L'aspre est pour vous, gardez-le, je vous prie,  
 Pour le paquet dont votre œil a besoin.

Petits Censeurs, dont ce monde pullule,  
 Nous avons des défauts, vous nous en corrigez :  
 Vous en avez aussi; mais vous les ménagez ;  
 Avalez, croyez-moi, votre propre pillule.

Par M. B\*\*\*.

=====

L'EXPÉDIENT; par M. MALLET de Genève.

Dans une cave sur la rue  
 Un cheval s'était laissé choir ;  
 Les badauds accourent le voir.  
 L'un veut qu'on employe une grue,  
 Un autre s'en fie à ses bras,  
 Et chacun d'eux crie & conseille ;  
 Un ivrogne voit l'embaras,  
 " Tirez-le, dit-il, en bouteille ".

=====

RECLAMATION contre les Vers dans lesquels  
 on est assez injuste envers l'AMOUR, pour avancer  
 qu'il s'est opposé à la suppression du DROIT DU  
 SEIGNEUR.

Un jour rêvant à des objets divers,  
 Je vis l'Amour qui planait dans les airs,

(\*) Monnaie de la valeur de deux liards.

Vers l'Assemblée Nationale.  
 Il y descend, se plaint, crie au scandale,  
 Contre l'Auteur de certains petits vers.  
 Il veut, dit-il, avilir mon empire  
 Et dans le noir dessein qui l'agite & l'inspire,  
 Il me fait réclamer le vil droit du Seigneur,  
 Droit qui souvent excita ma fureur :  
 Toujours sur mes autels j'en rejetai l'hommage  
 C'est un droit odieux, né d'un cœur dépravé,  
 De l'abus de la force & du triste esclavage :  
 Qui m'en a dit l'Auteur, m'outrage,  
 Cet affront doit être lavé.

Ne vous hâtez pas de conclure  
 Sur ce châtement mérité,  
 Ce même Auteur m'a fait la plus sensible injure,  
 D'Aristocrate il m'a traité.  
 L'Aristocrate est-il dans la Nature ?  
 Et moi je l'ai toujours été.  
 Qui, plus que moi, chérit l'égalité ?  
 Qui, mieux que moi, jouit des sacrifices ?  
 Qui craignit plus les injustices ?  
 Un véritable Amant est humain, généreux,  
 Il vit dans l'objet de ses vœux,  
 Il ne possède rien, tout est à ce qu'il aime,  
 Pour la servir, il s'oublie lui-même,  
 Il brave les dangers, il affronte la mort,  
 Il est un Héros sans effort,  
 Si tel est celui que j'inspire  
 Comment a-t-on pensé? Comment a-t-on pu dire,  
 Que l'Amour fût le protecteur  
 De l'inique droit du Seigneur,  
 Et qu'il fut un Aristocrate?

Il dit: en longs bravos notre Assemblée éclate,  
 Cet ignoble bravo, lui semble encore flatteur,  
 Il écorche l'oreille & chatouille son cœur.  
 On se calme & l'on délibère :  
 On décide qu'Amour, bien loin d'être le pere  
 De l'infâme droit du Seigneur,  
 Fut en tous lieux son destructeur,  
 Que c'est un Dieu puissant, mais le plus populaire.

=====

ÉCONOMIE.

Aux Auteurs du Journal.

Rolle, ce 18 Janvier 1790.

MESSIEURS,  
 J'ai lu aujourd'hui, dans votre Journal N°. 3,  
 l'article Economie, qui m'a fait beaucoup de plaisir ;  
 j'ai été charmé de voir que l'on s'occupât des moyens  
 de réparer les retards que les pluies d'automne ont  
 occasionnées par l'impossibilité où l'on a été de pou-  
 voir semer comme à l'ordinaire.

Animé du même esprit que la personne qui vous a fourni cet article, je crois devoir vous faire quelques observations qui, ce me semble, ne feront pas inutiles. — Je suis Agriculteur, & m'en fais une étude & un plaisir. Il y a dix ans que j'ai commencé à semer du primaveau; il y en a cinq que j'y ai renoncé. Voici mes raisons : ce grain est naturellement sale, & sur-tout sujet au noir, donne peu de paille, il est très-sujet à se verser par la moindre pluie & orage, & très-difficile à battre. Au primaveau j'ai substitué, avec le plus grand succès, le froment de printems, que l'on appelle communément froment-motte, ou tête de maillet : le grain est beau à l'œil, & fait un fort beau pain. Il donne passé le double de paille que le primaveau, & est moins sujet à la fêcheresse. Cette année passée, j'en ai semé neuf quarterons, & malgré qu'il ait essuyé une forte grêle, il m'a rendu dix-sept coupes.

J'ai actuellement cinq poses prêtes à être semées au printems, je les ai fait labourer & fumer il y a un mois; j'attends la fin d'Avril pour semer : je fais cuire, pendant une heure, de la fiente de pigeon ou de cheval avec beaucoup d'eau, & lorsqu'elle est refroidie, j'arrose, 24 heures à l'avance, mes semences avec cette décoction; je réitère trois ou quatre fois; je mets mon grain en tas pendant dix à douze heures, ensuite je l'étends à l'ombre pour qu'il se sèche assez pour pouvoir semer; cette dernière opération hâte le développement du germe & de la végétation.

Si le printems est beau, & qu'il y aie de l'herbe dans mes champs, je les ferai labourer; c'est une petite peine, mais qui bonifie singulièrement le terrain.

J'ai l'honneur d'être, &c.

Le treffle est une plante utile, mais qui demande des soins; il faut le faucher quand il est en fleur, dans un tems couvert, ou par le vent du Nord, & promptement. S'il est exposé au grand soleil, la feuille, qui en est la plus nourissante, se dessèche & tombe; s'il ne sèche pas suffisamment avant de le mettre en tas, il s'échauffe & se gâte.

Il faut le transporter dans la grange dès qu'il commence à faire du bruit en le retournant; & pour l'empêcher de s'échauffer, on y fait d'abord un lit de paille, puis un lit de treffle, puis un nouveau lit de paille qui recouvre un second lit de treffle, & ainsi de suite. Dans un tas ainsi disposé, la paille attire l'humidité, & dans moins de deux mois, elle prend elle-même le goût du treffle, & les bestiaux la mangent avec autant de plaisir. Il faut prendre soin

d'entrelasser quelques branches entre les jours du ratelier, afin qu'ils ne mangent pas trop.

Pour recueillir la graine du treffle, il la faut prendre dans la seconde coupe, & éviter les places où le treffle est haut & épais; car alors il est sujet à se verser & à pourrir; comme aussi celles où il est faible & peu fourni, parce que là il ne donne que des feuilles & peu de graines. Quand la graine est mûre, il faut couper les têtes de la plante avec la faucille, puis faucher le chaume qui fournit encore un excellent fourrage pour les chevaux.

Quand les capsules qui renferment la graine sont bien seches, on les bat comme des autres grains; on sépare la paille & on en porte la bourre au moulin pour en extraire la graine. Cette opération se fait en moins d'une heure.

## AUX AUTEURS DU JOURNAL.

Nyon, 28 Janvier 1790.

MESSIEURS,

Dans une de vos Feuilles précédentes, vous avez indiqué & recommandé la craie, comme un engrais qui conviendrait à beaucoup de nos terres. Je suis loin de ne pas accorder à un tel engrais la confiance qu'il mérite; mais, Messieurs, il faut, en Agriculture sur-tout, n'indiquer au Peuple que des moyens qui soient à sa portée. Or, lui est-il facile dans notre pays, de se procurer avec peu de frais, la quantité suffisante de craie, pour qu'il puisse s'en servir avec succès à la culture de ses terres? Il en vient à Londres, par la Tamise, des bateaux chargés que l'on employe pour les prairies; le transport en est facile & peu couteux. Ne pourrions-nous pas en tirer par la voie du Lac? En trouve-t-on près de ses bords? & si l'on en trouve, ne ferait-il pas bien de l'annoncer, de favoriser cette nouvelle branche de commerce qui, sous tant de rapports, devrait l'être, devrait même obtenir les plus grandes facilités, les plus grands encouragemens? Lecteur assidu de votre intéressant Journal, c'est toujours avec un plaisir nouveau, avec une reconnaissance plus vive, que j'ai vu votre zèle, votre empressement à vous occuper d'objets qui concourent au bonheur & à la prospérité du peuple : permettez-moi, Messieurs, de croire que vous ne vous éloignerez point de votre plan en publiant ma Lettre....

J'ai l'honneur d'être, &c.

## M O R T S.

Jean Jaques Jordan, de Lutry, âgé de 60 ans.  
Une fille morte 48 heures après sa naissance.  
Louise Cloux, fille mineure.  
Jeanne-Henriette Pachoud, fille mineure.

# JOURNAL DE LAUSANNE.

6 FÉVIER 1790.

Le SOLEIL se leve à 7 heures 9 minutes, & se couche à 4 heures 51 minutes.

La LUNE se leve à 1 heure 24 minutes du matin.

Dates.	OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES.					
	THERMOMETRE.			BAROMETRE.		
	7 heur. du mat.	2 h. après midi.	9 heur. du soir.	7 heur. du mat.	2 h. après midi.	9 heur. du soir.
29 Janv.	-0 4.	0 4.	0 -1. 0.	26. p. 6. lig. 10	26. p. 6. lig. 11	26. p. 6. lig. 9
30 . . .	+1. 5.	0 4. 0.	0 +1. 2.	0 26. 6.	0 26. 6.	8 26. 7.
31 . . .	-0. 9.	0 +3. 1.	0 -0. 0.	0 26. 9.	1 26. 9.	8 26. 10.
1 Fév.	-0. 5.	0 +2. 8.	0 -1. 0.	0 26. 11.	0 26. 11.	3 26. 10.
2 . . .	-1. 1.	0 +2. 9.	0 -1. 6.	0 26. 9.	5 26. 8.	3 26. 8.
3 . . .	-2. 0.	0 +1. 4.	0 -1. 9.	0 26. 7.	3 26. 7.	0 26. 6.
4 . . .	-3. 1.	0 +1. 9.	0 to. 9.	0 26. 6.	0 26. 6.	7 26. 6.

## AGRICULTURE.

(\*) *ADRESSE aux Cultivateurs sur le MINAGE DES TERRES.*

LES Cultivateurs lisent peu & écrivent encore moins ; aussi plusieurs d'entr'eux meurent avec le regret d'emporter des connaissances qu'ils voudraient laisser à ceux qui les remplacent.

Si ce petit Traité voit le jour, j'aurai prévenu ce regret ; j'aurai satisfait au desir le plus pressant de mon cœur ; je ne dirai pas aujourd'hui tout ce qu'une longue expérience a pu m'apprendre, & qui n'est pas assez répandu ; mais j'aurai profité de cette occasion pour me rendre utile.

Je voudrais déterminer les Cultivateurs à entreprendre la bonification de leurs terres, en leur donnant, autant qu'il leur sera possible, une culture plus profonde qu'ils ne font à l'ordinaire, soit avec la charrue, soit avec le fer de la beche, dans le but d'enlever les cailloux & les autres obstacles à l'extension des racines, & de rendre le sol plus pénétrable à l'air, à l'eau & aux autres agens de la végétation.

(\*) *Note des Rédacteurs.* Nous invitons Messieurs les Régens de village à faire connaître cet article, à le lire aux Cultivateurs dont leur état les approche.

Ce travail portant parmi nous le nom de *minage*, à cause de sa profondeur ; je puis donc me servir ici de cette expression, quand même elle n'aurait pas l'approbation de la capitale de l'Empire Français. En recommandant donc le minage ou cet effort de culture, je me fonde sur les raisons suivantes, qui sont autant de vérités de fait que l'expérience a mises souvent sous mes yeux.

1°. J'ai toujours éprouvé que la terre remuée ne reprend jamais son précédent degré de solidité ou de consistance ; lorsque j'ai fait ouvrir des anciens aqueducs, les ouvriers ont constamment trouvé plus de résistance dans la terre vierge, qui semblait faire muraille, tandis que l'autre se coupait & se renversait sans effort.

2°. J'ai aussi vu toutes les productions de la terre plus vigoureuses presque en raison de la profondeur de la culture : souvent j'ai pu suivre de l'œil sur des bleds encore verts ou sur des fourrages artificiels, le cours de quelque aqueduc souterrain : j'ai vu cette supériorité diminuer après une longue suite d'années, & cependant être toujours sensible ; ce sont sur-tout les arbres fruitiers & la vigne que cette culture approfondie fait prospérer merveilleusement. Qu'on se rappelle encore quelles abondantes récoltes on a obtenues sur le sol qu'occupaient des forêts extirpées, après qu'on a eu soin d'arracher les racines, parce

qu'on n'a pu en venir à bout qu'en la creusant à la profondeur de plusieurs pieds : lorsque la nature du terrain le permet, c'est là qu'on élève les arbres à fruit les plus vigoureux ou qu'on forme les plus riches vignes.

Pour ce qui regarde les vignes, ne favons-nous pas que la pratique de les défoncer, pour les replanter, au lieu de les entretenir par des provins, gagne ou s'étend de plus en plus dans nos vignobles, nonobstant la dépense nécessaire pour cet ouvrage, & la privation de toute récolte pendant trois à quatre ans ? Et de plus, que dans le district où cette pratique a pris naissance, on mine actuellement à une plus grande profondeur, pour nettoyer d'autant mieux le terrain & le rendre encore plus pénétrable aux racines ; & on le fait, parce qu'on en a reconnu l'utilité.

Je pourrais, s'il le fallait, nommer un simple Cultivateur, homme sensé & laborieux, qui, en défonçant plus de deux pieds, un champ rempli de cailloux, en a presque triplé la valeur. J'ajoute que, dans mes vignes, l'état intérieur du terrain, au dessous de 15 à 16 pouces, m'a toujours paru répondre à l'extérieur ou à l'apparence des ceps ; c'est-à-dire, que ceux-ci étaient faibles là où le fond était dur, compact ou rempli de cailloux.

En général, on trouve sous la croûte de la terre qui se cultive, ou des cailloux, du sable, du gravier plus ou moins gros, ou des couches de terre, soit argilleuse, soit trop dure, qui ne deviennent productives qu'après avoir profité des influences de l'atmosphère, ou par un mélange convenable.

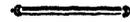
Je n'attends pas que chacun laissant à tout autre ouvrage, consacrer à celui-ci son tems & tous ses moyens ; je laisse même chaque propriétaire faire ses arrangemens, pour procurer successivement cette bonification à toutes ses terres qui en sont susceptibles. C'est aux bons payans, aux Cultivateurs honnêtes & sensés que je m'adresse ; ils ont tous, ou presque tous, à une petite distance de leurs maisons, des parcelles de terrain dont ils font, ou peuvent faire, des jardins, des plantages, des vergers, &c. Désirent-ils de les rendre plus fertiles ? Sentent-ils combien il leur serait avantageux d'avoir des luzernières ou des établissemens de sainfoin, qu'ils puissent couper cinq à six fois dans le courant de l'été ? qu'ils commencent par défoncer ou miner le sol à une profondeur suffisante. Je ne prétends pas déterminer exactement cette profondeur ; j'avertis même qu'elle dépend de la nature du terrain & de la profondeur des cultures précédentes, c'est-à-dire qu'elle doit être moins profonde dans une terre qui n'a été que sillonnée par la charrue ou ouverte d'un fer de beche, que dans celle qui aurait été déjà minée, parce qu'il ne convient pas d'amener en même tems trop de terre nouvelle sur la surface.

Je remarque seulement qu'il n'y a aucun risque de faire cet ouvrage, pour la première fois, à la profondeur de 20 à 24 pouces de Roi : si l'on a occasion d'y revenir dans la suite, on pourra aller plus bas ; mais deux pieds de terre, bouleversée & nettoyée, forment déjà un fond considérable pour la végétation ; car il est triple de celui que la charrue ouvre & prépare.

Qu'on exécute cet ouvrage avec la beche ou la pelle, la pioche, le *fouffoir* ou bidens, suivant la nature du terrain ; un médiocre ouvrier en fera près de deux toises carrées, de dix pieds de Berné la toise, dans une journée d'hiver, & qu'il puisse seulement disposer de vingt jours, dès la St. Martin au premier Février, il aura bonifié quarante toises de son terrain, sans négliger ses autres travaux.

Si, dans chaque village, on prenait ce parti ; si on continuait cette culture les années suivantes, quelle quantité de terre serait bonifiée ! & quelle source de richesse pour les bons Cultivateurs !

( La suite dans une Feuille prochaine. )



La meilleure, la plus abondante des prairies artificielles, c'est la Luzernière ; elle est la plus abondante, la plus nourrissante, celle qui craint le moins l'intempérie des saisons, celle que le plus grand nombre des animaux préfèrent, & elle peut durer 25 à 30 ans.

Mais il est vrai qu'elle demande des soins pour en préparer la terre, pour la semer, pour l'entretenir, pour la récolter. On ne doit pas espérer de recueillir sans peine.

Il faut pour des luzernières une terre franche, douce, favonneuse ; une bonne terre légère, même sablonneuse. Sa situation doit être au midi ; car elle aime la chaleur. La bonne terre doit être profonde, parce que la luzerne pivote ; & si elle ne peut s'enfoncer, la sécheresse, quelques jours de pluie, la font également jaunir ; elle végète avec peine, la mousse en remplit les intervalles, & bientôt l'étouffe.

Si vous voulez établir une luzernière, il faut sur la fin de l'année creuser, au cordeau, un fossé large & profond de deux pieds, puis un second en suivant, dont la terre de dessus sera jettée dans le fond du premier fossé, & l'on continue ainsi jusqu'à l'extrémité du champ ; le dernier fossé est comblé avec la terre du premier. Il faut laisser ce champ sans y rien faire pendant l'hiver ; mais aux premiers beaux jours du mois de Mars, après une gelée, il faut le faire herfer profondément & en tout sens, avec une herse à dents de fer ; mais après l'avoir labourée profondément. Si on peut le faire deux fois, ce serait mieux encore.

On sème ordinairement la luzerne avec de l'orge ou du trefle: il serait mieux de la mêler avec la graine de trefle, parce que le trefle vient plus vite, la tient fraîche, donne pendant trois ans des récoltes, & disparaît quand la luzerne est dans toute sa force.

Il faut faucher la luzerne les deux premières années dès qu'elle est en fleur, & le plus près de terre qu'il est possible: mais de plus, il la faut sarcler avec soin dès qu'elle est fauchée, pour la délivrer des herbes qui l'offusquent, & bientôt la détruisent.

A la troisième année, au lieu de la sarcler, travail qui prend beaucoup de tems, il faut la herfer en tout sens; les dents de la herse ne doivent être écartées que de quatre pouces: il faut la charger pour l'empêcher de sauter, & répéter cette opération à chaque coupe. La herse ne peut arracher la luzerne, parce que la racine en est profonde; elle l'écorche, mais ne l'empêche pas de reproduire, & même plus abondamment encore. Si les herbes sont si abondantes que la herse ne puisse les détruire, il faut labourer la luzernière avec une charrue légère, dont le soc n'est point coupant, & qui n'ait qu'une pointe; elle doit être sans versoirs & sans oreilles: les sillons ne doivent pas être pressés, & n'avoir que deux pouces de profondeur, puis herfer avec une herse à dents de bois. Cette opération met des racines à l'air: mais l'expérience prouve qu'il s'en forme de nouvelles, & que la luzernière n'en profite que mieux.

## V A R I É T É S.

### AUX AUTEURS DU JOURNAL.

Ce 4 Février 1790.

Daignez, Messieurs, accorder à ma Lettre une place dans votre *Journal*: en me rendant ce service, peut-être aussi obligerez-vous quelqu'un de vos Lecteurs qui se trouveraient dans le même cas que moi. Au mois d'Août dernier, il tomba sur ma jambe une poutre de chêne qui enleva & la peau, & les chairs, depuis le haut en bas, en laissant l'os tout à découvert. Terrassé par cet événement malheureux, engagé sous cette lourde & fatale poutre, j'eus cependant le bonheur de ne pas tarder à être secouru par deux hommes qui me portèrent chez moi. Après avoir bien lavé la plaie de ma jambe avec de l'eau fraîche, j'y appliquai de ce baume de *Chiron*, si vanté parmi nous, qui la consolida promptement. Mais au mois d'Octobre, sentant beaucoup de faiblesse à cette jambe, & craignant qu'elle ne tombât dans cet état, connu chez nous sous le nom de *décroit*, j'eus recours à un *Maige*, réputé pour possé-

der le *secret victorieux du décroît*. Il me demanda mon âge, mon nom de baptême, murmura quelques mots, puis me donna une liqueur pour en frotter la partie malade. Plein d'un juste mépris pour ces absurdes simagrées, cependant, je me flattai que l'usage de la liqueur qu'il me donnait, pourrait m'être utile: mais je l'employai sans succès. Je m'adressai à un autre *Maige* il y a environ deux mois, ce fut avec aussi peu de succès. Depuis lors, tous les jours ma jambe devient plus courte, & sa grande faiblesse augmente. Allarmé de ma situation douloureuse, allarmé des suites funestes qu'elle semble me présenter, je supplie, au nom de l'humanité, ceux de vos Lecteurs qui auraient quelque remède à mon mal, de vouloir bien me les communiquer incessamment.

J'ai l'honneur d'être, &c.

B.

(*Note des Rédacteurs.*) Nous nous sommes fait un devoir de nous empresser à publier la Lettre de notre Correspondant, y étant engagés non seulement par le désir de l'obliger, mais encore par celui de donner une nouvelle preuve des dangers qu'on court en s'adressant à ces prétendus possesseurs de secrets. Malgré le zèle éclairé avec lequel notre *College de Médecine* a fait tous ses efforts pour détruire ce fléau, qui porte de si grands ravages parmi le peuple, qui y alimente la superstition, par les plus absurdes & les plus condamnables impostures, la société n'en est donc pas encore délivrée! Peut-être, est-ce parce que toutes les personnes qui auraient pu concourir à cette destruction, n'ont pas secondé les travaux du *College de Médecine*...? Nous invitons notre Correspondant à s'adresser incessamment à quelqu'un de nos Médecins ou Chirurgiens éclairés, & nous osons lui assurer que c'est le seul moyen qu'il ait pour obtenir sa guérison, que très-vraisemblablement il attendrait en vain de quelques secrets, de quelques recettes particulières; en s'exposant encore à laisser faire à son mal des progrès qui pourraient le rendre incurable.

## BELLES-LETTRES.

### EPITAPHE d'un enfant mort en naissant.

Ci git d'un doux hymen le bouton précieux,  
Il germa sur la terre, il fleurit dans les cieus.

B.

### ENIGME.

\* Lecteur, sans sortir de chez toi,  
Tu peux aisément me connaître;  
Nue à tes pieds, je vais paraître,  
Et te montrer ma bonne foi.  
Mon pere en me faisant étroite,  
Se plait à m'élever beaucoup;

Du vent je redoute le coup;  
Si non je reste toute droite.  
Que mon état est triste & amer;  
Mon pied brûle, ma tête gèle,  
Elle sur qui tombent la grêle,  
Et tous les frimats de l'hiver.  
En tout tems je suis fort utile,  
Aux champs aussi bien qu'à la ville.  
Ne fais-tu pas encore mon nom?  
Je suis à présent de saison.  
Mais que faut-il de plus te dire?  
Regarde donc autour de toi;  
Peut-être en es-tu tout près de moi,  
Si j'ai le don de bien prédire.

LE VEUF INCONSOLABLE.

Le jour qu'en grande pompe au prochain cimetière  
Lucas devait mener sa défunte moitié:  
On n'attend plus que lui... (le corps est dans la bière,  
Et pour ce beau convoi tout le bourg est prié,)  
On le cherche... on l'appelle... Enfin, dans la cuisine,  
On le trouve embrassant sa servante Catin....  
Que Diable fais-tu là, lui crie un sien voisin!  
D'attendre si longtems, déjà l'on fait la mine....  
„ Hélas! repart Lucas, dans mon chagrin cuisant,  
„ Compere, je ne fais ce que je vais faisant”.

A. Z. Y.

L'EMPRUNTEUR, par M. MALLET, de Genève.

Un prêt n'est bien souvent qu'une honorable aumône.

Un Gascon empruntait vingt louis de Mendor.  
En voilà dix, Fignac, que je vous donne. —  
Pourquoi me les donner? — Prenez; j'y gagne encor.

LE VRAI BONHEUR, par Madame \*\*.

Le Bonheur fuit les soucis, l'embaras;  
Il ne recherche point les titres de noblesse,  
L'esprit, les plaisirs, la jeunesse;  
Brillantes fleurs, mais qui ne durent pas;  
Un souffle, un rien les endommage;  
Tout ici bas n'est qu'un passage.  
Comment donc trouver le Bonheur?  
L'amour, ses chaînes & ses flammes,  
Troublent notre raison en captivant nos ames;  
L'amour, hélas! n'est qu'une douce erreur. —

“ Si vous aviez une ame pure,  
„ Un esprit doux orné par la lecture,  
„ Un cœur sensible & sans ambition,  
„ Des amis sûrs, une amie discrète,  
„ Jamais procès, haine ni dette,  
„ L'ordre & la paix dans la maison;  
„ L'on n'est pas malheureux avec telle recette”.

LA PHYSIQUE à la portée de tout le monde.

PROSPECTUS.

Les Sieurs *Gaude & Comp.* Libraires à Nîmes, feront paraître une fois par semaine, à commencer par le premier janvier 1790, une Feuille de 16 pages sur caractère Cicero neuf, format in-8°. au moyen de laquelle les Jeunes-Gens, les Demoiselles même, pourront apprendre, sans le secours d'un Maître, non seulement ce qu'il y a de plus agréable, mais encore ce qu'il y a de plus relevé dans la Physique moderne.

L'étude de la Physique entre nécessairement dans un plan d'éducation pour les personnes de l'un & de l'autre sexe. C'est pour en rendre l'exécution plus facile & moins coûteuse, que nous nous sommes déterminés à faire paraître ces Feuilles. Notre entreprise doit avoir naturellement le plus heureux succès. Nous avons engagé M. l'Abbé *Paulian* à se charger de ce travail. Les Ouvrages qu'il a donnés au Public, & sur-tout son Dictionnaire de Physique, dont la neuvième Edition est en vente, nous dispensent de faire ici son éloge: l'avoir nommé, c'est avoir dit que l'Auteur de nos Feuilles, est l'un des plus grands Physiciens de ce siècle. Voici les principaux avantages qu'elles réuniront.

1°. A la fin de chaque année, on aura deux Volumes, ornés de planches gravées en taille-douce, dont la valeur intrinsèque équivaldra aux deux tiers du prix de la Souscription.

2°. Après cinq années, on aura dix Volumes qui formeront une Bibliothèque de Physique. Cette Bibliothèque suppléera à ce grand nombre d'Ouvrages, qu'il aurait fallu nécessairement se procurer, si l'on avait voulu pénétrer dans les secrets de la nature, avec le secours du maître le plus habile & le plus expérimenté. On peut assurer, sans exagération, que le prix de ces différents Ouvrages serait au moins quadruple de celui de la Souscription totale pendant ces cinq années. Ajoutez à cette somme l'honoraire du Maître, dont les leçons ne seraient pas aussi claires que celles que contiendront les Feuilles périodiques que nous annonçons; & calculez, si vous le pouvez, les avantages qu'elles procureront à quiconque voudra s'adonner à l'étude d'une science, qui, joignant l'agréable à l'utile, n'a jamais été mieux caractérisée que par le Poète, lorsqu'il a dit:

*Omne tulit punctum, qui miscuit utile dulci.*

3°. En apprenant la Physique sous le plus habile Maître, on n'y fera des progrès sensibles, qu'autant qu'on renoncera, pour ainsi dire, à toute autre occupation. On promet les mêmes progrès à quiconque voudra consacrer demi-heure chaque jour à la lecture réfléchie de nos Feuilles.

La Souscription est de douze livres pour l'année, prise à Nîmes, par la Poste, franche de port pour toute la France, 15 livres, & de 18 livres prise à Lausanne.

On souscrit à Nîmes chez *J. Gaude & Comp.* Libraires, & à Lausanne, chez *Heubach, Durand & Comp.*

M O R T S.

Jeanne Elizabeth Girardet, femme du Sieur Isaac Hignou, de la Corporation Française, âgée de 39 ans.  
Josué Turian, fils mineur.  
Suzanne, veuve du Sieur Jean François Blanc, de Lausanne, âgée de 72 ans.  
Jaques Amy, d'Ogens, âgé de 43 ans.

# JOURNAL DE LAUSANNE.

13 FÉVIER 1790.

Le SOLEIL se leve à 6 heures 58 minutes, & se couche à 5 heures 2 minutes.  
La LUNE se leve à 5 heures 54 minutes du matin.

*Observations Météorologiques.*

Dates.	THERMOMETRE.			BAROMETRE.					
	7 heur. du mat.	2 h. après midi.	9 heur. du soir.	7 heur. du mat.		2 h. après midi.		9 heur. du soir.	
5 Fév.	-1. 7.	0 +2. 9.	0 +0. 7.	26. p.	6. lig. 11	26. p.	6. lig. 10	26. p.	6. lig. 7
6 . . .	-3. 0.	0 +4. 1.	0 -0. 8.	26.	6.	0 26.	6.	6	26. 6.
7 . . .	-1. 5.	0 +3. 2.	0 -0. 2.	26.	5.	7 26.	5.	3	26. 5.
8 . . .	-2. 6.	0 +1. 7.	0 -1. 1.	26.	5.	9 26.	5.	11	26. 6.
9 . . .	-2. 0.	0 +1. 8.	0 -1. 0.	26.	7.	3 26.	7.	9	26. 8.
10 . . .	-1. 5.	0 +1. 7.	0 -0. 9.	0 26.	8.	0 26.	7.	3	26. 6.
11 . . .	-1. 0.	0 +1. 5.	0 +1. 2.	0 26.	6.	1 26.	6.	0	26. 6.

## VARIÉTÉS. AUX AUTEURS DU JOURNAL.

Lausanne, de la rue du Pré, 2 Février 1790.  
MESSIEURS,

**L**Aus & Anna peuvent être les noms que nos Celtes, antiques & bons aïeux, donnaient aux deux torrents qui arrosent Lausanne, soit. Il ne s'agit pas de leur nom, c'est leur usage qui nous importe. Je viens, avec votre permission, Messieurs, répondre à l'estimable Citadin qui leur a procuré une place dans votre cinquième Feuille.

Il a dit qu'ils nous empoisonnent, quelle calomnie! ils nous font vivre. Il a parlé pour nos Poumons, & blessé une partie de notre cher individu tout autant nécessaire. A quoi sert une cheminée, si la marmite est renversée, ou que l'on n'ait rien à cuire? N'est-il pas à craindre que l'exécution de son projet ne nuise à nos estomacs? Un air pur est sans contredit un grand avantage; car il faut de l'air pour vivre: mais pour conserver la faculté de le respirer & de le respirer avec plaisir, il faut aussi du pain. *Virtus post nummos*, pensent certains sages trop communs, & ils pensent très-mal. Le bon air après le pain, crient tous nos intrépides consommateurs, & je crois qu'ils disent beaucoup mieux. Or, le projet

de réforme de l'estimable Érophile est menaçant pour eux. Oter à deux moulins deux heures d'eau par vingt-quatre heures, c'est ôter à ceux qui mangent quatre bouchées de pain par jour (1). Ah! c'est trop, trop des trois quarts, & du tout. S'ils en avaient du superflu, ils pourraient peut-être le sacrifier à du vent: mais jusqu'alors, laissons courir le vent, & gardons notre nécessaire; car dans le fond, que l'on respire de l'air extra-fin, ou du plus grossier, c'est toujours du vent. Mes Compatriotes, mes Conciotoyens, mes chers Suisses, allons au solide; ne chassons pas au vent; sa recherche ne nous va pas. Il y a si longtemps qu'on nous le dit; ne serait-il pas tems de le croire?

J'ai l'honneur d'être, &c.

## AGRICULTURE.

SUITE de l'Adresse aux Cultivateurs sur le minage des terres.

Je conviens que cet ouvrage serait meilleur, s'il

(1) *Note des Rédacteurs.* Nous aurions désiré que notre Correspondant se fut un peu mieux expliqué; car la crainte qu'il manifeste ici ne nous paraît fondée, qu'autant que les deux moulins, dont il parle, seraient les seuls qui fourniraient aux besoins de la ville: mais il est à observer qu'il y en a plusieurs autres dans son voisinage.

était exécuté par un tems sec & dans la belle saison. Cependant, je l'ai toujours trouvé utile ou productif, quoique fait dans un tems humide ou sujet à la gelée; lors même qu'il fallait ôter la neige de dessus le sol. Après tout, la plupart des ouvriers n'ont presque que l'intervalle d'un hiver favorable qu'ils puissent consacrer à cet ouvrage, & il faut s'en contenter. J'avertis que le froment & le seigle ne s'accoutument pas de cette terre nouvelle, & qu'il n'est prudent d'y semer de ces grains qu'après qu'elle aura été mûrie ou préparée par les cultures suivantes, & les dépôts de la pluie, des rosées, l'action du soleil, l'influence de l'air, &c. alors, ou après une couple d'années, ils réussissent à souhait.

Il n'en est pas de même des arbres, & de plusieurs autres plantes vivaces. La terre la plus neuve & la plus compacte, répandue avec prudence sur le sol de la vigne, & même sur la luzerne & le fain-foin, y fait toujours quelque bien.

Cependant, le meilleur parti serait de consacrer, pendant une couple d'années, le terroir miné, à la culture des patates & des plantes légumineuses, qui aiment une terre profonde.

Les cultures que l'on donne dans cet intervalle, & les engrais qu'on a soin d'ajouter, fécondent admirablement le terrain miné, sur lequel on peut ensuite semer ou planter avec un grand succès.

Si on veut semer de la luzerne ou du fain-foin, il ne faut point d'arbres avec ces plantes; elles ne les souffrent pas: mais si l'on souhaite d'en faire un verger, après avoir planté les arbres que l'on désire, il fera encoeur bon d'occuper le terrain pendant cinq ou six années par des plantations de patates, ou de plantes potagères, jusques à ce que les arbres puissent d'eux-mêmes se tirer d'affaire; mieux on nourrit les plantes encore jeunes, moins elles ont besoin de secours, quand elles ont acquis de la vigueur.

Mais qu'il me soit permis de recommander ici, soit pour la luzerne, soit pour les plantations d'arbres, un engrais que les cultivateurs ont à leur disposition, & qui est l'un des plus puissans agens de la végétation, c'est celui de l'égoût des étables, ou de l'urine des bêtes à corne; diverses brochures ont déjà expliqué la manière de la ramasser & de s'en servir. J'ajoute qu'il est singulièrement bon pour la luzerne & pour les arbres à fruits: c'est en hiver qu'on peut le répandre sur la luzerne, ou d'abord après chaque coupe; & dans le cours du printemps, qu'on peut en arroser le pied des arbres au moins une couple de fois. L'utilité de cette pratique se répand de plus en plus. On convient presque partout, qu'il vaut mieux profiter de cet engrais, que de l'abandonner à ceux qui se sont appropriés les égouts publics.

Mais pour revenir au *minage* même des terres, si

je proposais l'établissement de quelque fabrique, on me dirait peut-être que le physique comme le moral de ce pays, s'oppose au succès de mon plan, & que trop d'exemples ont démontré la folie des projets de cette nature.

Mais ce que je recommande, c'est un travail auquel chacun est exercé; c'est sans rien ôter aux autres travaux, de profiter, pour celui-ci, de quelques intervalles presque livrés à l'inaction. Par ce moyen, sans avances onéreuses, & sans effusion de sang, sans rien ôter à personne, chacun pourra faire des conquêtes plus justes & plus honorables que celles qui ont été exécutées par tous ces personnages, dont le nom retentit dans l'histoire.

En doublant, en triplant la profondeur de la terre qui produit, on gagnera peut-être autant, que si on avait doublé la surface. On obtiendra donc ce qui a excité la manie des conquêtes, & on épargnera sur les frais de culture.

Que les honnêtes cultivateurs daignent seulement lire & examiner attentivement ce que je leur conseille, ils ne pourront qu'entrer, avec chaleur, dans mes idées; & les exécutant avec soin, les perfectionnant même, ils se procureront insensiblement ce bien-être, cette aisance que leur a toujours souhaité un compatriote qui s'est fait constamment un honneur de les défendre contre les vaines attaques de tant de gens qui croient montrer qu'ils ont de l'esprit, & qu'ils sont au-dessus du préjugé, en déprimant, outre mesure, leur patrie, & ceux qui l'habitent.

## AUX AUTEURS DU JOURNAL.

MESSIEURS,

La chétive récolte qu'on a eu en pommes de terre l'année passée, doit rendre les cultivateurs peu aisés économistes de cette précieuse denrée, dans la crainte qu'il ne leur en manque pour planter dans deux mois. En conséquence, ils agiraient prudemment, ce me semble, s'ils observaient ce qui suit. Choisir toutes les plus grosses, & en ôter les yeux, c'est-à-dire, deux yeux par chaque morceau, de manière, cependant, qu'il restât un peu de chair au morceau; on en peut lever de quatre à huit à une pomme de terre. Il reste au moins la moitié de la pomme de terre qu'on peut cuire à l'eau, ou en soupe, pour manger à mesure. On pourrait même toujours suivre cette méthode, & l'on aurait ce qu'il faut pour planter, sans qu'il en coûtât grand chose. Ces morceaux doivent se conserver à part dans une cave fraîche & exempte d'humidité; car chacun sait que l'humidité fait pourrir les pommes de terre, & plus promptement encore lorsqu'elles sont par morceau. Ceci ne concerne que les pommes de terre blanches:

(les rouges doivent être toujours entières pour planter) mais comme les blanches donnent incomparablement plus dans les climats situés au chaud, il est fort à désirer qu'on n'en plante pas d'autres, tant pour leur gros produit, que pour le peu d'engrais qu'elles exigent; les rouges, au contraire, réussissent dans les climats froids. J'observerai que les morceaux doivent être préférés à une petite pomme de terre, & plus encore à une grosse; celle-ci donne, étant plantée entière, beaucoup de tiges, mais peu de pommes de terre, parce que la sève est abondante à proportion de sa grosseur; l'autre donne un produit faible. La méthode de planter des morceaux, garantit de ces fâcheux inconvéniens; on en met trois ou quatre par creux, tellement qu'avec une pomme de terre on a pour un creux, & l'on en garde la plus grosse portion pour manger, ou faire du pain.

J'ai l'honneur d'être, &c.

B.

### BELLES-LETTRES.

Le mot de l'Enigme insérée dans la dernière Feuille, est *Cheminée*.

*EXTRAIT* du huitième volume de l'Ouvrage intitulé: *Pièces intéressantes & peu connues, &c. qui vient d'être publié par M. D. L. P\*\*\*.*

Plusieurs Physiciens s'entretenaient un jour en présence de *Fidéric*, Roi de Naples, de ce qui pouvait contribuer le plus à la bonté du sens de la vue. Quant à mot, dit le fameux Poète *Sannazari*, *je crois que rien ne rend la vue meilleure que l'envie; car elle fait voir toujours les choses plus grandes qu'elles ne sont.*

L'Académie Française étant assemblée, pour savoir si elle admettrait *Piron* parmi ses membres, il y eut de vives altercations à cet égard. *Fontenelle*, qui s'y était fait transporter, jugea par les gestes & les mouvemens de ses confrères, que les esprits s'échauffaient. *De quoi s'agit-il donc, Messieurs*, dit-il à un de ses Confrères. — *De Piron*, répondit quelqu'un. *Nous avouons qu'il peut avoir mérité le fauteuil: mais il a fait une Ode que sûrement vous connaissez.* — *Ah! oui*, reprit nettement le spirituel vieillard. *S'il l'a faite, il faut le bien gronder; s'il ne la pas faite, il ne faut pas le recevoir.*

### VERS pour le Portrait de Mad. \*.

Dans tous ses traits, s'unit à la douceur,  
L'amitié tendre & l'aimable candeur;  
Bienfaisance est son caractère,  
Son art est celui de charmer....  
Son partage est de savoir plaire,  
Le nôtre est de savoir l'aimer.

E. R.

### OBSERVATIONS sur le Divorce, par le Comte d'ANTRAIGUES. A Paris; & à Lausanne, chez François Graftet & Comp.

Cet Ouvrage est celui d'un homme d'esprit, d'un homme de sentiment, d'un ami de la liberté & des mœurs. S'il n'a pas envisagé la question qu'il traite sous tous ses rapports, il l'a vue au moins sous le plus grand nombre.

Avant de prouver que le divorce peut être quelquefois utile, l'Auteur examine si la Religion ne le défend pas toujours; il montre que l'Eglise l'a envisagé autrefois comme légitime, & par conséquent, qu'on peut le croire encore tel.

S'il eut recherché pourquoi l'ancienne Eglise fut plus indulgente, & pourquoi elle fut plus sévère dans les siècles qui suivirent, il en eut trouvé la cause dans l'établissement & la puissance des Moines, dans le célibat ordonné aux Ecclésiastiques, dans la puissance de l'espèce de Théocratie que l'Evêque de Rome fut former: mais ce sujet était incident au sien, sans être intimement lié au fond, & il l'a négligé, on a mieux aimé l'attribuer à l'innocence des mœurs. "En des siècles où le véritable amour avait encore toute sa puissance, dit-il, il parut enchanteur, autant que juste & doux, de faire d'un sentiment unique, l'objet & le terme de la vie entière. Son ardeur présageait son immutabilité, & celui qui fut aimer à l'aurore de sa vie, trop sûr qu'un pareil bonheur ne pouvait renaitre, voulût que celle qui le lui avait inspiré, le lui rappellât sans cesse, & que la volonté seule de Dieu pût briser, par la main de la mort, des liens qu'avaient formés le sentiment, l'estime & l'amour". Voilà bien ce qu'auraient décidé de vrais amans: mais les Loix Ecclésiastiques furent faites par des hommes auxquels il n'était plus permis de l'être.

"La Loi, en permettant le divorce, dit M. d'A., doit sans cesse avoir en vue de le rendre inutile, & l'indissolubilité qu'elle proscribit de droit, elle doit toujours la désirer de fait".

Mais quels sont les moyens d'arriver à ce but? C'est de laisser aux Citoyens la liberté de se marier à leur gré. Mais, les méfiances! mais, l'autorité des pères! L'Auteur ne croit point aux premières. L'époux élève à son rang celle qu'il choisit. "S'il y a, dit-il, un préjugé fou, déraisonnable, sans objet, c'est celui qui éloigne du Citoyen une Citoyenne dans un état obscur. Une fille d'une classe élevée qui épouse un homme d'une classe inférieure, offense davantage le préjugé: mais dans un pareil hymen, une fille a la gloire d'offrir à la vertu un plus éclatant sacrifice; elle a prouvé que dans une ame encore neuve, la voix de l'orgueil s'est éteinte, &c. Oui, lorsqu'en effet l'objet de son choix le mérite,

lorsque l'éducation & les sentimens ne mettent pas une sorte d'incompatibilité entr'eux.

Pour l'autorité du pere, il veut qu'on puisse déclarer l'objet de son choix à 20 ans; que le pere puisse suspendre le mariage pendant deux ans, & qu'il puisse exiger même un an d'absence. Mais alors il ne pourrait plus faire d'opposition; la légitime du fils devrait être assurée: il pourrait encore demander une pension alimentaire.

Dans aucun cas, le divorce ne devrait être permis entre des personnes qui auraient eu des enfans. Ceci paraît un peu sévère, mais le sentiment décide, comme le Comte d'Antraigues: cependant, il pourrait y avoir des considérations qui conduiraient à plus d'indulgence.

Il ne reconnaît que trois causes de divorce: l'adultère, le désordre extrême, l'incompatibilité d'humeur. Il n'est pas nécessaire d'avertir que l'action permise à l'homme contre sa femme, l'Auteur l'accorde à la femme contre son mari; l'équité l'exige. Nous remarquons que l'incompatibilité d'humeur est un motif bien vague, & qui peut s'étendre bien loin: ceux qui s'aimaient & ne s'aiment plus; ceux qui ne se sont jamais aimés, trouvent bientôt de l'incompatibilité dans leur humeur; une querelle peut la faire naître où la nature ne l'a pas mise. Il faudrait définir cette cause d'une manière plus précise. Finissons par dire avec l'Auteur: Puisse chaque Citoyen ambitionner de mériter qu'on écrive sur sa tombe!

*Vixerunt mirâ concordia, per mutua caritatem, & invicem se anteponeudo.*

**EXTRAIT de l'Ouvrage intitulé:** Essais historiques sur le Mont St. Bernard, &c. annoncé dans une de nos précédentes Feuilles.

Le Lecteur qui a souvent entendu parler du passage d'Annibal au travers des Alpes, qui sait que les uns le font franchir celles du Dauphiné, d'autres le Mont-Cenis, d'autres enfin le petit St. Bernard, prendra peut-être quelque intérêt à apprendre comment notre Auteur prouve qu'il a passé par le grand St. Bernard. Après avoir présenté, comme un fait historique bien établi, que les Carthaginois ont connu cette montagne, y ont laissé des monumens durables de leur passage, en lui donnant leur nom, (*Alpes Pœnines*) ainsi qu'à *Jupiter* déjà adoré dans ce lieu. *M. Chrétien de Loges*, Auteur de ces *Essais*, poursuit ainsi: *Tite-Live* & *Strabon* ont cherché à persuader que cette montagne n'était pas praticable dans ce tems-là: & le premier de ces Ecrivains en a conclu, que la traduction, existante de son tems, qui attestait le passage des Carthaginois par les Alpes

*Pœnines*, ne méritait aucun degré de croyance. Mais ils ne se seraient pas permis cette assertion, s'ils eussent fait attention, que les Gaulois eux-mêmes y avaient déjà passé longtems auparavant, ainsi que *Tite-Live* l'a lui-même reconnu dans un autre endroit de son histoire. *Annibal* ne l'ignorait sans doute pas alors, & on doit supposer que cette certitude le déterminait à y faire passer la sienne.... Il dut, sans doute, rencontrer bien des obstacles sur son passage au Mont-Jura: mais il faut aussi prendre au rabais ce qu'a dit *Tite-Live* de la perte de ses éléphants, de sa cavalerie, & d'une partie de son infanterie. *Cecinna*, Général de *Vitellius*, y passa avec trente mille hommes, le 20 Février 59 de J. C. *Charlemagne* le traversa plusieurs fois, ainsi que *Frédéric Barberousse*.... Après tout, puisqu'*Annibal* voulait passer en Italie avec ses éléphants, il fallait franchir les montagnes, & il aurait trouvé par-tout des embarras du même genre. Il n'était pas nécessaire de crier au prodige, de supposer soixante mille hommes occupés à fouler les neiges de cette montagne, puisque trente mulets du bourg de St. Pierre suffissent aujourd'hui pour l'ouvrir en moins de sept heures de tems".

On trouve *Mémoires de M. LALLY TOLENDAL*; chez MM. Barde, Manget & Comp. à Geneve, & chez les principaux Libraires de la Suisse.

#### ERRATA.

Dans notre précédent N°. dernière page, première colonne, ligne 3, *triste & amer*, lisez *triste, amer*. Ligne 13, *peut-être en es-tu*, lisez *peut-être es-tu*. Ligne 28, *Mendor*, lisez *Mondor*. Ligne suivante, *Fignac*, lisez *Figeac*.

#### MORTS.

Jeanne Henriette Margot, fille mineure.  
Dlle. Jeanne Susanne Baud, femme de M. Jean, dit Isaac Bourillon, de Lausanne, âgée de 65 ans.  
Mme. Marie Servier, épouse de M. Pierre Henri Dautun, Bourgeois & du Deux Cent de Lausanne, âgée de 57 ans.  
Jeanne Françoise Madeleine Charlotte Violon, fille mineure.  
Jeanne Maillard, femme de Jean François Merlin, de la Paroisse de Corfier, âgée d'environ 70 ans.  
Susanne Françoise Wächter, fille mineure.  
Jean Gabriel Cerex, fils mineur.  
Mme. Salomé Vauvray, veuve de M. Louis Carran, de Lausanne & de Moudon, âgée d'environ 70 ans.  
Dlle. Marie Pauline Mange, femme du Sr. Jean Louis Vanney, de Cugy, Chantre de l'Eglise de St. François, âgée d'environ 55 ans.

# JOURNAL DE LAUSANNE.

20 FÉVIER 1790.

Le SOLEIL se leve à 6 heures 47 minutes, & se couche à 5 heures 13 minutes.  
La LUNE se leve à 8 heures 55 minutes du matin.

*Observations Météorologiques.*

Dates.	THERMOMETRE.			BAROMETRE.		
	7 hour. du mat.	2 h. après midi.	9 hour. du soir.	7 hour. du mat.	2 h. après midi.	9 hour. du soir.
11. Fév.	-1. 7.	0 +2. 9.	0 +0. 7.	26. p. 6. lig. 1	26. p. 6. lig. 2	26. p. 6. lig. 1
12. . . .	-3. 0.	0 +4. 1.	0 -0. 8.	26. 5.	11 26. 5.	10 26. 6.
13. . . .	-1. 5.	0 +3. 2.	0 -0. 2.	26. 7.	3 26. 7.	7 26. 7.
14. . . .	-2. 6.	0 +1. 7.	0 -1. 1.	26. 6.	3 26. 6.	2 26. 6.
15. . . .	-2. 0.	0 +1. 8.	0 -1. 0.	26. 7.	8 26. 7.	9 26. 7.
16. . . .	-1. 5.	0 +1. 7.	0 -0. 9.	26. 8.	2 26. 9.	3 26. 10.
17. . . .	-1. 0.	0 +1. 5.	0 +1. 2.	26. 9.	9 26. 9.	0 26. 8.

## BELLES-LETTRES.

*FRAGMENT de la traduction française de la Solitude, &c. par M. ZIMMERMANN.*

UN peuple quelquefois sauvage, mais toujours bon & généreux, habite les déserts des Alpes de la Suisse. Leur climat rude les rend durs & robustes; mais leur vie pastorale adoucit leur caractère. Un Anglais a dit: que celui qui n'a jamais entendu le tonnerre dans les Alpes, ne pourrait pas se faire une idée du roulement, de l'éclat, & de la continuité de la foudre, grondant de toutes parts sur l'horizon de ces immenses montagnes. Aussi les habitans des Alpes qui n'ont jamais vu de meilleures maisons que leurs cabanes, & d'autres pays que leurs rochers, prennent tout l'univers pour un ouvrage brut & un séjour orageux.

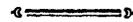
Mais le ciel n'est pas toujours menaçant; on n'y voit pas toujours gronder la foudre: bientôt après un orage effroyable, il s'éclaircit peu à peu, & devient serain. Il en est de même des têtes & des cœurs des Suisses; la bonté y succède à l'emportement, & la générosité à la fureur la plus brutale: ce qu'il est facile de prouver par des histoires & par des faits. Un de ces habitans des Alpes, le Général de Reding, né dans le Canton de Schwitz,

était entré fort jeune dans les Gardes Suisses, & était parvenu au grade de Lieutenant-Général. Mais le séjour de Paris & de Versailles n'avait rien changé à son caractère, & il était toujours Suisse. Le nouveau règlement que fit, en 1764, la Cour de France pour les Suisses, qui étaient à son service, fit beaucoup de mécontents dans le Canton de Schwitz. On regarda cette innovation, comme extrêmement préjudiciable aux anciens privilèges, & on en fit tomber la faute sur le Général de Reding. A cette époque, l'épouse du Général, qui était demeurée dans la terre, faisait des recrues: mais le tambour français était devenu odieux dans le Canton de Schwitz, & l'on vit avec peine la cocarde blanche sur le chapeau d'un paysan. Le Magistrat, qui craignait que cette fermentation ne causât quelque soulèvement parmi le peuple, crut devoir défendre à Madame de Reding de continuer ses levées. Celle-ci exigea un certificat par écrit de cette défense: mais le Magistrat ne voulait pas encore se porter à cet éclat contre la France, & la femme du Général continua à faire ses recrues. Cette hardiesse irrita les habitans du Canton: on convoqua les Etats du pays, & Madame Reding se présenta devant les quatre mille. Le tambour, dit-elle, ne cessera pas de battre, que vous ne me donniez un certificat qui puisse justifier mon mari à la Cour, s'il ne complete pas ses hom-

mes. On lui accorda sa demande, & il fut en même tems enjoint au Général de s'intéresser à la Cour pour sa patrie. D'après cet arrangement, on s'attendait dans le Canton à recevoir de Paris de meilleures nouvelles; malheureusement, il arriva le contraire. Alors les esprits irrités ne gardèrent plus de mesure; ceux qui avaient de l'autorité & du crédit, prétendirent que le nouveau règlement mettrait en danger la liberté & la Religion. Le mécontentement général se changea en fureur. On assembla encore les États du pays: il fut arrêté publiquement de ne fournir désormais aucunes troupes au Roi de France; l'alliance de 1713 fut arrachée des Registres du pays, & il fut ordonné au Général de *Reding* de revenir avec ses soldats, sous peine d'être banni à jamais de sa patrie. *Reding* obtint du Roi son congé, pour lui & son régiment, & ils revinrent tous dans leur pays. *Reding* entra à leur tête dans Schwitz, le chef-lieu du Canton, drapeaux déployés & tambours battans. La marche alla vers l'Eglise: *Reding* y plaça son drapeau à côté du maître Autel, se mit à genoux, & remercia Dieu. Puis il prit congé de ses soldats, qui pleuraient avec lui, leur remit tout ce qui leur était dû, & leur laissa leurs habits & leurs armes. La fureur sembla redoubler quand on se vit maître de l'homme, que tout le pays regardait comme un perfide, un traître; qui avait favorisé le nouveau règlement à la Cour de Versailles, & qui avait travaillé à donner à sa patrie le coup mortel. Les États s'assemblèrent. *Reding* fut nommé de raconter la manière dont les choses s'étaient passées, afin qu'on put savoir comment on était avec la France, & connaître les délits du traître, pour ensuite lui faire grace ou justice. *Reding* savait bien que dans la circonstance actuelle, toute éloquence échouerait contre des esprits aussi échauffés. Il se contenta donc de dire en peu de mots, & séchement, que tout le monde savait comment les choses s'étaient passées, & qu'il était innocent, tant à l'égard du nouveau règlement, que de sa démission. Le traître ne veut donc pas avouer, s'écrièrent les plus furieux; qu'on le pend à l'arbre le plus proche; qu'on le mette en pièces. Sur le champ, ces menaces furent répétées par toute l'assemblée furieuse. *Reding*, cependant, demeurait tranquille. Une troupe de paysans plus échauffés monte sur la tribune, où il était auprès des Magistrats. Il pleuvait. Un jeune homme, le filleul de *Reding*, tenait un parapluie au-dessus de sa tête. Un furieux brisa ce parapluie d'un coup de baton; que le scélérat se tienne à découvert. La rage saisit alors le porteur du parapluie. Ah! ah! dit-il, je ne savais pas que mon parrain eut trahi son pays; puisque cela est, vite une corde que je l'étrangle. Les Membres du Conseil forment un

cercle autour du Général, & le prièrent, les mains jointes, de songer à sauver sa vie, & d'avouer que, peut-être, il ne s'était pas assez vivement opposé aux innovations, & qu'il offrait, en réparation, tous ses biens, pourvu qu'on épargnât sa vie. Alors *Reding* sortit du cercle d'un air grave & tranquille, & fit faire silence avec la main. Toute l'Assemblée attendait, avec impatience, l'aveu du Général, & déjà le plus grand nombre se flattait de lui pardonner. Mes chers Compatriotes, dit le Général, vous savez que j'ai servi le Roi quarante-deux ans. Vous savez, & plusieurs d'entre vous qui étaient avec moi, en ont été témoins, combien de fois j'allai au-devant de l'ennemi, & comment je me comportai dans mainte bataille. Je regardais chacun de ces jours, comme devant être le dernier de ma vie. Mais je vous proteste ici, à la face de Dieu qui fait tout, qui m'entend, & qui est notre Juge à tous, que jamais je n'allai à l'ennemi avec une conscience aussi tranquille, aussi pure, & aussi innocente, que je suis prêt à marcher aujourd'hui à la mort, si vous m'y condamnez, parce que je n'avoue pas une infidélité que je n'ai pas commise. La dignité avec laquelle le Général parla, & l'air de vérité qui régnait sur sa figure, calmerent l'Assemblée, & il fut sauvé. Mais il sortit aussi-tôt du Canton avec son épouse. Elle entra à Uri dans un Couvent de Religieuses: pour lui, il se retira dans une caverne de rochers, & y vécut deux ans solitaire. Cependant, la fureur de ses compatriotes se dissipa; *Reding* retourna dans sa patrie, & paya leur ingratitude par les services les plus signalés. Chacun reconnut l'intégrité du magnanime Général; & pour le dédommager des injustices qu'il avait souffertes, on le créa Bailli, c'est-à-dire, le premier Officier du Canton; & ce qui arrive très-rarement, on le confirma trois fois de suite dans cette dignité.

Tel est constamment le peuple qui habite les Alpes de la Suisse; tour-à-tour violent & bon, suivant qu'il est déterminé par une imagination vive & hardie. Son caractère éprouve les mêmes vicissitudes que son climat.



*VŒU d'une mere expirante, pour son fils nouveau né.*

O Dieu! jusqu'en ton sein je t'offre une priere,  
Pour ce fils qui me perd lorsqu'il ouvre les yeux...  
Sûr la terre un moment, puisque je fus sa mere,  
Fais que je sois toujours son ange dans les cieus!

B. C. D.



Si l'Anonime qui nous a adressé, le 9 de ce mois, un Avis pour être inséré dans notre Feuille, juge à propos de se faire connaître, nous lui ferons part

des motifs qui nous ont portés à nous priver du plaisir de lui rendre service, en publiant son Avis.

VOEUX d'un solitaire, pour servir de suite aux Etudes de la Nature; par JACQUES-HENRI-BERNARDIN-DE ST.-PIERRE. A Paris, & se trouve à Lausanne chez Luquiens, Libraire.

Cette nouvelle production de M. de St. Pierre nous prouve qu'il est aussi heureux, aussi profond dans la Science utile de l'administration des Etats qu'il l'a été dans cet ouvrage précieux, les Etudes de la Nature, où il en a dévoilé tant de secrets.

Dans le courant de Mai prochain, au plus tard, Louis Fauché-Borel, Imprimeur du Roi à Neuchâtel, mettra en vente la seconde partie des Confessions de J. J. Rousseau; édition vraiment originale, puisque le texte y est rétabli complètement dans toute sa pureté & fidélité, & qu'elle renferme d'ailleurs ceux des écrits de l'Auteur qui n'ont pas encore paru & dont il fait mention dans ses Confessions; outre un grand nombre de Lettres y relatives ou qui jettent du jour sur les événemens de sa vie, postérieurs à ses Mémoires, & dont la publication avait été réservée par les amis de l'Auteur, qui en étaient dépositaires, pour ne pas paraître qu'avec la seconde partie des Confessions. Le tout fourni par M. du Peyrou sur les originaux entre ses mains; ce qui formant deux volumes d'augmentation, portera l'édition à cinq volumes, qui ensemble se payent 16 liv. l'in-8°, & 13 liv. l'in-12; argent de France.

(Note des Rédacteurs). Cet avis nous a été communiqué de Neuchâtel.

### É N I G M E.

Je vais t'apprendre mon destin:  
 Juge s'il est heureux ou déplorable,  
 Dès que je suis formé, mon pere impitoyable  
 Me plonge le fer dans le sein.  
 Je suis fait pour servir une fiere maitresse,  
 Que pourtant je tiens sous mes loix,  
 Et qui souvent pour marquer ma noblesse  
 Va du même pas que les Rois.  
 Si celle que je fers est richement parée,  
 Je me ressens de son superbe atour,  
 En campagne, en ville, à la Cour,  
 Elle a toujours une garde assurée.  
 Quand je la gouverne elle est bien;  
 M'échappe-t-elle on la craint d'ordinaire;  
 Aussi jamais on ne m'impute rien  
 De tout le mal qu'elle peut faire.

Il est vrai que dans son emploi,  
 Pour elle mon secours est de peu d'importance;  
 Mais du moins elle trouve en moi,  
 Son repos & son innocence.

### V A R I É T É S.

Lausanne, 15 Février 1790.

Je crois, Messieurs, que vous pourriez faire plaisir à quelques-uns de vos Lecteurs, en publiant l'article suivant que j'ai puisé dans les papiers d'un particulier de cette ville, qui était connu parmi nous pour se plaire à des recherches curieuses.  
 J'ai l'honneur d'être, &c.

Nombre des gens d'Eglise de France, le 25 Mai 1642, tant en Archevêchés, Evêchés, Abbayes, Prieurs, Curés & de leurs revenus.

Il y a quinze Archevêchés, cent & quatre Evêchés, où sont contenues sept-vingt mille Cures.

Mille quatre cent cinquante Abbayes.

Mille quatre cent cinquante Prieurs.

Cent cinquante-deux mille Chapelles, ayant Chapelains, sans comprendre les Abbayes des Religieuses, qui sont cinq cent soixante-sept; plus se trouve sept cents Couvens de Cordeliers, sans comprendre les Jacobins, Carmes, Augustins, Bons-hommes, Célestins, Jésuites, & autres Religieux, qui sont au nombre de soixante-sept mille.

Deux cent Commanderies de Malte.

Lesquels Ecclésiastiques possèdent deux cent mille places & châteaux, où il y a haute, moyenne & basse justice.

Plus, deux cent cinquante mille Métairies.

Quatre millions d'arpens de vignes affermés.

Autres deux millions d'arpens de terre, & un million où ils prennent le tribut.

Partant, il se trouve que ladite Eglise a de revenus, en deniers clairs, la somme de cent millions d'écus, sans comprendre les réservations qui sont en leurs baux, qui montent à quinze millions, cinq cent mille écus.

La somme desdits revenus, tant deniers clairs que réservations, monte à cent quinze millions, cinq cent mille écus par an.

### M É D E C I N E.

Il nous a été adressé environ une cinquantaine de divers remèdes pour être communiqués au particulier qui, dans notre N°. 6, en reclame un pour la guérison de sa jambe atrophiée. Nous lui

avons fait part de quelques-uns : mais nous répétons ici , qu'il nous est impossible d'accorder une pleine confiance aux recettes , ou remèdes , qui nous parviennent anonimement ; & qu'il en pourrait résulter que nous pourrions être dans la nécessité d'en laisser ignorer à nos Lecteurs qui , toutefois , auraient mérité que nous les leur eussions fait connaître.

Des nombreux remèdes qui nous ont été adressés à ce sujet , nous distinguerons & publierons le suivant , parce qu'il est le seul qui ait été signé , qu'il est d'une personne de l'art , & que nous croyons qu'il pourrait être utile à ceux de nos Lecteurs qui éprouveraient l'incommodité cruelle qu'il tend à soulager. " J'ai lu avec le plus vif intérêt , dans votre Feuille N<sup>o</sup>. 6 , la lettre de votre Correspondant , qui reclame des Conseils pour le fâcheux état où il se trouve à la suite de l'accident qui lui est arrivé à sa jambe au mois d'Août passé. Voici , Messieurs , ce que je lui conseillerais d'essayer : 1<sup>o</sup>. De faire des frictions avec un morceau de flanelle sur toute sa jambe pendant un bon moment , & d'abord après la baigner , ainsi qu'une partie de la cuisse , dans une décoction ou bouillon qu'il fera avec des tripes ou ventre de veau ; 2<sup>o</sup>. de laisser sa jambe au moins une heure dans ce bain , qui doit toujours être tiède ; après quoi , de bien essuyer la partie malade ; & pendant qu'elle est encore réchauffée par le bain , d'y faire , avec soin , une embrocation d'un liniment composé de parties égales d'onguent d'alchæa , d'huile de laurier , & d'huile d'hypericum , & enfin , de couvrir ensuite toute sa jambe d'une bonne flanelle chaude. Il fera utile qu'il fasse cette opération le matin & le soir , & la continue douze à quinze jours. Si après avoir employé ces remèdes , il lui restait de la faiblesse , il pourrait envelopper toute sa jambe , le soir en se couchant , de plusieurs poignées de fleurs de foin , qu'il aurait fait bouillir un moment dans une suffisante quantité de vin blanc , & bien exprimées à travers un linge ; il les étendrait chaudement sur sa jambe , les assujettirait au moyen d'une serviette & d'une longue bande.

J'ai l'honneur d'être , &c.

R. perc.

## ÉCONOMIE.

Les paysans peu aisés tuent communément leurs veaux , sur-tout quand ils sont nés dans le commencement de l'année , parce que le lait des vaches est absolument nécessaire pour l'entretien de leurs familles. Beaucoup de veaux sont perdus , dès que leurs meres deviennent malades , ou si elles meurent. Ceux qu'on élève à l'ordinaire , d'abord avec un peu de lait de leur mere , & ensuite avec du lait de beurre , du lait écrémé , un breuvage fait de farine de fève , de pois , d'avoine , &c. en contractent un ventre pen-

dant , deviennent courts & mal bâtis , ou meurent de bonne heure , ou ne sont bons à rien. On éviterait ces inconvéniens , en substituant , à ces nourritures mal saines , un mélange d'eau de foin & de lait. Voici comment on fait l'eau de foin : on se procure une terrine ou tout autre vaisseau de terre , garni d'un bon couvercle ; on y met du foin doux & fin , & qu'on a haché ; on emplit le vaisseau d'eau propre & bouillante , & on le couvre bien. Deux heures après , l'eau aura pris la force & les vertus du foin ; on peut la conserver deux jours , même en été. On donne d'abord au veau un mélange de trois quarts de lait , & d'un de cette eau de foin ; trois ou quatre jours après , il suffit de ne lui donner que deux tiers de lait : enfin , l'on en diminue la quantité , jusqu'à ce qu'on n'y en mette qu'un quart.

## L I V R E S.

Chez M. Mourer , Libraire à Lausanne , *Sermons de M. le Pasteur Vernes , avec son portrait* ; 1 vol. grand in-8<sup>o</sup> , très-belle édition , 1 l. 14 s. *Voyage en Suisse par M. William Coxe , avec une très-belle Carte de la Suisse où sont marquées les routes qu'il a suivies dans ses quatre voyages en 1776 , 1779 , 1785 & 86 ; de même qu'une belle Carte du Mont-Blanc & Alpes adjacentes , & quatre autres estampes* ; grand in-8<sup>o</sup> , 3 vol. Paris 1790 , brochés 12 liv. *Voyage à la Baye Botanique* , 8. Paris 1789 , brochés 2 liv. *Rosa , ou les Châteaux en Espagne , par un jeune Anglais* , traduit de l'Anglais , 12 , 2 vol. Paris 1790 , brochés 3 liv. *Isabella & Henri* , traduit de l'Anglais par M. de Cantwell , in-12 , 4 vol. Paris 1789 , brochés 4 liv.

Chez Messieurs Barde , Manget & Comp. à Geneve , & chez les principaux Libraires de la Suisse. *Mémoire de M. le Comte de Lally-Tolendal* , ou seconde Lettre à ses Commettans , 1 vol. in-8<sup>o</sup> de 340 pages ; prix 50 sols de France brochés.— *Essais de Physique* , par M. Marc-Auguste Piçet , Prof. en Philosophie , & Membre de la Société pour l'avancement des Arts à Geneve , premier vol. sur le Feu ; 1 vol. in-8<sup>o</sup> avec une planche , prix 45 s. de France broché.— *Charles IX* , ou l'école des Rois , tragédie nouvelle , in-8<sup>o</sup> 24 sols de France.

## M O R T S.

Marguerite Seynard , femme du Sr. François Pirsch , de St. Sulpice , Tailleur d'habits , âgée de 32 ans.  
Mad. Esther Du Vergier , veuve de M. le Ministre De Leuze , âgée de 66 ans.  
Françoise Charlet , fille mineure.  
François Pollien , de Criffier & d'Assens , Pottier de terre , âgé de 50 ans.  
Marie Anne Tissot , âgée de 30 ans.  
François Pionlet , fils mineur.  
Mad. Elizabeth Marcel , Epouse de M. Albert Du Veluz , de Bournens , âgée de 70 ans.

# JOURNAL DE LAUSANNE.

27 FÉVRIER 1790.

Le SOLEIL se leve à 6 heures 36 minutes, & se couche à 5 heures 24 minutes.  
 La LUNE se leve à 3 heures 33 minutes du soir.

<i>Observations Météorologiques.</i>												
Dates.	THERMOMETRE.						BAROMETRE.					
	7 heur. du mat.	2 h. après midi.	9 heur. du soir.	7 heur. du mat.	2 h. après midi.	9 heur. du soir.	26. p.	8. lig.	4			
18. Fév.	-1. 3.	o +2. 1.	o -0. 8.	26. p.	8. lig.	3	26. p.	8. lig.	4	26. p.	9. lig.	11
19. . . .	-1. 5.	o +1. 7.	o -1. 2.	26.	9.	o	26.	9.	o	26.	8.	3
20. . . .	-2. 8.	o +2. 0.	o +0. 7.	26.	7.	1	26.	6.	9	26.	6.	3
21. . . .	-2. 6.	o +2. 8.	o +1. 0.	26.	6.	o	26.	5.	10	26.	6.	3
22. . . .	-0. 6.	o +3. 5.	o +1. 9.	26.	7.	1	26.	7.	7	26.	8.	1
23. . . .	+1. 2.	o +4. 2.	o +2. 1.	26.	8.	3	26.	9.	2	26.	10.	1
24. . . .	+1. 8.	o +5. 0.	o +1. 4.	26.	11.	3	26.	10.	2	26.	10.	0

## V A R I É T É S.

**I**l est peu de pays sur lequel on ait plus écrit, que sur le nôtre; il n'en est point, peut-être, dont on ait, depuis quelques années, publié plus de descriptions. Le Lecteur qui connaît la plupart de ces ouvrages nouveaux, pourra trouver intéressant de les comparer avec ce qu'on a écrit sur le même sujet il y a près de deux siècles. Nous en mettrons sous ses yeux quelques morceaux extraits d'un livre devenu fort rare, imprimé à Paris l'an 1618, & intitulé: *LE TABLEAU DE LA SUISSE & autres alliez es hautes Allemagnes. Auquel sont descrites les singularités des Alpes, & rapportées les diverses Alliances des Suisses: particulièrement celles qu'ils ont avec la France.* Par MARC LESCARTBOT *Advocat en Parlement.*

Nous commencerons par rapporter ici l'endroit de l'Ouvrage consacré à la ville de Zurich; nous en conserverons & l'orthographe, & la ponctuation. (Les notes sont aussi de l'Auteur.)

Regarde l'environ du grand lac Zuriquois  
 Comme tout y est beau, plein d'arbres porte-noix,  
 De pomiers, cerisiers, poiriers, pruniers, & veignes,  
 Qui sont d'un bon país assurées enseignes.  
 J'accorde toutefois que le vin n'y est pas  
 Tant exquis qu'un friand en voudroit à son repas.

Quoy que ce soit il fert au país de breuusage,  
 Et de ce petit vin le peuple en est plus sage.  
 Car ceux qui sont nourris de vins délicieux  
 Après longue boisson deviennent furieux,  
 Mais ces peuples icy sont joyeux après boire,  
 Et des propos de vin ne gardent la mémoire.  
 Ce lac duquel je parle a de chaque côté  
 Deux villes de renom dont il est fréquenté,  
 Mais l'une est plus que l'autre & célèbre & antique,  
 Et en tous ornemens de ville magnifique,  
 C'est celle de Zurich, Zurich dont la splendeur  
 A mérité qu'elle eust le premier rang d'honneur  
 Entre les Suisses lorsque de leur alliance  
 Elle print le support contre la violence  
 D'Habsbourg & ses suppots, de qui l'ambition  
 Estoit de la réduire en sa sujection,  
 Du tems calamiteux prenant un avantage,  
 Quand l'Allemagne estoit exposée au pillage  
 Par les divisions que l'Empire faisoit,  
 Et chacun en tout lieu de sa force abusoit.  
 (1) Cette ville jadis eut part à l'oubliance  
 De celles de deça qu'une folle espérance  
 Fit chercher vn país nouveau pour habiter,  
 Et dedans l'Aquitaine iceluy conquêter.  
 Elle fut du conseil avec vnze autres villes  
 De donner à Vulcan leurs meubles, vtenfiles,

(1) Ancienne entreprise des Suisses.

Et batimens encore, & se résoudre ainsi  
 A perdre du pais tout amour & fouci.  
 Mais ayant contre espoir succédé cette affaire,  
 Ces villes il fallut de leurs cendres refaire.  
 Zurich longtems depuis de l'Empire Romain  
 Chez soy receut les loix, (2) mais venant en la main  
 De noz premiers François, lors elle s'est accruë,  
 Et en grande richesse & credit parvenue.  
 Nos Roys, nos Empereurs, depuis l'un des Clovis  
 Jusques à noz Pepins, & Charles & Louis,  
 Ont pris chacun plaisir à la rendre superbe,  
 Et remplir de bourgeois ses champs tapissés d'herbe,  
 A lui donner, en dote maintes immunités,  
 Et des temples aussi hautement exaltés,  
 En l'un desquels encor est en relief l'image  
 De celui de noz Rois qui parfit cet ouvrage. (3)  
 Alors Zurich estoit en son ieune printemps,  
 Chés elle l'Empereur souvent passoit le temps,  
 Mais après son Esté vint la grele automnale  
 Qui par trop d'amoureux lui fut presque fatale,  
 Elle souffrit beaucoup de sièges & de combats,  
 Et se vit quelquefois sur le bord du trépas,  
 Si qu'après maint peril elle vlt du remede  
 Par lequel sa grandeur encor elle possède  
 Puissante par le peuple & nombre de sujets  
 Qui sont par droit commun à ses loix obligés,  
 Riche par le trafic des choses d'Italie  
 Que d'elle par-apres mainte ville mendie  
 Docte en hommes lettrés, & d'un rare sçavoir,  
 Belle, au plus beau séjour qu'à peine on puisse voir.  
 Si ce n'estoit ce mont qui retient notre veuë  
 Nous pourrions d'icy voir toute son étendue,  
 Et comme elle est assise à la gorge du Lac  
 Où commence à fortir le fleuve de Limac,  
 Lequel se va portant d'une course rapide  
 Dans l'Ar qui tot apres jusques au Rhin le guide,  
 Mais quittant de Zurich la domination  
 Il vient à Bade (4) faire humble submission,  
 Humble, d'autant que là luy a fait la Nature  
 Entre des monts estroits vne basse encouleure.  
 (5) C'est en cette cité que le grand Parlement  
 De cette nation se tient communément,  
 Parlement non semblable à ceux de notre France  
 Où des procès sans fin ne peut mourir l'engeance,

(2) Zurich en la main des François, & premièrement du Roi Clovis.

(3) C'est en l'Eglise de SS. Felix & Regule, où Louis le debonnaire fonda après Charlemagne son pere une Abbaie de Nonnes, qu'il donna à sa sœur Hildegarde, avec la ville de Zurich, & grand domaine.

(4) Bade-Thermopolis.

(5) Deuant le changement de religion, les diettes de Suisse se tenoient à Zurich. Mais elles ont été transferées à Bade proche de la ville subgette, & en la protection des huit premiers Cantons.

Mais à ceux que iadis tenoient nos premiers Rois  
 Quand ilz vouloient donner à leurs sujets des Loix,  
 Ou tenir les Estats pour ouïr leurs complaints,  
 Chastier les puiffans qui ont les loix enfraintes,  
 Ou les Ambassadeurs des Princes recevoir,  
 Ou aux nécessitez de la guerre pourvoir.  
 Ainsi, Bade, tu n'es (quoique ville petite)  
 Au milieu des Cantons des moindres en mérite,  
 Ayant ce grand honneur de recevoir chez toy  
 Chaque année tantot l'Ambassadeur d'un Roy,  
 Tantot d'un Empereur, ou de quelque grand Prince  
 Pour dire son affaire aux chefs de ta Province.....

### AUX AUTEURS DU JOURNAL.

G. 17 Février 1790.

MESSIEURS,

En variant votre Rédaction de sujets toujours divers, vous présentez à vos Lecteurs un vrai banquet hebdomadaire. — Chaque convive choisit son plat.

D'ailleurs, tout ici bas crie variété. — Si le soleil a des éclipses, le temps des saisons, les Philosophes des systèmes, les Ministres des projets, & les femmes de l'inconstance... Votre *Journal* doit aussi nous donner, tour-à-tour, du sérieux & du comique, de la luzerne & des chansons.

Et pour parler de la variété, quelle ample matière que le chapitre des femmes! — C'est un vrai verre à facettes que l'on considère, soit les bordures, comme grimaces, coups d'œil, coups d'éventail, signes de tête, signes de mains, flux & reflux de paroles, soit le fond du tableau qui, dans un seul instant, présente la feinte & la franchise, l'assurance & le désespoir, la colere & la gaité, l'amour & l'inconstance.

Et nos Esculapes modernes, qui tantôt veulent la saignée, & tantôt la purgation! — Et nos Philosophes qui, le matin, marchent avec le soleil, & le soir avec la terre! — Et nos valeureux Suisses, aujourd'hui d'aimables élégans! — Et nos Poètes! — Et nos Auteurs! — Oh! Messieurs les Journalistes, variez bien fort, si vous ne voulez être lus par le plus petit, & laissés par le plus grand nombre.

Il est cependant des vertus indépendantes de l'opinion précaire; il est des talens qui fixent un coup d'œil invariable & sûr. Quel que soit, par exemple, la variété qui domine, permettez que je demeure invariablement,

Votre très-fidèle Lecteur, M.....

### AUX AUTEURS DU JOURNAL.

De L\*\*\*, ce 21 Fév. 1790.

Je lis très-assidument vos Feuilles, Messieurs, & je les lis toujours avec plaisir, avec intérêt, avec

reconnaissance même : vous y répandez une variété qui les soutiendra ; vous y insérez souvent des articles qui tendent au bien Public , portent parmi le peuple des connoissances utiles , y excitent le louable & heureux desir de s'instruire ; vous vous y occupez , avec une tendre sollicitude , du bonheur de l'habitant des champs , sur-tout de la prospérité du Cultivateur dont la position approche de l'indigence : votre don gratuit d'un exemplaire de votre Journal aux Régens de village , est un acte d'une bienfaisance éclairée dont , placé à la campagne , j'ai été à même d'apprécier les bons effets. Plus d'une fois j'ai vu nos paysans s'assembler , le dimanche , sur la place qui est près de notre église pour y entendre la lecture de votre Feuille & écouter vos sages conseils , vos bonnes instructions sur l'Economie , l'Agriculture , &c. avec une attention , avec une confiance qui vous paraîtrait une bien douce récompense & de votre travail & de votre zèle à le rendre utile. Je suis donc bien loin d'élever contre votre Rédaction des plaintes critiques qui me placeraient au nombre de ceux qui ont la maladie de juger , sans cesse , avec une sévérité qui ne fait , quelquefois , pas plus d'honneur à leur esprit qu'à leur cœur. . . . Cependant , Messieurs , veuillez me permettre une seule observation que je soumets à vos lumières. J'ai demeuré pendant plusieurs années à Lausanne ; j'y ai été répandu dans vos Sociétés ; j'y étais même Membre de deux de vos Cercles ou Clubs , & par-tout , & très-souvent , j'y ai entendu poser , agiter les deux questions suivantes : 1°. Est-ce un bien , est-ce un mal pour Lausanne qu'il y ait Comédie , au moins six semaines de l'année ? 2°. Est-ce à désirer pour la prospérité du plus grand nombre qu'il y ait , qu'il y passe , qu'il s'y fixe beaucoup d'Etrangers ? Et chacun de dire son sentiment , de le croire le meilleur ; cela est bien dans l'ordre des choses ; mais ce qui ne l'est pas , ce me semble , c'est que ces deux objets de discussion utiles aient échappé à votre vigilance , Messieurs ; que , du moins jusqu'à ce moment , vous n'en ayez fait nulle mention dans votre Journal. Quoique l'objet de la première question soit confié à la sagesse de votre Magistrat ; quoique toutes les discussions que pourrait faire naître celui de la seconde , n'influeraient en rien sur la direction que donnent les Etrangers au cours de leurs voyages , néanmoins je n'en croirais pas moins avantageux qu'on s'en occupât , que quelque patriote éclairé nous donnât son opinion sur ce sujet ; opinion qui devrait fixer alors celle du Public.

Je vous prie , Messieurs , de publier ma lettre , qui pourrait servir d'invitation à cet effet.

J'ai l'honneur d'être , &c.

B. M.

*FRAGMENT du manuscrit d'un Voyage en Suisse.*

On voit fortir de ces belles & vastes chaumières de vieilles femmes au teint pâle & enfumé , habillées , & sur-tout coiffées , comme le font presque toutes les femmes de la plus grande partie du pays qui composait l'ancien Royaume de Bourgogne , un mouchoir carré , de toile ou d'indienne , plié en deux par les angles , en recouvre la tête , & ses deux longues pointes se croisent sous le menton & viennent se nouer sur les deux plus courtes qui couvrent le cou : ce costume est , peut-être , le plus propre à rendre plus désagréables les traits de la vieillesse ; il enlaidirait la beauté même. Les jeunes femmes , les filles suivent le costume le plus commun de la Suisse ; leur tête est couverte d'une coiffe noire ou d'un chapeau de paille orné de rubans rouges ; leurs cheveux descendent jusqu'à leurs pieds & divisés en deux longues tresses : des corsets courts qui leur déforment la taille , des jupons plissés qui laissent à découvert les deux tiers de la jambe couverte d'un bas rouge à coins bleus ou noirs , des foulards plats ; tel est leur habillement : il n'a pas l'élégance , la noblesse de celui des anciennes Grecques ; mais il est plus propre à rendre agiles celles qui le portent ; il en facilite les travaux. Le costume est différent aussi dans les hommes selon leur âge. Le vieillard porte la barbe longue & les grosses culottes Suisses ; le jeune homme est habillé , à peu près , comme le paysan Français ; mais il l'est mieux & l'est plus proprement : on voit sur lui l'aïssance dont il jouit dans sa maison , celle que le paysan Français peut enfin espérer aujourd'hui. Dès qu'on entend le bruit d'une voiture qui traverse ces villages , on voit accourir des champs , on voit sortir des maisons des enfans bien nourris , bien vêtus , qui forment autour d'elle un essaim bourdonnant jusqu'à ce qu'ils aient obtenu des Voyageurs fatigués quelque misérable monnaie. Cet usage , presque général en Suisse , est peu digne d'un peuple libre. Nous en parlerons encore ailleurs.

Lorsque nous eûmes atteint une plaine élevée qui domine au loin sur les marais , nous revîmes encore l'entrée du Val-de-Travers & les monts qui l'environnent , Neufchâtel & son lac , Morat & le sien , & le mont pittoresque qui les sépare , divisé à son sommet en vastes prairies & en champs chargés d'épis jaunissans , & orné vers sa base d'une large ceinture de vigne. La plaine que nous parcourions nous montrait un sol fertile , aidé du travail & de l'aïssance du cultivateur. On y est entouré de jardins couverts de légumes variés , de haricots qui s'élancent de douze pieds dans l'air ; on y est entouré de riches vergers ombragés par des beaux arbres à fruit , ils touchent à des prairies magnifiques , souvent bordées par des forêts ou des parcs de grands chênes entre lesquels

le fapin élève fa tête; près de là, on trouve des champs entiers plantés en laitues, & d'autres bien plus vertes ou des épis, pressés & courbés sous leur poids, tombent sous la faux du moissonneur. La faux y a succédé à la faucille. On y épargne du tems, on y épargne des hommes; les moissons s'y font avec moins de frais, & cependant je regrette la faucille. C'est elle qui répandait dans les champs une longue file de moissonneurs & de moissonneuses dont les romances chantées en chœur, les cris de joie & les agrestes plaisanteries semblaient donner de la vie aux campagnes. On les voyait, lorsque la fatigue & l'ardente chaleur du midi les forçaient de chercher la nourriture & le repos, se rassembler sous l'ombrage protecteur d'un vieil arbre, s'y arranger en cercle dont les pourvoyeurs occupaient le centre. La cordialité, la gaieté faisaient de ce frugal repas un festin; on riait, on mangeait, on se faisait des espiègeries; & dès que l'ombre & le repos leur avaient rendu de nouvelles forces, on revolait prendre la faucille, & couvrir le champ de javelles pressées. Dès que le soleil avait disparu derrière les montagnes, tous revenaient au village en formant une longue procession chantante, qui se réunissait autour d'une table dressée dans la cour de la Métairie, ou du Château. Là, on soupait, on chantait, on dansait encore, puis on allait se coucher, pour se rassembler le lendemain au lever de l'Aurore. Aujourd'hui les champs paraissent déserts; on les dépouille dans le plus grand silence: un homme armé de sa faux abat une large trainée d'épis, un autre le suit pour les ranger en javelles; le travail en est plus fatigant, parce que la joie en a disparu; les moissons ne sont plus une fête.

Il y a peu de fêtes publiques, & cependant elles sont dans les mains du Législateur un moyen puissant pour diriger le peuple & le rendre heureux; ce moyen est trop méconnu, ou trop négligé. Et parmi ces fêtes, il n'en est point de plus douces, de plus innocentes, de plus utiles, que celles qui rassemblent les hommes dans les champs, qui allègent pour lui le poids du travail, le lui font aimer, & le changent presque en plaisir. Les plaisirs liés à l'oïiveté peuvent corrompre; les plaisirs privés, pour ainsi dire, auxquels on se livre dans le sein de la solitude, de l'obscurité, du silence, peuvent être dangereux; mais ceux qui sont associés à des travaux nécessaires, ceux que l'on goûte au milieu des champs, à la face du Ciel, sous les yeux de ses Concitoyens qui les partagent, sont les plus purs, les plus doux des plaisirs; ils unissent les hommes; ils ajoutent à la force de l'Etat; ils aident à sa gloire, ainsi qu'au bonheur des particuliers.

## ÉCONOMIE.

L'Auteur du *Calendrier intéressant* annonça, en 1773, la découverte qu'avait faite un habitant de Provins, pour se procurer un pain économique, afin de suppléer à la disette. Cette découverte, depuis lors, a été confirmée par plusieurs expériences: en conséquence, nous croyons pouvoir la faire connaître à nos Lecteurs, comme méritant leur attention.

Cette opération consiste à faire cuire dans l'eau une certaine quantité de pommes, qu'on fait écraser ensuite toutes chaudes, (après en avoir tiré les pépins) dans deux fois aussi pesant de farine y compris le levain. Le tout se paétrit sans eau, le suc des pommes étant suffisant. Quand ce mélange est réduit en consistance de pâte, on le met dans une jatte de bois, où on le laisse lever pendant la nuit, c'est-à-dire, dans l'espace de douze heures plus ou moins: cependant, suivant la quantité & la qualité du levain. Ensuite, on le met au four; on obtient un pain qui n'a aucun goût de fruit. Ce pain est très-frais, très-léger, plein d'yeux; il est par conséquent, de facile digestion. On trouve qu'après la cuisson, le tiers de pommes, qui est entré dans le mélange, a produit son tiers en totalité du poids du pain; d'où l'on voit aisément le bénéfice qu'on doit retirer de cette méthode. On doit compter encore dans les avantages qu'on retire de ce pain, que sa fabrique exige moins de tems que celle du pain ordinaire. Il faut travailler deux fois ce dernier; l'autre n'exige qu'une seule opération.

L'on peut conserver les pommes sans aucune altération ou corruption, jusqu'au mois de Juillet, & même plus longtems: il suffit pour cela, de faire un trou en terre, & de les y enfermer, en les recouvrant d'un pied ou d'un pied & demi de terre, dans un lieu qui ne soit, ni trop chaud, ni trop humide. Elles conservent toute leur fraîcheur & tout leur goût. Il faut cependant qu'elles ne soient point mouillées, & observer de ne mettre aucune pomme pourrie, ni qui commence à pourrir.

Le mot de l'Enigme insérée dans la dernière Feuille, est *Fourreau d'épée.*

## MORTS.

- Noble & Vertueuse Dame Louise Françoise Roux, âgée de 77 ans, Epouse de M. Zimmermann, Conseiller d'Ambassade de Hesse & Bade.
- Françoise Fauquex, femme de H. Schwab, âgée de 50 ans. Une fille morte en venant au monde.
- Un enfant mâle mort onze jours après sa naissance.
- Un dit, mort deux heures après sa naissance.
- Haac Moyse Blanc, de Lausanne, âgé d'environ 38 ans.
- M. Jean Philippe Du Toit, Ministre du St. Evangile, en son vivant Pasteur à Meyry, Bourgeois de Lausanne, âgé de 70 ans & 6 mois.

# JOURNAL DE LAUSANNE.

6 MARS 1790.

Le SOLEIL se leve à 6 heures 25 minutes, & se couche à 5 heures 35 minutes.  
La LUNE se leve à minuit & 10 minutes.

Dates.	THERMOMETRE.			BAROMETRE.		
	7 heur. du mat.	2 h. après midi.	9 heur. du soir.	7 heur. du mat.	2 h. après midi.	9 heur. du soir.
	25 Fév.	-0. 4.	0 +5. 1.	0 +3. 2.	26. p. 10. lig. 1	26. p. 10. lig. 2
26 . . .	+1. 5.	0 +5. 4.	0 +3. 3.	26. 9.	3 26. 9.	1 26. 8. 3
27 . . .	+2. 0.	0 +6. 0.	0 +3. 7.	26. 7.	1 26. 7.	0 25. 8. 1
28 . . .	+3. 1.	0 +5. 9.	0 +3. 6.	26. 7.	9 26. 6.	8 26. 6. 0
1 Mars	+2. 3.	0 +3. 2.	0 +1. 5.	26. 6.	6 26. 6.	9 26. 8. 0
2 . . .	-1. 0.	0 +4. 3.	0 +0. 3.	26. 8.	7 26. 8.	0 26. 7. 3
3 . . .	-1. 4.	0 +4. 8.	0 +0. 5.	26. 7.	1 26. 6.	5 26. 6. 0

## VARIÉTÉS.

J'Avais souvent entendu cette phrase parmi mes Concitoyens : *Un homme comme il faut* : elle est dans la bouche du peuple, de l'artisan, du commerçant, du noble, & j'ai souvent cherché ce qu'elle signifiait sans l'avoir trouvé encore. Je disais, l'homme comme il faut, doit être l'homme le plus utile à son pays ; celui qui remplit le mieux ses devoirs. Cependant, je voyais bien qu'on ne pouvait donner ce titre au cultivateur qui travaille dans ses champs, & les rend féconds ; à l'artisan qui, occupé de son métier, aime sa femme, prend soin de ses enfans, les instruit à être utiles à leur tour ; au commerçant qui fait son négoce avec honneur, est un exemple de probité, de mœurs : mais vend ses draps à l'aune, ou ses drogues au poids. Je voyais qu'on ne l'appliquait pas même au Noble de campagne, qui ne rougissait pas de mettre la main à l'œuvre, & vivait avec ses domestiques, avec ses paysans, comme un bon pere de famille, s'instruisant avec eux, les instruisant à son tour, & cherchant le bien de son pays dans cet échange mutuel de lumieres. Je croyais entrevoir que pour être un homme comme il faut, il fallait être riche, & vivre en homme riche, & se rendre aussi inutile qu'il est possible à un membre de la société de l'être : mais sur quelle base cette

expression incongrue avait-elle pu s'établir dans ce pays, où il semble que les loix & la nature la rejettent ? C'est ce que je ne pouvais trouver. Enfin, j'ai compris que nous l'avions empruntée des Français, en lisant un morceau d'une Dissertation de M. de la Harpe. Je crois qu'il n'est pas sans convenance que je la place ici ; elle peut être utile à mes chers Concitoyens, & rectifier ou leurs idées, ou leur langage.

“ Mais un mot qui, à ce que j'espère, passera entièrement de mode, c'est celui qu'on entend partout, & que jamais je n'ai entendu sans être tenté de lever les épaules, *un homme comme il faut*. Cette expression m'a toujours paru le symbole de l'impertinence ; il ne faut à un homme qui réfléchit, qu'une douzaine de façons de parler comme celle-là, pour juger l'esprit social d'une nation, & l'espece de préjugés qui la dominant. Quand on avait dit ce mot, on avait tout dit ; il répondait à tout, & entraînait toutes les conséquences imaginables. S'il était question de soustraire arbitrairement un homme à ses créanciers, de lui donner gain de cause quand il avait tort, de le récompenser quand il n'avait rien fait, de le placer quand il n'était propre à rien, de l'enrichir quand il s'était ruiné, &c. Sachez, disait-on, que c'est *un homme comme il faut* ; & cette parole était un vrai talisman ; car elle frap-

paît d'imbécillité presque tous ceux qui l'entendaient, au point qu'ils ne trouvaient plus rien à y opposer, & se sentaient tout prêts à accorder tout ce qu'on en voulait conclure. Cette parole avait donc un grand sens ? Point du tout ; elle n'en avait réellement aucun, & c'est-là le merveilleux. En effet, que peut signifier un homme comme il faut ? Strictement parlant, c'est une phrase elliptique qui veut dire, un homme qui est comme il faut être. Il y a là, comme vous voyez, bien du vague, & une latitude bien commode ; car, comment faut-il être ? Honnête homme, homme de mérite, homme d'esprit, homme de talent, homme de qualité ? Excepté le premier, qui est de devoir général, le reste n'est pas d'obligation, que je sache ; & s'il faut être honnête homme, ce n'est certainement pas ce qu'on entend par homme comme il faut. Que répondraient donc ceux qui avaient continuellement ce mot à la bouche, si on les pressait sur leur pensée ? Leur réponse, si elle était de bonne foi, confirmerait ce que j'ai dit tout à l'heure, qu'il ne faut qu'une expression d'usage bien expliquée pour révéler tout le système d'un Gouvernement, & l'influence qu'il a sur le langage usuel. Ils avoueraient que dans leur idée, un homme comme il faut, était celui qui, soit par sa naissance, soit par ses richesses, soit par ses places, soit par son crédit, était hors de cette classe commune, sur laquelle la classe privilégiée devait avoir tous les genres de préférence : & remarquez bien, que dans tout ce qui peut faire un homme comme il faut, jamais on n'a fait entrer le moins du monde aucune espèce de mérite ; jamais cela n'est venu dans l'esprit, ni à ceux qui se servaient de cette expression, ni à ceux devant qui on parlait. Montesquieu était bien un homme comme il faut : mais ce n'était pas parce qu'il avait fait l'Esprit des Loix ; c'est parce qu'il était Président à Mortier. Il n'en faut pas davantage pour caractériser pleinement un Gouvernement qui partage une nation en deux classes, le petit nombre qui abuse, & le grand nombre qui souffre.

On le voit donc bien ; nous tenons cette expression des Français, & c'est, peut-être, un des maux que leur fréquentation nous a fait.

—  
**TRAIT d'Histoire tiré du LOUNGER, papier périodique, Anglais.**

Un riche gentilhomme du nord de l'Ecosse, vivant dans le manoir de ses ayeux, entouré de vassaux & de serviteurs qui étaient tous ses parens, à un degré plus ou moins éloigné, avait un domestique favori qui se nommait *Albert Banc*. Leur intimité s'était formée dès l'enfance : un peu plus

âgé que le Lord, *Albert* l'avait formé aux exercices & aux amusemens de la campagne ; il l'avait suivi dans ses voyages ; il était de toutes ses promenades, de toutes ses chasses.

Dans une de ces dernières, un chien, élève d'*Albert*, dont il faisait l'orgueil & les délices, fit tomber la meute en défaut. Le Gentilhomme irrité tira sur ce pauvre animal : mais la colère qui l'agitait, lui fit manquer son coup. *Albert* osa lui remontrer la barbarie de cette action avec tant de chaleur, que son maître, déjà honteux de s'être porté à un tel excès, ne put endurer ses reproches. Sa colère s'accrut ; il l'insulta ; le frappa. Le domestique fidèle souffrit, en silence, un traitement si peu mérité, & se retira aussitôt, avec plus d'affliction que de ressentiment ; quitta dès le même soir la terre qui l'avait vu naître, & à son arrivée dans la ville la plus prochaine, s'enrôla dans un régiment levé pour le service d'une Puissance étrangère. C'était au commencement de la guerre de 1744, suscitée par la politique de la France, & où quelques-unes des premières familles de l'Ecosse se trouverent malheureusement engagées. Le maître d'*Albert* fut du nombre de ceux qui se rangerent sous les étendards du Prétendant.

Après la bataille de Culloden, si fatale à ce parti, notre Lord, avec quelques autres qui avaient échappé au carnage, se mirent à l'abri de la fureur d'une soldatesque impitoyable dans les asyles les plus reculés. Ses montagnes natales lui présentaient un refuge commun, & il leur donna la préférence. Ses expéditions de chasse lui avaient fait connaître leurs issues les plus secrètes, leurs sentiers les moins fréquentés ; de sorte qu'il y vécut longtems, comme les cerfs de ses propres forêts, caché durant le jour, & n'osant qu'à la fin du jour, aller demander à ceux de ses paysans dont la fidélité lui était connue, une subsistance faible & précaire. Souvent, lorsqu'il se hasardait de s'avancer jusqu'à l'extrémité des bois, parmi des rochers inaccessibles qui bordaient son château, il entendait, durant les courts intervalles, où le vent cessait de se faire entendre, en agitant les majestueux sapins, les voix éloignées des soldats qui se répandaient les uns aux autres au milieu de leurs inhumaines perquisitions.

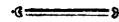
De tems en tems la honte & l'indignation étaient sur le point de l'emporter sur ses craintes, & il se disposait à s'élançer de ces hauteurs, désarmé comme il l'était, pour chercher une mort prompte au milieu des épées ennemies ; mais l'instinct qui nous porte à désirer notre conservation le retenait toujours, & tressaillant au bruit d'un chevreuil qui venait à passer près de lui, il se replongeait dans la profondeur de son asyle,

Un jour les voix lui parurent moins éloignées qu'à l'ordinaire, & bientôt, de la caverne où il était caché, il entendit les soldats si près de lui qu'il distinguait parfaitement leurs discours. Après avoir été quelque tems dans cette situation inquiétante, les voix, s'affaiblissant par degrés, cessèrent enfin de venir jusqu'à lui. Sûr alors que les soldats étaient sortis du bois, il se leva & gagna, le plus doucement qu'il lui fut possible, la porte de la caverne, lorsque tout à coup un chien courut à sa rencontre, & aboya, comme font ces animaux pour indiquer leur proie. Dans ce moment terrible, il eut assez de présence d'esprit pour reconnaître que ce chien était Oscar, le même qu'il avait voulu tuer, & cet événement lui parut une juste punition du ciel. Arrête, cria d'une voix menaçante un soldat, qui, la bayonnette au bout du fusil, se fit promptement jour au travers des arbres. Ce soldat, c'était Albert. La honte, la confusion & le remords fermerent la bouche à son maître; il demeura immobile devant lui. Mon maître! s'écria cet ancien serviteur surpris, épouvanté, & il se jeta à ses pieds. Le Gentilhomme avait recouvré son sang-froid. Vous êtes vengé, lui dit-il, & je suis votre prisonnier. Vengé, lui répondit Albert, vous me jugez bien mal; je n'ai pas eu un moment de bonheur depuis la journée fatale où je quittai mon maître; mais j'espère que ma vie n'aura pas été prolongée inutilement pour la sienne. Le détachement auquel j'appartiens est passé; j'étais resté en arrière pour jouir quelque tems encore de la vue de ces bois & de ces rochers que j'ai si longtems parcourus en des tems plus heureux. Toutefois les momens sont chers. En peu d'heures on mettra le feu à ces forêts, quoiqu'on ne sache pas encore qu'elles vous cachent dans leur enceinte. Prenez mon habit, il facilitera votre évasion, & je tâcherai de me défaire du vôtre. Nous avons appris qu'une petite troupe de vos amis était réfugiée sur la côte, vers le couchant: suivez jusqu'au soir le bord de la rivière, puis vous tournerez la montagne, & bientôt vous pourrez vous rejoindre à eux, sans crainte d'être découverts.

Le maître d'Albert se sentit humilié de la noblesse des procédés & des services d'un homme qu'il avait offensé; il devint généreux à son tour, & refusa de prendre son habit & de l'exposer à une mort certaine, si on savait qu'il avait favorisé sa fuite. Albert, dans l'angoisse de la crainte & de la douleur, le supplie de ne penser qu'à sa propre sûreté. Sauvez-vous, l'un & l'autre, dit-il; car si vous périssez, je ne saurai vivre. Peut-être nous retrouverons-nous; mais, quoi qu'il arrive, puisse le ciel ne pas abandonner mon maître!

Le ciel exauça sa prière. Le Gentilhomme qui parvint à s'échapper, en suivant les instructions d'Albert, passa dans un Royaume étranger. L'adversité

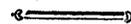
lui apprit à se servir des talens qu'il possédait auparavant, sans aucun fruit pour lui-même ou pour les autres. Il retourna dans sa patrie, lorsqu'elle eut cessé d'être le théâtre des proscriptions, & y retrouva l'honnête Albert. Son mérite & sa valeur l'avaient élevé au grade de Lieutenant; il avait épousé une femme qui lui avait donné quelque fortune, & se voyait père d'une fille unique, aussi bien élevée que belle & aimable. La joie qu'éprouva cet ancien domestique en revoyant son maître, ne peut être comparée qu'aux témoignages de reconnaissance que ce dernier lui prodigua. Bientôt il y mit le comble en épousant la fille de son libérateur; le patrimoine de ses pères lui fut rendu quelque tems après, & il eut la satisfaction de voir le petit-fils d'Albert revêtu du titre héréditaire de sa famille.



*NOMS d'anciennes petites monnaies peu connues, avec leur valeur en florins, sols, deniers & fractions.*

	fl.	s.	d.
La Pitte vaut . . . . .	..	..	$\frac{1}{2}$
L'Obolle ou la Maille . . . . .	..	..	$\frac{1}{4}$
Le Niquet ou l'Engrogne . . . . .	..	..	1
Le Blanc vaut trois Engrognes, soit Niquets . . . . .	..	..	5
Le Sol Laufannois bon, était estimé valoir le quart en sus du Sol Laufannois ordinaire, c'est-à-dire	..	1	3
L'ancien Sol Genevois a été estimé valoir . . . . .	..	1	2
Le Gros vieux vaut quatre Blancs, soit	..	1	8
La Livre Estevenant de vingt sols vaut	1	10	$2\frac{2}{3}$
Le Sol Estevenant vaut huit Niquets, soit Engrognes . . . . .	..	1	$1\frac{1}{3}$
Le Denier Estevenant . . . . .	..	..	$1\frac{1}{9}$
Le Sol Viennois vaut quatre Blancs, soit	..	1	8
Le Franc Comtois vaut douze Gros vieux, soit . . . . .	1	8	..
Le Sol Comtois . . . . .	..	1	..
Le Denier Comtois . . . . .	..	..	1
Le Florin de Florence vaut dix Gros vieux, soit . . . . .	1	4	8

(Cet article, qui peut être utile, nous a été communiqué par M. le Commissaire Bourillon.)



## HISTOIRE NATURELLE.

Parmi les causes qui alimentent la superstition chez le peuple, y font pousser les plus profondes racines, celle qui y concourt le plus assurément,

c'est la difficulté qu'il a, ou plutôt l'impossibilité où il se trouve, manque des connaissances nécessaires pour cet effet, de pouvoir, dans les faits curieux & singuliers qu'il lit, ou qu'il entend raconter, distinguer ce qui est dans l'ordre naturel des choses de ce qui ne l'est pas, ne peut l'être; en conséquence, ne mérite nullement qu'il y ajoute foi. Il nous a semblé qu'il avait sur-tout un grand penchant à attribuer du merveilleux au serpent, dans ses mœurs, ses habitudes, &c. & qu'il se plaisait à répéter qu'il est des gens doués du don de dompter ce reptile, de l'affervir entièrement à leurs volontés, de lui faire exécuter toutes les sortes de danse qu'ils lui ordonnent, &c. &c. Cette observation nous a engagés à extraire de l'*Histoire Naturelle du serpent*, par *M. le C. de la Cépède*, le morceau suivant, qui détruit tout le prétendu merveilleux de l'éducation de cet animal, & du don particulier de le dompter; qui instruit le Lecteur du charlatanisme employé dans ce cas, comme dans un si grand nombre d'autres, pour surprendre la crédulité du peuple, & la mettre à contribution.

« Le Naja ou serpent à lunettes, superbe par la richesse de ses couleurs, est un des plus véneux des Indes orientales; & dans ces contrées, il y a des charlatans assez hardis pour en faire un spectacle qui amuse la curiosité du peuple. Au moyen de quelques procédés que rapportent les Voyageurs, ils domptent ce redoutable animal, diminuent le volume de son venin, & lui font exécuter une espèce de danse.

Le Jongleur, (ou Charlatan) dit *M. le Comte de la Cépède*, prend dans sa main une racine dont il prétend que la vertu le préserve de la morsure du serpent; & tirant l'animal d'un vase dans lequel il le tient ordinairement renfermé, il l'irrite en lui présentant un bâton, ou seulement le poing: le Naja se dressant aussi-tôt contre la main qui l'attaque, s'appuyant sur sa queue, élevant son corps, enflant son cou, ouvrant sa gueule, alongeant sa langue fourchue, s'agitant avec vivacité, faisant briller ses yeux, entendre son sifflement, commence une sorte de combat contre son maître qui, entonnant ensuite une chanson, lui oppose son poing tantôt à droite, tantôt à gauche; l'animal, les yeux toujours fixés sur la main qui le menace, en suit tous les mouvemens, balancé sa tête & son corps sur sa queue qui demeure immobile, & offre ainsi l'image d'une sorte de danse. Le Naja peut soutenir cet exercice pendant un demi-quart-d'heure: mais au moment que l'Indien s'aperçoit que, fatigué par ses mouvemens & par sa situation verticale, le serpent est près de prendre la fuite, il interrompt son chant; le Naja cesse sa danse, s'étend à terre, & son maître le remet dans son vase ».

◀────────▶

## ÉCONOMIE. AUX AUTEURS DU JOURNAL.

Ce 2 Mars 1790.

MESSIEURS,

Excusez la liberté que je prends de vous adresser cette lettre. Je suis un paysan, sans autres lumières que celles du sens que la Nature m'a donné & celles que j'ai acquises dans mon métier de Laboureur. J'ai eu occasion de lire quelques-uns de vos Journaux, & j'ai vu avec plaisir qu'il y était question non-seulement de chansons & d'énigmes, mais aussi de la culture des terres; ce qui, suivant mon petit bon sens, vaut beaucoup mieux.

Je ne crois pas me tromper, en pensant que rien de ce qui peut contribuer à rendre cette culture meilleure, ne vous est indifférent, puisqu'il paraît que votre but est de contribuer au bien-être du pays. Dans cette persuasion, j'espère que vous ne me jugerez pas indiscret, si je vous propose d'inviter les personnes instruites à communiquer, par le moyen de votre Feuille, leurs idées sur un objet intéressant, les pâturages communs (\*): Sont-ils en général avantageux; le sont-ils lorsque le terrain est susceptible de culture & propre à produire grain, esparcette, treille ou autres fourrages? S'il est jugé plus utile de les abolir, l'est-il d'en donner la propriété aux particuliers? Dans ce dernier cas, quand un partage rencontrerait des obstacles difficiles à lever, quelle serait la meilleure manière à adopter? & enfin, y aurait-il lieu de craindre qu'en rendant à la culture des terres qui sont pâturées, le prix de la main-d'œuvre ne rehaussât? J'ai l'honneur d'être, &c.

## BELLES-LETTRES. LE DÉBUTANT.

On dit qu'un jour maître Toupet  
Se croyant né pour Melpomene,  
Par le rôle de Mahomet  
Osa débiter sur la Scene.  
Siffé, mais non point interdit,  
Notre Gascon s'avance, & dit:  
„ Je vois, Messieurs, que tout est mode;  
„ Hier, je vous accommodais,  
„ Aujourd'hui, je vous incommode;  
„ C'est en vain que je changerais,  
„ Et de métier, & de méthode:  
„ La Scene me perd à jamais;  
„ Dès demain je vous raccommode...  
Par M. MALLET, de Genève.

(\*) (Note des Rédacteurs.) Nous nous sommes déjà eu occupés de cet objet: mais comme il ne peut être qu'avantageux au bien public, de revenir souvent sur les objets utiles, nous avons cru qu'on pourrait nous approuver d'avoir publié l'invitation de notre Correspondant.

# JOURNAL DE LAUSANNE.

13 MARS 1790.

Le SOLEIL se leve à 6 heures 12 minutes, & se couche à 5 heures 48 minutes.

La LUNE se leve à 4 heures 31 minutes.

## Observations Météorologiques.

Dates.	THERMOMETRE.			BAROMETRE.		
	7 heur. du mat.	2 h. après midi.	9 heur. du soir.	7 heur. du mat.	2 h. après midi.	9 heur. du soir.
4 Mars	o. 4.	o 74. 2.	o 70. 5.	26. p. 5. lig. o	26. p. 6. lig. o	26. p. 6. lig. 3
5 . . .	-o. 9.	o 73. 9.	o 70. o.	26. 6.	5 26. 6.	8 26. 7.
6 . . .	-1. 6.	o 74. 2.	o 70. 2.	26. 7.	4 26. 7.	1 26. 7.
7 . . .	-2. o.	o 74. 5.	o 71. o.	26. 6.	9 26. 6.	11 26. 6.
8 . . .	-1. 5.	o 76. o.	o 72. 3.	26. 6.	3 26. 6.	o 26. 5.
9 . . .	-o. 3.	o 78. 9.	o 72. 9.	26. 6.	2 26. 6.	o 26. 6.
10 . . .	-o. 2.	o 74. 7.	o 71. 5.	26. 5.	10 26. 5.	11 26. 6.

## VARIÉTÉS.

### AUX AUTEURS DU JOURNAL.

MESSIEURS,

S'IL est du devoir de l'homme de bien de présenter, sous son vrai point de vue, tout ce qui peut être interprété de manière à couvrir, injustement, de ridicule ou de honte le particulier le plus obscur, & dont l'influence est, par cette raison, la moins sensible dans l'ordre social; quel ne devra pas être son zèle lorsqu'il sera question d'un homme illustre, dont les actions, même les plus indifférentes, ne sauraient être considérées comme telles par l'importance de celui qui les a faites, sur-tout, si l'inculpation odieuse dont on le charge, en le citant lui-même avec une perfide économie, se trouve inférée dans un Journal qui mérite, depuis long-tems, & non sans raison, la confiance publique?

La vérification des articles, contenus dans les Journaux, qui frappent le Lecteur par le ridicule ou par la gravité du délit qu'ils renferment, est d'autant plus nécessaire & importante que bien des personnes, très-affidues pour l'ordinaire à les lire, ne lisent pas toujours, & à beaucoup près, les ouvrages dont ils présentent l'extrait, quoique dans tout ce qui peut in-

fluer sur la réputation, on dût toujours avoir la délicatesse la plus scrupuleuse de ne point juger des idées, du talent & des mœurs d'un Ecrivain d'après un extrait quelconque de ses ouvrages. Eh! que de jugemens absurdes & hazardés il résulte maintes fois de la négligence de ce précepte!

L'impression douloureuse, & je puis dire terrible, que j'ai éprouvée en lisant, dans le *Journal Encyclopédique*, une notice concernant la suite des *Confessions* de J. J. Rousseau, m'a fait sentir bien vivement, mais aussi bien efficacement, que la circonspection, à cet égard, ne saurait être trop grande.

La confiance que j'avais dans ce Journal, & plus encore la hardiesse de l'inculpation, jointe à l'histoire si connue du ruban, qui vint alors, malgré moi, me rouler dans la tête, m'ont fait croire, je l'avoue avec douleur, jusqu'au moment où l'ouvrage même est, tardivement, venu me désabuser, que mon illustre compatriote avait le cœur le plus corrompu & le plus pervers qui ait jamais existé. Voici cette inculpation telle qu'elle est inférée dans le Journal dont je parle; le Lecteur jugera par lui-même de l'indignation qu'elle dut produire dans mon cœur. "J. Jaques, y est-il dit, & un de ses amis, élèvent une très-jeune fille pour la faire servir à leurs plaisirs communs. Cette partie de ses *Confessions*, & plusieurs autres, semblaient au moins devoir diminuer la confiance avec

laquelle il assure à tous ses Lecteurs qu'ils se trompent, s'ils se croient plus honnêtes que lui" (1).

Opposons maintenant à cette citation, que sa sèche brièveté & la conséquence que l'Auteur en tire, rendent si affligeante l'article entier où l'Auteur des *Confessions* expose le fait dont il s'agit; cette citation, quoique longue, ne peut, heureusement pour le Lecteur, souffrir aucun retranchement. "Carrio était galant. Ennuyé de n'aller toujours que chez des filles engagées à d'autres, il eut la fantaisie d'en avoir une à son tour; & comme nous étions inséparables, il me proposa, l'arrangement peu rare à Venise, d'en avoir une à nous deux. J'y consentis. Il s'agissait de la trouver sûre. Il chercha tant, qu'il déterra une petite fille de onze à douze ans, que son indigne mere cherchait à vendre. Nous fûmes la voir ensemble: mes entrailles s'émurent en voyant cet enfant. Elle était blonde & douce comme un agneau; on ne l'aurait jamais crue Italienne. On vit pour très-peu de chose à Venise: nous donnâmes quelque argent à la mere & pourvûmes à l'entretien de la fille. Elle avait de la voix; pour lui procurer un talent de ressource, nous lui donnâmes une épinette & un Maître à chanter. Tout cela nous coûtait à peine à chacun deux sequins par mois, & nous en épargnait davantage en autres dépenses; mais comme il fallait attendre qu'elle fut mûre, c'était semer beaucoup avant que de recueillir. Cependant, contents d'aller là passer les soirées, causer & jouer très-innocemment avec cet enfant, nous nous amusions plus agréablement peut-être que si nous l'avions possédée. Tant il est vrai que ce qui nous attache le plus aux femmes est moins la débauche qu'un certain agrément de vivre auprès d'elles. Insensiblement mon cœur s'attachait à la petite *Anzoletta*, mais d'un attachement paternel, auquel les sens avaient si peu de part, qu'à mesure qu'il augmentait, il m'aurait été moins possible de les y faire entrer; & je sentais que j'aurais en horreur d'approcher de cette fille, devenue nubile, comme d'un inceste abominable. Je voyais les sentimens du bon Carrio prendre, à son insçu, le même tour. Nous nous ménagions, sans y penser, des plaisirs non moins doux, mais bien différens de ceux dont nous avions d'abord eu l'idée, & je suis certain que quelque belle qu'eût pu devenir cette pauvre enfant, loin d'être jamais les corrupteurs de son innocence, nous en aurions été les protecteurs. Ma catastrophe, arrivée peu de tems après, ne me laissa pas celui d'avoir part à cette bonne œuvre, & je n'ai à me louer dans cette affaire que du penchant de mon cœur" (2).

(1) Voyez *Journal Encyc.* du 15 Février 1790.

(2) Voyez seconde partie des *Confessions de Rousseau*, Tome III, Liv. IV, page 145.

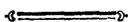
On voit que l'Auteur de la notice a posé, sur le ton le plus affirmatif, ce que *Rousseau* s'était seulement proposé de faire dans un de ces momens de délire, qui ne sont, à la vérité, que trop fréquens dans les *Confessions*; mais quand il aurait réellement commis une semblable atrocité, aurait-on pu présenter d'une manière plus claire, plus positive & laisser moins au doute? Cependant, le respect dû à la vérité, au Lecteur, à soi-même, tout, enfin, ne devait-il pas être un motif assez puissant pour engager l'Auteur de l'extrait à dire que, si l'Auteur des *Confessions* avait eu la faiblesse de se laisser entraîner à un projet aussi pervers, loin de l'avoir exécuté, des sentimens généreux & pleins de délicatesse, ayant succédé à ce coupable délire, effaçaient, du moins en grande partie, les sentimens douloureux qu'un tel projet devait naturellement faire naître? L'œil de la malignité n'aurait-il donc pas suffisamment de quoi se repaître des écarts réels de ce grand homme, sans chercher encore à troubler sa cendre, en le chargeant, par l'identité de l'acte & de l'intention, d'un fait qu'il n'a point commis? Il est sans doute plus difficile de l'excuser dans plusieurs autres cas, qui, toutefois, n'ayant, pour ainsi dire, rien qui ne soit dans l'esprit & les mœurs du jour, paraîtraient, par cette raison, très-peu repréhensibles, si la morale & les principes qui caractérisent la plupart des ouvrages de l'Auteur d'Emile ne contrastaient, par fois, si fortement avec sa conduite; mais les hommes, même dont les mœurs sont les plus relâchées, exigent, avec raison, que celui qui donne des préceptes sages & vertueux, soit le premier à les mettre en pratique.

Quoique j'aie été souvent dans le cas de me convaincre, Messieurs, que vous mettez à la rédaction de votre Journal l'attention la plus grande, afin que le Public ne puisse être, en aucune manière, induit en erreur sur la nature des ouvrages dont vous lui donnez l'extrait, cependant je ne doute pas que l'exemple que je viens de vous offrir de l'abus étonnant qu'il est possible de faire des citations, ne soit encore un nouveau motif, bien propre à préserver entièrement votre Journal de semblables reproches. J'ai l'honneur d'être, &c.

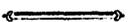
#### BONFILS.

Dans une des Feuilles du *Moderateur*, ouvrage périodique, l'on trouve l'article suivant qui, dans ce moment, est répété dans plusieurs autres papiers publics. "La femme d'un Bijoutier, qui demeure à Paris, rue Plancher-Mibray, ayant vu passer la tête de M. Foulon avec une poignée de foin dans la bouche, les yeux enfoncés, le nez cassé, &c. a mis au monde un enfant mâle qui a autour de la bouche une excroissance de chair semblable à la poignée de foin

qui l'avait frappée : les yeux de cet enfant sont enfoncés, son nez cassé. Il a été porté à deux Chirurgiens. Depuis sa naissance il n'a pris aucune nourriture. Ce fait, attesté par des témoins oculaires, présente aux Physiciens, qui nient l'influence de l'imagination des femmes enceintes sur le fœtus, un problème d'une solution difficile". MM. G. & M., à qui l'on doit cet article, disent, avec une sage réserve, qu'ils s'abstiendront de prononcer sur ce fait tout authentique qu'il paraîsse. Mais ils déclarent, & sans doute on n'aura pas de peine à les croire, qu'il y a des personnes qui, pour avoir rencontré inopinément des cadavres & des têtes sanglantes qu'on promenait dans les rues, ont éprouvé des soubresauts, des insomnies fâcheuses, ont fait des rêves pénibles; que d'autres ont été effrayées au point d'en perdre la tête. Dans Paris seul, ajoutent-ils, on compte 800 fous de plus qu'à l'ordinaire.



Nous serions flattés de correspondre avec l'Anonyme dont la lettre, qu'il nous a adressée, se termine par le nombre 231.



#### AUX AUTEURS DU JOURNAL.

Gr..., 2 Mars 1790.

MESSIEURS,

J'ai un Ami qui lit peu, mais qui relit, parce qu'il a lu, que c'était le moyen de bien lire; quelquefois il extrait, il analyse, il décompose, il étend ce qu'il a lu, & il me le communique.—Si tout cela peut mériter l'indulgence du Journaliste & une place dans le Journal, je vous l'adresserai quelquefois; si non.... il m'a dit qu'il lirait toujours, qu'il extrairait toujours, mais qu'il garderait tout cela. Quoiqu'il en puisse arriver, permettez que mon Ami débute par son

#### EXTRAIT N<sup>o</sup> I.

L'esprit n'emporte pas toujours, dans le monde, de solides succès; l'imagination, fatiguée de la multiplicité des objets qu'elle embrasse, varie dans leur choix, & ne peut se fixer.

Un esprit médiocre voltige moins, discerne mieux; & s'il a aperçu l'objet de sa recherche, il s'y attache, le suit, persévère & l'atteint.

*Lisidor* frappe par sa figure; il brille par son esprit; il étonne par sa mémoire; il amuse par ses saillies; il fait rire par ses bons mots; il est l'ornement de toutes les fêtes, l'ame des jeux & des plaisirs.

L'extérieur de *Philinte* n'a rien qui éloigne, mais il manque de tout ce qui prévient; il est morne & silencieux; son abord est froid; son visage est austère; il néglige tous les dehors; il brave ces arrêts de la mode, & si jamais *Philinte* a ri, c'est de son ridicule empire.

Maintenant, Femmes, choisissez!..... Ces deux époux on vous les offre.... Préfèrerez-vous *Lisidor*, parce qu'il a la jambe bien faite, & rebutez-vous *Philinte*, parce qu'il porte un chapeau mal gancé?.... Je redouterai votre opinion, si vous ne vouliez la suspendre.

Sans doute, *Lisidor* est recherché, caressé.... Sans doute les femmes lui sourient, se l'arrachent..... Mais *Lisidor* n'est pas riche, & il a déjà parcouru diverses vocations, sans se fixer à aucune; toutes ont été l'objet de ses desirs; toutes, ensuite, l'objet de ses dégoûts: il eût pu parvenir, mais l'inconstance a retardé sa marche; il eût pu s'établir richement, mais sa légèreté a redouté le fardeau conjugal.— Il fait aujourd'hui des vers & des chansons, & comme si la tête de l'insensé ne devait jamais blanchir, il la consacre toute entière au monde, qui le laissera; aux plaisirs, qui le ruineront; & aux Muses, qui feront sourdes aux cris de sa triste vieillesse; il finira seul; les brillans jours de sa vie, sa mort n'arrachera pas même une larme; sa tombe ne fera pas baignée des pleurs de ses enfans.

Sans doute, dans la brillante société, *Philinte* subit un amer persiflage, & chez les femmes, de la pitié.... Mais *Philinte* se dédommage; il a du mérite, des talens, d'utiles connaissances;... il voit une société peu nombreuse, mais on l'y estime; il parle peu, mais il est écouté;... il a reçu une éducation plus soignée que brillante, & il trouve dans sa retraite des ressources tranquilles, dans des lectures choisies de quoi plaire à son cœur, dans le sein de sa famille des jouissances d'un père & d'un époux, & dans un état honnête, l'avantage de payer à la Société la dette civique qu'elle impose à ses membres.—Souvent, il a soulagé l'indigence; souvent, il a consolé le malheur; souvent, il a compati à l'humanité souffrante, & lui a tendu une main de secours.—Ami chaud; son cœur brûle, s'il s'agit de servir son ami.—Citoyen vertueux, Philosophe sans misanthropie; austère, sans rudesse; dévot, sans humeur; époux chéri, père tendre, il finira sa calme existence avec le calme de la vertu—Il mourra, mais ce sera dans les bras de ses enfans, dont il emportera les larmes, & dans ceux de ses amis, dont il emportera les regrets.—Content de sa carrière, exempt de remords, plein d'espérance, le dernier souffle de *Philinte* ne fera qu'un paisible soupir.

Maintenant, ô femmes! choisissez!..... Vous consulterez, sans doute, la raison.... Eh bien! la raison vous enjoint de garder votre pitié pour les faits, & de sourire à l'honnête l'homme.

J'ai l'honneur d'être, &c.

M.....

## AUX AUTEURS DU JOURNAL.

Lucerne 1 Mars 1790.

MESSIEURS,

On trouve déposé dans les garde-meubles des Palais, tout ce qui appartenait à leurs antiques propriétaires. Les meubles autrefois précieux, aujourd'hui hors de mode, y gissent sans usage auprès de vrais rebus. L'Histoire est le garde-meuble du monde pour l'article des noms & des événemens; événemens heureux ou fâcheux, honorables ou diffamans, tout y est configné pêle-mêle; le paragraphe qui renferme le récit de quelque atrocité est côte à côte de celui qui présente quelque acte sublime de vertu. On y lit Gesler comme *Fluc*, & le nom de *Phalaris* a percé l'épaisseur des tems comme celui de *Léonidas*. — N'est-il pas même arrivé, par certain concours de circonstances, que les noms les moins faits pour figurer avec honneur dans les annales du monde se trouvent plus généralement connus, cités plus souvent, & par un plus grand nombre de personnes, que d'autres plus honorablement célèbres? On parle plus de *Judas* que de *Paul*; on parle plus de *Néron* que de *Marc-Aurèle*. Cette observation me rappelle l'énigme historique (car l'Histoire a ses profondeurs comme la Nature ses mystères) dont la solution fut rendue publique dans le Pays-de-Vaud il y a quelques années. Il s'agissait de déterminer: de quel citoyen de l'ancienne Rome on parlait le plus souvent, & l'on entendait le plus parler depuis plusieurs siècles? L'importance de la question agita toutes les têtes qui se piquaient de lecture; tous les Cercles où l'on daignait quelquefois interrompre, par des entretiens plus sérieux, les jeux ordinaires & les propos libres, méchans ou frivoles. Combien de Romains furent nommés, épluchés! L'un disait, c'est *César*, d'autres *Antonin*, *Néron*, *Brutus*, *Horace*, *Cicéron*, *Virgile*. Et non, Messieurs, dit enfin le promoteur de l'énigme, comment tant de têtes bien pensantes, très-instruites, donnent-elles si fort à gauche? Le mot est tout simple; mon Romain est tout autre que vous ne pensez. Il ne faut ni science pour le connaître, ni talens pour le juger; il est tout autre que les Illustres que vous nommez. Ceux-là ne font connus que des Lettrés; le mien est familier aux Lettrés & au vulgaire; car c'est *PILATE*. *Pilate!* reprit tout le monde étourdi de la chute, *Pilate!* vous n'y pensez pas. Oui, Messieurs, *Ponce Pilate*, & c'est après mûre réflexion, que je lui donne le premier rang. Rappelez-vous la question, & contez, je vous prie, combien de personnes récitent, entendent, ont entendu & récité le *Credo* depuis dix-sept siècles....

J'ai l'honneur d'être, &c.

## AGRICULTURE.

JOURNAL D'AGRICULTURE, à l'usage des Cultivateurs. Par M. REYNIER, Correspondant de la Société Royale d'Agriculture, & Membre de plusieurs Académies nationales & étrangères.

L'agriculture, longtems dédaignée par le régime de la féodalité, reprend l'importance qu'elle doit avoir dans un pays tel que la France: les préjugés, qui décourageaient les Laboureurs, s'affaiblissent; les loix, qui multipliaient les entraves, disparaissent, & bientôt la France deviendra l'émule de l'Angleterre par son Agriculture & par ses Manufactures. Un Journal d'Agriculture, non point adressé aux Savans, mais fait pour ceux qui veulent apprendre, est un moyen d'instruction pour toutes les classes. Les Anglais l'ont senti, & M. Arthur Young a répondu à leurs desirs. La Société Royale d'Agriculture, devenue l'organe de la nation agricole auprès du Gouvernement, depuis que l'Assemblée Nationale l'a chargée de lui communiquer ses observations sur cette partie de l'Administration, devait être la première instruite des projets de ce Journal. Cette Compagnie a permis au Rédacteur de faire usage de la lettre suivante, comme un gage de l'intérêt qu'elle veut bien prendre à son entreprise.

« J'ai communiqué à la Société Royale d'Agriculture la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, relativement au Journal d'Agriculture dont vous devez être le Rédacteur. La Compagnie ne peut voir qu'avec beaucoup de satisfaction un travail destiné à répandre les connaissances agricoles, & rédigé par un de ses Correspondans, dont elle a été plus d'une fois à portée de connaître le zèle & les lumières. Elle regarde sur-tout comme très-avantageux aux progrès de l'art, le dessein où vous êtes de consigner dans un ouvrage périodique les pratiques qu'on emploie avec succès dans l'étranger. Les Cultivateurs Français vous auront, à cet égard, Monsieur, une obligation d'autant plus grande qu'ils ont eu, jusqu'à présent, moins de secours en ce genre ».

Signé BROUSSONET, Secrétaire perpétuel.

Il est inutile d'observer que cet ouvrage pourra être très-utile non-seulement aux Cultivateurs de la France, mais encore à ceux de tout autre pays dont le climat & les productions n'en diffèrent pas entièrement. — Il en paraîtra deux fois par mois une feuille de 16 p. 8°.

## MORTS.

Moyse Ozeley, Bourg. d'Oppens, Jardinier, âgé de 53 ans.  
Marguerite Loude, femme de Pierre Louis Lavanchy, de Lutry, âgée de 65 ans.  
Madel. Romph, de Walherin, Bailliage de Schwartzbourg, âgée de 72 ans.  
M. Jean Isaac du Pont-Vullyamoz, Citoyen de Lausanne, ci-devant Capitaine au service de France, & Chevalier de l'Ordre Royal & Militaire du Mérite, âgé de 60 ans.

# JOURNAL DE LAUSANNE.

20 M A R S 1790.

Le SOLEIL se leve à 6 heures 2 minutes, & se couche à 5 heures 58 minutes.  
La LUNE se leve à 7 heures 35 minutes du matin.

Observations Météorologiques.									
Dates.	T H E R M O M E T R E.						B A R O M E T R E.		
	7 heur. du mat.		2 h. après midi.		9 heur. du soir.		7 heur. du mat.	2 h. après midi.	9 heur. du soir.
11 Mars	-0. 4.	o	+4. 2.	o	+0. 5.	o	26. p. 6. lig. 9	26. p. 7. lig. 3	26. p. 7. lig. 1
12. . .	-0. 9.	o	+3. 9.	o	+0. 0.	o	26. 7.	26. 6.	26. 6. 0
13. . .	-1. 6.	o	+4. 2.	o	+0. 2.	o	26. 6. 11	26. 8. 1	26. 8. 5
14. . .	-2. 0.	o	+4. 5.	o	+1. 0.	o	26. 9. 10	26. 10. 11	26. 11. 0
15. . .	-1. 5.	o	+6. 0.	o	+2. 3.	o	26. 10. 0	26. 8. 8	26. 8. 0
16. . .	-0. 3.	o	+8. 9.	o	+2. 9.	o	26. 7. 7	26. 7. 3	26. 7. 0
17. . .	-0. 2.	o	+4. 7.	o	+1. 5.	o	26. 6. 9	26. 6. 3	26. 6. 1

## BELLES-LETTRES. EXTRAITS.

*Mémoire historique sur la Vie & les Ouvrages de M. J. VERNET, Professeur en Théologie & Ministre de l'Eglise de Geneve. A Paris; à Geneve, & se trouve à Lausanne au Café littéraire.*

LE Lecteur qui craint les disputes de controverse, ou du moins qui ne les admet pas dans le choix de ses lectures; qui entrevoit moins d'utilité à ce qu'elles soient reçues dans la Société qu'à ce qu'elles ne sortent pas des écoles; ce Lecteur, en parcourant ce *Mémoire historique*, sera agréablement surpris de n'y point trouver toute cette suite de discussions théologiques que le nom de *M. Vernet*, ou plutôt le titre de l'ouvrage semblaient lui annoncer.

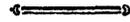
„ Je crois, est-il dit dans la Préface que les Lecteurs éclairés sauront gré de leur faire connaître les détails de la vie d'un Théologien célèbre, tolérant par caractère & par principe, savant sans ostentation, & qui, dans le cours de sa longue carrière, fut constamment le modele & l'ami de ses Disciples & de ses Collegues”.

Ces détails sont exposés d'une maniere à produire cet effet; mais, ne pouvant faire mention ici que de quelques-uns, nous ferons contraints de renvoyer à l'Ouvrage même pour les mieux connaître tous.

*M. Jacob Vernet* naquit à Geneve le 29 Août 1698; fils d'un Négociant aisé, mais dont la fortune ne dispensait pas ses enfans de prendre un état, il suivait l'étude des Belles-Lettres, lorsqu'un de ces hafards qui souvent décident de la destinée des hommes, le détermina à embrasser l'état ecclésiastique: il habitait une petite campagne auprès de la ville, & un jour qu'il lisait dans un jardin, il vit entrer le célèbre Professeur *B. Pisset*, qui lui demanda dans laquelle des maisons voisines demeurait une femme âgée & mourante, qui désirait de recevoir les secours de ses prieres. *M. Vernet* l'y accompagna; puis, par une sorte de curiosité machinale, il se glissa dans un appartement voisin de la chambre de la malade, pour entendre les discours du vénérable Pasteur: ils lui parurent si touchans, si remplis d'onction, ils firent une impression si heureuse sur l'esprit de la personne à qui ils étaient adressés, que l'imagination de *M. Vernet* en fut frappée; il sentit le pouvoir imposant de la religion dans ces momens terribles où la vie s'échappe, & il se promit dès-lors de n'avoir jamais d'autre vocation que celle qui l'appellerait lui-même un jour à consoler les malheureux. Il se livra donc aux études théologiques; fut, à cette époque, appelé à Paris pour veiller, comme Gouverneur, à l'éducation d'un jeune Français; revint à Geneve, environ trois ans après; y fut reçu Ministre; y revêtu de ce nouveau

caractère, il retourna à Paris y achever l'éducation du jeune homme dont il était chargé. Dans ce second voyage, il étendit le nombre des relations qu'il avait formées dans cette ville : les Peres le Long, de la Rue, de Montfaucon, l'Abbé Bignon, MM. de Fontenelle, de Mairan, &c. lui accorderent & leur estime & leur amitié. Il débuta, dans la carrière d'Auteur, par une petite brochure où il donnait des éclaircissemens qui détruisaient un prétendu miracle que le Cardinal de Noaille avait cherché d'accréditer dans un Mandement. Ce petit ouvrage eut du succès ; sans y blesser personne, il avait su y répandre le sel d'une bonne plaisanterie. Dans le voyage qu'il fit en Italie, il y forma des liaisons avec plusieurs grands hommes, principalement avec le Président de Montesquieu. De retour à Geneve, il s'y livra aux devoirs de son état ; quitta encore cette ville pour accompagner M. Turretini, le fils, dans ses voyages ; parcourut avec lui la Suisse, l'Allemagne & l'Angleterre ; revint dans sa patrie, où il commença de publier les nombreux écrits que nous avons de lui ; y donna des leçons particulières & publiques ; & veilla à l'édition de quelques ouvrages, entr'autres à celle de l'*Esprit des Loix*, dont M. de Montesquieu lui confia le manuscrit pour le faire imprimer sous ses yeux à Geneve. Bientôt M. Vernet obtint la juste célébrité dont il a joui depuis. Dans le *Mémoire historique* que nous annonçons, l'on trouve des détails intéressans sur ses relations avec *Voltaire*, *Rouffseau*, &c. on y voit combien, le premier sur-tout, fut injuste à son égard. La vie d'un homme de Lettres, d'un Théologien particulièrement, n'offre presque jamais aux Lecteurs de ces événemens piquans, singuliers & variés qui amusent, charment l'esprit ; mais plus qu'ils ne l'instruisent & ne satisfont le cœur. Néanmoins si cet homme a acquis une grande célébrité, on aime à le suivre dès le commencement de sa carrière ; on croit pouvoir saisir ou du moins entrevoir les circonstances qui ont dirigé ses opinions & dicté ses écrits : voilà en général la base sur laquelle repose l'intérêt que la multitude peut prendre à la lecture de ces fortes d'Ouvrages ; mais la production dont nous venons de parler a d'autres titres encore à obtenir l'attention de nos Lecteurs ; elle nous présente une longue carrière de travaux, de vertus, d'aménité. Parvenu à l'âge le plus avancé, M. Vernet n'avait point, comme les vieillards, une sorte d'antipathie contre les nouveautés. Il s'intéressait aux progrès de l'esprit humain, & connaissait la langue de toutes les sciences. Il s'abandonnait à une Philosophie active & douce, qui consistait plus encore en bons exemples qu'en beaux discours. Indulgent, sensible, tendre, il laissait tous ceux qui le quittaient contents d'eux-mêmes & de lui.

Il expira le 26 Mars 1789. La Nature lui épargna des souffrances. C'était une flamme qui s'éteignait. *Je sais en qui j'ai cru*, répéta-t-il, d'après un Apôtre ; ce fut son dernier mot ; il le prononça avec la joie de l'espérance.



## V A R I É T É S.

*LA NOTE suivante nous a été envoyée par le Noble Magistrat de cette Ville. Elle concerne l'incendie qui y a eu lieu la semaine dernière.*

Si le malheureux événement, arrivé la nuit du 9<sup>e</sup> de ce mois, a donné lieu à quelques actes de perversité ; s'il s'est trouvé des ames capables de porter la scélératesse jusqu'à profiter du trouble qu'occasionnent toujours de pareils accidens, pour porter leurs mains sacrilèges sur des effets abandonnés à la foi & à la commiseration publique, il faut convenir, d'un autre côté, qu'il a servi à mettre au jour bien des vertus & des dispositions qui honorent notre Société, & qui méritent l'attention reconnaissante du Magistrat.

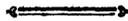
Le zèle le plus ardent, le désir de se rendre utile, se font manifestés généralement à la première allarme ; l'esprit d'ordre a succédé du moment qu'on a eu le tems de se reconnaître ; les secours ont abondé de toutes parts, & ont été distribués avec une intelligence, dont le succès a surpassé toute espérance ; Bourgeois, Habitans, Etrangers, tous se font montrés Citoyens ; les rangs, les conditions, ont disparu, & n'ont laissé voir que le plus louable empressement, & la plus noble des émulations.

Le digne Représentant de notre Souverain s'est porté sur les lieux à la première allarme ; & par sa présence & ses sages directions, a contribué bien efficacement à entretenir le zèle avec le bon ordre. Un Citoyen qu'on ne nommera pas, pour ne pas blesser sa modestie, mais que tout le monde reconnaitra, déjà distingué par son empressement connu à faire le bien, & par des services rendus en des occasions semblables, s'est encore surpassé dans celle-ci ; & par son courage, son intelligence, la justesse de son coup d'œil, a vraisemblablement sauvé les maisons voisines du malheur qui les menaçait. Il a été secondé par un autre Citoyen, qui s'est distingué de même dans cette occasion, & qui n'a pas peu contribué, par son activité & la sagesse de ses mesures, à arrêter les progrès du mal. On ne finirait point, si l'on voulait parler de tous ceux qui se font montrés, de la manière la plus honorable, dans cette occasion. Les Villes & Communautés voisines, ont aussi donné des

marques sensibles de leur empressement ; les secours de quelques-unes ont été même d'une grande utilité.

Le danger fini, l'esprit de bienfaisance s'est encore montré d'une manière bien honorable de la part de respectables étrangers, & particulièrement de ceux que les malheurs de leur patrie ont conduit au milieu de nous. Une contribution volontaire & spontanée de la part de divers ordres de personnes, a produit des secours inattendus, & qui serviront à adoucir l'infortune de ceux qui ont le plus souffert en cette occasion.

Le Magistrat de cette Ville désirerait extrêmement de pouvoir manifester son estime & sa reconnaissance à tant de personnes qui s'en sont rendues si dignes, & de récompenser leurs services d'une manière plus éclatante, & qui répondit mieux à ses sentimens : mais outre qu'il serait très-difficile d'observer, dans la distribution de ces récompenses, une gradation qui ne mécontentât aucun de ceux qui auraient droit à y aspirer, il pense qu'il n'en est aucune qui puisse leur être plus précieuse que celle qu'ils ont déjà trouvée dans leur propre cœur : mais en même tems, il se réserve de témoigner, dans l'occasion, sa reconnaissance & sa considération, à tous ceux qui ont mérité du Public, dans cette affligeante circonstance.



## AUX AUTEURS DU JOURNAL.

MESSIEURS,

En rendant, dans votre Feuille précédente, la portion de justice due à l'immortel Citoyen de Geneve, quant au projet dont il eut la faiblesse de se rendre coupable, en le partageant, & aux idées subséquentes qui en arrêterent l'effet ; j'avoue, d'un autre côté, que je ne vois dans *les Confessions* qu'un ouvrage dangereux, qui, loin d'être publié, aurait dû, au contraire, par respect pour sa mémoire, & plus encore pour la tranquillité de plusieurs familles & le salut des mœurs, ne jamais voir le jour. Osons le dire, *Roussseau* ne paraît gueres avoir eu d'autre but dans *ses Confessions* que celui de prouver que, quel que fut le choix de ses sujets, il avait toujours part de se rendre également intéressant & persuasif. Il me semble plus sage & plus humain de se déclarer pour ce sentiment que de supposer d'autres motifs qui le rendraient beaucoup moins excusable ; c'est pourquoi j'aime à croire qu'il avait une vanité extrême, & de plus une espèce de folie, source, peut-être, de sa sublimité & de ses inconséquences, & non un cœur irascible & plein de haine contre tous ceux qui, sans le vouloir, avaient pu l'offenser, & que,

dans certains tableaux que *les Confessions* présentent, son principal motif était d'exciter l'admiration, tout en feignant de n'y point prétendre, par les couleurs, la verve & le suave qui les animent.

Mais, en excusant autant, peut-être, qu'il est possible cet homme célèbre, on ne détruit pas, malheureusement, les funestes effets qu'ont, sans doute, produit, & ne cesseront de produire *les Confessions*, vu l'immortalité de leur Auteur. L'ame ne peut qu'être angoissée en pensant que c'est du fond du cercueil que *Roussseau* flétrit impitoyablement la mémoire des morts, des vivans, & on peut ajouter de leur postérité ; quelquefois même sur de vagues soupçons, mais qui, à force de fermenter & de se présenter sous mille faces dans une tête aussi ombrageuse & aussi atrabilaire, prenaient insensiblement, & comme à son insçu, le caractère de la réalité.

On sent, de reste, que l'histoire de ses tracasseries, de ses passions, devait nécessairement amener beaucoup de personnalités, mais, il en faut convenir, rien de plus singulier que de le voir chercher laborieusement à faire renaitre dans sa mémoire, ces réminiscences fâcheuses que toutes les personnes réellement sensibles se trouveraient si heureuses de pouvoir bannir à jamais de leur ame : rien de plus singulier encore que de voir l'*Auteur d'Emile* considérer, dans le fond, comme de très-honnêtes gens ceux qui, dépouillés de toute honte, regardaient comme un jeu de perdre des personnes honnêtes ; de multiplier les bâtards, & d'arracher des épouses à leur époux. Écoutons *Roussseau* lui-même parler des gens qu'il fréquentait alors. „ J'y apprenais (chez Madame *La Selle*) des foules d'anecdotes très-amusantes, & j'y pris, non, grâces au ciel, jamais les mœurs (1), mais les maximes que j'y vis établies. D'honnêtes personnes mises à mal, des maris trompés, des femmes séduites, des accouchemens clandestins, étaient là les textes les plus ordinaires ; & celui qui peuplait le mieux les Enfants-trouvés, était toujours le plus applaudi. Cela me gagna ; je formai ma façon de penser sur celle que je voyais en regne chez des gens très-aimables, & dans le fond très-honnêtes gens (2).

Je ne suis point surpris, lorsque j'entends dans la Société décorer du nom de très-honnêtes gens les corrupteurs de l'innocence, ainsi que ceux qui, par le scandale honteux & effrayant de l'adultère, portent, sans remords, & même avec ostentation, les plus vigoureuses atteintes aux mœurs publiques ; elles sont telles, parmi nous, qu'il est permis, sur-tout à des hommes peu instruits, débauchés & intéressés,

(1) En lisant l'aveu qu'il a fait, à la page 239 du huitième livre des *Confessions*, on verra si en effet il n'en a jamais pris les mœurs.

(2) Voyez *les Confessions* à la page 208 du livre septième.

mutuellement à se traiter d'honnêtes gens, parce qu'ils ont les mêmes inclinations, les mêmes vices, & qu'en conséquence, il leur doit paraître très-naturel de couvrir ainsi de l'abus des mots les turpitudes dont ils ne cessent de se rendre coupables : mais peut-on concevoir que celui qui a peint avec des couleurs si vives les charmes du sentiment & de la vertu, qui a fait sentir avec une chaleur si énergique, combien il importe à chacun de se préserver de toutes actions capables de porter atteintes aux mœurs, puisque c'est sur les mœurs, plus que sur les loix, que repose la félicité des nations ? Peut-on concevoir, dis-je, que cet Auteur célèbre, dont l'autorité est, à tant d'égards & avec tant de raisons, d'un si grand poids, ait pu s'oublier au point de donner l'épithète de *très-honnêtes gens dans le fond* (3) à ceux qui, d'après ses principes même, ne le sont & ne peuvent l'être, ni dans le fond, ni dans la forme ?

Les *très-honnêtes gens* sont ceux qui ont, non-seulement cette probité effective qui consiste à être fidele à sa parole, à rendre à chacun ce qui lui est dû, à être généreux avec discernement, mais encore qui, sans morgue, sans aspérité dans le caractère, craignent plus que la mort de porter la moindre alarme dans le sein des époux heureux de leur union ; qui, loin d'abuser de l'innocence & de la crédulité d'une fille honnête, cherchent au contraire à la préserver, avec tout le zèle qu'inspire une délicatesse vertueuse, des dangers qui peuvent la menacer. Voilà, ô mon cher compatriote ! les seuls que je reconnaisse, d'après mon cœur & vos principes même, pour de *très-honnêtes gens* !

Je me suis attaché à relever l'abus de cette expression relativement aux personnes, parce que c'est *Rouffseau* qui l'a employée ; car il n'est pas besoin de dire combien ici une telle autorité est imposante & dangereuse. Si de mauvais exemples, donnés par des gens dépourvus de tous talens & de tout mérite, ne sont que trop souvent suffisans pour en déterminer d'autres à franchir toutes les barrières qu'opposent la décence, la délicatesse, l'honneur enfin, à plus forte raison chercheront-ils à s'étayer de l'expression & de la conduite de cet homme célèbre, pour ne point quitter l'ornière embourbée du vice ? Cependant, comme il est très-important d'apprendre à ceux qui ont les mêmes mœurs & le même tour d'esprit que

(3) Je n'ignore pas que cette expression adverbiale tend à atténuer légèrement le superlatif *très-honnêtes* ; mais, dans ce cas, elle ne fait, ce me semble, que rendre l'*Auteur des Confessions* plus blâmable encore, parce qu'elle donne aux délits les plus graves & les plus repréhensibles, par les conséquences funestes qui en sont les suites, la simple apparence d'un tort, auquel on doit à peine faire quelque attention.

les gens dont *Rouffseau* parle ; si, comme ceux-ci, ils méritent réellement le titre de très-honnêtes gens, engageons-les vivement à se dire à eux-mêmes ce peu de paroles : si j'étais père de famille, appellerais-je un très-honnête homme celui qui m'aurait ravi le cœur de mon épouse, ou qui aurait séduit & plongé dans le libertinage une fille chérie qui faisait toute ma consolation & tout mon bonheur ?

Je crois, & je n'en puis douter, que la réponse à ce soliloque leur prouverait d'une manière assez convaincante, combien ils sont peu en droit de se revêtir d'un semblable titre.

Les bornes, Messieurs, que prescrit votre Journal m'arrêtent, contentons-nous donc d'observer que les *Confessions*, qu'il n'aurait jamais dû faire, & encore moins permettre qu'elles fussent publiées, parce qu'un génie de sa trempe ne devait donner à la Société que des ouvrages propres à l'édifier & à l'instruire, sont assez connaître le caractère bizarre, orgueilleux & mélancolique de *Rouffseau*, qu'il est sans doute peu d'hommes qui aient payé plus abondamment que lui le tribut à la faiblesse humaine ; mais que, quoique très-singulier, il fut bon, humain, sensible aux charmes de l'amitié ; ses Confessions, en particulier, le prouvent ; qu'il fut présenter la vertu sous la forme la plus aimable & la plus touchante ; que, malgré ses paradoxes, le génie & l'éloquence sublimes dont en général ses ouvrages étincellent, doivent lui mériter à jamais de tous ceux qui aiment les hommes & désirent ardemment le bonheur des nations, les plus grands hommages & la plus vive gratitude.

J'ai l'honneur d'être, &c.

BONFILS.

L'Impératrice de Russie avait envoyé à *Voltaire* une boîte d'ivoire qu'elle avait fait au tour ; il lui envoya, en retour, le commencement d'une paire de bas tricotés de sa main. On tient cette Anecdote, très-peu connue, d'une personne qui, se trouvant à Ferney, surprit *Voltaire* tricotant.

(*Esprit des Journaux.*)

#### M O R T S.

Marie Planques, de la Corporation Française de cette ville, âgée de 40 ans.

Deux enfans morts en naissant, de Pierre François Christian Fritsche, de Paudex.

Jeanne Marguerite Taillen, fille mineure.

Elisabeth Méder, femme du Sieur Pierre Isaac Redou, de la Corporation Française, âgée de 55 ans.

Madame Suzanne Marie Roche, veuve de M. George César Verrey, de Lausanne & Vevey, âgée de 54 ans.

Jean François Beney, fils mineur.

Auguste Jean Charles Rod. Louis Juste d'Apples, fils mineur.

Jeanne Suzanne Mégros, fille mineure.

# JOURNAL DE LAUSANNE.

27 MARS 1790.

Le SOLEIL se lève à 5 heures 48 minutes, & se couche à 6 heures 12 minutes.  
La LUNE se lève à 2 heures 31 minutes après midi.

Observations Météorologiques.								
Dates.	THERMOMETRE.			BAROMETRE.				
	7 heur. du mat.	2 h. après midi.	9 heur. du soir.	7 heur. du mat.	2 h. après midi.	9 heur. du soir.		
18 Mars	-0. 6.	0   +6. 2.	0   +0. 5.	0   26. p. 6. lig. 1	0   26. p. 6. lig. 0	0   26. p. 6. lig. 8		
19 . . .	-0. 9.	0   +3. 9.	0   +2. 0.	0   26. 6. 10	0   26. 7. 9	0   26. 8. 1		
20 . . .	-1. 6.	0   +7. 2.	0   +0. 2.	0   26. 8. 7	0   26. 8. 3	0   26. 8. 8		
21 . . .	-2. 0.	0   +5. 5.	0   +1. 0.	0   26. 8. 11	0   26. 8. 10	0   26. 9. 3		
22 . . .	-1. 5.	0   +6. 0.	0   +2. 3.	0   26. 10. 3	0   26. 11. 0	0   26. 10. 3		
23 . . .	-0. 3.	0   +8. 9.	0   +2. 9.	0   26. 9. 3	0   26. 8. 3	0   26. 8. 0		
24 . . .	-0. 2.	0   +4. 7.	0   +1. 5.	0   26. 7. 2	0   26. 6. 3	0   26. 6. 0		

## BELLES-LETTRES.

Sur la vie Champêtre, par M. MALLET de Geneve.

Nymphes des bois & des fontaines!  
Cérès qui dore nos champs!  
Ainsi qu'à nos monts, à nos plaines,  
Présidez à mes faibles chants.  
Et, toi, que pleure l'Helvétie,  
GESSNER! prête-moi tes pinceaux;  
Sans eux, comment peindre la vie  
Des habitans de nos hameaux!  
Quels tableaux! le bœuf, dès l'aurore,  
Ouvre la terre par sillons;  
Ailleurs, de Pomone & de Flore,  
On s'empresse à cueillir les dons.  
Le rossignol charme l'oreille,  
Caché sous un bosquet voisin,  
Et, vers sa ruche, on voit l'abeille  
Porter en pompe son butin.  
Au gros du jour, sur la fougere,  
Hylas, à l'ombre d'un ormeau,  
Marie aux sons de sa bergere  
Les soupirs de son chalumeau.  
Philis a, pour toute parure,  
Ses longs cheveux ornés de fleurs;  
Son Léonard, c'est la Nature,  
La santé broya ses couleurs.

Heureux qui vit sous les ombrages,  
Plantés des mains de ses aïeux,  
Loin de la Cour, de ses orages,  
De ses plaisirs tumultueux.

Qui, sans orgueil, sans bassesse,  
Ne regna, ne rampa jamais,  
Et qui parvient à la vieillesse  
Entouré d'heureux qu'il a faits.

Sa compagne, aimable & chérie,  
Lui donne un soutien tous les ans:  
Dans ses bras il passe sa vie;  
Ou dans les siens tient ses enfans.

L'été, dans de gras pâturages,  
Il voit ses troupeaux bondiffans,  
Ses brebis, sous d'épais ombrages,  
Déposer leurs agneaux naissans.

Avec quel plaisir, en automne,  
Il recueille, dans son jardin,  
Les fruits qu'a fait naître Pomone  
Sur un arbre enté de sa main.

Mange-t-il? un épais feuillage  
Sert de lambris à son fallon:  
Ses mets sont des fruits, du laitage,  
Et son siège un banc de gazon.

N

D'une fontaine l'onde pure  
À ses pieds vient briser ses flots,  
Et cette eau, par son doux murmure,  
Semble l'inviter au repos.

Du travail futile salaire,  
La nuit, rend la vie à ses sens;  
Le sommeil fuit, pour sa chaumière,  
La ville, & les palais des Grands.

Chez lui n'habite point l'Envie,  
Content de lui-même & du sort,  
Il meurt, sans regretter la vie,  
Et vécut, sans craindre la mort.

Puisse-je ainsi, dans l'hermitage  
Que me laisserent mes aïeux,  
Achever mes jours, sans orage,  
Et revivre dans mes neveux!

*Bucolicos de Virgile, in dix Eclogues, traduites in vers héroïcos & dialecte Gruverer per on Poète Helveto-Nuithonien, & dédiayés à tits les Compatriotos, Amateurs de la Poésie & Protectors deis Hienhes & deis Arts. A Frubouarg in Suisse.*

Cette traduction a dû faire le plus grand plaisir à ceux auxquels le patois de Gruyère est familier. L'Auteur avait plusieurs difficultés à surmonter. "Mind sus terir, portant, dit-il, & avuai la satisfaction qu'è se moun ovrageo n'a pas oncora totta la perfeccion désirable, lès peïnès incroyablès que mè sus baillès por la lei procurar, deivont rendre mes fôtes excusablès, sur-tôt s'on vaut ben considèrer qu'à l'avantageo d'ihre le premier de soun espèce, eil réunet oncora ci de dissipa totalament l'erreur yò una buona impartia de mèis Compatriotos sont zaus tant qu'ora, qu'oun idiòmo apporta & plantà dins laur pays per lès maîtres de l'univers, oun idiòmo què dérouté lès très quarts d'au latin, & le risto dau grec & de l'hebreux, consequament deis très linvués lès ples sc. entès, lès ples retcès, lès ples balles & lès ples pontiès, manqueit de termos, de biautàs, de reiglès, de principes, & singulièrement qu'òsse le défòt d'ihre inscriptiòblo".

(Dans une Feuille prochaine nous donnerons à nos Lecteurs quelques extraits des vers de cet ouvrage.)

## VARIÉTÉS.

*FRAGMENS trouvés parmi les papiers d'un SUICIDE.*

En vain voudrais-je me débattre.... le coup fatal est porté....

Depuis long-tems, je gémissais sous le poids de

mon existence.... elle eût pu faire mon bonheur.... elle a été tissée de crimes!

La Nature m'avait accordé des talens; le hasard m'avait donné l'opulence: En ménageant ces dons, j'aurais pu vivre heureux!... J'en ai abusé, & je meurs dévoré par le remords!

Mon cœur était neuf encore, lorsque je fus lancé dans le monde....; de bons conseils l'eussent porté vers le bien....; seul, il s'est égaré & il a pris les travers du vice.

J'aurais pu réfléchir....; mais le torrent de l'habitude entraînait au loin la pensée.... le cri de la raison était bien vite étouffé.

Jamais je ne me couchai que mécontent....; jamais je ne me réveillai qu'agité.... Ah! c'était bien le moment d'essayer, si la destinée a placé dans nos mains le bonheur!

Insensé! le vide de mon âme a souvent excité son murmure.... Et j'ai pu voir l'infortuné, sans soulager mon âme, sans soulager ses maux!

J'ai pu demeurer dans le vice, lorsqu'une santé débite m'a souvent exhorté à le fuir!

J'ai pu murmurer de ma ruine totale....; & j'avais, quatre jours auparavant, placé sur une carte plus d'or que je n'en possédais!

J'ai pu dissiper ma fortune entière.... & de mon superflu, je pouvais empêcher plusieurs malheureux d'avoir faim!

Je regrette peu le monde.... il a fécondé mes erreurs.... Je n'y laisse pas un ami.... ils ont cessé de me sourire, lorsqu'ils m'ont vu malheureux.

Oh! si, du moins, je me rappellais un indigent secouru, j'essayerais son cœur....; s'il n'était pas ingrat, je partagerais ses haillons.... sa misère....; mais mon cœur fut impénétrable...., froid égoïste, je n'ai jamais senti que mes propres besoins.

Si j'avais à recommencer ma carrière....: O douleur! je n'ai plus qu'à la finir.—O vous! qui me lirez, & qui avez encore la vôtre à parcourir, préservez-la du vice, & vous attendrez la mort, sans la craindre, & sans la désirer.

L'oïiveté m'a perdu.... elle entraînerait également votre perte.... J'étais riche, mais sans état.... & je meurs abimé de dettes.

Ah! plutôt que l'opulence.... désirez une charrue.... & vous vivrez plus heureux.... vous mourrez plus regretté que moi.

Je n'espère, en mourant, ni larmes, ni soupirs.... Ah! si j'eusse vécu seul; si, du moins, j'eusse vécu sage, je mourrais moins isolé!

Mais les regrets retardent trop ma délivrance.... il faut mourir... MOURIR!... Ah! j'éprouve un poids énorme qui m'opresse.... une agitation affreuse dans mon âme; un effroi terrible la saisit.... Où vais-je?

Où VAIS-JE? Idée terrible!..... Mais le coup est déjà porté....

(Cet article nous a été fourni par Mr. M.....E.)

PLAN d'une Compagnie d'Assurance contre les incendies. Dédié au Canton de Berne, & au Corps Helvétique, brochure de 16 pages; à Lausanne chez MM. Heubach, Durand & Comp.

Ce plan nous paraît mériter & l'attention & la confiance du Public. Aucun intérêt personnel ne l'a dicté à l'Auteur; en le formant on voit qu'il n'a eu d'autre but que l'avantage commun de la Société, & qu'il s'en est occupé avec un zèle qui honore & son cœur & sa sensibilité. "Je n'ai rien puisé, dit-il, dans les plans des Compagnies qui existent en Angleterre & en France, parce que dans ces deux Etats les assurances doivent être considérées comme des branches du commerce; ce sont des Compagnies qui cherchent à spéculer sur leurs propres Concitoyens, & ce qui serait supportable dans un Etat commerçant, ferait nuisible dans un Etat agricole".

C'est avec regret que, manque d'espace, nous nous voyons contraints de ne pouvoir point faire mention ici des détails dans lesquels l'Auteur entre pour développer son plan & en prouver l'utilité. Mais nous croyons que tout particulier intéressé à se mettre, par une très-légère contribution, à l'abri des pertes qu'un incendie pourrait lui faire essuyer, aura de l'empressement à se procurer la petite brochure que nous annonçons.

Nous nous contenterons donc d'en citer le morceau suivant, qui suffira, ce nous semble, pour indiquer en substance la nature de ce plan d'association patriotique.

"Deux mille personnes ont fait leur soumission à la Compagnie d'assurance; le total de leurs effets déclarés s'éleve à cinq millions cinq mille livres; l'une de ces personnes vient de perdre, par un incendie, 5000 liv., qu'il faut distraire du capital dont je parle, lequel se trouve réduit à cinq millions: or les 1999 personnes doivent payer à celui qui fait cette perte un par mille, chacun au prorata de la valeur de ce qu'il a fait assurer".

"Il me semble, dit l'Auteur en finissant, qu'il n'est pas un particulier qui ait droit de refuser à ses Concitoyens une contribution de 16 à 24 liv. de Suisse par an, au plus, lorsqu'il a 50,000 l. de fortune qu'on lui assure contre les incendies".

#### AUX AUTEURS DU JOURNAL.

Geneve, le 3 Mars 1790.

MESSIEURS,

.....Chaque jour on voit paraître de nouveaux ouvrages de Morale, destinés à présenter aux hommes,

sous différens points de vue, toute l'étendue des devoirs qui leur sont prescrits, & à presser les motifs qui doivent porter à les pratiquer: on ne peut qu'applaudir, sans doute, au zèle pur & ardent de ces hommes estimables qui consacrent leurs talens & leurs veilles, non à augmenter le nombre des brochures frivoles qui inondent de nos jours la littérature, mais à montrer à leurs semblables la voie qu'ils doivent suivre pour atteindre à la perfection & au bonheur.... Cependant si vous écoutez ces êtres superficiels qui redoutent tout ce qui sert à leur rappeler leurs devoirs, ils vous diront: "Tout est dit sur cette matière, & on ne fait plus que répéter les anciennes maximes, connues de chacun des individus de la Société". Certainement les premiers principes de la Morale sont écrits dans le cœur de l'homme, mais nous ne savons les appliquer que bien rarement, & nous nous en écartons, pour peu que les règles qu'ils nous prescrivent, ne correspondent pas directement aux circonstances actuelles.

D'après ces réflexions, je suis étonné de n'avoir pas vu naître un genre d'ouvrage qui me paraît fort utile, vu le peu de tendance qu'on a généralement à s'occuper des objets de Morale, & qui, si je ne me trompe, pourrait contribuer à fixer plus fréquemment nos regards sur les motifs qui dirigent nos actions; je veux parler d'un traité qui ne renfermerait pas seulement la théorie de la Morale, mais aussi démontrerait, par des faits & d'après l'expérience, la nécessité de pratiquer nos devoirs & le danger inévitable qu'on court en les violant. Ce genre d'ouvrage ferait sur-tout de la plus grande utilité pour des personnes légères & incapables de recueillement, sur qui tous les raisonnemens ne font que glisser, faute de savoir se les appliquer.

Il faudrait, à la vérité, une connaissance rare du cœur humain pour pouvoir en analyser tous les mouvemens, & en indiquer la situation dans chaque circonstance de la vie; il faudrait avoir bien étudié la nature & toutes les especes de relations qu'elle a établies entre les hommes; mais je ne crois pas cette entreprise impossible, & je suis persuadé que l'homme de génie qui se dévouerait à ce travail, y trouverait, outre le mérite de la difficulté vaincue, la douce satisfaction d'avoir découvert une riche source de nouvelles vérités & de nouveaux moyens de perfectionnement.

J'ai l'honneur d'être, &c.

COUVREU DE DECKERSBERG.

Mon opinion sur la toilette des femmes, par M. Z.

Que sert de se moquer de choses qu'on ne saurait changer? Pourquoi faire de ces grands vœux qu'on n'a pas l'espérance de voir réaliser? D'où vient, ne

travaille-t-on pas pour le monde dans lequel on vit, au lieu de former des chimères ? Qu'on regarde certaines faiblesses de la nation comme invincibles, & qu'on cherche à les rendre plus supportables. Il ne faut pas dire : " le beau Sexe perd un tems précieux à sa toilette " ; il ne le quittera pas une minute plus vite : il faut plutôt lui montrer comme il peut mieux se parer, & l'on aura lieu de se flatter d'être écouté. Je dois convenir en général que je ne suis pas aussi brouillé contre la toilette des Dames que bien d'autres. Il est certain qu'elle a beaucoup de bon : l'envie de plaire répand de la douceur sur le caractère des Belles, & l'attention à bien choisir chaque petit ruban, & d'assortir toute la parure, leur donne une certaine aptitude à se former le goût avec de bonnes directions. D'ailleurs, leurs grâces retirent de grands avantages des soins qu'elles se donnent de ne point cacher leurs beautés, & de dérober à nos yeux les petites erreurs que la Nature peut avoir commises.

On peut s'abonner à Lausanne chez M. Fischer, Libraire, pour le *Courier des Alpes*. Feuille politique, dont il paraît, toutes les semaines, un N<sup>o</sup>. de 4 pages grand in-folio. — On trouve chez le même le *Guide des Voyageurs en Suisse*, précédé d'un Discours sur l'état politique du pays, Paris 1790, in-12. de 450 pages.

Un renard était enchaîné dans une cour, & avait à lui une petite hute ; la volaille était toujours son mets favori : chaque fois qu'il recevait sa portion de nourriture, il la poussait loin de sa hute, à une distance égale au saut que la longueur de sa chaîne lui permettait de faire ; il retournait ensuite dans sa petite maison, & attendait tranquillement qu'une poule fut tentée par cette nourriture, qui paraissait assez éloignée de la hute, & s'en approcha ; le renard élevait alors sa proie par un saut.

Le fait suivant n'est pas moins intéressant. Un chasseur vit un renard s'exercer à sauter une palissade en bois ; un moment après, il lui vit réitérer ce même exercice ayant un morceau de bois à la gueule, voulant éprouver s'il le pouvait également avec ce poids : il disparut un moment, & le chasseur le vit reparaitre & sauter la palissade ayant un petit cochon à la bouche, se mettant par là à couvert de la colere de la laye.

(Note des Rédacteurs. Des circonstances que nous ferons connaître à l'Anonyme qui nous a communiqué cet article, (s'il juge à propos de se nommer) nous ont contraints de supprimer la lettre qui l'accompagnait.)

### AGRICULTURE.

Nous croyons qu'en agriculture, sur-tout, il est bien d'appuyer par des autorités, par des expériences, les procédés nouveaux ou peu suivis, que l'on

propose : en conséquence, nous nous empressons de publier la Lettre suivante, qui tend à prouver d'autant mieux l'utilité du minage des terres.

### AUX AUTEURS DU JOURNAL.

Vevey, 24 Février 1790.

MESSIEURS,

J'ai lu, avec d'autant plus de plaisir, l'*Adresse aux cultivateurs* sur le minage des terres, insérée dans vos Numéros 6 & 7, qu'elle se trouve parfaitement conforme aux principes que j'ai mis en pratique, depuis plusieurs années, avec le plus grand succès. La résistance qu'opposent les cultivateurs à l'introduction de tous systèmes contraires à leurs anciennes routines, m'engage à me joindre pour soutenir celui-ci. J'ai l'honneur d'être, &c.

NICOLLIER.

### GRAVURE.

*L'Espoir du Bonheur.* Au bas de cette estampe on lit ce qui suit. Une Barque, qui désigne la France, dans laquelle sont Louis XVI, conduit par la Bonté, & M. Necker par la Vérité, qui, de son miroir, éclaire le tableau des trois tems. Ils viennent de parcourir une mer pleine d'écueils. Le Roi demande le tableau de l'avenir : M. Necker s'empresse de sortir de la barque pour satisfaire ce desir du Roi, & en sortant, il écrase les serpens de l'Envie. Un mauvais Génie désigne en vain à S. M. le tableau du vieux tems.

*Le vieux tems qui s'enfuit,* représente la figure de la terre ; à ses côtés est l'Orgueil qui attaque ses tours de son épée, & lui dérobe de ses fruits. De l'autre côté est l'Hypocrisie, qui lui dérobe aussi de ses fruits, & la charge de sa croix, sous le faix de laquelle elle paraît courbée.

*Le tems présent qui est sur terre.* Son tableau, qui est entouré d'épines, représente les Vents à l'opposé qui se contrarient & forme un nuage épais dont naît la foudre, qui finit par tomber sur le Commerce. Un Noble & un Prélat qui paraissent disputer chacun leurs droits. Un Négociant qui est dans le désespoir.

*Le tems à venir qui descend.* Son tableau, qui est entouré de fleurs, représente un brave Officier qui garde ses bastions ; un bon Prêtre qui prie ; un paysan qui cueille du bled. Le soleil, qui luit, annonce la paix & la tranquillité ; une pluie d'or paraît tomber du ciel. Ce dernier tableau n'est qu'esquissé.

(On trouve cette estampe à Lausanne chez Henri Vincent, Libraire.)

### MORTS.

Jeanne Françoise Heuggely, fille mineure.

Un enfant mâle mort quelques heures après sa naissance. Jeanne Marie Blanc, femme d'André Gaudin, de Lausanne, âgée de 61 ans.

Une fille morte en venant au monde.

# JOURNAL DE LAUSANNE.

3 AVRIL 1790.

Le SOLEIL se leve à 5 heures 36 minutes, & se couche à 6 heures 22 minutes.  
La LUNE se leve à 2 heures 31 minutes après midi.

*Observations Météorologiques.*

Dates.	THERMOMETRE.			BAROMETRE.		
	7 heur. du mat.	2 h. après midi.	9 heur. du soir.	7 heur. du mat.	2 h. après midi.	9 heur. du soir.
25 Mars	-1. 6.	+7. 2.	-0. 5.	26. p. 6. lig. 3	26. p. 6. lig. 7	26. p. 7. lig. 9
26. . .	-1. 9.	+3. 9.	+2. 0.	26. 10.	26. 11.	26. 11. 3
27. . .	-1. 6.	+5. 2.	+0. 2.	26. 10.	26. 10.	26. 10. 1
28. . .	-2. 0.	+5. 5.	-1. 0.	26. 9.	26. 9.	26. 8. 7
29. . .	-1. 5.	+6. 0.	+2. 3.	26. 7.	26. 8.	26. 8. 0
30. . .	-0. 3.	+5. 9.	+2. 9.	26. 9.	26. 9.	26. 9. 7
31. . .	-0. 2.	+4. 7.	-1. 5.	26. 9.	26. 9.	26. 9. 9

**BELLES-LETTRES.**  
**AUX AUTEURS DU JOURNAL.**

Geneve, 23 Mars 1790.

MESSIEURS,

J'AI l'honneur de vous annoncer un Ouvrage (1) sur la législation vraiment neuf & original, parce qu'il apprécie les loix d'après l'expérience, & fait, en quelque sorte, de la législation une Science expérimentale.

Il a pour objet l'examen des Causes civiles, politiques, physiques & morales d'un phénomène que l'Auteur observe à Geneve; le petit nombre de procès civils qui se plaident devant les Tribunaux de cette République.

Il est de fait que sur une population de 35,000 âmes, il n'y a que 1,200 procès portés par an aux Tribunaux de premiere instance, & qu'un seul jugé par le Tribunal en dernier ressort, quoique ce dernier puisse connaître de tout procès excédant 940 liv. de France; de sorte que, si la même proportion avait lieu en France, les procès se réduiraient à 714, au lieu qu'on en compte plus de 365,000.

(1) Cet Ouvrage, intitulé *Etat Civil de Geneve*, par FRANÇOIS ANDRÉ NAVILLE, Citoyen de Geneve, se trouve chez Barde, Manget & Comp. Imprimeurs-Libraires à Geneve, un vol. in-8°, belle édition.

Il est de fait encore que trente Avocats, Procureurs, Greffiers, Huissiers, &c. suffisent pour suivre tous les procès à Geneve; & que, d'après cette proportion, la France n'aurait que 21,428 hommes de loix, & l'Angleterre 7,285, au lieu qu'elles en ont autant que de soldats & de matelots réunis.

Un fait non moins curieux que les précédens, c'est que la Justice ne coûte à Geneve que 25,000 liv. par an, soit 14 sols 3 deniers & demi par tête, tandis qu'en France la Justice est un des impôts les plus à la charge du peuple, & qu'en Angleterre, un seul procès a coûté plus de frais que tous ceux de 35,000 individus chez nous depuis vingt ans.

Ces trois grands effets, réduction de procès, réduction des hommes de loix & réduction des frais de Justice, paraissent à l'Auteur dériver de la simplicité de nos loix Civiles, dont il analyse les plus essentielles, en les comparant à celles plus généralement adoptées en Europe sur les mêmes objets.

C'est à l'examen de cette premiere cause que l'Ouvrage s'arrête. L'Auteur promet d'examiner, sous ce même rapport, les loix politiques, les mœurs & les circonstances physiques qui ont pu concourir à produire ces trois effets.

Dans cette premiere partie de l'Ouvrage, on trouve l'éloge de deux Législateurs, Calvin & Colladon, à qui Geneve est redevable des heureuses loix sous lesquelles elle vit, & la discussion de diverses questions

civiles & politiques qui occupent aujourd'hui tous les esprits. L'Auteur fait penser, & jette en avant quelques principes de législation absolument inaperçus jusqu'à ce jour; il s'attache sur-tout à faire sentir combien le bonheur des peuples dépend de leurs loix civiles.

Cet Ouvrage n'est point le fruit d'une théorie vague & incertaine, c'est celui de l'expérience d'un Magistrat consommé dans l'étude du Droit civil, dans la connaissance des hommes & la pratique des affaires.

Ainsi, chez les Anciens, écrivaient *Xénophon*, *Polybe* & *Plin*: Je n'ai pu consacrer que la nuit, disait ce dernier, à écrire l'histoire du monde, le jour étant occupé aux affaires d'Etat.

J'ai l'honneur d'être, &c.

MALLET de Geneve.

## PROSPECTUS.

*MÉMOIRES* théoriques & pratiques sur la Science des Mines & l'Histoire naturelle, contenant une exposition succincte des caractères extérieurs des Fossiles d'après M. Werner; plusieurs Mémoires sur les Houilles; le Manuel de l'Ingénieur des Mines, & la théorie des sources salées, par M. STROVE le Fils, Professeur honoraire en Chymie de l'Académie de Lausanne, & Membre de plusieurs Académies; & M. BERTHOUT VAN BERCHEM, Secrétaire perpétuel de la Société des Sciences physiques de Lausanne, & Membre de plusieurs Académies. Deux vol. in-8°. avec figures.

Chaque jour le bois devient plus rare; chaque jour son prix augmente avec sa consommation: & peut-être ferait-il à souhaiter, dans plusieurs pays, qu'on s'occupât sérieusement de la recherche d'un fossile que la Nature semble avoir généralement répandu dans le sein de la terre, pour présenter par-tout une ressource assurée contre la déperdition des forêts.

Il est prouvé que la houille peut servir dans tous les arts où l'on fait usage d'autres combustibles, & que souvent elle est plus avantageuse: il est prouvé que son odeur, désagréable pour plusieurs personnes, n'est jamais nuisible; il est enfin démontré qu'on peut se garantir de cette odeur dans les appartemens par la construction des poëles & des cheminées. Espérons donc que le tems détruira les préjugés qui s'opposent encore à l'usage général d'un fossile aussi précieux! Espérons qu'on saura profiter de l'exemple de deux nations éclairées qui l'employent depuis plusieurs siècles!

Mais la recherche des veines de houille est encore dans son enfance; des indices peu nombreux, incertains & souvent illusoires, semblent avoir laissé au hasard seul, le soin de les découvrir. N'y aurait-il

donc aucune règle pour les trouver? aucun moyen pour reconnaître leur présence & fixer le jugement qu'on en peut porter? Nous croyons qu'il en existe, & nous pensons que l'observation & l'expérience les augmenteront chaque jour.

C'est par l'exacte connaissance du local de toutes les mines de houille d'un pays, de leurs hauteurs relatives, de leurs directions & inclinaisons, de la nature des couches qui les accompagnent;..... c'est en examinant ensuite les contrées de ces pays où les mêmes couches reparaissent;..... c'est à l'aide des lumières de la Géométrie souterraine & de la Géologie qu'on pourra parvenir à déterminer,

1°. Où l'on doit trouver de la houille.

2°. A quelle profondeur.

3°. Quels avantages on peut en espérer.

4°. Dans quelles exploitations on travaille sur la même couche.

5°. Si l'on trouvera une ou plusieurs veines, & quelle sera probablement leur puissance & leur qualité.

6°. Enfin, on sera à même de déterminer où l'on pourra recouper des veines dont l'exposition serait défavorable, &c.

Tels sont les objets que nous avons eu en vue dans nos Mémoires.....

On trouvera peut-être que plusieurs des expressions dont nous nous sommes servis, sont prises ordinairement dans un sens plus étendu; mais il faut considérer que nous avons été obligés de les restreindre à une seule acception, afin de porter la pensée sur un objet fixe & éviter de confondre, par un même mot, des caractères différens, quoique très-voisins. Sans doute des personnes plus versées dans la langue française, auraient pu trouver quelquefois des expressions plus heureuses que les nôtres; nous profiterons avec plaisir des avis qu'elles voudront bien nous donner là-dessus.....

EXTRAIT d'un Ouvrage sur la Suisse, publié il y a près de deux siècles.

Telle est cette cité qui l'Ours a pour enseigne,  
Et que préque à l'entour l'Ar de ses ondes baigne,  
C'est Berne, dont tu peux les tours appercevoir  
Pardela ce cotau, si tu veux pour les voir  
Vn petit biaiser à main droite ta veuë,  
Berne, dont la beauté te peut estre cognuë  
En te representant un pais rehauffé  
Ayant dans vne plaine vn spacieux fossé  
De grande profondeur, où git la basse pente  
Par laquelle fouent la riviere serpente.  
Là sed Berne aude-ça de ces combes & monts  
Qui sont plus en sapins qu'autre chose seconds.

Voys-tu d'icy son Temple & principale Eglise  
 Excellamment bati de ceste pierre grise  
 Dont la main de l'ouurier forme ceste cité?  
 Ce Temple est magnifique, & clair: mais a costé  
 Sa beauté paroît mieux par vne plate-forme  
 Eleuée sur l'Ar d'une hauteur énorme,  
 Laquelle on ne peut voir fichant les yeux en bas  
 Sans avoir quelqs horreur & crainte du trépas.  
 La ville est en vn cas des autres différente,  
 (Et ce la rend encor plus commode & plaisante)  
 Qu'on y peut à couuert en tous lieux cheminer,  
 Et sous les arcs voutez par-tout se promener.  
 Il laisse les ruisseaux qui ses rues nettoient,  
 Et sous ses batimens en maintes parts ondoyent  
 Pour m'estendre en la plaine, & t'indiquer les lieux  
 Dignes à remarquer en ce champ spacieux,  
 Champ dont la plus grand' part jusques aux Alpes  
 mesme

Reconoit du Bernois la puissance supreme,  
 Comme font en ces monts (1) maintes croupes aussi  
 Depuis le temps que vint en ce pais icy  
 Le Prince outrecuidé dernier de la Bourgogne  
 Follement entreprendre vne folle besongne.

Or tout ce grand terroir est à Berne venu  
 Soit par dotation du plus beau reuenu  
 Que possedaît ici son fondateur & Prince,  
 Soit par iuste conquest quand de ceste prouince  
 Les Nobles enuieux de son auancement  
 De leur folle entreprise eurent le chastiment  
 En la Val de Simmie, au Costau du tonnerre,  
 A Loupen, & Brience, où Berne eut forte guerre  
 Contre maints ennemis: Soit par occasion  
 Quand l'Austriche souffrit ceste proscription  
 Que luy causa son Duc enleuant de Constance  
 Ce Pape dont la cause estoit mise en balance:  
 Soit par hostilité contre le Savoyard  
 Quand il mit contre nous son Estat en hazard.  
 Car alors Berne print dessus son heritage  
 Les enuirs du lac de Geneue en partage,  
 Dont elle a retenu ce pais riche & gras  
 Qui du haut de ce mont toujours pendant à-bas  
 Pour limite a ce lac rempli des eaux du Rhone;  
 C'est le pais de Vaux bon terroir qui foisonne  
 En fruits, blés, & bestail, & vignobles aussi,  
 Qui sont du Sauoyard, le deuorant fouci.  
 Là d'ici l'apperçoy de quarante Baillages  
 Qui par tout ce terroir rendent à Berne hommages,  
 Quatre bien renommés, à sçauoir Iuerdon  
 Que la riviere enceint, Nion, Morge, & Modon.  
 Au deça de ce lac est une cité belle,  
 Et d'ancien renom, que Lausanne on appelle,  
 Cité que son Euesque autrefois possédoit,  
 Et jusques dessus l'Ar sa puissance estendoit.

(1) De Jura.

Mais quand le changement auint en la doctrine  
 De la Religion, Berne print la faisine  
 De ses droits les plus beaux, & mesme la cité,  
 Quand le pais de Vaux fut par eux conquesté.

## É V É N E M E N T.

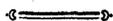
( Un fourir de la Patrie vaut mieux que la faveur des Rois. )

Le 19 du mois dernier, deux vigneron, *Jean Henri Champrenaud* & son valet, travaillant dans un lieu, près des bords du lac, aux environs de Lutry, vinrent prendre, au pied d'un mur voisin, un moment de repos & se mettre à l'abri d'une bise tranchante qui avait contribué à les fatiguer. Là s'offrit à leurs yeux un bateau comme il n'en est peut-être point d'aussi petit, d'aussi frêle sur tout notre lac; invités, par le calme de l'eau qui regnoit à cette place abritée, ils eurent l'imprudence de songer à monter dessus ce faible bâtiment, dans le dessein de côtoyer seulement les bords de l'eau, & de prendre le plaisir de ce genre de promenade. N'ayant pour rames que deux échallats, se contrariant sans cesse dans leur manœuvre, avançant dans le lac, malgré leurs efforts pour ne pas s'éloigner de ses bords, bientôt ils sentirent toute leur imprudence & le danger imminent de leur situation. Le valet s'élança dans l'eau, parvint, avec beaucoup de peine jusques sur le rivage; l'effet de son élan fut d'en éloigner encore davantage le bateau, qui alors, n'étant plus protégé par le mur contre la violence de la bise, disparut à la vue en un clin-d'œil. Livré aux plus vives inquiétudes sur le sort de son maître, ce domestique & quelques personnes, témoins de cet événement, accoururent à Lutry y implorer du secours: le premier batelier auquel ils s'adressèrent, insensible au cri de l'humanité, se déroba à leur sollicitation. Nous aimons à croire que depuis lors il a réfléchi sur la bassesse, sur la dureté d'un procédé aussi inhumain, qu'il en rougit, qu'il en est profondément affligé, en conséquence nous ne le nommerons point; puisqu'en publiant sa faute, peut-être aurions-nous pu dire son *crime*, nous ne pourrions qu'accroître sa honte & l'affliger davantage, lorsque, sans doute, il a besoin, au contraire, de recevoir des consolations. Mais, si nous avons cru devoir taire le nom de ce particulier, avec quel plaisir nous nous empressons de nommer les Citoyens généreux qui ont mérité de la patrie dans cette circonstance! *Jacques Paschoud* (1), *Jean Moysse Mar-*

(1) Nous apprenons que *J. Paschoud*, un des Huissiers du Seig. de Corsier, en a reçu une récompense à ce sujet; mais quelle plus belle récompense pouvait-il recevoir que celle que lui offrira, le reste de ses jours, dans son cœur, le souvenir de cette belle & honorable action!

guerat, César Amaudruz, Jean Gavard, Albert Burjard, n'hésiterent pas, malgré la violence du vent, d'aller, sur un bateau, au secours de leur infortuné compatriote, que, depuis le rivage, on voyait, par le moyen de lunettes d'approche, luttant contre les vagues, luttant contre la mort, & paraissant quelquefois disparaître dans les flots; une foule de monde accompagnait de leurs regards, de leurs vœux, de leur ardente reconnaissance ces hommes animés du noble courage de la vertu. Dans cette foule se faisait distinguer, par ses cris, par son désespoir, par ses vœux suppliant, l'épouse de la victime qu'on allait arracher à la mort. Enfin, le Ciel couronnant d'un succès heureux les efforts de ces braves & généreux Citoyens, ils purent parvenir jusqu'à la frêle machine qui portait leur compatriote. Amis honnêtes & sensibles, jugez de la scène attendrissante que dut présenter alors cet infortuné, se jettant au cou de ses libérateurs, & ceux-ci, dans le plus beau moment de leur vie, laissant un libre cours aux douces larmes de la vertu..... Contrariés par les vents, ils furent contraints d'aborder, ce jour-là, entre Rolle & Morges, mais le lendemain, ils jouirent du bonheur inexprimable de rendre un sujet à la patrie, un époux à une épouse explorée, & un père à des enfans tous en bas âge.

Cet événement peut faire naître des réflexions salutaires; nous laissons aux citoyens éclairés, à portée de concourir avec nous à le faire connaître, de les présenter d'une manière qui contribue au bien, au bonheur de la société.



## V A R I É T É S.

*EXTRAIT de la VOIX DU PATRIOTE. Ouvrage traduit de l'Allemand, (Et qui se trouve à Lausanne, chez M. Fischer, Libraire.)*

L'introduction d'un habit national, sagement choisi, ne serait-elle pas avantageuse à nos circonstances domestiques?.....

Il est des peuples qui trouvent un profit considérable à infecter de leur faste les autres nations, & pour lesquels le luxe devient la source d'un commerce certain & lucratif. C'est le lait de Junon qui se change en étoiles..... Chez nous, au contraire, les dépenses multipliées auxquelles l'inconstance de la mode nous assujettit, absorbent les facultés pécuniaires de la nation. Le luxe est pour nous la boîte de Pandore d'où sortent tous les maux.

Ces mêmes considérations engageront, en 1777, les États de Suede à introduire un habit national, & en 1778 le Roi le prescrivit par une loi.

Outre l'économie qui résulterait certainement d'une pareille introduction chez nous, ne peut-on pas prévoir que notre caractère moral en acquerrait plus d'élevation? Notre vraie force politique n'y gagnerait-elle pas aussi?.....

Demandons aux Hongrais, peuple digne de servir d'exemple, pourquoi ils sont si jaloux de conserver leur habillement & leur idiome, qu'ils regarderaient tout essai pour les changer comme un attentat à leur liberté. Demandons aux Polonais pourquoi ils soupiraient si fort après leur habit de pelisse, leur sabre & leurs bottines.

Toute nation qui sent ce qu'elle vaut & qui s'estime, chérit tout ce qui peut la distinguer & lui donner un caractère à elle..... Un costume distinctif, exempt de toute parure étrangère, m'avertirait toujours que je suis un confédéré, un homme libre; que je ne dois déshonorer ces qualités précieuses, ni par un esprit rampant, ni par aucune action indigne de moi. Je me sentirais une noble fierté sous mon habit national. O mes chers Confédérés, serait-il possible que vous ne pensassiez pas tous ainsi!...

Devrions-nous courir à l'arsenal pour reprendre les habits que portaient nos aïeux, aux tems du vailloureux Tell?..... Un chapeau à la Henri IV, un habit léger, un bon surtout, des souliers à nœuds me paraissent plus agréables & plus économiques que l'ampleur superflue & les plis nombreux dont l'habit dispendieux des anciens Suisses était surchargé.

Je me garderai scrupuleusement de mettre des entraves inutiles au goût du beau sexe dans son habillement, il suffirait qu'il fut sain, aisé & nullement emprunté des usages étrangers.....

## M O R T S.

Une fille morte en venant au monde.

Jeanne Marie François Rubatel, fille mineure.

Noble & vertueuse Antoinette Marianne Rossel, de Lausanne, âgée de 54 ans.

Marie Bähler, de Wattenville, âgée de 70 ans.

Un enfant mâle venu mort au monde.

Une fille venue morte au monde.

Elizabeth Favre, veuve de Philippe Burnier, de Lutry, âgée de 82 ans.

Jeanne Amaron, fille mineure.

Henri Marc Heize, fils mineur.

Jean Dav. Meffaz, de la Paroisse de Villlette, âgée de 48 ans.

## A V I S.

Ceux de nos Abonnés qui ont oublié de payer le renouvellement de leur souscription, sont priés de vouloir bien s'en rappeler.—Le prix de cette Feuille est, prise à Lausanne, de 4 liv. de Suisse, (payables à l'avance) & de 6. liv. expédiée franche de port dans le Canton de Berne.

# JOURNAL DE LAUSANNE.

10 AVRIL 1790.

Le SOLEIL se leve à 5 heures 24 minutes, & se couche à 6 heures 30 minutes.  
La LUNE se leve à 3 heures 9 minutes du matin.

*Observations Météorologiques.*

Dates.	THERMOMETRE.			BAROMETRE.		
	7 hour. du mat.	2 h. après midi.	9 hour. du soir.	7 hour. du mat.	2 h. après midi.	9 hour. du soir.
1 Avril	-2. 3.	0-0. 8.	0 -2. 0.	26. p. 9. lig. 2	26. p. 9. lig. 3	26. p. 9. lig. 2
2...	-3. 5.	0-2. 0.	0 -2. 7.	26. 8.	26. 8.	26. 8. 0
3...	-2. 0.	0+2. 1.	0 -0. 1.	26. 7.	26. 6.	26. 6. 0
4...	-1. 0.	0+5. 0.	0 +2. 0.	26. 5.	26. 6.	26. 7. 2
5...	-0. 7.	0+6. 2.	0 +3. 1.	26. 8.	26. 8.	26. 7. 3
6...	-0. 1.	0+5. 2.	0 +2. 0.	26. 8.	26. 9.	26. 10. 10
7...	+1. 1.	0+4. 9.	0 -2. 1.	26. 9.	26. 8.	26. 7. 9

**NOTE DES RÉDACTEURS.**  
Lorsque nous avons annoncé, dans notre dernière Feuille, la belle action des bateliers qui ont courageusement exposé leur vie pour secourir celle d'un de leurs compatriotes, nous ignorions qu'ils avaient reçu une récompense flatteuse & honorable; circonstance que nous n'eussions jamais dû taire, si nous en avions été instruits.

Mais nous avons appris depuis, que notre Seigneur Baillif, sans cesse attentif à tout ce qui peut intéresser le bonheur de la Société, s'est empressé de rendre compte à LL. EE. de ce noble dévouement; qu'Elles lui ont ordonné de témoigner à ces bateliers Leur satisfaction & Leur contentement; de rembourser à ces braves & généreux Citoyens la dépense qu'ils ont faite à St. Prex, où ils furent aborder, & de donner à chacun d'eux un Louis de gratification. — Le digne Représentant de notre Auguste Souverain a exécuté ces ordres avec un empressement, qui prouverait, si quelcun de nous pouvait encore en douter, sa sensibilité, son amour du bien, & combien il est doux à son cœur d'encourager & de récompenser la vertu.

—

## BELLES-LETTRES.

*ETRENNES DE LA VERTU, pour l'année 1790, contenant les actions de bienfaisance, de courage,*

*d'humanité, &c. qui se sont faites dans le courant de l'année 1789, auxquelles on a joint quelques anecdotes intéressantes.*

Cette production mérite d'être distinguée parmi celles que fait naître l'époque ou l'apropos du renouvellement d'année. On y trouve véritablement quelques anecdotes très-intéressantes qu'il est bien de faire connaître au peuple; nous en allons citer une dont on garantit l'authenticité.

« Une femme fut chez un maître vitrier demander qu'on vint placer un carreau. Le compagnon alla avec elle, & monta à un sixième dans un grenier; il s'agissait de mettre un carreau à une lucarne par laquelle il soufflait un air très-froid & très piquant. L'opération faite, la femme demande combien il fallait. — Madame, c'est 8 sols tout au juste. — Hélas! c'est bien cher, dit la femme; mais, puisque c'est le prix, je vais vous le donner. Pendant qu'elle cherchait avec peine à faire cette somme, le compagnon jetait les yeux sur ce qui l'environnait, où il ne voyait que le tableau de la plus extrême misère; enfin il aperçut dans un coin quelque chose qui remuait, & discerna trois enfans qui se rapprochaient l'un de l'autre, pour tacher de se rechauffer. — Eh quoi, Madame, est-ce que ce sont là vos enfans? — Hélas! les pauvres malheureux; j'ai été vous chercher pour qu'ils ne périssent pas de froid, peut-être demain pé-

rons-nous par la faim. — Gardez votre argent, dit le compagnon d'un ton pénétré, dut le Bourgeois le mettre sur mon compte, je ne vous en dépouillerai pas ».

—————

*VIRGINIE, par M. MALLET de Geneve.*

Lorsque le despotisme a passé les limites  
Que l'amour de la paix aux sujets a prescrites,  
Sur les débris du trône on relève les loix,  
Le peuple renaît libre & rentre dans ses droits.

Jadis les Décemvirs tenaient Rome asservie,  
L'amour leur arracha la couronne & la vie.  
Une Romaine, à peine au printemps de ses jours,  
De ses grâces ornée, & non de ses atours,  
Passait, chaque matin, dans la place publique.  
Cette jeune beauté, par son air angélique,  
Plût au chef des tyrans, épris de ses appas,  
Il voulut, à tout prix, la mettre dans ses bras;  
En vain il prodigua l'argent pour la séduire,  
Fit briller à ses yeux le sceptre de l'Empire,  
Il la vit dédaigner l'or qui gagne les cœurs,  
Elle résista même à l'attrait des grandeurs;  
Mais déjà l'entraînaient d'odieus satellites,  
Des fureurs du tyran ministres illicites,  
Et les vils instrumens de ses honteux plaisirs,  
Elle allait assouvir ses infâmes desirs.  
Son pere, instruit, accourt, paraît sur son passage,  
Les pleurs du désespoir inondent son visage;  
Il arrête sa fille, & lui parle en ces mots,  
Qu'interrompent cent fois ses douloureux sanglots.  
» Soutien de mes vieux ans, ma chere Virginie,  
» Serai-je le témoin de ton ignominie ?  
» Tant d'attraits, de talens, de grâces, de vertus,  
» Du tyran des Romains, de l'infâme Appius,  
» Vont devenir la proie, aux yeux même d'un pere !  
» A ses feux criminels mon bras peut te soustraire :  
» Je vais... ah ! je ne puis... qu'il en coûte à mon cœur !  
» Aux dépens de tes jours conserver ton honneur ».  
Il dit, & dans ses mains le fatal acier brille ;  
On accourt, mais trop tard, au secours de sa fille ;  
Il a plongé le fer dans ce sein innocent,  
Fumant il l'en retire, & d'un air menaçant,  
» Ciel ! dit Virginie, & toi, chaste Déesse !  
» Qui vengeras sur Tarquin la honte de Lucrece,  
» Punissez Appius, & périsse en ce jour  
» Qui veut forcer un cœur & mettre à prix l'amour !  
» Vous tous, Dieux immortels ! un pere vous atteste  
» Que ce monstre est l'auteur de ce meurtre funeste.  
» Dans le cœur de ma fille il a plongé mon bras ;  
» Signale ta justice, ô Ciel ! par son trépas.  
» Mais, qu'oi ! dormiriez-vous, Romains, jadis si braves,  
» Maîtres de l'univers ! vous voilà donc esclaves !

» Réveillez-vous, forttez de ce profond sommeil,  
» Que la mort du tyran marque votre réveil !  
» Amis, vous hésitez, mon injure est la vôtre ;  
» N'avez-vous point de fille ? Attendez-vous qu'une  
autre

» Au lit du Décemvir soit trainée à vos yeux ?  
» Armez-vous pour ma cause, elle est celle des Dieux ».  
Il dit, puis il se tut, mais ses sanglots parlerent,  
En foule les Romains, près de lui, s'assemblerent,  
Contre un despote altier leurs corps est son rempart,  
Sur sa fille levé chacun voit le poignard,  
D'un pere au désespoir partage les alarmes ;  
La pitié, la fureur fournit à tous des armes ;  
Les faisceaux sont rompus, les lits repoussés,  
Rome n'est plus aux fers, ses tyrans sont chassés.  
La liberté, Romains, votre plus beau partage,  
Pour la seconde fois, d'une femme est l'ouvrage.

—————

A G R I C U L T U R E.

*DICTIONNAIRE du Jardinier Français, Ouvrage*  
où l'on décrit les formes, l'aspect, la texture & les  
habitudes de la plupart des arbres, des arbrisseaux,  
des arbuttes & des plantes vivaces, bisannuelles,  
annuelles qui entrent dans la formation des jardins,  
tant utiles qu'agréables, & que l'on peut cultiver  
en plein terre, sous tous les climats de la France,  
avec les principes pratiques les plus clairs, les  
plus détaillés, les plus propres à diriger leur mul-  
tiplication, leur culture, leur conservation & leur  
emploi ; par M. FILLASSIER, 2 vol. in-8°. de passé  
700 pages chacun ; prix L. 12 de France broché.  
A Geneve chez MM. Barde, Munget & Comp.

Le titre de cet Ouvrage fait connaître son objet ;  
cependant nous viendrons à son appui par les expli-  
cations que donne son estimable Auteur. — Mon but,  
dit-il dans sa préface, n'a pas été d'augmenter inuti-  
lement le nombre des livres d'Agriculture, de Jar-  
dinage & de Botanique qui se multiplient de jour en  
jour. — Je n'ai pas eu l'ambition de m'illustrer en  
créant de nouvelles théories, en édifiant de nouveaux  
systèmes sur les débris des anciens, en m'écartant  
des principes reçus, pour leur substituer des procé-  
dés nouveaux : ma hardiesse aurait étonné peut-être ;  
mais bientôt on eut dévoilé la vanité de mes efforts ;  
bientôt l'Auteur & son ouvrage eussent été frappés  
du même oubli.

Je connais, à peu près, tout ce que l'on a écrit  
jusqu'ici sur les matieres qui m'occupent ; j'ai vérifié  
toutes les méthodes qui méritaient quelque attention ;  
j'en ai constaté les conséquences ; & malgré les lu-  
mieres que l'on peut puiser dans ces sources abon-  
dantes, malgré tout ce que l'art de cultiver, a pu ga-

gner par les divers points de doctrine contenus en tant de livres, j'ai cru qu'il m'était encore possible d'être utile à mes Concitoyens, en leur présentant celui-ci.—J'avoue que l'étendue de la carrière où je m'engageais, m'a d'abord effrayé; & sans l'empressement du Public, j'aurais hésité long-tems encore, en considérant quels témoins j'allais me donner, quels juges j'allais me choisir.

Dans un siècle où les *Thouin*, les *Lamarck*, les *Tessier* éclairent, avec tant de succès, le Jardinier, le Botaniste, l'Agriculteur, il m'était permis de craindre de rester beaucoup trop au-dessous de ces hommes célèbres; mais ensoite leurs propres leçons relevèrent mon courage: il me parut moins difficile de marcher avec eux, quand eux-mêmes, par leurs productions savantes, semblaient m'indiquer les routes qu'ils avaient suivies.—Et puis c'est une faiblesse, sans doute, mais j'y ai succombé: ces plantes nombreuses & si variées qui m'environnent depuis tant d'années, ces plantes, enfans de mon labeur, & qui me doivent, en quelque maniere, l'existence, me pressaient, pour ainsi dire, de parler de leurs charmes; plus facile que prudent, j'ai enfin cédé à leurs instances.

Je les suis depuis leur premier développement jusqu'à leur entière adolescence; j'en examine les inclinations, les penchans, les habitudes dans leurs différens âges; j'en développe les caractères physiques & moraux; & après en avoir donné un signalement assez détaillé pour habituer à les reconnaître au premier coup d'œil, après en avoir peint la stature, les formes, les livrées, les couleurs, je les envisage dans les effets que chacune d'elles peut produire sur nos sens, & dans ceux qui peuvent résulter de leurs associations mutuelles.—Ce point m'a paru d'autant plus essentiel, qu'il a été presque généralement négligé dans tous les livres de jardinage publiés jusqu'à ce jour: de là ces *qui pro quo* nombreux, ces méprises absurdes, ces ridicules contrefens que l'on observe souvent dans les jardins vantés comme les plus ingénieusement composés.

En décrivant mes plantes, mon objet a donc été, moins de satisfaire le Botaniste que d'esquisser le travail du Jardinier-décorateur: celui-ci a peu de guides; celui-là trouvera sous sa main quantité d'autres ouvrages qui valent beaucoup mieux que le mien, & qui sont faits précisément pour l'instruire. Afin toutefois d'en être entendu, j'ai cru devoir me soumettre à un système, & j'ai suivi celui de l'immortel LINNÉ. Sa méthode est devenue celle de tous les Savans de l'Europe; & s'ils la critiquent quelquefois, si quelquefois ils la corrigent, aucun d'eux ne s'en écarte entièrement, aucun ne l'oubliera jamais, puisque c'est à l'aide de son flambeau que la Botanique a fait les progrès dont elle se glorifie.

Ainsi, chacun de mes articles énonce, outre le nom français, la dénomination latine que l'illustre Docteur Suédois a consacrée, & la place que le genre de la plante dont je parle, & ses especes, tiennent dans les diverses classes dont son système est composé.

Indépendamment de sa dénomination principale, souvent une même plante a, dans notre langue, plusieurs autres noms qui ont servi à la désigner en différens tems ou en différens lieux, & qu'elle conserve encore dans les Auteurs modernes. J'ai pensé qu'il n'était pas inutile de relater cette synonymie vulgaire; mais, pour éviter la répétition des mêmes expressions, j'ai choisi ce signe d'abréviation, —, qui signifiera, si l'on veut, *nommé encore*.

Si je me fusse borné, comme tant d'autres, à la dénomination & à la description de la plante, mon ouvrage serait incomplet, & sans doute inutile: je devais m'attacher particulièrement à sa multiplication & à sa culture, & je suis entré, sur ces deux points, dans tous les détails nécessaires. J'ose même dire que, dans aucun livre de ce genre, on ne les trouvera traités avec plus de méthode, plus de suite, plus de clarté, plus d'exactitude.

S'ils daignent me lire avec quelqu'attention, l'artiste & le propriétaire qui l'emploient, me sauront gré de mon travail; l'un, en se trouvant confirmé dans les bonnes pratiques, qu'il peut suivre; l'autre, en devenant capable de déterminer, d'apprécier & de diriger ses manœuvres. Tous deux banniront enfin la stupide routine & l'aveugle confiance; &, désormais unis par l'association de leurs lumières, combien ne peuvent-ils pas avancer les progrès d'un art qui honore, qui enrichit & qui amuse celui qui s'y livre!

(*Note des Rédacteurs.* Cette notice nous a été communiquée.)

VARIÉTÉS.  
AUX AUTEURS DU JOURNAL.

Nyon, 5 Avril 1790.

MESSIEURS,

Vous avez daigné donner accès, dans votre Feuille, aux plaintes de quelques maris dont les femmes troublaient le repos par des goûts bizarres ou reprehensibles. Le but qui vous y a portés, est sans doute l'espoir de faire cesser leurs maux, en mettant devant les yeux de leurs épouses, & sous leurs vraies couleurs, la cause qui les fait naître. Ah, Messieurs, si vous pouviez me rendre un tel service, tous les instans de ma vie ne suffiraient pas à mon ame pour chérir vos bienfaits & en sentir toute l'étendue! Je vais vous faire connaître ma situation douloureuse: vous me plaindrez, ainsi que je l'espère aussi de tous vos Lecteurs bons & sensibles; il m'est doux de m'y at-

tendre : cette idée me donne la force d'entrer dans des détails dont l'exposition va faire saigner les plaies de mon cœur.

Il n'est personne à qui il fut aussi précieux d'aimer sa femme, de saisir toutes les occasions de rendre son sort heureux ; & sans cesse mon attachement pour elle est repoussé dans son expression, dans son développement : mon bonheur ferait de jouer avec mes enfans, de leur offrir un visage riant ; &, au contraire, toujours aigri, toujours inquiété, ils ne voyent que des nuages sur mon front, ridé par le chagrin plus qu'il ne l'est par les années. Sans fortune, aimant le travail, brûlant du désir de remplir, dans toute leur étendue, les doux devoirs & d'époux & de pere, je suis contraint d'aller hors de chez moi acheter des momens de distraction ; je suis arraché à mes occupations, & je ne puis rester un quart d'heure au milieu de ma femme, & de mes enfans, sans voir un nouvel effet de la cause de mon infortune, & sans avoir à essuyer un torrent d'expressions, pénibles ou dures à entendre, pour me prouver que cet effet est de nulle importance ou qu'on n'a contribué en rien à le faire naître. Le croiriez-vous, Messieurs, c'est à la *négligence* que je dois tous mes maux. Les riches du siècle ne pourront le concevoir ; ils ne pourront favoir que, dans le cercle étroit où se trouve borné un homme sans fortune, si le bonheur ne s'y rencontre pas, en vain espérerait-il de pouvoir l'atteindre. Je ne dis jamais que je me pique d'exacritude, mais j'en sens le prix, j'en apperçois tous les avantages, & de bonne heure j'ai contracté l'habitude d'en apporter dans toutes les circonstances de ma vie où je vois qu'elle peut être utile. Ma femme, au contraire, si elle l'osait, dirait qu'elle s'en pique ; toutefois elle ne peut s'empêcher de convenir qu'elle regarde l'*exacritude* & le plus dur *despotisme* comme deux mots absolument synonymes : ce ne peut être qu'un tyran, dit-elle, qui n'est pas sans cesse prêt à pardonner un oubli involontaire ; aussi, lorsque, cent fois dans le jour, j'ai à observer que quelque soin important du ménage a été négligé, elle me répond d'un ton presque gai, au moins dégagé : *hélas, mon cher, c'est un parfait oubli !* Alors, à moins de voir s'élever un orage, je dois me taire ; je m'y soumetts, mais en éprouvant des contractions de cœur, des mouvemens intérieurs de chagrins qui ont ruiné ma santé & me conduisent aujourd'hui à grands pas au tombeau. Je mourrais au moins content, si mon triste exemple pouvait être utile à la Société ; s'il pouvait faire sentir que la *négligence* est un défaut qui, dans ses effets, est trop désastreux pour que l'on doive persévérer à lui accorder autant d'indulgence qu'il en obtient.....

On confond, ce me semble, assez souvent la *négligence* avec la paresse, la nonchalance & l'indolence ; c'est parce que ce premier défaut est un composé des trois autres : pour le mieux sentir, jettons un coup d'œil sur la définition que nous a donné de ces quatre défauts un homme de beaucoup d'esprit. " On est indolent par défaut de sensibilité, nonchalant par défaut d'ardeur, paresseux par défaut d'action, *négligent par défaut de soins*. Rien ne pique l'indolent, il vit dans la tranquillité & hors des atteintes que donnent les grandes passions. Il est difficile d'animer le nonchalant, il va mollement & lentement dans tout ce qu'il fait. L'amour du repos l'emporte chez le paresseux sur les avantages que procure le travail. *L'inattention est l'appanage du négligent ; tout lui échappe, & il ne se pique point d'exacritude*. L'indolence émousse le goût. La nonchalance craint la fatigue. La paresse fuit la peine. *La négligence apporte des délais & fait manquer l'occasion* ".

Je dirai plus, Messieurs, la *négligence* fait souvent des ravages aussi affreux dans la Société que non-seulement le vice, non-seulement le crime, mais encore qu'en produisent les plus horribles forfaits : elle conduit insensiblement au mépris des usages reçus par la décence ; elle conduit à cet abattement de l'ame qui donne accès à tous les travers ; par *négligence* on laisse se blesser dangereusement les personnes qui nous sont les plus chères ; on peut empoisonner, on peut brûler tout vifs ses enfans, sa femme, son mari, son pere ; on n'a, malheureusement, que trop de preuves à fournir de tous ces faits dont l'humanité gémit.... Et l'on continuerait à regarder avec indulgence un défaut qui peut porter une telle désolation parmi les hommes ! Ah, j'espère qu'on ne tardera pas à le réprimer avec plus de sévérité qu'on ne l'a fait jusqu'à ce moment ! que les personnes qui veillent à l'éducation de la jeunesse, sentiront enfin combien ils doivent le déraciner sans délai, s'ils l'apperçoivent pousser quelque germe chez leur élève. Cet espoir, comme je l'ai déjà dit, adoucira mes derniers jours.

J'ai l'honneur d'être, &c.

#### M O R T S.

Abraham Henri Richard, Bourgeois de la Sagne & Valengin, âgé de 84 ans.  
 Demoiselle Anne Françoise Monnier, d'Yverdon, âgée d'environ 60 ans.  
 Mariane Judith-Catherine Nicole, fille mineure.  
 Un enfant mâle venu mort au monde.  
 Madame Roze Vullyamoz, veuve de M. Philippe Salomon Vallon, de Lausanne, âgée de 69 ans.  
 Une fille venue morte au monde.

AVIS. Ceux de nos Abonnés qui ont oublié de payer le renouvellement de leur souscription, sont priés de vouloir bien s'en rappeler. — Le prix de cette Feuille est, prise à Lausanne, de 4 liv. de Suisse, (payables à l'avance) & de 6. liv. expédiée franche de port dans le Canton de Berne.

# JOURNAL DE LAUSANNE.

17 AVRIL 1790.

Le SOLEIL se leve à 5 heures 13 minutes, & se couche à 6 heures 47 minutes.  
La LUNE se leve à 6 heures 31 minutes du matin.

*Observations Météorologiques.*

Dates.	THERMOMETRE.			BAROMETRE.		
	7 heur. du mat.	2 h. après midi.	9 heur. du soir.	7 heur. du mat.	2 h. après midi.	9 heur. du soir.
8 Avril	+9. 2.	0-12. 7.	0-10. 3.	26. p. 5. lig. 2	26. p. 5. lig. 3	26. p. 5. lig. 2
9. . .	+9. 3.	0-13. 3.	0-10. 6.	26. 4.	3 26. 4.	3 26. 4. 0
10. . .	+9. 6.	0-14. 2.	0-11. 9.	26. 3.	0 26. 3.	0 26. 2. 9
11. . .	-9. 7.	0-13. 9.	0-10. 8.	26. 2.	6 26. 2.	6 26. 2. 6
12. . .	-9. 9.	0-14. 4.	0-10. 9.	26. 2.	3 26. 2.	3 26. 2. 2
13. . .	-9. 7.	0-14. 3.	0-11. 0.	26. 2.	2 26. 2.	2 26. 2. 0
14. . .	-8. 0.	0-10. 0.	0-7. 3.	26. 3.	2 26. 3.	0 26. 3. 0

## VARIÉTÉS.

### AUX AUTEURS DU JOURNAL.

MESSIEURS,

ON a proposé, dans votre Journal, d'examiner si la Comédie & le séjour des Etrangers étaient avantageux ou nuisibles à cette ville? Personne ne paraît s'en être occupé, peut-être parce que les considérations qu'amenait ce sujet, paraissent devoir être inutiles, quelqu'en fut le résultat. J'essayerai cependant de donner les miennes, & d'abord je parlerai du séjour des Etrangers. J'observerai que si Lausanne eut formé une petite république indépendante, il eut été d'une grande importance que ses habitans eussent des mœurs qui concourussent au but de ses loix, & un caractère qui les distinguât, qui fut proprement à eux. Dès lors, il aurait paru que le séjour d'Etrangers, nés sous des gouvernemens différens, ayant souvent des principes opposés à ceux qu'un petit Etat doit inspirer à ses concitoyens, donnant l'exemple d'un luxe & de mœurs dangereuses dans une république, lui aurait été funeste.

Dans l'état de choses où elle se trouve, il est moins facile de distinguer les effets des liaisons de ses citoyens avec les Etrangers qui viennent habiter dans ses murs. Il nous semble y voir des avantages

au moins apparens, & des inconvéniens peut-être trop réels.

Les avantages peuvent se réduire à ceux-ci. Quelquefois les Etrangers apportent de nouvelles lumières; leur fréquentation peut dissiper des préjugés, détruire des erreurs, inspirer le goût des commodités ou utiles ou agréables, perfectionner le langage. Ils répandent de l'argent dans le pays, ils y excitent plusieurs genres d'industrie, y donnent plus d'activité au commerce, & contribuent à faire prospérer les campagnes par la facilité qu'ont les cultivateurs de vendre leurs denrées, & même à un haut prix. Voilà, je crois tout ce qui pèse dans un des bassins de la balance: voyons ce qui doit se mettre dans l'autre.

Le fonds de nos richesses c'est l'agriculture, & cependant elle ne peut nous donner l'abondance, ni le superflu, parce que le sol du pays est froid & pesant, qu'il rend peu comparativement à celui de nos voisins; qu'il demande beaucoup de travaux, & que les productions en sont incertaines, à cause de l'incertitude des saisons, des passages subits de la chaleur au gel, & des grêles fréquentes. L'économie nous est donc nécessaire, & l'Etranger nous en ôte le goût; il nous inspire celui des modes, celui d'un luxe ruineux. Il ne peut changer notre sol, & il change nos mœurs, qui s'étaient assorties à nos moyens. Les produits de l'agriculture sont nécessai-

rement bornés, & les modes qui tiennent à la fantaisie, aux mélancolies, de l'imagination, sont illimitées dans leur variation & les dépenses qu'elles occasionnent. On tire des Etats voisins un plus grand nombre de productions naturelles, un plus grand nombre des objets que l'art y fait naître & dont il fait la valeur, tandis que ceux qu'on peut leur donner en échange sont les mêmes, & ne peuvent augmenter ni en masse, ni en prix, les canaux, par où l'argent du pays s'échappe, se multiplient; ceux qui l'y ramènent, demeurent les mêmes. On a donc raison de croire que l'Etranger appauvrit le pays, bien loin de l'enrichir. En vain dira-t-on qu'il y verse de l'argent; ce n'est pas une abondance momentanée des signes de la richesse qui fait celle d'un pays, c'est quand on ouvre une source constante & naturelle, & celle-ci ne l'est pas. Quelques personnes profitent de leurs besoins, tels objets prennent un prix factice, & qui ne peut se soutenir; deux améliorent leur fortune, dix deviennent plus pauvres. Les Etrangers accourent une année, ils ne reparoissent pas la suivante, & l'abondance, qui s'était élevée par eux, tombe avec ses appuis. On demeure avec des goûts ruineux; & ce qui les nourrissait, ce qui pouvait les satisfaire, s'est évanoui.

Il est vrai que le séjour des Etrangers donne plus d'activité à certains arts; mais c'est une activité factice qui ne peut durer. Dans ce pays, on a trop peu de matières premières; & la main-d'œuvre est trop chère pour que jamais les arts puissent s'élever à une certaine force, ni soutenir la concurrence de ses voisins. Des circonstances y jettent un germe & le font prospérer un moment; mais jamais ils n'en deviendront la patrie constante; jamais ils ne feront une véritable ressource pour les besoins de ses habitans. On dit qu'ils épurent le langage & donnent aux mœurs plus d'élégance. J'y consens; mais j'ignore si c'est un bien: les riches du pays qui les fréquentent, prennent leur ton, leurs manières, leurs mœurs; le peuple qui ne les voit pas garde les siennes, & de là résulte une plus grande séparation entre les habitans du pays; l'inégalité en devient plus frappante, & cette inégalité aurait dû, au contraire, être diminuée. Voilà les principales raisons qui peuvent faire regarder le séjour des Etrangers comme un mal pour le pays; elles sont fondées, du moins elles me paroissent l'être; mais elles sont bien affaiblies, quand on considère le nombre des habitans du pays qui voyagent, qui vont prendre chez nos voisins ces mêmes goûts, ces mêmes mœurs que les Etrangers nous apportent, qui nous font aimer le luxe ruineux dont ils ont puisé ailleurs les principes. On verra cependant que deux moyens qui tendent au détriment du pays, & qui s'aident mutuellement, ont bien plus

de force que l'un ou l'autre d'entr'eux, agissant seul, & pouvant céder plus facilement aux causes morales & physiques qui s'opposent à son développement.

Les mêmes raisons qui combattent les avantages que les Etrangers paroissent nous apporter, peuvent s'alléguer contre la Comédie. Elle a les mêmes inconvéniens, elle ne peut offrir les mêmes équivalens. Elle emporte plus d'argent qu'elle n'en laisse; les acteurs donnent plus de mauvais exemples que les Etrangers, mais ils sont moins dangereux, parce qu'on les méprise; ils pervertissent plus le peuple que les riches, mais les mauvaises mœurs ont en eux un germe plus passager. On pourrait alléguer encore en leur faveur qu'ils rassemblent les riches & les pauvres, & leur donnent à tous un plaisir commun; c'est un avantage faible, parce qu'il ne produit nulle liaison, nul intérêt commun entr'eux.

Je pourrais étendre davantage cet examen; mais je n'aime point m'appesantir sur des sujets qui ne doivent produire aucun effet. J'aurais prouvé jusqu'à l'évidence que le séjour des Etrangers nous est funeste, qu'ils n'en viendraient pas moins dans le pays, qu'on ne les en accueillerait pas moins; l'intérêt particulier l'emportera toujours sur des observations générales. Et puis, il faut laisser quelque chose à faire à ceux qui voudront suivre mes traces.

Je l'ai tracé, qu'un plus heureux l'acheve!

J'ai l'honneur d'être, &c.

A MADEMOISELLE \*\*\*.

Je songeais que j'étais sur une montagne d'une hauteur immense, d'énormes rochers, suspendus sur ma tête, se perdaient dans la vaste étendue des cieux: au bruit épouvantable des torrens qui mugissaient, en se précipitant dans d'impénétrables abîmes, se mêlaient les hurlemens aussi lugubres que prolongés des bêtes féroces, & la terre, ébranlée jusques dans ses fondemens, soulevait ces effrayantes masses, qui, en écroulant les unes sur les autres, déracinaient des chênes antiques, lesquels, se précipitant dans des gouffres embrasés, fournissaient sans cesse de nouveaux alimens à un incendie qui semblerait menacer toute la nature. Effrayé à l'approche d'un si horrible danger, je cherchais à pénétrer dans l'enceinte d'un bois qu'éclairaient les flammes sans l'atteindre; mais.. contre-tems terrible! me croyant sur le point d'y arriver, un étang spacieux, & infecté de reptiles monstrueux & menaçans, s'oppose à mes desirs. Alors, ne voyant devant mes yeux que les horreurs d'une mort cruelle, & bravant tout danger par le danger même, je me jette impétueusement dans cette

eau noire & crouffante pour tenter de la traverser. Dieu!... quelle délicate & étonnante surprise!... je me sens, tout à coup, porté, voluptueusement, par un nuage d'azur, sur un lit de fleurs dont les célestes parfums qui s'en exhalent, sont un baume divin qui me rend toutes mes facultés! Une douce ivresse m'avait jetté dans les bras de Morphée; mais bientôt réveillé au bruit des fontaines jaillissantes & de l'harmonie la plus suave & la plus sublime, autour de moi paraissent les immortelles compagnes de Cypris, lesquelles inspirent, sans cesse, par d'ineffables charmes, aux heureux habitans de ce riant séjour, tout ce que l'amour a de plus séduisant & de plus délicieux. C'est là que, sur un char de roses, traîné dans les airs par des papillons, le redoutable fils de Mars & de Venus lance ses traits vainqueurs, & sourit au folâtre & indiscret Zéphire, qui, d'un air malin & tapinois, souleve & entr'ouvre le voile léger qui cache à l'amant passionné le sein palpitant de sa jeune Bergère. Mais un spectacle d'un autre genre vient frapper mes regards; une Beauté, dans laquelle furnageaient toutes les grâces, vêtue avec une simplicité enchanteresse, descend du haut de l'empire sur un nuage d'or. Dès que l'Amour l'aperçoit, aussi-tôt il se cache parmi les roses & le myrthe qui forment sa ceinture; & Zéphire, pour la première fois, honteux de toutes ses ruses & de tous ses larcins, vole en silence dans l'épaisseur d'un taillis. C'est moi, dit-elle, en m'adressant la parole, c'est moi qui ai fait naître dans ton cœur sensible les vertueux penchans qui t'animent & les délicieux plaisirs que tu éprouves, ton bonheur sera mon ouvrage: à ces mots, prononcés avec l'accent de voix le plus touchant & un sourire qui inspirait à la fois l'amour le plus vif & le plus respectueux, elle reprend majestueusement le chemin de l'empire.... Non, je ne m'abuse pas!... à ces regards pleins de feu du sentiment; à ces grâces naïves & pures, je te reconnais aimable & divine modestie, tu viens, pour m'affermir dans mon espoir, d'emprunter les traits augustes & enchanteurs de l'objet dont j'attends toute ma félicité; tu viens!... mais déjà l'imensité de l'espace la dérobera à mes regards étonnés & attendris, & je me réveille en sursaut.

Je vous fais part de ce songe, ô mon incomparable amie, afin de vous prouver toujours davantage que, soit que je veille, soit que je dorme, vous ne cessez & ne cesserez jamais un instant de remplir mon cœur & d'être présente à ma pensée.

## AUX AUTEURS DU JOURNAL.

Vevey, 23 Février 1790.

MESSIEURS,

Non seulement moi, mais encore plusieurs de mes amis, de mes connaissances, avons éprouvé une sensation semblable. Peut-être est-elle commune à la plupart des hommes: pour nous en assurer, pour en apprendre la cause, nous avons pensé à avoir recours à votre Journal, Messieurs, dont l'accès est ouvert à tous les objets qui peuvent intéresser la Société.

Nous parlons à une personne d'une chose quelconque; nous regardons, nous fixons un objet; nous sommes, à l'égard de quelqu'un, dans certaine position. Il nous arrive quelquefois d'avoir, dans le moment même, une espèce de souvenir de nous être déjà eu trouvé dans la même situation, dans les mêmes conjonctures, quoique tout doive nous persuader, nous convaincre, nous prouver que cette reminiscence est trompeuse, & que c'est la première fois que nous nous trouvons dans de telles circonstances...

J'ai l'honneur d'être, &amp;c.

C. A. C.

## BELLES-LETTRES.

Suite de l'EXTRAIT d'un Ouvrage sur la Suisse, publié il y a près de deux siècles.

Plus loin je voy Cully, Vevey, & Villeneuve, Villeneuve qui voit le mélange du fleuve De Rhone dans son lac mainte pré arroufant, D'un cours plus que devant tardif, lent, & pesant.

Mais détournant tes yeux vn petit en arriere Considere de loin le terroir de Gruyere Souz cette Alpe superbe, & en son enuiron, Qu'on dit communement le mont de Moseron; (Car autant que tu vois des montagnes cornues Elles sont par leurs noms entre elles recognues) Ce pais est sur tous en herbages heureux Pour nourrir le bestail au temps plus chareux Et tirer à foison les plus exquis fromages Qui se puissent former dans les Alpes sauvages. Mais qui croiroit que là sur le point que Phœbus Fait la nege écouler parmi ces monts herbus Se trouvaît quelque fruit agreable à la bouche? Le Pastre toutefois iusques dessouz la couche Du negeux element trouue en cette faison La fraize rougissante, & en fait grand' moisson.

Au deça de Gruyere en la basse vallée  
 C'est la terre qui est de Rondmont appellée  
 Comté qui jadis fut l'appanage certain  
 De l'ainé de Sauoye, & qui vint en la main  
 Du peuple Fribourgeois par le droit de la guerre  
 Lors que du Bourguignon la sanglante colere  
 D'une force orgueilleuse inonda ce pais  
 Pour des peaux que le Comte auait d'un Suisse pris.  
 Au deça de Rondmont à mes yeux se présente  
 De ces lieux montueux la ville dominante,  
 C'est Fribourg, dont se veult l'origine conter  
 Et son auancement si tu veulx m'écouter.  
 Quatre cens ans y a par dessus trente-quatre  
 Que Berthold de Zaringue eut grand peine à combattre.  
 L'envie & malalent de beaucoup de Seigneurs  
 De cette tene-icy, dont les sauages mœurs  
 Ne pouuoient s'addonnet à faire des careffes  
 A vn Prince étranger quoi que plein de prouëffes.  
 Ce qui Berthold émeut à se fortifier,  
 Et dessous son Chasteau la ville edifier  
 Qu'il appella Fribourg pendant sur la riuere  
 Qui presques à l'entour luy tient lieu de barriere.  
 Cette ville il dota de priuileges grands,  
 Et rendit ses Bourgeois de toutes choses francs,  
 D'où vient que Castelfranc (\*) elle fut appellée,  
 Si bien qu'en peu de temps elle deuint peuplée  
 Tant qu'il fallut ses murs estendre largement,  
 Et depuis elle a pris un tel accroissement,  
 Qu'ores elle commande à quatorze Baillages,  
 Soit d'acquett, ou conquest, ou de ses appanages.  
 Je ne veulx point icy particulariser  
 Mains ornemens qui font cette ville priser,  
 Content de remarquer seulement son Lycée,  
 Qui la voit dessous soy de toutes parts baiffée,  
 Afin de luy verser de ce haut arsenal  
 Et riche magazin comme dans vn canal  
 Les precieux tresors des arts & des sciences,  
 Et des sacrez discours propres aux consciences.  
 Toutefois ie ne puis que de cette cité  
 Je ne mette en auant vne autre verité,

(\*) Ou Ville franche, c'est Fribourg.

Car elle a du François comme par voisinage  
 Les honnestes façons, les mœurs, & le langage,  
 Si bien que si Fribourg estoit en beau pais  
 Je le surnommerois l'Abbregé de Paris.  
 Les Dames mesmement honnestes & ciuilles  
 Y font la reuerence ainsi que dans nos villes.  
 Et comme le parler du Suisse & du François  
 Leur est familier, elles prennent le choix  
 Au son du violon de suivre la cadence  
 Tantost de l'Alleman, tantost de notre France,  
 En ne refusant point vn honnesté baiser,  
 Si la danse requiert de cette forme vser:  
 Ayans auecque ce de la beauté requise  
 Pour en rendre bien-tot vne belle ame éprise.

## ÉCONOMIE.

### AUX AUTEURS DU JOURNAL.

Lausanne, 15 Avril 1790.

#### MESSEURS,

L'utilité publique étant devenue, par vos travaux, l'objet principal de votre Feuille, l'avis suivant doit, ce me semble, sous ce rapport, y mériter une place.

Un particulier (1), propriétaire d'un marais de Tourbe dans ce Bailliage, est parvenu, par une suite d'expériences heureuses, à réduire en charbon ce végeto-minéral, qui jusqu'à présent s'était refusé à cette opération par les méthodes déjà connues, & pratiquées en Hollande & en France. Il a pu en même tems lui enlever son odeur pyroforique. Indépendamment des avantages que ce combustible partage avec le charbon de bois, quant à sa durée au feu, à son activité, &c. il aura encore celui d'être à beaucoup meilleur marché.

Dans le courant de cette année, le Public pourra jouir de cette découverte intéressante.

J'ai l'honneur d'être, &c. F. L. M...

(\*) Monsieur le Médecin Forney, de Corsier sur Vevey.

## MORTS.

Jeanne Fillieux, femme de David Bortoz, d'Ormont dessous, Chapellier, âgée de 46 ans.  
 Noble Dame Adelaïde De Giugins, Épouse de Noble P. Ant. Roffet, Bannérét, Citoyen de Lausanne, âgée de 78 ans.  
 Sieur Moyse Roch, Bourgeois du Château-d'Ex, Chantre de la Cathédrale de Lausanne, âgé de 50 ans.  
 Jeanne Marie Peneveyres, fille mineure.  
 Un enfant mâle mort 20 jours après sa naissance.  
 Jeanne Esther Droguet, âgée de 84 ans.

# JOURNAL DE LAUSANNE.

24 AVRIL 1790.

Le SOLEIL se leve à 5 heures 2 minutes, & se couche à 6 heures 58 minutes.  
La LUNE se leve à 1 heure 35 minutes après midi.

*Observations Météorologiques.*

Dates.	THERMOMETRE.			BAROMETRE.		
	7 heur. du mat.	2 h. après midi.	9 heur. du soir.	7 heur. du mat.	2 h. après midi.	9 heur. du soir.
15 Avril	7. 3.	0. † 8 9.	0. † 6. 1.	26. p. 3. lig. 3	26. p. 4. lig. 0	26. p. 4. lig. 0
16 . . .	† 3. 1.	0. † 0. 0.	0. † 2. 1.	26. 3.	1 26. 3.	0 26. 4. 9
17 . . .	† 1. 1.	0. † 3. 8.	0. † 1. 0.	26. 5.	0 26. 4.	7 26. 5. 3
18 . . .	- 0. 0.	0. † 7. 0.	0. † 2. 1.	26. 4.	1 26. 4.	8 26. 5. 9
19 . . .	- 1. 0.	0. † 4. 2.	0. † 1. 1.	26. 6.	1 26. 6.	7 26. 6. 6
20 . . .	† 2. 0.	0. † 8. 9.	0. † 3. 5.	26. 5.	3 26. 6.	8 26. 7. 1
21 . . .	† 2. 2.	0. † 9. 0.	0. † 5. 2.	26. 7.	3 26. 7.	2 26. 8. 2

## BELLES-LETTRES.

### EXTRAITS.

*MÉMOIRES de M. WAGNER sur la Russie, la Sibérie & le Royaume de Casan; traduits de l'Allemand; avec figures, 8°. de 254 pages. A Bern chez Emanuel Haller, Libraire, 1790.*

**M.** *Wagner*, Directeur des Postes à Pillau, ayant donné des preuves de son attachement à son légitime Souverain pendant le tems que les Russes s'étaient emparés du Royaume de Prusse & regardaient cet Etat comme une conquête qui leur était assurée, fut trahi, faisi le 25 Février 1759, détenu dans de fortes prisons pendant quatre mois, ensuite condamné à être écartelé à quatre chevaux, puis, ayant obtenu sa grâce, conduit en exil en Sibirie; d'où il n'a été rappelé, ou plutôt délivré, que quatre années après. Tel est en substance le contenu de ces Mémoires qu'on lit avec cet intérêt tendre que les ames sensibles ne peuvent refuser aux malheureux, sur-tout à ceux qui, comme *M. Wagner*, l'ont été sans l'avoir mérité.

Il est dans ces Mémoires des détails, des situations que nous avons du regret de ne pouvoir placer ici, dans la crainte de donner trop d'étendue à notre notice; en conséquence nous nous contenterons

d'en citer quelques extraits. Jusqu'à Jenifeick, capitale de la province de Jenifeck, *M. Wagner* avait fait, non sans quelques douceurs, sa pénible route, pour se rendre au lieu de son exil, mais là il apprit qu'il fallait renoncer à tout agrément, ayant à passer le Jenisei, fleuve d'où la province tire son nom, sur la glace, sur la neige, sans rencontrer aucune créature humaine & sans trouver des chevaux. Le traîneau sur lequel il continua sa route, était tiré par des chiens. " Ces traîneaux sont extrêmement légers, & leur largeur, ainsi que l'épaisseur du fond les soutient au-dessus des neiges les plus profondes. Il y a encore un bois en travers avec un trou, afin d'y assujettir, en cas de besoin, une perche qui porte une petite voile. Les chiens qui tirent ces voitures sont de la taille de nos chiens de berger, excepté qu'ils ont de plus longues jambes. On leur met des bats, faits de griffes de rennes, qu'on leur lie au corps par devant & par derrière, avec de larges courroies.... Le premier chien est exercé à suivre le coup de fouet du cocher; frappe-t-il la neige à droite, il va à droite; frappe-t-il à gauche, il tourne à gauche; tant que le fouet ne se fait pas entendre, il reste dans la même direction. Si l'on s'écarte, on laisse cet animal aller à son gré, on est sûr qu'il tirera toujours du côté où il sentira la fumée; s'il ne le fait pas, c'est que le vent chasse la fumée du côté opposé. Les autres chiens suivent celui qui

R

précède, sans qu'on les excite. Ils vont presque continuellement au trot. S'il a dégelé, & que la neige fondue se soit de nouveau gelée, il n'y a pas moyen de les faire aller autrement qu'au pas".

Quelques jours avant d'arriver à Mangaséa, ville de la Tartarie Russe, lieu fixé pour celui de son exil, M. Wagner vit un spectacle assez singulier : " Nous entendimes tout-à-coup, dit-il, les cris perçans d'un oiseau de proie ; & nous aperçumes un aigle, nageant au-dessus du fleuve ; sur le champ trois de nos rameurs mirent à l'eau une petite barque, afin de chercher la raison de ses cris. Lorsque les Cosaques prirent l'aigle par une de ses ailes, pour le traîner dans la barque, ils virent qu'il avait au-dessous de lui un osselet, un des plus gros poissons du Jeniseï, dans lequel ses griffes avaient pénétré au point qu'il ne pouvait s'en défaire. Le poisson était trop pesant pour qu'il put l'enlever, & ce dernier, de son côté, n'avait pas la force de le tirer sous l'eau. On donna un coup de lance à l'osselet, on fit l'aigle & on le lia à la barque. On prétend que cet oiseau attaque souvent les plus gros poissons, & que, sans les enlever hors de l'eau, il les traîne jusqu'au rivage, puis il tâche de les faire sortir & les dévore... Arrivé à Mangaséa, dans l'espace de huit semaines, on me bâtit une maisonnette sur le bord de la rivière de Turuchan, à cent pas de la demeure du Woiwode. Comme on ne trouve pas de pierres à Mangaséa, ma maison fut construite de terre grasse, de bois, de tuiles & de chaux. Il y avait dans cette maison deux chambres avec des poêles de tuile.... Mes gardes, qui consistaient en trois soldats & un sergent, logeaient dans la chambre du côté du Turuchan : mes fenêtres donnaient sur la ville. Dans ma chambre était une sentinelle avec une épée nue à la main. Le Woiwode donna encore deux heures, afin que les soldats, qui étaient toujours deux heures en faction, pussent se reposer plus long-tems. On m'ôta couteau, fourchettes & épingles. Le sergent cousait le collet de ma chemise pour le fermer ; & il était obligé d'avoir soin, sous peine du *knout*, que je n'eusse jamais en main rien de pointu & de tranchant.—J'étais obligé de préparer moi-même mon manger. Mon menage qui, suivant les différens saisons, m'occupait plus ou moins, faisait en même tems un de mes passe-tems les plus agréables. Lorsque je n'avais rien à faire, je jouais du violon ou de la flûte traversière, ou je lisais dans l'un de mes livres ; comme je n'en avais que trois, je les relus souvent qu'enfin je vins à les savoir par cœur. Je tentai de suppléer au café, dont je ne pouvais me procurer, en grillant du seigle, des pois, du foin ; du pain & de l'avoine ; & il me parut que de tous ces divers articles l'avoine était celui qui

en avait le plus le goût. Pour m'amuser, je voulus essayer aussi de composer de la musique. On m'avait refusé de l'encre, des plumes & du papier. Le plâtre de mon fourneau me servait de papier de notes ; j'y tirais des lignes avec du charbon, je jouais mes compositions avec le violon, puis je les notais sur le fourneau, qui en fut bientôt couvert du haut en bas ; je fis ensuite des vers sur mon sort, qu'on pouvait chanter sur les airs que j'avais notés".

M. Wagner adoucisait ainsi, depuis quinze mois, l'amertume de son sort, lorsqu'une dispute qu'il eut avec un bas-officier, fut cause qu'on cloua les volets de sa chambre, & que, pendant tout le reste de sa détention, il fut complètement privé de la lumière du jour. " Outre les soldats qui me surveillaient, dit M. Wagner, ma société consistait en oiseaux, surtout en poules de mer & en oiseaux de neige ; en un petit chien noir & un petit cochon de lait de même couleur. Ces animaux mangeaient de tous mes alimens : le cochon de lait était dressé comme le chien, & avait beaucoup d'instinct. Près de ma table était un tronc d'arbre ; d'un côté le chien, de l'autre le cochon de lait appuyaient leurs pattes de devant ; si l'un d'eux s'écartait, il était condamné à jeûner. Je ne manquais pas d'amusemens pendant toute la journée : tantôt je m'amusais à écouter le chant des oiseaux de neige, tantôt je contemplais les combats de mes poules de mer ; je donnais des leçons de danse à mon nouveau sergent, & celui-ci, en retour, m'apprenait l'asbecki, ou l'alphabet Russe. Je lisais, jouais du violon, brochais des filers, cuisais du pain, & de semblables occupations font passer d'agréables momens à un pauvre prisonnier privé de la lumière du jour, & qui n'a rien de mieux à faire. Cependant je ne pouvais parvenir à m'étourdir sur mon sort : tous, & même le Woiwode, me disaient que j'étais le seul prisonnier en état de payer un rançon qu'on eut envoyé si loin, & que le seul moyen de me sauver était d'embrasser la religion Grecque. Mais ma délicatesse & ma conscience m'interdisaient une telle démarche : ma joie fut d'autant plus grande & plus inexprimable lorsque, le 27 Juin 1763, le Woiwode, Simon Simonowitsch, vint me lire l'ukase ou l'ordre souverain, par lequel on me rendait ma liberté ; on m'accordait un transport pour me conduire, avec tous les honneurs imaginables, jusques sur les frontières de la Courlande ; & l'on menaçait du *knout* quiconque ne me traiterait pas avec égards".

Ayant déjà donné peut-être trop d'étendue à cette notice, nous renverrons à une Feuille-prochaine d'autres citations concernant les habitans du pays que l'Auteur a parcouru, leurs mœurs, les singularités qu'ils lui ont offert, leurs usages bizarres, &c.

Nous n'avons encore annoncé que le titre d'un voyage intéressant, à la portée de tout le monde, qui peut également & instruire, & amuser. C'est le *Voyage de M. le Vaillant dans l'intérieur de l'Afrique méridionale* (1). Ce serait un peu tard aujourd'hui, pour en donner une notice : mais nos Lecteurs qui l'ont lu, nous pardonneront, même par cette seule raison d'en citer quelques traits, pour en donner une idée à ceux qui ne le connaissent pas.

Avec quel intérêt on lit le récit du danger que court le Voyageur, en poursuivant un Eléphant blessé, & les expressions de sa reconnaissance pour le Hottentot qui le sauva. "Je fuyais ; mais l'Eléphant gagnait à chaque instant sur moi. Plus mort que vif, abandonné de tous les miens (un seul accourait dans ce moment pour me défendre), il ne me reste que le parti de me coucher, & de me blottir contre un gros tronc d'arbre renversé ; j'y étais à peine que l'animal arrive, franchit l'obstacle ; & tout effrayé lui-même du bruit de mes gens qu'il entendait devant lui, il s'arrête pour écouter. De la place où je m'étais caché, j'aurais bien pu le tirer ; mon fusil heureusement se trouvait chargé : mais la bête avait reçu inutilement tant d'atteintes, elle se présentait à moi si défavorablement que, désespérant de l'abattre d'un seul coup, je restai immobile, en attendant mon sort. Je l'observais cependant, résolu de lui vendre chèrement ma vie, si je le voyais revenir à moi. Mes gens, inquiets de leur maître, m'appelaient de tous côtés. Je me gardais bien de répondre. Convaincus, par mon silence, qu'ils avaient perdu leur chef, ils redoublent leurs cris, & reviennent en désespérés. L'Eléphant effrayé rebrousse aussitôt, & saute une seconde fois le tronc d'arbre, à six pas au-dessous de moi, sans m'avoir aperçu ; c'est alors que me remettant en pied, à mon tour échauffé d'impatience, & voulant donner à mes Hottentots quelque signe de vie, je lui envoie mon coup de fusil dans la culotte. Il disparut entièrement à mes regards, laissant par-tout, sur son passage, des traces certaines du cruel état où nous l'avions mis".

"C'était alors que, couché le long d'un misérable tronc d'arbre, à la merci d'un animal furieux dont l'œil égaré me cherchait de toutes parts, qui, s'il se fût tourné vers moi, m'anéantissait sur la place ; c'était alors que mon cœur, tout palpitant d'effroi, s'ouvrait aux charmes d'un sentiment délicieux que m'inspirait un de ces Humains dont les Nations policées ne parlent qu'avec horreur ou mépris ; que, sans les connaître, elles regardent comme des êtres

atroces, le rebut de la Nature ; en un mot, un Sauvage de l'Afrique, un Caffre, un Hottentot. Ce jeune homme qui ne m'avait pas un seul instant abandonné, mais qui, m'ayant vu tout à coup disparaître, accourait à mon secours, & me cherchait vainement. Je l'entendais à travers les broussailles m'appeler d'une voix étouffée : puis, s'adressant à ses camarades qui le suivaient d'un peu loin, humiliés, confondus, leur reprocher leur lâcheté au milieu du péril. "Que deviendrez-vous, leur disait-il en son langage expressif & touchant, que deviendrons-nous, si nous avons le malheur de trouver notre infortuné maître écrasé sous les pieds de l'Eléphant ? Oferez-vous jamais retourner au Cap sans lui ? De quel œil soutiendrez-vous la présence du Fiscal ? Quelle que soit votre excuse, vous passerez pour ses vils assassins ; c'est vous en effet qui l'avez assassiné. Retournez au camp ; pillez, dispersez ses effets ; devenez tout ce que vous voudrez ; pour moi, je ne quitte point cette place ; vivant ou mort, il faut que je retrouve mon malheureux maître, & j'ai résolu de périr avec lui". Il accompagnait ce discours de gémissemens & de sanglots si touchans, que, dans le moment le plus critique, je sentis mes yeux se mouiller, & l'attendrissement succéder aux glaces de l'effroi. Mon coup de fusil fut un signal de joie ; je me vis à l'instant entouré des miens, & pressé dans les bras de mon cher Klaas avec des étreintes si vives, qu'il ne pouvait se détacher de mon corps. Ce fidèle garçon baissait tour à tour ma figure & mes vêtemens ; ses camarades eux-mêmes, pénétrés de regrets & dans une attitude suppliante, tendaient les mains vers moi, comme pour implorer leur pardon. Je pris soin de les consoler".

Ceux qui ont pensé que les femmes n'étaient point capables d'un courage constant & réfléchi, pourront trouver ici des faits qui combattent leur opinion. Voici le portrait que fait l'Auteur des hommes & des femmes qui composent la Colonie Hollandaise. "Nés la plupart dans les rochers, une éducation grossière & sauvage en a fait des Colosses pour la force ; habitués dès leur tendre jeunesse à épier & à surprendre les animaux monstrueux de l'Afrique, ils ne sont absolument bons que pour un premier coup de main, ou pour réussir dans une embuscade ; ils ne tiendraient point à découvert en rase campagne, & ne reviendraient certainement pas à la charge ; ils ne connaissent point le courage par le côté qui fait honneur, mais par celui que donne l'unique sentiment de sa force ou de son adresse ; &, si l'on se rappelle mon aventure avec eux dans la baie de Saldanha, on peut juger qu'elle cadre à merveille avec ce que j'en dis actuellement. Il n'en est pas

(1) L'édition originale de cet ouvrage était chère, on en a fait une seconde, bien soignée, sur bon papier. On en trouvera des exemplaires à Lausanne, chez M. M. Hignou & Comp. à L. 5. ... 5 f. broché, argent de France.

ainsi de la plupart des femmes. Courageuses avec réflexion, leur sang-froid ne connaît point d'obstacles ni de périls : non moins habiles à manier un cheval & à faire le coup de fusil que leurs maris, elles sont autant infatigables qu'eux, & ne reculeront pas à la vue du danger ; ce sont de vraies Amazones".

IMITATION libre d'un morceau de Claudien.

Heureux qui vit content dans son petit domaine,  
 Libre de préjugés, d'avarice & de gêne ;  
 Qui parcourt, appuyé sur un simple bâton,  
 L'humble verger, qui vit les jeux de son enfance ;  
 Qui vieillit sous le toit, témoin de sa naissance,  
 D'un bifaïeul encore habite la maison ;  
 Qui n'adora jamais la fortune légère,  
 Et qui jamais ne but dans une onde étrangère ;  
 Marchand intéressé, courant toutes les mers,  
 Il ne va point chercher l'or d'un autre univers ;  
 Il fuit également la trompette bruyante  
 Et d'un procès douteux la poursuite rongeante ;  
 Craignant l'éclat des Cours, le faste des palais,  
 Du chaume, à leur tumulte, il préfère la paix.  
 Content de son domaine, entouré de collines,  
 Il ne se rend jamais dans les villes voisines ;  
 D'un ciel toujours serein, il chérit la beauté,  
 Ne dépend de personne, & vit en liberté.  
 Les fastes des Consuls ne font point son année,  
 C'est des mêmes saisons la marche fortunée :  
 L'hiver par ses frimats, l'été par ses chaleurs,  
 L'automne par ses fruits, le printemps par ses fleurs,  
 Du tems marquent pour lui la course passagère ;  
 Sans soucis & sans crainte, il fournit sa carrière.  
 Il n'a de conseillet que la seule raison ;  
 Il n'a, dès son berceau, vu qu'un même horizon ;  
 Du milieu de ses champs, il voit briller l'aurore,  
 Au fond de ses vergers la nuit le trouve encore.  
 Du passé satisfait, il jouit du présent,  
 Et l'avenir, pour lui, n'a rien de menaçant.

A. G. M.

J'ai vu avec plaisir & beaucoup d'intérêt que vous ayez cherché, dans une de vos Feuilles, à démontrer combien il est inhumain de maltraiter les animaux ; mais, Messieurs, plus ce sujet est intéressant, plus il vous eut été permis, ce me semble, d'y revenir souvent, puisque ce n'est guère que par des efforts redoublés qu'on peut parvenir à déraciner les erreurs chez le peuple. Peut-être parviendriez vous plus facilement à lui prouver sa cruauté, en l'éclairant sur le degré d'intelligence ou de sensibilité dont les animaux sont susceptibles, & qu'il n'apperçoit point, ou qu'il se plaît à ne point appercevoir. Je pensais à ce moyen, en lisant les traits d'intelligence de deux renards que vous avez inférés, il y a quelque tems, dans votre Feuille ; aujourd'hui j'y ai

pensé encore en lisant la lettre suivante de M. Boissy d'Anglas à Nîmes. Des hirondelles bâtirent leur nid près de sa fenêtre : " J'eus le plaisir, dit-il, d'être témoin de leurs actions & d'étudier leurs mœurs à mon aise. La femelle couvait alors, & le mâle lui apportait à manger avec une exactitude dont j'étais édifié. Il voyageait pour cet objet, lorsque j'apperçus très-distinctement une hirondelle étrangère s'approcher du nid & venir tout doucement rendre visite à l'hirondelle ma voisine. Elle en fut très-bien reçue ; je fus témoin de leurs caresses réciproques ; j'entendis leur gazouillement, & ce ne fut pas sans un très-grand scandale que je vis, à n'en pouvoir douter, l'infidélité de ma voisine. Malheureusement le mâle survint, & sa présence déranga le tête à tête. Il fut aussi choqué de ce procédé que je l'avais été. Il poursuivit le galant qui échappa, & il revint se plaindre amerement à la femelle. Il ne la maltraita point comme je le craignais, mais il lui fit de sanglans reproches.... cet accident n'a pas troublé long-tems la paix du ménage".

Si ce trait ne tendait pas à mon but ; si, comme il pourrait bien arriver, il ne servait qu'à m'attirer de mauvaises plaisanteries de la part de quelque prétendu bel esprit, au moins le suivant que je vais rapporter ici, viendra sûrement mieux à l'appui de mon opinion, & ne paraîtra pas de nature à me mériter de ces sortes de plaisanteries. Le grand Haller, à son lit de mort, disait à un de ses amis que ce qu'il se reprochait le plus, & ce qui le tourmentait cruellement, était la cruauté que, pour faire des expériences, il avait exercé sur une chienne, qui après qu'il lui eut fait ouvrir le ventre, & que dans cet état on lui eut apporté ses petits, les lechait malgré ses douleurs, leur faisait toutes les caresses que son affreuse situation pouvait lui permettre.

Annonces des Mariages qui se publient actuellement dans nos Eglises.

Jaques, fils de feu Jean Holzer, de Moosfeldorf, Paroisse de Bouchée ; & Jeanne Françoise Marie, fille de feu Jean Chavan, d'Espalinge, habitans à Lausanne.  
 Antoine, fils de feu Etienne Agumac, natif de Geneve ; & Henriette, fille de feu J. Louis Martin, veuve de Louis Favre, de la Corporation Française de Lausanne, domicilié à Geneve.  
 Pierre Louis, fils de feu Abraham Lavanchy, Bourgeois de Lutry, habitant à Lausanne ; & Anne, fille d'Auguste Scherer de Trachselwald, demeurant à Lausanne.  
 Jaques François, fils de Salomon Marmet, Bourgeois de Granges & de Mollens ; & Jeanne Louise, fille de J. Daniel Vernaud, de Renens, l'un & l'autre domestiques à Lausanne.

M O R T S.

Jean Louis Collet, Tisserand de sa profession, de la Corporation Française, âgé de 63 ans.  
 Jean Philibert Hennard, Cordonnier, Bourgeois de Bouvens, âgé d'environ 54 ans.

# JOURNAL DE LAUSANNE.

I MAI 1790.

Le SOLEIL se leve à 4 heures 51 minutes, & se couche à 7 heures 9 minutes.  
La LUNE se leve à 10 heures 7 minutes du matin.

*Observations Météorologiques.*

Dates.	THERMOMETRE.			BAROMETRE.		
	7 heur. du mat.	2 h. après midi.	9 heur. du soir.	7 heur. du mat.	2 h. après midi.	9 heur. du soir.
22 Avril	7. 3.	8. 9.	6. 1.	26. p. 8. lig. 0	26. p. 7. lig. 10	26. p. 7. lig. 8
23 . . .	3. 1.	0. 0.	2. 1.	26. 5. 3	26. 5. 3	26. 5. 2
24 . . .	11. 1.	3. 8.	1. 0.	26. 6. 2	26. 5. 0	26. 4. 1
25 . . .	0. 0.	7. 0.	2. 1.	26. 3. 7	26. 3. 0	26. 3. 0
26 . . .	11. 0.	4. 2.	1. 1.	26. 2. 5	26. 2. 10	26. 3. 3
27 . . .	12. 0.	8. 9.	3. 5.	26. 4. 5	26. 4. 8	26. 5. 2
28 . . .	12. 2.	9. 0.	5. 2.	26. 5. 0	26. 5. 0	26. 4. 7

## BELLES-LETTRES.

*IDÉES PATRIOTIQUES sur la méthode & l'importance d'une Éducation Nationale, pour assurer la régénération de la France. Par M. RAYMOND DE VARENNES, Avocat. Paris, 1790, & se trouve à Lausanne chez M. Fischer, Libraire.*

CET ouvrage ne doit pas intéresser seulement la Nation Française, il offre des vues, des maximes, des principes qui concernent tous les hommes en général, qui tendent directement à leur bonheur, à la prospérité de leur patrie. Nous ne nous arrêterons point sur ce que l'Auteur expose de relatif aux grands intérêts qui, dans ce moment, occupent nos voisins; ce serait trop nous écarter de notre plan que d'en occuper nos Lecteurs, mais nous ne croirons point en sortir en leur faisant connaître quelques endroits de cette production qui offrent un intérêt général. "L'éducation de l'homme, observe M. Raymond, fut toujours difficile à soigner, diriger, former & accomplir, parce qu'elle a sans cesse eu pour but de soumettre son caractère sauvage aux loix souvent sévères des lieux & des tems où il naquit..... Il s'égaré, il se perd, s'il n'est docile qu'à la faiblesse. Il faut donc le contraindre; le tourmenter pour le rendre meilleur.... Les cris de l'enfant semblent annoncer déjà son caractère d'indépendance & l'em-

pire qu'il prétend s'arroger sur ses semblables.... On a prétendu, puérilement, que ces gemissemens présageaient la fatalité attachée au destin de l'homme". S'il nous était permis d'avoir une opinion sur des objets d'une aussi haute importance; si les bornes de cette Feuille nous en laissaient la facilité, nous essaierions de combattre la plupart de ces assertions, de démontrer que l'éducation ne doit jamais consister à tourmenter l'élève, qu'il se présente de bien plus heureux moyens à suivre; & enfin, que c'est avec aussi peu de fondement qu'on attribue, au premier développement de son caractère, les pleurs, les gemissemens que fait entendre l'enfant dès sa naissance, qu'on a cru en trouver la cause dans un présage, dans un sentiment des maux auxquels il va être exposé.

Ce serait peut-être ici la place de proposer à nos Concitoyens un plan d'Education nationale, de mettre en balance les motifs qui nécessiteraient que nous en adoptassions un, & ceux qui doivent nous engager à laisser chez nous l'instruction particulière & l'instruction publique telles qu'elles y sont suivies; mais un semblable sujet demanderait seul un ouvrage étendu: nous nous en sommes occupés, nous nous sommes même permis de rassembler nos idées, nos observations sur cette partie importante de l'Administration. Peut-être nous publierons dans ce Journal quelques morceaux de notre travail; dans ce cas, nous les soumettrons, avec la modestie que nous

de vous imposer, à l'examen & aux lumières de nos Compatriotes instruits & éclairés; & nous nous trouverons heureux lorsqu'ils nous tiendront quelque compte de notre zèle pour le bien public ou que notre opinion sera conforme à la leur. Entraînés par l'intérêt que ce sujet important nous inspire, nous avons interrompu la notice de l'ouvrage de M. *Raymond*. Nous y revenons. "L'utilité de l'éducation, dit cet Auteur, se démontre par le grand inconvénient qui résulte de n'en point avoir. Les peuples qui ont négligé cette branche principale d'administration politique, sont devenus les esclaves de leurs voisins ou les bourreaux de leur patrie.... J'appelle bonne éducation une série de principes & de préceptes moraux conformes à la nature, à la religion & aux loix de l'Etat dans une proportion raisonnable.... Semblable à l'espèce, l'éducation est immense & indéterminée. L'œil ne peut la fixer toute entière; les sens se perdent dans ses recherches; la raison seule a droit d'en saisir tous les rapports & de les calculer. Qu'elle doit donc être étendue cette raison de l'Instituteur! que ses plans doivent être variés! que leur explication doit être lumineuse! mais sur-tout qu'il faut de sagesse pour distribuer à chacun l'aliment qui lui est propre!". On voit que M. *Raymond* a senti toute l'importance de son sujet. On peut conclure en conséquence qu'il s'en est occupé avec attention, avec sagesse, avec quelque succès; mais on y sera plus disposé encore, ce nous semble, après avoir lu son ouvrage. Cependant, & il faut l'avouer, M. *Raymond* a quelquefois des opinions qu'il serait facile de combattre, & il emploie souvent ce ton de déclamation qu'il faut bien se garder de confondre avec la chaleur du sentiment, avec le feu de l'éloquence, & auquel la vérité, la sagesse & saine raison n'ont point besoin d'avoir recours pour se faire entendre.

Nous terminerons cette notice par la citation d'une allégorie, peut-être mieux pensée qu'elle n'est écrite, & qui tend à démontrer combien il est imprudent, il est dangereux de vouloir élever les enfans au-dessus de la sphère de leur conception. "J'ai vu, dit-il, des plantes bien préparées sortir de la main de la nature: le sol qui les nourrissait, quoique de peu d'apparence, convenait parfaitement à leur constitution; elles s'élevaient sans soins, parce qu'elles portaient un germe heureux; ignorées de la multitude, elles végétaient sans éclat, & devaient faire seulement les délices du hameau où elles naquirent. Un cultivateur extravagant, frappé de la beauté de ces plantes, croit ajouter à leur valeur, en les portant sur le sommet d'une montagne; elles seront, dit-il, mieux exposées aux rayons du soleil; leur développement en deviendra plus prompt. La belle

perspective que je vais me procurer! Elles croissent dans l'oubli, elles fixeront l'attention générale.... Qu'arriva-t-il? Sous l'aridité d'un sol embrasé par la vive chaleur du soleil, leur sève s'étend, s'irrite, s'énerve, se dessèche; bientôt leurs tiges verdoyantes se fanent & s'affaissent, & même, avant qu'elles tombent de lassitude & de faiblesse, la foudre a renversé ces plantes téméraires".

## V A R I É T É S.

LETTRE de M. le Chevalier de B\*\*\* à M. le Marquis de V....

.....Permettez-moi de vous dire quelques mots sur les habitans des montagnes que j'ai parcourues dans la Suisse, & particulièrement dans les Cantons de Lucerne & d'Underwald.

Ils ont presque tous une constitution forte & heureuse, grâce aux avantages singuliers que leur situation leur donne, soit pour le moral, soit pour le physique. Ils respirent un air assez calme & toujours froid, bien transparent, bien pur & bien rare. Leur pays fournit des plantes d'une grande vertu, & l'abondance des troupeaux les met en état de se borner au lait & au fromage pour toute nourriture.

Ils sont robustes & froids comme les hommes du Nord; mais ils ont les sens plus fins. Leur sang circule avec lenteur; mais l'esprit animal abonde chez eux, ce que j'attribue à la vertu balsamique des plantes qui donne au laitage un goût exquis, & qui parfume l'air pendant l'été.

Les causes morales réunies avec les physiques, font pour eux un rempart invincible contre l'intempérie des passions. N'allez pas croire cependant que ces Montagnards n'aient pas un cœur aussi bien que vous, aimables habitans des plaines & des villes. L'Amour vient aussi quelquefois brûler de ses feux les sommets glacés de l'Helvétie, & peut-être ne se plait-il pas moins dans les châlets paisibles du Grindelwald que sous les lambris dorés des palais qui bordent la Seine.

L'aspect seul des grands objets qui les environnent invite à la méditation & aux rêveries. On se rappelle dans ces vallons solitaires l'amant que l'on serra, en pleurant, contre son sein, & dont il a fallu se séparer; on s'y rappelle aussi la maîtresse chérie à qui l'on avait juré d'être fidèle, & à côté de laquelle il serait si doux de vivre & de mourir dans ces retraites romantiques.

Il faut être un peu poète pour voyager en Suisse. Les tableaux que l'on y rencontre exaltent nécessairement l'imagination. De noires forêts de sapins qui retentissent du cri des aigles; le fracas des cascades



Cette habitation souterraine était remplie d'une odeur infecte, j'en fortis bientôt....

Le mariage de leurs filles est, pour les Tunguses (†), une espèce de négoce souvent très-lucratif. C'est à celui qui offre le plus de pelleteries & de rennes vivans que le pere accorde sa fille, sans s'embarrasser qu'elle y consente ou non. La même chose a lieu chez toutes les autres hordes sauvages, même chez les Tartares, avec cette différence cependant que, chez ces derniers, le pere, après être convenu du prix, cède; pour quelque tems, sa fille à son nouveau gendre, afin qu'il puisse savoir si elle lui conviendra. Si elle est bientôt enceinte, le mari la garde, & paye au pere le prix de l'achat: si elle demeure stérile, il la renvoie & ne donne rien. Le sort de cette infortunée est alors de mourir, sans trouver un second mari, & d'être détestée de ses parens, parce qu'elle leur est inutile. Un Tartare qui a beaucoup de filles s'enrichit toujours, si elles sont jolies. S'il est encore dans la fleur de l'âge, il emploie l'argent qu'on lui a donné pour sa fille aînée, à acheter une seconde femme, afin d'avoir des enfans, dans l'espérance que parmi ceux-ci il aura des filles qu'il pourra vendre quand elles seront nubiles...

Dans toute la Sybérie, tant dans les villes qu'à la campagne, on ne voit que du verre dit de *Mazie* (\*). Là où cette pierre n'est pas abondante, on l'ôte en hyver, & on la remplace par de la glace. On taille un morceau de glace de la grandeur de la fenêtre, & on l'y emboîte; tout autour on applique de la neige bien fine, sur laquelle on verse ensuite de l'eau; le froid la gele, & elle devient même si compacte que les plus grandes ardeurs de l'été ne parviennent pas à fondre une semblable fenêtre. Aussi n'en voit-on point d'autres dans tous les villages au-delà du Tobolsk.

Un Invalide, plus que centenaire, s'est présenté devant le Roi d'Angleterre, donnant la main à ses deux enfans, dont l'un était âgé de quatre-vingt ans, l'autre de neuf seulement. Il réclamait une pen-

(†) Peuples Tartares qui habitent la partie orientale de la Sybérie & sont soumis à l'Empire Rusien.

(\*) *Glacies Mariae*, ou *Verre de Moscovie*. C'est une espèce de pierre transparente, se divisant, à l'aide d'un couteau, en lames parallèles ou en feuillets très-minces & flexibles. On l'emploie sur-tout pour faire les vitres des vaisseaux de flotte, parce que leur flexibilité les rend moins sujettes à se casser par l'ébranlement des falves de la canonade. C'était de cette pierre que se faisaient les vitres des fenêtres & les glaces des litières couvertes des Dames Romaines. Les Religieuses l'appellent *pierre à Jésus*: elles en font de petites glaces qu'elles mettent devant des images: c'est de là qu'est venu le nom de *glacies Mariae*.

sion que l'Etat ne lui payait plus, parce qu'on le croyait mort.

La livraison du cinquante-deuxième Cahier de la *Rédaction du Journal de Paris*, ou *Tableau des opérations de l'Assemblée Nationale*, depuis son ouverture, qui se fera le 4 de ce mois, fermant la première année de l'abonnement à cette *Réimpression*, l'on avise qu'on s'y abonne & qu'on en renouvelle les Soucriptions à Lausanne chez *Hignou & Comp.*; à Berne, chez *M. Emanuel Haller*; à Neuchâtel, chez *M. Fauche-Borel*; & à Geneve, chez *M. Bonnant au Bureau d'avis*.—Le prix de ce Journal est de L. 8 argent de Suisse, payables à l'avance. Le port de chaque Cahier, de 16 pages grand in-8°, n'est, dans tout le Canton de Berne, que la moitié de celui que l'on payerait pour une lettre simple. L'on a encore quelques exemplaires de la première année, qu'on pourrait remettre pour le prix de L. 6 argent de Suisse.

(NB. Le silence des Soucripteurs annoncera qu'ils renouvellent leur abonnement, & on continuera de leur expédier leur exemplaire.)

#### *Naiweté de Life \*\*\*.*

Un célèbre Docteur nous disait d'un air grave: Evitez trois écueils qui viennent du malin, Fuyez, fuyez le *sexé* & renoncez au *vin*, Jamais du *jeu*, sur-tout, ne vous rendez esclave.

Alors Life, & d'un ton très-haut, Nous dit, "me voilà donc, Messieurs, sans nul défaut, Et je mérite bien qu'on m'aime & qu'on m'adore; Je ne bus jamais que de l'eau, Le *jeu* fatigue mon cerveau, Et les femmes..... je les abhorre."

Par M. G\*\*\*\*\*.

#### *Annonces des Mariages qui se publient actuellement dans nos Eglises.*

Louis, fils de feu George Bugnion; & Louise, fille de feu J. Samuel Martin, tous deux de Lausanne.

#### M O R T S.

Judith Convert, femme du Sr. Jean George Schickler, Pâtissier, Bourgeois de Balle, âgée de 62 ans.  
Mr. Jacques Barthelemy Vernede, d'Amsterdam, âgé de 69 ans.  
Sr. J. Daniel Andrieux, Bourgeois de Vallangin, Comté de Neuchâtel, âgé de 85 ans.  
Marc Louis Duvoisin, fils mineur.  
Noble & Généreux Pierre George De Gumoens, ancien Capitaine au service de Hollande, Citoyen de Berne & de Lausanne, âgé d'environ 70 ans.  
Jean Pierre Curchod, fils mineur.

# JOURNAL DE LAUSANNE.

8 MAI 1790.

Le SOLEIL se leve à 4 heures 42 minutes, & se couche à 7 heures 18 minutes.  
La LUNE se leve à 1 heure 44 minutes du matin.

Observations Météorologiques.															
Dates.	THERMOMETRE.						BAROMETRE.								
	7 heur. du mat.		2 h. après midi.		9 heur. du soir.		7 heur. du mat.		2 h. après midi.	9 heur. du soir.					
29 Avril	7. 3.	o†	8. 9.	o†	6. 1.	o	26. p.	4. lig.	7	26. p.	5. lig.	3	26. p.	5. lig.	2
30 . . .	†3. 1.	o†	o. o.	o†	2. 1.	o	26.	6.	3	26.	5.	2	26.	5.	3
1 Mai	†3. 1.	o†	3. 8.	o†	3. o.	o	26.	4.	o	26.	3.	9	26.	3.	8
2 . . .	†2. o.	o†	7. o.	o†	2. 1.	o	26.	2.	11	26.	3.	9	26.	5.	o
3 . . .	†2. o.	o†	4. 2.	o†	2. 1.	o	26.	5.	5	26.	5.	7	26.	5.	8
4 . . .	†2. o.	o†	8. 9.	o†	3. 5.	o	26.	4.	3	26.	4.	o	26.	4.	o
5 . . .	†2. 2.	o†	9. o.	o†	5. 2.	o	26.	3.	3	26.	3.	9	26.	4.	2

## VARIÉTÉS.

Lausanne 3 Mai 1790.

**L**E mari qui se plaint si fortement, dans votre N°. 15, de la négligence de sa femme, m'intéresse d'autant plus que sa situation a une grande analogie avec la mienne, què je crois cependant plus triste encore. Vous en allez juger, Messieurs. Je suis veuf depuis quelque tems; j'ai deux filles, dont l'aînée a le goût du luxe & des plaisirs bruyans; & l'autre, qui marche à peu près sur les traces de sa sœur, se livre à une extrême négligence.

Vous observerez certainement que, si je voulais avoir des filles modestes, soigneuses, il fallait les élever d'une maniere propre à remplir mes vues. Sachez, Messieurs, qu'à cet égard je n'ai rien à me reprocher: mon seul tort est de n'avoir absolument écouté que ma passion, & point du tout des parens & des amis, qui, connaissant mon caractère, sentoient très-bien que le goût de Mlle \*\* pour le luxe & la frivolité empoisonneroit inmanquablement, par la suite, un mariage que mon imagination embellissoit de tous ses charmes.

Sans vous occuper des premiers tems de mon mariage, je dois cependant avouer un nouveau tort qui ajoute beaucoup à mes regrets, c'est, qu'au lieu de faire sentir délicatement à mon épouse les devoirs de son état, & de chercher insensiblement à diminuer son goût pour le luxe & la frivolité, je fis le con-

traire, en l'augmentant toujours davantage, par un entier dévouement à ses volontés, & j'achevai ainsi de gâter son caractère, en le rendant encore plus exigeant & plus indocile.

Cependant, comme tous les honnêtes gens sentent naturellement la nécessité d'élever leurs enfans de façon qu'ils puissent être heureux & mériter, par leur vertu, l'estime publique; dès que j'eus le bonheur de devenir pere, car je croyais alors que c'en étoit un, je songeai sérieusement à en remplir les devoirs, & je sentis que rien ne pouvoit m'être plus doux, persuadé que c'est l'éducation, selon qu'elle est bonne ou mauvaise, qui nous fait, du moins en grande partie, ce que nous sommes, je jouissois déjà, par anticipation, de mes succès. Mais, hélas! je ne tardai pas à reconnaître que je m'étois singulièrement abusé, & l'expérience la plus affligeante vint achever de me convaincre, que le pere de famille le mieux intentionné, ne peut qu'échouer dans l'éducation de ses enfans, si la conduite & les moyens que son épouse emploient, s'opposent sans cesse à ses vues.

La maniere dont ma femme élevoit mes filles, me faisoit faire, par moment, de bien tristes réflexions. Avant que j'eusse des enfans, sa dépense étoit, sans doute, très-grande, mais dès-lors ce fut bien autre chose. Ses amies, qui avoient les mêmes goûts, trouvoient toujours, ainsi que ma femme, qu'il manquoit quelque chose à la parure de mes enfans, &

tout ce qu'elles jugeaient convenable d'y ajouter, était exécuté sans aucun renvoi; aussi ma maison restait-elle sans cesse d'ouvriers, de marchandes de modes & de mille autres *brimborions* très-couteux; de plus, ma femme ne manquait presque jamais de profiter de l'occasion des marchandes & des ouvriers pour satisfaire à tous ses caprices. A peine mes filles avaient-elles, pour ainsi dire, marcher, que déjà ma femme s'occupait du maître à danser & du maître de musique qu'on leur donnerait; & je voyais, qu'ainsi que leur mere, elles étaient remplies de toutes sortes de volontés, & que leur penchant pour le luxe & les friandises se développait en elles toujours davantage.

Pénétré d'un chagrin d'autant plus profond que ma femme n'ignorait pas combien tout ce qui se passait sous mes yeux affligeait mon cœur, je lui dis un jour, avec beaucoup de douceur, mais, à la vérité, d'un air profondément affligé, bien propre à faire connaître mon extrême mécontentement, que sa conduite, avec nos enfans, était entièrement opposée à mes principes; sange, ma très-chere femme, lui dis-je, que ma fortune d'ailleurs ne me permet pas de subvenir à tant de dépenses, que nous ne saurions trop leur faire sentir, soit pour nous, soit pour eux, que la prospérité est inconstante, que la modestie, l'amour du travail & l'économie sont les seuls moyens qui puissent la fixer le plus sûrement; ainsi, loin de donner à nos enfans des goûts ruineux, & en même tems très-dangereux pour leurs mœurs, accoutumons-les, ma très-chere amie, à l'économie, aux soins du ménage; les filles bien élevées ne doivent point être étrangères dans leur propre maison; il est donc très-important, qu'avant toutes choses, elles apprennent tout ce qu'il convient de savoir pour la bien diriger avec intelligence. Appellées à devenir meres de famille, nous devons les préparer de bonne heure à en remplir sagement tous les devoirs.—Je parlais d'abondance & comme un homme affecté douloureusement du sentiment qui l'anime. J'étais disposé de m'étendre davantage sur la matiere que je traitais & à en développer toutes les conséquences, lorsque je fus contraint de m'arrêter, voyant ma femme pâlir de colere, en faisant néanmoins des efforts pour la réprimer. *Monfieur*, me répondit-elle, avec une lécheresse qui navra & déchira mon cœur, *je le vois bien, il vous fallait épouser une servante & non une Demoiselle de mon état; je ne souffrirai jamais, pour vous complaire, je le répète, jamais, que mes filles en fassent le métier: si donc, si donc de vos sentences—Voyez M. \*\*, Mme \*\*, qui sont, vous ne pouvez disconvenir, des gens comme il faut, s'ils élèvent leurs filles, comme vous prétendez, bourgeoisement, que nous élevions les nôtres...*

Mais, ma chere femme, vous ne m'avez pas bien compris.— *Je ne vous ai que trop compris, Monfieur*; & après ces mots, elle quitta brusquement la place pour s'enfermer dans sa chambre, d'où je l'entendais répéter, en sanglottant, qu'elle était la femme la plus malheureuse qu'il y eut dans le monde. Je ne fais point encore positivement ce que c'est que des gens *comme il faut*; cependant, toutes les fois que j'ai réfléchi sur cette façon de parler, & que j'ai eu occasion d'examiner le naturel & la conduite des personnes auxquelles elle s'appliquait, j'ai toujours cru voir assez clairement que c'étaient au contraire des gens *comme il ne faudrait pas*.

Je vous ai fait connaître, Messieurs, par un trait saillant, la conduite & le caractère de ma femme, parce que ce moyen m'a paru le plus propre, non-seulement à me justifier auprès de vous, mais encore à vous faire connaître, à quelques nuances près, par des conséquences toutes naturelles, quelle est la conduite & le caractère de mes filles. Je ne puis, comme vous le sentez de reste, vous présenter ici la plupart des moyens que j'ai mis en usage pour toucher & persuader ma femme; ce que je puis assurer, c'est que je fis, à cet égard, tout ce qu'un honnête homme peut faire, sans recourir à des moyens extrêmes; mais, voyant à la fin qu'en lui parlant raison, je ne faisais que l'irriter, sans la convaincre, & que les affaires, loin d'en aller mieux, n'en allaient, au contraire, que plus mal encore; qu'on me faisait passer pour un homme sans goût, pour un bourru, un avare, &c. je pris le parti de me taire & de souffrir en silence ce que je ne pouvais empêcher; car d'après l'immoralité des principes de ma femme, il n'est pas besoin de vous dire, que c'était toujours inutilement que je répétais à mes filles la maniere dont il convenait qu'elles se gouvernassent. Les dissertations sur les modes nouvelles, les bals, les spectacles, les soirées ruineuses n'en allaient pas moins leur train; la mere donnait l'exemple, & les filles renchérisaient encore sur elle. C'est au triste souvenir que j'éprouve, en ce moment, que je sens une bien douloureuse émotion s'emparer de mon cœur... Hélas! ma pauvre défunte reconnut trop tard les torts qu'elle avait eus avec moi & avec nos enfans; une maladie longue lui fit sentir alors bien vivement toute l'incapacité de ses filles. Les maux la rendaient inquiète, exigeante; nos deux domestiques ne pouvaient suffire au service de la maison, & des filles, dont l'une avait vingt-un ans & l'autre vingt-deux ans passés, n'étaient pas capables de lui rendre, en quelque maniere, les plus petits devoirs: faisaient-elles chauffer un bouillon, il sentait la fumée; un linge, le plus souvent elles le rouffissaient ou le brûlaient; elles ne savaient comment s'y

prendre pour faire cuire le plus léger remède , un œuf à la coque, &c. Leur demandait-on, en certains momens pressans, quelques-unes de ces choses d'usage, qui se trouvent pour l'ordinaire dans toutes les maisons, elles étaient toujours dans un embarras extrême, & les cherchaient étourdiment, au hasard, comme on le ferait dans une maison étrangère.

Ma chère femme ne cessait de leur répéter, d'un air qui annonçait assez combien les regrets ajoutaient à ses maux : *suivez, mes enfans, les conseils de votre pere; pût à Dieu, pour moi & pour vous, que je les eusse suivis !... & puis, de profonds soupirs ! des gémissemens sourds !... souvent le cœur gros, & le visage baigné de larmes, elles se jetaient à son cou, en répétant, avec des accens de voix inexprimables : oui, ma bonne, oui, ma chère maman, nous les suivrons !... nous les suivrons !... En mourant, elle me pressa les mains contre son cœur avec tant d'énergie & de sentiment ; ne pouvant parler, elle me fit des signes d'affection & de repentir si expressifs, si touchans, que sa mort me plongea, pendant plusieurs jours, ainsi que mes filles, dans la plus grande consternation.*

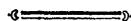
Ma femme était d'une humeur assez égale & assez douce, tant qu'elle n'était pas contredite ; elle n'était pas non plus sans avoir d'excellentes qualités, & ses défauts, j'en suis pleinement persuadé, n'étaient que le fruit de la mauvaise éducation qu'elle avait reçue.

Mes filles, il faut leur rendre justice, ont le cœur excellent, mais le goût du luxe & de la frivolité a tellement pris en elles de fortes racines, sur-tout chez l'aînée, que je crains qu'il n'étouffe entièrement toutes les bonnes dispositions qu'elles font de tems en tems paraître. La cadette, pourtant, a un peu moins de luxe & de penchant pour les plaisirs bruians, mais elle est d'une insouciance & d'une négligence, qui semble me laisser encore moins d'espoir. L'aînée taille, brise & brûle, souvent pour ne laisser nulle trace de ses dégâts, les choses qui ne sont pas pleinement au goût du jour ; mais du moins elle a soin de ses hardes, &c. Va-t-on dans la chambre de la cadette, on y verra & rubans, & chemises, & robes, & chapeau, & fouliers, le tout péle-mêle, souvent moitié sur des chaises & moitié sur le plancher. Sa table est toujours couverte de poudre, de paquet de crins, de pelotons de cheveux, & de mille autres choses ; parmi tous ces fatras se trouvera sa montre, ses bijoux, des gants, des dentelles, un portefeuille, &c. Et tout ce que je peux lui dire à cet égard, comme à tant d'autres, est parfaitement inutile.

Les personnes qui prisent les talens agréables, trouveront que mes deux filles dansent bien, qu'elles

ont de la voix, du goût & s'accompagnent assez bien de la guitare. J'avoue que je prends quelquefois beaucoup de plaisir à leur entendre chanter certains Duos de nos célèbres compositeurs, & si on leur avait enseigné l'utile, je serais très-charmé qu'elles fussent ce qu'elles savent. Mais, outre que de tels talens ne sauraient me dédommager de l'ignorance dans laquelle elles sont de tout ce qui ferait si important qu'elles connussent ; j'ajouterais que ces talens doivent être contenus par de bons principes, & que, sans leur secours, ils ne cessent d'être très-dangereux. Or mes filles, comme vous le voyez, Messieurs, n'en ont reçu aucun, je vois que, malgré tous mes efforts, je ne puis espérer de lutter, avec succès, sur-tout dans l'âge des passions, contre de vieilles habitudes qui les entraîneront sans cesse dans de brillantes sociétés, (à la vérité, j'y mets obstacle autant que je le puis,) où, pour récompense des plaisirs qu'elles y procurent, on caresse leur amour propre, & par-là on leur donne toujours plus d'éloignement pour les principes & les connaissances utiles que je désire si fortement de leur inculquer ; car elles écrivent mal, ne savent ni orthographe, ni arithmétique, & n'ont jamais lu que des ouvrages frivoles, certainement plus propres à les égarer qu'à les instruire.

J'ai cru, Messieurs, appercevoir deux avantages essentiels, en faisant connaître au Public, par le moyen de votre Feuille, la principale cause des chagrins & des inquiétudes que je ne cesse d'éprouver. Le premier, d'apprendre aux jeunes gens d'écouter, de préférence à leurs passions, les personnes honnêtes & expérimentées, qui cherchent à les détourner d'un mariage qui ne peut que leur être funeste. Le second, de faire sentir, de plus en plus, aux peres de famille, la nécessité de donner à leurs filles une éducation mieux raisonnée, plus patriotique que celle, en général, qu'on leur a donné jusqu'à présent.

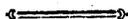


On trouve chez MM. Barde, Manget & Comp. ; à Geneve, & chez les principaux Libraires de la Suisse, la Continuation des Mille & une Nuits, contes Arabes, quatre gros volumes in-12°. broché Liv. 7: 4 sols.—Idem pour compléter le Cabinet des Fées, 4 vol. in-8°. ornés de douze belles gravures, L. 16.—Idem quatre vol. in-12°. mêmes figures, L. 10.—De plus, la Collection complète des Mille & une Nuits, en 9 gros vol. in-12°. avec 27 gravures, L. 22. 10. f.—Idem sans figures, L. 16. 4 f. argent de France.

La suite du manuscrit précieux, sur lequel avait travaillé M. Galland, ne se trouvant pas dans la bibliothèque du Roi de France, elle vient d'y être

apportée par Dom Denis Chavis, Arabe de nation, Prêtre de la congrégation de St-Bazile, appelé à Paris par le Gouvernement, pour prendre soin de la partie Arabe de la bibliothèque du Roi. Ce Savant a entrepris d'enrichir la littérature Française de la traduction de ce charmant ouvrage, qui fait suite aux *Mille & une Nuits*, déjà données par M. Galland: il a associé à son travail, pour rédiger l'ouvrage sur la version la plus exacte, M. Cazotte, Auteur connu du poëme d'Olivier, du *Diable amoureux*, du *Lord impromptu*, & de beaucoup d'autres ouvrages goûtés du Public. On peut présumer que les beautés des originaux Arabes, transmises littéralement par un Traducteur aussi éclairé qu'intéressé à la gloire de sa nation, n'ont rien perdu dans les mains d'un Traducteur qui a répandu autant de fraîcheur, de grâces & d'enjouement que l'a fait M. Cazotte dans ses propres ouvrages.

C'est donc avec une entière confiance qu'on peut présenter au Public cette suite des *Mille & une Nuits*, qui n'est pas inférieure aux premiers volumes traduits par M. Galland. On y retrouvera la même imagination, le même intérêt, la même variété; c'est un voyage de plus dans de vastes contrées de l'Orient, en général fort peu connues parmi nous. Outre le mérite de fournir une lecture attachante & récréative, ce recueil offre encore une source d'instructions sur les mœurs & la religion des peuples d'une grande partie de l'Asie; sur les usages, le caractère & l'espece de philosophie qui y gouverne les esprits.



## BELLES-LETTRES.

*FRAGMENT de la cinquieme Éclogue de Virgile, traduite en vers patois de Gruyere.*

M É N A L C A S, M O P S U S.

M É N A L C A S.

Profitins, cher Mopsus, deis précieux momens,  
Que nos baillé in staus liüs dau vipro l'agrément.  
Mè tçanto; avuei grâhe, tèt, te meinès la hlotta;  
Eprauvims on concert affetàs sur sta motta.

M O P S U S.

Ménalcas, t'is l'einä; tè deivo respètar:  
Avuei tè volontîrs sus tot pret dè tçantar:  
Car inque por t'avurar le fein fond dè mon caur,  
Tès accents ll-ant por mè lès tçermos les ples daus.  
Màs deis vents dau Cutçent la badina sohlàie,  
Breinè trûp le fohî, que tint sta plaihe ombràie;  
Allims dèfos sti pin, aut, se te l'amès mix,  
Allims dins l'antro frec que n'ind est qu'à très pids:

Ouna vigne servage ind dècauré l'intràie,  
A Fauno dus tot temps ha grotta est consacràie.  
Ley menèri tès pàs; le tès noublès tçanhons  
M'auffretront dau plèsir & d'utiles lehons.  
Màs, se durs font mès vers, ben pardonna à mès Musès  
Ci dèfôt d'agrément que ma geounehe excusè.

M É N A L C A S.

Amynthas, le scès prau, per staus vanis solet  
Oùsè tè disputar le prix dau flageolet.

M O P S U S.

N'ind seïs pàs forèpris, dins soun orguet extrém  
Ci Bergir dèsièreit deis vers le Diù li-mimo.

M É N A L C A S.

Dè tès tçampihros airs rëcita lès ples bills  
Tityre on boquenet vuerdè prau lès troppis.  
Tçanta Còdrus, que mueit, por sovar sa patria;  
Tçanta dau tendro Alcon la piausa industria,  
Quand perhe dè ci trèt sur le cou dècotchi  
La serpent que tigneit son fes intrèfitchî;  
Aut plains dins tès tçanhons ci caur tendro & cèlébro,  
Que por Dèmophon expira eis bouards dè l'Hèbro.

M O P S U S.

Souffre, qu'à d'òtros geouars haus tçants tè rësèrvès,  
On souget ples totçent vuet tè tçantar m'ind vès.  
Gl-é fait deis vers novis d'ouna rara structura;  
Sur lès reins d'on fohî l'ind verriis la gravura:  
Màs quand gl-arri fourneit, quemanda qu'à l'instànt  
Mon cudiaus dè rival, se paut, ind fassè atant.

M É N A L C A S.

Dè tès tçants & deis fios scès gea la diffèranhe  
Incontre tè Amyntas, mògrà soun arroganhe,  
Ll-est co le gràta-cul pris d'on roseir brellent,  
Le meleir qu'au pommeir le cèdè dus tot lien.

—

*Annonces des Mariages qui se publient actuellement dans nos Églises.*

Bénédict, fils de Pierre Louis Goley, du Chenit & de Bré-tigny, habitant à Laufanne; & Jeanne Marie, fille de David Samuel Vuillens, de St. Cierge, habitant au Mont.  
Moïse Philippe Daniel, fils de Pierre Louis Baud, d'Épalinge, habitant à Laufanne; & Jeanne Susanne, fille de feu Jean Isaac Audibert, de Paudex.

M O R T S.

David François Bonnard, fils mineur.  
Susanne Louise Duvoisin, fille mineure.

# JOURNAL DE LAUSANNE.

15 MAI 1790.

Le **SOLEIL** se leve à 4 heures 33 minutes, & se couche à 7 heures 27 minutes.  
La **LUNE** se leve à 5 heures 10 minutes du matin.

## Observations Météorologiques.

Dates.	THERMOMETRE.			BAROMETRE.		
	7 heure. du mat.	2 h. après midi.	9 heure. du soir.	7 heure. du mat.	2 h. après midi.	9 heure. du soir.
6 Mai	+5. 2.	o + 9. 3.	o + 7. 7.	o 26. p. 4. lig.	2 26. p. 4. lig.	3 26. p. 5. lig. 2
7. . .	+5. 8.	o + 13. 4.	o + 11. 2.	o 26. 4.	3 26. 4.	o 26. 3.
8. . .	+7. 9.	o + 14. 5.	o + 12. 3.	o 26. 3.	1 26. 3.	o 26. 4.
9. . .	+9. 2.	o + 15. 2.	o + 13. 0.	o 26. 3.	3 26. 4.	1 26. 3.
10. . .	+10. 0.	o + 17. 3.	o + 13. 0.	o 26. 2.	2 26. 2.	5 26. 2.
11. . .	+8. 0.	o + 12. 2.	o + 10. 0.	o 26. 2.	11 26. 3.	o 26. 4.
12. . .	+9. 0.	o + 10. 0.	o + 10. 2.	o 26. 3.	3 26. 3.	1 26. 2.

## BELLES-LETTRES.

**SONGES & VISIONS PHILOSOPHIQUES**, par *M. MERCIER*, *Auteur* du *Tableau de Paris*, 2 vol. 1790. Paris, & se trouve à Lausanne chez *M. Fischer, Libraire*.

Peut-être on croira que *M. Mercier* a voulu saisir l'esprit du moment, pour nous donner des *Songes & des Visions*, & s'est flatté de les faire passer heureusement au milieu de cette foule de *Rêves philosophiques* ou *politiques* dont on nous a, depuis quel que tems, ou si enrichis, ou si appauvris. Peut-être l'on dira qu'il a déjà laissé entrevoir son faible pour ce genre de production dans son ouvrage intitulé : *Mon Bonnet de Nuit*; qu'il a voulu se mettre à la portée commune, &c. &c.—De telles réflexions, de telles conjectures n'entreraient point dans notre plan: en conséquence, nous nous contenterons d'observer que cet ouvrage pourra se lire avec quelque plaisir, avec quelq'intérêt, avec quelque fruit; que tout n'y est pas *Songes & Visions*; qu'enfin l'on pourra répéter, à l'égard de cette production, le genre d'éloge, exprimé un peu singulièrement & accordé à presque tous les ouvrages de *M. Mercier*, c'est qu'elle se laisse lire. Nous en allons citer ici un morceau contre le goût de l'Antiquité poussé à l'excès. «Après avoir lu deux cents pages d'*Homere*, versionné par

un Moderne, je m'endormis, & j'aperçus, sous un dôme, à moitié démolí, entre quatre pilastres, à moitié rongés par le tems, une figure couchée sur de vieux manuscrits.... C'était l'Antiquité; elle ne pouvait souffrir ce qui était moderne. Je lui présentai une carte géographique; elle voulut lire, & n'y comprenant rien, elle fit mine de la déchirer. On tira un coup de canon, elle crut que c'était la dissolution du monde; un ballon vint à passer au-dessus de sa tête, elle la baissa comme s'il allait l'écraser; je tirai une étincelle d'une machine électrique, elle se cacha le visage d'effroi & d'étonnement. Je voulus néanmoins converser avec elle, & je ne pus pas achever trois phrases, car elle était si ignorante qu'il fallait lui expliquer les premiers principes de l'astronomie, de la géographie, de la chimie.... Tout à coup une foule d'hommes, à la physionomie dure, l'environnerent & se mirent à lui voler des lambeaux de sa robe; ils tiraillaient ces lambeaux; &, parés de ces vols, ils se croyaient plus riches & plus magnifiques”.

## ÉCONOMIE.

*M. Salviat* vient de publier un Mémoire sur l'avantage de boucher exactement les tonneaux aussi-tôt qu'on y a introduit du vin nouveau. Nous avons du regret de ne pouvoir placer ici ce Mémoire en en-

tier. Peut-être nos *Manipuleurs* du vin y auraient puisé quelques lumières sur un art qui n'a sûrement pas encore atteint toute la perfection dont il est susceptible. Ce que nous en allons extraire pourrait toutefois leur en donner quelque idée.

Bien des personnes, dit M. *Salviat*, regardent comme un paradoxe insoutenable le principe que j'établis, qu'il est très-utile de fermer les tonneaux remplis de vin nouveau. Le préjugé que le vin fera sauter la bonde, qu'il s'élancera & se perdra en partie, ou qu'il forcera les fonds & fera casser les cercles, est si enraciné qu'il sera bien difficile de le détruire.

Je puis au moins attester que des expériences répétées depuis quinze ans, m'ont pleinement convaincu qu'il était mal fondé.

Tout le monde sait combien la vapeur, connue des Chymistes & des Physiciens sous le nom de *Gaz*, qu'exhale une cuve en fermentation, contribue à la perfection du vin. Le vigneron le plus inepte conjecture de la force de cette vapeur quelle sera la qualité de son vin. Effectivement c'est le gaz qui renferme ce parfum si agréable; c'est lui qui en est le principe conservateur & qui lui donne de la force; plus il abonde, plus la liqueur devient précieuse.

Tout le monde sait aussi que le vin renferme des parties spiritueuses très-subtiles, appellées par les mêmes Chymistes *esprit recteur*, *huile éthérée*, desquelles, quel que soit leur nom, dépendent sa finesse & sa délicatesse.

Il est donc très-essentiel de les retenir, c'est ce que les *Ænologistes* enseignent, en prescrivant de couvrir la cuve; mais aucun d'eux ne prescrit de boucher fortement le tonneau avec la bonde; ils se contentent de dire qu'il est très-utile de mettre sur l'embouchure une feuille de vigne, avec du sable, ou un tuileau, & de remplir les barriques deux fois par jour dans le commencement, &c. Ces moyens ne sont pas suffisans pour empêcher l'évaporation du gaz, ni de la partie la plus spiritueuse. Il faut un moyen plus fort pour les contenir.

On doit bondonner le plus fortement que l'on peut les tonneaux aussitôt qu'on y a mis du vin. Quoiqu'on ne les remplisse pas tout de suite, on ne doit pas moins y mettre la bonde, ni l'ôter qu'au moment qu'on y ajoutera d'autre vin, & la replacer sur le champ. Il n'y aura pas de déperdition d'esprit ardent, ni de gaz, le tout se combinera avec le vin; au lieu de s'évaporer, on augmentera la force & la durée, & lui donnera un goût plus flatteur. Si l'on craint que le tonneau ne saute, qu'on l'appuie avec une poutre qui touchera au plancher d'en haut. Mais à moins que les pièces ne soient pourries ou mal couchées, l'on n'a sûrement rien à craindre.

Tant que la fermentation durera on ne touchera

pas à la bonde. L'on est dispensé, par cette méthode, de verser journellement du vin dans les tonneaux & de les tenir toujours pleins. Bien loin de les remplir, c'est qu'il faut, au contraire, avoir grand soin d'y laisser environ deux pouces de vide; sans cette précaution la liqueur briserait alors les barrières de sa prison; mais, en l'observant, je puis assurer qu'on n'a rien à redouter de pareil.

Chaque propriétaire se réglera, pour le vide à laisser dans ses tonneaux, selon la nature de son vin; la première année qu'il suivra la méthode que je propose, il pourra visiter plusieurs fois par jour les tonneaux, & mettre un fausser au haut du fond de devant qu'il ouvrira, s'il aperçoit quelque dérangement; la seconde année, il faudra à quoi s'en tenir.

Telle est en substance le Mémoire de M. *Salviat*; nous laisserons à nos Lecteurs de prononcer sur l'utilité de la méthode qu'il propose; nous observerons seulement que M. *Mourgue*, de l'Académie de Montpellier, s'est occupé du même objet, & qu'il a obtenu les mêmes résultats.



## V A R I É T É S.

*Des heureux effets de la Douleur sur les hommes.*

La Douleur est une action; le Plaisir en est la cessation rapide. Il est du destin de l'homme de vivre au milieu des douleurs. Je ne dirai pas: la douleur par elle-même est un bien; mais c'est un mal d'où naît le bien. La stérilité produit l'abondance; la pauvreté fait naître les richesses; la grande injustice réveille le courage; la douleur, en un mot, est le principe moteur de tout le genre humain, la cause de tous les mouvemens de l'homme, qui, sans elle, serait un animal paresseux & stupide, sujet à périr peu d'instans après sa naissance. L'enfant assoupi compte à peine quelques heures d'existence, quand la soif le réveille. C'est de cette douleur qu'il apprend à extraire le lait; c'est elle qui donne à sa langue & à ses lèvres le mouvement nécessaire par lequel il le fait passer dans son estomac. Sans la douleur, insensible à toutes espèces d'alimens, la mort serait après de son berceau: ce premier besoin satisfait, il semble être dans une indifférence passive; il dort, si la douleur ne le réveillait pas, quels principes pourraient le rappeler à la vie? Nous-mêmes, dans un âge plus avancé, jamais nous ne nous réveillons spontanément. La douleur, occasionnée par la longue pression des parties sur lesquelles nous nous reposons, est le principe qui nous fait ouvrir les yeux. Et de fait, quelle est la première de nos actions après le réveil? de changer de posture, d'étendre nos muscles. Quelquefois on se réveille en sursaut, parce

qu'un fonge pénible agite douloureusement notre imagination. Sans la douleur, il serait naturel au sommeil de nous conduire à la mort. Qu'il arrive un désordre dans notre organisation, c'est la douleur qui nous en prévient & nous porte à le réparer. Sans la douleur, le fer, le feu, les autres êtres nous détruiraient partiellement à la longue, sans que nous nous en fussions aperçus. Sans la douleur, la vie de l'homme ne serait qu'une végétation courte, qui nous laissant évanouir faute d'aliment, nous exposerait bientôt aux derniers traits de la mort. Si l'homme était insensible à la douleur du froid, du chaud, de l'humidité, des maladies, qui jamais eut bâti des cabanes & des maisons; qui jamais eut pensé par quel travail il pouvait préserver son corps? Si la douleur de la faim ne lui servait pas d'aiguillon, quels attraits eussent eu pour lui la vie pastorale, la chasse, & la culture des terres; ou s'il eut fait ce premier pas, ces arts, & ceux qui les avoient, eussent été des limites qu'il n'eut jamais osé franchir. Mais la fécondité de l'espèce multiplia les douleurs, & nous porta à la recherche des moins capables d'en supporter l'activité. L'industrie parut: d'abord elle se fit remarquer par des rapines & des actes de violence; bientôt après, elle établit des propriétés; enfin le petit nombre de ceux qui pouvaient tirer parti des actions de leurs semblables, s'épargnèrent les douleurs de la fatigue, & se réfugièrent dans un état de repos & d'inertie, état naturel de l'homme qui ne connaît pas la douleur. Dans la fuite des siècles, les douleurs morales se joignirent aux douleurs physiques. Les jalousies de l'autorité se développèrent dans l'homme: le faste & l'orgueil de quelques-uns insulterent à la simplicité du plus grand nombre. Quelques-uns se réveillèrent, & pour se soustraire à la douloureuse humiliation, se livrèrent avec confiance aux fatigues de l'héroïsme & du génie. D'autres, pour parvenir au même but, devinrent Guerriers, Législateurs, ou Philosophes. C'est ainsi que tout le bien dont ce monde se glorifie a sa racine dans un mal: c'est ainsi que la douleur est le principe de l'action; que l'homme, pour s'y soustraire, recherche volontairement ou affronte les petites douleurs, quand il croit, par ce moyen, pouvoir fuir les plus grandes.



*Est-il avantageux pour la Société que les femmes deviennent plus coquettes qu'elles ne le sont ?*

J'ai lu quelque part, qu'un honnête homme aimait les femmes, mais qu'un séducteur les adorait. Je les ai adorées dans les premiers transports d'une jeunesse sensuelle & fougueuse; je les ai aimées en-

fuite, lorsque l'ardeur des sens a fait place au sentiment: enfin je les respecte maintenant. Ce serait manquer à ce respect que de prendre la défense de la coquetterie; ce serait même y manquer que de soupçonner les femmes capables de voir cette défense avec plaisir, & de l'embrasser dans l'espérance d'en obtenir, pour récompense, un coup d'œil favorable. Périrait à jamais une semblable idée! Oui, sexe aimable, qui fit autrefois ma gloire & mon humiliation, en qui je trouvai la source de tout mon bonheur & de toutes mes peines; dont le pouvoir suprême m'éleva par un mot à l'égal de la Divinité, & par un mot aussi me replongea dans les abîmes infernaux: que je fois puni de ma bassesse si jamais je te donne un conseil suborneur! que de tous les châtimens je subisse le plus cruel! que je fois puni par l'entière privation de tes célestes faveurs! que je fois, enfin, attaché au char d'une Coquette!

Mais qu'est-ce que la Coquetterie dont on parle si souvent, quoique moins fréquemment encore que les occasions ne s'en présentent? Pour le savoir, si j'envisage d'abord l'étymologie de ce mot, je vois qu'il vient évidemment de *coqueter*, qui signifie *faire le coq*, ou bien aller distribuant les faveurs à une douzaine, plus ou moins, de prétendants. Je ne m'arrêterai point à cette définition étymologique, parce que je fais trop, qu'ainsi que nos voisins nous en fournissent un nouvel exemple dans les révolutions successives des nations, de leurs loix, de leurs mœurs, de leurs usages, les langues subissent des changemens qui font attacher aux mots de nouvelles idées accessoires, ou même contraires à celles qu'ils avaient originairement exprimés; pour le savoir, je n'ouvrirai point les *in-folio* poudreux, dans lesquels je trouverais les pensées de quelques hommes solitaires, plus faits pour définir les formes substantielles & les quiddités du manuel métaphysique que propres à définir les termes du manuel d'amour.

Je feuilleterai plutôt le grand livre du monde, ce livre par excellence, où les idées générales, éparées en apparence, mais concentrées en effet, peuvent fournir à l'observateur attentif des notices aussi justes sur ces différens objets que les travaux desséchés de nos Philosophes de cabinet.

Life, sortant d'une pension, ou venant de la campagne à la ville, ou, enfin, étant présentée dans le monde, soit pour la première fois, soit après un deuil conjugal, Life, dis-je, passe tous les matins un certain tems à la toilette; elle ne néglige point la culture des attraits dont la nature bienfaisante l'a décorée; elle a soin que les boucles ondoyantes de ses blonds cheveux flottent négligemment, pour répondre à la molle douceur de ses yeux languissans: ses robes, où le bleu céleste domine, sont faites de

manière à marquer sa taille svelte & légère; elle n'est point fatiguée de ses ouvriers, si son jupon, trop long, empêche de juger de la finesse de sa jambe par la délicatesse de son petit pied; le mouchoir noir, quelquefois délicieusement entr'ouvert, fournit à l'œil la matière agréable de la comparaison la plus avantageuse avec l'éclatante blancheur de son sein; rien, enfin, n'est omis pour relever ses appas, tout est employé avec intelligence, tout est mis en usage. L'enchanteresse! Quel goût dans son maintien! qu'elle doit bientôt faire de conquêtes! Life, d'ailleurs, en entrant dans les assemblées, est également honnête avec tout le monde; on voit qu'elle cherche à se concilier tous les suffrages: elle répond à la galanterie d'un homme par une politesse, & aux brusqueries d'une femme, par une civilité. J'entends dire de tous côtés, même par les connaisseurs, que Life desire de plaire.

Au bout d'un certain tems, dans le nombre des hommes qui lui font la cour, Life en distingue machinalement un, auquel elle donne toujours le bras, lorsqu'il faut aller à la promenade; le mets qu'il lui sert à un repas, est plus exquis que tous les autres dont elle a mangé; ses habits lui semblent toujours du meilleur goût, & elle trouve tout ce qu'il dit plus spirituel que ce qu'avancent tous les autres; son silence même lui paraît quelquefois un trait de génie; ce qu'il propose, elle l'avait toujours pensé; les Parties qu'il desire sont toujours celles dont elle avait formé le projet. Enfin l'instinct & quelques réflexions lui font connaître l'origine de ces préférences; elle sent, elle fait qu'elle l'aime. Son désir de plaire était auparavant vague & général, maintenant il a un but, il a un objet vers lequel il se dirige; elle était autrefois attentive à relever ses appas par les parures qui leur convenaient le plus; elle adopte, dès ce moment, celles qui font le plus d'effet sur son amant: tous les talens agréables étaient cultivés par elle avec une attention assez égale, maintenant elle s'occupe avec réflexion de celui qui la rapproche le plus de l'objet de son choix. J'entends dire de tous côtés, Life est une femme tendre.

Cependant Life, après avoir vécu quelque tems dans cette situation délicieuse, où le sentiment épuré de l'amour fait le bonheur de ceux qui l'éprouvent, se laisse subjugué par l'empire des sens impétueux; elle oublie les principes pour se livrer insensiblement au désordre d'un tempérament léger & fougueux; elle change d'amant tous les ans, en prend un, qu'elle quitte pour un troisième ou un quatrième, & passe ainsi, tour à tour, des bras de l'un dans les bras de l'autre: on dit même que, dans de certaines époques de sa vie, elle en a eu plusieurs dans le même mo-

ment, avoués dans le public & favorisés dans le particulier. O, pour le coup, Life est une femme galante.

Mais, non, Life n'a point eu les affections que je lui ai prêtées, la marche de son cœur a été tout à fait différente. Si, au lieu d'avoir passé du désir de plaire à la tendresse, & de la tendresse à la galanterie, elle s'occupe comme la femme qui a le désir de plaire, dès son demi jour, des soins importants de sa parure; si elle ajoute ensuite à l'art les souplesses du manège pour retenir, non pas un amant qu'elle veut rendre heureux, comme la femme tendre, non pas pour en retenir plusieurs qu'elle veut bien traiter comme la femme galante, mais pour en captiver une courbe pour lesquels elle ne sent aucun attachement; si Life attentive à ne leur marquer aucune préférence en présence les uns des autres, parlant à l'un, jouant de l'œil avec l'autre, & donnant un léger coup à un troisième, tandis qu'elle écrit à un quatrième, assure cependant, ou du moins laisse entrevoir à chacun en particulier, qu'il est l'objet chéri de sa sensibilité, & qu'elle n'attend qu'un moment favorable pour le rendre heureux; si, venant de flatter P\*\*\* de porter aujourd'hui ses couleurs, elle en fait une plaisanterie insultante avec L\*\*, qu'elle dupe de la même manière le lendemain; si elle leur accorde en particulier de légères faveurs qui ne sont rien en elles-mêmes, mais qui servent cependant à nourrir l'espoir; si enfin, pour rappeler quelque tourtereau qui s'échappe, elle a recours à de fausses larmes. Je vous demande, Lecteurs, comment vous appellerez cette femme pour le portrait de laquelle je n'ai trouvé que trop de modèles? Je vous le demande; pour moi, j'avoue que je l'ai toujours entendu appeler une *Coquette*.

(La suite dans une Feuille prochaine.)

Impromptu fait après avoir vu danser Mdlle \*\*.

Chacun disait: ah Dieu, quel beau visage!  
Quels traits charmans, & quel corps fait au tour!  
Pour moi, je dis, plein d'extase & d'amour:  
Anime, ô Dieu, ton plus superbe ouvrage!

Par M. O.....d de Concise.

#### M O R T S.

Demoiselle Jeanne Elizabeth Verney, fille mineure.  
Louis François Daniel Jaccard, fils mineur.  
Mr. Jean Antoine Bouet, de la Corporation Française,  
âgé de 76 ans.  
Une fille venue morte au monde.  
Isaac Louis Rouge, fils mineur.

# JOURNAL DE LAUSANNE.

22 MAI 1790.

Le SOLEIL se leve à 4 heures 34 minutes, & se couche à 7 heures 34 minutes.

La LUNE se leve à 11 heures 5 minutes du matin.

Dates.	OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES.					
	THERMOMETRE.			BAROMETRE.		
	7 heur. du mat.	2 h. après midi.	9 heur. du soir.	7 heur. du mat.	2 h. après midi.	9 heur. du soir.
13 Mai	10. 2.	15. 0.	13. 3.	26. p. 2. lig. 1	26. p. 3. lig. 1	26. p. 2. lig. 0
14. . .	10. 5.	17. 3.	14. 1.	26. 1.	26. 2.	26. 3. 4
15. . .	9. 9.	15. 3.	14. 0.	26. 4.	26. 5.	26. 6. 3
16. . .	13. 4.	18. 2.	14. 3.	26. 5.	26. 6.	26. 7. 1
17. . .	10. 4.	15. 2.	11. 2.	26. 6.	26. 5.	26. 4. 1
18. . .	12. 3.	17. 3.	15. 2.	26. 3.	26. 3.	26. 3. 0
19. . .	10. 0.	13. 9.	11. 3.	26. 2.	26. 2.	26. 2. 1

## VARIÉTÉS.

*Suite de la Réponse à la question : Est-il avantageux pour la Société que les femmes deviennent plus Coquettes qu'elles ne le sont ?*

LE desir de plaire naît avec tous les hommes & avec toutes les femmes; & si quelques individus montrent qu'ils n'en font point animés, ce sont des monstres dans l'ordre moral par le manque d'un sentiment nécessaire à l'ame: il est donc dans la nature ce desir, par conséquent très-louable, considéré dans toute son étendue & dans son développement sur tous les hommes. L'éducation, les principes sociaux qui le dirigent bientôt sur un seul individu, ne le rendent point méfistimable; plus concentré, il a plus de force, mais il n'est pas plus criminel.

Comme la nature ne se plie pas toujours à nos loix, il arrive fréquemment qu'il est des individus trop faibles pour lui résister, sur-tout lorsque ces individus possèdent, avec des sens voluptueux, une ame ardente qu'ils enflamment encore; alors la nature fait violer les loix de la société, ces loix qui en font la prospérité & en font le soutien; la femme galante devient seulement criminelle au tribunal des mœurs, sans le paraître ni au tribunal de la Philosophie (\*), ni à celui de l'amant.

(\*) On fait que la Philosophie a eu, tout comme les

Si, au contraire, la femme, loin d'avoir une ame ardente dans laquelle le desir de plaire soit fécondé par l'illusion des sens, est douée d'une ame froide, dans laquelle le desir de plaire soit seulement fécondé par la vanité, au lieu de devenir galante, elle devient Coquette. Les sources de la Coquetterie sont donc, 1°. le desir de plaire; 2°. la froideur de l'ame; 3°. la vanité; il n'est point nécessaire de s'appelantir sur l'odieux des deux dernières, &c.

La Coquetterie ne peut jamais être avantageuse aux hommes; j'en ai vu plus d'un enlacé dans les filets de ces Syrenes enchanteresses, mais, n'ayant cédé qu'à l'empire des sens, en conséquence, nulle vraie jouissance, & partant, nul vrai plaisir; car, dans tels cas sur-tout, nous avons beau nous élever au sublime de l'amour Platonique, toujours la nature nous ramene aux sens. En supposant même que, par un hasard extraordinaire, le moment heureux de recevoir le salaire de notre constance soit arrivé, nous ne goûtons point de plaisir pur; le souvenir de rivaux également flattés devant nous, nous poursuit jusques dans les bras de la Coquette, & jamais son charme n'est assez puissant pour qu'elle nous fasse croire, contre toute apparence, qu'elle nous les fa-

Empires, ses âges & ses révolutions; un jour nous pourrions définir, dans cette Feuille, nous pourrions caractériser la Philosophie dont il est ici question.

crisie sans réserve, & que nous en sommes le seul couronné. En vain m'objectera-t-on que la rivalité pique & fait veiller sur soi; je dirai, que l'amour heureux transporte & fait tenter les plus généreux efforts; on ne réussit pas moins quand on a pour objet de plaire à sa maîtresse que lorsqu'on veut éclipser ses rivaux. S'il était permis de s'appuyer des maximes contenues dans un opéra, j'ajouterais : quelle vertu ne donne pas l'espoir de plaire à sa maîtresse !

L'esprit de l'homme attaché au char de la Coquette n'y gagnera pas plus que ses sens; je me trompe, il y gagnera l'esprit de manège & d'intrigue, talent qui, tout méprisé qu'il est, ne me paraît pas l'être encore assez; il y gagnera l'habitude de s'occuper continuellement de bagatelles, de fadaïses, d'inepties; il y gagnera les habitudes & les inclinations de la Coquette dont il fera le vil esclave....

Je n'ai vu, dans la Coquetterie des femmes, nul avantage pour les hommes, je n'en vois également aucun pour les femmes même. Appellera-t-on de ce nom les momens passagers où l'amour propre de la Coquette est flatté d'un nombreux hommage? Mais, en accordant que ces momens soient vraiment un avantage, un bonheur dont elles jouissent dans leurs beaux jours, quels en sont les suites funestes & nécessaires? L'abandon général quand les fleurs de l'âge commencent à se faner, ou même avant cette époque, quand il paraît dans le même parterre une fleur plus vive & plus colorée. J'en ai vu de ces Coquettes qui commençaient à être sur le retour; j'en ai connus sans amans, sans amis, passant, dans la retraite, des jours solitaires & malheureux; elles subissaient le juste châtement d'avoir manqué à la nature, en érudant ses volontés, & d'y avoir fait manquer les autres, en les tenant en haleine; je les ai vues, macérées par le chagrin & par la tristesse, commencer à être tendres lorsqu'il n'était plus temps.

Vous croyez que la Coquetterie pourrait être avantageuse à une femme, parce qu'elle pourrait lui donner plus de grâces, plus d'agrément dans vos assemblées: il n'en est rien; j'ai souvent vu les plus Coquettes avoir le moins de ces grâces & de ces agréments. Si vous voulez rendre les femmes plus agréables, si vous voulez les rendre au désir naturel de plaire à tous & au désir social de plaire à un seul, faites qu'elles connaissent & consultent le goût; c'est ce goût qui manque dans la plupart, & non la Coquetterie. En général, dans tout pays, les femmes ne sont pas trop simples, mais elles sont trop maussades, trop naïvement gauches; que celles qui ne peuvent être originales, copient avec goût; elles ont dans ce pays, plus d'un modèle, que je citerais; mais on croirait que je fais la satire de celles que je ne nomme pas.

Si la Coquetterie n'est point avantageuse aux femmes qui s'y livrent, elle ne l'est pas davantage à celles qui ne l'exercent point & qui vivent uniment, soit dans l'ordre des femmes vertueuses, soit dans l'ordre des femmes tendres, soit dans l'ordre des femmes galantes. La Coquette leur enlève audacieusement; par les intrigues, soutenues de quelques charmes, leurs maris, leurs amis, leurs amans. Destituées d'occupations, & voyant la source de ce vuide affreux, la jalousie, avec toutes les fureurs qui l'accompagnent, remplit leur ame. De là ces médisances, ces calomnies, ces hostilités sourdes ou bien ouvertes, qui font passer aux uns & aux autres tant de momens douloureux & accablans.

Un seul ordre de femmes gagne peut-être à l'existence de la Coquetterie, c'est celui des Courtisanes. Une foule de jeunes gens, l'imagination échauffée par les agaceries de la femme Coquette, toujours suivies de froideur, n'étant plus maîtres de leurs sens, vont dans les grandes villes se jeter dans les bras de ces infortunées qui trafiquent de leurs charmes. Sans expérience, sans délicatesse, ivres de luxures, ils espèrent de trouver, dans la jouissance machinale, un dédommagement des tourmens que les Coquettes leur font souffrir par les espérances continuelles dont elles les leurrent. Mais l'avantage que la Coquetterie procure à ce seul ordre de femmes, & dans les seules grandes villes, suffira-t-il pour la faire regarder comme avantageuse à la Société?

M\*\*, le froid M\*\*, tiendrait pour l'affirmative; il dirait que les vices particuliers servent quelquefois au bien public; adoptant même cet exemple des Courtisanes, il renforcerait ceux qu'il a déjà donné dans la fable des Abeilles, où il prouve l'utilité du vol, parce que sans la crainte des voleurs on n'aurait besoin ni de barreaux, ni de serruriers, & que, sans leur punition, on n'aurait besoin ni de gibets, ni de bourreaux. Qu'il plaifante, si bon lui semble, pour moi, qui n'ai pas l'esprit absolument plaifant; pour moi, qui ai le défaut de prendre au sérieux tout ce qui tient au bonheur de mes semblables, je soutiens, que la Coquetterie, ce vice des sexes froids, qui nuit à tous les individus en particulier, ne peut, dans aucun cas, servir au bien général, & n'est point avantageuse à la Société.

## BELLES-LETTRES.

*OBSERVATIONS médicales & politiques sur la petite vérole, & sur les avantages & les inconvéniens d'une inoculation générale adoptée principalement dans les villes, où (après un Tableau historique de l'Inoculation) on essaye de prouver que, par son moyen, dans une seule année, la ville de Lon-*

dres pourrait sauver deux mille de ses habitans , l'Angleterre & l'Irlande entre vingt & trente mille , & l'Europe entiere trois cents quatre-vingt douze mille. Ouvrage traduit de l'Anglais de *W. Black*, D. M., sur la dernière édition, par M. *Mahon*, D. M. P., & Membre de la Société Royale de Médecine. A Paris, & se trouve à Laufanne chez M. *Fischer*, Libraire.

Le titre de cette production suffira & pour faire connaître le sujet qui y est traité, & pour annoncer l'intérêt qu'on pourrait prendre à sa lecture; en conséquence nous nous dispenserons d'en donner une notice, d'autant plus que nous ne pourrions la faire assez étendue pour la rendre utile, & que d'ailleurs cette traduction ayant paru, il y a quelques tems, sans doute est déjà connue des personnes de l'art.



*Le Massacre de la St-Barthelemi, & de l'influence des Etrangers en France durant la Ligue: Discours historique, avec les preuves & développemens.* Par GABRIEL BRIZARD, citoyen Français; 2 vol. Paris, & se trouve à Laufanne chez M. Fischer, Libraire.

Ce Discours a été prononcé, il y a quelques années, dans une Assemblée de six cents personnes. Il fut écouté avec intérêt; néanmoins, dans la crainte de réveiller des idées douloureuses, l'Auteur avait hésité de le donner au Public. Il a vu Charles IX, & c'est en sortant de la première représentation de cette tragédie qu'il a livré son ouvrage à l'impression.

M. Brizard aurait voulu effacer des fastes de la France ce jour affreux connu sous le nom de la Saint-Barthelemi; il eusse désiré en éteindre la mémoire. Ne pouvant mieux faire, il a cherché d'atténuer au moins l'opprobre, la tache dont il a couvert ses compatriotes "J'ai vu, dit-il, (dans une Epître dédicatoire faite avant les troubles actuels de la France) j'ai vu ma nation accablée sous le poids d'une grande accusation; flétrie dans les opinions de beaucoup de gens. J'ai vu les Etrangers triompher à ce sujet, & se venger de nos avantages, en nous renvoyant à la Saint-Barthelemi. J'ai lu dans le plus fameux des Ecrivains de ce siècle ces propres mots: *Le Français, au fond, est le peuple le plus cruel de l'Europe.* J'en ai fremi, j'ai senti que la chose ne pouvait être vraie. Tourmenté de cette idée, je me suis mis à la recherche des faits; j'ai voulu remonter aux sources".

Ces funestes & horribles sources l'Auteur les trouve dans le cœur dépravé de *Catherine de Médicis*; c'est dans un des fréquens comités qu'elle tenait avec ses confidens; c'est dans un de ces conseils d'Italiens où il n'y avait point de Français, que fut résolu le massacre. "Nés d'une mère Italienne, ayant sucé le lait d'une nourrice Italienne, entourés dès leur

berceau d'Italiens, les derniers Valois tenaient bien plus de leur mere que de leur pere; ils étaient moins Français qu'Italiens.... *Catherine* familiarisa de bonne heure *Charles IX* avec le sang; elle l'accoutuma à verser celui des animaux; elle lui donna les inclinations d'un boucher, afin qu'il eut bientôt celles d'un bourreau. Un de ses plaisirs était d'abattre d'un seul coup la tête des animaux qu'il rencontrait: c'est ainsi qu'il préludait à faire tomber celles de ses sujets.... Tout ce qui arriva depuis ne fut qu'une suite nécessaire de cette éducation perverse. Elle ne lui apprit de l'art de régner que la dissimulation. Pendant quatorze ans qu'il fut sur le trône, Médicis le tint sous sa tutelle; elle prolongea son enfance; elle le subjuguua.... Il était tellement enchaîné par sa mere, dit le Chancelier l'Hôpital, "qu'il n'avait plus de puissance, voire qu'il n'osait dire ce qu'il sentait". Elle ne le mit pas d'abord dans son fatal secret; elle le connaissait violent, impétueux, incapable de combiner & de favoriser une vengeance, seulement elle prit soin de lui inspirer une forte haine contre les Protestans....

La Reine, *Marguerite*, sa sœur, assure, dans ses Mémoires, que ce Prince eut beaucoup de peine à consentir au massacre. *Mézerai* dit, "ils eurent bien de la peine à arracher de lui un consentement bien précis; mais si-tôt qu'ils l'eurent obtenu, la Reine-mere & de favoriser une vengeance, seulement elle prit soin de lui inspirer une forte haine contre les Protestans.... Elle ne le mit pas d'abord dans son fatal secret; elle le connaissait violent, impétueux, incapable de combiner & de favoriser une vengeance, seulement elle prit soin de lui inspirer une forte haine contre les Protestans....

La Reine, *Marguerite*, sa sœur, assure, dans ses Mémoires, que ce Prince eut beaucoup de peine à consentir au massacre. *Mézerai* dit, "ils eurent bien de la peine à arracher de lui un consentement bien précis; mais si-tôt qu'ils l'eurent obtenu, la Reine-mere hâta le signal de plus d'une heure. Lorsqu'il l'entendit, il fut tellement ému qu'il envoya un ordre qu'on eut à surseoir encore un peu; mais on lui rapporta, que l'on en était trop avant". Il n'était plus tems: *Hé bien! s'écria-t-il hors de sens, qu'ils périssent donc tous; je ne veux pas qu'il en reste un seul qui puisse me le reprocher.* — Depuis le jour du massacre, & dès le soir même, il eut l'esprit aliéné; il ne vit plus que des spectres, des ombres sanglantes; il fut tourmenté par les furies, & il mourut dans le désespoir.

(La suite dans une Feuille prochaine.)



*EXTRAIT d'un Ouvrage sur la Suisse, publié il y a près de deux siècles.*

Au premier rang je mets les bains chauds de *Luech* Auquel on peut aller en Esté par la breche De ces Alpes qui sont du domaine Bernois Lesquelles vn petit à main droite tu vois. Au-dessus de ce bourg est vn val agréable. Où de Nature on voit la puissance admirable. Car, outre qu'il y a des chaleureux ruisseaux Qui se viennent mêler avec les froides eaux, L'Equinoxe arriuant ces eaux froides tarissent, Et jusques au printemps dans la terre croupissent. Mais les chauds toujours sortent abondamment. Des fourneaux incognus du terrestre element,

Si que de leur apport des bains on pourroit faire  
 Jusqu'au nombre de cent, s'il estoit necessaire.  
 Or ces bains sont de ceux de Bade differens  
 Qu'en edifices beaux ne sont tant apparens,  
 Que leur onde est plus claire, & que leur origine  
 N'emprunte ses effets d'une sulfureuse mine,  
 Ains des metaux cachez confusement dessous  
 Ces rochers orgueilleux, qui les rendent plus doux.  
 Et mesmes ont vertu de guerir la ratelle,  
 La goutte soulager, & chasser la grauelle:  
 Ils seruent aux lepreux, r'affermissent les os,  
 Et les nerfs affoiblis qui ne donnent repos,  
 Guerissent la chassie, & vieilles cicatrices,  
 Bref ilz sont à noz corps ennemis de tous vices,  
 Fors aux femmes qui sont près de l'enfantement,  
 Et ceux qui sont saisis d'un chaud debauchement  
 De Nature irrités, ou qui par secheresse  
 D'un viceré poulmon ressentent la destresse.

Du val montant le Rhone aux supremés dizains  
 Il y a pres de Brig encore d'autres bains,  
 Sulphurez toutefois, egaux en excellence  
 Aux premiers que j'ay dit, mais la magnificence  
 N'y est aux batimens: & sont seulement trois,  
 Dont chacun peut tenir quatre hommes quatre fois.  
 Que si quelqu'un est chaud ou des reins, ou du foye,  
 A ces bains il ne doit se hasarder en proye.

Or Dieu voulant encor cet Alpestre terroir  
 De plus fauoriser, pour le faire valoir,  
 Outre le fer & plomb luy a baillé du marbre,  
 Et parmi les sapins vne maniere d'arbre  
 Dict Meleze, ou Larix, arbre qui n'a pareil  
 Entre ceux qu'icy bas regarde le Soleil  
 (L'excepte toutefois du baume de Iudée  
 La diuine liqueur quand elle n'est fardée)  
 De cet arbre excellent tire le Païsan  
 Vn profit merueilleux, s'il veut, par chacun an.  
 Car ses extremités en la saison nouvelle  
 Seruent contre la lepre, & dedans sa moelle  
 Tout le temps de l'Esté se trouue une liqueur  
 Dont on ne peut assés estimer la valeur,  
 Ayant mesme vertu que la Terebentine  
 De qui sont les effects cognus en Medecine.  
 Or cet arbre n'a point cecy tant seulement,  
 Ains il produit encor vn certain excrement  
 De vertu nompereille au champignon semblable  
 Qu'on appelle Agaric à tous maux secourable,  
 Et principalement aux douleurs qui d'en-haut  
 Apportent à nos corps quelque mauuais défaut,  
 Comme le mal caduc, rage, melancholie,  
 Vertiginositez, iaunisse, frenaïse,  
 Il purge l'estomach, & la rate, & les reins,  
 Le siegme, & la colere, & les poulmons contrains

D'une visqueuse humeur; resoult les choses dures  
 Qui par nœuds amassez nous gehennent les jointures,  
 Il est aussi contraire aux oppilations,  
 Et du sang menstruel hait les corruptions,  
 Le faisant déloger soudain de la matrice,  
 Bref il est à tous maux vn remede propice.

C'est ainsi que le ciel, benin, s'est delecté  
 A remplir de ses biens ce pais ecarté.  
 Je ne veux point icy parler de mille plantes  
 Qui succent de ces monts les vertus excellentes.  
 Quiconque desireux fera de les sçavoir  
 S'en aille sur les lieux les rechercher & voir.

LA DIFFÉRENCE D'AGE.

Demain vous quittez le Couvent,  
 Et vous vous mariez, ma fille. —  
 Pour être mere de famille  
 Je me trouue encor bien enfant. —  
 Vous n'avez que quinze ans, Laurence,  
 Mais l'époux qui vous est promis,  
 A déjà trente ans accomplis. —  
 Ah bon Dieu quelle différence! —  
 Ce n'est que quinze ans plus que vous. —  
 Oui, mais quand j'aurai la trentaine,  
 Petite Maman, mon époux  
 N'aura-t-il pas la soixantaine?

Par M. MALLET de Geneue.

LES ÉTOILES ET LE SOLEIL, Fable, imitée de Desbillons.

Tous les petits flambeaux des Cieux  
 Disputaient de splendeur & de prééminence,  
 Quand, brillant d'un éclat cent fois plus radieux,  
 Le Soleil vint, par sa présence,  
 Terminer leurs débats, éclipser leurs honneurs.

Dès qu'un bon Roi paraît, adieu les grands Seigneurs.

Mémoire couronné par la Louable Société Economique de Berne, & dédié à LEURS EXCELLENCES, sur l'établissement d'une caisse d'assurance contre les incendies, dans le canton de Berne, par M. BRUCKNER, in-8°.

Afin de faciliter à un chacun l'acquisition d'un ouvrage aussi intéressant, M. Mourer cédera l'exemplaire à 8 batz.

M O R T S.

Charlotte Louise Meylan, femme de Charles François Capt, du Chenit, âgée de 35 ans.

# JOURNAL DE LAUSANNE.

29 M A I 1790.

Le SOLEIL se leve à 4 heures 19 minutes, & se couche à 7 heures 41 minutes.  
La LUNE se leve à 8 heures 47 minutes du soir.

*Observations Météorologiques.*

Dates.	T H E R M O M E T R E .			B A R O M E T R E .		
	7 heur. du mat.	2 h. après midi.	9 heur. du soir.	7 heur. du mat.	2 h. après midi.	9 heur. du soir.
20 Mai	+11. 3.	o +15. 3.	o +11. 5.	o 26. p. 2. lig. 1	o 26. p. 3. lig. 1	o 26. p. 3. lig. 0
21 . . .	+10. 3.	o +18. 1.	o +10. 7.	o 26. 3.	o 26. 2.	o 26. 3.
22 . . .	+12. 2.	o +17. 0.	o +13. 0.	o 26. 4.	o 26. 4.	o 26. 5.
23 . . .	+14. 1.	o +18. 1.	o +14. 0.	o 26. 6.	o 26. 5.	o 26. 5.
24 . . .	+13. 5.	o +19. 7.	o +15. 2.	o 26. 6.	o 26. 6.	o 26. 7.
25 . . .	+11. 3.	o +18. 2.	o +15. 3.	o 26. 8.	o 26. 8.	o 26. 8.
26 . . .	+14. 2.	o +17. 0.	o +14. 0.	o 26. 7.	o 26. 6.	o 26. 6.

## V A R I É T É S.

*EXTRAIT d'une Lettre adressée aux Auteurs du Journal.*

Lucerne, 24 Mai 1790.

UN précis de notre Assemblée à Olten, où j'arrivai lundi soir, pourrait vous faire plaisir. Je trouvai déjà une centaine de Compatriotes au premier souper. L'on y chanta une nouvelle chanson helvétique, pleine d'énergie & de patriotisme, dont l'Auteur, M. le Professeur *Muller* de Lucerne, nous recommencera *Gessner* à plusieurs égards. Sa jeunesse, sa timidité & l'ignorance de ses propres talens ne font que mieux ressortir son mérite. Le mardi, notre Président, M. *d'Orelli*, lut un discours des plus intéressans sur les mœurs des anciens Suisses. Les anecdotes jusqu'alors inconnues, auquel il servait de cadre, nous firent regretter, à tous, de n'avoir pas hérité de la bonhomie & de la sainte simplicité du vieux tems. Le soir, nous allâmes en troupe chanter les chansons de *Guillaume Tell* & de *Nicolas de Flue* sur les ruines d'un vieux château qui domine l'Aar & une partie de l'Argau. Nous avions avec nous un Français de distinction, nommé *Hérait de Chevèlle*, ami de la révolution, quoiqu'il y perde la moitié de sa fortune: il joua heureusement sur son nom de Hérait, en inscrivant, en dessous, sur le

pan d'un mur chargé de nos signatures, ces mots-ci:  
*Divisque videbit*

*Permixtos heroas & ipse videbitur illis.*

Le lendemain, mercredi, la séance commença par la lecture d'un morceau charmant, dont l'Auteur ne veut pas être connu, traitant de l'influence de la religion pratique sur le bonheur domestique. Puis M. *Touchon*, de Neuchâtel, lut un éloge de M. *Puri*, avec un aperçu de l'emploi des sommes que ce bon Citoyen a laissées à Neuchâtel sa patrie, pour l'éducation publique. Ensuite M. *Bridel*, Pasteur de l'Eglise française à Bâle, lut une Épître à la Société, de deux cents vers environ, écrite en Français, & qui fut reçue avec des applaudissemens très-vifs & très-mérités. M. *Fuchslin* termina la séance par un morceau fort intéressant sur les expéditions des Suisses dans le Duché de Milan.

M. *Bridel* devait obtenir un hommage bien doux & bien flatteur; une distinction très-honorable en fut la première expression; après avoir porté la santé du Président de la Société, on porta celle de ce Poète patriote avec la joie, les exclamations, enfin, avec toute la solennité observée en pareil cas dans les assemblées nombreuses. Au sortir de table, comme il était au milieu de la foule, il se sentit tout d'un coup enlevé; quatre de nos plus robustes Helvétiens le portèrent sur une place élevée & mirent une cou-

Y

ronne sur sa tête; en vain voulut-il, par modestie, la refuser; en vain voulut-il échapper à l'empressement de ses sensibles & vigoureux Compatriotes, des bras de fer tenaient captifs les bras & les mains; & là il lui fallut boire, dans la coupe patriotique, le vin rouge, appelé *sang Suisse*.

... Un jeune Poëte Bernois, M. Vild, a dédié à notre Société un petit poëme très-intéressant... L'on a reçu une dizaine de nouveaux Membres, entr'autres un descendant de *Nicolas de Flue*, venu d'Underwald, qui, outre son propre mérite, se présente environné des grands souvenirs de son respectable Bisaiëul... De toutes les Assemblées d'Olten qu'il assisté, c'est celle-ci qu'il a cru voir le plus de patriotisme, de confraternité & d'effusion civique. La génération qui s'élevé à Zurich, Berne, Lucerne promet beaucoup....

## MÉTAPHYSIQUE.

*Extrait d'une Lettre adressée aux Auteurs du Journal,*  
par M. Brez.

Geneve, 18 Mai 1790.

Un Anonyme proposoit, dans un des N<sup>o</sup>. précédens de votre Journal, la question suivante: *Pourquoi arrive-t-il souvent que, lorsque pour la première fois, l'on éprouve quelque sensation, l'on voit quelque personne, on a, dans l'instant même, un souvenir confus d'avoir déjà éprouvé cette sensation, d'avoir déjà vu cette personne?*—Je n'ai cessé de méditer sur cette proposition, depuis le moment que j'en fis la lecture; je me la suis présentée sous ses différentes faces; j'ai tenté diverses solutions, dont voici, Messieurs, celle qui m'a paru la plus satisfaisante; mais, pour l'exposer d'une manière claire, j'ai besoin de remonter à quelques principes sur l'économie de notre être.

Les Philosophes conviennent aujourd'hui que toutes nos idées, tant sensibles qu'intellectuelles, tiennent leur origine des sens.

Les sens sont, en quelque sorte, les ministres de l'ame; ils lui transmettent les impressions que les objets leur font éprouver.

Pour qu'un objet excite quelque impression sur nos sens, il faut qu'il agisse de quelque manière sur l'organe de ce sens. On peut, par exemple, supposer que l'objet excite un certain ébranlement sur quelques-unes des fibres qui composent cet organe.

Je dis *quelques-unes*, parce qu'il y a tout lieu de croire, (& je le prouverais même s'il était nécessaire,) qu'un objet n'agit pas en même tems sur toutes les fibres d'un sens, mais seulement sur les fibres qui lui ont été appropriées.

Nous pouvons donc penser que chaque sensation a ses fibres propres, qu'il est cependant, entre ces différens ordres de fibres, une certaine liaison, sans laquelle on ne saurait concevoir comment une idée en rappelle une autre, & sans laquelle, par conséquent, nous ne saurions donner une théorie de la mémoire.

Ces principes posés, voici comme je raisonne: Il n'est personne qui ne convienne avec moi, qu'il y a plusieurs endroits, plusieurs personnes, plusieurs objets qui se ressemblent par bien des côtés.—Il peut donc arriver que l'ame aura antérieurement éprouvé une sensation analogue à celle qu'elle éprouve dans un tel instant. Lorsque la nouvelle sensation se présentera à elle, elle agira sur les mêmes fibres que la sensation antécédente, & l'effet de cette action sera la réminiscence de la première sensation. Mais comme l'ébranlement, communiqué aux fibres de la sensation antécédente, doit nécessairement s'être affaibli, le souvenir en sera faible & confus: il sera d'autant plus faible, si l'ame fixe entièrement son attention sur l'objet qui agit alors sur elle; elle y découvrira des différences qu'elle n'avait pas aperçues au premier abord; & plus elle considérera attentivement cet objet, & mieux elle s'assurera des côtés par lesquels les deux sensations qu'elle a éprouvées diffèrent, quoique le fond, pour ainsi dire, en soit le même.

La sensation qu'excite la vue d'un homme, d'un local, d'un objet quelconque, ne produit pas dans l'ame une idée simple, elle doit être nécessairement *concrete*, ou composée de plusieurs idées simples. Ainsi donc, lorsque l'ame tournera son attention sur les deux sensations qu'elle a éprouvées, elle s'apercevra que l'une des deux renferme un plus grand nombre d'idées simples que l'autre.—Et comme le rappel d'une idée ne se réitère qu'en conséquence de la réitération des fibres appropriées à cette idée, par l'objet ou le signe représentatif de cet objet; les différens ordres de fibres par lesquels une des sensations est excitée, ou, ce qui revient au même, le nombre des idées simples qui composent une des sensations, n'étant pas le même dans l'autre, il est clair que le souvenir d'une des sensations de la sensation antécédente, ne peut être que confus.—Car pour que l'ame se puisse rappeler une sensation d'une manière distincte, il faut que toutes les idées simples qui composent cette dernière, lui soient présentes à la fois.

Voilà comment je crois qu'on peut essayer d'expliquer la question proposée par notre Anonyme.—J'aurais pu m'étendre davantage, mon explication en aurait acquis plus de clarté, les principes que j'ai

exposés, en auraient été plus solidement établis; mais je dois m'astreindre aux bornes de votre Journal.

## AGRICULTURE.

Vevey, 23 Mai 1790.

MESSIEURS,

J'ai toute ma vie aimé la campagne & tout ce qui tient à l'Agriculture utile & agréable; amateur aussi des jardins, j'ai lu, avec empressement & avec plaisir, les Auteurs qui ont traité de ce sujet.

Il y a quelque tems que, lisant un de vos intéressans Journaux, j'y vis l'annonce & l'éloge du Dictionnaire du Jardinier Français, par M. Filassier; en deux volumes: je m'empressai d'en faire l'acquisition; mais quel fut mon étonnement de voir que l'Auteur s'étendait avec complaisance à nous donner les noms bizarres de 1126 variétés de Jacintes, de 635 de Renoncules, de 90 d'Anemones, & ne disait pas un mot de la classe intéressante des Auricules, & de celle, plus intéressante encore, des Oeillets & de beaucoup d'autres fleurs qui font l'ornement de nos jardins & de nos bosquets.

Si l'Auteur s'est réservé ces articles pour une nouvelle édition, il a trompé les acquéreurs de la première. S'il les a oubliés, il doit en former un supplément, pour réparer son oubli.

C'est un ouvrage d'ailleurs intéressant pour les jardiniers maréchaux, fleuristes ou décorateurs, plusieurs articles y sont bien traités, sur-tout ceux qui appartiennent au jardinier potager, comme étant les plus utiles. En retranchant ce vain étalage de noms bizarres, appliqués aux Anemones, Jacintes ou Renoncules, &c. en traitant ces articles comme celui de la Tulipe, où l'Auteur nous fait grace des noms de 500 variétés, on pourrait réunir le tout dans un seul volume, d'un usage plus commode & plus à la portée, par son prix, d'un plus grand nombre de Lecteurs.

J'ai l'honneur d'être, &c.

LEVADE, D. M.

## BELLES-LETTRES.

*MÉMOIRES historiques, politiques & géographiques des Voyages du Comte de FERRIERES SAUVÉBOUF. A Paris, chez Buisson, 1790, & Je trouve chez J. A. Fischer à Lausanne.*

Tel est le titre d'un Voyage dans la Turquie, dans une partie de la Perse & de l'Arabie, où l'on trouve quelques détails intéressans, & beaucoup de faits déjà connus.

On aurait désiré que l'Auteur eut employé moins de tems à dire ses raisons de plainte contre l'Ambassadeur de France, parce que les Lecteurs s'y intéressent peu, & qu'il en eut donné davantage à décrire les objets qu'il a vus.

On ne s'attendait pas qu'un Comte, qui n'a point appris la langue Arabe, déciderait que *Savari* la savait mieux que *Volney*; il ignorait sans doute qu'on avait accusé *Savari* de n'avoir lu l'Arabe *Abulfeda* que dans une traduction latine, & qu'il semble qu'on l'ait assez bien prouvé: il est beau de vouloir venger un mort de l'estime qu'on accorde à un vivant; mais il faut s'appuyer sur de meilleurs fondemens.

Il faut au moins savoir sa langue, & c'est ce que M. le Comte paraît avoir oublié. Son titre même est un barbarisme.

Après avoir dit ce qu'on peut reprocher à ce livre, disons ce qu'on y peut apprendre.

Il peint assez bien le caractère du Capitan-Pacha; mais il paraît n'être pas favorable à ce vieux Général; on y trouve retracées les raisons de la guerre actuelle entre les Turcs & les deux Empires d'Allemagne & de Russie. Les détails des mœurs sont ce qui feront peut-être le plus de plaisir.

On n'aurait pas cru que les soldats Turcs se *tatouassent*, & cependant le fait est vrai; mais ils le font par des motifs différens de ceux des insulaires de l'Océan pacifique; ce n'est point pour s'embellir, c'est pour marquer de quelle légion ils sont.

L'esprit de corps n'est point, parmi les Yennissaires, de conserver ses drapeaux, dit l'Auteur; il est de défendre ses marmites: si on les lui enlève, cette légion se croit déshonorée; & pour éviter ce malheur, elle a toujours deux batteries de cuisine: si toutes deux sont perdues, la légion se croit excommuniée; elle se détruit, on en forme une autre à laquelle on donne de nouvelles marmites. Un bon Yennissaire ne marche jamais sans être muni de sa cuiller, comme un soldat Français ne marche jamais sans son épée ou sa bayonnette.

On voit assez bien, dans ce livre, pourquoi les Turcs sont souvent battus par les Russes & les Autrichiens; c'est le mélange des chevaux & des hommes dans l'infanterie; c'est la confusion dans la cavalerie; c'est l'ignorance de l'art de l'artillerie; c'est la division de l'armée en trois campemens distincts, & qui ne peuvent s'aider l'un l'autre en cas de retraite; c'est que ces camps semblent plutôt une foire d'artisans qu'une armée, & cette armée ne fait ni marcher ni combattre en colonnes; ce sont les défaites fréquentes qu'on éprouve dans ces camps par l'ignorance de l'art de les pourvoir; c'est qu'ils exposent presque toujours une avant-garde dont la suite entraîne celle de l'armée, & leur défaite est tou-

jours entiere, parce qu'ils n'ont pas l'usage des points de ralliement, &c.

Il y a des observations d'un autre genre & qui se lisent avec plaisir, le style n'en est pas toujours commun ou mauvais: il y a des exceptions aux reproches comme il y en a aux éloges. Citons un passage afin que le Lecteur puisse décider par lui-même.

“ L'étranger voit avec plus de plaisir (que les spectacles de la peste) des cohortes nombreuses de femmes qui, beaucoup moins restreintes à rester chez elles qu'on ne le croit en Europe, sont continuellement dans les rues; allant & venant de la promenade, du bain, des visites ou des marchés. Le curieux apperçoit, à la dérobée, deux beaux yeux qui s'échappent entre deux mouffelines si légères qu'elles ne voilent qu'en apparence le reste du visage; un manteau, qui semble fait pour exprimer les contours les plus heureux, annonce de belles formes & désigne la taille svelte d'une jeune femme, toujours attentive à étudier sur les passans les sensations occasionnées par ses charmes..... Souvent ce sont de graves matrones qui, par leur robuste ampleur, exigent qu'on se serre pour les laisser passer; alors il est des Turcs d'un grand appétit, qui dérivent de leur marche avec une admiration mêlée d'entousiasme, priant le Prophète de leur accorder des femmes sur ces modeles”.

Nous parlerons, dans un autre Journal, des observations de l'Auteur sur la Perse, moins connue que la Turquie.

—————  
*Suite de la notice de l'Ouvrage de M. BRIZARD sur le massacre de la Saint-Barthelemi.*

Animé du noble desir de disculper ses Compatriotes des horreurs de cette nuit; l'opprobre éternel de ses détestables auteurs, massacre affreux dont gemira sans cesse l'humanité; M. *Brizard*, pour prouver d'autant mieux que cet événement horrible est l'ouvrage des Etrangers, & non point le crime de la Nation, recueille les noms des généreux Français, qui, par une pieuse désobéissance, ont osé résister aux ordres sanguinaires de *Charles IX*. Après avoir nommé les *Hennuyer*, les *Jeannin*, les *d'Aspremont*, &c. &c.: “on vit des Prêtres, dit-il; il serait injuste de les comprendre tous dans la proscription; on vit des Prêtres vertueux exposer leurs jours pour sauver celles de leurs freres”; puis, s'appuyant du témoignage de *M. de Voltaire*, “beaucoup de Protestans furent sauvés par leurs parens, par leurs amis, quelques-uns même par des Prêtres: de ce nombre fut un *Tronchin*, qui resta plusieurs jours caché à

Troyes dans un tonneau, &, s'étant retiré à Geneve, y a été la tige de la famille de ce nom”.

En parcourant l'histoire de ce sinistre événement, on est frappé du genre de maladie dont furent atteints, dans leurs derniers jours, plusieurs de ceux qui y contribuerent. “*Catherine de Lorraine* fut tourmentée d'une maladie presque semblable à celle de *Charles IX*. Le sang lui coulait de tous les endroits de son corps; ce qui était une mort fort rapportant à sa vie”. *Voy.* Journ. de *Henri IV*, sous l'année 1596.

“Véritablement, dit *Mezeray*, le Prince (*le Duc de Nemours*) était atteint d'un mal fort étrange & presque semblable à celui du Roi *Charles IX*; il rendait le sang à gros bouillons par la bouche”.

*M. Brizard* a recueilli un grand nombre de traits & d'anecdotes qu'il est intéressant de trouver rassemblées. Parlant des Espagnols qui étaient en France durant la Ligue: “L'Espagnol, *Mendoza*, dit-il, eut l'insolence de faire battre à Paris de la monnaie aux armes de Castille, sans que le Duc de *Nemours*, Gouverneur de la ville, ni le Parlement s'en plaingnissent. Il faisait jeter cette monnaie dans les carrefours au petit peuple, qui chantait les louanges de la Ligue & du Roi d'Espagne... Cependant les horreurs de la famine commencerent à se faire sentir; la voix de ces malheureux s'affaiblissait à mesure que diminuaient les distributions journalieres. Mais quand il ne se trouva plus de pain, ni de bled, ni d'herbes à dévorer, ils regarderent l'argent avec dédain. Un jour ils entourerent *Mendoza*; il continuait à leur faire jeter de la monnaie; mais eux, sans la ramasser, &, d'une voix éteinte, s'écrierent: *Hélas! Monsieur, faites-nous jeter du pain, car nous mourrons de faim*. Peu de jours après, *Mendoza* osa proposer de faire moudre les os des morts qui étaient au cimetiere des Innocens, pour en nourrir les pauvres. On appella cette préparation le pain de *Madame de Montpensier*, parce qu'elle avait applaudi à cette invention, & que c'est elle qui la fit exécuter. Tous ceux qui en firent usage en moururent.

Le style de cet ouvrage n'est pas toujours le même, tantôt il est noble, harmonieux, tantôt bas, faible, négligé; en général, toutefois ce défaut nuit peu à l'intérêt que doit inspirer un sujet aussi important que celui que traite *M. Brizard*.

—————  
 M O R T S.

*Jean Schneider*, de *Joux* & *Mezeri*, Tailleur d'habits, âgé de 40 ans.

# JOURNAL DE LAUSANNE.

5 JUIN 1790.

Le SOLEIL se leve à 4 heures 14 minutes, & se couche à 7 heures 46 minutes.

La LUNE se leve 15 minutes après minuit.

*Observations Météorologiques.*

Dates.	THERMOMETRE.			BAROMETRE.		
	7 heur. du mat.	2 h. après midi.	9 heur. du soir.	7 heur. du mat.	2 h. après midi.	9 heur. du soir.
27 Mai	+14 3.	o +17. 2.	o +16. 1.	o 26. p. 6. lig.	o 26. p. 6. lig.	3 26. p. 6. lig.
28 . . .	+10. 5.	o +19. 3.	o +17. 0.	o 26. 7.	1 26. 8.	1 26. 8.
29 . . .	+12. 3.	o +19. 1.	o +16. 2.	o 26. 7.	2 26. 7.	o 26. 6.
30 . . .	+13. 5.	o +20. 1.	o +13. 0.	o 26. 6.	o 26. 5.	3 26. 4.
31 . . .	+10. 3.	o +16. 1.	o +14. 1.	o 26. 5.	5 26. 5.	3 26. 6.
1 Juin	+12. 2.	o +15. 3.	o +13. 1.	o 26. 6.	o 26. 6.	3 26. 5.
2 . . .	+15. 3.	o +19. 9.	o +14. 7.	o 26. 5.	11 26. 6.	7 26. 6.

**VARIÉTÉS.**  
**AUX AUTEURS DU JOURNAL.**  
MESSIEURS,

NE voulant pas troubler la douceur de la retraite où les circonstances m'ont placé pour quelques momens, je n'ai garde de m'y procurer cette foule de Journaux dont nous sommes excédés; le vôtre est le seul que j'exige qui me soit régulièrement envoyé. Son intérêt ne tient à la politique nationale d'aucun pays, mais à l'avantage individuel de tous les hommes, pris dans la nécessité générale de leur instruction & de leur amusement. Après cette confession de foi, me permettez-vous, Messieurs, de vous témoigner ma surprise, de ce qu'au moment où l'enthousiasme de la liberté & des vertus énergiques, dont elle est le principe, exalte toutes les têtes qui tournent leurs regards attendris sur les montagnes escarpées de la Suisse comme étant son berceau, vous nous présentiez la relation de ce qui s'est passé dans la Société d'Olten (1). D'honnêtes patriotes

(1) *Note des Rédacteurs.* Nous avons communiqué à M. Bridel la Lettre de notre Correspondant de Lucerne, qui nous annonçait l'hommage qu'a reçu le premier à Olten. "Je me ferais bien passé, nous a-t-il répondu, de cette scène qu'on interprétera peut-être fort mal: mais l'enthousiasme de quelques-uns de mes vers sur la LIBERTÉ avait enflammé cinquante jeunes têtes qui avaient décidé entr'eux de faire de moi un Poète lauréat". Cet éclaircissement satisfait, sans doute l'Auteur de cette Lettre-ci, qui ignorerait que ce Poète, véritablement patriote, dut cet hommage à l'impression de ses vers énergiques sur la liberté: en conséquence, ses observations pourrout paraître, ce nous semble, en quelque maniere, un nouvel hommage rendu à M. Bridel.

que l'égalité rassemble, que l'amitié unit, que la vertu inspire; des hommes dont la Nature n'a point été altérée par les passions éphémères qui, dans une société trop nombreuse, énervent les ames, les descendant des *Vinckelried*, des de *Fluc*, &c. couronnent..... C'est sans doute le courage, la bienfaisance, l'industrie d'un de leur compatriote? Non, mais son talent pour la poésie dans une langue qui leur est presque étrangère; leurs bras de fer le portent en triomphe. La boisson qu'on nomme le sang Suisse est offerte au berger charmant accoutumé à puiser dans l'hypocrene avec son chalumeau. En vérité, Messieurs, j'ai cru lire un rêve. M. Bridel avait sûrement d'autres titres à une couronne patriotique que celui de poète; sa modestie, en voulant se dérober à cet hommage, mérite mieux d'être couronnée par des sages, que les plus jolis vers du monde; ceux-ci doivent l'être avec des roses & du myrthe, par les mains des Grâces. Chers patriotes! vous n'é-

siaste de quelques-uns de mes vers sur la LIBERTÉ avait enflammé cinquante jeunes têtes qui avaient décidé entr'eux de faire de moi un Poète lauréat". Cet éclaircissement satisfait, sans doute l'Auteur de cette Lettre-ci, qui ignorerait que ce Poète, véritablement patriote, dut cet hommage à l'impression de ses vers énergiques sur la liberté: en conséquence, ses observations pourrout paraître, ce nous semble, en quelque maniere, un nouvel hommage rendu à M. Bridel.

tes pas sans doute de l'avis du Législateur *Jean Jacques*, qui dit sans-cesse, que le progrès des arts est un signe de décadence; le symptôme n'est pas encore dangereux parmi nous; mais quelques couronnes & notre manuel, fera un dictionnaire de rimes.

Ayez la bonté, Messieurs, d'insérer cette Lettre dans votre Journal, afin que si j'ai mal vu, quelcun veuille bien m'en faire appercevoir. Les solitaires, même en fuyant la société, lui demandent de s'occuper d'eux.

J'ai l'honneur d'être, &c.

═══════════

*Suite de l'extrait des Voyages du Comte de FERRIERE SAUVEBŒUF.*

La seconde partie de ces Voyages renferme une courte description de la Perse, de l'Arabie, de l'Égypte, de la Palestine, de l'Isle de Chypre, de l'Asie mineure, de Candie & des autres isles de l'Archipel. On pense bien que ces descriptions ne peuvent être bien étendues; aussi, dans quelques-unes de ses parties, il excite plus la curiosité qu'il ne la satisfait.

La Perse est ce qu'on voudrait le mieux connaître, parce que c'est l'Empire qu'on connaît le moins depuis les révolutions qui l'ont déchiré & qui le déchirent encore. Ce que notre Auteur en dit est un appendice nécessaire à *Chardin*; mais cet appendice est court, il n'est formé que d'une notice générale des provinces & des principales villes. L'Auteur y ajoute quelques remarques sur les mœurs.

Voici comme il peint l'habillement des femmes. Les Persannes ne sortent que voilées de pied en cap d'une toile parfumée de petits trous pour qu'elles puissent diriger leurs pas; elles passent pour belles, mais leur ridicule costume excite peu le desir de les voir. Depuis, une mode venue de Chiras, elles ont toutes un caleçon pareil à une culotte de matelot, elles le rembourrent, depuis la ceinture jusqu'à leurs talons, d'autant de coton qu'il peut y entrer: ce caleçon, que les Dames de qualité affectent d'avoir plus ample, est couvert de drap d'or, ou d'une riche broderie, & fait de leurs jambes deux piliers monstrueux..... Un autre genre de leur beauté consiste à se teindre les cheveux en rouge; elles se barbouillent encore les mains & les pieds d'une couleur rougeâtre & sanguine qui nous choque infiniment, mais qui augmente les agréments de ces Dames qui n'ont ni gans, ni chaufsons, & ressemblent assez à des jockeys en bottes fortes.....

On y lit des réflexions sages: en voici une sur l'utilité des voyages. "L'homme, qui parcourt l'univers, voit des peuples différens, ayant presque tous un culte particulier, mais toujours adressé au

premier des Êtres, rejeté des uns comme hérétique, méprisé des autres comme infidèle; ici traité de chiens, là, humilié par l'épithète d'immonde; par-tout il apprend à connaître l'horreur du fanatisme. Revenu des préjugés de l'éducation, il connaît l'abus de cette façon de penser inventée par les Moulas, pour conserver leur empire sur les peuples, en persuadant à chacun en particulier que lui seul a reçu la lumière, & que les autres sont égarés dans les ténèbres. Le voyageur, instruit par lui-même, finit par regarder tous les hommes comme des frères, l'Éternel comme leur père, & pense que toutes les religions sont autant de moyens d'adresser à l'Être suprême cet hommage qui ne le rend pas plus grand, mais lui fait jeter un regard de bonté sur sa créature reconnaissante, &c.

Voici un trait de l'histoire de *Kerim-kan*, Régent de Perse, qui ressemble à celui du jeune *Horace* des Romains: il fuyait sur un cheval tartare sur lequel il franchit, en 52 heures, un espace de 120 lieues. Poursuivi par quatre Tartares qui allaient l'atteindre à la fois, il jeta d'abord un de ses bracelets en pierrieres; à peu de distance il laissa tomber le second, un peu plus loin il en fit autant de son poignard enrichi de brillans; les Tartares descendirent pour se saisir de ces joyaux, & lui, retournant brusquement sur ses pas, fendit successivement la tête aux deux premiers, s'avança rapidement sur les deux autres, en tua un, mit l'autre en fuite, & continua, sans danger, sa route jusqu'à Hispahan.

Nous ignorons si la théologie & l'histoire naturelle pourront justifier l'idée de notre Voyageur sur le paradis terrestre & l'effet du déluge; il ne croit pas qu'on puisse appliquer le nom du premier à la situation locale du beau pays d'Erivan, "parce que l'effet du second doit avoir été de bouleverser tout le globe, & que les fleuves ont dû changer leur source..... D'après quoi, il est plus croyable que le paradis terrestre était simplement la terre ornée de tous les agréments de la nature, & qu'il plût à Dieu de la rendre aride après la chute de nos premiers parens, & inégale & montueuse après le déluge".

On désirerait quelquefois que l'Auteur eut été encore plus curieux, ou plus savant naturaliste. Il nous dit que les payfans de Chypre vont toujours en bottes chargées de grelots pour faire fuir les aspics qui sont très-communs dans les champs de cette île; ils ne sont jamais plus longs que le bras, qu'ils y égalent en grosseur; sa peau est brune, sa tête plate, sa gueule garnie de dents aiguës; la morsure en est si vénimeuse qu'on y survit à peine vingt-quatre heures.

D'abord les proportions données à l'aspic paraissent assez singulieres; puis l'on connaît peu cette espèce de serpent, & on aurait désiré de le mieux connaître.

On aurait voulu connaître aussi cette pierre qu'on trouve dans les montagnes du Korassan, dont les effets sont aussi prompts, aussi merveilleux que ceux de la *momie* qui vient des rochers de Chiras, qui, appliquée sur la déchirure de l'aspic, dont le venin a fait enfler une jambe ou un bras à trois fois son volume, la fait diminuer insensiblement, se charge de tout le venin, & se détache avec la dernière goutte de l'eau visqueuse qui s'y était formée. Mais quel est le livre qui satisfait tous les desirs d'une avide curiosité ?

## N É C R O L O G I E.

Nous avons reçu plusieurs Lettres de Vevay où l'on nous annonce la mort de M. *Brandoin*, où l'on jette des fleurs sur la tombe de cet Artiste estimable. Parmi ces Lettres nous avons dû distinguer les deux suivantes.

M E S S I E U R S,

Vevay, ce 28 Mai 1790.

L'ouvrage périodique dont vous êtes les Éditeurs, quoique destiné particulièrement à répandre la connaissance de tous les objets d'une utilité générale, doit aussi renfermer quelquefois des notices sur les personnes qui se sont distinguées dans la Société par leur service & l'exercice de leurs talens. C'est dans ce but que j'ai cru devoir profiter de votre Feuille, pour consacrer la mémoire de l'Artiste distingué par ses talens que nous avons eu le malheur de perdre, le 27 de ce mois, en la personne de M. *Michel Brandoin*.

Il était fils d'un Avocat Français réfugié ici. Ce père, homme d'esprit & distingué dans sa profession, avait donné à son fils une bonne éducation, le destinant au St. Ministère; mais son génie ne s'accorda pas avec les vues de son père, & le porta à s'adonner à l'étude du dessin & de la peinture. Son long séjour en Angleterre, ses voyages en Italie, en fortifiant son goût, lui firent faire de grands progrès; ses dessins étaient déjà recherchés en Angleterre par les Amateurs, lorsque sa santé l'obligea de se retirer dans le lieu de sa naissance avec son épouse & un jeune fils. Il continua de s'y appliquer à l'exercice de son art, & bientôt ses talens furent si connus dans toute l'Europe qu'on lui demandait, des provinces les plus éloignées, des dessins pour des monumens publics, ou des paysages de la Suisse, & qu'un grand nombre de personnes de la première distinction qui voyageaient dans ce pays, se faisaient un plaisir de venir voir son porte-feuille & s'entretenir avec lui de son art.

Il n'est pas douteux qu'il n'eut pu avancer considérablement sa fortune, s'il eut voulu satisfaire à

l'empressement général qu'on avait à se procurer ses ouvrages; mais il aimait à partager son tems entre son travail & la société de ses amis.

Il était empressé de contribuer à l'ornement de sa ville natale, en fournissant des dessins pour divers ouvrages publics qu'on y construisait, lesquels seront des monumens perpétuels du bon goût de cet Artiste. Divers particuliers de cette ville & de quelques autres villes voisines, ont eu aussi lieu de s'applaudir & de l'avoir consulté, & d'avoir fait usage de ses dessins pour les ornemens intérieurs de leurs maisons.

Cet Artiste, l'objet de nos regrets, se distinguait autant par ses qualités sociales que par son art. Il était recherché dans toutes les sociétés, parce qu'il savait rendre sa conversation également instructive & intéressante aux personnes de tout ordre, de tout sexe & de tout âge, ne traitant les sujets relatifs à son art qu'autant qu'on paraissait le désirer, & parlant aussi agréablement sur des sujets étrangers à ceux qui faisaient l'objet de son travail.

Quoique cet homme, distingué par ses talens, fut né & domicilié ici, il n'était attaché à cette ville que par sa naissance & des liaisons avec des parens & des amis; n'ayant d'ailleurs d'autre bourgeoisie que celle d'un petit village de ce pays: mais les services qu'il avait rendu à notre ville, en contribuant, par ses dessins, à son embellissement, réunis à d'autres motifs, engagèrent le Conseil-général de notre Bourgeoisie à décréter, dans son Assemblée du 26 de ce mois, que le Conseil municipal serait autorisé à l'admettre gratuitement, lui & son fils, au nombre de nos Bourgeois. Cette faveur lui fut très-agréable, mais il n'eut, hélas! que le reste de cette journée pour en témoigner sa vive sensibilité à quelques-uns de ses amis, puisque la mort l'enleva dès la nuit suivante, par une apoplexie foudroyante, à sa famille, à ses amis & aux arts qu'il cultivait avec tant de succès.

*Un Citoyen de Vevay.*

Vevay, ce 29 Mai 1790.

M E S S I E U R S,

Nous venons de faire une perte sensible dans la personne de M. *Vincent Michel Brandoin*, qui est mort assez subitement des suites d'une indigestion, dans la nuit du 26 courant.

Notre ville, pour encourager les talens & récompenser ceux de M. *Brandoin*, l'usage désintéressé qu'il en avait fait, pour la décorer & former le goût de nos *ouvriers*, l'avait gratifié, le matin, de notre grande Bourgeoisie. Son cœur sensible avait été pénétré de cette marque d'attachement de la part de ce Public; il fut fort gai toute la journée, & soupa avec M. de

la Rive de Geneve, dont il admirait le goût & les connaissances dans la peinture : la joie présida à leur banquet, mais à une heure après minuit M. Brandoïn se trouva indisposé, &, malgré tous les secours entendus qu'on put lui administrer, il perdit bientôt connaissance & expira vers le matin au grand regret de tous ceux qui le connaissaient, de ses amis, de ses parens, d'une épouse aimable & d'un fils de la plus belle espérance.

Cette perte a été d'autant plus sensible que cet homme aimable joignait à des talens distingués pour le dessin, les qualités plus essentielles du cœur & de l'esprit : né avec une ame sensible, reconnaissante, il eut fait l'impossible pour ses amis ; le souvenir d'un bienfait ne s'effaçait jamais de sa mémoire. Qu'il me soit permis de répandre quelques fleurs sur la tombe d'une personne dont j'admiraï les talens, & dont je me reproche de n'avoir pas assez cultivé l'amitié !

J'ai l'honneur d'être, &c.

LEVADE, D. Médecin.

### BELLES-LETTRES.

*Couplets chantés à Geneve le dernier de Mai, au dñe des Volontaires après la Revue.*

*Air : Philis demande son Portrait.*

Camarades, restons unis ;  
Vivons toujours en freres ;  
Soutiens des Loix, Guerriers amis ;  
Voilà les Volontaires.  
En vain, par-tout ailleurs, la paix  
A fait place à la guerre,  
Pour nous, ne combattons jamais  
Qu'à table à coups de verre.

L'orage gronde autour de nous,  
Il menace nos têtes ;  
Restons au port, nous ferons tous  
A l'abri des tempêtes.  
En vain le vaisseau de l'État  
Au gré des vents balotte,  
Notre bouffole est le Sénat,  
Lullin (1) notre Pilote.

(1) M. le Syndic Lullin est chef du corps où fert l'Auteur.

*En envoyant les Sermons de FORDICE, à l'usage des jeunes Demoiselles, à une Dame pour sa fille, nommée Rose.*

Quand le tendre bouton de votre aimable fille,  
Sous vos yeux, entr'ouvert, sera prêt d'être fleur.  
Pour qu'en grâce & sagesse, en tout tems, elle brille,  
De ce livre instructif faites son Directeur.  
Là haut, comme ici bas, il existe un parterre :  
Fille qui, par vertu, se développera,  
Rose ne fera pas seulement sur la terre,  
Mais dans les cieux aussi Rose demeurera.

B P B.

### L I V R E S.

*Journal historique du Voyage de M. LESSEPS, Consul de France, employé dans l'expédition de M. le Comte de la Pérouse, en qualité d'interprète du Roi ; depuis l'instant où il a quitté les frégates Françaises au port St-Pierre & St-Paul du Kamtschatka, jusqu'à son arrivée en France, le 17 Octobre 1788. A Paris de l'Imprimerie Royale, 1790, & se trouve à Lausanne chez M. Fischer, Libraire.*

*Voyage en Suisse & chez les Grisons, par M. WILLIAM COXE, Recteur de Bermetton, Membre de la Société impériale & économique de Pétersbourg, de l'Académie royale des Sciences de Pétersbourg, &c. Traduit de l'Anglais.—A Lausanne chez Fr. Grafset & Comp.*

*Note des Rédacteurs.* Nous donnerons, dans une Feuille prochaine des notices de chacun de ces deux Ouvrages.

*Annonces des Mariages qui se publient actuellement dans nos Eglises.*

Jean Etienne, fils de feu Louis Bourgeois, Bourgeois de Lutry ; & Jeanne François, fille de feu Henri Pied, dit Mathys, Natif de Geneve.  
Benjamin, fils de Marc Louis Pricam, de la nouvelle Corporation ; & Jeanne François, fille de feu David Tailens, Bourgeois de Lausanne & du Mont.  
Pierre Isaac François, fils de Jean François Rosier, Bourgeois de Buisigny & St. Germain ; & Jeanne François, fille de J. Samuel Perrin, de Jouxkens & Mézery.

### M O R T S.

Un enfant mâle mort cinq jours après sa naissance.  
Jean François Dizerens, fils mineur.  
Jeanne Mermenoud, femme de Jean Marc Séchaud, de Sullens, âgée de 79 ans.

# JOURNAL DE LAUSANNE.

12 JUIN 1790.

Le SOLEIL se leve à 4 heures 19 minutes, & se couche à 7 heures 49 minutes.  
La LUNE se leve à 3 heures 54 minutes du matin.

Observations Météorologiques.

Dates.	THERMOMETRE.			BAROMETRE.		
	7 heur. du mat.	2 h. après midi.	9 heur. du soir.	7 heur. du mat.	2 h. après midi.	9 heur. du soir.
3 Juin	+14. 3.	+17. 3.	+15. 1.	26. p. 6. lig. 3	26. p. 5. lig. 6	26. p. 6. lig. 9
4. . .	+16. 0.	+19. 3.	+17. 0.	26. 7.	26. 7.	26. 8. 0
5. . .	+10. 3.	+15. 5.	+13. 3.	26. 9.	26. 9.	26. 8. 0
6. . .	+13. 5.	+21. 3.	+17. 0.	26. 8.	26. 7.	26. 5. 2
7. . .	+11. 6.	+20. 2.	+16. 3.	26. 5.	26. 6.	26. 6. 3
8. . .	+14. 5.	+18. 1.	+12. 0.	26. 6.	26. 7.	26. 4. 3
9. . .	+12. 3.	+17. 1.	+10. 0.	26. 5.	26. 5.	26. 5. 5

## VARIÉTÉS.

\* **U**N soir que nous étions assis au bas d'un pont, un homme du peuple, en cheveux gris, boiteux, cheminant avec peine à l'aide d'un bâton, passa près de nous, suivi d'un jeune chien barbet, & nous dit, d'un ton suppliant: *Vouslez - vous m'acheter mon chien? Quel prix en demandez - vous?* lui dis - je. Ce qu'il vous plaira, répondit - il. Je ne suis pas riche, & je n'avais, dans le moment, sur moi que six francs; je les lui offris. Il les accepta sans aucun signe de répugnance; &, en les recevant, il me dit: le chien est à vous. — Mais il va m'échapper; je n'ai aucun lien pour le mener en lesse. — Il faut cependant l'attacher, car il me suivrait. Alors, ayant défait sa jarretière, il appella son chien: je m'aperçus qu'en nouant cette jarretière, les deux mains du vieillard tremblaient. Je ne l'attribuai qu'à son âge; mais quand il eut ferré le nœud, je le vis tout à coup laisser tomber sa tête sur son chien, & le front caché dans sa laine, la bouche collée sur son corps; il demeura quelques minutes courbé, immobile & muet. Je m'approchai de lui: qu'avez - vous, mon ami? lui dis - je. — Ce n'est rien, (*en se relevant*) cela va se passer. Et je vis son visage tout inondé de larmes. — Vous me semblez avoir bien du regret à vous détacher de votre chien. — Hélas! oui, c'est le seul ami que j'avais au monde. Nous ne nous

sommes jamais quittés. C'est lui qui m'a gardé sur le chemin quand je dormais; & lorsqu'il me voyait souffrir & délaissé, la pauvre bête me plaignait, me soulageait par ses caresses. Il m'aime tant, qu'il est bien juste que je l'aime. Mais cela ne fait rien. Il est à vous, Monsieur; & il me présentait la jarretière dont il venait de l'attacher. Vous me croyez donc bien cruel, lui dis - je, si vous pensez que je sois capable de vous priver d'un si fidele ami, & du seul qui vous reste au monde. Il n'insista pas davantage; mais il voulut me rendre mon misérable écu. Je lui dis de garder l'écu avec le chien, & je vainquis sa résistance. Alors je vis ses genoux se ploier. — Ah! Monsieur, je vous dois la vie. C'est la faim qui m'avait réduit à cette cruelle extrémité.

Dès ce moment, on pense bien, qu'il eut deux amis au lieu d'un. — Il était charpentier, un accident l'avait mis hors d'état de travailler. C'était un éclat de bois qui avait fait à sa jambe une plaie incurable. Il allait à L. y trouver sa fille. C'est une bonne fileuse, me disait - il; elle gagne sa vie dans les fabriques de coton. Arrivé auprès d'elle, je ne manquerais plus de rien. Mais je vais lentement à cause de ma plaie, & que je viens de loin; le peu d'argent que j'avais amassé, ne m'a pas suffi pour la route. Il a fallu tendre la main; mais je n'avais pas l'air d'un pauvre; on ne m'a presque rien donné. J'étais à jeun; il me restait mon chien. . . . Ces mots lui étoufferent la voix.

A votre âge & par la chaleur, avec une plaie à la jambe, je ne souffrirai pas, lui dis-je, que vous poursuiviez une route de trente lieues. Venez, la Providence vous offre près d'ici un asyle où vous trouverez du repos, des remèdes, & peut-être la guérison. Le vieillard, qui me regardait avec un doux étonnement, délia son chien & se laissa conduire à la *Maison-de-charité* qui est située au-delà & au-dessus du pont. Je n'y étais pas connu; toutefois l'on y écouta avec émotion notre aventure. Le Directeur fit appeler un Chirurgien, & lui fit visiter la plaie. Il n'y a pas à différer, dit le Chirurgien, mais il est tems encore, je sauverai la jambe.—Il fera donc guéri?—Oui, Monsieur, j'en réponds.—Ce fut là le moment de ma joie & de mon bonheur.—Messieurs, dis-je, n'épargnez rien; & tout ce qu'il conviendra de faire, je le ferai. Ce qui convient, Monsieur, me dit le Directeur d'un air modestement sévère, c'est de nous laisser le malade & de vous en fier à nos soins. Je sentis que j'avais blessé la délicatesse de cet homme respectable, & je lui en fis des excuses. Mais ne ferait-ce pas, ajoutai-je, trop abuser de vos bontés, si je vous demandais que son fidele ami.... Oui, Monsieur, son ami, son chien lui tiendra compagnie: nous aussi nous savons chérir l'instinct de l'amitié....

Il fut guéri.... Je pus lui procurer une petite somme suffisante pour lui faire achever agréablement sa route. Monsieur, me dit-il, en me quittant, je m'en vais accablé de vos bontés. Mais oserai-je vous demander encore une grâce? Vous m'avez embrassé, daignez baiser mon chien. Je veux pouvoir dire à ma fille que vous avez baisé mon chien. Viens l'Eveillé, viens, lui dit-il, Monsieur veut bien te faire cet honneur. L'Eveillé se dressa, & moi je me baiffais vers lui, quand tout à coup s'offrit à ma pensée l'image du vieillard courbé, comme moi, sur son chien, & croyant l'embrasser pour la dernière fois, aussi-tôt mes larmes coulerent. Ah! vous le regrettez, s'écria le bon homme; gardez-le, il est à vous encore.—Eh! non, mon ami, non, va-t-en, & sois heureux. Je le suis plus moi-même que je n'ai mérité de l'être; ton image & celle de ton chien me suffiront long-tems pour l'être encore d'un si doux souvenir.

## BELLES-LETTRES.

*VOYAGE en Suisse & chez les Grisons, traduit de l'Anglais de W. COXE, à Lausanne chez Fr. Graffet & Comp. 1790.*

Cet ouvrage est une addition nécessaire aux Lettres sur la Suisse du même Auteur; & ce n'en est pas la partie la moins intéressante: mais ce n'est point notre

avis que le Lecteur demande, c'est une idée exacte des objets du livre; essayons de la lui tracer.

Les Grisons forment trois Etats différens, liés ensemble par l'intérêt commun de leur conservation: ce sont les Lignes Grise, Caddée & des onze Juridictions.

Ces trois Républiques ont des sujets en commun; ce sont la Valteline & les Comtés de Bormio & de Chiavenna.

L'Auteur visite ces différentes parties, il en décrit les lieux principaux, le commerce, l'industrie, l'état du peuple & celui des Nobles.

Il en décrit le Gouvernement, les vices, les avantages: c'est sur-tout sur l'administration de la justice qu'il s'étend, & avec raison, parce qu'elle y est vicieuse; mais ces vices prennent leur source dans la nature du Gouvernement, & ce tableau nous semble prouver assez bien que, s'il est honorable & doux d'être citoyen d'une République démocratique, il est dur & presque intolérable d'en être le sujet, & que par-tout le pauvre est sur-tout la victime des défauts du Gouvernement. Le Comté de Bormio est peut-être la plus heureuse des provinces sujettes, parce qu'il forme lui-même une République. Par exemple, les impôts y sont établis avec sagesse. Les comptes des revenus & des dépenses sont tous les ans soumis à l'examen de chaque district; d'abord à celui des Magistrats, puis à des Examineurs choisis dans le pays, puis encore à une Députation de la ville & des trois vallées qui forment le Comté: on distribue des copies de cet état de dépense & de recettes, & le rapport est lu enfin à l'assemblée qui élit ses Magistrats.

Les droits sur les marchandises, le loyer des pâturages de trois montagnes, la permission de couper du bois, la vente du bled, la rente sur les bains, les amendes, les dixmes rapportent ensemble environ 5009 liv. de France: la construction & la réparation des ponts & des chemins, les honoraires des Magistrats, ceux du Podestat & du Syndic en absorbent environ 4998. Pour les dépenses casuelles, on y pourvoit par une contribution générale, déterminée par un Comité de douze personnes de la ville & de deux de chaque vallée.

Nous citons cet exemple d'une administration de famille, parce qu'elle est un exemple assez rare. Passons à des descriptions en détail.

Le voisinage de la source de l'Inn nous paraît assez bien décrit. Il est des endroits où la vallée de la haute-Engadine est si étroite qu'elle est entièrement couverte par l'Inn: le vallon est bordé, des deux côtés, par une chaîne d'Alpes couronnées, jusqu'à une hauteur considérable, de bois & de pâturages, & dont les sommets sont couverts de neige. La rivière n'y forme point de cascades; mais elle y est

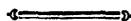
grosse par un grand nombre de torrens qui viennent s'y précipiter du haut des rochers, ou qui jaillissent du sein de la terre. La rivière s'y montre d'une manière différente que la plupart de celles de la Suisse; le Rhône, la Reufs & l'Aar ne forment auprès de leur source qu'une cascade continuelle; leurs eaux se précipitent de rochers en rochers, & traversent les plages les plus désertes & les plus sauvages. Celle-ci coule sur un beau lit, dans un pays bien peuplé, bien cultivé, & dont les points de vue, par-tout pittoresques, offrent des beautés d'un genre plus riant que celles qu'on rencontre ordinairement dans ces régions montueuses. Les bourgs, les villages sont semés agréablement autour de la plaine, à environ un mille les uns des autres; les maisons en sont construites en pierres & blanchies au-dehors; tout y est propre; nulle maison n'y est en mauvais état, & les granges même y ont plus d'apparence que les maisons dans bien d'autres pays".

Voici une courte description des environs du lac de Lugano par M. Pennant: "Nous descendimes le long des collines, à travers des vallons couverts d'une magnifique verdure, & garnis d'un grand nombre de villages riches en toute espèce de productions. Les branches des ceps chargées de raisins, sont conduites d'arbres en arbres, & forment de beaux festons. Une variété successive de perspectives, adoucie par la faible lueur du soleil couchant, & ensuite par le clair de la lune, qui, au loin, jetait un manteau d'argent sur la surface du lac, augmentait encore les plaisirs doux qu'inspirait l'aspect de ces champs élyséens".

M. Coxe décrit le massacre des Protestans dans la Valteline, & en le lisant, on aime à vivre dans un siècle où il y a encore, il est vrai, des injustices, des hommes féroces; mais où ceux-ci semblent être une exception au caractère des autres; au lieu que les hommes doux & sages étaient alors une exception bien légère au caractère général des nations. Ainsi, tandis que durant trois jours on massacrait les Protestans; qu'on allait à la chasse de ces infortunés fuyant dans les campagnes; qu'on les laissait mourir dans les bois, les cavernes, les torrens; qu'on égorgeait les Catholiques même qui leur étaient alliés; que les femmes, les enfans étaient poignardés de sang froid; un citoyen de Berbens avertit les Protestans du bourg qu'il habitait, & leur facilita les moyens d'échapper à la mort. Et cet acte généreux d'un citoyen, que le fanatisme n'avait pas changé en bête féroce, fut regardé comme un si grand crime, qu'il fut exécuté & puni de mort comme l'ennemi d'une religion sainte. Ce citoyen respectable s'appelait *Bertholemeo Peretti*.

On pourrait croire que M. Coxe est prodigue d'é-

pithètes, & qu'un autre Voyageur envisagerait les pays dont il se plaît à faire admirer la beauté, sous un point de vue différent. Ainsi, lorsqu'il suivait le petit torrent qui, du pays des Grifons, vient se jeter dans la Reufs, il dit que la superbe vallée d'Urferen se déploya tout à coup à ses yeux. Une vallée où l'on ne voit par-tout qu'une verdure uniforme, dénuée d'arbres & de tout ce qui peut offrir un riche paysage, ne peut être appelée superbe. Elle présente un aspect doux & tranquille; l'œil, fatigué de n'avoir trouvé que des précipices, des rocs arides, suspendus sur la tête ou brisés sous les pieds, s'y repose avec plaisir; mais encore ce n'est pas un pays superbe.



*Journal historique du Voyage de M. LESSEPS, Consul de France, employé dans l'expédition de M. le Comte de la Pérouse, en qualité d'interprète du Roi; depuis l'instant où il a quitté les frégates Françaises au port St-Pierre & St-Paul du Kamtschatka, jusqu'à son arrivée en France, le 17 Octobre 1788.*

Le grand nombre de relations de Voyages qui paraissent depuis quelque tems; l'observation que ce genre de lecture semble être le seul qui offre assez d'intérêt pour détourner l'attention de la foule de productions politiques dont l'Europe est inondée; cet état de la littérature en ce moment, semblerait inviter à rechercher la cause de la préférence accordée à cette sorte d'ouvrages. Nous ne doutons point que plusieurs de nos Lecteurs ne trouvent facilement cette cause; en conséquence nous ne nous permettrons point de hazarder notre opinion sur ce sujet: nous rappellerons seulement qu'une Académie célèbre à plus d'un titre, ayant proposé, il y a environ une année, la question suivante: *Les Voyages peuvent-ils être regardés comme un moyen de perfectionner l'éducation?* De vingt-cinq discours envoyés au concours, dont presque tous tendaient à prouver leur utilité, elle couronna toutefois celui qui cherchait à démontrer qu'ils étaient inutiles & dangereux. Cette question ne s'étendait pas sans doute jusques sur les Relations de voyages dont le Public est devenu si avide; mais elle conduit à cette autre question: *La lecture des Relations de Voyage mérite-t-elle la préférence qu'on lui accorde?* Nous proposons cette question à nos Compatriotes instruits & éclairés.

Nous revenons à l'ouvrage dont nous avons indiqué le titre: lequel rappellera, sans doute, à nos Lecteurs ou des regrets amers, ou cette incertitude alarmante que fait naître le long silence de M. de la Pérouse.

Nous avons déjà quelques Relations du Kamtschatka, néanmoins nous désirions d'en obtenir de



JOURNAL DE LAUSANNE.

19 JUIN 1790.

Le SOLEIL se leve à 4 heures 9 minutes, & se couche à 7 heures 51 minutes.  
La LUNE se leve à 11 heures 28 minutes du matin.

*Observations Météorologiques.*

Dates.	THERMOMETRE.			BAROMETRE.		
	7 heur. du mat.	2 h. après midi.	9 heur. du soir.	7 heur. du mat.	2 h. après midi.	9 heur. du soir.
10 Juin	+12. 3.	o +15. 7.	o +10. 3.	26. p. 5. lig. 3	26. p. 6. lig. 3	26. p. 5. lig. 2
11. . .	+10. 9.	o +16. 3.	o +13. 4.	26. 6.	26. 6. 10	26. 6. 1
12. . .	+14. 2.	o +19. 2.	o +14. 7.	26. 6.	26. 5.	26. 4. 3
13. . .	+14. 0.	o +16. 3.	o +15. 3.	26. 6.	26. 7.	26. 8. 8
14. . .	+12. 1.	o +18. 2.	o +14. 8.	26. 9.	26. 8.	26. 6. 1
15. . .	+13. 8.	o +19. 0.	o +13. 3.	26. 5.	26. 5.	26. 6. 3
16. . .	+13. 1.	o +16. 8.	o +12. 5.	26. 6.	26. 5.	26. 6. 0

VARIÉTÉS.  
AUX AUTEURS DU JOURNAL.

Bâle, ce 12. Juin 1790.

MESSIEURS,

Souffrez vous'un ancien Membre de la Société Helvétique vous fournisse quelques réflexions & quelques éclaircissements sur ce qui est dit à l'égard de cette Société, ( je dirais presque à son désavantage ) dans vos Nos 22 & 23 de cette année.

Cette Société paraît être très-peu connue dans une partie bien intéressante de la Suisse Française; très-rarement nous avons eu le plaisir de voir des personnes de ce pays-là dans nos Assemblées, dont le but général & reconnu est d'établir une amitié plus particulière & des relations plus intimes entre les Citoyens des différentes contrées du Corps Helvétique. Heureux de conserver toujours cette simplicité d'institution, sans la gêner par des ostentations d'esprit ou de prétentions, qui ne feroient point à leur place dans une Société qui doit simplement nourrir le patriotisme!

C'est avec ces vœux dans le cœur que j'aurais désiré, de concert avec le Philosophe anonyme, que la lettre de Lucerne eût eu moins de détails sur un

fait qui est du nombre de ceux qui sont charmans, quand on les voit; mais dont le récit nuit toujours, quand il passe à des personnes qui ne sont pas dans le cas de se représenter la chose telle qu'elle fut.

Cela paraît avoir eu lieu ici. L'Anonyme, du fond de sa retraite, n'ayant vraisemblablement jamais été témoin oculaire de nos Assemblées de Schinznach ou d'Olten, craint qu'une couronne décernée à un Poète par une Société, dont ce Poète est Membre, ne fasse tort à la simplicité de nos mœurs & à cet esprit de patriotisme que nous devons si soigneusement nourrir dans nos cœurs, si nous voulons perpétuer chez nous la liberté dont nous jouissons & le bonheur qui en est le fruit.

Mais quand on lui dira que ce Poète est un homme dont la doctrine & les mœurs édifient tous ceux qui le connaissent; qui prêche le vrai zèle du christianisme & du patriotisme, autant par son exemple que par ses paroles, & dont les vertus patriotiques & civiques sont aussi connues dans le Pays-de-Vaud qu'elles sont chéries chez nous; quand il saura que le poème, qui a été lu, était une épître à la Société dont la liberté, la **SAINTE LIBERTÉ**, était non seulement le sujet, mais presque le seul sujet; que, dans ce poème, les vertus de nos ancêtres ( dont sans doute l'Anonyme sera aussi fier que nous ) ont été

B b

préconisées avec toute l'onction du sentiment; que l'Auteur y offre des maximes d'éducation patriotique, si mâles que les meilleurs tems de la Grece & de Rome ne les auraient pas délavoués, & dont il nous fournit un moyen de plus par les soins vertueux qu'il prend des jeunes gens qui cherchent son instruction.....; & quand il lira à la fin de ce poëme le ferment civique, que voici :

« Au nom des vrais enfans de la libre Helvétie,  
 » Je jure de t'aimer, ô ma chere patrie !  
 » De mettre mon bonheur, ma gloire à te servir,  
 » Et d'accomplir ce mot, VIVRE LIBRE OU MOURIR ».

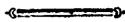
Alors notre Philosophe comprendra très-bien que de vrais Enfans de la liberté aient pu, de l'abondance de cœur, lui décerner une couronne patriotique, & que les mêmes bras vigoureux qui, au besoin, défendraient leur patrie & assureraient la retraite des Solitaires, aient pu, sans se dégrader, la placer, malgré lui, sur sa tête.

Il ne craindra plus que de pareils actes gâtent nos mœurs ou deviennent le type de leur décadence, & peut-être s'arrachera-t-il un jour à sa solitude, pour venir jour parmi nous des plaisirs purs de la véritable fraternité Helvétique.

Il y verra aussi que, si nous ne parlons pas tous la langue Française dans sa perfection, nous n'en faisons pas moins apprécier le vrai & l'utile quand il nous est présenté dans cette langue : enfin, il sentira, en faisant notre connaissance, qu'on peut aussi bien mériter chez nous, en nous chantant la vertu & le civisme, qu'on le pouvait chez les Grecs, qui (comme il le fait) rendaient hommage à ceux qui, dans leurs jeux Olympiques & autres fêtes, leur inspi- raient ces sentimens par leurs poëmes.

J'ai l'honneur d'être, &c.

SARASIN, le cadet.



*Description de Geneve par l'ESCARBOT.*

..... La cité de Geneve  
 Que le Rhone azuré de ses ondes abreute,  
 Ville dont la beauté ne se peut exprimer,  
 Et partant ie la veux seulement entamer,  
 Car on la voit de loin des hauts mont affise,  
 Où paroît au sommet sa principale Eglise,  
 Mont qui est en cotaux haussé de toutes parts  
 Fors du coté planiers où elle a ses remparts,  
 Et par-tout ses fosses hautes pallissades  
 Peuvent rompre l'effort des prompts escalades.  
 Mais au-dedans elle a ses Marchans au plus bas,  
 Et tous ordres y sont ordonnez par compas,  
 Si bien que sur le mont comme sur vn Parnasse  
 L'Academie tient le plus haut de la place,

Où des hommes y a de solide sçavoir  
 Tels qu'aux lieux mieux nommés souuent on en peut voir.

Puis au mesme quartier est l'Hostel de la ville.  
 Et au pied du cotau dedans le Rhone vne Ile  
 Que celui doit passer qui de l'autre coté  
 Veut estre de Geneve en tout point contenté.  
 Au dehors chacun flanc regarde vne montagne,  
 Le devant & derriere vne double campagne,  
 Cette-cy ferme, l'autre humide par le lac  
 Qui se descharge-là comme en vn coin de sac.

Pour les loix & les mœurs, sans flatter l'ose dire  
 Que le monde n'a rien en tout son grand empire  
 Qui puisse faire honte à cette ville icy,  
 Pour-ce semble le ciel auoir d'elle soucy  
 Quand il la garentit des cruelles surprises  
 Que cent fois ses haineux ont contre elle entreprises.  
 Je ne discours icy de la Religion

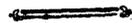
Qui depuis octante ans la tient en vnion,  
 Ny ne veux exalter Viret, Caluin, & Beze,  
 Et autres qui chés elle ont occupé la chaize  
 De l'Euesque \* dernier qui trop favorisoit  
 Les complots que le Duc son voisin y faisoit.  
 Mais ie diray pour vray que là c'est chose belle  
 D'ouïr en toutes parts exalter d'un bon zele  
 Le los de l'Eternel iusques à l'artisan

Ententif à son œuure, & iusqu'au paisan,  
 Au lieu de ces chansons de qui la melodie  
 Ne resonne que d'airs remplis d'idolatrie,  
 De flammes, de soupirs, de regrets, & de vœux  
 A ce Dieu que l'on feint naurer les amoureux.  
 Or si ie n'ay la veuë assez prompte & subtile  
 Pour contempler d'icy son assiette gentile,  
 Ne laisse toutefois, Peintre, sur ce Tableau  
 Luy donner par honneur quelque trait de pinceau,  
 Quoy qu'elle ne soint point en la Suisse comprise,  
 Et viue comme en foy à nul Prince soumise.

Et pour-ce nostre Roy prent sa protection  
 Pour la garder d'injure & toute oppression  
 Cognoissant son ressort de petite estendue,  
 Et qu'au bien de la France elle est toute tendue.

Plus outre que cela ne se peut plus rien voir,  
 Sinon que si tu peux l'Ecluse appercevoir  
 Tu cognoistras ce mont se courber en vne anse  
 Où il n'y a qu'un destroit pour te conduire en France.

\* Le dernier Euesque de Geneve de la maison de la Baume au Comté de Bourgogne, auoit esté pourueu de l'Euesché par le moyen du Duc Charles de Sauoye, & tachoit de l'y introduire, d'où s'enfuiuit vne émotion populaire, qui le contraignit de se faire descendre par les murailles de la ville avec vne corde, & depuis n'y r'entra, la ville ayant à cause de ce changé l'estat de la Religion.



## BELLES-LETTRES.

*Suite de la Notice des Voyages de M. LESSEPS.*

L'Auteur est forti enfin de Kamtschatka; mais il lui reste une route immense à faire au travers de vastes déserts couverts de neiges profondes, se tenant en équilibre sur un traîneau auxquels des chiens ou des rennes sont attelés, manquant quelquefois de gites, de nourriture, voyant ses coursiers se dévorer les uns les autres, pour ne périr que les derniers; vingt fois culbuté, en franchissant des montagnes, enseveli quelquefois dans les eaux sous lesquelles la glace rompue le précipite; voyant les accidens & les obstacles se multiplier sur ses pas, & sachant les vaincre, soit en les bravant, soit par la patience. Voilà un précis bien imparfait des peines de notre Voyageur. Mais il nous peint d'autres objets encore; il nous fait connaître les Koriakes, les Tchouktchis, les Yakoles, un peu mieux que nous ne les connaissons. Pour donner une idée de ces peuples, citons un trait relatif à leurs mœurs.

“ Un jeune Koriake a-t-il fixé son choix sur une fille qu'il veut pour épouse, il vient se présenter aux parens de sa maîtresse, s'offrant de travailler; c'est le terme. Aussi-tôt on couvre la fille d'une multitude de vêtemens qui la cachent à tel point qu'à peine on lui voit le visage. Elle n'est plus seule un instant, sa mere & plusieurs vieilles matrones la suivent partout, couchent à côté d'elle, & ne la perdent jamais de vue. Tous les soins de l'amant doivent tendre à toucher à nud sa bien-aimée, il n'est que ce moyen de l'obtenir. Cependant il remplit avec zèle & résignation les devoirs que les parens lui imposent; il est l'esclave de la famille; il va couper le bois, chercher l'eau, faire les approvisionnement de glace, &c. L'amour soutient son courage, un regard, fut-il indifférent, lui fait oublier ses fatigues & les ennuis de la servitude; l'œil constamment attaché sur l'idole de son cœur, il épie ses mouvemens, suit ses pas, se jette sans cesse sur son passage. Mais le moyen de tromper l'escorte d'Argus qui l'environne! c'est une lutte continuelle de la vigilance contre l'adresse; chacun observe & agit avec une égale ardeur, une égale constance: on dirait à tant d'empressement, à cette agitation passionnée de l'amant, aux mesures prises pour déconcerter ses manœuvres, qu'il s'agit de l'enlèvement d'une beauté rare. Point du tout, les filles Koriakes sont la laideur même. S'il peut approcher de sa maîtresse, il tâche, par un attouchement furtif, de mériter l'objet de ses vœux; mais le nombre & l'épaisseur de ses vêtemens lui opposent une barrière invincible. Furieux de tant d'obstacles, il arrache, il déchire ces habits si importants; mais s'il est surpris dans sa tentation, les parens, les inflexibles parens tombent sur lui à coups

de pied & de bâton, pour le prier de mieux choisir son tems; s'il résiste, il est traîné par les cheveux, les ongles des vieilles Megeres s'impriment sur sa figure: s'il se rebute, s'il se plaint, il est congédié sur l'heure & perd tous ses droits, affront sanglant pour un Koriake amoureux. Mais ordinairement les difficultés rendent ses desirs plus vifs; loin de se plaindre, il se réjouit, il fait gloire de toutes les tribulations qu'il éprouve dans son gala-servage; ce n'est quelquefois qu'au bout de deux, de trois ans qu'il parvient à son but. Fier de sa victoire, il se hâte de l'annoncer; des témoins sont appelés, la fille est interrogée, il fait son aveu, la preuve qu'elle a été surprise, les efforts qu'elle a fait pour se défendre; alors sa main est accordée à son vainqueur dont on exige encore un délai, pour voir si la fille pourra s'habituer à vivre avec lui. Dès ce moment, exempt de tous travaux, il fait sa cour sans gêne à sa future épouse; satisfaite elle-même d'être délivrée du fardeau de ses nombreux habits, bientôt elle donne son consentement, les époux & les parens s'enivrent ensemble, & le mariage est fait ”.

Cette citation est longue, mais elle plaira peut-être aux jeunes gens; ils se réjouiront de n'être ni Koriakes, ni contraints d'acheter, au prix de si grands travaux, une longue union qui n'est, trop souvent, qu'un long repentir, qu'un long procès.

Voulez vous la description d'un traîneau Koriake, la voici: “ Sur deux pâtiens parallèles, ou plutôt sur deux branches d'arbre, de six pieds & demi de long sur trois pouces de large, assez mal équarrées, & dont les bouts en avant se recourbent en moitié de croissans, s'établit le corps du traîneau, qui n'est qu'un châssis de treillage, élevé de terre d'un peu plus de deux pieds, large de dix-huit pouces, & long de cinq pieds. Deux petites perches, d'environ cinq pouces de circonférence, forment la double membrure du treillis fait de lattes grossières & emboîtées les unes dans les autres. Une traverse, plus forte, en réunit par devant les extrémités, qui immédiatement après se joignent aux bouts cintrés des parties & y sont assujetties avec des courroies. La partie inférieure du châssis porte sur des bâtons courbés en arcs, dont les pointes écartées entrent également dans ces parties; & la partie supérieure se termine, par derrière, en une sorte de petite cariole découverte, construite en demi cercle avec de courts bâtons enchaînés dans des moitiés de cerceaux, à peu près comme les dossiers de nos fauteuils de jardins. C'est dans cette étroite enceinte qu'on enferme ou ses vivres ou une partie de ses effets. Le siège du conducteur est vers le milieu du châssis, non loin de la traverse; il s'y met à califourchon, & ses pieds posent sur les pâtiens. Deux rennes de front traînent cette frêle machine, &c. ”.

Jettons les yeux sur les funeraillcs des Yakoutes : elles se font avec plus ou moins de magnificence, selon la richesse du défunt. Si c'est un Prince, on le revêt de ses habits les plus riches, de ses plus belles armes. Le cadavre, mis dans un cercueil, est porté par la famille jusqu'au pied de la tombe; de longs gémissemens annoncent le lugubre cortège. Le cheval favori du mort & le meilleur du haras, tous deux richement harnachés & conduits par un valet, ou par quelque proche parent, marchent à côté du convoi. Arrivés au lieu de la sépulture, ils sont attachés à deux poteaux ornés de sculptures baroques & plantés auprès de la fosse. Pendant qu'on inhume leur maître, on les égorge sur son corps, & cette libation sanglante est l'hommage rendu à son attachement pour ces animaux qui sont censés le suivre dans l'autre monde, où l'on espère qu'il pourra en joir encore. Cependant on les écorche; la peau & la tête qui restent unies sont fichées horizontalement sur des branches d'arbres, à peu de distance du tombeau, & voilà la mausolée. Ensuite un bucher s'allume, & la dernière preuve d'amitié pour le défunt consiste à faire rôtir & à manger, sur la place, ses deux chevaux chéris. Ce régal achevé, chacun se retire. S'il s'agit d'une femme, c'est la vache qu'elle préférerait qu'on immole, qu'on écorche, rôtit & mange.

Il y a plus de variété dans le second volume que dans le premier, & on le lit aussi avec plus de plaisir.

*Oraison Funèbre de S. M. Joseph II, Empereur d'Allemagne, prononcée dans l'Eglise Suisse de Constance, le 2 Mai 1790, par Pierre Bourrit, Pasteur à Constance; & se trouve à Lausanne, chez MM. Heubach, Durand & Comp. Libraires. Prix 6 sols argent de Suisse.*

Les Oraisons funèbres, a dit de Voltaire, ne sont plus que d'ennuyeuses déclamations de Sophistes, & ce qui est pis encore, de bas éloges, où l'on n'a point de honte de trahir indignement la vérité. Ce jugement pourra paraître un peu sévère, mais peut-être n'en est-il pas moins fondé. Du moins, n'avons-nous plus de Bossuet, de Fléchier, de Mascaron; l'usage, l'ériquette & le travail, ont pris dans ces discours la place qu'y devrait toujours occuper le sentiment; & presque tous ressemblent, du plus au moins, à ces habits de parade, dont les mêmes servent à orner successivement différentes personnes. Il n'est donc point étonnant, que ce genre de production ne puisse plus aspirer qu'à un succès très-éphémère. Cependant, il y a des exceptions, sans doute; des circonstances particulières, ainsi que les sentimens dont est animé l'Orateur, peuvent contribuer à répandre de l'intérêt sur son discours. Par exemple, on lui fait gré d'interrompre la monotonie

& le fastidieux d'une longue suite d'éloges par quelques observations, sinon critiques, au moins qui annoncent cette impartialité laquelle mérite & attire la confiance. M. Bourrit, entre les titres qu'il pouvait avoir à faire distinguer avantageusement l'*Oraison funèbre de Joseph II* qu'il a prononcée, a particulièrement celui dont nous venons de parler. "Ne croyez pas, M. F., dit-il, que nous voulions vous donner Joseph pour un Monarque accompli; à Dieu ne plaise que de la chaire de vérité, nous fassions une école de mensonge!... Joseph II voulait le bien; il ne respirait que le bien; il eut donné son sang pour l'obtenir; mais peut-être se hâta-t-il trop; (car il est si naturel de vouloir jouir du bien qu'on peut faire) peut-être fut-il trop impatient d'en éprouver les effets; peut-être manqua-t-il d'adresse dans les moyens; peut-être fut-il mal conseillé, & plus mal obéi...."

*Discours Religieux, & quelques autres pièces relatives aux circonstances où ils ont été prononcés. Par M. Mourier, de Genève, Ministre du St. Evangile, Pasteur à Copenhague. A Lausanne, chez les mêmes Libraires que l'ouvrage précédent, 1790. Prix 15 sols argent de Suisse.*

*Annales Politiques, Civiles & Littéraires du dix-huitième siècle, par M. Linguet. — Cet ouvrage périodique se continue à Paris, & se trouve à Lausanne, chez MM. Heubach, Durand & Comp. Le prix de l'année complete, de 25 Numéros, dont il en paraît un tous les quinze jours, est de 18 livres de France pris à Lausanne; & par la poste, franc de port, de 21 liv. pour la Suisse; de 27 liv. pour la France, l'Allemagne méridionale, & l'Italie jusqu'à Milan.*

M. Linguet annonce qu'il va suivre cet ouvrage d'après les mêmes principes qu'il a suivis dans ses précédens Numéros. "Une franchise décente; un soin soutenu de tout rapporter à l'utilité publique; un respect constant pour les mœurs, le culte & le Gouvernement".

*Annonces des Mariages qui se publient actuellement dans nos Eglises.*

Etienne, fils de feu Gédéon Vullyety, de Criffier; & Susanne, fille de feu Christ Hubler, de Tusan, Bailliage de Nydau.

#### M O R T S.

Susanne Catherine Léeman, de Niderhasly, Bailliage de Berthoud, âgée de 57 ans.

Un enfant mort quelques jours après sa naissance.

Henriette Humbert Drotz, du Locle, fille mineure.

Claudine Délessert, veuve de Jean Chatelanat, de Moudon, âgée de 97 ans.

# JOURNAL DE LAUSANNE.

26 JUIN 1790.

Le SOLEIL se leve à 4 heures 10 minutes, & se couche à 7 heures 50 minutes.

La LUNE se leve à 7 heures 19 minutes du soir.

## Observations Météorologiques.

Dates.	THERMOMETRE.			BAROMETRE.		
	7 heur. du mat.	2 h. après midi.	9 heur. du soir.	7 heur. du mat.	2 h. après midi.	9 heur. du soir.
17 Juin	+14. 0.	o +16. 3.	o +15. 2.	26. p. 6. lig. 3	26. p. 6. lig. 5	26. p. 6. lig. 9
18 . . .	+15. 1.	o +18. 2.	o +16. 7.	26. 7.	26. 7.	26. 7. 1
19 . . .	+14. 3.	o +19. 1.	o +16. 8.	26. 6. 3	26. 7. 3	26. 8. 1
20 . . .	+15. 2.	o +19. 3.	o +17. 0.	26. 8.	26. 7. 2	26. 6. 2
21 . . .	+14. 5.	o +21. 3.	o +17. 3.	26. 8.	26. 7. 11	26. 6. 7
22 . . .	+15. 4.	o +22. 3.	o +20. 0.	26. 8.	26. 10. 1	26. 8. 1
23 . . .	+18. 2.	o +22. 4.	o +20. 1.	26. 11.	26. 10. 1	26. 9. 1

## EXTRAITS.

*La Vie de JOSEPH II, Empereur d'Allemagne, Roi de Hongrie & de Bohême; ornée de son portrait & suivie de notes historiques. A Paris, & se trouve à Lausanne chez J. A. Fischer, Libraire.*

Charles-quinz disoit, que les Etats se menent par eux-mêmes, & que les innovateurs en sont les perturbateurs. Leibnitz prétendait, qu'il y avait plus à perdre en voyageant qu'à rester chez soi. Joseph II n'aurait donc été le héros ni de l'un, ni de l'autre; car aucun Souverain n'eut autant que lui le desir, peut-être eussions-nous pu dire l'habitude, de faire des réformes & d'apporter des innovations dans ses Etats: aucun Empereur depuis Adrien n'étendit, ou plutôt ne multiplia davantage ses courses, ses déplacements, ses voyages. Mais ce n'est pas uniquement d'après son goût pour les voyages & pour les réformes qu'on doit juger une tête couronnée; d'ailleurs encore l'Auteur de l'ouvrage que nous annonçons, quoiqu'homme d'esprit, n'est pas un Charles-quinz, n'est pas un Leibnitz; c'est M. le Marquis de Caraccioli, connu sans doute de plus d'un de nos Lecteurs. Nous croyons qu'il est difficile de louer Joseph II d'une manière ou plus sage ou plus adroite

que ne l'a fait notre Auteur. S'il a eu recours à l'art, il l'a sçu cacher, il a sçu donner à son travail presque toujours le ton noble & simple de la vérité. S'il n'a écouté que les sentimens de son cœur, que sa manière de voir & de juger cet Empereur; s'il a été fondé dans les interprétations qu'il a opposées à celles qui ne sont pas favorables à son héros; dans l'un ou l'autre de ces cas, son ouvrage n'en a pas moins quelques droits à fixer l'attention, à obtenir de l'intérêt. C'est en le lisant que le Lecteur instruit pourra l'apprécier, & ce ne fera point par une notice resserrée dans les bornes étroites d'un Journal.

On pourrait d'abord croire cet ouvrage un peu prématuré, écrit avec précipitation; l'Auteur prévient ce jugement: "Malgré cette apparence, dit-il, il n'en est pas moins le résultat d'une exacte recherche & le fruit de la réflexion. Informé depuis long-tems, par la voix publique, du coup funeste qui menaçait Joseph II, je recueillis, tant à Vienne en Autriche qu'à Léopold en Gallicie, les faits qui devaient entrer dans son histoire, afin de les rendre publics. Cela me fut d'autant plus facile que je vis de mes propres yeux, dans une partie de ses possessions, nombre d'établissmens solides, que j'interrogeai des témoins oculaires parmi les Grands & les petits, &c. &c..... D'ailleurs son histoire a pour caractère distinctif une

publicité qui ne permet pas de la révoquer en doute. En vain les curieux chercheraient la vie privée de *Joseph II*, il ne connut ni les petits appartemens qui dérobent un Monarque aux yeux de la multitude, ni les momens perdus dans la société d'une maîtresse ou d'un favori. Toujours tout entier à ses sujets, toujours se faisant un plaisir de les voir, toujours une loi de leur répondre; il se communiqua de manière à ne rien cacher de ses actions..... Plus on réfléchit sur le regne de *Joseph II*, moins on se persuade qu'il n'a duré que neuf ans & quelques mois. Il a plus fait dans ce court espace que les Rois les plus laborieux pendant la durée d'un demi siècle". C'est ainsi que *M. Caraccioli* nous parle de *Joseph II* & de son regne. Il a interrogé, nous dit-il, des témoins oculaires; sans doute c'est un des moyens de s'assurer de la vérité, mais pour prononcer sur un *Joseph II*, sur l'utilité & la sagesse de cette foule de réformes qui ont caractérisé son regne, il faudrait, ce nous semble, avoir pu aussi interroger la postérité. Nous nous permettrons une autre observation, c'est que, quoiqu'il serait absurde de ne pas consulter les Auteurs contemporains de l'Histoire, néanmoins on doit les lire le plus souvent avec quelque précaution, puisqu'il n'est peut-être aucun homme célèbre dont un Auteur contemporain ne put donner deux vies absolument différentes, & toutefois appuyées également sur des autorités respectables. Nous ajouterons, que si *M. Caraccioli* eut puisé ses matériaux dans un de ces troncs publics où, comme dans ce vaste Empire de l'Asie, chaque individu aurait eu le droit de jeter & déposer impunément ses observations sur *Joseph II*, cet Auteur n'aurait peut-être pas recueilli une série presque non interrompue d'éloges & de faits propres à intéresser en faveur de son héros ?

Nous allons placer ici quelques citations de l'ouvrage que nous annonçons.

Dans la découverte qu'on fit en Hongrie, pour faciliter une communication entre la Buckovine & la Transilvanie, on arriva jusqu'à des montagnards absolument inconnus, qui avaient des coutumes extraordinaires. On fut sur-tout frappé de voir une seule famille composée de plus de deux cents individus, dont un vieillard, plein de force, quoiqu'agé de cent neuf ans, était le pere & le législateur. Venez-vous, dit-il aux personnes qui l'aborderent, m'ôter la vie? Hélas! bientôt la mort fera cet ouvrage; je l'attends comme la récompense d'un travail que j'ai continué jusqu'au delà d'un siècle. Nous adorons Dieu, & nous profitons de ces bienfaits, en vivant de nos troupeaux qui nous nourrissent & nous couvrent. Nous ne tourmentons la terre que pour nous donner le plus simple nécessaire; & nous sommes très-riches, parce que nous nous contentons de très-peu. Nous

n'avons rien par conséquent pour les voleurs: le moindre morceau de pain qu'ils nous enlevaient, nous ôterait la vie.— Ce respectable vieillard se nommait *Dodesta*. On lui offrit de l'or; il n'en voulut point. "On nous a dit, répliqua-t-il, que l'or faisait le malheur des hommes, & nous voulons être heureux. Il brille aux yeux, mais le soleil brille encore plus, & il nous fait la grâce de venir nous inviter". C'est sans doute un phénomène, dans un siècle comme le nôtre, qu'une famille aussi vertueuse & aussi désintéressée.

Le trait suivant pourrait servir à prouver ou que *Joseph II* n'aimait pas les flatteurs, ou du moins qu'il savait s'en défendre. Des affaires particulières l'appellant à Mantoue, il s'y rendit pendant les chaleurs de l'été; après avoir échappé au plus grand péril par l'éroulement d'un pont qui s'abattit au moment qu'il venait de le passer: "Voilà, s'écria-t-il, une belle anecdote pour les flatteurs; ils ne manqueraient pas de dire que ce pont m'a respecté".

Visitant les hôpitaux de sa capitale, *Joseph* aperçut une petite porte dans un coin obscur, il la fit ouvrir, descendit dans un cachot où il trouva une jeune femme sur la paille au sein de l'infection. A ce spectacle, saisi d'horreur, il en demanda la cause; l'infortunée captive lui dit alors, d'une voix presque éteinte: "Je suis de condition; j'étais jolie, j'eus le malheur de plaire au Baron de \*\*\*, & je ne voulus me donner à lui que sous la loi du mariage".

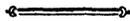
"Après en avoir eu trois fils, j'en fus abandonnée, & le malheureux se retira en Moravie. Il y a contracté un second mariage, & je n'ai pas voulu me plaindre, dans la crainte de le perdre; mais fa nouvelle épouse, pour rompre les liens qui m'attachaient à mon mari, a déterminé cet homme faible à obtenir un ordre qui me retient dans cet affreux repaire; on vint au milieu de la nuit m'arracher à ma demeure, & il y a déjà quelques années que ces sombres voûtes retentissent inutilement de mes sanglots. Votre Majesté, en daignant briser mes fers, voudra bien épargner le coupable en faveur de ma petite famille. Je ne vous demande, pour toute grâce, qu'un asyle dans un monastère, & que la consolation, s'il en est encore pour moi sur la terre, de revoir mes enfans chéris, pour les presser encore une fois sur le sein qui les allaite".

L'Empereur frémit, pleura, & s'empresant de pourvoir à des besoins aussi urgens, il fit chercher les enfans, les réunit à la mere dont il assura le sort; & après avoir fait rendre un jugement solennel qui condamne la nouvelle épouse à une prison, le mari à un exil, & qui le dépouille de la propriété de ses biens en faveur de ses enfans, il ordonna qu'à l'avenir il n'y aurait plus de semblables cachots.

*LIDORIE, ancienne Chronique allusive, publiée par l'Auteur de Blancaï, &c. 2 part. 1700. A Paris chez Guillot, & se trouve à Lausanne chez J. A. Fischer, Libraire.*

Nous préférons sans doute avoir à annoncer à nos Lecteurs des ouvrages d'une utilité générale plutôt que de ceux qui n'ont guere d'autre mérite que celui d'amuser, tels que sont la plupart des Romans. Cependant un tel genre de lecture a ses amateurs ; & comme Journalistes, il nous est assez difficile de ne pas, au moins quelquefois, leur faire connaître les nouveautés littéraires qui les intéressent. Peut-être il nous était permis de faire cette observation, pour répondre à ceux de nos Abonnés qui ne voyent pas volontiers cette sorte d'annonce dans cette Feuille.

*Lidorie* est un Roman nouveau dont l'Auteur a acquis une certaine réputation par d'autres ouvrages qui ont eu du succès. Il est écrit *en Gaulois* ; cependant on le lit avec facilité. L'on y trouve quelques aventures qui tiennent à la Chevalerie, quelques situations intéressantes, & un fond de morale & de religion qui le rend plus digne encore de fixer l'attention.



BELLES-LETTRES.

COUPLETS pour la fête Sainte Marguerite.

Sur l'air : Du coin du feu.

Que des fleurs étrangères  
Décorent nos parterres  
De leurs couleurs !  
Par moi, quoiqu'on en dise,  
La Marguerite est mise  
Avant ces fleurs.

Si-tôt que la froidure  
A quitté la nature  
Qu'elle attristait,  
Cette humble aventuriere  
De la saison prospere,  
Croît & paraît.

Bien loin d'être superbe,  
Elle cache sous l'herbe  
Son doux attrait.  
Mais son charme lui reste,  
Et plus elle est modeste,  
Plus elle plaît.

Fuyant jardins & ferre,  
Elle n'est d'ordinaire

Que dans les champs.  
Mais l'herbe qui la couvre,  
Pour la montrer, s'entr'ouvre  
De tems en tems.

Du papillon volage,  
Cette fleur, toujours sage,  
Craint le regard :  
Mais à l'abeille active  
Elle offre sur la rive  
Un doux nectar.

Souvent, pour sa bergere,  
Le berger la préfere  
Dans son transport.  
Et quand l'amour la donne  
Sa petite couronne  
Vaut un trésor.

Comme elle le mérite,  
Honneur à Marguerite  
En tous les tems.  
Vive la fleur chérie,  
Qui pare ma prairie  
Au doux printems !

Par GEORGE BOTANIPHILE.



PHYSIQUE.

Estavayer, 19 Juin 1790.

Voudriez-vous bien, Messieurs, avoir la complaisance de nous apprendre, par la voie de votre Feuille, la cause qui engage si machinalement à porter la main au front lorsqu'on cherche à se rappeler de quelque chose....

J'ai l'honneur d'être, &c.

*Réponse des Rédacteurs.*—Peut-être n'est-ce pas précisément la place dans ce Journal de s'y occuper de l'objet auquel notre correspondant d'Estavayer nous invite de répondre. Nous pourrions le croire d'autant mieux que l'explication du cerveau est du grand nombre de celles qui, jusqu'à ce moment, semblent avoir toujours été au-dessus de la portée des hommes les plus instruits & les plus éclairés ; d'un *Mallebranche*, même d'un *Stenon*, qui toutefois est celui qui a le plus reculé les bornes de nos connaissances sur cet objet. D'ailleurs l'on ne doit jamais oublier que ce célèbre & modeste Savant, chargé d'expliquer le cerveau dans une Assemblée d'Anatomistes, débuta par déclarer qu'il n'y entendait rien. Cependant nous hazarderons de donner ici, en réponse à notre correspondant, l'explication du mouvement dont il parle, proposée plutôt que donnée par M. *Paulian*, Physicien, qui a des droits à la confiance du Public.

“ Je place, dit-il, l'organe de la mémoire dans toute la *substance cendrée* (\*) du cerveau, & surtout dans la portion de cette substance qui répond au front. Cette partie me paraît assez molle pour recevoir, & assez dure pour conserver plus ou moins longtems les vestiges des objets auxquels nous avons pensé avec une certaine attention. D'ailleurs la *substance cendrée* est spongieuse, & par conséquent percée d'une infinité de trous ou petites cales dans lesquelles ces vestiges vont comme se loger, sans se confondre les unes avec les autres. Les esprits vitaux vont remuer les vestiges gravés dans l'organe de la mémoire & déterminent l'ame à se ressouvenir des choses passées depuis bien des années ”.

M. Paulian, parmi les raisons qui l'engagent à placer le principal organe de la mémoire dans cette partie de la *substance cendrée* qui répond au front, ajoute celle de ce mouvement indélébile de la nature dont nous parle notre correspondant.

Nous citerons ici une autre explication donnée par le même Physicien, & qui ne sera pas indifférente à tous nos Lecteurs; c'est celle de la cause pour laquelle les vieillards ne peuvent plus apprendre par cœur, quoiqu'ils conservent souvent très bien le souvenir des choses passées il y a un grand nombre d'années. “ Dans les vieillards, dit-il, la *substance cendrée* de leur cerveau, en se durcissant, a conservé les anciens vestiges d'une manière ineffaçable; mais elle est trop durcie pour en recevoir de nouveaux. Les enfans retiennent facilement les impressions, parce qu'ils ont la *substance cendrée* très-molle, & par conséquent très-susceptible de recevoir les vestiges des choses qu'ils veulent graver dans leur mémoire. Ceux à qui l'Auteur de la nature a donné une mémoire excellente, ont la *substance cendrée* ni trop molle, ni trop dure ”.

### A N E C D O T E.

Dernièrement le coche de Londres à Yorck étoit rempli de monde, & la conversation vint à rouler sur les voleurs de grands chemins. Oh, pour moi, dit une jeune Demoiselle fort aimable, mais, sinon un peu étourdie, au moins un peu imprudente, je porte toute ma fortune sur moi; elle consiste en un billet de banque de deux cents guinées; mais aussi je l'ai caché avec soin, à moins que les voleurs ne soient forciers, ils ne devineront point que je le porte dans un de mes bas, sous mon pied”. A peine elle avoit

(\*) Dans le grand, comme dans le petit cerveau, l'on distingue deux substances & deux membranes; ces substances sont la *partie cendrée* & la *partie calleuse*. La première est molle, spongieuse & de couleur de cendres: la seconde est blanche & beaucoup plus ferme. On ne la connaît guere que sous le nom de moëlle.

fait la confiance que des voleurs arrêterent le coche, & demandèrent aux voyageurs la bourse ou la vie; la compagnie parut consternée, & chacun donna ce qu'il avoit préparé à tout événement. Les brigands déclarèrent que la somme étoit trop modique, & qu'en cas qu'on ne leur fit point sur le champ cent guinées, ils se mettraient en devoir de fouiller tout le monde. Un homme d'un certain âge, assis au fond du coche, leur cria; “ c'est agir discrètement, Messieurs, il est très-juste qu'on satisfasse à votre demande, d'autant plus qu'il n'est point difficile de trouver la valeur de ce que vous exigez, le double même; faites ôter les bas à Mademoiselle que voici, & vous serez content ”. Son conseil fut suivi; on pria la Demoiselle de se déchausser, & l'on trouva le billet en question; la bande de voleur, après avoir fait à la Demoiselle quelques compliments ironiques sur son pied mignon, piqua des deux & disparut.—A peine les voyageurs les eurent-ils perdus de vue que l'épouvante fit place à l'indignation; tous en voulaient à leur compagnon de voyage qui avoit abusé d'une manière aussi cruelle de la confiance de la jeune personne; tous se déchainaient contre lui, le traitaient de voleur, de traître, l'accusaient d'être de moitié avec les brigands qui venaient d'arrêter le coche; ils voulurent le rouer de coups, le jeter hors de la voiture.... Notre homme se tut & s'esquiva étant arrivé à la Douane. L'on se figure aisément quelle douloureuse nuit passa la jeune Demoiselle. A son lever, elle fut, on ne peut pas plus, surprise de recevoir une boîte & un billet dont voici le contenu: “ Mademoiselle, vous m'avez regardé hier comme un coquin; les voleurs vous ont pris, par mon entremise, un billet de deux cents piéces: ci-joint un effet de même valeur, un autre du double de la somme, que je vous prie d'appliquer à rentes; j'espère que vous voudrez bien accepter le diamant que j'y ajoute comme un gage de l'estime que je vous porte. L'avarice de nos compagnons de voyage nous aurait indubitablement attiré la *fouille* des voleurs: je viens des Indes, & j'avois sur moi pour trente mille livres sterlings de billets payables au porteur; ils étoient perdus, si je n'avois mis à profit la confiance que vous nous aviez faite. Soyez dorenavant plus circonspecte; vous auriez pu être la victime de votre indiscrétion, & rendez-moi la justice de croire que je me ferai toujours un vrai plaisir de vous obliger ”.

### M O R T S.

—Une fille venue morte au monde.  
Jaques Louis Richard, fils mineur.  
Sieur Pierre François Valet, de Lausanne, âgé de 48 ans.  
Françoise Béranger, femme de maître Jacob Schinck, maçon.  
Sieur George Chevallier, bourgeois d'Orbe; âgé de 38 ans.

# JOURNAL DE LAUSANNE.

3 JUILLET 1790.

Le SOLEIL se leve à 4 heures 12 minutes, & se couche à 7 heures 44 minutes.  
La LUNE se leve à 10 heures 59 minutes du soir.

*Observations Météorologiques.*

Dates.	THERMOMETRE.			BAROMETRE.		
	7 heur. du mat.	2 h. après midi.	9 heur. du soir.	7 heur. du mat.	2 h. après midi.	9 heur. du soir.
24 Juin.	+16. 5.	+23. 6.	+20. 1.	26. p. 9. lig. 10	26. p. 10. lig. 1	27. p. 0. lig. 1
25 . . .	+18. 6.	+21. 8.	+15. 3.	27. 1.	27. 0.	26. 10. 8
26 . . .	+11. 8.	+14. 5.	+10. 2.	26. 9. -3	26. 8. 5	26. 8. 0
27 . . .	+9. 5.	+12. 0.	+9. 4.	26. 9. 2	26. 8. 0	26. 7. 7
28 . . .	+9. 1.	+13. 8.	+12. 2.	26. 7. 0	26. 6. 2	26. 5. 0
29 . . .	+10. 9.	+16. 2.	+14. 9.	26. 7. 9	26. 9. 0	26. 8. 0
30 . . .	+14. 3.	+17. 4.	+17. 1.	26. 8. 1	26. 7. 11	26. 6. 0

## BELLES-LETTRES.

*HISTOIRE de la Sorbonne, dans laquelle on voit l'influence de la Théologie sur l'ordre Social, par M. l'Abbé DUVERNET, 2 vol. A Paris, & se trouve à Lausanne chez M. J. A. Fischer, Libraire.*

**T**out cet ouvrage tend en effet à prouver que les Corps Théologiques en général influent sur l'ordre social, mais pour le troubler, pour semer des fanatiques ou des fous sur les pas des vrais Citoyens, pour les arrêter, leur nuire & les persécuter.

On nous y peint la Sorbonne sous trois grandes époques: on la voit successivement, *Bourguignone, Anglaise, Guizarde & Espagnole*, & enfin *Ultramontaine*. Sous Louis XIV & Louis XV elle fut, tour à tour, Janséniste, Moliniste, &, dans tous les tems, tracassière & persécutrice.

On y trouve des faits curieux. Pour ne pas nous éloigner trop de notre tems, citons ce que dit notre Historien des Convulsionnaires du Diacre Pâris. "A force de s'exercer, ils parvinrent à soutenir l'épreuve du feu & de la croix, des coups de bûche & de barre sur l'estomac. Dans leurs Synagogues, les épreuves furent appellées *l'œuvre des convulsions*, ou l'exercice du chenet, du caillou, de la broche &

de la croix. Les coups étaient appellés, *les secours* ou le *capital de l'œuvre*. Des jeunes filles, appellées prophétesse, furent dressées à ces charmans exercices. On donna le nom de *freres* à ceux qui administraient ces secours. Quand les sœurs les demandaient, les freres ne pouvaient les refuser, sans pêcher grièvement contre la charité.

Pour les grands secours, on se servait du chenet, de la bûche, de la broche & du bâton. La sœur secourue sous les coups qu'on lui administrait, éprouvait un grand soulagement à ses souffrances: *Frappez, mon frere, s'écriait-elle, frappez, au nom de Dieu, redoublez vos secours.*

A force d'expériences, on trouva, avec des pommes dont on se graiffait, le secret d'arrêter les effets du feu. Une prophétesse qu'on nomma la *Salamandre*, se mettait sur un brasier ardent, & quand le feu expirait, elle s'écriait: *sucre d'orge*. Ce sucre d'orge était un bâton aussi gros que le bras & pointu par un bout. La *Salamandre*, en sortant du feu, ployait son corps en arc au milieu de la chambre, le ventre en l'air & les reins portant sur la pointe du bâton: dans cette situation affreuse, elle criait, *biscuit, biscuit*, & aussi-tôt une pierre de cinquante livres, attachée à une corde qui passait par une poulie accrochée au plancher, tombait à plusieurs repri-

ses sur l'estomac de la sœur. Ce secours était réitéré jusqu'à ce que la sœur cessât de le demander.

L'exercice de la broche avait quelque chose de plus merveilleux. On embrochait une sœur toute nue, de l'espece de la *Salamandre*, à peu près comme on embroche réellement un aloyau. On attachait une poularde sur ses reins. Un frere tournait la broche devant un feu très-ardent; le merveilleux de ce secours était l'impassibilité de la sœur embrochée, pendant que la poularde cuisait sur son derriere".

"Les secours de la croix étaient un vrai crucifiement. On clouait à un croix un frere ou une sœur; on leur donnait ensuite plusieurs coups de lance; les Spectateurs avaient la permission d'aller sur elle à coups d'épée. Le sang coulait des pieds, des mains & du coté de la crucifiée. Les fots & les frippons criaient au miracle; la sœur expirait; mais sa mort n'était qu'un assoupissement mystérieux qui terminait ses souffrances. Elle descendait ensuite de la croix toute joyeuse, sans qu'on apperçut, ni sur ses mains, ni sur son coté, le moindre vestige des coups qu'elle avait reçu".

"Tous ces tours de charlatans, dont le merveilleux paraît aussi incroyable qu'il semblait barbare; se terminaient toujours par des imprécations contre la bulle *Unigenitus*, pour annoncer le triomphe de la grâce, & de la chute des Jésuites, &c. &c."

Cette citation est un peu longue, mais aussi elle suffira pour donner une idée de la maniere de l'Auteur. En lisant ces tours de force, on se rappelle ceux de ces especes d'*Illuminés* de nos jours; ils sont moins barbares, moins ridicules, plus adroits, parce que les lumieres de ce siecle leur en ont imposé la nécessité; mais ils ont assez de ressemblance pour souffrir la comparaison.

## PHYSIQUE.

### AUX AUTEURS DU JOURNAL.

Yverdon, 23 Juin 1790.

Je vous ai déjà adressé deux lettres, Messieurs, pour vous inviter à nous apprendre, par la voye de votre Feuille, ce que nous devons penser des envies qu'ont les femmes enceintes, & de l'effet qu'elles produisent souvent sur leurs enfans. Voici bientôt six mois que toutes les semaines j'ouvre votre Journal dans l'espoir d'y trouver une réponse à mes lettres, & ne l'appercevant point, je ne puis revenir de ma surprise de ce que vous paraissiez négliger un objet aussi important que celui dont je vous ai prié de vous occuper. Réfléchissez-y bien, Messieurs, mon amour propre irrité peut m'engager à nuire étrangement à vos succès....

J'ai l'honneur d'être, &c.

X. O.

*Réponse des Rédacteurs.* Nous nous étions flattés que Monsieur Y. O. avait déjà entrevu combien sa correspondance pouvait nous devenir pénible, combien nous craignons même qu'elle ne fut plus qu'indifférente à nos Lecteurs, & qu'il en avait senti les raisons. Aujourd'hui, nous aimons encore à croire qu'il sent que nous pouvons parfaitement mettre en doute, s'il n'y aurait pas plus de pusillanimité à craindre ses menaces que d'amour propre à n'y accorder aucune attention.

Tous les jours nous recevons des invitations à expliquer dans ce Journal, ou quelque phénomène, ou du moins quelques-uns de ces faits qui semblent s'écarter du cours ordinaire de la nature. Quand on juge à propos de ne pas garder l'anonyme avec nous, ainsi que l'a observé jusqu'à ce moment Monsieur Y. O., & qu'il peut être utile à nos Correspondans de connaître l'explication qu'ils nous demandent, alors nous nous faisons un devoir de leur répondre par une lettre particuliere, lorsque nous ne pouvons le faire par la voye de notre Feuille, sans nous écarter de notre plan. Dans tous ces cas, jamais nous ne nous sommes permis de donner notre opinion comme pouvant faire la moindre autorité; nous nous sommes presque toujours appuyés des lumieres d'Auteurs qui méritent quelque confiance. Nous observerons ici la même marche, en indiquant à M. Y. O. l'ouvrage suivant: *Dissertation sur le pouvoir de l'imagination des femmes, dans laquelle on passe successivement en revue tous les grands hommes qui, depuis deux mille ans, ont aduis l'influence de cette faculté sur le fétus, & dans laquelle on répond aux objections de ceux qui combattent cette opinion.* Par M. Benjamin Bablot, Conseiller, Médecin ordinaire du Roi; à Châlons-sur-Marne.

Cet ouvrage qui a paru, il n'y a pas long-tems, est rempli de recherches savantes aussi curieuses qu'intéressantes. Peut-être il était impossible de prouver mieux que ne l'a fait M. Bablot les effets que peuvent produire certains objets sur l'imagination de quelques femmes & l'influence de la mere sur l'enfant qu'elle porte dans son sein.

Un grand nombre de Physiciens instruits, exacts & attentifs ont obtenu, d'après une multitude d'expériences, des résultats qui semblent prouver l'influence de l'électricité sur la végétation. M. l'Abbé d'Ormay vient de publier une suite d'expériences sur ce même objet. "Ce sont des faits, dit-il, sur lesquels on peut compter, parce que j'y ai apporté, pendant deux ans, un soin & une attention toute particuliere".

Nous allons citer quelques-unes de ses expériences & leur résultat.

Le 21 Mars, dit M. l'Abbé d'Ormy, j'électrisai, pendant l'espace de douze heures, un tableau magique, en le rechargeant succellivement, lorsque l'électricité avait notablement diminué. Sur ce tableau magique, dont la surface étamée est d'un pied & demi carré, j'avais mis, 1°. vingt graines de laitue, 2°. douze graines de petites raves, 3°. quatre graines d'épinard. Ces graines électrisées furent semées le même jour, de même que d'autres graines de ces différentes especes non électrisées & prises dans les mêmes paquets; sur le même terreau, elles furent recouvertes d'une quantité parfaitement égale de ce même terreau. L'exposition des six vases employés dans ces expériences fut exactement la même, ainsi que les soins; en un mot, tout fut exactement égal, ce qu'on doit toujours observer dans les expériences de cette nature.

1°. Le 30 Mars, je vis, à 5 heures du matin, toutes les laitues électrisées, ce qui annonçait qu'elles avaient levé pendant la nuit; les laitues non électrisées ne parurent que sur les six heures du soir, & leur germination n'était pas aussi avancée à cette époque que celle des laitues électrisées, lorsque je commençai à les apercevoir.

2°. Dans la nuit du 27 ou 28 Mars, les douze graines de petites raves électrisées parurent toutes à la fois, & neuf seulement des non électrisées sortirent de terre le 28, un peu avant midi.

3°. Un seul grain d'épinard non électrisé parut le 30 Mars, entre 7 & 8 heures du matin; les trois autres ne leverent point, tandis que les quatre graines électrisées se développèrent parfaitement bien à 11 heures & demie du 30. Dans ces trois expériences le thermometre marqua, dans mon cabinet, de 11 à 12 degrés.

M. d'O. a fait aussi des expériences sur d'autres objets. "Le 22 Avril, je pris, dit-il, 150 vers à soie, nés le même jour & de la même graine; je les divisai en deux bandes; j'en destinai une à l'électrification, l'autre resta à la même exposition, & eut les mêmes soins que les électrisés. Voici comment je m'y pris pour leur communiquer le fluide électrique: dans leur bas âge je les posai simplement sur le tableau magique, & depuis six heures du matin jusqu'à neuf heures du soir, je les électrisai, d'heure en heure, de trois ou quatre cents tours de roue. Etant devenu plus gros & occupant plus d'espace, je les plaçai sur un gâteau de poix résine qui communiquait au conducteur par le moyen d'une verge de métal. Je dois observer que je n'ai jamais donné à manger plus de deux fois par jour à mes vers à soie électrisés comme aux non électrisés.

Le 5 & le 6, une grande partie était occupée à filer, tandis que les non électrisés n'étaient encore qu'à leur troisième mue.

En 1788, j'eus les mêmes résultats en tentant la même expérience, & j'observai, comme cette année-ci, que l'électricité donnait aux vers à soie beaucoup de vigueur, d'appétit, & les préservait de ces maladies auxquelles étaient fort sujets les non électrisés, lorsque, par exemple, je leur donnais à manger des feuilles cueillies dans les tems d'humidité, ou bien après la pluie.

## É C O N O M I E.

EXTRAIT de la Bibliothèque Physico-économique, année 1790.

M. Saulnier voudrait qu'on donnât aux bœufs un collier qui s'ouvrit & se fermât à volonté, au lieu du joug ordinaire. "Le bœuf qui tire avec un collier (lié en haut) dit-il, a la tête dégagée & les mouvemens plus libres, il est plus à son aise, & il travaille sans gêne ni douleur. C'est une erreur de croire que sa force réside dans les muscles de son cou & de sa tête. Quand il pousse avec ses épaules, par le moyen du collier, il ajoute à sa force la masse de son corps mis en action, il conserve son attitude naturelle, au lieu qu'en tirant par la tête seule, quand il est sous le joug, il agit dans une attitude forcée, & sa marche est plus lente."

"M. Cretté de Paluet a cultivé en grand le tournesol (*hélianthus annuus* Linn.) dans un terrain de six perches, ou de 108 pieds. Cette culture l'a mis à portée de connaître les avantages que l'on peut retirer de la même plante, dont on mange en Virginie les semences en pain & en bouillie, des graines de laquelle on tire une huile propre à différens usages, & dont les feuilles données vertes aux vaches, l'été, leur procurent beaucoup de lait. M. Cretté a recolté vingt-deux boisseaux de graines & quarante bottes de tiges, chacune de trente brins, qui font en tout 1200 tiges." De là il résulte, ajoute-t-il, qu'un arpent peut rendre plus de trente setiers de graines & 660 fagots qui donneraient au moins dix-huit à dix-neuf milliers d'échalas ou rames à haricots qui pourraient être brûlés au lieu de bois. On assure que la cendre en est excellente.

Une Lettre de M. Martres, insérée dans le *Journal de Guienne* contient ce qui suit :

„ Les moyens dont on s'est servi jusqu'à ce moment pour la destruction des chenilles ont été ou infructueux ou nuisibles à l'accroissement des arbres. Voici un procédé dont je garantis le succès, en même tems qu'il est sans inconvénient."

"On devra faire fondre deux livres de savon blanc dans une demi barrique d'eau, y tremper un vieux

morceau de linge attaché au haut d'une perche, & s'en servir pour mouiller la nichée. Je n'ai pas besoin d'observer que le moment le plus favorable pour cette opération est celui où le soleil n'est point encore levé, la chaleur devant nécessairement séparer ces insectes, plus faciles à détruire lorsqu'ils sont réunis."

—

*Description de Bâle par L'ESCARBOT.*

Et puis que maintenant ie t'ay fait mention De Bale, ie ne veux perdre l'occasion De te la remarquer, étant outre Mulhouse Au chemin qui pourroit te conduire à Schaffouse, Bale l'honneur du Rhin que ie veux celebrer, Et d'un los principal sur toutes honorer. Car que pourroit-on voir en vne cité belle Qui point ne se rencontre abondamment en elle? Veux-tu voir des beautez qui povrroient Iupiter Arracher de son throne & le faire quitter? Dans Bale il y en a de plus de mille sortes, Qui n'ont rien de pareil hors l'enclos de ses portes. Veux-tu voir vne ville exquise en batimens? Les batimens ce sont les plus beaux ornemens. Sans parler des communs, voy ces pointes menuës De son temple plus grand qui penetrent les nues, Voire le Temple entier, dont l'art & la hauteur Publie en toute part le los de son autheur. Veux-tu des pourmenoirs, & des places publiques? Cette ville en a deux entre autres magnifiques. Où les ormes font ombre, & donnent passetemps Si-tot que les Bessons ont ouvert le Printemps. Veux-tu voir des ruisseaux & ruieries profondes? Là quatre grands ruisseaux portent au Rhin leurs ondes, D'où la ville reçoit mille commodités, Et d'où ses artisans se trouent sustentés. Aymes-tu des Marchans l'exercice & hantise? Bale ne se soustient que par la marchandise. Son terroir n'est pas grand au pris de sa grandeur Et toutefois elle est des Cantons la splendeur. Car outre vn magazin qu'elle possède d'armes Pour au besoin fournir à dix milles gendarmes, Elle loge chez soy les Pierides sœurs Qu'elle embrasse & nourrit du miel de ses douceurs, Et a préque produit depuis huit-vingts années Autant d'hommes sçavans qu'elle a veu de journées. C'est-elle qui se peut glorifier des os D'un Erasme sans pair qu'elle tient en depos, Comme d'un Hotoman, & d'une autre brigade Qui a pour chefs Griné, Micon, Oecolampade. Il ne m'en chaut icy de leur religion. Suffit qu'ils estoient grands en leur profession, Ainsi que fut Platon en son Academie, Et celui qui luy fit vne escole ennemie. Que si tu veux venir au siecle du jourd'hui Tu n'y trouueras moins d'hommes doctes meshui

Qu'au siecle de ceux-là, soit en la Medecine, Ou l'estude du Droit, ou la leçon diuine. Et si tu veux du Grec la cognoissance auoir, Ou du langage Hebrieu les beaux secrets sçauoir, Bale te fournira d'escoles suffisantes Pour acquerir bien-tot ces choses excellentes. Et pour encore mieux contenter ton desir, Soulager ton estude, & y prendre plaisir, Elle te fera voir sa noble Imprimerie, Et l'artifice grand de sa papeterie, Dont les œuures pieça courant par l'Vniuers Pour l'accommodement de maints peuples diuers; De forte qu'à bon droit cette ville de Bale Porte dessus le front le nom d'Imperiale.

—

GRAMMAIRE.

AUX AUTEURS DU JOURNAL.

Lausanne, 30 Juin 1790.

MESSIEURS,

Dans un de vos précédens Numeros, vous avez fait quelques remarques sur l'acception du mot *homme* comme il faut. Permettez-moi, Messieurs, de vous en adresser, de tems en tems, sur d'autres expressions plus fautives encore, & que je vois cependant employées dans la bonne société, par des personnes qui même ont des prétentions à s'énoncer avec pureté. En dénonçant de telles expressions dans votre Feuille, vous augmenterez, ce me semble, les rapports sous lesquels elle peut être utile à vos Lecteurs. Aujourd'hui, ma dénonciation ne portera que sur les deux mots suivans, *Parcontre* & *Mesentendus*; ces mots ne sont nullement français, & toutefois ont usurpé une espece de naturalisation à Lausanne, & en général dans le Pays-de-Vaud.

J'ai l'honneur d'être, &c.

—

*Annonces des Mariages qui se publient actuellement dans nos Eglises.*

Jean Daniel Michel, fils de Jean Philibert Mercier, de Penthereas; & Judith Henriette, fille de feu Jaques David Lecontre, du Chenit.  
Jean, fils de Jean Härter, de Prilly; & Marianne, fille de Matthias Beck, de Belmont.  
Jean Daniel, fils de feu J. Baptiste Junod, de Ste. Croix; & Marie, fille de J. Pierre Margot, de Ste. Croix.  
Abraham Samuel, fils de feu Pierre Amy, d'Ogens; & Jeanne Marie, fille de J. Pierre Pache, d'Espalinge.

M O R T S.

Une fille morte quelques heures après sa naissance.  
Jeanne Delisle, de Lausanne, fille mineure.  
Jeanne Cavin, femme de Jean Jaques Collomb, des Verrieres, Comté de Neuchatel, âgée de 35 ans.

# JOURNAL DE LAUSANNE.

10 JUILLET 1790.

Le SOLEIL se leve à 4 heures 16 minutes, & se couche à 7 heures 38 minutes.  
La LUNE se leve à 2 heures 33 minutes du matin.

*Observations Météorologiques.*

Dates.	THERMOMETRE.			BAROMETRE.		
	7 heur. du mat.	2 h. après midi.	9 heur. du soir.	7 heur. du mat.	2 h. après midi.	9 heur. du soir.
1 Juillet.	†13. 4.	o†19. 2.	o†15. 3.	o 26. p. 6. lig.	o 26. p. 6. lig.	o 26. p. 6. lig.
2. . .	†12. 2.	o†17. 0.	o†14. 9.	o 26. 5.	o 26. 5.	o 26. 5.
3. . .	†13. 1.	o†16. 2.	o†14. 3.	o 26. 4.	o 26. 4.	o 26. 5.
4. . .	†14. 2.	o†17. 6.	o†15. 0.	o 26. 3.	o 26. 3.	o 26. 2.
5. . .	†12. 6.	o†17. 5.	o†14. 6.	o 26. 2.	o 26. 1.	o 26. 0.
6. . .	†11. 5.	o†15. 1.	o†11. 1.	o 26. 2.	o 26. 3.	o 26. 4.
7. . .	†10. 1.	o†15. 2.	o†11. 3.	o 26. 5.	o 26. 5.	o 26. 7.

EXTRAITS.

Sur FRÉDÉRIC le Grand, & mes entretiens avec lui peu de jours avant sa mort. Traduit de l'Allemand de M. le Chevalier ZIMMERMANN, Médecin, & Conseiller de S. M. le Roi d'Angleterre; in-8°. belle édition, à Lausanne chez les freres La-Combe, au Café Littéraire.

Nous avons eu sur la mort de Frédéric II, Roi de Prusse, sur son regne, sur sa vie, tant militaire que privée, un si grand nombre d'ouvrages que les magasins des Libraires en sont restés surchargés, & que les Lecteurs sont bien loin aujourd'hui d'éprouver de l'empressement à rechercher les nouvelles brochures qui paraissent sur un tel objet. On aurait grand tort d'attribuer cette satiété au sujet qui a fait naître cette foule de productions; il est d'une trop haute importance; il est même d'une nature à fixer, à mériter l'attention, non-seulement des contemporains, mais encore de la postérité. Dans tous les tems il fera précieux de connaître Frédéric le Grand sous tous ses rapports; ce phénomène de ce siecle sera constamment digne de la curiosité & de l'examen de tous les hommes. Mais ce qui a produit cette satiété, ce qui a fait baïsser l'intérêt que ces productions ont d'abord inspiré, c'est, n'en doutons pas,

le peu de mérite de la plupart d'entr'elles. Le succès des Mémoires de M. le Comte de Schmettau sur la campagne de 1778 en Boheme par l'armée Prussienne, &c. ce succès décidé en est une preuve convaincante. Ces Mémoires ont paru au moment où le Public se lassait, s'était même lassé, depuis quelque tems, d'un tel genre de lecture; toutefois leur mérite les a fait bientôt distinguer, & ils ont été lus avec plaisir, avec intérêt. Il en résulte, ainsi que l'observe, dans sa préface, le Traducteur de cet ouvrage de M. Zimmermann: "Qu'il est des productions qui, soutenues d'un mérite particulier, surmontent, malgré tous les orages de l'océan de la Librairie. Tel est, poursuit-il, celui dont je donne ici une traduction; sept éditions, en Allemagne, n'ont pas encore suffi à l'empressement de ses nombreux Lecteurs; & , selon toute apparence, cet intérêt ne s'affaiblira jamais, puisque de toutes les brochures, de tous les ouvrages qui ont paru sur Frédéric II, il n'en est point, peut-être, qui apprenne mieux à connaître cet homme immortel".

Il était depuis long-tems déclaré incurable par de très-habiles Médecins, lorsqu'il adressa à M. Zimmermann la lettre suivante, écrite en Français, & dans les mêmes expressions que nous allons la rapporter.

E c

*Monsieur le Docteur Zimmermann.*

“ Il y a huit mois que je suis fortement attaqué de l'asthme. Les Médecins de ce pays-ci me donnent toutes sortes de drogues, mais qui, plutôt que de me donner du soulagement, ne font qu'empirer le mal. La réputation de votre habileté étant étendue dans tout le Nord de l'Europe, je serais bien aise si vous vouliez faire un tour, pour quinze jours, dans ce pays-ci, pour vous consulter sur l'état de ma santé & ses circonstances. Il s'entend de lui-même que je vous payerai le voyage & tout le reste des frais : si donc vous y consentez, je vous enverrai, dans ce cas, une lettre pour S. A. R. le Duc de Yorck, qui vous accordera facilement la permission de vous rendre ici. Et sur ce, &c.”

Le peu de confiance que le Roi avait constamment manifesté dans les Médecins & dans leur Art ; le peu d'espoir de le rendre à la vie, faisait d'abord envisager à M. Zimmermann ce voyage comme pénible & orageux ; toutefois il se décida à l'entreprendre, & se rendit à l'invitation de Frédéric. On lira, sans doute, avec plaisir leur premier entretien.

LE ROI. J'ai bien des obligations au Duc de Yorck de ce qu'il a voulu vous permettre de venir ici.

—M. Z. Le Duc d'Yorck désire aussi ardemment que moi que mon voyage puisse être utile à V. M.

LE ROI. Comment se porte le Duc d'Yorck ?—M. Z. Très-bien. Il est toujours gai, actif, plein de feu.

—LE ROI. J'aime le Duc d'Yorck aussi tendrement qu'un père peut aimer son fils.—M. Z. Le Duc d'Yorck sent bien vivement le prix des sentimens dont V. M. l'honore.

—LE ROI. Vous me voyez bien malade.—M. Z. L'œil de V. M. est aussi bon que lorsque j'ai eu l'honneur de la voir, il y a quinze ans. Je ne remarque pas la moindre diminution du feu & de la vigueur dont était animé le regard de V. M.

—LE ROI. Oh ! j'ai bien vieilli, & suis bien malade.—M. Z. L'Allemagne & l'Europe ne s'aperçoivent point de l'âge & de la maladie de V. M.

—LE ROI. Mes occupations vont leur train ordinaire.—M. Z. Votre Maj. se leve à quatre heures du matin, prolonge & double par là sa vie.—LE ROI.

Je ne me leve point, car je ne me couche jamais ; je passe toutes les nuits dans ce fauteuil où vous me voyez.—M. Z. Votre Maj. m'a écrit que, depuis sept mois, sa respiration devenait très-pénible.—LE

ROI. Je suis asthmatique, mais je ne suis pas hydropique ; voyez cependant comme mes jambes sont enflées.—M. Z. Votre Maj. veut-elle permettre que j'examine ses jambes d'un peu plus près ?—LE ROI.

Je n'ai point d'hydropisie.—M. Z. A l'asthme se joint très-souvent de l'enflure aux jambes. V. Maj. veut-elle permettre que je sente son bas-ventre ?—

LE ROI. Mon ventre est gros, parce que j'ai des

vents : il n'y a sûrement point d'eau.—M. Z. Il est en effet tendu, mais il n'est pas dur. Oserai-je tâter le pouls de V. Maj. ? (le pouls était plein, fort, & indiquait beaucoup de fièvre ; le Roi était très-oppresé, & toussait presque sans interruption.)—M. Z. Le pouls n'est pas faible.—LE ROI. On ne peut pas me guérir ?—M. Z. On peut au moins soulager V. M.—LE ROI. Que me conseillez-vous ?—M. Z. Dans ce moment, rien ; mais je vais incessamment me faire raconter, par votre valet de chambre, toute l'histoire de votre maladie, & lire tout ce que les Médecins de V. M. en ont écrit ; ensuite j'aurai l'honneur de vous dire mon sentiment.—LE ROI. Cela est bien ; Schœning est instruit de tout.

Pour ne pas donner une trop grande étendue à cet extrait, nous nous contenterons de citer encore une partie d'un de ces entretiens, mais où il ne fut nullement question de médecine.—LE ROI. Robertson & Hume sont des Historiens du premier rang ; je les estime beaucoup l'un & l'autre.—M. Z. Gibbon les surpasse peut-être tous deux : toute la dignité & tous les agrémens, dont le style de l'Histoire est susceptible, sont réunis dans cet Auteur. Ses périodes ont une harmonie enchanteresse, & toutes ses pensées du nerf & de la vigueur.—LE ROI. Qu'a écrit Gibbon ?

—M. Z. J'exposai en substance le contenu de l'ouvrage de Gibbon sur la décadence & la chute de l'Empire Romain. Le Roi me laissa parler long-tems, sans m'interrompre ; parut m'écouter avec beaucoup d'attention & de plaisir, &c. &c.

On trouve dans cet ouvrage plusieurs anecdotes très-piquantes, mais dont quelques-unes ont déjà paru ailleurs. Après l'avoir lu, on pourra mieux connaître le genre d'intérêt qu'il inspire, & l'on ne sera nullement étonné des nombreuses éditions qu'il a eu en Allemagne.

On annonce à Paris, chez la Veuve Vallat-la-Chapelle, Libraire, un ouvrage du plus grand intérêt, de la plus grande utilité pour les personnes auxquelles il est destiné. Il est intitulé : *INSTRUCTIONS*

*& OBSERVATIONS sur les maladies des animaux domestiques & sur les moyens de les en guérir & de les en préserver ; avec des avis sur les soins à leur donner pour les conserver en santé, ainsi que pour les multiplier & les élever avec avantage. On y a joint l'Analyse raisonnée, historique & critique des ouvrages vétérinaires anciens & modernes, pour tenir lieu de tout ce qui est écrit sur cette science.*

Dans l'ouvrage que nous annonçons, disent les Rédacteurs, nous nous proposons de rendre un compte exact des maladies qu'on aura observées, soit dans la capitale, soit dans les provinces, soit chez l'étranger, de leur nature, de leurs symptômes, de

Leurs progrès, ainsi que des moyens curatifs & préservatifs qui auront été employés pour les combattre avec le plus de succès. On y trouvera tout ce qui concerne l'éducation des chevaux, des bêtes à corne & à laine, des chiens & des cochons, de la volaille & des autres animaux, oiseaux & insectes domestiques; les différens moyens de les entretenir en santé, de prévenir & de guérir leurs maladies, & d'en tirer le meilleur parti possible pour l'usage auquel on les destine.

◀────────────────▶

### V A R I É T É S.

On demande si les *Voyages* en général méritent l'estime qu'on en fait? Il est assez difficile de répondre à cette question.

Sans doute il est des *Voyages* qui ont joui d'une grande réputation éphémère; sans doute il en est qui ne méritent pas celle dont ils jouissent encore. Quelques étincelles d'esprit, répandues sur des remarques légères, ont suffi quelquefois pour mettre un livre à la mode; il est par-tout des favoris sans mérite; ce n'est pas une singularité du genre, c'est le sort de tous.

Demande-t-on si l'on doit estimer un bon *Voyage*? La réponse est facile, elle est faite par tous les hommes qui ont du sens. Demande-t-on si on doit l'estimer autant qu'il l'est? C'est une question vague qu'on ne peut bien traiter; il s'agirait de savoir avec précision de quel *Voyage* on parle, & quel est le degré d'estime qu'il obtient encore. S'il est préféré à tel livre, si on l'emploie à tel usage, &c.

En général on aime les *Voyages*, & on a raison quand ils sont faits par des hommes instruits; ils réunissent souvent l'intérêt du roman à celui de l'histoire; ils instruisent, sans fatiguer, sur la Géographie, sur les mœurs, sur les loix d'un peuple; ils font connaître la nature du sol, de ses productions; ils font suivre, comme à l'œil, les progrès des arts, & montrent comment la marche en est toujours parallèle à un certain état de sociabilité & de richesses. Ils sont nécessaires au Politique qui raisonne, au Théologien qui pense, au Philosophe qui médite, comme au Commerçant qui fait de vastes spéculations.

Il est vrai qu'il en est peu de vraiment bons: dans les uns on ne trouve que des détails stériles, des descriptions mesquines & sans but, des aventures sans intérêt, même sans vraisemblance. Dans les autres on voit un étalage de science, qui cherche à en imposer; ils ne sont pas faits pour nous instruire, mais pour nous ordonner, en quelque manière, d'admirer les profondes connaissances que l'Auteur a, ou croit avoir, ou espère persuader qu'il possède. Ceux-

là brillent un moment, puis vont, sans bruit, se joindre au nombre des livres oubliés.

*Chardin* conservera toujours sa réputation; mais il n'aura pas toujours la même utilité. Il a fait connaître la Perse mieux qu'on ne la connaissait avant lui, mieux qu'on ne l'a fait connaître après lui; mais le Gouvernement a changé, des villes florissantes alors ont cessé de l'être, quelques-unes font détruites, les arts, le commerce ont éprouvé bien des révolutions, les forces de cet Etat ne sont plus les mêmes; mais un grand nombre d'objets demeurent toujours, & dans tous les tems il servira de point de comparaison entre l'état actuel de cet Empire & celui où il était quand il y voyagea.

En général les *Voyages* sont très-utiles pour l'éducation. Ils n'ont pas cet appareil grave & scientifique qui effrayent les jeunes gens & les Dames; au contraire, ils les attirent, ils les intéressent & piquent leur curiosité; ils les attachent au sort du Voyageur, ils le suivent avec plaisir de villes en villes, de provinces en provinces; ils apprennent à connaître leurs richesses, leur population, leur commerce, les arts qu'on y cultive, le caractère des hommes qui les habitent; des traits d'Histoire se recueillent comme en passant, & se gravent d'autant mieux dans la mémoire qu'ils sont ou paraissent isolés; des traits de Morale les pénètrent avant qu'ils aient eu le tems de se prévenir, en quelque manière, contre elle: c'est une lanterne magique bien éclairée, où les tableaux se succèdent sans se confondre; & je crois qu'un cours de *Voyages*, bien choisis pourrait former un bon cours d'éducation; ils vaudraient souvent mieux que les voyages qu'on ferait soi-même, parce qu'on en écarterait les objets dangereux, pour ne laisser que les utiles.

Voilà bien des considérations propres à fonder l'estime qu'on a pour les *Voyages*. Mais toutes ont le défaut d'être générales; c'est que la question l'était aussi.

◀────────────────▶

Dans une de vos Feuilles, Messieurs, vous avez publié une Lettre dans laquelle on vous demandait la cause de ce mouvement qui porte à se froter le front lorsqu'on cherche à rappeler une idée fugitive. Votre réponse m'a paru d'abord très-satisfaisante; il m'a semblé, comme à vous, Messieurs, que M. *Paulian* méritait de la confiance pour cet objet, comme pour tous ceux dont il s'occupe en fait de Physique. Mais toutefois il est une observation que je me suis permis de faire; c'est que le bas Artisan, c'est que l'homme du peuple ne porte jamais sa main au front dans ces cas là, & qu'il pense plutôt à se gratter l'oreille, à se mordre les doigts, à frapper du pied, &c. Or il n'a point assurément de *substance cendrée* ni

aux pieds, ni aux doigts, ni derrière l'oreille; il ne faudrait donc pas, ce me semble, appeler *mouvement indélébile de la nature*, comme vous l'avez fait, Messieurs, un mouvement qui n'a pas lieu généralement chez tous les hommes, qui pourrait être l'effet de certains rapports, & de l'éducation.

Permettez-moi, Messieurs, de vous demander si vous expliqueriez par la même cause les différentes expressions du sentiment chez tous les hommes? J'en doute, & je dois en douter: car il n'est certainement pas que vous n'avez observé que l'expression d'une très-vive & très-prompte douleur, est bien différente chez l'homme du monde que chez l'homme d'un état beaucoup plus bas. Parmi plusieurs exemples que je pourrais en citer, je rapporterai celui d'un paysan du *Mont*, dont une fille qu'il chérissait, qui était l'appui & la consolation de sa vieilleffe, fut écrasée par la foudre presque aux yeux de ce pere infortuné. Eh bien, ce paysan ne pensa point à porter la main à son front & à le frapper; il ne pensa point à exprimer ou soulager sa douleur par ces mouvemens que, dans pareil cas, on aperçoit dans la brillante Société. Cependant sa douleur fut assurément & très-vive, & très-naturelle, & très-longue.

Si vous le trouvez bon, Messieurs, je reviendrai une autre fois sur cet objet qui me paraît assez intéressant pour mériter quelque attention de vos Lecteurs.

## BELLES-LETTRES.

*Conseils à mes petits Cousins.*

La Nature seule intéresse,  
L'Art nous déplaît chez les enfans;  
Ne gâtez pas votre jeunesse,  
En prenant des airs importants.  
Mais de l'enfance ayez long-tems  
Et l'innocence & la simplicité;  
A huit ans le grand garçon blesse;  
L'enfant plaît encore à quinze ans.  
Bien que nourris au sein de l'opulence,  
De l'or pour vous n'apprenez la valeur  
Que lorsqu'il passe aux mains de l'indigence:  
Donner n'est point une folle dépense;  
Ne calculez jamais que par le cœur.  
Amis! c'est là le calcul du bonheur;  
Et si, chez vous, de tout son éclat brille  
La Bienfaisance & l'amour des talens:  
Point de fierté. C'est un bien de famille  
Que, de leur pere, héritent les enfans.  
De ces parens, si chers à votre premier âge,  
Dans vos traits, si mes yeux ont retrouvé l'image,  
Pour qu'entr'eux & leurs fils le rapport soit parfait,  
De vous, mes chers Amis! j'exige davantage,  
Il ne me suffit pas de voir même visage....  
L'ame, comme le corps, doit être leur portrait,

Sans cela vous n'auriez de cette ressemblance  
Que le masque imposteur & la fausse apparence.  
Naïf, sensible & bon, que votre jeune cœur  
Plus que par leurs leçons, instruit par leur exemple,  
Au bien formé par eux, soit ainsi que le leur,  
De l'amitié sincère & des vertus le Temple.

R. A. F.

## MÉDECINE.

M. Imbert Delonnes, Docteur en Médecine, & dont la réputation appelle la confiance, vient de publier une Lettre pour combattre le préjugé qui consiste à croire que se faire guérir d'une loupe est s'exposer à mourir l'année d'après; il l'a accompagnée de remarques sur un nouveau moyen de guérir les loupes & autres tumeurs de cette nature.

“L'incision cruciale sur le centre de la tumeur, la dissection des quatre angles de la peau résultant de cette incision, & ensuite l'extirpation; telle est l'opération qui a été décrite & pratiquée par les Maîtres de l'art; opération qui m'a paru, dit-il, se ressentir un peu trop de l'ancienne chirurgie Arabe, en ce qu'elle est plus douloureuse & plus difficile à exécuter que la mienne, dont on va voir l'exposé.

Mon malade situé convenablement, je fais sur les tégumens une incision angulaire & assez profonde pour les diviser le long des bords latéraux & inférieurs de la tumeur. Cette incision doit être assez prolongée pour que le seul lambeau qui en résulte, étant séparé de la tumeur & renversé au-dessus de la partie supérieure, l'on puisse aisément extraire le corps étranger qu'on a mis à découvert. Ce corps extrait, l'angle ou lambeau des tégumens doit être abaissé pour recouvrir la playe. Il se modèle ensuite parfaitement à cette playe, quoiqu'il soit toujours un peu plus grand dans son principe, à cause de l'extérieur que la tumeur lui a fait éprouver”.

“Par le procédé que je propose, le malade guérit dans cinq ou six jours, & sans éprouver un instant de fièvre; il peut sortir le lendemain de l'opération, si la tumeur n'est pas très-volumineuse”.

## Annonces des Mariages qui se publient actuellement dans nos Eglises.

Werner, fils d'Adam Daniel Jatou de Peney, & Marie Françoise Madelaine, fille de Jean Abraham de la Croufaz, d'Espalinge.

## M O R T S.

Jean Jaques Thomas, de la Corp. Française, fils mineur.  
Jean César Helmoltd, de Lausanne, fils mineur.  
Charles Isaac Héritieux, de la Corporation Française, eor-donnier, âgé de 47 ans.  
Un enfant mâle, mort quelques heures après sa naissance.  
Josias Vuagnieres, de Rucires, âgé de 65 ans.

# JOURNAL DE LAUSANNE.

17 JUILLET 1790.

Le SOLEIL se leve à 4 heures 22 minutes, & se couche à 7 heures 38 minutes.

La LUNE se leve à 10 heures 27 minutes du matin.

*Observations Météorologiques.*

Dates.	THERMOMETRE.			BAROMETRE.		
	7 heure. du mat.	2 h. après midi.	9 heure. du soir.	7 heure. du mat.	2 h. après midi.	9 heure. du soir.
8 Juillet.	† 9. 5.	o † 18. 1.	o † 12. 4.	o 26. p. 7. lig. o	o 26. p. 6. lig. 1	o 26. p. 6. lig. 3
9. . . .	† 9. 4.	o † 18. 3.	o † 13. 9.	o 26. 6.	o 26. 5.	o 26. 5. 2
10. . . .	† 12. 6.	o † 19. 7.	o † 16. 2.	o 26. 4.	o 26. 5.	o 26. 5. 11
11. . . .	† 14. 8.	o † 12. 2.	o † 9. 8.	o 26. 6.	o 26. 5.	o 26. 4. 3
12. . . .	† 7. 4.	o † 9. 3.	o † 8. 4.	o 26. 3.	o 26. 3.	o 26. 4. 2
13. . . .	† 8. o.	o † 12. 2.	o † 11. 3.	o 26. 5.	o 26. 4.	o 26. 3. 9
14. . . .	† 9. 1.	o † 13. o.	o † 8. 8.	o 26. 3.	o 26. 3.	o 26. 4. 3

## BELLES-LETTRES.

*Sur quelques contrées de l'Europe, ou Lettre du Chevalier de \*\* à Madame la Comtesse de \*\*\*; 2 vol. in-8°, avec cette épigraphe:*

Quiconque ne voit guere,  
N'a guere à dire aussi.

### LA FONTAINE.

L'Auteur, Chevalier de Malte, partit de France pour l'Italie, & revint par la Suisse. Il offre sur ces trois pays des descriptions, des observations mêlées de prose & de vers, qui joignent la finesse, l'intérêt, à l'exacritude du fond, & l'élégance à la pureté du style. Nous avons déjà cité, dans ce Journal, un morceau de cet ouvrage intéressant; nous en allons placer ici un autre où l'Auteur a peint les vallées & les cabanes de l'Appenzel.

« Figurez-vous, dit-il, sur une surface d'environ cinquante ou soixante lieues quarrées des paysages continuels & d'une variété charmante: représentez-vous de riches vallées, serpentant avec grâces le long d'une chaîne de montagnes couvertes de bois, ou meublées de jolis hameaux. Donnez du mouvement & de la vie à ces paysages par une multitude de sources vives & filets d'une eau pure & transparente. Peignez-vous d'innombrables fabriques, presque tou-

tes entourées de grands arbres, & déployant leur forme pittoresque sur des pelouses de la verdure la plus animée. En général, c'est une chose à voir qu'une cabane Suisse, avec son toit pendant en faille; mais les cabanes de l'Appenzel font, aux cabanes du reste de la Suisse, ce que les maisons du charmant village de Brook font aux maisons des autres villages de Hollande. Elles ont une grâce, une élégance, une propreté sur-tout que je ne me lassais point d'admirer. Ah! pour se bien pénétrer des charmes de la nature, il faut vivre avec elle; pour cela on ne saurait être trop loin des Cours, ni trop près des cabanes de l'Appenzel. Il faut avoir assez de bonhomie & de simplicité pour plaire à de si bonnes gens, & assez d'esprit pour exciter leurs failles. Ce ne font, à la vérité, ni des charades, ni des calembourgs. Ils font assez malheureux de n'avoir aucune idée de ce genre d'esprit qui nous a rendu si célèbres; mais, en revanche, ils étincellent de traits dont le sel attique semble d'autant plus piquant dans des bouches Suisses, qu'un sens juste & droit est en général le caractère distinctif de cette sage nation. Ajoutez à ces agréments de l'esprit la réunion des vertus qui supposent le goût le plus vif pour la vie patriarcale. On croit à la douce chimere de l'âge d'or, quand on a passé quelques jours dans ces vallons fortunés. O cabanes de l'Appenzel!

Oui, vous présentez à mes yeux  
 La fleur des jardins helvétiques.  
 Dans mes rêves philosophiques  
 Je la respire & suis heureux.  
 Lorsque les plaintes des esclaves  
 Viennent rétentir dans mon cœur ;  
 Quand moi-même de mes entraves  
 Je ressens trop la pesanteur,  
 Alors, ma compagne chérie,  
 La vive Imagination,  
 Sur l'aile de l'illusion,  
 Me porte aux champs de l'Helvétie ;  
 L'Appenzel devient ma patrie ;  
 Je trouve l'ensemble enchanteur,  
 Des biens & des vertus que j'aime,  
 La paix, des plaisirs sans langueur,  
 De la sagesse sans systême,  
 De Ruth la grâce & la candeur,  
 De Booz la bonté suprême,  
 Le gage enfin du vrai bonheur  
 Dans les travaux de Triptolême.

*Dictionnaire raisonné d'Histoire naturelle, contenant l'histoire des Animaux, des Végétaux & des Minéraux, celle des Corps célestes, des Météores, & des autres principaux phénomènes de la Nature, avec l'histoire des drogues simples & celle de leur usage dans la médecine, dans l'économie domestique & champêtre, & dans les arts & métiers, par M. Valmont de Bomare, Démonstrateur d'histoire Naturelle, membre de plusieurs Académies, &c. Nouvelle édition, considérablement augmentée. A Genève, chez MM. Barde, Manget & Comp. 15 gros vol. in-8°. L. 75. — 8 vol. in-4°. L. 120. argent de France. Ces deux éditions paraîtront dans le courant d'Octobre prochain.*

Cette nouvelle édition, exécutée avec le plus grand soin, sur Cicero neuf, sur grand & beau papier, ornée d'une planche en taille-douce & de vignettes, renferme des volumes de près de 700 pages pour l'in-8°. & de 900 pour l'in-4°. Ce sera le dernier travail de l'Auteur à cet ouvrage, & le monument de sa grande réputation. Il serait superflu d'insister sur son mérite & son utilité ; il est consacré par un succès constant, & par l'approbation universelle : tel devait être le sort d'un livre qui, renfermant dans son ensemble toutes les parties de l'Histoire naturelle, en présente les détails sous une forme également agréable, utile & accessible à toutes les classes des Lecteurs, qui, en devenant une source d'amusement & d'instruction pour l'homme du monde, offre en même tems des connaissances précieuses à l'Agriculteur, au Cultivateur, au Médecin, au Pharmacien, & à tous les arts qui servent la Société. L'édition que nous annon-

cons a été augmentée, sous tous ces points de vue, de près des deux tiers, & les additions dont elle est enrichie, consistent autant en articles nouveaux, que dans les détails que l'Auteur a ajoutés à ceux qui existaient déjà.

On s'inscrit chez les mêmes Libraires, pour un volume in-8°. de *Supplément au Dictionnaire historique des grands Hommes*, contenant les additions de la dernière édition en 9 vol. pour compléter les précédentes in-8°, qui paraîtra en Octobre prochain.

*A Mad. H. Sur l'air : Arbre charmant qui me rappelle.*

Aimable & touchante Émilie,  
 Qui venez enchanter ces lieux,  
 N'êtes-vous point un de ces Dieux  
 Qu'on adorait en Italie ?  
 Par les plus célestes appas,  
 Vous régnez, comme eux, ici-bas.

Vénus avait votre sourire,  
 L'Amour avait votre regard ;  
 Ils en usaient avec plus d'art,  
 Mais sans causer plus de délire :  
 Vous régnez, comme eux, ici-bas,  
 Nommez-vous, ne nous trompez pas.

Par vous Flore a voulu renaître ;  
 Vous nous rappelez sa fraîcheur,  
 Son air modeste & séducteur :  
 C'est trop vanter Flore peut-être.  
 Vous régnez, comme elle, ici-bas,  
 Nommez-vous, ne nous trompez pas.

Enfin, les Grâces vous trahissent ;  
 Je reconnais en vous leur voix.  
 Il est vrai, qu'au lieu de trois,  
 Chez vous mille se réunissent.  
 Grâces par-ci, Grâces par-là,  
 Tout en vous nous dit... les voilà.

*Par M. VERNES fils, de Genève.*

*STANCES sur un Cimetière de campagne : imitées de l'Allemand.*

La gloire de la terre est réduite en poussière ;  
 Semblable à cette fleur si belle le matin,  
 Qui, dans l'ardeur du jour, baisse sa tête altière,  
 Se penche, se flétrit, & tombe à son déclin.

Mortel, dont cette fleur est la plus juste image,  
 Ne perd point l'espérance à l'heure du trépas ;  
 De l'homicide mort tu peux braver l'orage,  
 Dans ces profonds cachots tu ne resteras pas.

A cette sombre nuit la clarté la plus pure  
 Succédera bientôt.... Un éternel soleil,

Disſipant les horreurs de cette nuit obſcure,  
De l'homme éclairera le réveil.

Du Dieu, qui l'a formé, la puiffance infinie  
Saura le ranimer. — Lui-même a meſuré  
Le tems durant lequel, ſans mouvement, ſans vie,  
Dans les fers du trépas il ferait reſſerré.

Si la triſte Infortune obſeda mon enfance,  
Si je fus balloté par les Evénemens,  
Si mes plaiſirs ſouvent devinrent des tourmens,  
La mort eſt mon aſyle & ma ſeule eſpérance.

Alors je n'aurai plus ni craintes, ni regret;  
Tranquillement couché dans mon dernier aſyle,  
J'y ſentirai le prix d'une éternelle paix,  
Mes combats ceſſeront & je ferai tranquille.

Trop long-tems tourmenté par un ſonge fâcheux,  
Les rayons du bonheur ranimeront mon être,  
Je me réveillerai, je me verrai renaître,  
Et la réalité ſçaura me rendre heureux.

*Par un Maître d'école de village.*

V A R I É T É S.  
AUX AUTEURS DU JOURNAL.

Je ne crois pas me tromper, Meſſieurs, en penſant que l'Histoire ancienne pourrait vous fournir pluſieurs traits qui ne ſeraient pas déplacés dans votre Feuille. — Vous en trouveriez aſſurément qui ne ſont pas connus de la majeure partie d'une claſſe de Citoyens, à l'inſtruction de laquelle il paraît que vous êtes toujours prêts à ſoumettre votre plan. Il eſt auſſi pluſieurs maximes d'une ſage morale enveloppées des agrémens de la Poéſie, ou ſi vous voulez de la verſification, qui pourraient, ce me ſemble, tendre au même but d'utilité que les traits hiſtoriques dont je vous propoſe de faire uſage. Trouveriez-vous à propos, Meſſieurs, d'eſſayer ce nouvel aliment à votre Journal dans le premier N°. qui en paraîtra? Dans ce cas je verrais avec plaiſir que vous y inférâſſiez les deux petits morceaux que je vous adreſſe aujourd'hui; & j'aurais très à cœur d'en recueillir d'autres dans la ſuite qui méritaſſent & votre approbation & celle de vos Lecteurs éclairés & inſtruits.

J'ai l'honneur d'être, &c.

*QUATRAIN ſur l'importance de fuir l'oïſiveté.*

S'occuper eſt ſavoir jouir;  
L'oïſiveté peſe & tourmente;  
L'ame eſt un feu qu'il faut nourrir,  
Et qui s'éteint s'il ne s'augmente.

*Trait hiſtorique.*

*Furius*, eſclave Romain, ayant obtenu ſa liberté, acheta un petit terrain & le cultiva avec tant de ſoins, qu'il devint le plus fertile du canton. Un tel ſuccès

lui attira la jaloſie de ſes voiſins, qui l'accuſerent de magie devant le Juge. *Furius* amena ſa fille, jeune & vigoureuſe payſanne; il fit apporter ſes inſtrumens de labour, qui étaient en fort bon état; fit venir ſes bœufs gros & gras, & montrant tout cela aux Juges: *Peres Conſcripts*, voilà, dit-il, mes ſortileges. *Que mes voiſins ſoient forciers comme moi, je ne leur en voudrai aucun mal.* — *Furius* fut abſous d'une voix unanime.

◀————▶

*ANECDOTES ſur J. J. ROUSSEAU, tirées du Voyage de M. William Coxe, en Suisse, imprimé à Londres 1790.*

Je n'ai pas voulu quitter la ville de Travers, ſans aller voir Moitier-Travers, rendu célèbre par la réſidence de *Rouſſeau*. . . La maiſon qu'occupait cet homme extraordinaire eſt un petit bâtiment fait en bois, ſitué à l'extrémité du village, près du chemin qui conduit à Fleurier; elle eſt maintenant occupée par M. *Martinet*, Major de la vallée, & ami du Philoſophe de Geneve, dont il méritait l'eſtime par les qualités de ſon eſprit.

L'appartement que *Rouſſeau* occupait de préférence, eſt une petite chambre à coucher, que par reſpect pour ſa mémoire, on a laiffé dans le même état où elle était lorsqu'il y faiſait ſon ſéjour. Il avait pratiqué dans un coin, qui eſt près de la fenêtre, une eſpece de réduit, formé par deux bibliothèques, & une ſeule planche de bois qui communiquait par les deux bouts aux rayons ſur leſquels il mettait ſes livres; c'eſt ſur cette planche qu'il écrivait ordinairement.

*Rouſſeau* recevait du monde dans ſa chambre, mais il ne permettait pas que perſonne entrât dans ce recoin, par la crainte qu'il avait qu'on ne touchât à ſes papiers. Il allait auſſi fort ſouvent dans une galerie ouverte qui eſt ſur le devant de la maiſon; il en avait fait fermer l'extrémité par des planches, dans leſquelles il avait fait percer des petits trous qui lui ſervaient à reconnaître les perſonnes qui venaient pour le voir, & il donnait des ordres en conſéquence, ou pour admettre, ou pour reſuſer ſa porte; c'eſt dans cette galerie qu'il ſe promenait & qu'il liſait.

*Rouſſeau* mangeait ordinairement ſeul; il acceptait cependant, quelquefois, l'invitation que M. *Martinet* lui faiſait de dîner ou de ſouper chez lui, principalement dans le tems où *Milord Maréchal* vint paſſer une ſemaine à Moitié-Travers pour le voir. Dans ces occasions, il était gai & parfaitement aimable; ſon caractère étant ordinairement fort liant, ſa converſation était animée, & il s'annonçait d'une manière auſſi correcte que s'il eut dicté ſon livre.

*Rouſſeau* s'eſt toujours conduit d'après ſon propre

jugement: il n'aimait point la contradiction, & lorsqu'il demandait l'avis d'un ami, c'était rarement dans l'intention de le suivre. Après avoir achevé sa Lettre célèbre à l'Archevêque de Paris, il la lut à une personne de qui je tiens cette anecdote, & lui demanda son avis sur sa publication. Cette personne, quoique frappée du feu & de l'ironie qui regnait dans cette lettre, ne put s'empêcher, néanmoins, de lui dire, que, malgré la force avec laquelle il avait écrit, elle craignait que l'Archevêque ne fut pas convaincu, & que cela pourrait contribuer à lui faire beaucoup d'ennemis, sans parler des discussions dans lesquelles il allait s'engager mal à propos. Votre avis, répliqua *Roussseau*, avec beaucoup de sang froid, est un peu tardif; l'ouvrage est déjà publié; & dans l'instant il lui fit présent d'un exemplaire, de ce dont il venait de lui lire le manuscrit.

Le célèbre Citoyen de Geneve est jugé, dans l'ouvrage de M. Cox, avec un peu trop de sévérité; du moins nous ferait-il doux de le croire. Peut-être le Lecteur en pourra décider par le seul extrait suivant.

“ Il avait reçu de la Nature une sensibilité si extrême qu'elle prenait même une teinte de faiblesse. Il lui manquait une des vertus principales des grandes âmes, celle de savoir accepter un bienfait; & il possédait, au contraire, beaucoup d'orgueil & une humeur atrabilaire qui s'opposait aux dons que l'amitié aurait désiré de lui faire, croyant qu'on cherchait à l'injurier, lorsqu'on s'empresait à le servir”.

Parlant de la lapidation de *Moitiers*, (pour nous servir de l'expression de *J. J.*) M. Cox dit: “ D'après mes informations, il me paraît que son orgueil & son caractère soupçonneux, l'ont rendu à charge aux habitans; que son système, concernant les Religions, avaient accru l'aversion & aliéné l'esprit contre lui à un tel point que quelquefois ils l'insultèrent, &c.”.

## MÉDECINE.

### AUX AUTEURS DU JOURNAL.

Lausanne, 10 Juillet 1790.

Non, Messieurs, non, très-certainement, il n'est point de situation plus pénible & plus déplorable que celle où m'ont plongé, pendant une dizaine d'années, de fréquens accès de migraine, dont enfin j'ai eu le bonheur de pouvoir me délivrer. Rendue à moi, rendue à l'existence, le devoir qui me paraît le plus doux & le plus pressant à remplir, c'est celui de faire connaître le remède auquel je dois ce bienfait. Veuillez, Messieurs, m'en faciliter les moyens en accordant une place à ma lettre dans votre Feuille.

J'ai fait usage d'une légère infusion de sauge; j'en ai pris le matin à jeun, une heure avant dîner & souper, environ deux tasses à froid. Voilà tout mon secret.

Cette boisson n'est point désagréable; on fait, au reste, que les Chinois aiment la sauge à tel point qu'ils s'étonnent que les Européens y préfèrent le thé, & que les Hollandais font avec eux des échanges très-avantageux, en leur donnant, dit-on, une caisse de cette plante contre deux caisses de cette dernière.

J'ai l'honneur d'être, &c.

Henriette \* \* \* \*

## PHYSIQUE.

On lit dans un des derniers Journaux de Physique, l'annonce d'un phénomène phosphorique qui mérite quelque attention de la part des Physiciens. M. d'H\*\*, Officier d'Alsace, rentrant à onze heures du soir aux casernes du régiment, dans lequel il sert, aperçut une grande clarté dans une des chambres occupées par les soldats de sa Compagnie. Il y entra, & vit, à la lueur de sept ou huit points lumineux, les soldats dans leur lit, occupés à jouer avec l'objet de sa curiosité. Le plus intelligent d'entre eux lui raconta, que dans le nombre des pommes de terre qu'ils avaient préparées pour leur soupe du lendemain, il s'en était trouvée une gâtée, & qui avait déjà subi la première fermentation nécessaire à la germination; qu'il l'avait rejetée dans un panier destiné à recevoir les épilures de leur légume; qu'après s'être couché il avait aperçu dans ce panier quelque chose de si brillant, que craignant que ce ne fut un charbon il s'était relevé pour prévenir tout accident; que son illusion avait été telle, que même en approchant il n'y avait d'abord porté qu'une main craintive, mais qu'enhardi par l'absence de la douleur, il avait saisi l'objet lumineux; qu'il avait reconnu, à la lueur qu'il répandait, être la pomme de terre gâtée & rejetée; que quelques momens après, cette lumière était devenue si forte qu'il avait essayé, & avec succès, de lire dans un livre; & enfin, que chacun de ses camarades ayant convoité son trésor, il avait imaginé de le leur partager, & de multiplier le phénomène en coupant la pomme de terre par tranches, dont chacune d'elles était devenue très-lumineuse au bout de quelques secondes.

## MORTS.

Susanne Marie Moyard, veuve du Sr. Abraham Bonjour, d'Echichens, âgée de 78 ans.  
 Anne Louise Françoise Marie, veuve de Charles Isaac Héritieux, de la Corporation Française, âgée de 62 ans.  
 Henri Depierraz, fils mineur.  
 Judith Pernaud, veuve de Pierre Chabanel, de la Corporation Française, âgée de 70 ans.  
 Une fille morte en venant au monde.  
 Judith Maurer, fille mineure.

# JOURNAL DE LAUSANNE.

24 JUILLET 1790.

Le SOLEIL se leve à 4 heures 29 minutes, & se couche à 7 heures 31 minutes.  
La LUNE se leve à 5 heures 54 minutes du matin.

*Observations Météorologiques.*

Dates.	THERMOMETRE.			BAROMETRE.		
	7 hour. du mat.	2 h. après midi.	9 hour. du soir.	7 hour. du mat.	2 h. après midi.	9 hour. du soir.
15 Juillet.	+ 6 5.	o +11. 4.	o +10. 0.	o 26. p. 5. lig.	o 26. p. 6. lig.	o 26. p. 6. lig.
16 . . .	+ 9. 4.	o +10. 2.	o +10. 4.	o 26. 7.	o 26. 8.	o 26. 7.
17 . . .	+ 9. 5.	o +17. 8.	o +12. 8.	o 26. 8.	o 26. 9.	o 26. 10.
18 . . .	+11. 0.	o +18. 1.	o +14. 7.	o 26. 10.	o 26. 10.	o 26. 11.
19 . . .	+12. 2.	o +22. 2.	o +17. 3.	o 26. 11.	o 26. 8.	o 26. 8.
20 . . .	+14. 7.	o +21. 9.	o +19. 6.	o 26. 8.	o 26. 9.	o 26. 9.
21 . . .	+17. 5.	o +21. 6.	o +17. 8.	o 26. 10.	o 26. 9.	o 26. 11.

**VARIÉTÉS.**  
**AUX AUTEURS DU JOURNAL.**  
MESSIEURS,

UN de vos correspondans vous propose, dans votre dernier Numéro, de publier, de tems en tems, quelques traits de l'Histoire ancienne, quelques pieces de vers qui tendent à l'instruction. Il lui semble que ces morceaux, quoique connus d'un grand nombre de vos Lecteurs, n'en mériteraient pas moins une place dans votre Journal, dont le but principal est celui d'être utile à toutes les classes de Citoyens. Si vous me permettiez, Messieurs, de joindre mon opinion à celle de votre Correspondant, je vous dirais d'abord, que je pense comme lui, que je verrais avec plaisir & reconnaissance que vous suivissiez son conseil. Mais j'ajouterais, & au nom de plusieurs autres meres de famille, qu'il ne serait pas moins utile peut-être que vous insérassiez quelquefois dans votre Feuille des petits contes, des petites pieces de vers que nous puissions faire apprendre par cœur à nos enfans en bas âge.

On a dit que si l'on ne fréquentait pas le chemin de l'amitié, bientôt il y croissait de l'herbe; on pourrait dire aussi, ce me semble, que si l'on ne fréquente pas celui de l'instruction, bientôt il y croit non seulement de l'herbe, mais encore & des ronces

& des épines. Dans l'âge heureux & intéressant des premières instructions, rien n'importe davantage assurément que d'orner la mémoire, que de diriger avec prudence & sagesse les impressions d'un cerveau facile à en recevoir & à les conserver. Rien n'en faciliterait mieux les moyens, peut-être, qu'un Recueil de poésies courtes & d'une morale à la portée des enfans. Mais l'avons-nous ce Recueil? J'en doute: heureusement placée pour être entourée de personnes instruites, je leur ai demandé sans cesse le titre des ouvrages de ce genre; je me suis aussitôt procuré tous ceux qu'ils m'indiquaient, & je n'en ai pas trouvé un seul, je mets les Fables de la Fontaine presqu'à la tête, qui pût être mis, avec succès & confiance, dans la main de mes enfans. Ou c'est une morale au-dessus de leur portée; ou ce sont des jeux de mots qui, loin d'instruire, sont propres à éloigner toute justesse de l'esprit; ou, enfin, ce sont des platitudes dont mes enfans eux-mêmes sentent tout le ridicule & toute l'absurdité.

Je m'étais plaint, il y a quelques années, de cet inconvénient à un des plus célèbres Ecrivains de ce siècle, pendant le dernier séjour qu'il a fait dans cette ville. Il a eu la bonté de s'en rappeler dernièrement: ce fut, me marque-t-il, en lisant les deux Contes suivans, qui lui paraissaient très-propres à orner l'esprit & la mémoire d'un enfant.

## I.

Au mois de Mai, se baignant dans la Seine,  
 Certain Badaut, y tomba dans un creux.  
 Quelques nageurs se donnerent la peine  
 De l'en tirer: c'en était fait sans eux.  
 Il rappella ses esprits doucement,  
 Tant qu'à la fin, ayant repris courage,  
 Beau Sire, Dieu, cria-t-il hautement,  
 De me baigner, si désormais l'envie  
 Me revenait, daignez me la changer;  
 Oncque dans l'eau n'entreraï de ma vie,  
 Qu'auparavant je ne sache nager.

## II.

Guillot bossu, par devant, par derriere,  
 Et goguenard, car tous bossus le sont,  
 Pour se baigner au bord de la riviere,  
 Mit ses habits, comme tant d'autres font;  
 Or, un vilain voleur, à les embler fut prompt;  
 Mais quand Guillot eut fait son tripotage,  
 Et décaffé son sale parchemin;  
 Il regagne l'infidele rivage;  
 Bien rafraichi, mais nud comme la main.  
 Lors, de plus près, avifant son dommage,  
 Il le supporte en Empereur Romain.  
 „ De souhaiter que le diable t'emporte,  
 „ Maudit larron de mon seul vêtement,  
 „ Serait, dit-il, vengeance un peu trop forte  
 „ Pour un tel cas; je voudrais seulement,  
 „ Pour te punir, du moins vaille que vaille,  
 „ Que cet habit, acquis furtivement,  
 „ Pût te servir, & fût juste à ta taille”.

J'ai osé laisser entrevoir à mon respectable ami que ces deux Contes ne me paraissaient pas mériter absolument toute la confiance qu'il leur accordait; du moins pour l'emploi auquel il les destine: je viens de recevoir sa réponse où il daigne avouer qu'il a eu tort, & que ces deux pieces de vers ne font point encore ce qu'il convient de faire apprendre par cœur à des enfans; “ mais, ajoute-t-il, vous connaissez, Madame, notre extrême pénurie dans cette partie de l'éducation: en vain j'ai proposé à des hommes de Lettres estimables de former le Recueil que vous reclamez; toujours je les ai trouvés peu disposés à s'en occuper: ils étaient arrêtés sans doute par la considération que ce genre d'ouvrage cause plus de peine que de gloire; & ce n'est pas sans en être affligé que j'ai dû ne pas douter du motif qui retenait & leurs soins & leur plume”.

Si ma lettre vous paraît digne d'occuper une place dans votre Journal, Messieurs, peut-être sa publication pourra faire naître l'idée à quelque Citoyen zélé de s'occuper d'un ouvrage qui lui donnerait les plus

justes titres à la reconnaissance de tous ceux qui en éprouvent le besoin & en sentent l'utilité.

J'ai l'honneur d'être, &c.

D\*\*\* M\*\*, Mere de six enfans.

## AUX AUTEURS DU JOURNAL.

## MESSIEURS,

Je crois avoir vu l'éloge de l'Amitié, & la peinture du bonheur qu'elle procure, dans presque tous les livres, tous les poèmes que j'ai lu. Je n'ai jamais été un grand Lecteur, & dans ces exemples, je crois avoir raison de ne pas prendre confiance dans les Auteurs. Je ne fais s'ils parlent après quelques expériences; mais par la mienne, cette vertu a peu fait pour mon bonheur: bien au contraire, lorsque j'aurai dit ma situation, on trouvera que j'ai été presque ruiné par mes Amis.

Dès mon enfance, j'étais reconnu pour le meilleur garçon du monde: dans les écoles je fus moins remarqué, je l'avoue, par mes progrès que par le grand nombre de mes amis. Je puis le dire même, je les acquis à mes dépens: je fus puni plus de cent fois pour les fautes des autres; mes compagnons se disaient trop généreux pour m'accuser, & je ne fais pourquoi ma générosité, excitée par la leur, me rendait toujours victime de leurs fautes.

Je n'eus pas été plus de trois ans au college que la mort d'un oncle me rendit possesseur d'un bien considérable. Comme je n'avais pas beaucoup de goût pour les études, je pris la première occasion qui se présenta pour les quitter, & j'entrai dans le monde. Je me plaçai sous la tutelle de quelques-uns de mes compagnons qui venaient passer leurs vacances dans la ville où j'établis ma résidence. Avec le penchant que j'ai toujours eu de me faire beaucoup d'Amis, il n'est pas nécessaire de dire que j'en fus environné dans tous les cafés, dans tous les cercles que je fréquentais. Mais j'éprouvai bientôt que, quoique la commodité fut abondance, elle était pour moi à trop haut prix. Une partie de mon bien devint celui d'un de mes plus fideles compagnons; je fus obligé de prendre part à toutes leurs querelles, & je faillis y perdre la vie. C'étaient là des sacrifices, non des jouissances pour moi. J'étais engagé souvent dans des parties de plaisir; & moi qui était naturellement sobre, j'y trouvais plus souvent le dégoût que l'agrément. J'étais obligé de témoigner l'excès de la satisfaction, lorsque je me voyais à la première place d'une longue table, & j'aurais alors préféré, je crois, d'être sur un banc de galere; je faisais raison à mes compagnons de joie, & plus souvent j'aurais préféré d'avaler la drogue la plus amere. Cette maniere de vivre eut bientôt affaibli l'em-

bonpoint de mon patrimoine. Je me mariaï à la sœur d'un de mes Amis, jeune fille, douce & aussi insouciante que moi-même, avec laquelle je me retirai à la campagne, résolu d'y suivre un plan de vie dicté par la raison. Ma maison était si éloignée de la ville que je croyais être séparé pour toujours de mes anciens Amis; les provisions y étaient à bas prix, les domestiques fideles, tout était si bien réglé que je ne doutai pas d'y vivre tranquille, heureux, sans nuire à ma fortune, ni à ma santé: je jouissais de l'amélioration de mes biens, j'y acquérais de la vigueur dans l'exercice; ma table était bien servie, même délicate, & un bon voisinage me rassurait contre les longues nuits de l'hiver.

C'est sur ce dernier point que je trouvais la réalité au-delà de l'espérance. Mon talent, pour me faire des Amis, avait étendu les limites de mon voisinage beaucoup au-delà de ce qu'on entend ordinairement par ce mot. Ma paroisse n'était pas petite, mon district était grand, tout y devint voisinage, & un de mes voisins, qui demeure à douze lieues de chez moi, m'y fit des visites qui duraient plusieurs semaines. Quelques-uns de ses voisins, devenus Amis de la maison, voulurent me payer les repas que je leur donnais, par des avis sur la culture de mes champs & l'administration de mes biens; mais j'ai souvent éprouvé que leurs conseils épuisaient ma bourse, & n'avaient pas d'autre effet. Leur théorie de l'agriculture m'égara de la pratique, & les hommes honnêtes qu'ils me recommandaient pour fermiers, ne payaient leurs rentes qu'avec des honnêtetés. Un Gentilhomme en particulier se montra si sensible à mon obligeance, à mon hospitalité, qu'il me communiqua un projet qu'il avait formé, dont le succès était infaillible pour acquérir une grande fortune en peu de tems, & m'offrit un partage égal dans les profits, pourvu que j'avancasse la moitié de la somme nécessaire pour le mettre en exécution. Mais un an après, j'appris que le projet avait échoué, & que mon argent était perdu. Ce Gentilhomme est le seul qui, après avoir fréquenté ma maison, n'y ait plus reparu depuis.

Ma femme n'était pas moins heureuse que moi dans l'art de se faire des Amis. Outre ses parens, qui étaient nombreux, chaque Dame qu'elle rencontrait en visite, à l'église, dans les assemblées publiques, étaient si charmées de sa conversation, de ses manières honnêtes, qu'il leur devenait impossible de quitter le pays sans venir passer plusieurs jours à la maison. Ses Amies lui donnaient aussi des avis; & après de telles visites, je trouvais toujours quelques changemens dans la maison, dans l'ajustement de ma femme, dans la livrée de mes domestiques, &c.

L'attention de nos Amis allait quelquefois si loin, que notre maison était sans cesse à recevoir des com-

plimens, des visites, des présens qui étaient autant de taxes qu'on nous imposait. Lorsque je recevais une belle truite *saumonée*, ou un beau morceau de venaison, c'était un signal pour tous nos bons voisins pour venir la manger à la maison. Un neveu de ma femme, qui avait vécu quelque tems chez moi, nous envoya un petit tonneau de vin clair et très-estimé, & pour en faire part à mes voisins, il m'en coûta plus que si j'en avais acheté un *char* chez un Marchand de vin.

Après tant d'exemples que l'Amitié rongait ma fortune, je désirais d'y faire quelques améliorations; pour cet effet, nous cherchâmes, ma femme & moi, de mettre en usage nos Amis, pour obtenir quelque emploi lucratif: tous s'y employèrent avec chaleur, & toujours notre attente fut trompée; toujours, nous affuraient-ils, des accidens imprévus avaient rendu leurs démarches & leurs sollicitations inutiles. Dans le cours de ces sollicitations, je fus engagé dans les intérêts politiques d'un particulier dont l'influence était d'un grand poids pour réaliser mes propres espérances, & je me flattais qu'en le soutenant avec chaleur, il me soutiendrait à son tour. Il réussit, je ne réussis pas: il ne manqua pas une occasion de me témoigner combien il était mortifié de n'avoir point réussi encore à m'obliger. En attendant, ma table était ouverte à ses Amis & aux miens; & moins j'arrivais à mon but, plus il me devenait nécessaire, j'y sacrifiai envain ma tranquillité & ma fortune.

En un mot, je me suis bientôt trouvé hors d'état d'avoir des Amis, & je crois devoir déclarer au Public que j'ai fermé ma porte, celle de ma cave, renversé mes coffres, disposé de mes chiens, oublié mes connaissances, & que je suis résolu de n'avoir désormais d'autres Amis que moi-même.

« ————— »

#### AUX AUTEURS DU JOURNAL.

Morges, 14 Juillet 1790.

MESSIEURS,

J'avais souvent ouï parler du *cachot noir*, & chaque fois, par une fausse honte, je n'avais osé avouer que je ne savais point ce qu'on entendait par là. Je viens d'en trouver l'explication dans le Journal de Physique de *Paulian*, & je vous l'envoie, Messieurs, en vous priant de vouloir bien, en faveur de mes nombreux confreres en ignorance, la publier dans une de vos prochaines Feuilles. Ce sera un service que vous pourrez rendre aux individus de notre vaste république qui commencent à éprouver le besoin de s'instruire.

J'ai l'honneur d'être, &c.

« Dans la guerre que les Anglais soutinrent contre les Indiens à Coli-Cotta dans le Bengale, ceux-ci, dans une action, firent quarante-six prisonniers. Il »

les enfermerent dans un cachot obscur, connu sous le nom de *cachot noir*. L'air fut tellement vicié par la respiration de ces pauvres malheureux, qu'ils y périrent en grand nombre dans l'espace d'une nuit. Les Indiens furent au désespoir lorsqu'ils apprirent cette fâcheuse nouvelle; ils n'étaient pas assez barbares pour donner la mort à leurs plus cruels ennemis. On fit ouvrir les portes du cachot; on donna les secours les plus prompts & les plus officieux à ceux qui étaient encore en vie, & on les mit en liberté. Le cachot noir fut démoli, avec défense de ne construire jamais de pareilles prisons".

### AUX AUTEURS DU JOURNAL.

Combien croyez-vous, Messieurs, qu'il forte d'argent du Pays-de-Vaud pour ce maudit tabac à fumer qui, depuis quelques années seulement, est devenu presque un besoin général parmi nous?

Un tel calcul, ce me semble, ne ferait pas absolument sans utilité; son résultat pourrait réveiller l'économie d'une foule d'artisans qui, tout en faisant une cheminée de leur palais, dissipent en fumée ce qui contribuerait à rendre leur ménage plus aisé, ce qui leur donnerait les moyens de mieux soigner l'éducation de leurs enfans.

*Et moi aussi je voudrais être utile.* C'est ce désir qui m'a engagé à vous écrire cette lettre, dans l'espoir que vous ne la régueriez pas dans votre hôpital littéraire, qui, m'a-t-on dit, consiste en un tas énorme de vers boiteux, sans rime, ni raison; en lettres, dont la plupart n'ont pas le sens qui court les rues; en projets ridiculement conçus & plus ridiculement proposés; en épigrammes mordantes & pleines de fiel contre des personnes respectables, &c.

On m'a dit aussi que l'amour propre vivement blessé & irrité du plus grand nombre des Auteurs de telles productions, vous en fait autant d'ennemis acharnés, qui ne cessent de dire que vous ne savez point rendre justice aux vrais talens, &c., qui faisaient, ajoutez-on, tous les moyens de vous nuire. Oh! mais pour cela, il me ferait pénible de croire qu'il fut vrai: au reste, j'en juge d'après moi-même; car je vous donne ma parole d'Anonyme que si vous m'envoyez à votre hôpital, je me contenterai de vous retirer ma souscription.

*Un de vos sincères Amis.*

### MÉDECINE VÉTÉRINAIRE.

*MANIÈRE de guérir l'enclouure des bœufs, & efficacité du sucre dans plusieurs circonstances.*

Les bœufs, en allant au champ ou en paissant dans les bois, sont sujets à s'enfoncer des clous ou des morceaux de bois dans les pieds, & cet accident les fait boïter. Il faut alors leur laver le pied, & arracher sur le champ ce qui les blesse; ensuite on fait fondre de l'huile sur la plaie & on l'enveloppe

avec un linge. Au bout de trois ou quatre pansements l'animal est guéri, si l'on ne le fait pas travailler. Quelquefois aussi le bœuf boïte sans que la cause soit apparente; alors il faut lui laver les pieds, pour reconnaître celui qui peut être incommodé, & chercher si l'on n'aperçoit pas de l'enflure, de la rougeur, ou une écorchure. On appuie fortement les doigts sur toutes les parties, & l'on s'aperçoit bientôt de l'endroit malade par la sensibilité que l'animal témoigne. Il faut l'ouvrir avec un canif ou une lancette, & laisser sortir le pus ou le sang; ensuite on lave la plaie avec de l'urine & du sel. Lorsqu'elle est ainsi nettoyée, on l'essuie bien, & l'on fait fondre dessus, par le moyen d'une pèle ou d'un fer rouge, la graisse de bouc ou de chèvre. On repete plusieurs fois cette opération; on met ensuite sur la plaie du sucre pulvérisé qui achève la guérison.

M. de Sutièr assure que le sucre est un baume souverain pour tous les maux de jambes des animaux, & qu'il nettoie & cicatrice bientôt les blessures les plus considérables. "J'en ai vu un exemple frappant, dit-il, dans le tems que j'étais en garnison à Metz. Un superbe cheval de cavalerie était retenu, depuis trois mois, sur la litière par un abcès qui lui était venu à la jambe hors du montoir. Cette jambe avait bien un pied de diamètre & tombait presque en pourriture. Les maréchaux de la ville, à force d'incisions, de pierre à cauter, de vitriol, d'onguens de toute espèce, étaient parvenus à mettre le cheval dans un état pitoyable. Un soldat du régiment où j'ai servi, fils d'un maréchal de village du côté de St-Jean-pied-de-port, s'offrit pour le guérir: comme on ne risquait pas beaucoup en le lui confiant, le Capitaine y consentit; il ne fit que bafiner, deux ou trois fois par jour, la jambe de ce cheval avec du vin chaud bien naturel, & chaque fois il la saupoudrait avec du sucre dont il mettait une couche sur les linges avec lesquels il l'enveloppait. Dans l'espace d'un mois ou cinq semaines, le cheval fut guéri au grand étonnement de tous les gens de l'art. C'est depuis cette époque que j'ai employé le sucre dans tous les traitemens que j'ai été dans le cas de faire, & je puis assurer que je m'en suis toujours bien trouvé".

ERRATA. Dans les *Stances*, par un Maître d'Ecole de village, dernière Feuille, douz<sup>e</sup>. vers: *De l'homme éclairera le réveil*, lisez. *De l'homme éclairera le sublime réveil.*

### M O R T S.

Demoiselle Jeanne Louise Antoinette Boutan, de Lausanne, fille mineure.  
Marie Madelaine Duperrut, femme de Jean Michel Favrat, de Lausanne, âgée de 62 ans.  
Henriette Cécile Caroline Molle, fille mineure.  
Un enfant mâle venu mort au monde.

# JOURNAL DE LAUSANNE.

31 JUILLET 1790.

Le SOLEIL se leve à 4 heures 36 minutes, & se couche à 7 heures 12 minutes.  
La LUNE se leve à 9 heures 19 minutes du soir.

*Observations Météorologiques.*

Dates.	THERMOMETRE.			BAROMETRE.		
	7 heure. du mat.	2 h. après midi.	9 heure. du soir.	7 heure. du mat.	2 h. après midi.	9 heure. du soir.
22 Juillet.	12 0.	19 1.	14 8.	26 p. 10. lig. 2	26 p. 10. lig. 0	26 p. 9. lig. 9
23 . . .	11 7.	22 1.	15 5.	26. 9.	26. 8.	26. 8. 0
24 . . .	15 0.	22 6.	16 0.	26. 7.	11 26. 7.	26. 5. 11
25 . . .	13 9.	22 8.	16 8.	26. 6.	9 26. 7.	7 26. 8. 2
26 . . .	14 9.	23 5.	18 7.	26. 9.	3 26. 10.	26. 9. 3
27 . . .	15 0.	24 4.	19 8.	26. 9.	8 26. 9.	3 26. 10. 2
28 . . .	17 8.	24 8.	20 0.	26. 10.	26. 10.	26. 9. 1

**BELLES-LETRES.**  
**AUX AUTEURS DU JOURNAL.**

Geneve, 24 Juillet 1790.

Qu'en pensez-vous, Messieurs, qu'en penseront vos Lecteurs, parmi ces morceaux de Littérature qu'on vous propose d'insérer quelquefois dans votre Journal, la Fable suivante ne pourrait-elle pas trouver place?

Un jour, dit un Auteur, n'importe en quel chapitre, Deux voyageurs, à jeun, rencontrèrent une huître; Tous deux la contestaient, lorsque dans leur chemin La Justice passa, la balance à la main. Devant elle, à grand bruit, ils expliquent la chose. Tous deux, avec dépens, veulent gagner leur cause. La Justice, pesant ce droit litigieux, Demande l'huître, l'ouvre, & l'avale à leurs yeux; Et par ce bel Arrêt terminant la bataille: Tenez, voilà, dit-elle, à chacun une écaille; Des sottises d'autrui nous vivons au Palais: Messieurs! l'huître était bonne. Adieu, vivez en paix.

Boileau, dans cette Fable, donne une excellente leçon aux Plaideurs; il leur fait sentir combien ils feraient mieux de terminer entr'eux leurs différends, de se soumettre même, de bonne grâce, à quelques

sacrifices, plutôt que de s'engager dans des procès dispendieux. Ce conseil & cette morale, exposés dans cette pièce de vers de manière à être saisis de toutes les classes de Lecteurs, ne pourraient-ils pas être lus par quelques-uns de ceux de votre Feuille auxquels Boileau ne ferait point connu, ou ne le ferait que de nom; & n'eussiez-vous obtenu, en l'insérant, que l'avantage d'avoir prévenu le plus léger procès, ne vous sauriez-vous pas gré d'avoir publié ma lettre?

J'ai l'honneur d'être, &c.

É N I G M E.

On fait, pour m'éviter, cent efforts superflus;  
Qui m'a se tourmente sans cesse;  
Qui me perd est dans la détresse,  
Et qui me gagne, ne m'a plus.

De l'origine, des usages, des abus, des quantités & des mélanges de la raison & de la foi. De l'évidence morale, causes de son peu d'effet. Objections des incrédules réfutées. Des Cieux purs & des impurs. De l'Esprit astral. Des cinq especes de magie. De l'immortalité de l'esprit. De la puissance du prince de l'air. Du Magnétisme & du somnambulisme. Pro-

phéties & prodiges des Payens. Des Sages d'entr'eux. Des trois Révélations. De la croix, loi universelle. De Mahomet. Des passions. De l'amour propre. De la sensibilité. Des Inspirés & des Illuminés modernes, de tous les degrés. Des sens mystiques. Chronologies Egyptiennes éclaircies. Des Moraves, Piétistes, Anabaptistes & autres. Du serment, &c. 2 vol. in-8°. d'environ 350 pages le volume. A Paris, & se trouve à Lausanne chez H. Vincent; prix 3 lrs. de France l'exemplaire.

Traduction de l'Ode d'Horace aux Romains sur la guerre civile, par M. MALLET.

Où portez-vous, cruels, la guerre & ses horreurs ?  
N'êtes-vous plus Romains ? Pourquoi d'un glaive impie  
Contre Rome & ses fils armer vos bras vainqueurs ?  
Allez de votre sang la terre était rougie.

Encor si vous alliez, vengeurs de l'univers,  
Détruire les remparts de la fière Carthage,  
Aux Bretons indomptés, si vous donniez des fers ;  
Mais, dans vos propres murs, vous semez le carnage.

Ah ! jamais le lion, ce steau des forêts,  
Ne fut, dans sa fureur, autant que vous barbare ;  
L'ours ne se porte point à de pareils excès,  
Du sang de son semblable il est du moins avare.

Eh, quoi ! vous combattez Romains contre Romains !  
Cruels ! qui vous anime ? Est-ce fureur, vengeance,  
Ou votre crime est-il l'ouvrage des Destins ?  
Répondez à ma voix.... Vous gardez le silence.

Eh bien je vais parler. Enfants de Romulus !  
Sous un sceptre de fer le Destin vous accable :  
C'est le sang innocent, c'est le sang de Remus  
Qui retombe, à grands flots, sur les fils du coupable.

Épître à la SOCIÉTÉ HELVÉTIQUE, lue dans son  
Assemblée publique à Olten le 19 Mai 1790, in-4°.  
à Bâle chez Guillaume Haas, fils, & se trouve à  
Lausanne au Café Littéraire.

Cette édition est très-belle, très-bien soignée, elle  
fait honneur aux presses de Bâle. Quant à l'Épître,  
quant aux vers, nous croyons ne pouvoir en faire  
un meilleur éloge qu'en prolongeant, autant que  
l'espace nous le permettra, l'extrait que nous en  
allons placer ici, qui en est le commencement.

Quel est donc ce concours qui m'attire en ces lieux ?  
Que vois-je ! & quel spectacle ici frappe mes yeux !  
Ah ! je vous reconnais.... tous fils de la patrie....  
Tous braves Citoyens de l'heureuse Helvétie....  
Guidés par la concorde & par la loyauté,  
Vous venez sur ces bords fêter la liberté,

Et resserrer les nœuds de cette chaîne antique  
Qui joint tous les enfans de la terre Helvétique.  
Trois fois je vous salue.... & votre aspect chéri  
Verse une douce joie en mon cœur attendri....  
O mes concitoyens, mes amis & mes frères !  
Que du ciel protecteur les regards tutélaires  
Répandent sur vous tous, au gré de mes souhaits,  
En ce jour solennel l'allégresse & la paix !  
Dans nos épanchemens que nos voix se confondent !  
Qu'aux échos du Jura ceux des Alpes répondent  
Par ce cri, de vallons en vallons répété,  
Vive en Suisse à jamais, vive la liberté !

Oui, j'aperçois ton peuple, ô liberté propice !  
Recueillir les faveurs de ta main bienfaitrice,  
Bénir ton influence & par tes loix heureux,  
S'honorer de ton culte & t'adresser ses vœux :  
Sous ton règne la paix, l'industrie & l'aïssance  
Sont les durables fruits de notre indépendance :  
Tu couvres nos vallons d'innombrables troupeaux ;  
De pampres & d'épis tu pares nos côtes :  
Jusqu'au sommet des monts maîtrisant la nature,  
Ta main sur nos rochers fait briller la culture,  
Et tu montres ainsi que docile à tes soins  
L'homme libre, où qu'il soit, suffit à ses besoins.  
Si du haut du Rigi j'embrasse l'étendue (1)  
Qu'un paysage immense y déploie à ma vue,  
La liberté présente à mes regards errans.

Ce tableau de bonheur en cent lieux différens ;  
Et, de quelque côté que mon œil se promène,  
J'admire son ouvrage & parcours son domaine....  
Ici de vieux châteaux dont les murs entr'ouverts  
Des tyrans de la Suisse attestent les revers ;  
Là des champs de bataille, où l'auguste victoire  
D'un peuple de Héros éternise la gloire,  
Et plus loin des cités m'offrent, dans leurs remparts,  
Le temple de Thémis & l'école des Arts.  
De ces nombreux lauriers teints du sang de nos pères  
Je vois de toutes parts les ombres salutaires  
S'étendre sur nos lacs, nos hameaux, nos guérets,  
Protéger les travaux de Pan & de Cérés,  
Et repousser au loin la foudre menaçante  
Qui gronde, avec fracas, sur l'Europe tremblante.  
.... C'est elle.... c'est sa voix qui rassemble en ces lieux  
Tout un peuple d'égaux, pour recevoir leurs vœux :  
Jaloux de ses faveurs, si nous voulons lui plaire,  
Que chacun dans sa main serre la main d'un frère !  
Que le charme innocent d'un mutuel plaisir  
Ajoute aux doux liens qui doivent nous unir !  
Que les mâles accords de nos chants Helvétiques  
S'élevent dans les airs, ainsi que des cantiques !

(1) De Rigi ou Rigiberg, Haute montagne entre les Cantons de Schwytz & de Lucerne, d'où l'on découvre la plus grande partie de la Suisse intérieure & des bords du lac des Quatre-Cantons.

Et vous, jeunes Beautés ! qui venez parmi nous  
 Sous l'auspice chéri d'un frere ou d'un époux,  
 Sans doute qu'un Français, pour célébrer vos grâces,  
 Ferait naître le myrthe & les fleurs sur vos traces ;  
 Mais un Suisse naïf, qui ne flatte jamais,  
 Demande des vertus bien plus que des attraits.....  
 Des femmes dont jadis Zurich fit des guerrieres, (2)  
 Il aspire à revoir en vous les héritieres ;  
 A vos concitoyens, pour plaire en tous les tems,  
 La parure & l'éclat font des arts impuissans :  
 Un seul suffit .... un seul..... c'est d'être citoyennes ;  
 Les meres des Romains devaient être Romaines.

V A R I É T É S.  
 AUX AUTEURS DU JOURNAL.

Yverdon, 21 Juillet 1790.

Me trompé-je, Messieurs ? Parmi les Philosophes anciens, parmi les modernes même, en est-il dont le nom soit plus célèbre que celui de *Socrate*, dont les sentences, dont la doctrine soient plus pures, plus sages & plus dignes d'être connues de toutes les classes de Lecteurs ?

Dans le cas où, comme à moi, il vous paraîtrait que quelques-unes des maximes ou sentences de ce Philosophe pourraient être placées dans votre Feuille, je vous propose, Messieurs, d'y faire usage de celles que j'ai recueillies pour cet effet. Les voici :

- 1 L'homme qui se hait, doit haïr les autres.
- 2 Il coûte peu à une bonne ame d'apprendre, il en coûte beaucoup au méchant.
- 3 Quiconque vous enseigne quelque chose vous fait plus de bien que s'il vous comblait de richesses.
- 4 Ne faites point de présent à plus riche que vous & à qui peut s'en passer.
- 5 Qui veut corriger tout le monde, se fait haïr de tout le monde.
- 6 Les hommes à qui l'on a affaire, ressemblent aux figures d'un livre qu'on voit à rebours, dès qu'on a tourné le feuillet.
- 7 Personne ne peut se dire sage.
- 8 Les fautes des autres doivent servir à notre instruction.
- 9 Il y a six sortes de personnes dans le monde qui ne sont jamais contents : 1°. Celui qui ne fait pas pardonner : 2°. L'envieux qui ne peut voir tranquillement les succès des autres : 3°. Le riche qui s'est appauvri : 4°. Celui qui n'a rien gagné où un autre a fait de bonnes affaires : 5°. Celui qui aspire à

(2) Aucun Suisse ne doit ignorer, qu'en 1298 les femmes de Zurich s'armerent pour défendre leur ville contre l'empereur Albert d'Autriche & en firent lever le siege.

un état au-dessus de sa portée : 6°. Celui qui a demeuré avec un sage & n'a rien appris.

- 10 Se mettre trop en colere, trop rire & trop se réjouir, sont des marques & des indices de folie.
- 11 Telle vie, telle mort.
- 12 La nuance est insensible d'un conteur de nouvelles à un menteur.
- 13 Le sage se tait & écoute, mais le sôl veut toujours parler.
- 14 Semez de bonnes œuvres & vous recueillerez du plaisir.
- 15 L'homme sans science est comme un Etat sans souverain.
- 16 Celui qui est pris de vin est comme un homme monté sur un cheval retif, capricieux, emporté, &c.
- 17 Pauvreté vaut mieux que richesse mal acquise.
- 18 Il n'y a nulle joie sans douleur, nulle clarté sans ténèbres, nul repos sans travail, nulle assemblée sans division.
- 19 Qui garde son secret est sage, qui le perd est fol.
- 20 La parole est au pouvoir de l'homme pendant qu'il la retient, mais dès qu'il l'a lâchée elle n'est plus à son pouvoir.
- 21 Soyez à l'égard de vos pere & mere comme vous voudriez que vos entans fissent envers vous.
- 22 On ne doit jamais se fâcher contre ceux qui ont peu d'esprit.
- 23 Les femmes ressemblent au fruit du chataigner.....
- 24 Quel parti que l'on prenne ou du célibat ou du mariage, l'on s'en repent toujours.
- 25 *Socrate* reprit, avec aigreur, un de ses amis en nombreuse compagnie. *Platon*, qui était présent, reprocha à ce Philosophe d'humilier de la sorte cet ami, lui dit qu'il aurait dû attendre d'être seul avec lui pour le censurer. Oui, répondit *Socrate*, j'ai eu le même tort à son égard que vous avez au mien dans ce moment que vous me blâmez devant la même assemblée.

AUX AUTEURS DU JOURNAL.

Rolle, 24 Juillet 1790.

MESSIEURS,

Vous faites bien de dénoncer, dans votre Journal, les expressions vicieuses qu'on entend répéter souvent même dans la bonne compagnie. Dénoncez aussi les barbarismes communs, tels que, *il veut pleuvoir*, pour *il pleuvra*, *il viendra grand*, pour *il deviendra grand*, *je m'en allai depuis Lausanne à Geneve*, pour *de Lausanne à Geneve*, *je le rencontraï en rue*, pour *dans la rue* : dénoncez encore, s'il vous plaît, tous ces *écoutez-voir*, *venez-voir*, *dites-voir*, &c. &c.

## AUX AUTEURS DU JOURNAL.

MESSIEURS,

Si j'avais fils, ou filles sur-tout, atteints de quelques défauts corporels quelconques, de la petite vérole par exemple, je ne toucherais cette corde qu'avec une circonspection extrême. Si la sensibilité de l'objet l'avait requis, je me ferais étudié à le dédommager finement par toutes sortes d'endroits, jusqu'à ce que la balance de son sort m'eût paru égale. J'aurais fait l'Auteur; théâtre ou roman; mon titre, *le danger des prédilections*. Aux yeux de la raison n'est-il pas très-injuste de différencier entre un visage *grâvé* ou non; sauf celui qui ferait horreur? La Société s'en trouverait, je crois, beaucoup mieux s'il n'existait point de Narcisses ou de Vénus imaginaires. Il ne faudrait que de bien faibles lunettes, pour découvrir des imperfections qui devraient les rendre traitables, en leur présentant ma glace de six pieds, excepté peut-être deux ou trois sur mille, vrais enfans gâtés de la nature. Il y a une injustice, une dureté, un danger extrême à s'appesantir sur des accidens naturels irremédiables, quelque petits qu'ils soient, lorsque l'objet atteint le fait & ne l'oublie pas. C'est là où l'éternel silence est bien placé, où la prudence brille dans tout son lustre: point de corde dans la maison d'un pendu.

Les écarts du cœur, les travers de l'esprit, main basse sur ces herbes parasites; on peut, on doit s'en corriger; la moisson n'en fera que plus belle. A cheval dessus sans cesse. Un peu plus ou un peu moins de soins, & la victoire est à nous, en s'y prenant de bonne heure. N'est-ce pas d'ailleurs le catéchisme de l'honnête homme, celui de la vertu, le champ de bataille de l'individu vraiment social, le triomphe du courage? Depuis la première nuance jusqu'au trait le plus marqué, s'il le faut, faisons sentir, à tel ou tel qui dépend de nous, l'irrégularité de son procédé, la reprehensibilité du vice, la turpitude du crime, le ridicule de l'affectation, de la minauderie.

Faites appercevoir à la vieille Emilie  
Qu'il lui sied mal de faire la jolie,  
Et que le blanc qu'elle a, scandalise chacun.  
A Dorila qu'il est trop importun,  
Et qu'il n'est, à la Cour, oreille qu'il ne lasse,  
A vanter sa bravoure & l'éclat de sa race.

Mais pour Lisette, la couturée Lisette, la perle des toutes aimables, chez l'ami Platon; pour le bossu Aristide, le coryphée des cœurs droits, grâce! grâce! un voile! un voile!

Si un seul, pere, mere, ou instituteur faible ou injuste sur ce point, me lit & se corrige, que je me croirai richement dédommagé de la peine que j'ai ressentie à entamer un sujet qui m'a tant de fois navré de douleur & de tristesse en y pensant.  
J'ai l'honneur d'être, &c. D—y.

## M É D E C I N E.

AUX AUTEURS DU JOURNAL.

Vevay, 22 Juillet 1790.

MESSIEURS,

J'étais menacé d'une hydropysie; plusieurs symptômes m'annonçaient cette cruelle maladie. Un de mes amis me dit avoir été, il y a dix ans, dans le même cas, & avait trouvé une ferme & solide guérison dans le remède du maréchal de Sane. Je le lui demandai, il me l'indiqua, & j'en ai fait usage avec un tel succès que, dans ce moment, peut-être il n'est personne qui se porte mieux que moi. Lorsque j'ai lu, dans une de vos dernières Feuilles, le remède qui y est annoncé comme ayant guéri une migraine habituelle, je me reprochai de ne vous avoir point encore communiqué la recette de celui qui m'a rendu la santé. Il est fort simple, en observant le régime à suivre, lorsqu'on est menacé d'hydropysie: il n'y a qu'à prendre tous les matins, à jeun, quelques cuillerées à soupe, la dose selon la constitution, de vin blanc dans lequel on aura fait infuser, pendant une douzaine d'heures, de la cendre de la plante appelée genet. La dose est d'une demi once de cendre dans huit onces de vin.

J'ai l'honneur d'être, &amp;c.

M \* \*

## É C O N O M I E.

Moyens de garantir des fourmis les offices & les armoires. (Extrait des *Etrennes à l'Humanité*.)

Le premier moyen est de répandre du tabac à fumer dans les buffets, armoires & autres lieux de la maison fréquentés par les fourmis; elles ne tarderont pas d'en déloger, tant est grande leur aversion pour l'odeur du tabac.

Le second moyen est de faire bouillir de la rue, & d'arroser de sa décoction, les rayons, les planches, les endroits d'où l'on veut éloigner les fourmis; ce moyen est tout aussi actif que le premier.

## M O R T S.

Jean Claude Mayor, d'Epalinges, garçon voiturier, âgé de 36 ans.

# JOURNAL DE LAUSANNE.

7 A O U S T 1790.

Le SOLEIL se leve à 4 heures 47 minutes, & se couche à 7 heures 13 minutes.  
La LUNE se leve à 1 heure 9 minutes du matin.

*Observations Météorologiques.*

Dates.	T H E R M O M E T R E .			B A R O M E T R E .		
	7 heur. du mat.	2 h. après midi.	9 heur. du soir.	7 heur. du mat.	2 h. après midi.	9 heur. du soir.
29 Juillet.	+16. 2.	o +25. 4.	o +19. 8.	26. p. 6. lig. 1	26. p. 4. lig. 3	26. p. 2. lig. 1
30 . . .	+18. 9.	o +15. 3.	o +12. 7.	26. 3.	9 26. 5.	11 26. 6.
31 . . .	+10. 1.	o +18. 4.	o +14. 0.	26. 5.	2 26. 6.	3 26. 6.
1 Août	+13. 8.	o +16. 5.	o +14. 6.	26. 7.	1 26. 7.	9 26. 8.
2 . . .	+14. 0.	o +20. 9.	o +14. 2.	26. 9.	0 26. 10.	0 26. 9.
3 . . .	+13. 5.	o +20. 2.	o +15. 0.	26. 10.	0 26. 11.	0 26. 10.
4 . . .	+14. 1.	o +22. 9.	o +14. 9.	26. 9.	0 26. 8.	1 26. 7.

## BELLES-LETTRES.

**VOYAGE** aux sources du Nil, en Nubie & en Abyssinie pendant les années 1768, 1769, 1770, 1771 & 1772, par M. JAMES BRUCE. Traduit de l'Anglais par M. J. H. CASTERA, Tome I, II & III, Londres, & se trouve à Lausanne chez M. Luquiens, Libraire.

ENCORE un Voyage! s'écriera-t-on, peut-être. Mais du moins celui-ci a-t-il le mérite d'instruire, de nous apprendre l'état actuel de plusieurs endroits célèbres dans l'Histoire ancienne, & l'Auteur paraît-il n'avoir été animé d'aucun autre but en le donnant au Public.

La découverte des sources du Nil, principal objet de cet ouvrage, a, dès les premiers siècles du monde, intéressé toutes les nations savantes. On vit des conquérans, à la tête d'armées nombreuses, après avoir découvert & soumis une grande partie du globe, obligés de borner à des vœux stériles l'ambition qu'ils avaient de parvenir à cette découverte. Les obstacles qu'il fallait surmonter arrêterent longtems les recherches nécessaires pour l'obtenir. Lors de la renaissance des lettres en Europe, la curiosité se reporta avec une nouvelle vigueur vers cet intéressant objet. Mais les tentatives modernes éprouverent les mêmes obstacles qui avaient existé autrefois. Ce n'est qu'au

commencement du regne de George III que le courage de la nation Anglaise se trouvant élevé au plus haut degré par les travaux d'une guerre longue & glorieuse, se changea naturellement, au retour de la paix, en cet esprit qui a besoin d'entreprendre; & un de ses premiers succès fut la découverte de ces sources qui jusqu'alors étaient demeurées ignorées du monde entier.

Le but du Voyage de M. Bruce était connu pour être celui de visiter ces sources, son retour l'était aussi, & il a resté seize ans sans publier sa Relation. Un si long silence, sur un objet qui avait fixé l'attention de toute l'Europe, devait naturellement recevoir diverses interprétations. Il n'est donc point aussi étonnant que M. Bruce semble le croire, qu'on ait attribué ce silence à toutes autres causes qu'à celles qui l'ont prolongé. Ces causes, nous apprend-il, sont le desir de rendre son ouvrage plus digne du Public; une santé délabrée, divers procès à soutenir, &c.

Le premier volume contient une introduction où l'Auteur rend compte d'un Voyage qu'il a fait avant que d'entreprendre celui dont il donne aujourd'hui la relation. Nous nous contenterons d'en citer l'extrait suivant: "La seule curiosité m'engagea à passer par Tyr, & j'y devins le triste témoin de la vérité de cette prophétie qui dit que Tyr, la Reine des

nations, ferait un rocher sur lequel les pêcheurs feraient secher leurs filets (1). Deux misérables pêcheurs, après avoir attrapé un peu de poisson, venaient d'étendre leurs filets sur ces rochers de Tyr. Je les engageai, au risque de déchirer leurs filets, à les jeter encore dans les endroits où l'on dit qu'on peut prendre des coquillages, & où j'espérais qu'ils me rapporteraient un des fameux poissons qui reculent la pourpre Tyrienne. Mais je me trompai, & je crois pourtant que je ne fus pas moins heureux en cela que ne l'étaient les anciens pêcheurs de Tyr. Le prétendu coquillage servait vraisemblablement à cacher la connaissance que les Tyriens avaient de la cochenille: car si leur pourpre avait dépendu de ce coquillage, & que toute la ville se fut mise à pêcher, on n'aurait sûrement pas pris de quoi teindre vingt aunes d'étoffe par an.

On pourrait, peut-être, objecter contre l'opinion de M. Bruce, qu'on trouve au sud de Guatimala un petit animal, de la grosseur d'une abeille, dont la coquille est mince & un peu dure, que les Indiens ramassent & conservent dans un pot plein d'eau; lorsqu'ils en ont une certaine quantité, ils les écrasent avec une pierre bien polie, & plongent dans la liqueur qui en sort, ou du fil de coton ou quelque morceau d'étoffe qui prennent une couleur de pourpre la plus belle qui puisse se voir. Il est vrai que cette teinture est d'un haut prix, qu'il n'y a que les femmes Indiennes les plus riches qui s'en parent. Mais aussi le parti qu'on tire aujourd'hui de cet animal, qui même, selon quelques Naturalistes, pourrait être celui qui fournissait la pourpre aux Anciens, ne semblerait-il pas rendre vraisemblable ce que tous ceux qui les ont suivis, se sont accordés à nous dire sur les moyens employés par les Tyriens pour faire cette éclatante & riche couleur? En fait d'histoire naturelle, M. Bruce nous permettra de préférer à son opinion celle d'un Aristote, d'un Plin, chez les Anciens; d'un Réaumur, d'un d'Argenville, d'un Bomare, d'un Duhamel, &c. chez les Modernes, & dont aucun n'a jamais dit, ni pensé peut-être que la cochenille, qu'on nous apporte d'ailleurs de l'Amérique, fut le murex des Anciens.

Notre Voyageur nous rapporte un discours bien étrange du Dey d'Alger. Des especes d'acte ou de passeports, qu'on appelle passavans, étaient donnés aux vaisseaux, qui n'en ayant pas eu auraient été la proie des pirates Algériens; mais il se glissa des abus dans la livraison de ces passavans, ou plutôt on les fit d'une manière qui n'était plus conforme aux traités. A ce sujet le Dey dit à M. Bruce ces paroles remarquables: "Le Gouvernement Anglais n'ignore pas que nous ne savons ni lire, ni écrire,

même dans notre propre langue. Nous sommes des soldats & des matelots grossiers; & même, si vous voulez, des voleurs, quoique nous ne vous dérobbions rien à vous autres; mais la guerre est notre commerce, & nous ne vivons que par la guerre. Dites-moi, comment mes Corsaires peuvent connaître que tous ces différens écrits & ces sceaux sont du Gouverneur Moïsin & non du Duc de Sidonia, &c."

Nous n'avons point commencé par donner une notice des voyages de M. Bruce selon l'ordre qu'il y suivit; lui-même ne débute point par là & occupe le Lecteur d'objets différens, mais qui néanmoins y conduisent.

Après avoir fait plusieurs préparatifs nécessaires pour rendre son Voyage utile aux arts & aux sciences, M. Bruce s'embarqua à Sidon, toucha à l'île de Chypre, se rendit à Alexandrie, en partit pour Rosette & arriva au Caire. Il nous dit peu de chose sur l'Egypte; & il pouvait, peut-être, s'en dispenser, les ouvrages de Messieurs Savary & Volney nous ayant sans doute donné, sur ce pays, assez de détails & de renseignemens.

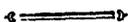
Son départ de l'Egypte est suivi de l'examen détaillé du golphe d'Arabie, jusqu'à l'Océan Indien; de son arrivée à Massah, de quelques idées sur le premier peuple qui habite l'Arbara & l'Abyssinie; de conjectures sur le langage de ce peuple; de l'histoire des premiers âges du commerce de l'Inde; de la fondation de l'Empire d'Abyssinie, de ses diverses révolutions jusqu'à l'usurpation des Juifs l'an 900 de l'ère chrétienne; du rétablissement de la race de Salomon, dont l'histoire, nous dit-il, est puisée dans les annales de l'Abyssinie, & parait, pour la première fois, traduite de la langue Éthiopienne.

Voilà un résumé rapide de ce que contiennent les trois volumes que nous annonçons; dès que les suivans paraîtront, nous en publierons une notice pour compléter celle-ci.

Ce nouveau Voyage, utile, intéressant en conséquence sous ce point de vue, ne paraîtra peut-être pas toujours amusant; cependant quelques descriptions, quelques détails contribuent à en rendre la lecture à la portée d'un plus grand nombre de Lecteurs. Par exemple on lit, sinon avec intérêt, au moins avec quelque plaisir, les étranges folies du Capitaine du vaisseau sur lequel s'embarqua M. Bruce pour aller du Caire à Surshout; cet homme se disait un Saint, & quelquefois croyait de bonne foi en être un. Un jour que son vaisseau avait peu de vent, il ne douta pas qu'il ne commençât à être métamorphosé en arbre, ainsi que le lui avait prédit un autre prétendu Saint qu'on n'avait pas voulu y garder comme passager. Cette lutte de sainteté entre ces deux personnages, les miracles dont ils se me-

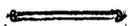
(1) Ezech. Chap. XXVI, vers. 5.

nacent réciproquement, la facilité avec laquelle l'un persuade l'autre, & une telle manie dans un Capitaine de vaisseau ne peuvent qu'amuser agréablement la plupart des Lecteurs.



ÉPITRE A UN PRINCE.—Par M. MALLET de Genève.

Grand Prince ! à qui le ciel a fait un cœur sensible,  
Craignez des Courtisans le langage flatteur ;  
Ils alligent le trône, & leur art séducteur  
Prend sur l'esprit des Rois un pouvoir invincible.  
L'arbre, chargé de fruits, attire les oiseaux ;  
Ils viennent folâtrer sous son épais ombrage,  
Mais est-il dépouillé, chacun fuit ses rameaux.  
Des Courtisans ingrats ces oiseaux font l'image,  
Toujours de la fortune ils suivent les drapeaux ;  
Quand LOUIS pouvait tout, il reçut leur hommage :  
Chacun d'eux, pour son Prince, exaltait son amour,  
Vainement de son peuple obtient-il le suffrage ;  
Aujourd'hui, sans pouvoir, il est seul à sa Cour.  
\* \* \* ! jeune encor, vous pouvez faire usage  
De l'exemple instructif que vous offre LOUIS.  
Aimez la vérité, fuyez la flatterie,  
C'est le poison des Rois sur le trône endormis.  
Voulez-vous la bannir loin de votre patrie,  
Au lieu de Courtisans entourez-vous d'amis.  
Je fais que, dans les Cours, les vrais amis sont rares :  
La Grece cependant vit Platon chez Denys,  
Et les cieux, aujourd'hui, de ce bien moins avarés,  
Placent, près des bons Rois, des Neckers, des Sullys.  
Je suis loin d'approuver tout ce qu'on fait en France,  
Et les flatteurs du peuple, ainsi que ceux des Rois,  
Sont méprisés par nous, malgré leur éloquence.  
Mais l'homme, sans le fer, a reconquis ses droits :  
La dure vérité pénètre auprès du trône ;  
La liberté par-tout fait entendre sa voix ;  
Le premier Citoyen qui porte la couronne,  
S'il est maître du peuple, est esclave des loix.  
Ces heureux changemens des Lettres font l'ouvrage ;  
L'art d'écrire peut plus que celui des Césars ;  
L'un éclaire & séduit ; l'autre détruit, ravage,  
Et l'art des Conquerans cede enfin aux Beaux-Arts.  
En vain les Potentats couvrent la terre & l'onde  
De cent mille guerriers, à leurs ordres vendus ;  
Les éléments envain semblent, par eux, vaincus ;  
Les Auteurs, aujourd'hui, sont les vrais Rois du monde.  
Cultivez donc les Arts, honorez les Auteurs :  
On n'entre plus, sans eux, au temple de la gloire,  
Et songez, que pour vivre, un jour, dans la mémoire,  
Grand Prince ! un seul ami vaut mieux que cent flatteurs.



VARIÉTÉS.

Il n'y a peut-être point de caractère plus commun dans le monde que celui de ces hommes qu'on peut appeller, dans un sens négatif, de bonnes gens. Ces *bonnes gens* se conforment strictement aux loix de la décence & du bon ordre dans la Société ; leur conduite se modèle exactement sur les principes & les regles de l'honnêteté, de la moralité, & cependant on ne saurait trouver, dans tout le cours de leur vie, une seule action qui soit vraiment louable, une seule qu'on puisse appeller vertueuse.

Les hommes de cette espece considerent sans doute la vie comme un voyage au travers d'une contrée inculte & barbare, occupée par des Sauvages, & où l'on ne peut s'avancer sans s'exposer à mille dangers. Leur seul desir est d'arriver à l'autre extrémité, sans essuyer de dommage, d'éviter les embuches cachées & les précipices, de prendre garde de ne rien faire qui puisse avertir l'ennemi, s'ils ne le voyent pas, ou de l'irriter, s'ils en font vus. Ils n'ont jamais eu l'idée de gagner leur affection par des services, de se les attacher par des bienfaits : une pensée que la nécessité ne leur commande pas, leur paraît un stérile emploi, une véritable perte, & souvent une expérience dangereuse qui peut les exposer à un grand nombre de perils.

On doit être surpris que cette sorte de *bonnes gens* en imposent si fort au monde par la décence de leur conduite extérieure, qu'ils coulent dans son sein des jours heureux au milieu de l'aïssance & de la sûreté, y parviennent aux richesses, aux emplois éminens, & que parce qu'ils n'offrent point prise à la censure par des vices frappans, ils obtiennent assez fréquemment le respect qu'on ne doit qu'à la vertu.

Cependant il nous semble que les Moralistes exigent davantage ; que les sentimens du cœur doivent être le prix de l'homme sensible, & non à l'homme décent. Pour mériter le nom d'honnête homme, d'homme de bien, il faut quelque chose de plus que l'absence du mal, que la livrée de l'honnêteté & de la bonté. J'accorderai qu'une observation scrupuleuse de certaines regles du *decorum*, un usage constant de toutes les formes qui semblent annoncer la vertu, doit nous mériter les égards dûs, au moins à l'apparence extérieure, de la véritable honnêteté ; que par là ils remplissent une partie des devoirs de la Société ; que le Public, qui ne voit rien de plus, doit s'acquitter envers eux de cette espece d'hommage rendu à la vertu. Mais les hommes qui percent au travers de l'apparence, qui sont assez instruits pour exiger de la pureté dans le cœur, comme de la *pureté* dans les manieres, ne doivent pas prodiguer ainsi leur estime, ni permettre même qu'on la prodigue ; ils ne veulent pas que le véritable homme

de bien perde le prix des vrais sacrifices qu'il fait, des consolations qu'il répand, ils ne doivent point souffrir que les récompenses, dues à la vertu, soient enlevées par des hommes qui ne les ont méritées que par des actes extérieurs, & qui leur coûtent peu.

L'intérêt qu'ils y prennent, doit leur faire chercher s'il n'y aurait pas quelque moyen de distinguer le masque du visage qu'il cache, quelques indices par lesquels ces deux classes d'hommes puissent être comparées, quelque balance statique qui put montrer la différence du poids & de la solidité de ces objets différens, mais semblables à l'extérieur.

Un homme d'esprit, qui avait beaucoup médité sur ce sujet, prétendait que les hommes ne devaient pas être jugés sur les actions qu'ils font, mais sur celles qu'ils ne font pas. Il habitait une grande ville, & se proposait d'y publier une feuille hebdomadaire qui renfermerait les observations de ce genre qu'il aurait pu faire dans tout le cours de chaque semaine. Il avait commencé cet ouvrage, & j'en ai lu quelques feuilles; voici quelques traits qui en donneront une idée.

Samedi dernier, jour de Noël, j'ai remarqué dans la maison de C. D. un grand silence; nulle apparence d'une fête: le maître a mangé, dormi, s'est promené, s'est couché comme les autres jours. Cela m'a frappé d'autant plus que son pere avait accoutumé de donner un bon dîné ce jour là aux pauvres de sa paroisse.

Hier, F. D. qui, par la mort de son oncle, est devenu possesseur d'une fortune considérable, reçut deux invitations pressantes de concourir à un acte de charité en faveur de cinq jeunes orphelins dont la mere s'épuise, par les travaux les plus pénibles & les plus constans, pour fournir à leur entretien, & il n'a pas daigné y répondre.

Vendredi, un grand Seigneur, visitant une fondation charitable, lut la liste des dons qu'on avait fait pour cet établissement vraiment de bienfaisance, & pour montrer qu'il en sentait le mérite, il donna.... une prise de tabac à son proche voisin.

Il y a quelques jours qu'on se disait en confidence que C. E. avait payé les dettes de son pere; je n'en doutais presque pas, cependant il s'est trouvé que le fait était faux.

F. G. a perdu une somme considérable au jeu, & l'a exactement payée: sans doute il est exact de même à payer les ouvriers qu'il employe, & qui ont besoin de leur travail pour vivre; j'ai trouvé encore que je m'étais trompé.

Il fut dit, il y a quelque tems, que G. H., qui obtint, n'agueres, de ses créanciers un rabais de cinq pour douze de toutes ses dettes, donnait assez souvent des repas de trois ou quatre services; j'aurais aimé que ses repas ne fussent que de deux services,

afin qu'il pût ne point faire perdre le bien de ses amis.

Un grand Seigneur a renvoyé dernièrement son Aumônier, mais il a gardé tous ses autres domestiques.—N'avait-il plus besoin de celui-là? Hélas! c'est d'un homme sage & religieux qu'il a le plus besoin.

Le jeune R. passa devant moi dans une voiture; il a les gens, la campagne, ses chiens; oui, mais il a aussi son pere, qui languit dans le chagrin & la solitude; il l'y laisse sans penser que c'est à lui qu'il doit ce dont il jouit.

## PHYSIQUE.

Chez M. Mourer, Libraire à Lausanne, le tome III de l'Histoire & des Mémoires de la SOCIÉTÉ DES SCIENCES PHYSIQUES de Lausanne, in-4°. avec figures, cartes & tableaux, 1790; prix L. 10 de Suisse broché.

Parmi les nombreux Mémoires que renferme ce volume, il en est un qui intéresse particulièrement toutes les classes de la Société, c'est celui de M. l'Abbé BERTHOLON sur la *Théorie des Incendies, sur leurs causes, & les moyens de les prévenir & de les éteindre*. L'Auteur commence son savant Mémoire, en disant que parmi les fléaux nombreux qui affligent la Société, il n'en est aucun qui soit plus terrible & dont les ravages soient plus désastreux que les incendies qui arrivent si fréquemment. En effet, quel tableau que celui d'un incendie! Une maison en proie aux flammes; des femmes & des enfans dont les cris déchirent le cœur, & qui n'attendent qu'une main secourable pour les arracher aux tourmens les plus affreux; tour à tour agités par la crainte & par l'espérance; des planchers & des toits en feu, prêts à s'écrouler sur tous ceux qui, animés par zèle, s'élançant dans les flammes; tous les citoyens, au milieu des ombres de la nuit, réveillés par le son effrayant des signaux qui annoncent les incendies; au milieu de l'alarme générale, incertains si le danger le plus imminent ne menace pas leur fortune & leur vie, &c.

Il reste encore quelques exemplaires des deux premiers volumes de ces *Mémoires*, & que l'on peut se procurer pour le prix de 20 liv. de Suisse, brochés.

(Note des Rédacteurs. Cette notice nous a été communiquée.)

Le mot de l'Enigme inséré dans la dernière Feuille est Procès.

## M O R T S.

Emanuel Mercier, bourgeois de Penthèreaux, âgé de 76 ans. Un enfant naturel, mineur d'âge.  
Pierre Abraham Gentil, bourgeois de Dompièrre sur Lucens, âgé de 65 ans.

# JOURNAL DE LAUSANNE.

14 A O U S T 1790.

Le SOLEIL se leve à 4 heures 57 minutes, & se couche à 7 heures 3 minutes.

La LUNE se leve à 9 heures 3 minutes du matin.

*Observations Méteorologiques.*

Dates.	T H E R M O M E T R E .			B A R O M E T R E .		
	7 heur. du mat.	2 h. après midi.	9 heur. du soir.	7 heur. du mat.	2 h. après midi.	9 heur. du soir.
5 Août	+13. 6.	o +23. 0.	o +15. 3.	o 26. p. 7. lig. 3	26. p. 8. lig. 9	26. p. 9. lig. 10
6 . . .	+14. 4.	o +24. 3.	o +17. 5.	o 26. 9.	10 26. 10.	1 26. 10. 3
7 . . .	+15. 0.	o +25. 4.	o +19. 0.	o 26. 11.	o 26. 10.	7 26. 10. 5
8 . . .	+16. 1.	o +25. 6.	o +20. 4.	o 26. 11.	1 26. 9.	3 26. 9. 1
9 . . .	+18. 6.	o +25. 7.	o +20. 5.	o 26. 10.	3 26. 9.	9 26. 9. 9
10 . . .	+17. 0.	o +25. 7.	o +18. 3.	o 26. 8.	7 26. 8.	7 26. 8. 9
11 . . .	+15. 2.	o +25. 6.	o +18. 2.	o 26. 9.	o 26. 9.	1 26. 8. 3

## V A R I É T É S.

### AUX AUTEURS DU JOURNAL.

Lausanne, 10 Août 1790.

M E S S I E U R S ,

J'ai toujours été choqué du ton moqueur avec lequel nos jeunes gens croient devoir juger de ceux qui préfèrent les bagatelles antiques aux modernes, de ces bonnes gens qui aiment mieux suivre l'enceinte d'un mur ruiné qui leur annonce la situation & l'étendue d'une ville que le tems a fait disparaître, que suivre les sinuosités d'allées bien sablées & bordées de fleurs exotiques; qui observent avec attention les plis de la draperie d'une ancienne statue, & dédaignent de fixer les regards sur les plis artistement dirigés d'un mouchoir élégant qui recouvre un sein qu'on veut agrandir aux yeux de l'imagination. Je ne suis point antiquaire; mais il serait possible que je le devinsse un jour; & il est prudent de vouloir que la place où, peut-être, on sera placé, conserve dans l'opinion publique toute son importance & son éclat. D'ailleurs, j'ai un ami antiquaire, & mon amour propre peut trouver quelque satisfaction à prouver que l'homme auquel je suis attaché, n'est ni un homme inepte, ni un homme inutile. Je publie donc une

des lettres que je lui ai écrites; elle remplit mes intentions sur le sujet que je viens d'annoncer.

« Je suis charmé, Monsieur, de trouver une occasion de témoigner combien je m'estime heureux d'avoir un ami tel que vous, qui possède les antiquités & le goût qui fait de cette étude une occupation utile, dont l'ame est, dans tous les tems, une espece de refuge, où le faible va retrouver la force, & l'aveugle une lumiere sûre qui le guide au travers des écueils de la vie. Et quand votre étude serait inutile pour les autres, pourrait-on vous blâmer de remplir, selon votre goût, les déserts où passe le cours de la vie, par une étude qui vous conduit doucement au travers de ses Méandres ?

J'accorde que l'Antiquité est une étude sans utilité, à moins qu'elle ne tende à jeter la lumiere sur les siècles desquels il ne nous est parvenu que peu ou nuls monumens; à moins qu'elle ne nous transmette quelque vérité respectable, quelque notion qui nous fasse connaître les vertus des âges écoulés, quelques monumens de leurs vices, quelques traits de leurs habitudes & de leurs coutumes, qui puisse servir aux Modernes, ou d'un modele à imiter, ou d'un exemple qui serve à nous conduire ou à nous éclairer ».

« Quelle est la raison de l'espece de plaisir que nous sentons, lorsque nous sommes frappés avec ad-

miration de l'aspect vénérable d'un antique monument ? L'esprit peut être amusé par des puérilités, mais il les condamne. Mais lorsque les loix, les coutumes, les vertus, les vices des siècles dont le tems a effacé les traits distinctifs, font une partie de nos études; lorsqu'en errant parmi les ruines vastes d'un Empire, nous y distinguons les causes qui les ont ébranlés, qui les ont détruit; lorsque ces ruines deviennent les imposans moniteurs des siècles qui succèdent; lorsque l'exemple funeste d'une chute rapide peut nous montrer comment on peut s'assurer une existence permanente: lorsque nos découvertes & nos études perfectionnent la législation, qu'elles déchirent le voile du tems étendu sur quelques connaissances salutaires, où l'on ne pouvait parvenir qu'par elles, la vénération pour l'antiquité devient respectable, & bienfaisante pour la Société".

"Les facultés de l'homme sont capables d'une grande extension, & l'on n'est point parvenu encore à tout ce que son imagination peut atteindre; mais sa vie est trop courte pour qu'il puisse perfectionner tous ses plans. Mais en choisissant ce qu'il y a d'utile dans les traces laissées par nos prédécesseurs, les Antiquaires peuvent ajouter au peu d'étendue de sa vie, ils peuvent lui donner l'expérience qu'il n'a pu acquérir, & produire pour leurs compagnons dans la Société les travaux réunis d'une Société autrefois florissante, qui leur montre les effets heureux de leur propre industrie; ils donnent des exemples de vertu qui sont utiles à chaque individu, & une combinaison de connaissances nécessaires pour le bonheur public".

"L'Antiquaire qui réfléchit ne peut voir un autel dilapidé, sans rappeler à sa mémoire le gouvernement dépravé de l'Empereur auquel il fut élevé; il condamne ou loue les actions les plus frappantes de sa vie; il tâche, par cet exemple, à corriger son cœur, à propager dans l'esprit de ses frères une connaissance qui réveille leurs sentimens comme patriotes, qui dirige leurs actions en qualité d'hommes".

"Ici une médaille lui aide à jeter des traits de lumière sur une page de l'histoire; là une multitude variée d'autres monumens l'instruit à corriger les erreurs de quelque Historien, à transmettre aux hommes ces données d'où l'on peut tirer la vérité & de nouvelles instructions".

"L'esprit de l'homme a une pente secrète pour le merveilleux; il s'arrête avec plaisir sur des choses que la nuit des tems recouvre: de là vient qu'il recherche avec ardeur les secrets obscurs ou mystérieux, sans autre secours que la force de leur imagination; il aime, comme dit *Plaute*, *pêcher dans l'air, & chasser, avec le javalot, le sanglier au milieu de l'Océan*".

"Une vérité simple n'est pas digne de leur attention; mais alors même elle leur est utile: car, sans qu'ils le veuillent, elle leur aide à distinguer d'elle ces vapeurs sans substance qui ont pris, à leurs yeux, une forme trompeuse, qui égare ceux même qui aiment la vérité; cependant ils sont assez ingrats pour chercher, dans ces fantômes, des objets de ridicule pour ceux dont les travaux ont pour but de dissiper l'erreur qui allait les séduire".

## AUX AUTEURS DU JOURNAL

MESSIEURS,

Où! que je plains ce pauvre malheureux qui nous a donné, dans le Numéro 30 de votre Feuille hebdomadaire, le détail des malheurs que lui ont causés son penchant irrésistible à l'amitié, & son peu de perspicacité dans la connaissance de ses semblables. Il a été victime de ce qu'on appelle les Amis du jour. Il a eu le chagrin de voir se dissiper en fumée la fortune que son cher oncle lui avait laissée. Il a eu le cœur navré par l'indignité de leur conduite, & il a acheté bien chèrement l'expérience qui lui manquait en ce genre.

Quoique cette histoire ou ce conte n'offre rien de nouveau sur ce sujet, & qu'il ne soit que la répétition de ce qui se passe journellement sous nos yeux, sans que nous nous en doutions le plus souvent, il donne cependant lieu aux réflexions suivantes: La première, que la prospérité amène en foule les amis, & que l'adversité les éloigne. La seconde, que le bien que l'on possède, se dissipe ordinairement avec d'autant plus de facilité, qu'on a eu moins de peine à l'acquérir. La troisième, qu'un homme sensé ne doit croire d'avoir un Ami qu'après l'avoir passé plus d'une fois à la coupelle du sentiment, & lui avoir fait subir une éprouvette qui n'est malheureusement que trop sûre pour notre siècle; qui sera, de le mettre à contribution à raison de sa fortune, sans lui laisser l'espérance de la restitution. La quatrième, que l'on devrait enseigner de bonne heure aux jeunes gens ce que vaut un Ami; le sens exact qu'on doit attacher à ce mot; & l'étendue des devoirs qu'impose l'amitié, afin qu'ils n'en deviennent pas les victimes par une suite de leur ignorance. La cinquième enfin, que l'on devrait consacrer des mots pour annoncer dans notre langue ce que vaut un Ami à la mode, une connaissance amicale, ou une simple relation; pour établir par là l'immense distance qui se trouve entre ces définitions & celle d'ami; pour renfermer ce dernier mot, qu'on profane à chaque moment, dans des bornes très-exactes qui n'en permettraient qu'une juste application; ou ne plus laisser subsister un

terme aussi prostitué, pour annoncer un sentiment aussi beau & aussi délicat. Ce serait, à mon avis, bien mériter de la postérité que d'inventer des dénominations très-significatives, qui portassent l'empreinte saillante des idées qu'on y attache, pour statuer sur le degré d'intensité des affections morales.

Je suis pere, & je ferai tous mes efforts pour arracher de la bouche de mes enfans le mot d'Ami ou d'Amie; c'est une arme que je ne leur confierai qu'à l'âge où le discernement & la réflexion pourront leur en apprendre l'usage & l'étendue.

Que j'ai gémi souvent en entendant dire à des enfans, j'invite mes Amis, je vois mes Amies! Que j'ai été révolté, lorsque des personnes sensées ont osé me dire, j'ai dîné avec mes Amis, je reçois la société de mes Amies! Si l'on eût feuilleté ces cœurs *amicaux*; si l'on en eût disséqué le sentiment, qu'y aurait-on trouvé? Je n'ose le dire. Combien ces personnes prouvent qu'ils ne connaissent pas le bon mot de *Socrate*, à qui l'on reprochait d'avoir fait construire une trop petite maison, & qui répondit: elle sera toujours assez grande pour y recevoir mes Amis. Que de siècles se sont écoulés depuis le tems où ce Philosophe annonçait qu'il existait si peu d'Amis! Pouvons-nous supposer qu'avec le tems le sentiment se soit épuré; que le rapport des caractères soit devenu plus parfait; que l'accord entre les goûts, les volontés, les desirs soit plus intime; que l'égoïsme ait diminué, ou que l'amour des autres ait augmenté? J'en doute infiniment; je suis même tellement persuadé du contraire, que j'affirmerai que la recherche d'un véritable Ami est presque une peine inutile.

#### AUX AUTEURS DU JOURNAL.

Yverdon, 9 Août 1790.

Voudriez-vous bien, Messieurs, avoir la complaisance de m'accorder la voye de votre Feuille pour poser la question suivante: *A-t-on plus de mémoire en été qu'en hiver?*

J'ai l'honneur d'être, &c.

M.....s.

#### BELLES-LETTRES.

LE CRIMINEL. — Sonnet.

Jamais un Criminel ne l'est impunément;  
Le remords qui le frappe & le poursuit sans cesse,  
Même au sein du plaisir, est son premier tourment,  
Et fait rider son front où siège la tristesse.

Si, cédant au sommeil, il s'endort un moment,  
Un songe affreux le trouble & détruit son ivresse.  
On dirait, à le voir dans ce calme effrayant,  
Un coupable qui fuit une main vengeresse.

Le plus léger nuage obscurcit-il les airs;  
La foudre gronde-t-elle, ou voit-il les éclairs,  
Un morne effroi le glace & le rend immobile.

En vain le firmament est devenu serein,  
L'orage est dans le cœur . . . & le plus sûr asyle  
Ne lui laisse entrevoir que son cruel destin.

Par M. DE FONTENIL, de la Soc. litt. d'Auxerre.

#### ÉCONOMIE.

\* *MOYENS de profiter des terrains perdus pour la culture des pommes de terre.* (Extrait de la Feuille d'Agriculture & d'Economie rurale.)

Tout est moyen d'économie pour un Cultivateur industriel. Je crois devoir indiquer ici un moyen de tirer parti des recoins, terrains perdus, bords d'allées & d'autres endroits semblables, qui sont souvent incultes dans les fermes un peu considérables. Un amateur zélé de l'Agriculture, M. *van Berchem*, dont les possessions sont la plupart dans une terre forte, fait creuser, dans les momens perdus, des trous de quatre ou cinq pieds carrés, qu'il fait plus ou moins approfondir, suivant la qualité du sol; il fait entasser la terre sur les bords, & la laisse dans cet état. Pendant l'automne & l'hiver, la terre exposée au gel se divise, s'atténue, se gonfle & devient beaucoup plus propre à la végétation. Au mois de Mars, il y fait planter des pommes de terre, qui poussent avec vigueur, & donnent des tubercules d'une excellente qualité. Ces creux, faits à des momens perdus & dans des terrains négligés, rapportent, presque sans aucuns frais, une partie très-considérable de sa provision d'hiver. On ne peut trop encourager les Fermiers à suivre son exemple.

Les creux, étant préparés d'avance, coûtent moins, puisqu'on les fait lorsque l'ouvrage manque: ils ont d'ailleurs cet avantage, que l'action de l'air, de la gelée, de la pluie, pendant l'hiver, remplace les engrais, & que la terre est autant préparée que si elle avait reçu plusieurs labours, & même que si elle avait été minée.

On peut également choisir les momens perdus pour sarcler & butter les pommes de terre qui sont plantées de cette manière, & ce supplément n'empêche pas de se livrer à la culture en grand de cette racine, la plus utile de toutes. Le Cultivateur chez qui j'ai vu cette pratique a essayé, une année, de faire de ces creux dans un endroit où rien n'avait pu croître, excepté quelques pins, l'arbre qui résiste le plus à la stérilité du sol. Il fit défoncer la terre en automne; elle resta partie dans le creux & partie en dehors; pendant l'hiver il y fit planter des pommes de terre blanches, sans aucun engrais; elles réussirent assez

bien, & donnerent des tubercules de bonne qualité. Je suis persuadé que, s'il continue cette expérience, il parviendra à rendre à la culture un terrain aussi ingrat.

Le même Cultivateur a adopté cette méthode pour la culture en grand. Il donne un profond labour à la terre après les moissons & en automne; lorsque les autres ouvrages ne sont pas pressés, il fait creuser des fossés parallèles, à trois pieds de distance; leur profondeur dépend de la nature du sol. On entasse la terre de chaque côté des fossés, où elle passe l'hiver exposée à l'influence du gel, de la neige & de tous les élémens, qui la gonflent & qui la travaillent. Au printemps, on rejette une partie de la terre dans les fossés, on y place ensuite des pommes de terre à trois pieds l'une de l'autre, & on les recouvre de terre. Le reste de la culture ressemble à la culture ordinaire, excepté qu'il est bien plus facile de butter les plantes que dans aucune autre méthode. Ce procédé équivalut au minage des terres; opération que ses frais rendent si difficile, & les plus belles récoltes de froment suivent toujours cette manière de cultiver les pommes de terre. Si on veut défoncer tout le terrain, on peut, l'année suivante, faire des fossés dans les espaces qui les séparaient l'autre année, alors la terre sera également meuble dans toutes ses parties.

DISSERTATION sur le cochon, sur la manière de l'élever, de le nourrir, de le traiter dans ses maladies, & sur les avantages qu'on peut en tirer dans l'économie champêtre. Par M. BUCHOZ. In folio de 20 pages, avec des figures coloriées. Paris, & se trouve à Lausanne chez les principaux Libraires.

Il n'est point de sujet qui soit indigne de la plume d'un ami de l'humanité, dès qu'il tend à l'utilité générale ou à celle de la classe la moins aisée de la Société. En conséquence, M. Buchoz non-seulement a rempli un devoir de citoyen en publiant cette Dissertation, mais encore il a beaucoup mérité du Public.

Cet Auteur observe que quoique l'éducation des cochons ne soit pas une des parties les plus avantageuses de l'économie champêtre, elle n'est pas non plus une des plus mauvaises. Dix bonnes truies, ajoute-t-il, peuvent rapporter annuellement 160 cochons en deux portées. C'est huit petits pour chacune. Les 80 premiers, qui viennent aux environs de Noël, gardés jusqu'à la St-Michel, peuvent alors se vendre 6 livres, & même 6 liv. 10 sols, ce qui fait 480. liv. dans le premier cas, & 520 dans le second. La dernière portée, nourrie trois semaines, se vendrait 3 liv. la pièce; ce qui monte en total à 240 liv., lesquelles ajoutées à la première somme;

font 720 ou 760 liv. En supposant que ces animaux coûtent à nourrir 160 liv., & le salaire du pasteur 40 liv., il reste 520 ou 550 liv. de bénéfice, ce qui fait pour chaque truie 52 ou 56 par an.

Quant à la maladie qui rend les cochons ladres, en fait une nourriture sinon dangereuse, au moins qui ne peut être saine, M. Buchoz pense, comme M. de Buffon. Il en faut peut-être moins chercher la cause, dit-il, dans la texture de la chair ou de la peau de cet animal, que dans sa mal-propreté naturelle, & dans la corruption qui doit résulter des nourritures infectes dont il se remplit quelquefois. Dans l'ouvrage que nous annonçons, on trouve des moyens indiqués pour rendre cette maladie des cochons aussi rare qu'il est possible.

ANECDOTE, extraite d'un papier public Anglais.

Pendant la guerre de l'Angleterre & de l'Amérique, un Officier-Général au service des Etats-Unis, avançant pour reconnaître la position de l'armée Anglaise, accompagné d'une vingtaine de personnes au plus, vit tomber un Aide-de-Camp, frappé à ses côtés d'un boulet de canon. Pendant que les Officiers & les dragons d'ordonnance qui l'accompagnaient, s'enfuyaient à toute bride, le Général, qui aimait beaucoup son Aide-de-Camp, s'arrêta pour voir s'il était encore possible de le secourir; mais le voyant mort, il tourna son cheval aussi tranquillement qu'il aurait pu le faire à la promenade, & il s'éloigna lentement, pour rejoindre, dans une gorge éloignée de quelques centaines de pas, les personnes qui l'avaient laissé seul à côté du cadavre. Cet événement, arrivé à la bataille de Monmouth, a produit un trait qui n'est pas moins admirable.

Le Général Clinton, qui commandait les troupes Anglaises, & qui savait que M. le Marquis de la Fayette montait un cheval blanc, voyant que le Général Américain, qui se retirait au pas, montait un cheval de ce manteau, défendit au canonier de tirer sur un si brave homme qui se trouvait seul.... C'est très-probablement à cet ordre généreux que la France a l'obligation de posséder M. le Marquis de la Fayette; car c'était lui-même.

Le Colonel W—m G—n, frère du Lord A—n, a été témoin de ces deux traits, & on croit devoir les citer pour l'honneur des deux Généraux. Il est bon d'observer qu'à cette époque M. le Marquis de la Fayette n'avait pas plus de vingt-deux ans.

#### M O R T S.

Une fille morte quelques jours après sa naissance.  
David Christian Regamey, fils mineur.  
Jean Moyse Bociou, fils mineur.

# JOURNAL DE LAUSANNE.

21 A O U S T 1790.

Le SOLEIL se leve à 5 heures 7 minutes, & se couche à 6 heures 53 minutes.  
La LUNE se leve à 4 heures 37 minutes du soir.

Observations Météorologiques.												
Dates.	T H E R M O M E T R E.						B A R O M E T R E.					
	7 heur. du mat.		2 h. après midi.		9 heur. du soir.		7 heur. du mat.		2 h. après midi.		9 heur. du soir.	
12 Août	+14. 1.	o	+25. 2.	o	+18. 5.	o	26. p. 8. lig. 3	26. p. 8. lig. 1	26. p. 9. lig. 3			
13 . . .	+15. 5.	o	+25. 2.	o	+19. 5.	o	26. 8.	o	26. 7.	7	26. 7.	8
14 . . .	+15. 0.	o	+21. 0.	o	+17. 5.	o	26. 7.	3	26. 8.	3	26. 9.	11
15 . . .	+16. 1.	o	+23. 2.	o	+18. 0.	o	26. 11.	o	26. 11.	1	26. 10.	0
16 . . .	+17. 4.	o	+26. 0.	o	+19. 3.	o	26. 9.	3	26. 9.	9	26. 9.	9
17 . . .	+18. 0.	o	+24. 5.	o	+21. 0.	o	26. 10.	o	26. 10.	3	26. 10.	2
18 . . .	+17. 5.	o	+19. 0.	o	+17. 5.	o	26. 9.	3	26. 10.	0	26. 10.	0

## BELLES-LETTRES.

*TABLEAU de la Vie, ou les Mœurs du dix-huitième Siècle; avec dix-sept figures en taille-douce: 2 vol. à Neuwied, &c. Et se trouve à Lausanne au Café Littéraire.*

SI le Tableau est fidele, il ne fait pas toujours honneur à notre siècle; s'il ne l'est pas, il n'y fait pas toujours honneur non plus; mais par cette seule raison ce petit ouvrage doit trouver des Lecteurs; & les Editeurs peut-être étaient fondés à placer l'avis suivant à la tête de cette production. " Nous ne donnons point, disent-ils, cette galerie pour une collection de tableaux originaux. *Le Monument de Costume de M. Retif de la Bretonne*, & quelques autres ouvrages récents nous ont fourni les matériaux. Mais la variété & le piquant des traits anecdotiques que nous offrons sous différens cadres, la vérité des caractères, l'expression fidele & saillante des mœurs & de l'esprit de ce siècle assurent un succès constant aux morceaux que nous reproduisons. Un diamant passe d'une main à l'autre; il circule dans le commerce, & il conserve toujours sa valeur".

" Dans ce moment sur-tout où l'on cherche à apprécier les hommes à leur juste valeur, on doit accueillir un ouvrage qui peut servir à donner la clef

de la conduite de ces individus connus sous le nom de gens du monde & de gens de Cour, qui ne paraissent jamais tels qu'ils sont aux yeux du vulgaire, ébloui par l'éclat emprunté dont ils savent recouvrir leur nullité".

Mais parmi les cinquante-deux Anecdotes ou Nouvelles, recueillies dans ces deux volumes, il en est plusieurs dont les héros ou personnages ne sont ni gens du monde, ni gens de Cour; tel est celle que nous allons citer ici.

### L'EXPÉRIENCE DU VOISIN MISE A PROFIT. (1)

Un pere de famille de Normandie, nommé *Caudébec*, envoya le second de ses fils pour être *Boursier*, à Paris, au college *Dupleffis*. Le jeune homme, en partant, n'avait reçu qu'un avis laconique de son pere: *Si tu ne te trouves pas de capacité, reviens, Jean, Et j'enverrai ton frere Charles à ta place; car il ne faut pas que la Bourse soit perdue.* Sa mere avait pleuré, ses sœurs aussi; mais Jean n'eut présent que le mot de son pere. Arrivé à Paris, Jean éprouva des dégoûts; il fut humilié par ses camarades, il se découragea; mais il ne voulut pas perdre son tems, on obtint de substituer son frere, & Jean

(1) Note des Rédacteurs. L'apropos & la justesse de ce titre nous ont semblé difficiles à saisir.

s'en retourna en Normandie, fut un bon laboureur, au lieu d'un savant balourd.

Pour Charles, il avait de l'esprit, il était plein d'ardeur. Il convint avec ses camarades qu'il était pauvre; il ne se prévalut que du titre de laboureur, de son pere & de sa nombreuse famille. Quand un Noble lui vantait ses ancêtres, il répondait : *quatorze enfans qu'a mon pere valent bien quatorze Grand-Peres*. Si on parlait d'exploits d'armes, Charles Caudebec vantait les productions que son pere tirait de la terre par son travail dans le beau pays de *Caux*, & il supputait combien il devait nourrir d'hommes. La justesse de ses raisonnemens était frappante; mais il ne s'en tenait pas là.

Charles travaillait comme quatre, ou plutôt comme dix, puisqu'il faisait quelquefois le devoir de huit, neuf, dix autres écoliers paresseux, d'une maniere différente; ce qui exerçait beaucoup son esprit, & le fit considérer. Ses Maîtres lui dirent que cette méthode était condamnable, & il ne le fit plus; mais il suggéra le devoir à ses camarades & les forma réellement. Charles devint célèbre comme écolier. Cet enfant, quand il fut avancé, eut le bon esprit d'éviter les futilités de l'ergotisme, les platitudes. . . . . Il étonna par sa solidité.

Depuis six ans il n'avait pas revu sa patrie; il fut au commencement des vacances, & à pied, faire une visite à son pere. A son arrivée, sa bonne mere, ses freres, ses sœurs l'environnent; ils étaient surpris de sa bonne mine & de son urbanité. Son pere arriva aussi; Charles courut se jeter à ses genoux & lui demanda sa bénédiction : — *Bon, bon*, s'écria le bon homme, *je vois, mon cher Charles, que tu n'es devenu ni Gentilhomme, ni athée; car tu crois encore à la bénédiction des peres; & malheur à celui qui n'y croit pas!* Il embrassa son fils; & comme il avait fait aussi quelques études, il l'interrogea. Charles montra tant de modestie & de pénétration, que son pere s'écria : — *Continue d'étudier, mon fils, tu feras un vrai Savant.* —

A la moitié des vacances, Caudebec, pere, dit à son fils : — *Comment te trouves-tu ici? — J'y renaiss, mon pere, j'y reprends la bonhomie patriarcale un peu effacée! — Mais, je gage, que pour la science tu t'y trouves comme un monceau de sable, élevé au milieu d'une plaine, & qui diminue toujours de hauteur s'il n'est soutenu par ses égaux? — Il est vrai, mon pere, & votre comparaison m'étonne. — *Mon fils, le jeune Savant n'est qu'un monticule de sable qui peut tout perdre, faite d'amasser & faite d'appui: le vieux Savant, lui, est un roc, consolidé par le gluten de la réflexion, il se soutient seul: ainsi, retourne; tu es encore trop peu solide, pour rester parmi nous pendant les vacances entieres.**

Le jeune Caudebec retourna donc à Paris: il avait

pris une nouvelle ardeur par le repos, & la vue de sa famille avait redoublé son énergie: il s'avança rapidement. Il donna du prix à la science par les mœurs, & aux mœurs par la science; il ne voulut pas de l'état ecclésiastique, à cause du célibat qui le flétrit encore; mais il se fit un état de la science, & y trouva une existence honorable.

(Note des Rédacteurs.) Cette notice nous a été communiquée.

*Du péril de la Balance politique de l'Europe, ou Exposé des causes qui l'ont altérée dans le Nord, depuis l'avènement de Catherine II au trône de Russie. Londres, &c se trouve à Lausanne chez A. Fischer, Libraire.*

Si les faits contenus dans cet ouvrage sont exacts & authentiques, sa lecture ne peut être qu'utile & très-intéressante dans ce moment sur-tout. Mais l'on pourrait y appercevoir, ce nous semble, quelques lambeaux de la livrée de parti; alors cette observation prescrirait ces précautions qui ne peuvent qu'affaiblir l'intérêt qu'on y prendrait.

*EXTRAIT d'un Voyage en Suisse fait il y a près de deux siècles.*

Mais icy ie te veux de ce bas Vniuers  
Encore mieux monstret le changement divers.  
Vois-tu dela Morac un peu loin du riuage  
De ce lac vn cotau reduit en labourage,  
Vne ville au dessus de huict cens pas de tour,  
Puis au milieu d'un champ vne forme de tour,  
Et tout à l'environ vn circuit de blocailles,  
Et des pans renuersez d'anciennes murailles?  
C'est le lieu qui jadis fut la grande cité  
D'Auanche, dont le nom estoit loin redouté.  
Car de toute la Suisse elle estoit la premiere,  
Et depuis sa ruine elle fut la lumiere  
Du pais vn long-temps, le nom de l'Euêché  
Que Lausanne retient luy étant attaché.  
Que si tu veux auoir plus ample cognoissance  
De sa grande splendeur & antique puissance,  
Regarde seulement l'espace de l'enclos  
Qui tenoit autrefois ses batimens enclos,  
Tu dirois voir le tour de l'ancienne Troye.  
Et dit-on que celui qu'aux dimes on employe  
D'un si large circuit retire tous les ans  
Deux cens charges de grains en decimaux presens.  
Au-deça de Morac ie voy Arberg, & Bure  
Villes sur le chemin qui conduit à Soleurre.  
Mais à gauche d'icy sur son bord limoneux  
L'Ar baigne mainte ville, & maint champ plantureux,  
Melangez de Seigneurs, car les uns'appartiennent  
A la terre de Berne, & les autres retiennent

De Soseurre leurs droits & leur fujetion ,  
Selon l'ancien lot de leur possession.

—————  
Q U A T R A I N.

Dans ces tems orageux , l'état de Médecin  
Doit , pour votre intérêt , être excellentissime.  
— On se porte à ravir , & nous mourons de faim.  
— Vous m'étonnez ; comment ? — *Chacun est au régime.*

—————  
V A R I É T É S.

Description du SIGNAL de Lausanne. (Extrait  
d'une Lettre adressée à M. D\*\*.)

O ! vous , hommes de tous les rangs & de toutes  
les nations , qui aimez les grands tableaux de la Nature ; vous , qui venez dans la Suisse admirer les contrastes qu'elle y offre ; des monts avec des vallées profondes ; de la stérilité des rocs nuds & déchirés avec les plaines & les pentes revêtues d'une riche verdure ; des richesses de la fertilité jointes aux formes les plus douces & les plus faciles ; des bois , du noir sapin , du chêne robuste , avec l'ombrage léger du peuplier pliant.

O ! vous , qui aimez à voir des palais enrichis de jardins , des alcoves de charmilles , des statues diverses , auprès de l'humble habitation du cultivateur entourée de vergers sans apprêts , & de champs décorés seulement de jaunes moissons ; si vous connaissez ce site & les variétés qu'il rassemble , vous me plaindrez d'avoir eu de si faibles pinceaux pour les peindre !

Mais j'oserais dire au Suisse qui ne l'a jamais visité , à l'Etranger qui le dédaigne , ou l'a ignoré , vous avez perdu les jouissances les plus pures & les plus vives ; vous avez perdu le spectacle le plus riche que puisse offrir un pays orné de prairies , de vergers , de champs , de vignobles , de bois , de villes , de montagnes & d'un beau lac où toutes les saisons semblent se peindre , où toutes les riches couleurs de la lumière & leur dégradation se reproduisent quand le soleil se leve , lorsqu'il se couche , & où la terre même se multiplie quand le calme y regne.....

Le soleil ne paraissait pas encore sur les montagnes de l'Orient , mais une douce aurore l'annonçait & suffisait pour nous faire distinguer tout le point de vue. Vous connaissez ce site , mon bon ami , vous savez qu'à ses pieds , & dans des abymes , l'on voit des prairies riantes , qu'on jouit de leur vue comme à vol d'oiseau , que les énormes rochers sur lesquels nous nous reposions les menacent sans cesse de leur effroyable chute ; qu'un torrent caule à leur pied , & semble , par le laps du tems , avoir creusé son lit

& l'avoir rendu assez profond , pour faire craindre de le voir un jour couvert des débris des deux collines élevées qui le pressent.

A notre droite , nous voyons Lausanne , qui , depuis là , paraît baigner ses murs dans le lac. Nos yeux se reposaient avec délices sur cette vaste surface , tranquille alors & transparente comme le plus beau crystal ; nous la suivions jusques aux portes de Geneve , agitée dans ce tems des troubles qui l'ont affaiblie , & qui , peut-être , ont obscurci sa réputation. La perspective de la Côte , d'une immense étendue de villages , de maisons de campagne & de châteaux ; l'œil égaré & perdu , en suivant les chaînes de montagnes , le spectacle de leur amphithéâtre respectable

Dont le sommet fourcilleux

S'élance vers le ciel , domine sur les nues ;

Qui presse de ses flancs hideux

Du noir enfer les voûtes étendues.

A l'aspect de tant de beautés nous voulûmes bégayer quelques raisonnemens ; mais bientôt nous contemplâmes , nous admirâmes & nous nous livrâmes à une silencieuse méditation.

Pendant longtems ce silence eut un charme magique pour nous ; ces sublimes magnificences nous élevaient vers leur Créateur , & , alternativement , nous démontraient & notre nullité & notre importance. Tels on voyait jadis les Prêtres de la Divinité , inspirés par elle & pleins de l'émanation de sa volonté , agités , respirant à peine , & ne pouvant qu'avec les plus grands efforts recevoir & supporter une étincelle de la Majesté divine ; de même nous éprouvions ces sensations , cette agitation & ce silence qui concentrent dans l'admiration la plus profonde .....

Cependant les premiers rayons du soleil paraissent ; *un feu magnifique semble menacer d'embrâser l'Orient.* Dès que nous l'aperçûmes , nous fumes arrachés à notre rêverie ; nous jettâmes un cri de surprise & de joie.

Alors toute notre existence suffit à peine pour nos sens ; nous nous abandonnâmes à la plus respectueuse adoration ; & , pour la première fois de notre vie , nous vîmes ce grand moteur & ce vivificateur de la nature entier , cet autre , qui commande aux autres , nous le vîmes dans sa marche pompeuse & éclatante s'annoncer majestueusement sur la terre & dorer la cime des montagnes. A son approche les nuages qui couvraient les prairies , se dissipèrent , & tout l'univers se ressentit de l'influence de ses rayons.....

—————  
*Note des Rédacteurs.* Nous avons reçu de Châteaud'Oex une Lettre anonyme dont l'étendue ne nous a pas permis l'insertion. Nous prions nos Correspondans de vouloir bien se conformer à l'espace

où nous sommes circonscrits par le format de cette Feuille.

## C O M M E R C E.

### FROMAGE DE GRUYERES.

*Extrait du Voyage en Suisse par M. GUIL. COXE.*

Il y a peu de terres labourables dans le Canton de Fribourg ; mais il abonde en pâturages, & en conséquence les principaux articles d'exportation consistent en bêtes à cornes, en fromage, en beurre & en cuir.

Le fromage, connu sous le nom de Gruyeres, qu'on exporte en si grande quantité, est fait sur une chaîne de montagnes d'environ dix lieues de long sur quatre de large, qui s'étend depuis le Baillage de Schwarzenbourg jusqu'aux districts de Vevey & d'Aigle. Quoiqu'on fasse tous les fromages de la même manière, ils ne sont pas de la même qualité. Cette différence est probablement l'effet de la variété du sol : les mêmes plantes ne croissent pas toutes sur les hauteurs & les gîtes, qui sont des pâturages au fond des vallées, & ne sont pas aussi estimées que les éminences les plus élevées.

Tout le district est divisé en fermes plus ou moins grandes, que les propriétaires louent pour trois ou six années, moyennant une somme annuelle depuis dix-neuf jusqu'à trente-six livres, suivant la nature ou l'élévation du sol, pour y laisser paître une vache pendant cinq mois ; quoique les terrains bas ne soient pas de la meilleure qualité, ils sont néanmoins loués le plus cher, vu que la neige y séjourne moins longtems, le bétail les quitte plus tard, & y retourne beaucoup plus tôt.

Chaque fermier, ayant loué une montagne, loue également des différens payfans du Canton, de quarante à soixante vaches ; &, pour en jouir, depuis le 15 de Mai jusqu'au 8 Octobre, il paye de trente à quarante livres. Chaque vache produit, l'une dans l'autre, environ vingt pintes (mesure d'Angleterre) de lait par jour, & fournit deux cens livres de fromage pendant les cinq mois. Le 18 Octobre les fermiers rendent les vaches aux différens propriétaires. Le bétail va alors paître jusqu'au 11 ou 12 Novembre dans les prairies qui ont été fauchées deux fois, & à cette époque, on les ramène à l'étable, où on les nourrit pendant l'hiver avec du foin & du regain.

Comme, dans les montagnes de Fribourg, il y a au moins quinze mille vaches, on peut supposer qu'on y fait annuellement trois mille quintaux de fromage propre à l'exportation : on peut compter en outre deux ou trois mille quintaux qu'on fait après que les vaches ont quitté les montagnes, sans y ajouter une autre espèce de fromage qui n'est pas

si épais, & qu'on prépare dans différens districts du Canton. Les fromages qu'on exporte pèsent de quarante à soixante livres chacun, & se vendent de quarante-quatre à quarante-huit livres le quintal. Outre les vaches qui paissent pendant l'été sur les montagnes, le Canton en contient douze mille dont le lait est consommé par les cultivateurs, à qui elles appartiennent.

Les batimens nécessaires pour faire les fromages consistent en un chalet ou chaumière qui contient une place avec un fourneau pour faire bouillir le lait, une cave où on le conserve, & une étable pour soixante ou pour soixante & dix vaches. Près de là est une pièce qu'on a soin de tenir toujours dans un égal degré de température, où, chaque jour, l'on tourne & l'on sale le fromage. L'éclisse dans laquelle il est pressé a près de quatre pouces d'épaisseur. Les tonneaux qui servent au transport des fromages, en contiennent dix : mais ceux qu'on destine pour l'Italie, n'en renferment que trois, devant être portés par des mulets à travers le grand St-Bernard. Quand les fromages sont bien emballés, on peut les transporter dans les pays les plus éloignés ; on n'a d'autre soin à prendre que de les tenir dans un endroit humide, & de les arroser fréquemment avec du vin blanc, pour les préserver des insectes. Quand les vaches sont revenues des montagnes, l'on fait en automne, & même en hiver, une espèce de fromage à la crème, qui est fort estimé, & qui se vend plus cher que le fromage de Gruyeres.

La plus grande partie du sel qu'on employe pour ces objets, se tire de la Franche-Comté ; la Lorraine & la Bavière en fournissent aussi une petite partie, mais il ne vaut pas celui de France. La consommation de tout le Canton se monte, en tout, au moins à vingt mille quintaux, dont les trois quarts viennent de la Franche-Comté.

On élève chaque année, dans le Canton, un grand nombre de jumens, de poulains & de bêtes à cornes. On vend les bœufs, de trois ou quatre ans, dans le Canton de Berne, dans le Comté de Neuchâtel & dans la Franche-Comté ; on estime à 37,000 le nombre, tant des vaches que des bœufs, qui paissent annuellement dans le Canton de Fribourg.

### M O R T S.

Un enfant mâle mort sept jours après sa naissance.  
 Françoise Renaud, femme de Jean Philippe Delessert, de Lutry, âgée de 69 ans.  
 Jean Abraham Marc Maget, fils mineur.  
 Jeanne Mégroz, veuve de Jean Pierre Baud, d'Espalinges, âgée de 75 ans.  
 Frederich Samuel Traut, fils mineur.  
 Jeanne Deville, de la nouvelle Corporation, âgée de 26 ans & demi.  
 Madeleine Dufort, fille mineure.

JOURNAL DE LAUSANNE.

28 A O U S T 1790.

Le SOLEIL se leve à 5 heures 17 minutes, & se couche à 6 heures 43 minutes.

La LUNE se leve à 7 heures 59 minutes du soir.

*Observations Météorologiques.*

Dates.	T H E R M O M E T R E.			B A R O M E T R E.		
	7 heur. du mat.	2 h. après midi.	9 heur. du soir.	7 heur. du mat.	2 h. après midi.	9 heur. du soir.
19 Août	+15. 2.	+20. 0.	+16. 0.	26. p. 10. lig. 0	26. p. 10. lig. 1	26. p. 9. lig. 9
20 . . .	+16. 3.	+23. 5.	+18. 5.	26. 9.	26. 8.	26. 8. II
21 . . .	+16. 3.	+24. 0.	+22. 2.	26. 8.	26. 8.	26. 8. 3
22 . . .	+15. 0.	+19. 3.	+18. 0.	26. 8.	26. 7.	26. 8. 8
23 . . .	+17. 3.	+19. 0.	+16. 5.	26. 8.	26. 8.	26. 9. 3
24 . . .	+17. 5.	+20. 0.	+16. 8.	26. 9.	26. 8.	26. 8. I
25 . . .	+18. 0.	+23. 2.	+21. 3.	26. 7.	26. 6.	26. 5. IO

B E L L E S - L E T T R E S.

*Les Etudes convenables aux Demoiselles, contenant la Grammaire, la Poësie, &c. 2 volumes. Paris, & se trouve à Lausanne chez M. Luquiens, Libraire.*

Cet ouvrage a déjà paru il y a plusieurs années, & l'édition que nous annonçons ici en est, ce nous semble, plutôt une réimpression fidele qu'une édition nouvelle.

Cependant, si ses Editeurs, ou son Auteur, n'y ont pas fait de changement, s'ils ont cru pouvoir le publier derechef sans y apporter de corrections, sans rien toucher à la marche de l'instruction qui y a d'abord été suivie, nous pouvons croire qu'il n'en n'avait pas précisément besoin, ou du moins que le succès des premieres éditions en promettait encore à celle-ci. Nous allons donner à nos Lecteurs quelque idée du plan observé dans ce cours d'Education; & pour cet effet nous extrairons souvent de l'ouvrage même. Il commence par la Grammaire; connaissance trop négligée parmi les Dames, dont on a souvent de la peine à lire la plus belle écriture, & qu'on devine plutôt qu'on ne lit....

La Poësie forme le second traité. Cet art doit son origine à une suite mesurée de paroles, qui flatte

l'oreille & se perfectionne ensuite par des cadences, par la rime, par des fictions, & par les tours d'expressions les plus hardis..... On trouve après le petit détail des préceptes des exemples choisis & tirés de nos meilleurs Poëtes, sur lesquels on peut exercer sa mémoire.

Le troisieme traité présente un précis de l'art de persuader qu'on appelle Rhétorique. La parole est le lien de la Société; & comme l'on cherche à plaire aux autres & à les convaincre, les paroles doivent être justes, bien choisies, élégantes, placées à propos.....

La Rhétorique est terminée par un court traité sur le commerce des Lettres, où l'on s'est contenté d'indiquer les regles essentielles du cérémonial, de parler de différens genres de Lettres & de donner quelques modeles.

Le premier volume contient de plus un précis de Chronologie, de Géographie, & les neuf premieres époques de l'Histoire. La Chronologie & la Géographie sont les deux yeux de l'Histoire: il faut donc joindre ces deux sciences ensemble. Comme la Chronologie s'arrête, dans l'ordre des siècles, à de certains tems auxquels sont arrivés les événemens les plus importans, ainsi la Géographie s'arrête à certaines villes, les plus grandes, les plus célèbres, autour desquelles elle place les autres d'une moindre

étendue, chacune en sa distance.... Le traité géographique, qu'on peut appeler la Géographie des enfans, doit être étudié avec des cartes sous les yeux. Outre la division naturelle & politique des quatre parties du monde, & toutes les notions générales qui servent de préliminaires à cette science, on trouvera les cours des rivières, les Archevêchés, Evêchés & Universités de chaque Etat, le commerce, la religion & la division la plus précise & la plus exacte des provinces.

Le second volume de cet ouvrage renferme la suite du Cours d'Histoire que propose l'Auteur aux jeunes Demoiselles. Les époques anciennes & nouvelles, dit-il, forment le tableau de la vie humaine; la vertu reçoit les hommages qui lui sont dus, & l'on y dépouille le vice de ceux qu'il ne devait qu'à l'adulation ou à la dépravation des mœurs. L'Histoire nous apprend à admirer la souveraine sagesse de Dieu, sa providence, sa puissance & sa grandeur..... A l'Histoire, il fait succéder la Mythologie, la Fable morale, un précis d'Arithmétique, très-utile & très-nécessaire pour les différens usages de la vie civile; l'ouvrage est enfin terminé par quelques réflexions sur les règles essentielles de la bienfaisance & de la politesse.

*\* AVENTURES d'une Sauvage, écrites par elle-même, & publiées en Français par M. GRAINVILLE: ou à Turin, & se trouve à Lausanne chez les principaux Libraires.*

Une Sauvage de quinze ans sauve la vie à un prisonnier que sa famille destinait aux tourmens affreux du poteau, & se sauve avec lui. Ce jeune homme, qui traquait parmi les Sauvages; était né à Philadelphie, où il avait ses parens.

Dès que les deux fugitifs se croient à l'abri des poursuites, ils se donnent mutuellement la main & la foi, errent long-tems dans les déserts de l'Amérique, ou parmi les Sauvages; enfin ils arrivent à Lima. Deling (c'est le nom de l'époux) y laisse sa femme & un fils à qui elle avait donné le jour, pour aller prier son pere de lui remettre le prix de son passage en cette ville.

De ce moment, les deux époux passent dix ou douze ans à se chercher en Amérique, en Espagne, en Hollande, en Angleterre, en France, où l'un arrive toujours à l'instant que l'autre vient d'en partir. Les obstacles se multiplient sous leurs pas, comme les aventures. La jeune Sauvage en a une qui la met en possession d'une grande fortune, & en état de courir après un mari qu'elle ne cesse pas d'aimer, & dont elle n'est pas moins aimée, mais qui, croyant sa femme morte, en épouse une autre qui a élevé son fils.

Deling arrive à Paris, où sa première femme le découvre, & apprend son second mariage. Transporté d'amour, mais plein de reconnaissance pour les soins que sa rivale a pris de son fils, elle lui fait généreusement le sacrifice de sa tendresse, & ne veut point troubler la paix, le bonheur de leur union.

Il lui semble que ce noble effort suffit à sa délicatesse, & qu'en laissant son mari dans les bras d'une autre, elle peut au moins désirer que son fils soit sa consolation dans ses chagrins. Elle le fait enlever, & passe avec lui en Angleterre. Deling & sa femme s'y rendent à leur tour; mais cette dernière y porte une maladie de langueur qui la conduit bientôt au tombeau, & les deux époux se réunissent après de longues traverses.

Le caractère de la jeune Sauvage est beau; mais il n'est peut-être pas assez lauvage.

*INTRODUCTION à l'Histoire Naturelle, où l'on donne une idée générale de Dieu, de notre terre, des minéraux, des végétaux, des animaux, & de l'homme physique & moral, avec un Discours sur la prééminence du Chrétien. Neuchâtel 1790. Et se trouve à Lausanne chez M. Luquiers, Libraire.*

Il a paru déjà plusieurs copies de cet ouvrage, mais l'Auteur, désirant qu'il fut plus exact, plus complet, moins défectueux qu'il ne l'était dans ces diverses copies, s'est déterminé à revoir ces cahiers, à en remplir les lacunes les plus choquantes, & à faire à neuf tout ce qu'on y dit de l'homme physique. Le motif qui l'a porté à ce travail est le motif le plus louable de tous ceux qui peuvent animer un Auteur, c'est celui d'aider la jeunesse dans une étude d'une utilité générale, & qui, aujourd'hui, est devenue indispensable dans une éducation un peu soignée; c'est celui d'être utile à ses Lecteurs dans la culture d'une des sciences qui concourent le plus au bonheur de l'homme.

Cette science, aussi attrayante que ses objets sont merveilleux, peut faire les délices de l'homme de génie, comme de celui qui cherche uniquement à s'amuser; elle offre des recherches faciles, intéressantes & variées; elle donne un exercice salutaire & au corps & à l'esprit; elle offre des lectures agréables & instructives: plus on s'y livre, plus elle devient séduisante; mais elle devient bientôt un labyrinthe compliqué pour qui n'a pas adopté une méthode claire, facile & légère; pour qui n'a pas donné une base solide aux principes qu'il doit suivre dans son développement & dans ses recherches.

Cet ouvrage - ci peut faire éviter cet écueil & diriger dans les commencemens de l'étude de cette science; il en donne les premiers élémens, les pre-

mieres lumieres & à la portée de tout le monde. L'Auteur, qui nous paraît un homme de mérite, & qui parle de son travail avec les expressions de la modestie la plus sincere, avertit qu'il a beaucoup compilé, mais il l'a fait avec choix, avec discernement, & s'il a été entraîné à avancer quelques assertions erronées, au moins pourrait-il, presque toujours, s'excuser, en s'appuyant d'Auteurs célèbres qui ont présentés ces erreurs comme des vérités qu'il méritaient de la confiance.

La citation suivante pourra faire connaître la maxime de l'Auteur.

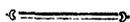
“ (*Du Monde en général*) Dieu a exercé le pouvoir qu'il a de créer ou de donner l'être, en créant en effet, ou en réalisant hors de soi, l'*Univers*, par où nous entendons le merveilleux assemblage des divers globes plus ou moins grands & plus ou moins lumineux, qui, avec notre terre, nagent, se meuvent & brillent dans l'immensité de l'air ou de l'espace”.

“ Ces globes sont de deux sortes. Il y en a qui brillent d'une maniere qui leur est propre, qui se voyent toujours à la même distance les uns des autres, & qui servent à en éclairer, à en échauffer & à en fertiliser d'autres. On les appelle *étoiles fixes*; & notre soleil est une de ces étoiles fixes, qui ne nous paraît tant plus grosse que les autres que parce qu'elle est beaucoup plus près de nous”.

“ L'autre sorte de globes est de ceux qui ne brillent que d'une lumiere empruntée de quelque étoile qui se voient tantôt plus près, tantôt plus loin les uns des autres, & qui sont dans la dépendance d'une étoile qui leur sert de soleil. On les appelle *planètes*, & notre Terre & notre Lune sont deux de ces planètes les plus à portée de notre vue, & qui aussi nous paraissent les plus grandes. Il en est aussi d'une espece particuliere, qui se voient rarement, & qu'on nomme *Cometes*”.

“ Il est fort vraisemblable que chaque étoile fixe est un soleil qui a dans sa dépendance un certain nombre de planètes, & peut-être même des comètes, & que c'est l'ensemble de ses divers départemens qui constitue l'univers”.

“ Notre monde n'est donc qu'un département de l'univers, lequel est composé d'un soleil, qui en occupe le centre, & de dix-sept planètes, tant grandes que petites, qui se meuvent, à différentes distances, autour du soleil, & qui en reçoivent, chacune, les influences qui lui conviennent à raison de sa nature & de sa destination”.



*OBSERVATIONS d'un Alsacien sur l'affaire présentée des Juifs d'Alsace; Neuchâtel 1790. Et se trouve à Lausanne chez les principaux Libraires.*

Cette brochure a déjà paru l'année passée : on vient

de la réimprimer, parce que, disent les Editeurs, il en restait peu d'exemplaires, & qu'elle peut aider, par une discussion modérée & patriotique, au démêlement des vrais intérêts des Alsaciens dans cette conjoncture & indiquer le genre de fort qu'il convient d'assurer aux Juifs.

Si l'Auteur, actuellement Membre de l'Assemblée Nationale, est bien & fidèlement instruit des faits & de toutes les assertions qu'il avance à la charge de cette nation; s'il n'a pas été trompé & qu'il ne trompe pas, les Juifs sont le fléau le plus redoutable à un Etat. “ La multitude des exemples dépose contre eux; le cri général & unanime les atteste, (litt-on dans l'ouvrage même) & s'il peut encore rester quelque doute, nous le leverons, en prenant à témoin ce Dieu qui nous entend, qui lit dans le fond de nos cœurs, qui, au jour des vengeances, nous jugera, ainsi que nos arrêts”.

Nous l'avouons, la lecture de cette production nous a paru pénible; il nous a été difficile de nous refuser à la persuasion que l'Auteur étant prévenu contre cette nation, qu'il en était devenu souvent injuste envers elle; qu'au moins, il a certainement manqué à la loi sacrée de l'équité, en ne point plaçant à côté du tableau d'iniquités qu'il a tracé, celui des vertus que le même sujet aurait pu vraisemblablement lui fournir.



## VARIÉTÉS.

*A l'Auteur de la Lettre sur les Antiquités, insérée dans le Numéro 32 de cette Feuille.*

V\*\*\*\*, 19 Août 1790.

MESSIEURS,

Vous ne trouverez pas mauvais qu'un de ces jeunes gens, dont le ton moqueur envers les Antiquaires vous déplaît si fort, réponde à votre Lettre.

Avant toutes choses, je suis bien aise de vous dire que je regarde du même œil les personnes qui recherchent, avec une attention scrupuleuse, toutes les petites différences que peut avoir & une bagatelle antique & une bagatelle moderne.

Une bagatelle est toujours bagatelle; elle ne produira donc toujours que peu d'effet.

L'Antiquaire, de votre aveu, ne peut tirer de ses antiquités que bien peu d'utilité: en effet, quel bien peuvent produire un morceau de colonne, des débris de murailles, & des médailles à moitié effacées, sur le bonheur des hommes? Si, par elles, on peut apprendre quelques particularités de l'Histoire, & si elles sont presque toujours incertaines & obscures, & il faut toujours recourir à l'Histoire même pour les confirmer; on ne fait donc que se donner de la peine inutilement.

L'étude des antiquités est d'ailleurs bien pénible, le sentiment n'y est pour rien.

L'utilité & l'agrément qu'un Antiquaire peut avoir, ne peuvent consister qu'en ce que c'est une occupation. Il évite par là de s'ennuyer. Plusieurs personnes diront peut-être, que c'est déjà beaucoup. Oui, bien pour elles, & non pas pour moi, & pour beaucoup d'autres qui trouvent que, même dans ses plaisirs, l'homme doit contribuer au bonheur des autres.

Il n'y perd rien, car le plaisir de faire du bien est le plus grand de tous.

Il y a bien des études qui peuvent remplacer celle des antiques.

La Botanique est très-agréable; son utilité est des plus grande, tant par les vertus des plantes, que par l'usage que beaucoup d'entr'elles peuvent avoir pour la nourriture des bestiaux: on ne doit pas oublier le plaisir qu'en ressent à voir l'ordre que le Créateur a mis dans les parties qui les composent & le plaisir de les connaître.

La Minéralogie est, à la vérité, moins agréable que la Botanique; mais cependant combien n'est-elle pas plus utile que l'étude des antiques?

La Physique en général n'est-elle pas aussi une étude bien intéressante & bien utile?

Enfin, on peut mettre au-dessus de toutes les précédentes l'étude de l'homme; elle est difficile, mais pour peu qu'on y fasse des progrès, on a déjà beaucoup fait. Il est si agréable & si utile de connaître les hommes!

Il est sur-tout si beau de profiter de cette connaissance, en employant le tems que nos occupations journalières nous laissent à de telles études; outre le plaisir qu'elles procurent, on a de plus la satisfaction de penser que par elles on peut être utile.

J'ai l'honneur d'être, &c.

#### AUX AUTEURS DU JOURNAL.

MESSIEURS,

Dans votre dernière Feuille on propose la question suivante: *A-t-on plus de mémoire en été qu'en hiver?* Voici mon sentiment.

La mémoire est le sentiment d'une impression quelconque que les objets extérieurs ont fait sur l'âme. Ce souvenir est plus ou moins profond suivant l'attention qu'on a donné à la chose. La question revient donc à celle-ci: est-ce en été ou en hiver que l'on est plus capable de fixer son attention?

Le froid fortifie les fibres en les retrécissant: comme le corps a une influence très-grande sur l'âme, le corps étant plus fort, l'âme doit l'être aussi; elle est donc alors plus maîtresse de son attention.

L'expérience montre que la chaleur énerve; le corps est donc plus faible en été qu'en hiver, l'âme s'en ressent, elle doit donc être moins en état de fixer son attention.

J'ai l'honneur d'être, &c.

#### A N E C D O T E.

\* Un jeune homme, chargé d'un vieillard qui était tombé en faiblesse, & qu'il portait dans son quartier, fut rencontré par un cabriolet & une grosse charrette dans une rue étroite & mal unie; alarmé du danger qui le menaçait, il pria le conducteur du cabriolet de s'arrêter pour qu'il pût passer. L'homme au cabriolet le regarde, & allonge un coup de fouet à son cheval. L'animal s'élança, le jeune homme & le vieillard furent jettés dans l'encoignure d'une borne. Heureusement ils en furent quittes, le premier, pour la peur, le second, pour une forte contusion à la cuisse.

Quinze jours après, ce même jeune homme regagnant son logis, à neuf heures du soir, à l'aide d'une bequille, vit un homme ivre perdre son équilibre & tomber au milieu de la rue. Un cabriolet, venant au galop, eut le tems d'arriver sur l'ivrogne avant que le jeune homme eut celui de le secourir. Le cabriolet s'arrête tout court. Dieu soit loué, dit-il en lui-même, voici un brave homme qui aime mieux perdre une minute qu'écraser un piéton. L'ivrogne enlevé au milieu de la rue, le cabriolet repartit comme un éclair. Ce cheval était sans guide, son maître le suivait en faisant ses efforts pour l'atteindre. (Ce fait est arrivé à Paris.) Nous devons laisser à nos Lecteurs, & de comparer la conduite du conducteur du cabriolet avec celle du cheval, qui étant sans guide, s'est arrêté, & de faire les réflexions qu'un tel trait présente.

#### Annonces des Mariages qui se publient actuellement dans nos Eglises.

Louis Maurice, fils de David Baud, d'Etanieres; & Jeanne Marguerite Jaqueline, fille de feu Abraham David Jor-nod, de Noiraigues.

Jean Daniel, fils de Christ Corbaz, Citoyen de Laufanne & du Mont; & Suzanne, fille de François Daniel Porchet, de Vucherens.

Balthazar, fils de Balthazar Schleich, de Tubingue; & Marie, fille de Benjamin Verre, Bourgeois de Moudon.

#### M O R T S.

Jean Daniel Olevey, de St-Cierge, âgé de 82 ans.

Jeanne Françoise Blanc, fille mineure.

Marie Andrienne David, fille mineure.

Suzanne Elisabeth Krebs, fille mineure.

Jeanne Marie Rouilly, fille mineure.

JOURNAL DE LAUSANNE.

4 SEPTEMBRE 1790.

Le SOLEIL se leve à 5 heures 29 minutes, & se couche à 6 heures 31 minutes.  
La LUNE se leve à 28 minutes après minuit.

*Observations Météorologiques.*

Dates.	THERMOMETRE.			BAROMETRE.											
	7 heur. du mat.	2 h. après midi.	9 heur. du soir.	7 heur. du mat.	2 h. après midi.	9 heur. du soir.	26. p.	5. lig.	10	26. p.	5. lig.	11	26. p.	6. lig.	3
26 Août	↑19. 8.	o ↑24. 5.	o ↑22. 0.	o	26. p.	5. lig.	10	26. p.	5. lig.	11	26. p.	6. lig.	3		
27 . . .	↑19. 0.	o ↑19. 5.	o ↑17. 0.	o	26.	7.	2	26.	7.	o	26.	8.	1		
28 . . .	↑15. 3.	o ↑19. 3.	o ↑13. 5.	o	26.	8.	o	26.	7.	3	26.	7.	1		
29 . . .	↑13. 0.	o ↑18. 9.	o ↑13. 2.	o	26.	8.	3	26.	9.	1	26.	9.	1		
30 . . .	↑12. 8.	o ↑21. 3.	o ↑14. 3.	o	26.	9.	o	26.	8.	3	26.	7.	3		
31 . . .	↑11. 2.	o ↑21. 4.	o ↑14. 9.	o	26.	6.	9	26.	7.	5	26.	8.	1		
1 Sept.	↑13. 0.	o ↑22. 1.	o ↑16. 2.	o	26.	7.	3	26.	7.	o	26.	6.	2		

BELLES-LETTRES.

*Testament d'un Poète de quinze ans, déposé au Greffe du Parnasse.*

ME sentant, l'autre jour, pressé de maladie, J'attendais que la mort vint terminer ma vie : De mes jours la douleur éteignait le flambeau, Et je voyais déjà les portes du tombeau....  
Faisant donc mes adieux aux choses sublunaires, Je voulus toutefois mettre ordre à mes affaires, Et, sans différer, comme un garçon prudent, J'écrivis, de ma main, mon petit testament.  
Je n'ai pas de grands biens, & l'aveugle Fortune Ne m'a point distingué de la foule commune ;  
Je n'ai pour tout trésor que de faibles talens, Très-minces revenus dans ces malheureux tems :  
A ces faibles talens je joins des bagatelles, Qui n'ont, vous le verrez, nulle valeur en elles ;  
Mais que j'ai pu placer selon mes vœux Avant que de descendre au séjour ténébreux.  
Trois Dames, l'ornement de notre voisinage, Avaient, dès mon berceau, mérité mon hommage ;  
A leurs soins attentifs cet hommage était dû : Elles avaient sur moi, chetif individu, Dont l'ame, en peu d'instans, fans en être troublée, Ira grossir des morts la nocturne assemblée ;

Elles avaient sur moi versé tant de bontés, Répandu tant de bienfaits & de civilités  
Que, par reconnaissance & par amour sincere, Sans écouter parens, ni voisins, ni commere, Je voulus leur léguer, le Notaire présent, L'héritage absolu du pauvre agonisant.  
Telle était, sans appel, ma volonté dernière....  
Or donc mon testament laissait à la première, La plume dont ma main, en ces tristes momens, Se sert pour lui tracer mes derniers sentimens.  
Une plume ! ce don vous paraîtra bizarre ;  
Mais, sachez que ma plume est un trésor si rare, Que sa pareille n'est nulle part sous les cieus,  
Comme je vai d'abord le montrer à vos yeux.  
Jamais on ne la vit fumer la médifance,  
Ni, dans ses vers, noircir la timide innocence ;  
Jamais elle ne crut, amusant ou permis, De peindre les défauts de ses meilleurs amis ;  
Jamais elle n'osa, bannissant les scrupules, Du Riche ou du Puissant flatter les ridicules ;  
Mais toujours simple & pure en sa naïveté Elle ne voulut point blesser la vérité,  
Allarmer la pudeur, outrager la nature, Propager la licence ou flatter l'imposture ;  
Quelquefois seulement, au bord de nos ruisseaux, Elle peignit le charme & la paix des hameaux,  
Les mœurs de nos bergers, leurs travaux & leurs fêtes,

Et le calme profond qui regne en nos retraites.  
 Maintenant je la laisse en de si belles mains.  
 Qu'elle doit s'applaudir de ses heureux destins. —  
 Passons à la seconde à on veut savoir, je gage,  
 Ce qu'elle doit avoir du petit héritage;  
 Je lui léguai, pour elle & pour tous ses amis,  
 Un porte-feuille plein de mes nombreux écrits;  
 On y trouvait des vers rimés sur la fougere,  
 Une Epître à Philis, des Bouquets à Glicere,  
 Grand nombre d'Impromptus, neuf Sonnets, vingt  
 Rondeaux,  
 Une Enigme nouvelle & quinze Madrigaux,  
 Des Quatrains, des Chançons, le Portrait de Thémire  
 Et tous ces jolis riens que leur Auteur admire;  
 Mais qui ne valent pas, me dit un gros Banquier,  
 Les billets que je signe ou que je vais payer.  
 Quand il fallut régler le sort de la troisième,  
 Du petit Testateur l'embarras fut extrême....  
 Il avait beau chercher, il ne trouvait plus rien;  
 Tant un jeune Poète est dépourvu de bien!  
 — Je venais de donner ma plume incomparable,  
 Mes ouvrages d'un prix assez considérable:  
 Il ne restait donc plus à moi défunt Auteur,  
 Il ne me restait plus à donner que mon cœur.  
 J'osai le lui léguer.... ce cœur tendre & sensible  
 Qu'un penchant séducteur autant qu'irrésistible  
 Entraînait.... Mais pourquoi fût le point de finir,  
 Pourquoi se rappeler un pareil souvenir?  
 Telle est ma volonté. — De plus, chaque partie,  
 Sitôt que le trépas aura tranché ma vie,  
 Pourra prendre son lot: je voudrais seulement  
 Qu'en paix, & sans débat, chacun en fût content.

J. L. B.

*NOTICE des insectes de la France, réputés véni-  
 meux, &c. par M. AMOREUX fils, 8<sup>e</sup>. de 702  
 pages. A Paris, & se trouve à Lausanne chez  
 les principaux Libraires.*

La citation suivante, pourra faire connaître la ma-  
 nière de l'Auteur:

« Chacun sait, par une fâcheuse expérience, &  
 malgré son trop souvent répétée, ce que nous va-  
 lent les familiarités du cousin; des érysipèles cir-  
 conscrits, des petits œdèmes, de grands prurits, &c.  
 sont les effets d'un venin particulier que l'insecte in-  
 fine avec son aiguillon. C'est ainsi que la piqure  
 de l'ortie, & de quelques autres plantes, est accom-  
 pagnée de symptômes approchans, qui ne sont pas  
 ceux d'un corps simplement poignant, mais qui sont  
 causés par un suc particulier, âcre, & qui enflamme.  
 Il est surprenant qu'un insecte, qui a pris naissance  
 sur la surface de l'eau, & qui vit souvent dans les  
 marais, soit si avide de sang, & sur-tout du sang  
 humain. Attiré, sans doute, par l'odeur de notre

transpiration, il se montre souvent difficile; il fait  
 faire choix d'une belle peau, & toutes ne lui con-  
 viennent pas. Un étranger qui arrive à la campagne  
 a même la préférence sur les hôtes du lieu. On a  
 vu des personnes entièrement défigurées par les rou-  
 geurs & les enflures que les piqures répétées des  
 cousins leur avaient causées. L'agitation que mettent  
 dans le sang ces piqures donne la fièvre & l'insom-  
 nie; & des démangeaisons insupportables invitent  
 souvent à se gratter, ce qui n'est qu'un soulagement  
 momentané. L'inflammation locale & la douleur  
 augmentent même en raison du frottement plus ou  
 moins fort. Il est plus prudent de tempérer ce feu  
 qu'a laissé le venin du cousin, en appliquant de la  
 salive, ou de l'eau fraîche ou salée sur la partie lé-  
 sée: le mal cesse de lui-même ».

On a voulu un remède qui agit plus prompte-  
 ment; on l'a cherché dans l'alcali volatil, qui, en  
 effet, apaise assez-tôt la démangeaison & arrête les  
 progrès de l'enflure. Un peu de chaux vive, appli-  
 quée sur la partie, & légèrement humectée avec de  
 la salive, opérerait le même effet, d'après l'expé-  
 rience d'un Chirurgien de Nantes.

## VARIÉTÉS.

### AUX AUTEURS DU JOURNAL.

On s'est élevé, dans une de vos Feuilles, avec  
 grande irrévérence, contre l'usage de la pipe. Me  
 ferait-il permis, MM., de rompre une lance contre vo-  
 tre Correspondant, en essayant de lui prouver qu'il a  
 mis plus d'humeur que de justesse dans son raison-  
 nement?

Un grand nombre d'Artisans, dit-il, dissipent en  
 fumée, par ce genre de jouissance, ce qui contri-  
 buerait à leur donner les moyens de mieux soigner  
 l'éducation de leurs enfans; & il passe dans l'étran-  
 ger de grandes sommes pour fournir à la consom-  
 mation de tabac qui se fait dans le Pays-de-Vaud:  
 voilà, si je ne me trompe, les principaux griefs  
 qu'il met en avant.

D'abord, est-il bien prouvé que l'éducation des  
 enfans de l'homme du peuple souffre de ce genre de  
 récréation? On en pourrait douter. Est-il vrai que  
 l'argent qui sort du pays pour cet objet mérite quel-  
 que considération? On en peut douter encore, ce  
 me semble.

Le bas Artisan, le manouvrier ne fume guere que  
 du tabac de deux batz la livre; & il en fume tout au  
 plus deux livres par mois, ce qui fait une dépense  
 d'un batz par semaine. Or, je le demande, de com-  
 bien d'autres dépenses l'emploi de ce batz ne lui  
 tient-il pas lieu? Sa pipe le distrait agréablement  
 sans l'interrompre dans son travail, lequel, tout pé-  
 nible qu'il puisse être, lui devient alors plus léger

& plus facile; elle le retient la soirée chez lui auprès de sa femme & de ses enfans; elle éloigne de lui l'idée d'aller chez le Marchand de vin y abrutir sa raison & y dépenfer en boiffon, dans une heure, dix fois plus qu'il ne dépenferait dans toute la journée en fumant du matin au soir. Enfin son tabac, de deux batz la livre, ne vient pas à grands fraix de l'étranger, il est même une production du pays, dont la culture, sous quelques rapports, devrait être plus encouragée qu'elle ne l'est.

Quant à l'autre classe de Fumeurs, qui dédaignent notre tabac de Payerne, en fait venir de Hollande, d'Espagne, du Mexique, &c. & dont la fortune lui permet cette dépense, sans doute elle est moins excusable de se livrer à l'usage de la pipe, quand cette dernière devient un instrument de fainéantise dans ses mains; mais lorsqu'elle n'est qu'une distraction qui n'interrompt le cours ni des occupations, ni des devoirs auxquels chaque individu de la Société est appelé; alors il faut être injuste pour blâmer une telle récréation; on l'est d'autant plus quand on ne fume pas soi-même, & que l'on hait l'odeur du tabac brûlé....

Au reste, je ne suis pas le seul qui ait pris la défense de la pipe; voici quelques vers où M. de Renneville l'envisage du côté moral qu'elle peut offrir.

Doux charme de ma solitude,  
 Charmante pipe! ardent fourneau!  
 Qui purge d'humeur mon cerveau  
 Et mon esprit d'inquiétude:  
 Tabac! dont mon ame est ravie,  
 Quand je te vois perdre dans l'air  
 Aussi promptement qu'un éclair,  
 Je vois l'image de ma vie;  
 Je remets dans mon souvenir  
 Ce, qu'un jour, je dois devenir,  
 N'étant qu'une cendre allumée;  
 Et tout d'un coup je m'aperçois  
 Que, courant après la fumée,  
 Je me perds de même que toi.

J'ai l'honneur d'être, &c.

#### AUX AUTEURS DU JOURNAL.

Clarens, 29 Août 1790.

MESSIEURS,

Je suis un payfan, & je crois que cet état n'est pas incompatible avec la culture des arts & des sciences qui sont réellement utiles aux hommes. J'aime donc à m'instruire, & c'est pour cet effet que j'ai souscrit à votre Journal. Je serais injuste en ne convenant pas que j'y trouve souvent des morceaux très-instructifs, & que vos efforts, pour le rendre utile, obtiennent en partie le succès

auquel vous aspirez. Mais, Messieurs, n'est-il pas vrai que vous êtes presque seuls à suffire à votre Rédaction, & qu'il est un grand nombre de personnes éclairées dans le Pays-de-Vaud qui devraient vous faire part de leurs lumières, de leurs observations, & qui ne le font nullement?.... Pourquoi vous le cacherais-je, Messieurs? les regrets que j'éprouve de l'espece d'isolement où on laisse vos intentions patriotiques, me sont venues de ce que je vous vois si souvent, pour suffire à votre tâche, recourir à des livres dont les Auteurs nous sont la plupart étrangers, & que votre Journal devrait bien plutôt faire circuler les idées de vos compatriotes; pardonnez, &c. &c. M\*\*\*\*.

### M É D E C I N E.

*Nouvelles observations sur le danger où l'on s'expose en habitant des maisons nouvellement bâties.*

Depuis près d'un an il regnait, dans le nouveau marché de la culture Ste-Catherine à Paris, une maladie qui faisait périr un certain nombre de Citoyens. A l'invitation de la Municipalité, des Commissaires, nommés par la Société de Médecine, se sont transportés chez les Soeurs de la Charité de St-Paul, qui avaient soigné plusieurs de ces malades, lesquels, lors de cette visite, étaient encore au nombre de onze. Les Commissaires n'ont vu d'autre cause de cette maladie que l'habitation trop prompte de la culture. L'humidité qui s'évapore des murs nouvellement bâtis, plus froide que la chaleur de notre corps, supprime la transpiration & produit différentes maladies plus ou moins dangereuses.

C'est une erreur de croire qu'on peut remédier à ces accidens, en faisant allumer du feu, pendant quelques jours, dans les appartemens avant de les occuper. Ces précautions ne servent qu'à dessécher de quelques lignes la surface des murs. L'humidité, restée dans les couches les plus profondes, ne s'évapore que peu à peu. Il est donc de la prudence de défendre à tout propriétaire de maison nouvellement construite, de la laisser habiter avant un an ou dix-huit mois.

Imitons la sagesse des Romains, qui avaient fait une loi par laquelle il était défendu d'habiter les maisons neuves avant trois années revolues.

### É C O N O M I E.

*Sur les effets du Sureau pour préserver les plantes des insectes & des mouches, par M. C. GUILLET. (Traduit de l'Anglais.*

Le Sureau commun m'a paru très-utile, 1°. pour

empêcher les plantons de choux d'être dévorés ou endommagés par les chenilles; 2°. pour prévenir les nielles & leurs effets sur les arbres fruitiers & autres; 3°. pour préserver les bleds des mouches jaunes & autres infectés; 4°. pour garantir les turneps du ravage des mouches, &c.

L'odeur forte & puante d'un faisceau de feuilles de Sureau m'a fait penser que les différens papillons pourraient en être incommodés à proportion de leur délicatesse. Je pris en conséquence quelques tiges de jeune Sureau, & j'en frottai bien les plantes de choux, mais de manière à ne pas les endommager, à l'époque où les papillons commencent à paraître. Depuis ce tems, pendant les deux derniers étés, quoique les papillons aient voltigé tout autour des plantes, je n'en ai jamais vu un seul s'y arrêter, & je crois qu'il n'a pas éclos une seule chenille sur les choux ainsi traités, quoiqu'une planche voisine en ait été infectée comme de coutume.

Une simple réflexion sur les effets dont je viens de parler, & sur les nielles que je regarde principalement occasionnées par de petites mouches & de petits insectes, dont les organes sont encore plus délicats que ceux des premiers, me fit essayer de battre de même avec des jets de Sureau les branches d'un prunier en espalier aussi haut que je pus atteindre. Les feuilles battues se conserverent vertes & en bon état, tandis qu'à moins de six pouces au-dessus jusqu'au haut de l'arbre le reste des feuilles étaient niellées, ridées & pleines de vers.

Ce que les Fermiers nomment *les jaunes* dans le bled, & qu'ils regardent comme une espèce de nielle, est l'effet, comme chacun sait, d'une petite mouche jaune à ailes bleues, & à peu près de la grosseur d'un cousin. Elle pond dans l'épi de bled, & produit un ver presque invisible à l'œil nud; mais, vu à la loupe, c'est une grosse larve jaune, qui a la couleur & le luisant du succin; & la mouche est si féconde que j'ai compté distinctement quarante-un vers jaunes vivans dans la balle d'un seul grain de bled. Il n'en faut pas davantage pour dévorer un épi tout entier. Je me proposais de faire plus tôt l'expérience qui suit; mais la chaleur & la sécheresse ayant avancé le bled plus que de coutume, il se trouva en fleurs avant que j'eusse occasion de faire mon essai. Cependant, le lendemain matin, au point du jour, deux valets prirent des bottes de Sureau & les promènèrent sur les épis de bled, de chaque côté du sillon, en allant & en revenant, dans les endroits où la floraison ne paraissait pas si avancée. J'espérais que les effluves puans du Sureau empêcheraient ces mouches de s'établir dans les épis qui en seraient imprégnés. Mon espérance ne fut pas tout à fait vaine; car je suis fermement persuadé qu'aucune mouche ne s'arrêta ou ne pondit sur le bled

après qu'il eut été ainsi battu; mais j'avais eu le déplaisir de voir, la veille de l'opération, les mouches déjà sur le bled, en nombre de six, sept ou huit sur un seul épi; en sorte que le dommage qui s'en est suivi était fait avant que j'y eusse pourvu. J'ai examiné ensuite mon bled, & j'ai trouvé que celui qui avait été battu avec le Sureau, était infiniment moins endommagé que celui qui ne l'avait pas été.

Il arrive souvent que des récoltes entières de turneps sont détruites, pendant qu'ils sont jeunes, par la piquûre de quelques insectes, soit mouches, soit pucerons. Je me flatte qu'on pourra y remédier efficacement, ayant un faisceau de Syrop assez large pour couvrir à peu près la largeur d'une planche, & le faisant promener par un homme, en allant & en venant, sur les jeunes turneps. Le Sureau nain me paraît à préférer dans ces sortes d'expériences, parce qu'il a une puanteur plus forte que celle du Sureau ordinaire.

Cet article nous a paru propre à fixer l'attention des habitans de la campagne sur une plante si commune & dont ils peuvent retirer une si grande utilité. On fait qu'il n'en est peut-être point qui présente plus de ressources pour la médecine rurale. Les Sureaux fournissent un émétique, un purgatif, un sudorifique, un expectorant & un cordial. Les jeunes pousses des feuilles de sureau & d'yeble purgent très-bien, sans colique; leur suc, à deux onces, fait souvent vomir; l'écorce moyenne du Sureau est un puissant purgatif; deux onces de suc des fleurs purgent comme le Séné; l'infusion des fleurs seches est diaphorétique; les cataplasmes des feuilles, appliquées sur les enfures, sur les membres atteints de rhumatisme, excitent une sueur locale, étonnante, & emportent quelquefois d'emblée ces maladies. L'extrait ou rob des baies est un bon remède dans la péripneumonie; d'excellens Médecins l'ont souvent ordonné avec succés.

Les baies teignent d'un brun verdâtre le lin préparé avec le bain d'alun, lorsqu'on le plonge dans leur décoction. On peut en retirer une bonne eau-de-vie. Le bois des vieux pieds est assez dur pour être travaillé au tour, &c. &c.

#### M O R T S.

Dorothee Logos, veuve de Jean Louis Décastel, de Lutry, âgée de 83 ans.

Jeanne Susanne Depierraz, fille mineure.

Béat Nicolas Fillieux, fils mineur.

ERRATA. Dernière Feuille, page 3, ligne 11: *la maxime de l'Auteur, lisez la manière &c.* Même page, seconde colonne, ligne 20, *que l'Auteur étant prévenu, lisez que l'Auteur était &c.*

# JOURNAL DE LAUSANNE.

II SEPTEMBRE 1790.

Le SOLEIL se leve à 5 heures 41 minutes, & se couche à 6 heures 19 minutes.  
 La LUNE se leve à 8 heures 37 minutes du matin.

Dates.	THERMOMETRE.			BAROMETRE.		
	7 heur. du mat.	2 h. après midi.	9 heur. du soir.	7 heur. du mat.	2 h. après midi.	9 heur. du soir.
1 Sept.	+15. 0.	o +19. 9.	o +15. 1.	o 26. p. 6. lig. 1	o 26. p. 6. lig. 0	o 26. p. 5. lig. 9
2 . . .	+13. 2.	o +17. 3.	o +12. 5.	o 26. 5.	o 26. 5.	o 26. 5. 11
3 . . .	+10. 6.	o +14. 0.	o +9. 8.	o 26. 6.	o 26. 6.	o 26. 5. 11
4 . . .	+8. 9.	o +14. 7.	o +8. 8.	o 26. 5.	o 26. 3.	o 26. 3. 0
5 . . .	+6. 7.	o +15. 0.	o +9. 8.	o 26. 3.	o 26. 2.	o 26. 2. 0
6 . . .	+9. 5.	o +14. 2.	o +11. 2.	o 26. 3.	o 26. 5.	o 26. 5. 1
7 . . .	+9. 5.	o +13. 3.	o +7. 3.	o 26. 5.	o 26. 4.	o 26. 3. 7

## BELLES-LETTRES.

### LE MATIN.—Ode.

**P**ortant ailleurs ses sombres voiles,  
 La nuit abandonne ces lieux,  
 Et l'éclat mourant des étoiles  
 A peine frappe encor nos yeux:  
 Une lumière douce & pure  
 Embellit toute la nature  
 Qui semble sortir du tombeau;  
 L'astre des faisons va paraître;  
 L'univers entier va renaître  
 A la clarté de son flambeau.

Déjà l'Orient se colore  
 De pourpre, d'or & de saphirs;  
 Déjà la diligente Aurore  
 Ramene les tendres Zéphirs,  
 Fille du jour, elle s'avance;  
 Le ciel sourit à sa présence,  
 L'ombre échappe, l'azur pâlit,  
 Et bientôt tout ce qui respire  
 Cédant au charme qu'elle inspire,  
 Et se ranime & s'embellit.

Sortant enfin du fein de l'onde,

Pour luire à l'univers charmé;  
 Le flambeau radieux du monde  
 Parait sous son dais enflammé;  
 Il fait respirer la matière,  
 Il rend à la nature entière  
 Et sa parure & ses couleurs:  
 Sur la terre il n'est aucun être  
 Qu'il ne rechauffe & ne pénètre  
 De ses bienfaisantes chaleurs.

La fleur languissante & timide  
 Voit ses feux colorer son fein,  
 Et relève sa tête humide  
 Que baignent les pleurs du matin;  
 La rose, en rougissant, s'entr'ouvre;  
 Elle sourit, elle découvre  
 Au Zéphir ses charmes naissans:  
 La campagne, au loin, parfumée  
 Et de son odeur embaumée  
 Exhale les plus purs encens.

Tandis qu'une chaleur active  
 La pénètre de ses rayons,  
 Dans les champs que sa main cultive  
 L'homme court tracer des sillons.  
 Sa fueur arrose les plaines;  
 Du lourd compagnon de ses peines

Il presse, il force la lenteur,  
Et, par une rigueur utile,  
Il foumet la terre indocile  
Aux vœux de son Cultivateur.

Mais, quelle touchante harmonie!  
Les hôtes légers des déserts,  
De la plus douce mélodie  
Font retentir au loin les airs :  
Les Echos des bois leur répondent ;  
Leurs chants se mêlent, se confondent  
Avec le murmure des eaux ;  
Par cet accord l'âme attendrie  
S'abandonne à la rêverie  
Et s'ouvre à des plaisirs nouveaux.

Le cœur s'agrandit & s'épure ;  
Touché du spectacle enchanteur  
Qu'étale pour lui la nature,  
L'homme bénit son Créateur.  
L'éclat de la voûte azurée,  
Les biens dont la terre est parée,  
Tour à tour captivent ses yeux ;  
Son âme demeure enchantée,  
Et de sa paupière humectée  
Coulent des pleurs délicieux.

O toi ! l'objet de nos cantiques,  
De ces accens, & de mes vers,  
Que tes œuvres sont magnifiques,  
Tendre Père de l'univers !  
Ce feu dont la chaleur puissante  
A la nature languissante  
Rend sa vigueur & sa beauté.  
Les fleurs qui couvrent ces rivages  
Et ces ruisseaux & ces ombrages  
Tout prêche aux mortels ta bonté.

Les vents, à tes ordres fideles,  
Pour rafraichir l'air embrasé,  
Agitent doucement leurs ailes ;  
Ils s'élancent d'un vol aisé ;  
Ils portent les vapeurs subtiles  
Qui tombent en ruisseaux utiles  
Sur les champs que brûle l'été,  
Et dans nos plaines arrosées  
Par ses bienfaitantes rosées  
Ramenent la fécondité.

Dieu puissant ! rien ne te résiste ;  
Tu le prouvas en nous créant ;  
A ces mots d'un Dieu, ..... qu'il existe,  
L'univers sortit du néant :  
Aussi-tôt les astres parurent,  
Ils s'ébranlèrent, ils coururent,

Au lieu que leur marca ta main ;  
Aussi-tôt la terre élançée,  
Et sur son axe balancée  
Dans les cieux s'ouvrit un chemin.

Ta main, d'un amas de poussière,  
Forma ces monts audacieux,  
Dont, à notre œil, la cime altière  
Semble se perdre dans les cieux.  
Leur tête, aux vents abandonnée,  
Et par la foudre sillonnée,  
Brave leurs efforts impuissans,  
Et voit chaque jour de l'orage  
Expirer l'inutile rage  
Contre ses rochers menaçans.

Et l'homme, cet être sensible,  
Trop peu connu, mais trop vanté,  
Ce mélange incompréhensible  
De lumière & d'obscurité,  
L'homme te doit son existence ;  
Tu parlas, &, sans résistance,  
La poudre, à ta voix, s'anima :  
Ton souffle ennoblit cette argile,  
Et dans un corps, faible & fragile,  
Un être immortel s'enferma.

Au bonheur des humains tu veilles,  
Tu les soutiens, tu les bénis :  
Mais, que dis-je ? tant de merveilles  
Surpassent des êtres finis.  
En vain l'humaine intelligence  
Veut pénétrer de ton essence  
L'impénétrable profondeur,  
Sans doute, ô Sagesse suprême !  
Sans doute, il faut être toi-même  
Pour savoir quelle est ta Grandeur.

Oui ; loin de fonder ces abîmes  
Par nos pensers présomptueux ;  
Gardons sur tant d'objets sublimes  
Un silence respectueux :  
Certains de notre dépendance,  
Et nous bornant, avec prudence,  
Au cercle qui nous est prescrit ;  
Adorons le souverain Maître,  
Et travaillons à le connaître  
Par le cœur plus que par l'esprit.

S. B.

=====

AUX AUTEURS DU JOURNAL.

Puisque vous avez donné une place dans votre  
Feuille aux vers de M. de *Rennepille* sur le tabac,  
ceux-ci pourraient, ce me semble, obtenir la même



---

## É C O N O M I E.

Je ne crois point que nos Cultivateurs aient connu une herbe très-avantageuse dans les prairies, ou s'ils la connaissent, je ne vois point qu'ils aient cherché à la propager; c'est la Pimprenelle d'Angleterre, plus grande que la commune. J'oserais penser que c'est un conseil utile à leur donner, & qu'ils n'auraient point lieu à se repentir de l'avoir suivi. Voici l'énumération de ses avantages, telle que je la trouve dans un grand Cultivateur Anglais.

Elle est, à peu près, indifférente pour le sol, & est très-abondante; ces deux propriétés la rendent en même tems facile à transporter, & utile dans tous les lieux; elle vient sur les montagnes les plus hautes, comme dans la plaine; mais dans celle-ci on la voit venir avec plus de force dans les terres légères, sablonneuses, pierreuses, calcaires; elle résiste aux plus grandes chaleurs comme au plus grand froid, ne demande que peu ou point d'engrais, & ne souffre aucune plante étrangère à ses côtes; ce qui fournirait un moyen utile de détruire les mauvaises plantes qui infectent de certains champs: elle donne plusieurs récoltes, parce qu'elle végète rapidement; la dent des animaux ne lui nuit point; elle a encore la propriété d'être rafraichissante, en même tems qu'elle est très-nourrissante; les bestiaux n'ont point à craindre d'en manger beaucoup; elle les engraisse, mais ne les gonfle pas. Le lait des vaches qui s'en nourrissent est plus délicat & ne contracte jamais un goût herbacé comme il arrive dans les autres pâturages: le foin, la paille, l'épi, la graine peuvent servir d'avoine aux chevaux.

Ce qui doit sur-tout la faire distinguer, ce qui doit déterminer à la semer les Cultivateurs qui ont de grands troupeaux, ou qui aimeraient en avoir, c'est sa délicatesse, sa finesse qui égalent celles des herbes qui croissent sur les plus hautes montagnes; la laine des moutons, auxquels on en donne souvent pour nourriture, en devient d'une qualité supérieure; & une chose à laquelle on n'a peut-être pas fait attention, c'est que la terre couverte de neige peut encore leur offrir une pâture, si on les y conduit: ces animaux sentent l'odeur de la plante, & avec les pattes ou le bout du nez, ils écartent la neige & broutent la plante avec avidité; car elle conserve toujours sa verdure & résiste à la saison la plus extrême. La nourriture sèche qu'on est forcé de donner aux moutons durant l'hiver, parce qu'on n'en a pas d'autres, les échauffe & leur nuit; en les conduisant, de tems en tems, sur une prairie de pimprenelle on tempérerait cet effet, on l'empêcherait même, & leur épargnerait beaucoup de maladies auxquelles ils sont sujets dans cette triste saison.

Il serait sur-tout utile de la semer dans les Communes; elles y apporteraient l'abondance; on pourrait y augmenter les troupeaux; les moutons y prendraient une laine plus belle qui se vendrait mieux; ils seraient moins sujets aux maladies de l'hiver, occasionnées par une nourriture factice, & l'espece s'y perfectionnerait.

Mais comment déterminer les intéressés dans les Communes à faire cette opération qui demanderait des travaux & des frais communs? C'est là toujours l'obstacle aux améliorations; mais les plus riches ne pourraient-ils pas faire l'essai dans quelques parties, ne pourraient-ils pas obtenir cet avantage qui le ferait pour tous, puisqu'ils en obtiennent qui n'est que pour eux?

Ces travaux ne sont pas d'ailleurs bien coûteux; il suffit de défoncer le terrain à six pouces de profondeur, & tracer des sillons à huit ou dix pouces les uns des autres; c'est dans ces sillons qu'on sème la graine ainsi que celle de jardin; il convient de la semer également & fort clair; on l'enterre ensuite avec le rateau, ou une herse légère. Si on peut remuer la terre plusieurs fois ou semer de quelqu'autre graine, elle n'en réussira que mieux.

Le meilleur tems pour la semer est l'automne; elle germe alors plus facilement & prend assez de force pendant l'hiver pour donner une récolte au mois de Juin suivant. Après les gelées, il convient de l'éclaircir par-tout où elle est trop épaisse; elle en pousse plus vigoureusement, & les jets arrachés peuvent facilement être replantés là où elle a manqué. C'est un travail de jardin, bien moins continu sans doute, & la première année écoulée, vous n'y revenez plus de vingt à quarante ans.

Je ne crois pas qu'il y ait parmi nos Cultivateurs beaucoup de tentatives & d'essais: ils aiment à faire ce qu'ils ont déjà fait, ce qui n'épuise point leur imagination. Cependant n'y en eut-il qu'un, je croirais utile d'avoir publié cet article.

---

## M O R T S.

Anne Margot, fille mineure.

Abraham Louis Herren, fils mineur.

Marianne Bache, fille mineure.

Spéct. & Savant Jean Franç. Louis Ballif, de Lucens,

Professeur dans la Vénétab. Académie de Lausanne, âgé de 64 ans.

Une fille morte quelques momens après sa naissance.

Abraham Noé Chevalley, de Vuffens la Ville, âgé de 77 ans & six mois.

Jacob Riart, ouvrier cordonnier, âgé de 28 ans.

Jacob Louis Samuel Krippendorf, fils mineur.

Un enfant mâle mort trois jours après sa naissance.

# JOURNAL DE LAUSANNE.

18 SEPTEMBRE 1790.

Le SOLEIL se leve à 5 heures 53 minutes, & se couche à 6 heures 7 minutes.  
La LUNE se leve à 3 heures 23 minutes du matin.

*Observations Météorologiques.*

Dates.	THERMOMETRE.			BAROMETRE.								
	7 heur. du mat.	2 h. après midi.	9 heur. du soir.	7 heur. du mat.	2 h. après midi.	9 heur. du soir.	26. p.	3. lig.	26. p.	4. lig.	26. p.	5. lig.
8 Sept.	+15. 0.	o+19. 9.	o+15. 1.	o 26. p.	3. lig.	9 26. p.	4. lig.	7 26. p.	5. lig.	5		
9 . . .	+13. 2.	o+17. 3.	o+12. 5.	o 26. 6.	3 26. 6.	o 26. 6.				2		
10 . . .	+10. 6.	o+14. 0.	o+ 9. 8.	o 26. 7.	3 26. 7.	o 26. 7.				0		
11 . . .	+ 8. 9.	o+14. 7.	o+ 8. 8.	o 26. 8.	1 26. 8.	1 26. 7.				3		
12 . . .	+ 6. 7.	o+15. 0.	o+ 9. 8.	o 26. 7.	o 26. 6.	9 26. 6.				8		
13 . . .	+ 9. 5.	o+14. 2.	o+11. 2.	o 26. 6.	o 26. 5.	11 26. 5.				7		
14 . . .	+ 9. 5.	o+13. 3.	o+ 7. 3.	o 26. 6.	7 26. 7.	3 26. 8.				9		

## VARIÉTÉS.

### AUX AUTEURS DU JOURNAL.

De \*\*\* près de Lausanne, 11 Sept. 1790.

MESSIEURS,

Appellée par les malheurs de ma patrie à m'en éloigner pour quelque tems, j'ai sans doute à me louer & du parti que j'ai pris de venir en Suisse, & du hazard qui m'a procuré la riante habitation que j'occupe depuis deux mois. Toutefois, livrée au calme doux & heureux qui regne autour de moi, sentant tout le prix de la délivrance des angoisses & des inquiétudes dévorantes au milieu desquelles ma façon d'être habituelle dans ma patrie me condamne; entourée de voisins qui coulent des jours de bonheur, eux & leur nombreuse famille, avec une fanté plus faible que n'est la mienne, avec une fortune beaucoup plus inférieure à celle dont je jouis, je sens tous les jours davantage ce que mon sort a de pénible & d'affligeant. Dans le doux espoir de trouver du remede à mes maux, j'ai rempli quelques momens de loisir à jeter un coup d'œil sur les circonstances qui m'ont accompagnée depuis ma naissance jusqu'à ce moment, & à en tracer un fidele & exact tableau; je me suis flattée qu'en vous le faisant connaître, Messieurs, ce serait solliciter,

avec succès, vos conseils sur les moyens de changer mon sort, & de le rendre aussi heureux qu'il a été jusqu'aujourd'hui plein d'amertumes. Voici en substance mon histoire.

Mon pere était un homme qui possédait une grande fortune; je le perdis dans un âge si tendre que sa mort n'a laissé aucune trace dans ma mémoire. Je me ressouviens, & c'est beaucoup, que je remarquai quelque chose dans la maison qui ressemblait à du chagrin; que mes habits de couleur firent place à de noirs, & qu'on ne me permit plus de boire à diner à la santé de mon pere, comme je le faisais régulièrement peu de jours auparavant.

Je me souviens encore que peu de tems après, maman fut malade, & que j'eus un frere, pour lequel on montrait bien plus de tendresse que pour moi: deux ans se passerent, je devins plus grande; mon frere marcha, parla, déjà les voisins flattaient ma mere, en louant ses réponses, son esprit; déjà quand nous désirions le même objet, & qu'il s'élevait de petites querelles, je remarquais que j'avais constamment tort, & que ses désirs étaient toujours satisfaits.

Cette préférence marquée me donna peu de chagrin; ma vivacité naturelle était entretenue par une fanté constante, & elle ne me laissait pas le loisir de sentir les peines du refus, ni même de m'en plaindre; & mon frere n'était pas plus heureux par

tous les soins qu'on lui donnait. L'attention qu'attirait sur lui le droit attaché à son sexe par sa noble origine, était une peine pour lui bien plus qu'elle n'était un plaisir. Il était presque toujours dans la chambre avec maman; il eut été sans doute plus à son aise avec moi dans le jardin: on lui faisait répéter ses leçons devant la compagnie, afin de faire admirer ses progrès & ses talens, tandis qu'on me laissait jouer sur l'escalier: on le plaçait à table avec les gens âgés, on lui donnait les alimens les plus légers, on lui faisait prendre les manières d'un Gentilhomme; tandis qu'on me laissait libre à une petite table & qu'on me permettait, par indifférence, de jouer de tout & de m'accoutumer à tout.

Ces soins inquiets pour la santé de mon frere, furent sans succès; il devint toujours plus délicat, plus sujet à de légers incommodités, & enfin, après l'âge de sept ans, il fut saisi d'une fièvre qui, en peu de jours, termina sa vie, & transporta sur moi l'héritage de nos ancêtres.

Après les premiers excès de sa douleur, ma mere commença à s'appliquer à l'éducation du seul enfant qui lui restait. J'héritai de ses tendres inquiétudes comme de la fortune de mon pere; je n'eus plus les mêmes compagnies, les mêmes amusemens: au lieu de me laisser aller avec d'autres filles de mon âge dans une école, on me donna des Instituteurs, des Précepteurs à la maison; on me permit bien encore d'aller, trois fois la semaine, dans une salle de danse, mais j'y étais toujours suivie par ma mere, ma gouvernante, ou quelqu'autre personne qui me tenaient sans cesse à côté d'elles, ce qui m'affligeait, & m'exposait aux railleries de mes compagnes. Il me fut permis de revoir celles-ci; j'étais dans un rang trop supérieur pour que je dusse m'associer aux amusemens & aux jeux des gens du peuple avec lesquels j'avais autrefois eu tant de plaisirs. J'osai un jour en exprimer du regret, mais ma mere essaya de me faire honte de ce goût populaire; c'étaient de bonnes filles, mais non une compagnie pour une jeune personne comme moi.

Pour prévenir la solitude où m'allait laisser mon rang, on prit à la maison une petite fille, niece d'une femme de ma mere; elle me suivait durant mes heures d'étude & d'amusemens, lisait tandis que j'étais à la toilette, ramassait ce que je laissais tomber, servait mes caprices, était esclave de mes fantaisies, & victime des airs de hauteur qu'on m'apprenait à prendre avec les autres. Je sens aujourd'hui les injustices que je lui faisais éprouver, & je m'en repens; mes duretés la forcèrent à s'enfuir avec un Sergent de recrues. Mais on me faisait envisager alors qu'elle devait sa subsistance à mes bontés, & que les bagatelles que je lui abandonnais, prouvaient que j'étais trop généreuse avec elle.

Tandis qu'on pervertissait ainsi mon ame, mon corps en souffrait. La liberté & l'exercice auxquels j'avais dû mon ancienne santé & ma vigueur, firent place aux contraintes qu'exige la mode & à l'inactivité de l'orgueil. Tout ce qui paraissait de nouveau sur les habits des filles des grands, était acheté pour moi, pour que je ne parusse pas leur être inférieure. Je ne marchais plus, il fallait aller en carrosse; la plus légère incommodité me livrait aux soins d'un Médecin. Bientôt je perdis ma force, ma vivacité, ma fleur de jeunesse, & parvenue à l'âge où l'on en jouit le plus, j'étais une belle Dame, j'avais au moins les joues aussi décolorées, les nerfs aussi faibles qu'elles.

J'arrivais dans l'âge où on pense au mariage, & sur ce point, je fus également l'esclave des espérances & des craintes de ma mere. Je fus parée, réparée, mise sous les armes pour plaire à un beau Gentilhomme qui revenait de ses voyages, j'étais souvent enlevée dans l'obscurité d'une chaise à porteur, pour me transporter dans telle ou telle partie où se trouvait ce jeune Seigneur; quelquefois j'arpentais les champs, franchissais les fossés & les haies pour paraître aux yeux d'un Marquis qui possédait un vaste domaine dans notre voisinage; je courus le risque de me rompre le cou, afin de pouvoir aller à la chasse avec un Duc. On me faisait éviter avec autant de soins ceux qui ne me convenaient pas & pouvaient me plaire. Je cessai d'aller à l'église de notre paroisse, parce qu'un jeune homme payait pour s'y trouver à quelques pas de moi; mon Maître à danser devint veuf, & on ne voulut plus qu'il m'approchât; mon Maître de dessin, bon homme de soixante ans, fut renvoyé pour avoir mis sa main sur la mienne, afin de m'apprendre à diriger mes crayons. Le seul homme qu'on me permit de voir fut un Ministre, vieillard d'un caractère irréprochable. Je profitai plus de cette indulgence de ma mere qu'elle ne le prévoyait. Ce vieillard possédait un grand sens & beaucoup d'instruction, & le bon homme s'efforça de former l'un en moi, & de me faire connaître le prix de l'autre. Par ses soins mon esprit se forma, j'appris des choses plus utiles qu'une vaste fortune, que tous les privileges de la naissance. Il me montra la folie de l'orgueil, la petitesse & le ridicule de l'insolence qu'il donne; il m'apprit à respecter le mérite, à être sensible aux malheurs des pauvres, à voir de la dignité dans la tendresse pour l'infortuné, à connaître les plaisirs de la compassion & le luxe de la bienfaisance. Mais, hélas! il mourut avant que j'eusse pu jouir de tout le fruit de ses instructions, avant qu'il pût arracher de mon cœur les funestes semences qu'y avait laissées une perversion prématurée & une indulgence habituelle.

Ma mere lui survécut peu, & quand j'étais forcée de reconnaître l'erreur de son jugement, je l'étais

aussi de rendre justice à sa tendresse. Je fus assez malheureuse pour perdre son assistance au moment où elle m'était le plus nécessaire, & où son indulgence pouvait me nuire le moins. L'administration de mes biens est retombée sur moi, & je suis maintenant tourmentée d'affaires que je n'entends point, harrassée de demandes auxquelles je ne fais que répondre. Je suis quelquefois résolue de suivre des plans pour améliorer mes domaines, quelquefois effrayée des dangers que je cours de les détériorer. Les plaintes de mes pauvres fermiers me vexent, les prétentions & les tracasseries de mes riches voisins me blessent. Je n'ouvre jamais une lettre de mon homme d'affaires à la campagne sans inquiétude; je ne reçois pas de visite de mon agent de la ville qu'il ne me semble voir un huissier. Parmi ces inquiétudes, je n'ai personne en qui je puisse me confier, point d'amis qui puissent m'instruire; l'intérêt que chacun a pour me tromper, me donne de la défiance pour tous les avis, & me prive du plaisir d'en être approuvée; je possède des richesses & suis dans les embarras de la pauvreté; j'ai du pouvoir, & suis dans toute l'indépendance de la faiblesse. Je me plains de ma mère qui me rendit inhabile à tout, du bon vieillard qui m'a fait connaître combien je l'étais. Que dois-je faire? Combien vous m'obligerez de me l'apprendre!

J'ai l'honneur d'être, &c.

## MÉDECINE.

### AUX AUTEURS DU JOURNAL.

MESSIEURS,

\* Je viens de voir un mal de gorge guéri comme par enchantement; persuadé que vous vous empresserez de consacrer dans votre Journal ce moyen curatif, & qui n'est pas assez connu, je vous le fais parvenir.

La femme de chambre d'une Dame de mes amies est prise d'un mal de gorge affreux; le Médecin arrive, ordonne saignées, bains, cataplasmes, petit-lait, &c. &c. Les accidens, loin de diminuer, deviennent allarmans. Le Chirurgien attend avec impatience le moment de pouvoir donner un coup de pharyngotome (\*), mais l'inflammation est trop considérable, & l'abcès n'est pas formé. Survient, de hasard, un Médecin à qui mon amie, de toutes les Maîtresses la meilleure, fait part de ses craintes: il

(\*) Le pharyngotome est un instrument de Chirurgie dont on se sert ordinairement pour ouvrir un abcès dans le fond de la gorge.

examine, & assure que sous trois ou quatre heures la malade sera guérie; pour ce il envoje chercher de l'alun calciné en poudre, en met dans le tuyau d'une plume qu'il coupe aux deux extrémités, affujettit la langue avec une cuiller, & soufflé cet alun dans l'arrière bouche. Au bout d'un quart d'heure même opération, & la malade est soulagée: on réitere encore deux fois de demi heure en demi heure, & au bout de trois heures l'abcès, qui était si loin de sa maturité, perce; le nez, les oreilles coulent & la guérison est complete.

(Note des Rédacteurs.) Tout salutaires & tout connus que soient les effets de ce remède, nous croyons devoir recommander de soumettre son emploi à un Médecin ou à un Chirurgien dans tous les cas où l'on en aura la facilité.

## MÉDECINE VÉTÉRINAIRE.

On nous a communiqué la recette d'une liqueur contre toute maladie inflammatoire & putride des bœufs, vaches & chevaux; & nous avons cru devoir nous empresser de la publier.

"C'est proprement une liqueur anodine d'Hofman, préparée à peu de frais.—L'on prend une bouteille d'un pot, que l'on place dans une grande écuelle de terre pour ne rien perdre en cas d'accident. On fait entrer dans cette bouteille environ une poignée de chaux vive, grossièrement pulvérisée, & sur laquelle on verse ensuite un demi pot d'esprit de vin ou de bonne eau-de-vie. Lorsqu'on voit qu'il n'y a plus aucun mouvement dans la bouteille, l'on y met, goutte à goutte, & à de grands intervalles, (pour ne pas donner trop de chaleur à la bouteille) trois onces d'huile de vitriol; il est bien de prendre des précautions pour ne pas en recevoir sur la main, parce que cette huile est corrosive. Cinq ou six heures après que le mélange est fait, on transfère doucement la liqueur dans une autre bouteille plus petite; on observe de ne pas la troubler, puis on place cette seconde bouteille, légèrement bouchée, en été, quelques heures au soleil, & en hiver, quelques heures de plus, sur un fourneau".

"On donne de cette liqueur, environ une centaine de gouttes, à un bœuf, à une vache ou à un cheval, en l'étendant dans une quartette d'eau de fontaine, dont on leur fait encore avaler une quartette par dessus. Après que ces animaux utiles auront eu à supporter un travail long & pénible, on peut leur donner ce remède, comme un préservatif, avant le manger; mais, en cas d'accident, il faut le leur donner une ou deux fois par jour, dans quel tems que ce soit".

═══════════  
**ÉCONOMIE.**  
**AUX AUTEURS DU JOURNAL.**

Vevey, 10 Sept. 1790.

MESSIEURS,

Des payfans de quelques villages des environs se sont, mal à propos, imaginés que leurs pommes de terre germaient, & craignant de perdre entièrement leur récolte, ils ont préféré en sacrifier une partie en les arrachant.

La pomme de terre a deux racines, l'une fibreuse, qui s'enfonce dans la terre, pour pomper la nourriture propre à la plante.

L'autre racine, plus grosse, blanchâtre & charnue, qui sort des yeux de la pomme de terre, rampe entre deux terres, c'est elle qui jette le bulbe, & elle sert de communication entre les différens bulbes d'une plante; c'est cette dernière racine, petite encore, que les payfans ont pris pour le germe: un fruit mal mûr ne peut donner de germe, & une trop grande humidité, au lieu d'en hâter le développement, ne fait que le pourrir: une trop grande chaleur dessèche la pomme de terre, & n'en hâte point la maturité. Cette erreur peut être nuisible, parce qu'une extraction prématurée de ces bulbes empêche l'accroissement qu'elles auraient pu faire; d'ailleurs comme ces pommes de terre n'ont point encore atteint leur développement entier, elles ne sont ni si saines, ni d'un goût si agréable.

J'ai l'honneur d'être, &c.

═══════════  
**TRAIT D'HUMANITÉ.**  
**AUX AUTEURS DU JOURNAL.**

Lutry, 13 Sept. 1790.

MESSIEURS,

Conserver deux Citoyens à la Patrie, à des tendres parens des enfans presque élevés, sauver leur vie lorsqu'ils allaient périr, en exposant la sienne propre, est une action aussi intéressante pour la Société que satisfaisante pour celui qui a eu le bonheur de la faire. Voici le second exemple de ce genre que fournit la ville de Lutry cette année.

*Louis Blanchet*, âgé de 14 ans, se baignait au bord du lac, le 21 Juillet dernier, à 1 heure après midi, avec *Samuel Gauty*, âgé d'environ 10 à 12 ans. Ce dernier, porté par son camarade sur une pierre un peu avancée dans le lac, a le malheur de tomber dans l'eau. *Louis Blanchet* plonge à l'instant pour le secourir, mais malheureusement est retenu au fond par *Gauty*. Ils allaient périr tous deux, lorsque *Louis Gay* de Lutry, qui était près de là, attiré par les cris d'autres enfans qui se trouvaient

au bord du lac, est accouru. Dès qu'il apprend & aperçoit le danger imminent où se trouvaient ces jeunes gens, ce brave homme se jette à l'instant dans l'eau, tout habillé, & a le doux bonheur de les atteindre & de les amener heureusement au bord du lac, sans que cet accident ait eu aucune fâcheuse suite.

Le très-honoré Seigneur Baillif d'*Erlach* de Lausanne, sur le rapport qui lui a été fait de cette bonne action, a jugé à propos d'en informer LL. EE. — Nos T. Illustres Souverains, qui, en toute occasion, donnent les preuves les plus touchantes de leurs soins paternels pour le bonheur des peuples qui vivent sous leur heureux Gouvernement, ont daigné apprendre avec beaucoup d'intérêt cette action louable, & en manifester leur satisfaction, en accordant à *Louis Gay* 24 crones, pour avoir sauvé la vie à ces deux jeunes gens, & en lui allouant, comme une marque particulière de leur contentement, un quadruple ducat, & au jeune *Blanchet*, pour les efforts qu'il a fait dans l'intention de sauver la vie à son camarade *Gauty*, un double ducat. Ce qui leur a été remis par M. le Lieutenant-Baillival, qui a bien voulu encore leur témoigner, de la part de LL. EE., leur satisfaction d'une conduite aussi louable.

Ces traits d'humanité honorent ceux qui les ont fait: on s'y arrête sur-tout avec plaisir, en entendant parler des calamités qui affligent d'autres pays: on ne peut que sentir le bonheur que l'on a de vivre sous un Souverain qui daigne encourager avec tant de bonté des actions auxquelles tout honnête homme doit se porter avec le plus grand empressement.

═══════════  
*Annonces des Mariages qui se publient actuellement dans nos Eglises.*

*Jean Abram*, fils de *Jean Etienne Joly*, de Sarigny, & *Jeanne Pernette*, fille de feu *Pierre François Dumas*, Bourgeois de Lausanne & de Vevey.

*Jean Antoine*, fils de *Jacob Tzan*, de Bottens, & *Susanne* divorcée de *Louis Jaques Dupuis*, fille de *Jean Pierre Regamey* de Lausanne.

═══════════  
**M O R T S.**

*M. Pierre Masméjan*, Bourgeois de Lausanne, âgé de 73 ans.

*Marianne Bornand*, fille mineure.

*Charlotte Dégulier*, fille mineure.

*Jeanne Schneider*, fille mineure.

*Jean Louis Cuerel*, fils mineur.

*Louise Rouge*, veuve de *Jean Pierre Blanc*, de Belmont, âgée de 71 ans.

*Jean Henri Samuel Burnat*, de Froideville, âgé de 53 ans.

*M. Jacob Ferdinand Trachsel*, de Watteville, âgé de 25 ans & huit mois.

# JOURNAL DE LAUSANNE.

25 SEPTEMBRE 1790.

Le SOLEIL se leve à 6 heures 5 minutes, & se couche à 5 heures 55 minutes.  
La LUNE se leve à 6 heures 37 minutes du soir.

*Observations Météorologiques.*

Dates.	THERMOMETRE.			BAROMETRE.		
	7 heur. du mat.	2 h. après midi.	9 heur. du soir.	7 heur. du mat.	2 h. après midi.	9 heur. du soir.
15 Sept.	14. 3.	20. 9.	16. 7.	26. p. 8. lig.	26. p. 7. lig.	26. p. 7. lig.
16. . .	14. 2.	21. 0.	16. 5.	26. 7.	26. 7.	26. 7.
17. . .	14. 4.	21. 3.	17. 6.	26. 5.	26. 5.	26. 5.
18. . .	14. 9.	22. 2.	19. 1.	26. 6.	26. 6.	26. 5.
19. . .	16. 2.	18. 4.	14. 2.	26. 6.	26. 7.	26. 8.
20. . .	10 5.	11. 8.	9. 8.	26. 9.	26. 9.	26. 10.
21. . .	6. 7.	14. 7.	10. 1.	26. 9.	26. 8.	26. 7.

## BELLES-LETTRES.

*HISTOIRE de la Confédération Helvétique, traduite de l'Allemand de M. MULLER, Tom. I, à Paris, chez la Villette, & se trouve à Lausanne chez J. Mourer, Libraire.*

ON ne fait pourquoi le Traducteur a changé le titre de cet ouvrage, pourquoi ce qui est appelé en Allemand, Histoire de la Suisse, est rendu en Français par Histoire de la Confédération Helvétique, titre qui lui convient mal; car l'Histoire d'une Confédération moderne ne comprend pas tous les siècles écoulés avant elle: le titre est alors moins général que l'ouvrage, dont le premier volume comprend l'Histoire du pays, depuis qu'il a été connu des peuples capables d'en transmettre le souvenir à la postérité jusques vers la fin du huitième siècle.

La réputation de cet ouvrage est faite depuis quelques années, & cette traduction ne peut que s'étendre encore en le faisant connaître aux Français. Au travers des déserts de l'histoire des temps reculés, l'Auteur a su semer des réflexions morales qui l'animent; il a su réunir la Philosophie aux faits, & rendre intéressant ce qui paraissait ne pouvoir l'être. La flamme du génie semble y répandre des rayons éclatans sur l'espace informe & mo-

notone qui s'étend de la découverte de la Suisse jusqu'aux tems où elle exista par elle-même. On y admire la profonde érudition de M. Muller, ses vastes connaissances; elles se développent encore dans les Notes; mais, comme dans tous les ouvrages qui en sont enrichis, il en est qui semblent y être mises plutôt dans le but de faire remarquer la prodigieuse lecture de l'Auteur que dans celui d'instruire ceux qui le lisent.

Pour mettre le Lecteur mieux à portée d'en avoir une idée nette, nous en citerons quelques passages de différens genres, & cependant toujours assez ressemblans par le style qui presque par-tout se fait remarquer par sa noblesse & sa rapidité.

“ Un peuple, appelé les Gales, (mot primitif de Gaulois) chasseurs armés de flèches, ou conducteurs de troupeaux apprivoisés, vinrent de l'Orient; ils s'avancèrent de forêts en forêts, & là où les bois abondaient en gibier & les plaines en pâturages, là était leur patrie. L'Océan seul arrêta leurs pas; ils ne purent franchir cette barrière. Cet obstacle força les Gales à convertir les forêts en campagnes fertiles. Les arbres tombèrent sous le fer & le feu, instrumens admirables du bien & du mal. Les races des humains, qui dirigèrent leur course vers le nord de l'Ural, du Caucase, de l'Hemus & des Alpes, restèrent longtems sous ce ciel rigoureux,

sans habitations fixes, sans mœurs, sans société, sans arts. Mais tel ne fut pas le sort de leurs frères dans les contrées méridionales. Un climat plus doux & des champs fertiles leur firent goûter une heureuse abondance & leur laissèrent le loisir de consigner les traditions anciennes dans leurs annales, d'observer le ciel, la terre, les ressources inépuisables de la nature, de les admirer & d'en profiter. A peine connaît-on quelques noms de l'antiquité des peuples septentrionaux. Des Barbares ne font rien pour la culture de l'homme. Loin de songer à jouir des richesses du sol qu'ils habitent, ne pensant pas même à se garantir contre le besoin, contre la crainte & les préjugés, ils n'ont pas d'Historiens, ils n'en méritent point".....

"Les peuples entré le Rhin, le Rhône & le Jura restèrent longtems enveloppés d'un oubli mérité. Ce ne fut qu'après une longue suite de siècles qu'une faible peuplade, sans allies, sans ressources, sans alimens, ne cessant de la politique & de l'art de la guerre que ce que la nature en enseigne à tous les hommes, profita sagement & avec courage d'un concours de circonstances favorables. Au milieu du bouleversement général de l'Europe, elle seule resta libre, conserva ses mœurs antiques, & rendit un million & demi d'hommes distingués par un langage & des coutumes diverses, répandus dans un pays de plus de neuf cents milles d'Allemagne quarrés, participans du même bonheur".

Voici le tableau des mœurs & de la félicité de ces peuples sous les Empereurs Romains. "Les rochers se fendaient sous les instrumens des humains, pour favoriser le commerce. La bônheur regnait dans les familles, & les glaces de l'âge ne leur ravissaient pas les douceurs de la vie. Ce peuple pouvait se vanter d'un heureux retour de la Déesse de la Félicité. L'Helvétie, la Rhétie & le Valais prospérèrent dans une longue paix. L'industrie pénétra dans les Alpes. Bientôt elle découvrit les arbres particuliers à ces monts, leurs plantes, leurs oiseaux, les poissons de leurs lacs, les froids demeures des lievres blancs, les cavernes des marmottes, les marbres variés que leurs rochers recellent, les retraites des chamois & des bœufs, & les couchés les plus accessibles des cristaux. Le rapport des gémissements des Alpes augmenta en proportion du commerce qu'on en faisait; elles étaient alors petites & maigres, mais propres aux travaux de la campagne & fécondes en lait. Les fromages des Alpes acquirent de la réputation. L'agriculture éprouva des changemens. On améliora la charrue, & les vignes de la Rhétie rivalisèrent les côteaux de Falerne. Les Helvétiens adoraient particulièrement le Dieu du vin, & s'ils n'enfermaient pas encore le néctar de la treille dans de vastes caveaux, ils le conser-

vaient du moins dans des tonnes. Le Soleil avait des temples; ils l'appellaient *Belin*, le Dieu invincible, & rendaient également un culte à sa sœur *Iris*, la Déesse de la Lune, &c".

Voici deux faits qu'on aimera voir citer ici, parce qu'ils intéressent deux villes connues. "Deux fois la ville de Geneve avait été dévâltée pendant les guerres des Empereurs, Gondebaud la fit rebâti. On y trouve encore aujourd'hui, fort avant dans la terre, sous les immenses édifices qu'ils portent, les terribles fondemens de ces murs auxquels les ruines de l'ancienne ville ont servi de bâte. Protésus, un Vénitien, fuyant les malheurs de l'Italie, se retira dans un bois sur les bords du lac Lemân, y vécut en hermite, & construisit, sur les collines, au-delà de l'ancien *Laufanium*, les premières cabanes de bois, autour desquelles s'éleva, beaucoup plus tard, la ville de Lausanne".

Voici encore un passage dans le genre descriptif. "De là, le fleuve les conduisit (les Lombards), dans les vallons, plus élevés & plus sauvages, des anciens Brennois & des Lépointins, près du Gothard. L'on voit ici beaucoup de tours qu'on croit avoir été élevées par eux. Ce défilé s'étend, en montant, entre des rochers nus & escarpés jusqu'aux sources du Tesin. A travers de déserts inanimés & de rocs épouvantables, la Reufs découle de ces hauteurs dans un vallon fleuri; mais bientôt les eaux écumeuses se précipitent, avec un bruit effrayant, dans un gouffre impénétrable à l'œil; des deux côtés s'élevant, presque perpendiculairement, des rochers qu'on ne peut escalader: du haut du seul pénible sentier, découvert par les téméraires humains, les Lombards ou les peuples de la contrée, lancerent au-dessus de l'abime un pont suspendu dans des chaînes. Il est de pierres aujourd'hui; & l'an tremble à la vue de ce que ces audacieux osèrent entreprendre. L'on ne trouve aucune trace de ce passage dans des tems plus reculés". On voit qu'il s'agit ici du Teuffelsbruck ou pont du Diable.

Nous avons cru appercevoir quelques erreurs dans ce livre, qui nous paraissent venir de la traduction. Par exemple, page 153, on lit: *Commode hérita le pouvoir suprême; il en était digne.* C'est peut-être une faute d'impression.

Cet ouvrage se lit avec plaisir; mais il n'est pas toujours sans quelques défauts d'ordre: quelquefois aussi le style, qui en général mérite l'éloge que nous en avons fait, est incorrect, devient presque boufflé; présente un peu d'obscurité; non pas l'obscurité de *Tacite* qui vient d'un sens profond, renfermé dans une expression courte & énergique; mais d'une phrase pompeuse qui manque de concision, & qui est mal liée avec ce qui précède ou ce qui suit. Cependant nous ne pouvons douter que le mérite

de l'ouvrage même & celui de la traduction que nous annonçons, ne justifie, en partie, l'impatience flatteuse avec laquelle cette dernière était attendue.

---

### LOGOGRIPE.

Timide Amante du Zépher,  
 Son souffle pur hâte mon existence.  
 Souvent l'instant de ma naissance  
 Est celui qui me voit mourir.  
 L'Art, quelquefois, dispute à la Nature  
 Le soin de me donner le jour.  
 Par mes couleurs, ou par un heureux tour,  
 Je fais alors, Thémire, embellir ta parure.  
 Tantôt j'expire sur ton sein  
 De l'amour offrande & victime ;  
 Tantôt, sous une habile main,  
 Je pare tes attraits que mon éclat anime.  
 Je renferme en mon sein deux êtres destructeurs,  
 Semant la mort & le carnage ;  
 Et, par un faible assemblage,  
 Répandant mille biens parmi tant de malheurs.  
 Tous deux de notre subsistance  
 Sont les principaux fondemens ;  
 L'un prépare nos alimens,  
 L'autre prépare leur naissance.

---

### ARCHITECTURE.

Nous avons cru devoir inviter & encourager nos Compatriotes à construire *en pisé* ; & pour cet effet nous avons indiqué dans cette Feuille les avantages de cette nouvelle espèce de construction. Nous nous attendions à ce qu'on tenterait au moins quelques essais que l'on nous communiquerait & dont nous nous proposons de faire part à nos Lecteurs. Mais le profond silence de nos Correspondans sur cet objet intéressant, semblerait prouver toujours plus combien l'habitant du Pays-de-Vaud tient, quant aux procédés économiques, à ses anciens usages, à ses vieilles habitudes, & combien il se défie de toute innovation. Sans doute on doit, dans un grand nombre de cas, respecter les motifs de prudence qui le portent à suivre la route qu'il connaît & que ses Ancêtres lui ont tracée ; puisqu'il n'est aucun guide plus sûr pour lui que l'expérience. Mais l'expérience même doit aussi lui apprendre qu'il est plusieurs cas où la sagesse, ou son intérêt particulier lui prescrivent de chercher à faire mieux : par exemple, il n'est que trop démontré que l'habitant de la campagne absorbe souvent tout son petit héritage, en faisant élever des bâtimens qui exigent des dépenses lesquelles n'ont aucune proportion avec l'utilité qu'il peut en attendre ; & qui d'ailleurs exposés aux incendies, entraînent quelquefois, par ce

fléau destructeur, & la ruine & celle de ses voisins.

Les nouvelles constructions que nous avons proposées, obviennent en partie aux inconvéniens dont nous venons de faire mention. L'extrait que nous allons placer ici d'un rapport des Commissaires de la Société Royale d'Agriculture de Paris, viendra à l'appui de notre opinion sur cet objet.

“ La Société nous a chargés de faire la visite des nouvelles constructions *en pisé*, faites par M. Coilteraux (à Paris) ; nous les avons examinées, ainsi que ses procédés & les matières qu'il employe ”.

“ La matière dont il fait usage est de la terre prise à un ou deux pieds de la surface, telle qu'elle se trouve dans le lieu même de la construction, en exceptant la glaise, la marne, & toute autre terre tenant l'eau, & les sables purs ”.

“ Ses procédés sont très-simples, puisqu'ils ne consistent qu'à battre la terre avec des outils appropriés à leur objet, de manière à en approcher le plus possible les parties, pour en bannir l'air & supprimer les vides & interstices. La description de ces outils est faite & les figures gravées dans son ouvrage intitulé : *Traité d'Architecture rurale* ”.

“ Ces procédés sont de deux espèces : la première est de battre la terre sur la place même où elle doit s'élever en muraille, qu'on élève effectivement par des assises successives ”.

“ Le second procédé est de piser des carreaux de l'épaisseur, longueur & largeur que peuvent demander leur destination ou leur emploi. Ces carreaux s'emploient comme le moëlon, & se fabriquent entre des madriers dont l'intervalle est divisé en cases de l'étendue & de la forme dont on veut avoir ces moëlons factices ”.

“ La terre ainsi battue de la manière prescrite, par l'art du piseur, devient très-solide, & acquiert de l'adhérence au point de porter les fardeaux dont on charge les autres bâtimens ”.

“ Les constructions *en pisé* que nous avons trouvées, sont d'abord un mur de clôture de dix-huit pouces d'épaisseur, haut de six pieds, fait depuis un an ; fermant près de deux arpens, avec un chaperon fait en maçonnerie & mortier de terre. Ces murs sont en bon état, sauf quelques lézardes occasionnées par le défaut de solidité du terrain, qui est de terres rapportées. Les portes ont des montans en pierres, adhérens au mur de terre, auxquels ils sont bien liés. Dans l'enclos est une petite maison de dix-huit pieds de long sur douze de large dans œuvre. Il n'est entré aucun bois dans cette construction, qui est voutée de même en moëlons de pisé en plein ceintre, ferré par un rang de deux briques sur toute la longueur. Les murs sur lesquels s'appuie la voûte, ont deux pieds trois pouces par le bas, & deux pieds un pouce à la naissance de la

voûte. Les murs de pignon ont vingt pouces par le bas & dix-huit au faite du pignon. La hauteur inférieure du bâtiment, sous la clef de la voûte, est de treize pieds.

“ Suivant le calcul que nous avons fait du poids des moëlons *en pisé*, cette voûte pèse trente-cinq milliers; les murs qui la soutiennent ont cependant parfaitement résisté au poids & à la poussée. La maison est éclairée par la porte, une imposte au-dessus, & au fond par une fenêtre dont les cadres sont en pierres, & dans les pignons par des œils de bœufs, sans autre cadre que la terre. Cette construction ayant été fondée solidement, & assise sur un soubassement en pierre de la hauteur de deux pieds; il n’y a aucune fente ni crevasse, & nous n’y avons aperçu aucun bois, ni fer, & pas d’autres pierres que celles que nous avons indiquées.”

“ Cette nouvelle expérience du pisé perfectionnée en démontre les avantages. Ce genre de construction réunit l’économie à la solidité, dispense de bois, de fer, de chaux, de plâtre & ne demande que peu de pierres. Il convient au logement du Cultivateur, à celui de son bétail, de ses denrées, du vin, de la bière & du cidre.”

“ Il épargne les transports & l’achat des matières. On peut l’employer sur les montagnes comme dans les plaines. Il exige peu d’équipages pour l’ouvrier. On peut habiter aussi-tôt les bâtimens, parce qu’ils se construisent sans l’emploi de l’eau. Il est donc très à désirer que l’usage de cette construction se répande. Bientôt les bâtimens amples, commodes & salubres se multiplieraient; les incendies, source cruelle de mendicité, deviendraient rares, & les incendies, moins nombreux, pourraient être secourus efficacement.”

(On souscrit pour le *Traité d’Architecture rurale* à Paris chez l’Auteur, M. Cointeraux. La souscription est de 7 liv. 4 sols pour les quatre cahiers.)

Il est indispensable de consulter cet ouvrage avant que d’entreprendre de construire *en pisé*; les succès de ce genre de construction dépendent absolument de l’exactitude avec laquelle on aura suivi les procédés que M. Cointeraux indique.

## VARIÉTÉS.

### PARALLELE de l’homme généreux & de l’homme libéral.

La maison de l’homme libéral annonce la profusion & tout le faste de la magnificence; celle de l’homme généreux annonce une sage abondance & tout le goût d’une élégante simplicité. Le premier souffre le pillage dans sa maison; le second maintient l’ordre dans la sienne. L’homme libéral a vingt va-

lets de trop qu’il entretient avec luxe; l’homme généreux a ceux que son état ou son utilité comporte & les entretient avec décence. La table du premier est couverte des mets les plus recherchés & les plus rares; celle du second en offre de simples, mais apprêtés & choisis avec soin. L’homme libéral joue habituellement un gros jeu avec noblesse; l’homme généreux joue, avec égalité, un jeu toujours médiocre. L’homme libéral a le goût de répandre; l’homme généreux a la passion de donner. L’homme libéral aime l’éclat; l’homme généreux aime le mystère: le premier donne avec gaité; le second donne avec joie; le premier donne avec grace; le second avec délicatesse. L’homme libéral donne par faillies; l’homme généreux par sentiment. L’homme libéral donne avec légèreté; l’homme généreux donne avec choix: le premier fait des largesses à ses valets & des galanteries à ses amis; le second enrichit ses amis & met ses valets à l’abri de l’indigence. L’homme libéral fait des dons; l’homme généreux fait des fortunés; car l’homme libéral ne donne guères que le superflu de son superflu, & l’homme généreux borne, pour donner, & son besoin & son nécessaire.

Pour terminer ce parallèle, concluons que l’homme éminemment généreux est l’homme dont les actions sont rehaussées par les vues qui les inspirent & les sentimens qui les accompagnent. Son esprit, au niveau de son ame, lui revele tous les moyens, tous les secrets de faire des heureux, toutes les manières, toutes les formes de servir & d’obliger, sans blesser l’amour-propre. L’homme éminemment généreux, l’est ou le ferait dans tous les états, toutes les situations, toutes les circonstances: il a toutes les générosités, celle même de recevoir; la plus courageuse de toutes & par conséquent la plus rare.

## ÉVÉNEMENT.

Le 19 de ce mois, vers les onze heures du matin, on ressentit à Lausanne, & sur-tout dans la partie haute de cette ville, deux légers secousses de tremblement de terre.

## MORTS.

Louise Catherine Vanner, fille mineure.  
Rose Sophie Neuschwander, femme de Sr. Jacob Thuillan, de Lausanne, âgée de 48 ans.  
Claude Louis Jordan, de Lutry, âgé de 52 ans.  
Abram Isaac Calame, fils mineur.

ERRATA. Dernière Feuille, page première, ligne douzième, avec une fortune beaucoup plus inférieure, lisez de beaucoup inférieure.

# JOURNAL DE LAUSANNE.

2 OCTOBRE 1790.

Le SOLEIL se leve à 6 heures 17 minutes, & se couche à 5 heures 43 minutes.

La LUNE se leve à 4 heures 57 minutes du soir.

*Observations Météorologiques.*

Dates.	THERMOMETRE.			BAROMETRE.		
	7 heure. du mat.	2 h. après midi.	9 heure. du soir.	7 heure. du mat.	2 h. après midi.	9 heure. du soir.
22 Sept.	+ 7. 5.	o +17. 6.	o +13. 8.	o 26. p. 7. lig. 9	26. p. 7. lig. 8	26. p. 7. lig. 7
23 . . .	+11. 8.	o +15. 3.	o +12. 1.	o 26. 6.	3 26. 6.	5 26. 8.
24 . . .	+10. 7.	o +15. 6.	o +10. 7.	o 26. 9.	3 26. 10.	1 26. 11.
25 . . .	+ 8. 3.	o +16. 0.	o + 9. 6.	o 26. 10.	o 26. 10.	o 26. 9.
26 . . .	+ 7. 1.	o +16. 2.	o + 9. 7.	o 26. 9.	3 26. 9.	2 26. 9.
27 . . .	+ 8. 2.	o +18. 4.	o +13. 1.	o 26. 8.	3 26. 8.	1 26. 7.
28 . . .	+11. 7.	o +18. 2.	o +13. 1.	o 26. 7.	o 26. 6.	3 26. 7.

## BELLES-LETTRES.

*ABRÉGÉ des Transactions Philosophiques de la Société Royale de Londres, ouvrage traduit de l'Anglais par M. GIBELIN, Docteur en Médecine, &c. Tome I & II, in-8°. BOTANIQUE, On y a joint l'Agriculture, le Jardinage & l'Economie rurale. A Paris chez Buisson, & à Lausanne chez les principaux Libraires.*

Ces deux volumes, par le nombre des articles instructifs & curieux qu'ils renferment, doivent être regardés comme une nouvelle richesse pour la Littérature Française. Les travaux de cette Société célèbre sont connus, ainsi que leurs succès, ainsi que la confiance qu'ils appellent & qu'ils méritent à tant de titres. Nous pouvons donc nous dispenser de faire l'éloge de ces Mémoires & d'en recommander la lecture aux personnes qui se livrent à l'étude de la Botanique & des diverses branches de l'économie rurale.

Dans différentes lettres de M. Miller, fils du feu Jardinier-Botaniste de ce nom, insérées dans cet ouvrage, on lit des particularités sur l'île de Sumatra & ses habitans. Nous en allons citer quelques traits.

“La contrée qui se nomme Caria, est habitée par des Battas, peuple nombreux & cannibale, mais très-hospitalier”.

“La polygamie est permise chez eux. Un homme peut acheter autant d'épouses qu'il lui plaît, mais rarement ils en ont plus de huit. Ils n'ont aucune cérémonie de mariage. Lorsque le marché convient au pere, l'homme tue un buffle ou un cheval; il invite à ce repas autant de personnes qu'il le peut; il s'y assied & y mange avec la femme qu'il a acquise, devant toute la compagnie, & dès-lors on les regarde comme mariés. Si, dans la suite, le mari veut se séparer de sa femme, il la renvoie à ses parens avec ses colifichets; mais ils gardent la femme qu'il leur en a payée. Si la femme se dégoûte de son mari, il faut que ses parens rendent au mari le double du prix qu'il en avait donné”.

“Un homme surpris en adultère, est puni de mort, & son corps est mangé par la partie qui est offensée, qui en régale ses amis. La femme devient l'esclave de son mari, & on lui coupe les cheveux en signe d'infamie. Le vol public est aussi puni de mort, & le corps mangé. Un mari vit avec toutes ses femmes dans la même maison, & les naissances n'ont point de cloisons; mais chaque femme a sa place séparée à côté du feu. Les filles portent six ou huit grands cercles de gros fil de laiton autour du col, & un grand nombre d'anneaux d'étain à leurs oreilles; mais tous ces ornemens sont laissés de côté lorsqu'elles se marient.”

“Ils appellent *Radja* un homme fibre, propriétaire. Il n’y en a quelquefois qu’un, mais quelquefois aussi il y en a plusieurs, dans un *compong*, ou village. Quand l’un de ces *Radjas* meurt, ils gardent son corps trois mois & au-delà. Leur maniere de conserver les corps est, de les mettre dans un cercueil bien calfaté & enduit de dommar, espece de résine. Ils le placent dans la partie supérieure de la maison, & adaptent à un fond, qui est percé à dessein, une tige de bambou qui traverse toute la maison, & s’enfonce trois ou quatre pieds dans la terre. Cette perche creuse sert à donner issue à toute humidité putride provenant du cadavre, sans occasionner la moindre odeur.... Chaque *Radja* des environs, jusqu’à une distance considérable, amène un buffle & le tue sur le tombeau du défunt, quelquefois même une année après son enterrement. Nous avons assisté, dit M. *Miller*, à la cérémonie de l’immolation du cent & sixieme buffle sur la tombe d’un *Radja*”.

## V A R I É T É S.

### AUX AUTEURS DU JOURNAL.

Neuchâtel, 18 Sept. 1790.

#### MESSIEURS,

Depuis quelques jours nous agitions, dans notre société, la question suivante : & à laquelle nous vous prions de vouloir bien répondre par la voie de votre Journal : *Les enfans, en venant au monde, sont-ils portés par un mouvement naturel, à chercher le sein de leur mère ? & à y porter la bouche ?* Nous avons l’honneur d’être, &c.

*Réponse des Rédacteurs.* Nous croyons ne pouvoir mieux faire que de transcrire ici, pour servir de réponse à la question précédente, le morceau suivant d’un ouvrage qui mérite de la confiance. Il est de Madame le *Rehours*, que l’expérience, une judiciaire exercée & des connoissances au-dessus de celles qui sont communes aux personnes de son sexe, ont mis en état d’instruire les femmes qui veulent s’acquitter du devoir de mère. “Presqu’assisté”, dit-elle, *que les enfans sont nés, avant qu’ils s’endorment, & toutes les fois qu’ils se réveillent, ils cherchent à tetter*. Il faut profiter de cette indication naturelle pour leur donner le sein, fût-ce même pendant la nuit, &c.

**AVIS aux Mères de famille qui nourrissent leurs enfans.**

Il y a quelques enfans qui naissent avec des lèvres si étroites dans leur partie supérieure, que très-peu de chose les bouche entièrement, & ces en-

fans qui sont très-souvent forcés, par cette cause seule, d’abandonner le sein à tout moment pour pouvoir respirer, ont presque toujours la bouche plus ou moins ouverte, soit qu’ils dorment, soit qu’ils veillent. Lorsqu’on s’aperçoit de ce défaut, on y remédie en se servant d’une plume d’aile de moineau, trempée dans de bonne huile, dont on introduit successivement les barbes dans les deux narines pour les déboucher. On en peut faire autant, & avec le même succès, pour les enfans qui s’enrhument pendant le cours de l’allaitement.

Il naît quelquefois des enfans à terme, à qui il ne manque que l’aptitude pour pouvoir tetter, & qui ne peuvent point y réussir sans secours; il faut alors examiner s’ils n’ont pas la langue trop fortement appliquée & comme collée au palais; en ce cas, il faut l’en détacher, & l’abaissier avec une spatule ou le manche d’une cuiller, ou quelque chose de semblable.

Il y a des enfans qui naissent avec un prolongement contre nature du frein de la langue qui s’oppose à la succion. Dans ce défaut de conformation qu’on nomme *filet*, le haut de la langue est figuré à peu près comme la partie la plus large d’un cœur d’une carte à jouer, & elle ne saurait s’appliquer contre le palais, ni passer le bord des lèvres; son bout, qui est retenu trop bas, est toujours plus ou moins recourbé en dessous, sur-tout lorsque l’enfant crie. Cet état indique de détruire cette espece de bride, puisqu’elle empêche la liberté des mouvemens de la langue. Cette opération est facile, mais quelquefois elle ne doit jamais être faite sans les secours d’une personne de l’art.

Il est dangereux d’adopter des systèmes qui tendraient à régler les enfans, dès leur naissance, pour les heures de tetter. En prenant peu de lait à chaque fois, mais en en prenant souvent, leur estomac est moins fatigué que lorsqu’ils en prennent rarement & trop à la fois. Quand ils ont quelques mois, ils s’accoutument tout naturellement à tetter moins souvent; & il n’est pas si incommode qu’on se l’imagine de donner à tetter la nuit. Tout est habitude, on se rendort facilement après, & l’on dort d’un meilleur sommeil. Lorsqu’on dit aux femmes que de donner à tetter la nuit les échauffe, on les trompe; je soutiens, au contraire, que le lait qui passe pendant la nuit dans leur sein, est capable de les agiter, de les échauffer, & qu’il est d’une mauvaise qualité pour les enfans.

Pour que la femme ne se fatigue pas, lorsqu’elle donne à tetter, il faut se coucher de son long, avoir les reins & la tête un peu soutenus, se tourner sur le côté, & passer un bras sous le coude de l’enfant. Lorsque la mère trouve une attitude commode, il est bon de garder un peu de temps l’enfant auprès d’elle & sur son sein, afin qu’il se mette bien



C'était, en effet, *Pierre* lui-même qui, sous le déguisement d'un esclave, avait eu la hardiesse de se rendre à l'assemblée où l'on avait conjuré sa perte. Il avait vu le trouble d'*Osakoi*, & en avait été touché. Il prit avec lui les mesures nécessaires, & le lendemain, au moment où les assassins allaient prononcer un serment, la garde de l'Empereur vint fondre sur eux. Lé supplice suivit le crime; dès le jour même ils furent livrés aux bourreaux.

*Osakoi* ne connut point de degrés pour arriver à la fortune: il ne vit bientôt entre l'Empereur & lui que le seul Prince *Mensikoff*, que le sort avait tiré de la boue pour l'élever au faite des grandeurs.

C'est ainsi que *Pierre le Grand* vint à bout de découvrir plusieurs complots formés contre lui; & le peuple qui le craignait autant qu'il le respectait, disait souvent: *Soyons honnêtes gens, l'Empereur nous écoute.*

## HISTOIRE NATURELLE.

OBSERVATIONS sur un fruit de Melon d'une forme extraordinaire, par M. DEVELAY.

Le melon (*cucumis melo*, Linnæi) est une plante androgyne, c'est-à-dire qu'il a sur un même pied des fleurs mâles & des fleurs femelles.

Le calice de la fleur mâle est un peu renflé vers le bas, & porte immédiatement sur le réceptacle. Celle-femelle, elle se détache du péduncule & tombe.

Quant à la fleur femelle, on y aperçoit le fruit avant même qu'elle soit ouverte. Il la supporte d'un côté & tient de l'autre au péduncule.

La figure de ce fruit varie; mais qu'il fut ovale, ou rond, piriforme, &c. c'était toujours à son extrémité que j'avais vu la fleur, lorsque me promenant, au mois d'Août, dans un jardin, j'aperçus sur une de ces plantes un jeune fruit, dont la moitié, la plus éloignée de la tige, était enveloppée de la corolle, qui l'étranglait dans toute l'étendue de son équateur, comme aurait pu le faire un melon qui eût gêné son accroissement. Il paraissait être provenu d'une fleur mâle dont le renflement du calice avait beaucoup grossi.

J'ouvris, je détachai la corolle & je vis les deux sexes. Le melon ainsi mis à nud, ne ressemblait pas mal au fruit du chêne. J'eus soin de le faire peindre.

J'en trouvai d'autres tout semblables que je laissai sur la plante, désirant les voir mûrir, pouvoir recueillir leur graine, & faire l'épreuve de leur fécondité; mais les pluies qui ont perdu beaucoup de melons ordinaires, n'ont pas épargné ceux-là.

Ainsi donc, on pourrait établir, comme vérité démontrée, que tout melon de la forme décrite, & dans l'étranglement duquel on voit les restes de

la corolle, l'écorce étant là comme interrompue, est issu d'une fleur hermaphrodite.

Mais l'inverse de cette proposition n'est pas vraie; c'est ce que m'ont encore appris mes observations.

## ÉCONOMIE.

M. *Thouin*, Jardinier en chef du Roi de France, conseille beaucoup, dans les Mémoires d'Agriculture de la Société Royale, &c. de faire usage, pour les prairies artificielles, d'une espèce de fourrage, appelé le Melilot blanc de Sibérie. Il en fait une description très-détaillée, & nous apprend qu'il en donna de la graine à M. de *Maksherb*, pour faire un essai en grand. Elle fut semée en différentes espèces de terrains, & réussit le mieux dans un sol léger & fort humide. Ses tiges s'élevèrent à plus de huit pieds, & donnerent beaucoup de semences. Les bestiaux en mangerent avec avidité, sur-tout en vert. L'auteur seme, depuis long-tems, cette plante dans une terre meuble, mais sèche, & elle s'élève à plus de six pieds. On la fauche quatre fois par an, & après la quatrième elle doit être mangée en vert.

### Avantages qu'on peut recueillir du GENET.

Jeune, on le coupe pour servir de litière; grand & sec, il sert de chauffage. On prend la graine en infusion au lieu de café. Cet arbruste utile, mais dédaigné, est encore propre à divers usages. Ses tiges nous offrent du fil dans leur écorce, des liens pour la vigne & les espaliers, & de la nourriture pour les bestiaux. Les moutons & les chevres les broutent l'hiver, ainsi que les gouffes, & ils sont avides de leurs fleurs. Ces dernières entrent dans nos aliments: en Guienne, le peuple les mange en salade; elles servent encore à l'art du peintre. Dans les Pays-Bas, en Allemagne, &c. on confit, dans le vinaigre, les boutons, qu'on mange en guise de capres.

On aime à se représenter un arbruste aussi utile, cachant la nudité désagréable de nos côtes arides les plus arides, prévenant, par l'entrelacement de ses racines, la perte de la terre végétale, & payant, avec usure, les soins que lui prodiguera l'industriel cultivateur.

Le mot du Logogriphe, inféré dans la dernière Feuille, est *Fleur*.

Imitation de ce mot de *PETRONE*,  
*Ultimum hoc gaudium fati properantibus rape.*

A la mort, qui s'avance, arrachons ce plaisir,  
Hélas! c'est le dernier que nous pourrions saisir.

J. A.

JOURNAL DE LAUSANNE.

9 OCTOBRE 1790.

Le SOLEIL se leve à 6 heures 28 minutes, & se couche à 5 heures 31 minutes.  
La LUNE se leve à 7 heures 28 minutes du soir.

*Observations Météorologiques.*

Dates.	THERMOMETRE.			BAROMETRE.		
	7 heure. du mat.	2 h. après midi.	9 heure. du soir.	7 heure. du mat.	2 h. après midi.	9 heure. du soir.
29 Sept.	+ 8 7.	o +17 4.	o + 8. 3.	26. p. 7. lig. I	26. p. 7. lig. I	26. p. 6. lig. 5
30 . . .	+ 8 5.	o +17 0.	o + 9. 7.	26. 7. 3	26. 7. 0	26. 6. II
1 Octob.	+ 9. 3.	o +16 8.	o +12. 0.	26. 6. 10	26. 7. 0	26. 7. I
2 . . .	+ 9. 9.	o +17 3.	o +14. 8.	26. 7. 0	26. 6. II	26. 6. 10
3 . . .	+12. 9.	o +17 0.	o +12. 6.	26. 6. 3	26. 5. 0	26. 4. 7
4 . . .	+11. 3.	o +17 6.	o +13. 8.	26. 6. I	26. 6. 3	26. 7. 7
5 . . .	+11. 8.	o +17 7.	o +16. 7.	26. 7. I	26. 7. I	26. 7. 7

BELLES-LETTRES.

LES DEUX FRERES.—Fable de SAADI.

\*UN homme pauvre avait deux fils,  
Il mourut. L'ainé quitte aussitôt sa province;  
Il parut à la Cour; il s'y fit des amis;  
Il eut des charges près du Prince.  
Le cadet cultiva l'héritage très-mince  
Que leur laissa le pere, & vécut sans soucis.  
Un jour l'ainé lui dit: pourquoi ne pas me suivre,  
Ne pas faire ta cour? Avec les biens que j'ai,  
Tu ne serais pas obligé  
De travailler ainsi pour vivre.  
Le cadet répondit: pourquoi  
Ne pas t'accoutumer aux peines que je brave?  
Si tu travaillais comme moi,  
Tu serais exempt d'être esclave.

VARIÉTÉS.

PROSPECTUS d'un Jubilé pour l'an 1791. Traduit de l'Allemand. Se trouve à Lausanne au Café Littéraire.)

EXTRAIT.

« La Jeunesse de Berne se propose de célébrer,

l'année prochaine, le sixième siècle de la fondation de cette ville; le projet qu'elle a présenté, a reçu l'approbation du Gouvernement. Le premier jour sera destiné à une cérémonie religieuse, où les Magistrats, réunis aux Citoyens, rendront à l'Eternel des actions de grâces de tous les bienfaits qu'il a daigné répandre sur ce pays ».

« On a tiré de nos Annales les principaux évènements de l'histoire de Berne, & on a taché de les retracer dans quelques scènes militaires, où le costume qui fut propre aux différentes époques viendra au secours de l'illusion qu'elles doivent produire ». . . . . La célébration de cette fête nationale est fixée au 18 Août. A ce jour les différens Corps se rassembleront à la pointe du jour vers la porte d'Arberg, à la place qui leur sera assignée, & s'y rangeront en ordre de bataille: les premiers Corps, comme étant les plus éloignés, défilèrent devant les autres, & chaque compagnie suivra dans son rang. La marche commencera à la porte d'en haut, & traversera la ville pour se rendre au Kilchenfeld ».

« En sortant, on marchera à rangs fermés, les chevaliers sans cotte de maille, la marche sans les différens embellissemens, comme chars de triomphe, bannières & prisonniers, qui ne paraîtront qu'au retour, lequel sera exécuté avec tout l'appareil militaire dont il sera susceptible ».

“ Pour faire participer , en quelque maniere , tous les âges à cette fête , & leur inspirer à tous l'attachement à leur patrie , on a proposé , d'après l'ancien rite , de convoquer la jeunesse de sept à treize ans , & de la conduire au-devant de l'armée , lors de son retour , jusqu'aux portes de la ville , où , après l'avoir reçue , elle se partagera en deux files pour se joindre ensuite au Corps de cadets ”.

“ La direction des préparatifs de cette fête & les soins qu'exige son exécution , ont été remis à une commission choisie par l'Etat extérieur , à laquelle ont été joints les Chefs des différens Corps , sous les auspices d'une protection supérieure ”.

“ Ceux qui ont l'intention de prendre part à ce Jubilé , sont priés de s'adresser chez les Chefs des différens Corps dans lesquels ils voudront se faire inscrire ; celui des Bourguignons portera les bannières des villes de ce pays ; son nombre n'est point déterminé ; les Chefs sont MM. de Tavel & de Melune..... ”.

On trouve dans la petite brochure que nous annonçons plusieurs détails relatifs à ce projet de solennité , lesquels ne peuvent être que très-intéressans , & que l'espace où notre Feuille est circonscrite , ne nous a permis de transcrire ici.

### RÉFLEXIONS sur les Femmes.

J'aime les femmes , je recherche leur société avec empressement ; je trouve qu'elles sont faites pour charmer l'existence de tous les êtres bons & sensibles ; que si certains défauts se font remarquer en elles , ils sont d'autant moins à blâmer , que la manière dont la plupart des hommes se comportent à leur égard , les nécessitent , en quelque façon , plutôt à les laisser accroître qu'à faire des efforts pour s'en corriger.

Si l'en fallait , en général , aux femmes que des qualités aimables pour plaire , elles le désirent trop vivement pour qu'on puisse douter de leur facilité à les acquiescer ; ajoutons à ce puissant motif , qu'elles ne feraient que suivre le penchant qui leur est le plus naturel. D'où l'on voit que si les femmes ne sont pas telles qu'elles devraient être , c'est particulièrement aux hommes qu'il faut l'imputer ; ils méritent d'autant plus ce reproche qu'ils n'ont point pour elles , dans leurs propos , les ménagemens convenables , sont même assez injustes pour ne pas distinguer leurs défauts réels , d'avec ceux qui ne sont qu'apparens. Si , par exemple , ils réfléchissent sérieusement sur les motifs qui déterminent les femmes à n'avoir entr'elles aucune indulgence , soit pour leurs défauts , soit pour les faiblesses & les écarts dont elles sont susceptibles , loin de les accu-

ser d'être jalouses , médisantes , ils ne verraient au contraire , dans leur manière d'agir , qu'une preuve sensible & continuelle du désir qu'elles ont de maintenir les mœurs & le bon ordre dans la Société.

Il semble , en effet , au premier coup d'œil , que rien n'est plus propre à faire soupçonner qu'elles ont un penchant naturel à la médisance , à la jalousie , même à la malignité , en voyant la manière dont elles se traitent réciproquement ; & il faut convenir que celui qui les jugerait , comme elles ne craignent pas de se juger elles-mêmes , ne pourrait qu'être contrit & vivement affecté des idées qui en feraient la conséquence. Mais si les premières réflexions leur sont défavorables , il n'en est pas ainsi des autres qui démontrent clairement , qu'en agissant comme elles agissent , leur principal but est , qu'on ne puisse douter du cas qu'elles font des mœurs & de la véhémence de leurs desirs pour conserver à l'amour conjugal toute sa force , & toute sa pureté ; que l'indignation qu'elles éprouvent contre les épouses infidèles , tire sa source de leur vertu & de leur vénération pour le plus sacré des engagements : or peut-on disconvenir qu'un tel but ne soit des plus louables ? La réflexion nous apprendra encore que nos égards pour leurs défauts dont , comme je l'ai déjà dit , nous sommes la principale cause , doivent être proportionnés à l'ignorance dans laquelle on les élève. Si , par une bonne éducation , on leur eut donné le goût de s'occuper de choses utiles , on ne peut mettre en doute qu'elles ne les préférassent à celles dont trop souvent elles s'occupent. Mais les hommes sans éducation , n'ont-ils pas la plupart des défauts qu'on reproche aux femmes ? Et ces défauts n'ont-ils pas une enveloppe qui les rend plus désagréables encore ? Pourquoi donc attribuer particulièrement aux femmes des défauts qui appartiennent en général également à toutes les personnes dont l'éducation a été négligée ? N'est-il pas évident que celles , en qui le besoin de beaucoup parler , se fait vivement sentir , sont obligées , n'ayant rien d'intéressant , ni d'instructif à se dire , ou de s'occuper de choses oiseuses , ou des défauts de leur prochain ; de moissonner même , par fois , dans le champ abondant & toujours intarissable de la calomnie , quand celui de la médisance ne peut leur fournir la récolte nécessaire ?

Si , d'un autre côté , nous examinons les avantages que la Société retire de l'inflexible rigueur de la plupart des femmes contre celles qui se conduisent mal , ou paraissent mal se conduire , nous verrons qu'ils sont très-considérables. Je le demande : où pourrait-on trouver des sentinelles plus actives , plus pénétrantes ; qui connussent mieux la nature des délits qu'elles poursuivent , & les ruses dont elles s'enveloppent ; qui fussent mieux en découvrir

jusqu'aux traces les plus imperceptibles ; qui eussent enfin autant de persévérance , autant d'adresse , de sagacité pour démêler les intrigues les plus mariquées , les plus inextricables ? Il est vrai que parmi ces vigilantes gardiennes des mœurs , il s'en trouve , de tems en tems , qui y portent de vigoureuses atteintes ; mais où n'y a-t-il pas des inconvéniens ? Voyez le soldat , il est sans merci pour celui qui porte la main sur le dépôt qu'on a mis en sa garde , tandis que , quelquefois , il ne peut résister lui-même au désir de s'en emparer. La justice nous oblige donc de convenir que la Société a de très - grandes obligations à toutes les femmes qui exercent sur leur sexe , avec tant d'intelligence & de sévérité , l'importante fonction de censeur , trop négligée parmi nous ; ajoutons même , qu'il serait très à craindre si , malheureusement , elles venaient à se relâcher sur un objet aussi essentiel , qu'on ne vit bientôt naître les plus grands désordres ; en conséquence , au lieu de les critiquer amplement , ne cessons , au contraire , de louer leur zèle & les vertueux motifs qui les font agir , en leur témoignant notre juste reconnaissance.



D. B.

#### *Suite des AVIS aux Meres de famille.*

Il est , on ne peut pas plus intéressant pour le succès de l'allaitement , que la nourrice & le nourrisson soyent conduits de la maniere la plus simple & la plus conforme aux vues de la nature. Tout ce qui peut inquiéter , étourdir , tracasser , échauffer la mere , doit être évité avec soin. Les visites , l'embarras d'un grand nombre de personnes qui habitent dans sa chambre les premiers jours , ne peuvent que lui être contraires , ainsi que le soin outre de la garantir du froid. C'est une très - mauvaise habitude que celle de fermer les rideaux autour du lit ; on concentre par là les mauvaises odeurs ; on appauvrit l'air qu'elle respire , on lui échauffe la tête. Il faut l'arranger de maniere qu'elle soit toujours au même degré de chaleur sans suer ; le froid arrêterait la transpiration & pourrait causer des engorgemens dans les seins ; les sueurs seraient dissiper les parties les plus délicates des humeurs

La chambre d'une femme en couche est toujours assez chaude , pour qu'il ne soit pas nécessaire de garnir l'accouchée plus que dans un autre tems : on évite par là le passage subit du chaud au froid. Il ne faut pas qu'une femme en couche s'expose à se blesser , en voulant marcher trop tôt ; mais elle peut , sans danger , lorsqu'elle a bien donné à tetter dès le premier jour , se tenir sur une chaise longue dès le cinquieme jour de ses couches , si elle n'a point le sein gonflé , & même plus-tôt en été. Elle

peut changer de linge en même tems , & faire renouveler l'air de sa chambre. Tout cela , étant fait avec précaution , contribue beaucoup à donner promptement des forces & de l'appétit.

La quantité d'alimens doit être réglée sur le besoin qu'elle a de manger. Quoique la femme nourrisse , il ne faut pas qu'elle prenne des alimens uniquement dans la vue de ne pas se laisser épuiser : ce qu'on mange sans appétit , fatigue l'estomac. Il est prudent qu'elle ne fasse point usage de viande pendant les sept ou huit premiers jours , & qu'elle ne boive que de l'eau rougie , qui ne soit ni chauffée , ni traïchie.

S'il arrive quelquefois , ce qui est néanmoins bien rare , que la mere manque de lait , on lui fera manger des lentilles , des fruits bien mûrs , de la laitue , des legumes cuits , des fruits bien mûrs , & qui n'ayent presque point d'acide ; elle pourra boire de la biere , mais elle s'interdira les alimens épicés & salés , les liqueurs , & tout ce qui est échauffant ; elle se couchera de bonne heure & se lèvera matin ; elle évitera les appartemens trop chauds ; elle fera un exercice modéré , & se tiendra au grand air le plus souvent qu'elle pourra. Il est à remarquer que la quantité du lait n'est pas le principal objet qu'il faut envisager , c'est la qualité ; & il arrive souvent qu'une femme paraît ne pas avoir du lait dans les seins , & que , malgré cela , l'enfant profite à merveille.

*Il n'est point vrai que le sein se déforme en donnant à tetter ;* ce qui le fane , & qu'il est prudent d'éviter , c'est de mettre des topiques dessus en sevrant , pour détourner le lait. Plus une femme nourrit longtems , plus elle a de facilité à sevrer. Elle doit choisir pour cela l'été ; le lait s'évacue plus aisément alors. Il faut s'y préparer un mois d'avance , en donnant moins souvent à tetter , jusqu'à ce que l'enfant soit à deux fois par jour. Lorsque la femme veut cesser tout à fait , elle se garnira le sein , elle fera beaucoup d'exercice , elle évitera l'humidité , elle mangera un peu moins , elle boira de l'eau de chiendent , elle prendra quelques lavemens & se purgera quelques jours après.

Il est beaucoup de femmes qui sont dans l'opinion que les enfans n'ont pas de chaleur ; & , pour qu'ils n'ayent pas froid , elles les étouffent dans les vêtements , elles les font suer , elles les privent d'air pendant les premieres semaines de leur naissance , ensuite toutes les fois qu'il fait du vent , ou un peu froid , & pendant tout l'hiver ; enforte qu'ils passent les trois quarts de l'année enfermés , étouffés dans leurs hardes & dans leurs lits. Dès qu'un enfant , soigné de cette maniere , prend l'air , ou qu'on lui ôte la moindre chose de ce qui le garnit , il s'enrhume ou il a des coliques ; de là l'on conclut qu'il faut le renfermer & le regarnir , de même lorsqu'il

fait chaud. En effet, on y est obligé, lorsqu'on l'a accoutumé à ce genre de vie; on ne s'aperçoit pas que c'est la manière dont on l'a accoutumé qui le rend frileux. On continue, & l'on empêche par là les progrès de ses forces, au point qu'il reste délicat toute sa vie.

( La suite dans une Feuille prochaine. )

## ÉCONOMIE.

AUX AUTEURS DU JOURNAL.

Aux Utins, 1 Octobre 1790.

MESSIEURS,

J'ai eu l'honneur de vous écrire, il y a quelques mois, pour vous prier d'insérer dans une de vos Feuilles un article sur le froment de printemps, dit *Mottet*.

Aujourd'hui que j'ai récolté & battu celui que j'avois semé, je crois devoir revenir sur le même sujet; cela pouvant être utile, pour encourager ceux qui, en agriculture, ne veulent agir que d'après l'expérience d'autrui.

Je regarde ce froment comme très-précieux dans ce pays, où l'on ne peut pas toujours bien semer en automne. Le sac de ce froment, mesure de Morges, pèse communément de deux cents seize à deux cents vingt livres, de seize onces; il donne du pain & fort beau & fort bon.

Il y a six ans que j'en sème, & toujours avec le même succès. Cette année, j'en ai semé six quarterons dans un bon terrain, où il y avait eu l'année précédente des pommes de terre, & je n'y ai point mis de fumier: les six quarterons m'ont rendu cent quatre-vingt quatre gerbes simples, & soixante un quarterons; ce qui fait trois gerbes pour le quarteron, & de produit le dix pour un.

Dans un autre champ, bonne terre, quoique inférieure à l'autre, & que j'ai fumée, semé douze quarterons; produit deux cents quarante quatre gerbes; quarterons, cent dix-neuf; ce qui fait deux gerbes & un vingtième pour le quarteron, & de produit le dix pour un.

Enfin, dans un autre champ, au-dessus d'un coteau de vigne & au pied du mont, terre forte, maigre, qui avait eu, l'année précédente, du bled noir, & qui aurait dû être en repos, fumé légèrement, semé sept quarterons, produit quatre-vingt dix gerbes; quarterons, trente-neuf, ce qui fait environ deux gerbes & un tiers pour le quarteron, & de produit cinq quarterons & demi pour un.

Comme je regarde la culture de ce froment comme très-avantageuse au pays, vous pouvez, Messieurs,

me faire connaître, parce que je me ferai un plaisir de donner tous les éclaircissemens que l'on pourra désirer à ce sujet.

J'ai l'honneur d'être, &c.

DE LA HARPE de Yens.

## MÉDECINE.

RECETTE contre l'Epilepsie employée par les Noirs de Madagascar, envoyée à l'isle de Bourbon à M. MELON, & aux Auteurs du Journal de Paris, par M. DE LA ROCHEFOUCAULT.

Faites piler de l'oignon blanc, exprimez-en le jus; faites-en boire tous les matins une tasse à l'épileptique (\*); mais auparavant purgez pendant huit jours.

Nota. Je jure sur mon honneur, m'a écrit mon Ami, que j'ai vu douze épileptiques guéris radicalement par ce remède, quelques-uns dans quinze jours.

## LIVRES.

On trouve chez A. Tarin, Imprimeur à Laufanne: *Romance, au sujet de la mésaventure de trois cédant Nobles Dames, dans l'illustre ville de Dôle, par M. le Comte de LALLY-TOLLENDAL*, 3 sols.

*Mes doux instans, poésies*, 4 sols.

*Essai sur une nouvelle Agriculture, où l'on démontre l'inutilité de laisser reposer les terres, & où l'on fournit les moyens de les ensemercer constamment*, 6 sols.

*Annonces des Mariages qui se publient actuellement dans nos Eglises.*

Jean Jaques, fils de feu Pierre Colomb, de Moudon, & Jeanne, fille de feu J. Pierre Badan, veuve de J. David Delut, de Jouxteus.

## MORTS.

Marie Epaulé, femme de Jean François Panchaud, de Pully le grand, âgée de 67 ans.

(\*) Note des Rédacteurs de ce Journal. Il nous paraît très-prudent de ne point commencer l'usage de ce remède par une dose aussi forte que celle qu'exige la vigoureuse constitution des Noirs. Peut-être obtiendrait-on les mêmes succès d'une demi-dose, ou moins, pour des malades d'une constitution plus faible.

# JOURNAL DE LAUSANNE.

16 OCTOBRE 1790.

Le SOLEIL se leve à 6 heures 41 minutes, & se couche à 5 heures 19 minutes.  
La LUNE se leve à 2 heures 6 minutes du soir.

*Observations Météorologiques.*

Dates.	THERMOMETRE.			BAROMETRE.								
	7 heur. du mat.	2 h. après midi.	9 heur. du soir.	7 heur. du mat.	2 h. après midi.	9 heur. du soir.	26. p.	7. lig.	26. p.	7. lig.	26. p.	7. lig.
6 Octob.	12 1.	o 16 8.	o 15. 0.	26. p.	7. lig.	3	26. p.	7. lig.	o	26. p.	7. lig.	1
7. . .	13. 0.	o 17. 3.	o 14. 2.	26.	8.	1	26.	9.	o	26.	9.	9
8. . .	13. 2.	o 10. 9.	o 13. 4.	26.	10.	o	26.	7.	1	26.	6.	1
9. . .	11. 5.	o 12. 4.	o 7. 3.	26.	5.	3	26.	6.	1	26.	7.	o
10. . .	4. 2.	o 10. 2.	o 5. 2.	26.	8.	1	26.	9.	o	26.	8.	o
11. . .	4. 6.	o 13. 1.	o 1. 6.	26.	7.	8	26.	8.	1	26.	9.	1
12. . .	6. 2.	o 9. 2.	o 8. 1.	26.	10.	1	26.	11.	o	26.	10.	1

## BELLES-LETTRES.

*RELATION de quatre Voyages dans le Pays des Hottentots & dans la Caffrie, pendant les années 1777, 1778 & 1779, par GUILLAUME PATERSON, Paris 1790, & se trouve à Lausanne chez M. Luquiens, Libraire.*

Chacune de ces Relations est plutôt un Journal qu'un Voyage proprement dit: il y a trop & pas assez de détails; il y en a trop de ceux qui sont insignificatifs, inutiles, & pas assez de ceux qui peuvent instruire. "Aussi, dit le Traducteur, le Public peut être assuré qu'on ne lui présente ici que des faits. Tout a été écrit sur les lieux, sans qu'on y ait fait depuis aucune addition, ou que l'on ait cherché à donner plus d'élégance au style: on s'est contenté d'être scrupuleusement exact". C'est un assez triste mérite que celui de l'exactitude à marquer les campemens dans une contrée sauvage, à dire quelle rivière on a traversé, quelles montagnes on a gravi, sous quel arbre on a couché, dans quel désert on a placé sa tente: la Géographie a peu à recueillir d'un Voyage dans des lieux comme ceux-là, parce qu'elle n'y a pas de points d'appui, pour ainsi dire: le tout pourra se réduire à une description générale, quand on le connaîtra tout entier.

On aurait dû mettre une Carte à la tête de ces Voyages; elle aurait animé, pour ainsi dire, ces relations: sans elle, on ne voit que des mots sur la route; par elle, on verrait la situation générale & relative des choses & des objets; l'œil aide à l'intelligence, & l'intelligence peut produire une forte d'intérêt.

Les deux premiers Voyages se font dans le même pays qu'ont parcouru MM. *Sparmann & Vaillant*: on y trouve peu de choses à ajouter à ce qu'en ont dit ces deux Voyageurs. Voici cependant quelques détails sur les productions, quelques notes qui peuvent faire plaisir.—Le troisième est dans le pays des Caffres: les détails qu'il en fournit, confirme l'opinion avantageuse que M. *Vaillant* nous donne du pays & de ses habitans. De belles & vastes forêts, des montagnes couvertes d'arbrisseaux toujours verts, des perspectives riantes, des plaines fertiles, coupées par des ruisseaux, des rivières, habitées par une multitude d'animaux, des buffles, des éléphants, & où paissent les animaux domestiques des habitans; telle est l'idée générale qu'on nous en trace; le Botaniste, le Zoologiste, y formeraient des nombreuses collections de plantes & d'animaux.

Voici la description que l'Auteur nous donne d'un village des Caffres. "Il était composé d'environ cinquante maisons, & situé sur les bords d'une rivière

agréable. Il appartient à un Chef, & contient environ 300 habitans, tous sont ses domestiques ou ses soldats; il était le propriétaire des nombreux troupeaux qu'on y voyait rassemblés; lui & les siens se nourrissent du lait de ses vaches & de gibier; car il ne leur est permis de tuer aucun de leurs bestiaux. Les hommes traient les vaches, & les femmes prennent soin du jardin & de la culture des terres à bled. Dès qu'on approche de leurs villages, ils viennent vous offrir du lait, & un jeune taureau gras”.

L'Auteur aurait dû nous dire pourquoi ce don d'un taureau, puisqu'il ne leur est point permis de tuer leur bétail. L'offrent-ils au visitant pour en augmenter son troupeau? Est-ce pour le manger? Mais comme ils n'avaient point vu encore d'Européens, comment connaissent-ils qu'ils se nourrissent de leurs bestiaux? Et s'ils le connaissent par les Hottentots leurs ennemis constants, comment le motif religieux ou politique qui leur défend de tuer les bestiaux, leur permet-il d'en faire présent à ceux qui les tuent?

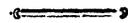
Notre Voyageur visita un Chef supérieur. Son habitation est située sur une rivière, *Bechacum*, ou rivière de lait: toutes leurs maisons sont dans une situation pareille; mais il n'y a ni terres à bled, ni jardins dans leur voisinage. Ce Chef avait cent vaches qui fournissaient toute sa maison du lait nécessaire. Il était toujours accompagné de vingt-deux domestiques. “A notre arrivée, il parut fort inquiet, & se tint, près d'une heure, à une grande distance. Un certain nombre de Caffres allait à sa rencontre & l'accompagna jusques chez lui. Il nous envoya un de ses domestiques pour nous inviter à nous rendre près de sa personne. La première chose que je lui présentai fut quelques grains de verre, qu'il accepta sans façon. Je lui offris ensuite du tabac, mais il préféra le sien qui était beaucoup plus léger. Il m'offrit un troupeau de taureaux gras; je refusai de le prendre; ce qui parut l'offenser. Il me répéta plusieurs fois: que pensez-vous de notre pays? Après quelques paroles de part & d'autre, j'en acceptai un seulement, que nous tuâmes aussitôt d'un coup de fusil. Rien ne peut égaler la surprise des spectateurs au nombre de six cents, dont aucun n'avoit, peut-être, ni vu, ni entendu parler de fusil. Nous fûmes apprêter ce taureau, dont je trouvai la chair infiniment meilleure que celle du bœuf des environs du Cap de Bonne-Espérance. Je distribuai le reste au Roi & à sa suite. Il témoigna encore son mécontentement de ce que je ne voulais rien accepter de plus, & je crus devoir lui demander quelques paniers & deux zagayes, qui sont faites avec une adresse inimitable. Les paniers, faits d'une manière *infiniment* curieuse, sont l'ouvrage des femmes, qui les tissent avec une herbe & si serrée

qu'ils peuvent contenir même des liquides.... Pendant la nuit, nous nous aperçûmes qu'il y avait deux sentinelles placées à la porte de la maison du Chef, & qu'on relevait de deux en deux heures”.

“Le grand palmier est commun dans ce pays: sa moëlle fermentée, aigrie, cuite dans un four, leur sert de pain; ils en font aussi avec le bled, qui leur sert encore à faire une sorte de punch qui les enivre: ils font un fréquent usage d'une plante, nommée *plantain* par les Naturels, & qu'ils trouvent dans les bois & sur le bord des rivières; je crois que c'est l'*henaconia caffraria* de *Tunberg*”.

“Les Caffres sont assez grands, courageux; ils ont la peau noire comme le jais, les dents blanches comme l'ivoire; les deux sexes s'habillent à peu près de même, avec des bandes de cuir de bœuf flexibles comme le drap. Les hommes portent des queues de différens animaux attachées autour de leurs cuisses, des morceaux de cuivre dans leurs cheveux, de grands anneaux d'ivoire à leurs bras. Ils mettent aussi sur leurs têtes des crins de lion & des plumes. Ils sont circoncis, & aiment si fort les chiens qu'ils donnent deux taureaux pour en avoir un: ils pêchent, chassent, dansent tout le jour, sont très-adroits à lancer la zagaye: ils font de petits boucliers avec du cuir de bœuf. Ils donnent aux cornes de leurs animaux la configuration qui leur plaît, les laissent courir en liberté dans les plaines, & les rappellent quand ils le veulent avec une espèce de sifflet”.

Le quatrième Voyage est encore dans le pays des Hottentots; on y trouve quelques détails, plus intéressans que dans les autres, sur les plantes, les animaux, les usages des habitans & l'Aspect du pays. Il est suivi d'un Appendix sur les poisons des regnes animal & végétal.



*PROCÉDURE Criminelle, instruite au Châtelet de Paris, sur la dénonciation des faits arrivés à Versailles dans la journée du 6 Octobre 1789. Imprimée par ordre de l'Assemblée Nationale. Deux grands volumes in-8°. A Paris, & se trouve à Lausanne chez François Lacombe, au Café Littéraire.*

On attendait avec la plus vive impatience le moment où serait imprimée cette Procédure; & cette impatience ne peut être que justifiée par la haute importance de son objet.

Les recherches des auteurs & fauteurs d'attentats aussi atroces que ceux qui se sont commis à Versailles, dans la fatale journée du 6 Octobre 1789, doit, sous divers rapports, intéresser toutes les âmes droites & sensibles, tous les Lecteurs qui sont révoltés du crime & affligés des désordres affreux auxquels peut

se livrer une populace sans frein & mise en mouvement ou par les plus funestes erreurs, ou par de criminelles séductions.

Tous les hommes en place, tous ceux auxquels est confié une partie de l'autorité, si nécessaire à la prospérité du peuple! toutes les personnes, appelées par leur état, à faire respecter cette autorité, sans laquelle l'ordre n'existe plus dans la Société, sans laquelle il n'est plus de garant, ni de protecteur des propriétés particulières, en conséquence plus de bonheur, plus de patrie, plus de sûreté pour chaque individu; toutes les diverses classes de Lecteurs enfin pourront lire cet ouvrage avec fruit, ou du moins avec quelque intérêt.

Les uns y trouveront de quoi satisfaire leur curiosité sur les causes & les ressorts qui ont produit cet horrible bouleversement des choses dans cette journée désastreuse; les autres pourront y puiser de nouvelles lumières en s'exerçant, en cherchant à y démêler la vérité dans les nombreuses Dépositions des témoins, plus ou moins dictées, peut-être, par les passions auxquelles ils se laissent entraîner.

Ces ames corrompues & perverses, ces hommes toujours mécontents de tout, toujours aveuglés sur leurs propres intérêts, toujours les premiers à désirer, à susciter un nouvel état des choses, ces cruels ennemis du bonheur public, pourront même recueillir quelque fruit de cette lecture. Si elle n'est pas de nature à les éclairer, si les faits qu'elle met devant les yeux, ne sont pas propres à les rendre à la Société, en conséquence à rétablir dans leur cœur la paix & le bonheur dont ils l'ont privés, au moins elle peut leur faire craindre de se voir un jour dénoncés à l'autorité publique; &, par cette raison, leur démontrant tout le danger qui les menace, leur commander plus de réflexion avant que de se décider à faire partager aux autres leur mécontentement, qui, presque toujours, est fondé sur des erreurs, ou sur une manière fautive & irréfléchie de voir les choses.

On ne s'attend pas sans doute à ce que nous donnions l'analyse d'un tel ouvrage; il faut le lire, c'est le seul moyen de le connaître.

## V A R I É T É S. AUX AUTEURS DU JOURNAL.

Yverdon, 10 Octobre 1790.

MESSIEURS,

Voulez-vous des anecdotes sur les femmes? Offrez-vous en faire usage dans votre feuille, sans craindre d'offenser ce sexe si irritable & si susceptible? Voyez, réfléchissez..... Croyez-moi, hazardez les deux traits suivans; je vous réponds qu'aucune

femme ne jugera à propos de s'en faire l'application; mais pour se plaire à y reconnaître sa voisine, sa rivale, &c. pour cela je ne vous en réponds pas.

Un Apelles moderne peignait une Beauté passée; il rendait exactement sur la toile les attraits vieillissés & tout le rouge & tout le fard qu'on prétendait transmettre à la postérité. Le pinceau du Peintre était d'une exactitude affomante; les grains de fard mal broyé, mal préparé, paraissaient dans la copie, comme on les apercevait sur l'original. Il en résultait un portrait hideux &, malheureusement, trop fidèle. La nouvelle *Acco* (\*) y jette un coup d'œil; saisie d'effroi, elle s'écrie: *O ciel! quel apprentif a broyé vos couleurs, & où les achetez-vous donc?* — Madame, répond le Peintre, irrité de cette apostrophe, & reprenant ses pinceaux & les couleurs, *elles ont été broyées, elles ont été achetées dans le même magasin où vous vous fournissez des vôtres.*

Une femme de distinction & son fils, franc & loyal militaire, sont présentés à Louis XV. Quel âge avez-vous, Madame, dit le Roi? — J'ai quarante ans, Sire. — Et vous, Monsieur? — J'ai précisément le même âge que ma mère, répond l'Officier....

Si vous avez le courage d'insérer ma lettre dans votre Journal, je vous promets, Messieurs, de vous fournir un grand nombre de traits pareils à ceux que je viens de vous communiquer....

J'ai l'honneur d'être, &c.

F. O.

## AUX AUTEURS DU JOURNAL.

Je vais, Messieurs, vous donner un trait historique qui pourroit trouver place dans votre Journal, comme Variété. Peut-être ne sera-t-il pas connu du plus grand nombre de vos Lecteurs.

Qui a connu un certain *Berenicius*, lequel parut en Hollande l'an 1670? — Personne que je sache. — On crut que c'était un Jésuite ou quelqu'autre Religieux Apostat. — On le crut, mais sur quel fondement? Je n'en fais rien, ni vous peut-être, Messieurs. — Cet homme gagnait sa vie à ramoner des cheminées & à aiguiser des couteaux. Il mourut dans un marais, étouffé par un excès de vin. Ses talens, si l'on en croit quelques Historiens, étaient extraordinaires. Il versifiait avec une telle facilité, qu'il récitait soudain, en assez bons vers, ce qu'on lui disait en prose. On l'a vu traduire du Flamand, en vers Grecs ou Latins, & des Gazettes & des

(\*) Femme Grecque à qui la tête tourna, de douleur, dans sa vieillesse, un jour qu'en se regardant dans son miroir, elle vit très-clairement qu'elle n'était plus belle. Jusqu'alors elle n'avait cessé d'y contempler & d'y adorer sa figure; d'où vint le proverbe Grec: *Il se mira dans ses armes, comme Acco dans son miroir.*

Journeaux, en se tenant debout sur un pied. Les langues mortes, les langues vivantes, le Grec, le Latin, le Français, l'Italien, lui étaient aussi familiers qu'à d'autres leur langue naturelle. Il savait par cœur Horace, Virgile, Homère, Aristophane, plusieurs ouvrages de Cicéron & de l'un & de l'autre Plin, en récitait de longs passages & indiquait le livre & le chapitre. On croit que la *Georgarchoniomachia* est de lui. Quant à moi je n'en fais que ce que m'en a dit le Dictionnaire des Hommes Illustres. (Voyez Berenicus.)

## HISTOIRE NATURELLE.

*REMARQUES faites en 1785 & 1786, par M. DEVELAY, sur le livre intitulé: Histoire abrégée des insectes qui se trouvent aux environs de Paris.*

L'*Histoire abrégée des insectes* est un excellent ouvrage, à la portée même des Dames, & dont l'Auteur est, je crois, le seul qui ait donné, dans notre langue, une méthode de classification pour ces petits animaux.... Objets intéressans, que nous osons quelquefois mépriser; mais que le Créateur plaça bien près de nous dans l'échelle des êtres.

1°. *Geoffroi*, notre Auteur, dit (Tom. I, pag. 7) que le corcelet des insectes répond à la poitrine des grands animaux, qu'il tient à la tête par devant, & par derrière au ventre, par le moyen d'un étranglement souvent fort étroit. Il dit ensuite, (p. 7, 9, 10, 54.) que c'est au corcelet que tiennent les ailes, les fourreaux & les pattes des insectes à étuis durs. Or, je crois qu'il se trompe, si l'on sépare le corcelet d'un de ces insectes, les ailes & les fourreaux resteront attachés au ventre; ils pourront s'ouvrir, se fermer, se mouvoir, sans tomber; quant aux pattes, la première paire se trouvera seule en dessus de l'étranglement, les deux autres paires en dessous.

2°. Dans le tableau des *Coleoptères*, (page 58) *Geoffroi* donne pour caractère du *Bupreste*, outre les antennes filiformes, un appendice considérable à la base des cuisses postérieures. Il est à remarquer que d'autres genres de cet ordre ont les antennes filiformes & un semblable appendice; mais, proportions gardées, elle est moins considérable que chez les *buprestes*.

3°. Dans le même tableau, on trouve pour un des caractères de la *Coccinelle*, les antennes plus courtes que les antennules. J'ai mesuré les unes & les autres, dans plusieurs individus de la *Coccinelle* n°. 3, & les antennes m'ont toujours paru un peu plus longues que les antennules. Voici donc le caractère que je donnerais à cet insecte, & qui le distinguerait suffisamment de la *Tritôme*. Antennes d'

gros articles; plus grosses vers le bout, à peu près longues comme les antennules. Corps hémisphérique.

4°. J'ai trouvé des *Pillulaires* de huit à neuf lignes de longueur, sans stries apparentes, & d'autres beaucoup plus petits manifestement striés. (p. 75, 76, 77.)

5°. J'ai trouvé, vers la fin de Mai, sous un monceau de plantes seches, dans un jardin près de Genève, un joli *bupreste*, que je crois n'être qu'une variété du n°. 19 de *Geoffroi*, (*Carabus crepitans Linnæi*). Il a quatre lignes de long. Sa tête, ses antennes, son corcelet, ses pattes sont d'un rouge brun; ses yeux sont noirs, ainsi que la moitié inférieure du troisième & celle du quatrième article de ses antennes. Le ventre est noirâtre en dessous. Les étuis sont d'un verd foncé, avec des stries. Cet insecte est ailé, & court très-vite. Lorsqu'on le prend, il fait quelquefois entendre un petit bruit, semblable à des éternuements réitérés, & l'on voit en même tems sortir de sa bouche une légère vapeur, (p. 151.)

La Bretonniere, près de Payerne, 9 Octob. 1790.

(La suite dans une Feuille prochaine.)

## CHARADE HELVÉTIQUE.

Mon premier, cher Lecteur, est un commandement....

Tout Suisse, à mon second, doit être inaccessible; Mon tout, au fond, n'est rien.... mais malheureusement

Bien souvent il affecte une ame trop sensible.

## CHARADE FRANÇAISE.

A la jeune, aimable & jolie \*\*\*, âgée de quinze ans.

Tout mon premier ne vaut pas votre cœur;

De mon second conservez la candeur....

Et cherchez dans mon tout une charmante ville,

Un grand nom, un beau fruit, une couleur servile.

*Annonces des Mariages qui se publient actuellement dans nos Eglises.*

Claude François, fils de feu J. Pierre Favrat, de Lausanne & d'Epalinge; & J. Louise Elisabeth, fille de feu J. François Blanc, de Lausanne.

Abraham Isaac Charles Nicolas, fils de feu J. François Blanc, de Lausanne; & J. Marie, fille de feu Moïse Favre, de Lutry & de Villette.

## M O R T S.

Henriette Martin, femme de Jean Pierre Gilleyron, de Ropraz, âgée de 37 ans.

Demoiselle Madeleine Tacheron, veuve du Sieur François Triquet, de Nismes, âgée de 79 ans.

Pierre Henry Helmoïd, fils mineur.

# JOURNAL DE LAUSANNE.

23 OCTOBRE 1790.

Le SOLEIL se leve à 6 heures 52 minutes, & se couche à 5 heures 8 minutes.  
La LUNE se leve à 5 heures 17 minutes du soir.

*Observations Météorologiques.*

Dates.	THERMOMETRE.			BAROMETRE.		
	7 heur. du mat.	2 h. après midi.	9 heur. du soir.	7 heur. du mat.	2 h. après midi.	9 heur. du soir.
13 Octob.	6. 8.	15. 0.	9. 3.	26. p. 10. lig. 1	26. p. 10. lig. 1	26. p. 10. lig. 0
14 . . .	8. 5.	15. 9.	12. 0.	26. 9.	26. 9.	26. 9. 1
15 . . .	8. 2.	15. 7.	11. 4.	26. 9.	26. 10.	26. 11. 9
16 . . .	7. 3.	15. 3.	11. 0.	27. 1.	27. 2.	26. 1. 0
17 . . .	10. 0.	18. 2.	13. 8.	27. 1.	26. 11.	26. 11. 0
18 . . .	11. 3.	18. 3.	14. 0.	26. 10.	26. 11.	26. 10. 1
19 . . .	10. 2.	16. 4.	10. 1.	26. 9.	26. 9.	26. 9. 3

## BELLES-LETTRES.

LE mot de la Charade Helvétique, insérée dans la dernière Feuille, est *Vapeur*; celui de la Charade Française est *Orange*.

On a gravé un médaillon du nouvel Empereur, sans aucune marque de ses dignités. Voici, Messieurs, quatre vers qu'on y a joints.

Pourquoi ne vois-je ici ni couronne, ni trône,  
Rien qui, dans Léopold, m'annonce un Empereur?

— Il n'en a pas besoin: son trône est notre cœur,  
Et ses vertus sont sa couronne.

## VARIÉTÉS.

Je vais me permettre, Messieurs, quelques remarques sur le fragment que vous avez inséré dans votre dernier Journal, portant pour titre: *Réflexions sur les femmes*; parce que j'ai observé que ces Réflexions sont très-peu réfléchies, & que les conséquences qu'on en tire sont absolument fausses.

L'Auteur avance: "que la manière dont les hommes se comportent avec les femmes les nécessite à laisser accroître leurs défauts, plutôt qu'à faire des efforts pour s'en corriger".

Quelle est donc cette conduite étrange qui sert de base au reproche insultant qu'on fait à notre sexe? Est-ce parce que l'on suppose que la plupart des hommes sont faux, trompeurs & rusés; qu'ils savent revêtir mille formes différentes pour séduire les femmes; qu'ils sont légers & volages; qu'ils ne savent pas apprécier les sacrifices qu'on leur fait, & qu'ils en sont peu reconnaissans? Mais en admettant l'existence supposée de tous ces défauts dans l'espèce masculine, on ne peut pas en conclure qu'ils nécessitent chez les femmes l'accroissement des leurs; au contraire, car, si elles ont été trompées une fois, cela leur sert de leçon, & elles ne s'y exposent plus; si elles ont été jouées, elles apprennent à connaître de qui elles doivent se défier; si elles ont trouvé des ingrats, elles se tiendront à l'avenir sur leurs gardes; si l'on n'apprécie pas l'étendue de leurs sacrifices, elles n'en feront plus, &c.... Il ne résulte donc de tout cela, pour elles, qu'une augmentation de défiance, de prudence, de crainte, & un moyen de correction, plutôt qu'une cause d'augmentation en nombre de défauts & de fautes; à moins qu'on ne prétende qu'un écart en amène un autre: mais ce serait alors supposer une dépravation morale infiniment outrageante pour les femmes, qui, à coup sûr, n'existe pas, & qu'on ne prouvera, j'espère, jamais.

C'est donc à tort qu'on nous inculpe aussi gravement, & j'en appelle au Tribunal des femmes, je requiers de leur perspicacité ordinaire une justice qui sera, je n'en doute pas, toute en faveur de notre sexe. Elles conviendront que, si elles ont des défauts réels, ils ne tiennent qu'à elles; que, si elles ne s'en corrigent pas, cela ne dépend que d'elles; que leur relation avec les hommes ne peut, en aucune manière, les faire naître, & encore moins les augmenter. Elles feront plus, & elles avoueront que leur société avec les hommes est le puissant aiguillon pour les pousser vers la perfection.

Si cet Auteur anti-masculin se fut borné à inculper notre sexe, j'aurais peut-être gardé le silence; mais il ne s'en tient pas là, & passant de paradoxe en paradoxe, il s'établit le zélé défenseur de la médisance & de la calomnie féminine, & il dit: " que le peu d'indulgence qu'ont entr'elles les femmes, pour les faiblesses, les défauts, les écarts même dont leurs semblables sont susceptibles, part du désir qu'elles ont de maintenir les mœurs & le bon ordre dans la Société".

Si la médisance n'était pas la compagne inséparable de la calomnie; si elle ne sortait que de la bouche des femmes vertueuses & honnêtes; si elle se portait directement aux oreilles de l'individu qui en est l'objet, elle pourrait, je l'avoue, avoir quelque mérite & devenir peut-être utile: mais qui est-ce qui médit & calomnie? Ce ne sont pas les femmes que je viens de qualifier; celles-là sont toujours indulgentes; elles n'embouchent jamais la trompette publique pour faire parvenir leurs réflexions à celles qui déshonorent leur sexe; ce sont, au contraire, celles sur le compte desquelles il y a le plus à dire, ou bien celles sur lesquelles on ne peut plus rien dire; & la raison en est toute naturelle, elles craignent qu'on ne les entame, &, en parlant mal des autres, elles paraissent prier qu'on les oublie. Telle est, & telle doit être la manière de juger sainement les femmes médisantes. Il me semble les entendre se dire à elles-mêmes, lorsque la conversation languira dans l'assemblée, je la releverai en la faisant tomber sur Madame une telle; je lancerai mon coup de bec; je mettrai les langues en branle, & tandis qu'on s'occupera d'elle, on ne pensera pas à moi.

Voilà, en vérité, une manière bien nouvelle de maintenir les mœurs & le bon ordre dans la Société!

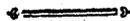
J'ai dit plus haut, que si la médisance publique & sociale parvenait directement aux oreilles de l'individu qui en est l'objet, elle pourrait avoir peut-être son utilité. Je ne donne pas cette idée comme une vérité, tant s'en faut; je ne l'expose que comme un doute, quoique ce soit le seul beau côté que puisse offrir ce vice. En effet, que peut-il en résulter? Si la femme, dont on a exposé publiquement

la conduite, apprend qu'on l'a dévoilée aux yeux de tout le monde, elle se regardera comme déshonorée; elle se bannira de la Société; elle se concentrera dans sa maison; elle mettra plus de mystère dans sa conduite & la rendra impénétrable; elle s'en corrigera d'autant moins que l'artisan de sa faiblesse ou de sa faute deviendra sa seule consolation. Il cherchera, de son côté, à la dédommager du sacrifice de sa réputation; il se privera lui-même d'une Société qui a déshonoré l'objet de sa tendresse: & si, dans la suite, quelqu'une de ces femmes médisantes peut devenir l'objet de ses plaisanteries & de ses sarcasmes, qu'elle se persuade bien qu'elle ne sera pas épargnée; car la vengeance est douce, sur-tout quand il s'agit d'un objet qui nous touche de si près. La médisance ne servira donc qu'à resserrer leurs liens; elle bannira de la Société une femme qui en faisait, peut-être, l'ornement; elle la plongera dans l'abîme plutôt que de l'aider à en sortir, & elle donnera naissance à la vengeance & à tout ce qui en distille.

Que votre Auteur aime les femmes, qu'il s'en fasse gloire, mais que l'amitié qu'il leur porte ne l'aveugle pas assez pour lui faire soutenir la médisance & apologier la calomnie, qui ne font que trop leur appanage. Ces vices ont été & seront toujours le fléau de la Société & la source des haines particulières, qui ne feront que pulluler de plus en plus à cause d'eux.

Que les femmes, dont les intérêts se trouvent plus fréquemment en opposition, & dont la sensibilité est plus vive, résistent donc à la malheureuse tentation de médire; les hommes verront cette modération comme un des caractères les plus tranchants d'une âme honnête & élevée! Qu'elles montrent une tendre compassion pour les femmes malheureuses, & sur-tout pour celles qui doivent leur malheur à la corruption des hommes! Qu'elles se donnent le plaisir, je dirais presque l'orgueil, d'être leur asyle & leurs amies, sans avoir la sottise vanité de paraître telles & de s'en pavaner! Telle est la conduite qu'elles doivent tenir entr'elles.

Pauvres femmes, que je vous plains! votre réputation, ce précieux bijou, dont le plus léger frottement ternit l'éclat, ne dépend donc souvent que du besoin de parler, de la disette de sujets & de la nécessité de faire briller son esprit!



De G...., 15 Octobre 1790.

M E S S I E U R S ,

La haine est souvent préférable à de faux dehors d'amitié. On se défie de l'un, tandis qu'un cœur crédule se laisse séduire par l'autre.

C'est ce qui m'est arrivé en lisant, dans le dernier

Journal, les *Réflexions sur les femmes*. A la première ligne j'ai cru trouver un zèle défenseur de notre Sexe, que la justice portait à disculper nos torts, en faisant ressortir nos bonnes qualités. Mais, tirée de mon erreur par l'Auteur lui-même, où j'espérais rencontrer un bon cœur, je n'ai vu que l'ironie la plus amère. J'ai gémi d'avoir été dupe; ce malheur cependant ne nous arrive que trop souvent, car il est peu de jours que nous ne le soyons d'un sexe qui employe son adresse à nous subjuguier.

Étant obligées d'avoir recours à la ruse pour résister aux hommes, c'est un défaut dont nous leur sommes redevables. L'habitude de vivre avec eux nous donne celle de la fausseté, qui fait partie intégrante de leur caractère. Le désir de ramener un infidèle, de fixer un inconstant, nous rend quelquefois coquettes; celui de les amuser, de leur plaire par les saillies de notre esprit, nous porte à cette *médifance* qu'ils savent si bien nous reprocher, qui cependant leur plaît, pour le moins, autant qu'à nous, & qui s'exercerait entr'eux, si les égards qu'ils se doivent mutuellement, & tout ce qui pourrait en résulter, ne les obligeait à être plus mesurés dans leurs discours.

Vous, qui blâmez la médifance à si juste titre, ne l'encouragez point par votre silence; ne riez jamais du trait d'esprit qui déchire votre prochain; n'applaudissez pas à cette saillie heureuse qui couvre de ridicule ou de honte un être déjà malheureux par ses torts: cherchez plutôt à nous occuper par des conversations aussi utiles qu'intéressantes; travaillez à devenir bons, & le désir de vous plaire nous rendra bientôt meilleures.

Il est certain que les défauts qu'on nous reproche, les vices dont on nous accuse, n'existeraient pas, si les hommes employaient, à nous porter à la vertu, tout l'art qu'ils mettent à nous séduire; & *le cas que nous faisons des Mœurs*, la *véhémence de nos desirs*, pour *conserver à l'amour conjugal toute sa force*, ne recevrait jamais d'atteinte, si des hommes aimables n'avaient recours à la logique la plus séduisante pour nous persuader qu'il faut céder au penchant de son cœur; que le plaisir est un bien réel, & que le mal qu'on ignore n'en est point un.

Hommes faibles! au milieu de votre force, sachez une fois nous donner l'exemple du bien, vous nous verrez le suivre, & marcher avec vous; d'un pas ferme, dans la carrière des vertus: avec quel plaisir ne suivons-nous pas vos traces pour tâcher d'acquiescer des connaissances & des talens! nous les suivrions de même pour conserver cette innocence, cette pureté de mœurs si précieuse.

Mais si la faiblesse du cœur humain s'oppose à cette régénération, sachez au moins nous porter au bien, autant qu'il est en vous, nous plaindre de ne

pouvoir arriver à la perfection, & sur-tout nous respecter jusques dans nos erreurs qui sont votre ouvrage. N'employez jamais l'ironie pour nous corriger. On reçoit avec plaisir les avis d'un ami, on suit ses conseils avec empressement, & l'on repousse avec aigreur le sarcasme qui blesse.

Henriette \*\*\*.

—  
AUX AUTEURS DU JOURNAL.

Yverdon, 18 Octobre 1790.

Oui, Messieurs, j'en conviens, ce *Berenicius*, dont vous parlez dans votre dernier Numéro, était un être extraordinaire, mais *Rutilius Gracchus* ne l'était pas moins dans son genre. Donnez-le à juger à vos Lecteurs, je vous en prie.

*Gracchus* était sorti d'une famille de Rome, noble, mais pauvre; il vivait sur la fin du dixième siècle; il s'appliqua, pendant sa jeunesse, à l'étude, & fit des vers qu'on eut pu comparer à ceux des plus habiles Poètes de son tems. Mais s'il eut les talens des versificateurs, il eut aussi les travers qui se font remarquer dans quelques-uns d'entr'eux. Parmi les divers exemples de folie qu'il donna, on peut distinguer le moyen dont il s'avisa pour saluer en différentes manières les personnes de différente qualité.

Il fit faire trois chapeaux, enchassés l'un dans l'autre; il en ôtait un seulement devant les moins qualifiés, deux à ceux qui l'étaient davantage, & tous les trois aux personnes les plus élevées en dignité. Il crut avoir rendu un si grand service à l'État par cette rare découverte, qu'il osa demander d'être entretenu aux dépens du Public. Il vécut longtems dans cet égarement d'esprit, & mourut malheureux.

J'ai l'honneur d'être, &c.

Y. O.

—  
Suite de l'AVIS aux Mères de famille.

Lorsqu'un enfant vient au monde, il faut le laver; l'eau suffit. Le vin qu'on y mêle ordinairement est inutile; un peu de savon mêlé dans l'eau est reconnu pour ce qu'on peut y mettre de mieux. On peut dégorger l'eau dont on se sert dans cette opération; mais il faut bien prendre garde de la chauffer.

Lorsqu'on couche l'enfant, il faut se servir de coussins garnis de paille d'avoine bien sèche, ne point mettre de plumes sous lui, le laisser libre dans ses linges, & regarder si le cordon du nombril ne se délie point. Au lieu de la quantité de couvertures dont on surcharge ordinairement les enfans, il faut les mettre à portée de recevoir la chaleur de la mère. Si une femme accouchait, sans avoir recours

aux pratiques que nos usages ont introduites, son enfant resterait auprès d'elle, collé sur elle aussitôt qu'il ferait au jour.

Il faut avoir soin de mettre un nouveau-né sur le côté, afin qu'il rende facilement des flegmes. Il ne faut le tenir sur le bras que le moins que l'on peut; cette attitude leur fait donner une mauvaise tournure aux genoux : il est nécessaire de leur donner beaucoup de mouvement, & de ne pas les laisser long-tems dans la même situation quand ils sont éveillés.

Lorsqu'un enfant commence à tetter on ne doit point lui donner d'autre nourriture; le lait de la mere suffit long-tems; les autres alimens, dans les premiers mois, sur-tout la bouillie, lui donnent des indigestions, qu'on prend pour des tranchées.—Il faut bien se garder de leur donner des huiles quand on croit qu'ils ont des tranchées; elles sont lourdes & indigestes, & augmentent la cause du mal qu'on veut détruire; si l'on croyait qu'un enfant eut absolument besoin de manger, on pourrait lui donner un peu de soupe pas trop épaisse. On ne doit lui donner de la bouillie que rarement, & faite avec de la farine, cuite au four; il serait encore mieux de la faire avec de la mie du pain réduite en poudre.

Lorsque les enfans n'ont point de tranchées, ils dorment presque toujours pendant les deux premiers mois après leur naissance; il faut les laisser jouir de ce repos, & ne leur rien faire qu'ils ne soient bien éveillés. Quand on a interrompu leur sommeil plusieurs fois de suite, ils ont de la peine à le reprendre; ils s'agitent, ils rient, on croit qu'ils ont des tranchées, on leur donne des drogues qui leur en causent, & on leur nuit beaucoup. Lorsqu'ils ont véritablement des tranchées, un des meilleurs remèdes qu'on puisse employer, c'est de leur donner beaucoup de mouvement & de leur faire prendre des yeux d'écrevisses, de l'eau de miel & du syrop de chicorée.

Il ne faut couvrir leur berceau que d'une gaze, pour les garantir des insectes, & afin que l'air puisse toujours agir sur eux. Les mauvaises odeurs font un effet prodigieux & funeste sur les petits enfans; il faut avoir grand soin de renouveler souvent l'air de leur chambre & de n'y laisser aucune mal-propreté.

(La suite dans une Feuille prochaine.)

## HISTOIRE NATURELLE.

SUITE des remarques sur l'Insectologie de GÉOFFROY par M. DEVELAY.

6°. Les *Ditiques*, n°. 4 & 5, ne sont qu'une seule & même espece, comme le soupçonne *Géoffroy*. Celui-là est le mâle, & celui-ci la femelle. (p. 188, 189.)

7°. Notre Auteur dit, (p. 200) que les *Capricornes* ne portent pas leurs antennes comme les *Leptures*, qu'ils les tiennent recourbées en arriere. Il m'a semblé que les deux genres les portaient indifféremment, tantôt en avant, tantôt en arriere.

8°. J'ai observé une espece de *Lepture*, que je crois variété de celle aux *croissans dorés*. (p. 212.) Son accouplement est remarquable, & mériterait d'être détaillé. Je me contenterai de dire ici, qu'il ressemble beaucoup à celui des grands animaux. D'ailleurs, les mâles se disputent les femelles, & se livrent, à cette occasion, des combats, dont ils sortent souvent mutilés.

9°. Le bord extérieur des étuis du *Criocere portecroix de l'asperge*, est souvent rouge, ce que *Géoffroy* ne dit pas. (p. 241.)

10°. On fait que le mâle de la *Sauterelle à coutelets* (p. 398.) a, vers le haut de chacun de ses étuis, une plaque ronde transparente, plus dure & plus polie que le reste de l'aile. Le frottement de ces plaques l'une contre l'autre produit un son très-fort & très-aigu, qui décele cet insecte au Naturaliste; & cette musique, qui nous étourdit, fait peut-être plaisir à la femelle, la dispose à la tendresse.

11°. Le cri du *Grillon* (p. 386.) provient d'un mécanisme à peu près semblable. On entend celui-ci dans les maisons, ou dans les champs, par terre, tandis que la *Sauterelle* se place sur un arbrisseau, dans une haye, dans un buisson, &c.

12°. Quant au *Criquet*, (p. 390) regardé communément comme une petite *Sauterelle*, son chant, s'il est permis de l'appeler ainsi, est moins bruyant, & n'a rien de désagréable: il est produit par le frottement de ses pattes de derriere contre son corps, ou ses étuis.

13°. Voilà donc des insectes célébrant leurs amours, & qui se taisent dès qu'on vient les déranger. Il y en a d'autres qui, pour l'ordinaire, sont muets, & qui, lorsqu'on les touche, font entendre un cri de douleur ou de peine, produit toujours par le frottement. La *Punaise mouche*, par exemple, crie en frottant la tête contre son corcelet, & non son corcelet sur son corps, comme le dit *Géoffroy*. (p. 437.)

La Bretonniere, près de Payerne, 16 Octob. 1790.

(La suite dans une Feuille prochaine.)

## M O R T S.

Geotge Strubin, fils mineur.

Jean Pierre Philippe Chatelan, fils mineur.

M. Samuel Théodore Porta, Avocat, Citoyen, du 60 de Lausanne, & Bourgeois de Cully, âgé de 74 ans.

Jeanne Louise Brot, née Rouilly, âgée de 74 ans.

Anne Asler, femme de Philippe Dizereas, de Lutry, âgée de 40 ans.

# JOURNAL DE LAUSANNE.

30 OCTOBRE 1790.

Le SOLEIL se leve à 7 heures 2 minutes, & se couche à 4 heures 58 minutes.

La LUNE se leve à 10 heures 58 minutes du soir.

*Observations Météorologiques.*

Dates.	THERMOMETRE.			BAROMETRE.		
	7 heur. du mat.	2 h. après midi.	9 heur. du soir.	7 heur. du mat.	2 h. après midi.	9 heur. du soir.
30 Octob.	+ 8 3.	o +16. 2.	o +10. 2.	26. p. 9. lig. 3	26. p. 10. lig. 1	26. p. 10. lig. 0
21 . . .	+ 8. 8.	o +16. 4.	o +9. 3.	26. 10. 11	26. 11. 3	26. 10. 1
22 . . .	+ 8. 7.	o +14. 5.	o +9. 2.	26. 10. 1	26. 9. 3	26. 9. 0
23 . . .	+ 9. 0.	o +15. 3.	o +9. 5.	26. 8. 0	27. 8. 0	26. 7. 3
24 . . .	+ 9. 3.	o +15. 7.	o +10. 2.	26. 7. 0	26. 7. 1	26. 6. 0
25 . . .	+ 10. 0.	o +16. 8.	o +12. 0.	26. 5. 1	26. 5. 3	26. 5. 1
26 . . .	+ 9. 5.	o +11. 6.	o +10. 1.	26. 5. 0	26. 5. 0	26. 4. 0

## COURS

**M.** GINDROZ, l'ainé, reprendra, le premier-Novembre prochain, ses leçons publiques sur le *Calcul*, l'*Art de tenir les Livres en Parties doubles*, & la *Géométrie pratique*. Il commencera le même jour son Cours particulier de *Mathématiques*.

## BELLES-LETTRES.

*A une Dame qui demandoit une Chanson sur l'Amitié.*

Depuis deux mois, mon chalumeau,  
 Pendant aux branches d'un bouleau,  
 Antique ornement du bocage,  
 Reposait au bord du ruisseau:  
 Aujourd'hui, ma Muse volage  
 Voudrait l'emboucher de nouveau;  
 C'est pour vous, aimable Julie,  
 Pour vous qu'il fera détaché:  
 La branche, devant moi, se plie,  
 Et l'arbre, par le vent penché,  
 Ecarte, au gré de mon envie,  
 Les feuilles qui l'avaient caché:  
 Une froide Philosophie  
 Me conseillait de le quitter;

Mais, dès qu'il s'agit de Julie,  
 L'Amitié court me l'apporter,  
 Et le sentiment le délie.  
 Le voici donc mon chalumeau,  
 Eprouvons si toujours docile,  
 Comme jadis dans mon hameau,  
 D'une chanson, tendre & facile,  
 Il fera retentir l'Echo,  
 Tranquille habitant du côteau,  
 Dont l'ombre couvre mon asyle.

*Sur l'air de Nelson:—A quels maux il me livre.*

1.

Loin du bruit de la ville,  
 Mon cœur, mon cœur, plus calme & plus tranquille,  
 De cet aimable asyle  
 Goûte enfin la douceur.  
 L'épaisseur du bocage,  
 La fraîcheur de l'ombrage,  
 Du rossignol le ramage,  
 Ici tout plait au cœur;—ici tout plait au cœur.

2.

Ce maître si peu sage,  
 L'Amour, l'Amour n'est plus fait pour mon âge;  
 Fuyant son esclavage,  
 J'abjure son erreur;

XX

Mais l'Amitié sincère  
 Me fera toujours chère,  
 D'autant plus sûre de plaire,  
 Qu'elle est moins passagère,  
 Et qu'elle plaît au cœur, & qu'elle plaît au cœur.

Enfin, je suis tranquille,  
 Toujours, toujours, à la raison docile;  
 Une route facile  
 Me conduit au bonheur;  
 Après de mon amie,  
 Souvent l'âme attendrie,  
 Par la chaîne qui nous lie,  
 Je sens couler ma vie,  
 Dans les plaisirs du cœur, dans les plaisirs du cœur.

Que toujours fortunées,  
 En paix, en paix, près d'elle mes années,  
 De plaisir couronnées,  
 Coulent loin du malheur!  
 D'une amitié si pure,  
 Fille de la nature,  
 Le sentiment toujours dure,  
 Quand la vertu l'épure,  
 Pour l'offrir à mon cœur, pour l'offrir à mon cœur.

Non, jamais de l'orage.  
 Ces lieux, ces lieux n'ont éprouvé la rage :  
 Sur ce charmant rivage  
 Règne un calme enchanteur;  
 De ma simple houlette,  
 Toujours plus satisfaite,  
 Je n'entends point la tempête  
 Menacer la retraite  
 Où m'a conduit mon cœur, où m'a conduit mon cœur.

Une troupe brillante  
 Suivra, suivra la scène turbulente,  
 Qu'à son humeur bruyante,  
 Offre un monde imposteur;  
 Mais, moi, loin de ce monde,  
 Où le tonnerre gronde,  
 Au sein d'une paix profonde,  
 L'Amitié me seconde,  
 Pour jouir de mon cœur, pour jouir de mon cœur.

Mais loin de cet asyle,  
 Hélas! hélas! s'il faut que je m'exile,  
 Pour regagner la ville,

Dont le bruit me fait peur;  
 Alors à ma pensée,  
 D'un sombre ennui glacée,  
 Ma félicité passée,  
 Trop souvent retracée,  
 Désolera mon cœur, désolera mon cœur.

B. S. P.

---

 V A R I É T É S.

*Fin de l'AVIS aux Mères de famille.*

Il faut changer les enfans, lorsqu'ils sont mouillés, avec du linge sec, mais jamais chaud; & les laver avec de l'eau presque froide, au moins deux fois par jour, dans les plis des cuisses, avec une petite éponge; par ce moyen les enfans les plus gras ne se couperont point, & n'auront pas ces rougeurs, ni ces cuiffons qui les font crier.

Il est à souhaiter que les enfans aient le ventre libre lorsqu'ils font les dents; ce relâchement les garantit des convulsions qu'ils auraient s'ils étaient refermés. Ils doivent, en tout tems, évacuer tous les jours; s'ils y manquent, il faut leur donner quelques cuillerées d'eau de miel, leur appliquer un petit suppositoire de savon, ou leur faire prendre un sirop laxatif.

Il faut tâcher de leur donner à tetter jusqu'à ce qu'ils aient une vingtaine de dents, parce que chaque fois qu'ils en poussent, leur estomac est plus faible qu'à l'ordinaire, & qu'ils digèrent difficilement ce qu'ils mangent alors. C'est une erreur absurde de croire que les enfans qui tettent longtems, ont l'esprit lourd & tardif; le lait de la mère leur convient en tout tems, & ils n'en prennent qu'autant qu'il leur en faut.

Il est une maladie fort commune aujourd'hui aux enfans, & qui est connue sous le nom d'humeurs froides. Je m'imagine que si l'on ne mettait pas les enfans en nourrice, cette infirmité serait bien moins répandue. Quand les nourrices de la campagne auraient la bonne volonté de faire leur devoir, lorsqu'elles sont peu payées, il serait impossible qu'elles passassent auprès de leur nourrisson tout le tems nécessaire pour lui donner les soins qu'il demande. Celles qui ne travaillent point aux champs, sont chargées du détail de l'intérieur de la maison, qui souvent est considérable. Lorsqu'elles sortent, au lieu d'emporter l'enfant avec elles, ce qui lui ferait beaucoup de bien, elles lui laissent perdre ses forces dans le lit, ou elles le confient à d'autres enfans. Une nourrice, occupée dans la maison & entourée d'enfans qui crient, peut-elle renoncer à tout pour son nourrisson? D'ailleurs doit-on se flatter qu'une femme qui sevré son propre enfant par intérêt, &

qui par là l'expose à mourir, aura quelque pitié d'un enfant étranger ?

Si la nourrice a allaité son enfant assez long-tems, son lait est vieux, & n'étant pas d'une qualité propre au nouveau-né, celui-ci le digere mal. Il est faux qu'un nouveau-né renouvelle le lait; c'est une erreur de croire qu'un vieux lait soit bon pour les nouveaux-nés. Il est d'ailleurs évident qu'une nourrice, accouchée depuis dix mois ou un an, est plus exposée à devenir grosse qu'une femme nouvellement accouchée, & on fait que les nourrices ne disent qu'elles sont enceintes que le plus tard qu'elles peuvent.

Presque tous les enfans que l'on met en nourrice, font sevrés trop tôt, & font souvent presque toutes leurs dents sans tetter. Faut-il s'étonner s'il en périt beaucoup dans le tems qu'ils font leurs premières dents, quand ils sont privés de la seule nourriture que leur estomac, affaibli alors, pourrait digérer ?

Les pauvres gens de la campagne sont ordinairement logés dans le bas d'une maison, les pieces qu'ils habitent sont humides, elles sont puantes par les ordures des enfans, par les mares, remplies d'eaux croupissantes qui les entourent; les enfans restent continuellement dans ces pieces, lorsqu'ils ne marchent pas seuls, & ils marchent tard; en forte qu'au lieu d'être au bon air de la campagne, ils respirent un air chargé de particules, sinon mortelles, au moins morbifiques.

Il n'est absolument que la tendresse & la sollicitude maternelle qui puissent suffire à tous les besoins d'un enfant. Plus il est jeune, plus il faut qu'il soit près d'elle. C'est une erreur de croire qu'on suppléera à ces devoirs à force d'argent, & qu'on se fera aimer des enfans au même degré que si on les avait nourris. Enfin, en leur faisant oublier la nourrice, on leur a donné la première leçon d'indifférence & d'ingratitude.

## HISTOIRE NATURELLE.

Suite des Remarques sur l'Insectologie de GEOFFROY, par M. DEVELAY.

14°. Geoffroy dit (p. 448) que la Punaise à pattes de crabe, n'a point d'onglets aux pattes de devant: apparemment qu'il a pris pour le tarse de cet insecte ce qui n'est que la jambe, & qu'il n'a point vu le véritable tarse, qui est pourvu d'onglets; mais que cet animal tient presque toujours caché dans une rainure pratiquée sur la longueur de la jambe. Pour lors cette patte ressemble assez à une patte de crabe, & l'insecte peut, en effet, s'en servir pour pincer. L'articulation du tarse avec la jambe n'est point à l'extrémité de cette jambe, mais un peu plus haut. Lorsque la Punaise marche, elle pose d'abord le bout

de sa jambe, qui finit en pointe aiguë, puis l'onglet, si elle veut en faire usage. Les pattes de cet insecte ne sont point attachées immédiatement au corps, mais sur une espece de moignon, plus apparent dans les jambes de devant que dans les autres, & que Geoffroy aura regardé comme la cuisse elle-même.

15°. Il me paraît qu'il faudrait changer plusieurs choses au tableau des *Insectes à ailes farineuses* (tome II, p. 24.), pour le rendre plus exact & plus clair. Je me contenterai d'observer, 1°. que, par ce tableau, les *Papillons* de la première famille semblent n'avoir que quatre pieds, dont les deux premiers sont sans ongles, & font souvent la palatine; mais si l'on compte ceci pour des pieds, ces *Papillons* en ont réellement six, dont quatre sont toujours pourvus d'onglets. 2°. Que quelquefois les chrysalides du *Papillon à queue du fenouil*, ne sont point horizontales, mais attachées la tête en haut, contre un plan perpendiculaire à l'horizon, cependant toujours soutenus par un fil dans leur milieu, (p. 24, 30, 54.)

16°. Geoffroy dit, (p. 31), que toutes les chrysalides de *Papillons* de la seconde famille, ont le devant de leur tête, qui se termine en une seule pointe ou corne: cependant celles du *Papillon à queue du fenouil*, me paraissent avoir deux pointes à la tête, moins aiguës, à la vérité, que chez les individus de la première famille.

17°. On trouve quelquefois des chrysalides de chenilles *Cloportes* suspendues la tête en bas, sans fil dans leur milieu: c'est que les fils de ces chrysalides, étant très-déliés, sont sujets à se rompre, (p. 31, 57.)

18°. Geoffroy parle, (p. 56), de l'espece de corne que la chenille du *Papillon à queue du fenouil*, fait sortir à volonté de la partie supérieure de son cou. Il décrit ensuite le *Papillon flambé*, qui ressemble tant au précédent, & il conjecture qu'il doit provenir d'une chenille qui ait de la ressemblance avec celle du fenouil; sa conjecture s'est vérifiée. Mes sœurs, qui aiment aussi les insectes, ont rencontré plusieurs fois cette chenille, ont découvert sa corne, & ont suivi le *Prothée* dans ses métamorphoses. Bonnet avait déjà vu la même chose. (*Oeuvres complètes, Observ. diverses sur les Insectes, Observation XIV.*)

La Brétonniere, près de Payenne, le 23 Octob. 1790.

(La suite dans une Feuille prochaine.)

## ÉTABLISSEMENT.

Nous avons à Lauzanne dans le *Café Littéraire*, établi par feu M. François Lacombe, un Établissement qui y manquait; le succès avec lequel il s'est soutenu jusqu'à ce moment, semble le prouver. Il

est agréable sans doute de pouvoir, pendant les heures vacantes, s'entretenir de tous les peuples de l'Europe, par les papiers les plus intéressans que les Entrepreneurs ont soin d'y procurer à leurs Abonnés. Mais cet établissement ne pouvait convenir indifféremment à toutes les classes de Lecteurs; il en est qui ne prennent pas aux nouvelles politiques le même intérêt qu'aux nouveautés littéraires, qu'à la lecture d'ouvrages utiles ou amusans. M. Luquiens, Libraire, place de St-François, vient d'ouvrir un *Cabinet Littéraire* qui offre ce genre d'avantage. L'extrait que nous allons citer ici du Prospectus qu'il vient de publier pourra contribuer à le faire connaître.

“ Environ deux cents volumes, dont huit cents d'Histoires, de Voyages & d'autres ouvrages utiles à l'éducation, & quatre cents de Romans, Contés, Aventures, &c. seront, (pour la lecture) à la disposition des Abonnés, & alimentés, remplacés ou augmentés par les nouveautés les plus intéressantes qui paraîtront dans la Littérature. On aura l'option entre diverses manières de s'abonner”.

1°. Comme il est impossible de suffire entièrement à l'empressement général pour les nouveautés, on propose, pour approcher autant qu'il est possible de ce but, une classe de Lecteurs qui en jouiront les premiers, parmi lesquels on les fera circuler, en les leur envoyant dès qu'elles paraîtront dans le Cabinet Littéraire, & en les faisant chercher un jour ou deux après, selon l'étendue de l'ouvrage: moyen qui n'a pas encore été établi dans nos Cabinets Littéraires, & qui, rendant très-rapide la circulation des nouveautés, donnera à chaque Abonné la certitude de les recevoir, avant qu'elles aient perdu le prix de leur à propos. A cette cause de la rapidité avec laquelle cette circulation aura lieu, se joindra souvent celle de l'attention qu'on aura de mettre en lecture deux ou trois exemplaires du même ouvrage”.

2°. “ Cette classe d'Abonnés pourra jouir aussi de tous les autres livres qui composent ledit Cabinet, & aura le droit d'en prendre depuis un jusqu'à six volumes”.

Les autres modes de souscrire, pour la lecture des ouvrages du Catalogue des livres de louage de M. Luquiens, sont à peu près semblables à ceux qui sont suivis dans les autres Cabinets Littéraires; nous nous dispenserons donc de les citer ici, & nous nous contenterons de faire connaître à nos Lecteurs ce que ce nouveau Cabinet offre de nouveau & d'intéressant pour les Amateurs de la Littérature.

“ Pour donner à ce Cabinet Littéraire, (est-il dit dans le Prospectus que nous avons sous les yeux) toute l'étendue & toute l'utilité dont un tel établissement peut être utile, l'on propose de souscrire de la manière suivante, qui pourrait convenir particu-

lièrement à diverses personnes. Quand bon leur semblera, & aussi souvent & aussi long-tems qu'il leur plaira, elles pourront venir jouir dans le salon du Cabinet Littéraire de tous les ouvrages & de toutes les nouveautés qui y seront mises en lecture. Elles y trouveront les commodités nécessaires pour les lire, pour écrire les remarques, pour transcrire les extraits qu'ils jugeront à propos de faire; elles pourront y jouir du feu d'une cheminée quand la saison le demandera; enfin, elles y jouiront de toute l'utilité & de tout l'agrément qu'on peut obtenir d'une bibliothèque bien choisie & à sa disposition”.

( On souscrit à Lausanne chez M. Luquiens. )

## L I V R E S.

*PAROLES mémorables, recueillies par GABRIEL BROTHIER, publiées par son Neveu à Paris, de l'imprimerie de Ph. D. Pierres, & se vend à Lausanne chez A. Fischer, Libraire.*

Cet ouvrage est bien fait & très-bien imprimé. L'Auteur a su choisir: ses paroles mémorables ne sont pas dispersées sous des titres généraux, mais rangées en articles sous les noms des personnages célèbres qui les ont proférées, & ces noms, placés en ordre alphabétique, forment le Dictionnaire.

Il y a des *dits* mémorables que l'on connaît, il en est qu'on ignorait, & tous nous ont paru choisis avec sagesse & avec goût; nous en avons trouvé cependant quelques-uns d'insignificatifs: c'est un petit traité de Morale & de Politique, tiré des hommes les plus instruits; un recueil de maximes auxquelles de grands hommes donnent un grand poids.

( La suite dans une Feuille prochaine. )

### Annonces des Mariages qui se publient actuellement dans nos Eglises.

Jean-François, fils de Jacob Chatelan, de Bretigny, paroisse de Montheron, & Louise, fille de feu Jérémie Matthey, de Valorbès.

Juste, fils de Louis-Aimé Ducret, de Vandœuvre, territoire de Genève, & Jeanne-Charlotte-Balbine, fille de Jean-Pierre Mullener, de Gessenay.

Alexandre, fils de feu J. Pierre Gilliet, Citoyen de Genève, & Henriette, fille de Moïse Fiaux, Citoyen de Lausanne.

## M O R T S.

Joseph Jaquet, de Lagne, Diocèse de Novarre en Sardaigne, gipier, âgé de 42 ans.

Sr. Jacques-Louis Chappuis, Bourgeois d'Epalinges, âgé de 42 ans.

Jeanne Bourguet, femme de Louis Désiré, de la Corporation Française, âgée de 76 ans.

Suzanne-Louise Billat, de Berchier, âgée de 70 ans.

JOURNAL DE LAUSANNE.

6 NOVEMBRE 1790.

Le SOLEIL se leve à 7 heures 9 minutes, & se couche à 4 heures 51 minutes.  
La LUNE se leve à 6 heures 20 minutes du matin.

*Observations Météorologiques.*

Dates.	THERMOMETRE.			BAROMETRE.		
	7 heur. du mat.	2 h. après midi.	9 heur. du soir.	7 heur. du mat.	2 h. après midi.	9 heur. du soir.
27 Octob.	+10. 0.	+12. 3.	+ 9. 0.	26. p. 4. lig. 3	26. p. 5. lig. 3	26. p. 5. lig. 0
28 . . .	+10. 4.	+11. 0.	+ 9. 2.	26. 5.	26. 5.	26. 6.
29 . . .	+ 8. 2.	+ 8. 4.	+ 7. 6.	26. 5.	17 26. 5.	26. 6.
30 . . .	+ 6. 0.	+11. 0.	+ 6. 0.	26. 7.	1 27. 5.	26. 5.
31 . . .	+ 4. 2.	+ 6. 0.	+ 4. 0.	26. 5.	8 26. 6.	26. 6.
1 Nov.	+ 3. 2.	+ 7. 0.	+ 2. 0.	26. 6.	8 26. 7.	26. 8.
2 . . .	+ 6. 0.	+ 7. 4.	+ 5. 0.	26. 8.	0 26. 8.	26. 8.

BELLES-LETTRES.  
LES HIRONDELLES.—IDYLLE (\*).

Que votre sort est doux, petites Hirondelles!  
Votre plumage est laid, votre aspect presque hideux;  
Confolez-vous de n'être pas nées belles,  
Votre vie s'écoule mieux;  
Vous ne trouvez pas de curieux  
Qui vous fasse tomber entre ses mains cruelles;  
De même, si vos accens  
Sont égaux à votre plumage,  
Vous n'avez point à redouter la cage  
Qui prive de la clef des champs  
Maint chantré à plus beau ramage,  
Le cuisinier ne vous met point au pot.  
L'oiséleur, qui le sert, ne vous tend point ses pièges;  
S'il vous prenait, il en ferait le sot.  
Redoutez-vous l'hiver, ses Autans ou ses neiges?  
Non; vous passez en d'étrangers climats,  
Et nous laissez à nos frimats:  
Que votre sort est doux! il est digne d'envie!  
Quand le printemps revient, vous voilà de retour;

(\*) Peut-être on trouvera dans cette petite pièce de Poësie de quoi racheter quelques négligences qu'y a laissées l'Auteur; lequel, au reste, est loin d'attacher de l'importance à cet Essai.

Vous retrouvez vos nids, les quittez tour à tour,  
Et menez la plus jolie vie.  
Vous épargnez nos fruits, nos jardins, nos greniers;  
Vous voltigez autour de nos demeures,  
Vous y venez à toutes heures,  
Nous sommes vos hospitaliers.  
Que votre sort est doux! petites Hirondelles!  
Vous ne chantez pas bien, vous ne naifiez pas belles,  
Votre vie s'écoule mieux,  
Point d'ennemis, point de curieux  
Qui vous fasse tomber entre ses mains cruelles.

Par M. Chr. F... de Willerens.

AUX AUTEURS DU JOURNAL.

La Littérature Française a été enrichie, il y a quelque tems, d'un ouvrage qui mérite que vous l'annonciez dans votre Feuille; il est intitulé: *Tableau des révolutions de l'Europe dans le moyen âge, enrichi de tablettes chronologiques & généalogiques, par M. KOCH; 2 vol. in-8°.*

L'Auteur annonce qu'à ce premier Tableau succédera bientôt celui des révolutions des trois derniers siècles. Les cinq périodes qui lui servent de division, sont déterminées par les grands changemens survenus dans le système Européen pendant les dix

siècles qu'il embrasse: chaque période commence par les révolutions générales & le précis de la Puissance alors prépondérante; les révolutions de chaque Etat en particulier la terminent.

Le second volume est terminé par les tablettes chronologiques des révolutions de l'Europe dans le moyen-âge, & par les tablettes généalogiques des principales Maisons souveraines. Tout l'ouvrage annonce de grandes recherches, & une étude bien suivie de l'Histoire. C'est avec regret que, resserré dans les bornes étroites de votre Feuille, je ne puis entrer dans des détails qui prouveraient combien on doit aux veilles de M. Koch, & combien sa production a de titres pour être lue, recherchée & étudiée. Je me contenterai de rapporter ici l'opinion de l'Auteur sur la découverte de la poudre & sur celle de l'imprimerie; découvertes qui ont dû opérer de bien grandes révolutions dans le monde politique & dans le monde littéraire.

M. Koch présume, avec raison, que la découverte du salpêtre nous est venue de l'Orient, puisque c'est aux Indes & à la Chine qu'on le trouve tout préparé par la nature. Il existe encore des traces incontestables que la poudre était en usage chez les Chinois dans des siècles très-reculés. Ils ne paraissent s'en être servi, comme principe actif, pour lancer des pierres & des balles, que dans le treizième siècle. Leurs essais laisserent cet art, comme presque tous les autres, dans son enfance primitive. Les Arabes apportèrent la poudre à canon en Espagne, d'où elle passa en France, où cependant son usage fut admis encore plus tard que dans les autres Etats. "Soit, dit M. Koch, par une suite de l'habitude qui faisait préférer les anciennes machines de guerre, soit à cause de la mauvaise construction des canons dans leur naissance; soit qu'on envisageât cette invention comme contraire à l'humanité & propre à dégrader la bravoure militaire. Les Chevaliers surtout, dont la dextérité & toute la science se trouvaient confondues par les armes à feu, ne devaient pas manquer de s'opposer à leur introduction". Des détails, dans lesquels entre ici l'Auteur, on conclut, avec lui, qu'on ne doit faire aucun cas de la tradition vulgaire qui attribue à un certain *Berthold Schwartz* l'honneur de cette invention.

Quant à l'invention de l'imprimerie, si longtemps contestée entre les villes de Harlem, Mayence & Strasbourg, M. Koch se décide en faveur de Strasbourg. Il convient que les *Coffers* de Harlem peuvent avoir les premiers imprimé avec des planches fixes & gravées; mais il y avait un grand pas à faire de ces planches gravées aux caractères mobiles, & ceux-ci sont dus à J. Guttemberg, que les uns font naître à Mayence & d'autres à Strasbourg. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il habita Strasbourg depuis

1430 jusqu'en 1445; que, dans cet intervalle, fort occupé des arts, mais ne pouvant faire tous les frais de sa découverte, il s'associa quelques bourgeois aisés de la même ville. "Un de ces associés, nommé *André Drizchen*, étant venu à mourir, les héritiers intentèrent un procès à *Guttemberg*. Le grand Sénat, qui en prit connaissance, ordonna en 1439 une enquête qui se trouve insérée dans les registres que M. *Schappin* découvrit en 1745 dans la vieille tour aux *Pfennings*. Ce document irréprochable prouve d'une manière évidente qu'il existait, dès l'année 1446, une presse à Strasbourg sous la direction de *Guttemberg*, & dans la maison d'*André Drizchen*, son associé".

—————

*Suite de la Notice de l'ouvrage suivant, (déjà annoncée dans notre dernière Feuille): Paroles mémorables, recueillies par GABRIEL BROTHIER, publiées par son Neveu, &c.*

On ne peut en faire un extrait raisonné; nous n'en pouvons donner une idée qu'en citant quelques-unes de ces maximes. Commençons par quelques passages de la Préface: "L'Homme se peint dans la parole, & les grands hommes s'annoncent par des paroles mémorables. C'est par elles qu'on connaît la grandeur de leur ame, la délicatesse de leurs sentimens, leur pénétration, leur sagesse. Le siècle qui les entend, les admire; transmises à la postérité, elles deviennent des oracles. Le Sage y étudie l'homme & les différens caractères des hommes. Dans toutes les situations, dans tous les états, il y trouve des exemples & des modèles. Rien n'éleve davantage l'ame, rien ne donne plus de ressort à l'esprit. C'est, sans contredit, la première, la plus noble & la plus utile école du monde....".

"S'il y a un âge où il soit essentiel d'étudier ces paroles mémorables, c'est dans la jeunesse, à la fin de l'éducation, & dans les premières années où l'on paraît dans le monde. C'est alors qu'il faut distinguer les différens genres de mérite, reconnaître celui pour lequel la nature nous a faits, se remplir de l'idée du devoir & de la gloire, & par la culture de l'esprit & du cœur, annoncer de la capacité & des talens. Dans ce moment décisif, où trouver un guide & des lumières? La voye des préceptes est longue, périlleuse & fatigante. Jamais elle ne donne ce coup d'œil vif & pénétrant qui fait seul la distinction de l'homme supérieur & de l'homme médiocre.... Ici un jeune homme se pénètre de l'esprit des grands hommes. Chaque trait qui entre dans son ame, l'éleve & l'agrandit; ses sentimens s'ennoblissent, ses vues s'étendent, son caractère se moule sur ces caractères composés de traits de grandeur & de noblesse. Il contracte, sans s'en apercevoir,

l'heureuse habitude de penser avec délicatesse, de juger avec force, & de s'exprimer avec justesse. Insensiblement il sent naître en lui le desir d'imiter ses maîtres, quelquefois il se flatte de les surpasser..... L'âge, muri par les années & par l'expérience, en jouit encore avec plus de satisfaction; ces paroles deviennent l'ornement des conversations..... toujours elles plaisent, toujours elles instruisent. C'est le plus beau tableau des hommes & la leçon la plus intéressante de l'histoire, &c." On ne peut mieux faire sentir le mérite & l'utilité de ce Recueil. Passons à quelques-unes de ces paroles mémorables.

Alphonse V, Roi d'Arragon, prince dont l'ame était noble & généreuse, disait aux Vénitiens qui lui offraient mille écus d'or pour en obtenir la paix: "J'aime à la donner; mais je ne fais pas la vendre".

Un de ses Courtisans prodiguait ce qu'il en avait reçu par des dons, dans l'espérance d'en obtenir toujours de nouveaux. Il lui dit: "Si j'accordais tout ce que mes Courtisans me demandent, je me rendrais pauvre, sans que je les fisse riches".

La fortune de Catinat était bornée. Ses parens le sollicitaient de demander au Roi une augmentation de traitement. Il répondit: "Je ne veux point être comme les valets, qui sollicitent leur attachement pour leurs maîtres en demandant une augmentation de gages".

Il donnait lui-même l'exemple de l'intrépidité, & dans une occasion où il ralliait ses troupes pour revenir à la charge, un Officier lui dit: "Où voulez-vous que nous allions, à la mort?" Catinat lui répondit: "La mort est devant vous, mais la honte est derrière".

Charles-quint disait, que les Ministres étaient les lunettes des Princes, mais que le meilleur était de s'en passer, & d'avoir de bons yeux.

Le Prince de Condé avait pour maxime, que dans les grandes affaires, il fallait toujours songer à bien faire, & laisser venir la gloire après la vertu.

Rien n'échappait à sa prévoyance. C'était une de ses maximes: il faut craindre les ennemis de loin, pour ne les plus craindre de près.

Une Dame de quatre-vingt ans apprit que sa voisine, qui en avait quatre-vingt douze, était morte: Hélas! dit-elle, me voilà découverte! Elle disait de Pelisson qu'il abusait de la permission que les hommes ont d'être laids, & de la Comtesse de Fiesque, que c'était un moulin à paroles.

Elisabeth, Reine d'Angleterre, disait que ses grands Officiers étaient semblables aux vêtemens qui sont étroits la première fois qu'on les met; mais qui ne s'élargissent que trop après qu'on les a portés quelques tems.

Emanuel-Philibert, Duc de Savoye, disait: que celui qui avait reçu une injure, la pardonnait quel-

quefois; mais que celui qui en avait fait une, ne la pardonnait jamais.

Henri IV se trouvant entre un Ecclesiastique, libre dans ses propos, & un séculier fort sage, disait: "Voilà une chose bien singulière: avec vous, je ne puis pas être vieux; avec vous, je ne puis pas être jeune".

A l'occasion d'un homme dont il connaissait la vertu, & que l'envie déchirait, il dit: "Trois bonnes meres ont eu trois méchans enfans: la vérité la haine; la vertu l'envie, & la familiarité le mépris".

Alexandre de Médicis disait, qu'il était le Concierge de ses desseins, & un Concierge si jaloux qu'il ne leur permettait jamais de sortir un moment de son cœur pour prendre l'air sur le bord de ses lèvres.

Au reste, quand on a lu ce livre, il n'est pas besoin de demander, si c'est un Religieux & un ancien Jésuite qui l'a fait; il faudrait être bien mal adroit pour ne pas le connaître.

## VARIÉTÉS.

### AUX AUTEURS DU JOURNAL.

MESSIEURS,

Je fus témoin l'autre jour, & à mon grand regret, d'une correction qu'infligea un pere à son fils. Cet enfant, âgé de 13 ans, avait commis une faute qui assurément exigeait une punition, & même une punition très-sévère; mais le frapper vigoureusement avec un nerf de bœuf, après l'avoir lié & garotté au pied du lit comme un criminel; & que celui qui le frappe avec fureur, avec toute l'ivresse de la colere, soit l'auteur de ses jours, soit celui pour lequel les loix de la nature lui prescrivent les sentimens du plus tendre amour! En vérité c'est un spectacle qui n'est point dans la nature; c'est un spectacle qui ne peut que déchirer le cœur de l'homme qui pense, de l'homme sensible & véritablement Philosophe. Je l'avais encore présent à mon esprit cet horrible spectacle; lorsque j'ai lu, dans un ouvrage publié dernièrement, le morceau que j'ai transcrit, pour vous le communiquer, Messieurs, dans l'espoir que vous le trouveriez digne de faire partie de votre Journal, où l'on trouve souvent des idées, des ouvertures, des conseils qui ont pour but le bonheur & la prospérité de vos compatriotes.

"Dans un moment où l'Administration, mettant à profit les progrès des lumieres, s'occupe des moyens de perfectionner la Société par des changemens qui tendent au bonheur des hommes; peut-être s'occuperait-on aussi de l'éducation de la jeunesse? peut-être sentirait-on qu'il est tems d'interdire absolument dans les Collèges & Pensions toutes les punitions corporelles? Punitions que la Justice civile doit seule in-

Riger, & dont elle n'ose même que pour les crimes d'un certain degré. Si, dans plusieurs Etats de l'Europe; on a tenté, & peut-être avec succès, d'atténuer le mal fait à la Société par les grands criminels, en les livrant à des supplices utiles à cette même Société qu'ils auroient blessée: ne pourroit-on pas, à plus forte raison, rendre utile aux enfans la punition même de leurs fautes, qui d'ordinaire ne font tort qu'à eux-mêmes? Il en est cent moyens dans lesquels il est inutile d'entrer ici; observons seulement que ce nouveau régime des Collèges influerait aussi sur les pères & mères, qui, sur-tout chez le petit peuple, prodiguent très-injustement les coups à leurs enfans, & en font souvent de mauvais sujets: nous avons vu, & nous ne pouvons retracer cette image sans gémir, nous avons vu des mères fatiguées des pleurs de leurs enfans encore à la mamelle, les frapper au point de fracturer leurs petits membres, & les rendre impotens pour le reste de leur vie".

J'ai l'honneur d'être, &c.

## HISTOIRE NATURELLE.

SUITE des remarques sur l'Insectologie de GÉOFFROY par M. DEVELAY.

19°. On trouve, dans notre pays, les deux Papillons suivans, dont Geoffroy ne parle pas, & qui doivent être placés à la fin du paragraphe premier de la première famille. Ils sont si jolis qu'ils méritent bien quelq'attention.

1°. PAPILIO NYMPHALIS PHALERATUS LEVANA. *Alis dentatis variegatis, subtus reticulatis, primoribus supra maculis aliquot albis.* (LIN. syst. nat. n°. 201.)

RÆSEL, *inf. I. papil. I. tab. 9. fig. 5. 6.*  
Largeur, 18 lignes environ.

Ses ailes sont dentelées, peu anguleuses, couleur de tuile en-dessus, brunes en-dessous. Elles sont en-dessus tachées de noir & d'un peu de blanc. Le noir, vers la base de l'aile, est si rapproché, qu'il en paraît faire le fond. Elles sont en-dessous tachées & reticulées de blanc. Les inférieures sont traversées, à peu près dans leur milieu, d'une bande d'un blanc marbré. Plus haut, vers le bord de l'aile, est un quarré long, de couleur blanche. Les supérieures & les inférieures ont encore, en-dessous, quelques taches d'une espèce de violet. Sa chenille est noire, épineuse, & vit sur l'ortie.

2°. PAPILIO NYMPHALIS PHALERATUS PRORSA. *Alis dentatis subfuscis; fascia utrinque alba, primoribus interrupta.* (LIN. syst. nat. n°. 202.)  
SCOP. *carn. 442.*

MERIAN, *cur. 88. fig. 1.*

RÆSEL, *inf. I. papil. I. tab. 8. fig. 6. 7.*  
Largeur, 20 lignes environ.

Il a beaucoup de rapport avec le précédent: ses ailes sont de même, brunes en-dessous, & reticulées de blanc; les inférieures ont aussi la bande blanche & le quarré long. Mais la bande blanche règne sur toutes les ailes, tant en-dessus qu'en-dessous, quoiqu'elle soit interrompue aux ailes supérieures. D'ailleurs, les ailes en-dessus sont d'un brun-noir foncé, souvent illuminé de taches couleur de feu, disposées par bandes. Sa chenille est noire, épineuse, & se nourrit d'ortie.

20°. Geoffroy ne fait point quelle est la nourriture de la chenille du Papillon tabac d'Espagne (p. 42). Linné dit qu'elle habite l'ortie. Le même Auteur, dans sa Faune de Suède, donne à ce beau Papillon le titre pompeux d'Empereur.

21°. Suivant Linné, la chenille du Papillon grand nacré, qu'il décore du nom de Roi, fait son séjour sur la violette, (*viola tricolor.*)

22°. On peut ajouter au paragraphe second de la première famille, le beau Papillon que je vais décrire, & qui habite aussi les contrées de l'heureuse Helvétie.

PAPILIO NYMPHALIS PHALERATUS POPULI. *Alis dentatis fulcis, albo fasciatis maculatisque; subtus luteis albo fasciatis, maculis carulescentibus.* (LINN. syst. nat. n°. 162.)

RÆSEL, *inf. app. I. tab. 33. fig. 1. 2.*  
Le Peuplier. Largeur, 3 pouces environ.

Ses ailes sont dentelées; noirâtres en-dessus, avec des taches blanches, & des lunules fauves; jaunâtres en-dessous, avec quelques taches bleues, & des taches & bandes de couleur bleuâtre, ou d'un blanc-bleu. Toutes les ailes sont terminées par un bord blanc, très-étroit. Je ne connais pas sa chenille.

Comme on doit exiger d'un Observateur de l'exactitude jusques dans les moindres choses, je releverai ici, quoique un peu tard, quelques fautes d'impression de l'article *Histoire naturelle* du Numéro 40 de cette Feuille.

Ligne 1 *Observations* lisez *Observation.*

• • 19 *melon* lisez *cordon.*

• • 29 *leur fécondité* lisez *sa fécondité.*

La Brétonniere, près de Payerne, 29 Octob. 1790.

( La suite dans une Feuille prochaine. )

## M O R T S.

Une fille morte huit jours après sa naissance.  
Un enfant mâle venu mort au monde.  
Jeanne Regamay, fille mineure.

# JOURNAL DE LAUSANNE.

13 NOVEMBRE 1790.

Le SOLEIL se leve à 7 heures 20 minutes, & se couche à 4 heures 40 minutes.

La LUNE se leve à 39 minutes après midi.

Dates.	THERMOMETRE.						BAROMETRE.					
	7 hour. du mat.		2 h. après midi.		9 hour. du soir.		7 hour. du mat.		2 h. après midi.		9 hour. du soir.	
	6. o.	7. 6.	8. o.	26. p.	8. lig.	26. p.	8. lig.	26. p.	8. lig.	26. p.	8. lig.	3
6 Nov.	6. o.	7. 6.	8. o.	26. p.	8. lig.	26. p.	8. lig.	26. p.	8. lig.	26. p.	8. lig.	3
7 . . .	5. o.	6. 2.	5. o.	26. 8.	0	26. 7.	11	26. 8.	3	26. 8.	3	3
8 . . .	3. o.	5. o.	3. 5.	26. 7.	3	26. 8.	2	26. 7.	3	26. 8.	1	3
9 . . .	1. 2.	4. 5.	3. o.	26. 8.	1	27. 7.	2	26. 8.	1	26. 8.	1	1
10 . . .	1. 5.	4. 2.	2. o.	26. 7.	3	26. 6.	5	26. 5.	6	26. 5.	6	3
11 . . .	3. 5.	6. 9.	4. o.	26. 6.	3	26. 6.	7	26. 7.	3	26. 7.	3	3
12 . . .	6. o.	12. o.	11. o.	26. 8.	3	26. 8.	5	26. 9.	0	26. 9.	0	0

## BELLES-LETTRES.

*TABLEAU abrégé de l'Antiquité littéraire, mis à la portée de tout le monde, ou Dictionnaire historique & littéraire des Poètes Grecs & Latins : suivi de quelques directions pour conduire à la lecture des traductions Françaises que nous en avons ; & de courtes Notices des Philosophes, Historiens, Auteurs, Musiciens, Architectes, Sculpteurs, Peintres, Géomètres, Médecins, Femmes célèbres & autres personnages renommés chez les Anciens. Par M. LANTEIRES, Professeur honoraire en Belles-Lettres, &c. Grand 8°. de 376 pages. A Lausanne chez L. Luquiens, Libraire, vis-à-vis l'église de St-François, & à Paris chez Bostange & Comp. Librairés, rue des Noyers.*

Nous l'avons déjà observé, & nous nous permettons de le répéter; il n'est pas facile d'annoncer, dans cette Feuille, les ouvrages de celui qui en est le principal Rédacteur. Egalement & l'indulgence & la sévérité pourraient trouver des censeurs. Pour obvier à cet inconvénient, autant qu'il nous est possible, le seul moyen peut-être est de citer différens morceaux de l'ouvrage & de laisser au Lecteur le soin de le juger. Mais ce moyen n'est pas sans inconvénient encore; une citation de notre choix

pourrait ne pas être de celui du Lecteur; & d'ailleurs le plan & la marche de cette nouvelle production semblent nous priver de ce moyen. Nous croyons donc ne pouvoir faire mieux que de donner ici l'extrait suivant de la Préface de l'Auteur.

“ Il n'est personne aujourd'hui, dit M. Lanteires, qui ne sente l'utilité d'avoir quelques notions des Poètes Grecs & Latins, des Auteurs, des Philosophes, des Artistes & des Savans qui se sont rendus illustres dans l'Antiquité”.

“ Ce genre de connaissance est devenu presque indispensable dans la bonne éducation. Mais les difficultés qu'il faut surmonter pour l'acquérir, font que le plus souvent il est négligé, & que l'on porte dans la Société de vifs regrets de son ignorance sur un sujet aussi important”.

“ En vain l'on désire sortir de cette ignorance; l'embarras de consulter un ouvrage trop étendu; celui de faire des recherches, presque toujours pénibles & fastidieuses pour qui n'est point appelé par goût ou par état aux travaux du cabinet; ces considérations tiennent le plus grand nombre éloigné de cette partie de l'instruction”.

“ Parmi les personnes instruites, il n'en est point qui puisse accorder assez de confiance à sa mémoire pour être sûre de conserver toujours une idée claire & précise sur ces hommes célèbres; il n'en est point

qui n'ait à craindre de confondre quelquefois ou leur patrie ou le genre dans lequel ils se sont illustrés, & enfin qui ne puisse trouver quelqueagrément à avoir rassemblées & resserrées dans un seul volume, facile à consulter, des notices sur ces personnages; dont le plupart ont mérité & de leurs contemporains & de la postérité”.

“Les jeunes gens, dans les mains desquels il est impossible de mettre, avec succès, des ouvrages de longue haleine, des ouvrages de plusieurs volumes & qui renferment des recherches & des discussions savantes, sont surtout dans le cas de recueillir quelque'avantage d'un Abrégé mis à leur portée, & où ils trouveront les noms des Auteurs anciens, le titre de leurs ouvrages, les traductions que nous en avons, & le principal caractère qui distingue ces productions”.

“Je ne me flatte point d'offrir au Public, dans ce Dictionnaire, un ouvrage qui remplisse ces divers buts; & je ne doute point au contraire qu'il ne fut possible, je disai même très-facile, de faire mieux que je n'ai fait, de publier un ouvrage qui parvienne avec succès à un but dont je dois me trouver heureux, si j'ai pu seulement approcher à une certaine distance. Mais pénétré de cette maxime; que lorsqu'on a un véritable desir de se rendre utile, on doit avoir le courage de s'exposer à la critique & à n'en retirer souvent d'autre fruit de ses travaux & de ses veilles: Observant d'ailleurs que nous n'avions aucun ouvrage sur l'Antiquité littéraire qui fut, par sa forme & son étendue, à la portée de tout le monde, j'ai osé hasarder celui-ci”.

“Je n'attends du Public ni rigueur, ni indulgence. Il y aurait, ce me semble, de l'amour propre à redouter l'une, & de la sottise à se flatter de l'autre....”.

“Appelé à parler d'ouvrages dont la lecture peut être dangereuse à la jeunesse, & même aux personnes de tout âge; parce qu'il en est qui, à tout âge, ont une façon de voir fautive, ou un penchant à aimer ce qui les détourne agréablement de la route de l'austère Morale; j'ai cherché à ne parler de cette sorte de productions qu'avec la réserve que la prudence & mon but me prescrivaient. Quoique j'aie indiqué le danger, quoique je l'aie fait craindre quelquefois, ce me semble, tous mes Lecteurs ne m'approuveront pas de n'avoir point supprimé les articles où j'ai dû m'occuper de tels sujets; il paraîtra aux uns, qu'on doit tenir les jeunes gens aussi loin qu'il est possible du danger & ne jamais les laisser en approcher; mais il paraîtra à d'autres aussi, & je puis le croire, qu'il vaut mieux les conduire au précipice, pour faire naître dans leur ame un effroi salutaire, & les engager à ne point s'écarter de la route qui les en tient éloignés....”.

L'aridité, la sécheresse, une érudition fatigante

pour la jeunesse étaient autant d'écueils que M. Lanteires nous a paru désirer fortement d'éviter. Pour arriver à ce but, il a semé quelques vers dans son ouvrage, y a rapporté un grand nombre d'anecdotes, de traits intéressans & caractéristiques, & n'a jamais oublié de se mettre à la portée du plus grand nombre.

Nous croyons pouvoir nous permettre de le dire: son ouvrage manquait à l'éducation & pourra être utile aux jeunes gens des deux sexes, pour lesquels il servira de guide dans cette partie de l'instruction; & quelquefois même il ne sera pas inutile à l'homme instruit & éclairé.

Le champ de l'Antiquité littéraire est trop vaste; le voile épais dont le temps l'a couvert, le rend trop obscur, trop difficile à parcourir, pour que l'Homme de Lettres, celui même qui a fourni la carrière la plus longue & la plus laborieuse, puisse se flatter de le bien connaître (\*). Nous ne pouvons donc qu'approuver la modestie sincère qui règne dans l'ouvrage de M. Lanteires; elle nous a paru à sa place; ainsi que le seul genre de prétention qu'il ose se permettre, celui d'avoir donné l'idée d'un ouvrage plus utile & plus estimable que le sien. Nous terminerons cette Notice, peut-être déjà trop longue, par citer l'Épigramme qu'il a placée à la tête de son livre:

Chérissons le rival qui peut nous surpasser;  
Montrez-moi mon vainqueur, & je cours l'embrasser.

ÉTRENNES Helvétiques & Patriotiques pour l'an de grace 1791, N°. IX. A Lausanne chez Henri Vincent. (Avec une nouvelle estampe pour frontispice, représentant le village de Montreux.)

Nous nous dispenserons de répéter ici les éloges que nous avons donnés aux précédens Numéros de ce petit ouvrage. Il a acquis des droits à la confiance du Public; il la mérite sous ses différens rapports, & elle lui est accordée avec un empressement flatteur, lequel semble prouver qu'il est devenu une espèce de besoin au Lecteur éclairé & au bon Citoyen.

On trouve dans ces dernières Étrennes, ainsi que dans les précédentes, un grand nombre d'articles intéressans. C'est avec regret que, manque d'espace,

(\*) On nous permettra de relever ici une erreur qu'on trouve répétée dans quelques Journaux Français à l'égard de M. Lanteires. (Voyez Journal de Bouillon, du mois de Juin; Esprit des Journaux, du mois d'Août, &c.) Par des motifs qu'il n'est peut-être pas facile de discerner, on y juge à propos de l'appeler ancien Professeur en Belles-Lettres, &c., & cependant il n'y a que peu de tems qu'il a hasardé de courir la carrière des Lettres. Craignant que ce brevet d'ancienneté n'éloignât l'indulgence dont ses ouvrages peuvent avoir besoin, M. Lanteires doit être excusable d'avoir désiré qu'on fut combien il est loin de le mériter.

nous serons contraints de ne les indiquer que très-rapidement.

*Fête nationale, ou annonce du sixieme Jubilé de la fondation de Berne, pour le 17 Août 1791.* Nous avons déjà fait mention de cette fête, en annonçant une petite brochure, traduite de l'Allemand en Français. Les réflexions sages & patriotiques des Editeurs donneront un nouvel intérêt à cet article pour ceux qui en connaîtront déjà le sujet.

*Traduction de quelques Lettres Latines du moyen âge.* Ces Lettres, accompagnées de notes des Editeurs, caractérisent l'esprit du tems dans lequel elles ont été écrites. La Lettre, N<sup>o</sup>. 2, est sur-tout très-propre à faire connaître l'état de l'Evêché de Lausanne vers le milieu du treizieme siecle.

*Société Helvétique d'Olten du 18, 19 & 20 Mai 1790.* Les détails qui sont ici exposés, doivent intéresser tous les hommes qui aiment l'union entre leurs semblables, & dont le bonheur consiste dans la prospérité de leur patrie & dans la culture des Lettres.

*Fragment d'une Lettre écrite de Lausanne par une Comtesse Polonoise.* Citer cette lettre, ce sera en faire l'éloge: "..... Par-tout on voit l'industrie & le travail de votre nation (*la Suisse*) lutter, avec succès, contre les élémens & les horreurs des frimats; défricher & rendre fertile ce qui semblait être l'éternel domaine de la stérilité..... Quelle plume que celle de ce *Rousséau!* comme elle imprime en caracteres de feu tout ce qu'elle fait passer & sentir à mon cœur! Dieu! quelle illusion! j'ai pleuré comme un enfant à la vue du château de Chillon, à l'aspect des rochers de Meillerie, à l'entrée du hameau de Clarens.... Rien de semblable à ce qu'en a dit *J. J.*, n'existe dans ces lieux, & cependant tout ce qui remue l'ame, paraît s'y trouver".

*Anecdotes.* Elles n'offrent pas toutes le même intérêt; mais on les lit toutes néanmoins avec plaisir. (Nous en citerons une dans un de nos Numéros prochains.)

*Lettre à l'Editeur des Etrennes Helvétiques.*

*Deuxieme Séance de la Société Militaire Helvétique à Arau, 1 & 2 Juin 1790.* Cette Société est trop importante, à tous égards, à la Nation; ses assemblées sont trop utiles & trop intéressantes pour qu'on ne sache pas un très-grand gré aux Editeurs de nous avoir donné les détails qui se trouvent dans cette Lettre.

*Lettre sur les anciens Tournois de la Suisse.* Ce ne serait que par des recherches longues & pénibles qu'on pourrait acquérir les connaissances que ce tableau présente sur cet objet.

*Coursé à pied dans la Suisse intérieure, en Juillet 1790.* Cet article sera continué l'année prochaine, est-il annoncé? Nous devons le croire, ce vœu eut

été formé par le Lecteur; & il attendra avec impatience la suite de cette production intéressante.

*Bienfaisance.* L'extrait suivant pourra faire connaître cet article. "La disette qui a affligé une grande partie de l'Europe dans l'hiver de 1789 à 1790, s'est fait aussi sentir en Suisse. L'exportation des grains défendue en France & en Souabe, ne pouvait qu'effrayer un pays qui ne produit pas assez de bled pour se nourrir, & qui, sans les pommes de terre, eut éprouvé une famine absolue. Divers Cantons ont fait des sacrifices considérables, pour fournir le grain à bon compte aux familles pauvres, & celui de Berne s'est sur-tout distingué en cette occasion, comme à l'ordinaire. Il a ouvert ses greniers d'approvisionnement; il a traité avec les Princes de Souabe, pour en obtenir l'achât, & le passage des grains qu'il faisait venir; il en a fait remettre aux indigens des villes & de la campagne, à un prix fort inférieur à celui des marchés publics. Cent mille mesures ont été vendues dans le Pays Allemand, & quatre cents mille dans le Pays-de-Vaud, avec perte de dix batz sur la mesure, & de près du double sur les bleds venus de Sardaigne: ainsi la Chambre des grains de Berne a fait un sacrifice de passé 900,000 liv. Et voilà de quelle maniere le Gouvernement s'est vengé de ses detracteurs. Mais ces soins ne sont point perdus.... le peuple, sur-tout l'habitant des villages, y a été sensible autant qu'il devait l'être; il a connu par là ce que valait sa patrie; & il est prêt à lui prouver, en toute occasion, qu'elle n'a point fait des ingrats. Dans le Pays-de-Vaud, quoi qu'en aient pu dire quelques esprits brouillons & factieux, le paysan a béni le ciel & la République, & son attachement à l'Etat a été encore raffermi par un nouveau lien, celui de la reconnaissance....."

## V A R I É T É S.

### AUX AUTEURS DU JOURNAL.

Yverdon, 1 Novembre 1790.

En ferez-vous usage, Messieurs? Voici quelques traits concernant M. d'Hèle, gentilhomme Anglais, Auteur des paroles du *Jugement de Midas*, de l'*A-mant jaloux*, de plusieurs autres ouvrages, & mort à Paris il y a une dizaine d'années. En fera-t-il comme de *mes pieds de mouches Lausannois*, que vous avez impitoyablement relégués dans votre *hôpital littéraire*? De tels détails ne sont pas d'un intérêt général, êtes-vous prêts à me dire: Messieurs, avec la recherche de cet intérêt général, vous nuirez au succès de votre Feuille; je vous le prédis....

D'Hèle parlait peu, mais toujours bien; il ne se donnait pas la peine de dire ce que l'on doit savoir, & il interrompait les bavards en disant, d'un ton sec, c'est imprimé.... Forcé de se battre avec l'homme qui l'insulte, après lui avoir prêté de l'argent qu'il ne peut rendre, d'Hèle lui fait sauter son épée,

& lui dit, avec tout le phlegme anglais: *Si je n'étais votre débiteur, je vous tuerais, si nous avions des témoins, je vous blesserais, nous sommes seuls, je vous pardonne.*

Ne voulez-vous pas m'en croire, Messieurs, & bien, ouvrez les Mémoires de M. Gretry sur la musique. Page 392, édition de Paris, vous trouverez le trait que je viens de citer, & les suivans, &c. Je lui envoyai, dit M. Gretry, une somme d'argent de la part de feu Monseigneur le Duc d'Orléans, il ne répondit pas à mon billet; il dit à mon domestique: *c'est bon.* Après l'avoir rencontré vingt fois, je lui dis enfin: *vous avez sans doute reçu.* — *Oui, me répondit-il, & je ne fus pas étonné qu'il n'y ajouta pas un mot de remerciement.* Il m'écrivit ce billet à six heures du matin, le jour de la première représentation de *l'Amant jaloux*, à Paris: *Il ne m'est pas permis d'aller chez vous; venez donc chez moi tout de suite, & apportez environ dix louis, sans quoi je vais au Fort l'Evêque, au lieu d'aller ce soir aux Italiens.* Son lit était entouré d'huissiers. *D'Héle* s'était laissé condamner, par défaut, à l'instance d'une femme qui lui avait dépensé le reste de sa fortune, & qui exigeait encore le loyer de la chambre qu'elle lui avait donnée chez elle. C'était avec la même confiance & la même tranquillité, qu'un jour étant chez un de ses amis, il se revêtit d'une nippe dont il avait besoin, & partit. Son ami rentre, & en s'habillant ne trouve pas tout ce qu'il lui fallait. M. d'Héle seul était entré dans l'appartement, mais on n'osait le soupçonner: cependant, le soir au café, le Monsieur, en posant la main sur la cuisse de d'Héle, lui dit: *ne font ce pas là mes culottes?* *Oui, dit-il, je n'en avais point.* T. O.

### BIENFAISANCE AUX AUTEURS DU JOURNAL.

J'ai lu, dans un papier public, le plan d'un établissement, qui m'a paru devoir être imité par-tout où il y a des indigens, & malheureusement il y en a par-tout. Veuillez, Messieurs, me permettre de le proposer à mes compatriotes, par la voie de votre Journal. Ce ne sera point précisément le plan que j'ai lu qui sera exposé ici; j'ai cru devoir y apporter quelques changemens.

Les ouvriers, les artisans, les domestiques, en général, toutes personnes qui seraient dans le cas de songer à se préparer une vieillesse à l'abri des premiers besoins, déposeraient, chaque année & pendant dix ans, dans un Bureau créé pour cet effet, la somme modique de 8 liv. de Suisse. Ils n'en retireraient aucun intérêt pendant dix années, & au bout de ce tems, époque où, selon le cours des choses, plusieurs des intéressés seraient morts, on partagerait, entre ceux qui auraient survécu, l'intérêt

de la somme qu'aurait produit le montant de leur cotisation; montant augmenté par la mort de plusieurs d'entr'eux, & sur-tout par le soin qu'on aurait de mettre cet argent en activité, dès le moment qu'il aurait été versé dans le Bureau. Il est facile de calculer, que ce produit serait suffisant pour adoucir la vieillesse d'un grand nombre d'indigens. Peut-être on objectera que ceux qui pourraient, sans se gêner, disposer de 8 liv. par année, sont précisément ceux dont la situation heureuse ne leur doit pas faire craindre des besoins dans leur vieillesse; cette objection manquerait de justesse; j'en appelle à ceux qui ne sont pas toujours prêts à prévoir des abus, des inconvéniens, des difficultés, dans les projets de bienfaisance. Cette manie de douter du succès, de craindre qu'il n'en résulte pas tout le bien qu'on en pourrait espérer, je la dénonce non seulement comme un travers, mais comme un vice qui nuit à la classe indigente, en protégeant la bourse de ceux qui en sont atteints contre les attaques respectables de la vraie bienfaisance, qui est bien loin d'être si difficile dans son développement.

J'aperçois fort bien qu'il est un grand nombre de bas artisans qui ne pourraient prélever 8 livres sur leurs épargnes: mais ce serait un nouveau moyen de placer les bienfaits; l'homme aisé pourrait dotter ses filleuls & ses parens; plusieurs ames généreuses dotteraient des infortunés; un malheureux artisan obtiendrait facilement une somme aussi modique de ses protecteurs, de ceux dont il serait connu pour un homme honnête, & dans le besoin.

Enfin, voilà un aperçu de l'établissement que je propose; je laisse aux gens sensibles & éclairés, le soin de le mieux développer; de songer aux moyens les plus propres à former un Bureau qui méritât & appellât la confiance publique.

### Annonces des Mariages qui se publient actuellement dans nos Eglises.

Pierre-Alexandre-David, fils de feu David Francou, natif de Geneve; & Susanne-Marguerite, fille de feu Pierre De la Cour, née à Lausanne, demeurant à Geneve.  
Christian Franckhauser de Trub, demeurant à Morges; & Salomé Martig, de St-Stephan, demeurant à Lausanne.  
Jean-Louis, fils de feu Jaques Regamay, Citoyen de Lausanne; & Louise, fille de J. Louis Chapuis, Citoyen de Lausanne.

### M O R T S.

Daniel Boc, de Bischweiller, ouvrier, faiseur de bas, âgé de 26 ans.  
Jean-Louis, fils de George-François Audibert, fils mineur.  
Marie-Magdeleine Liotard, femme du Sieur Elprit Gaspard Rey, Boulanger, Bourgeois de Lausanne, âgée de 75 ans.  
Jeanne-Louise Grivel, femme de Pierre Rubat, âgée de 79 ans.

# JOURNAL DE LAUSANNE.

20 NOVEMBRE 1790.

Le SOLÉIL se leve à 7 heures 29 minutes, & se couche à 4 heures 31 minutes.

La LUNE se leve à 5 heures 58 minutes après midi.

*Observations Météorologiques.*

Dates.	THERMOMETRE.			BAROMETRE.		
	7 heur. du mat.	2 h. après midi.	9 heur. du soir.	7 heur. du mat.	2 h. après midi.	9 heur. du soir.
13 Nov	+ 3 9.	o + 9 2.	o + 4 9.	26. p. 9. lig. 1	26. p. 8. lig. 8	26. p. 10. lig. 0
14. . .	+ 5. 8.	o + 10. 3.	o + 5. 4.	26. 10.	26. 10.	26. 9. 9
14. . .	+ 7. 5.	o + 10. 1.	o + 5. 0.	26. 9.	26. 8.	26. 8. 3
15. . .	+ 4. 7.	o + 7. 2.	o + 1. 8.	26. 7.	27. 6.	26. 8. 0
16. . .	+ o + 4.	o + 2. 7.	o + o + 7.	26. 5.	26. 6.	26. 6. 1
17. . .	+ o + 3.	o + 1. 6.	o + o + 6.	26. 6.	26. 6.	26. 6. 7
18. . .	+ c. + 4.	o + 4. 2.	o + 2. 7.	26. 6.	26. 6.	26. 6. 1

## BELLES-LETTRES.

*HISTOIRE des Naufrages, ou Recueil des Relations des Naufrages, Hivernemens, Délaiſſemens, Incendies, & autres Evénemens funeſtes en mer, &c. par M. D. AVOCAT. A Paris, chez Maradan & Le Tellier, & à Lauſanne, chez A. Fiſcher; 3 vol. in-8°. avec figures.*

LA première partie renferme ceux de ces évènements qui ſont arrivés dans le Nord; la ſeconde dans les autres mers du globe. Le but de l'Auteur eſt d'inspirer les épanchemens du cœur qui attachent fortement à l'humanité: ſon livre offre aux ames ſenſibles une galerie de tableaux touchans, variés, d'autant plus intéreſſans que la vérité en eſt la baſe, & il n'en eſt aucun qui ne puiſſe être, pour les malheureux, un motif de conſolation.

Cet ouvrage n'eſt pas ſuſceptible d'extrait; mais, pour en donner une idée, nous citerons un morceau de l'une & l'autre partie. Nous choiſiſſons le naufrage du vaiſſeau de *Beering*.

*Beering* errait ſur les mers de Kamſchatska; ſes matelots & lui-même étoient épuifés de fatigues; dévorés par le ſcorbut lorsqu'enfin ils découvrirent ce pays; ils s'en approchèrent & ſe trouverent bientôt

près d'un rocher contre lequel ils alloient ſe brifer. Ils jetèrent deux ancres, les deux cables ſe rompirent; ils ſe préparèrent à en jeter une troiſième, lorsqu'une vague énorme ſouleva le vaiſſeau & le jeta au-delà du rocher.

Tout un coup ils ſe trouverent dans une eau calme, par-tout entourée de rochers inacceſſibles, excepté à l'endroit même où ils étoient: on deſcendit ſur terre, mais elle étoit ſtérile & couverte de neige. Un torrent qui deſcendait des montagnes put leur fournir de l'eau; mais on n'y trouvait de bois que celui que la mer y avait amené des rivages lointains, & il étoit caché ſous la neige. On ne pouvait faire des cabanes; mais, entre les collines de ſable, on découvrit des foſſes aſſez profondes, on les nettoya, on les couvrit de voiles, pour ſe mettre à couvert. Plusieurs périrent avant de s'y être-rendus. On viſita encore le pays, on s'apperçut qu'il formait une iſle inhabitée; les renards bleus & blancs, très-avides, qui ne fuyaient point, leur en fournirent encore une preuve.

*Beering* y mourut peu de temps après y avoir été transporté; on donna ſon nom à l'iſle. Il étoit Danois de naiſſance, aimait paſſionnément les voyages, viſita les deux Indes, & cherchait alors à reconnaître la mer qui ſépare l'Amérique de l'Asie. On peut dire que cet homme célèbre fut preſque enterré vivant. La

fosse où il avait été placé, était la plus grande; la moins incommode, & on l'avait couverte soigneusement en forme de tente. Dès les premiers jours, il se détachait continuellement du sable des parois de la fosse où il était couché, & ses pieds en étaient à l'instant couverts; ceux qui avaient soin de lui, les dégageaient; mais il ne voulut plus permettre ensuite qu'on l'ôtât, parce qu'il le mettait à couvert du froid & que sa chaleur naturelle l'abandonnait. Il en était caché jusqu'au bas-ventre quand il mourut, & il fallut le déterrer pour l'inhumier avec décence.

Quelques jours après sa mort, les compagnons perdirent leur vaisseau, la seule ressource qui leur restait pour sortir de cette terre d'exil. Un vent d'Est le secoua, le cable se rompit, & il fut fracassé contre la terre; où il fut bientôt enfablé. Ils en tirèrent quelques provisions; ils espèrent former une barque de ses débris. Quelques loutres, le chat marin, la vache marine les nourrissent pendant le tems qu'ils employèrent à la construire. Ils s'y embarquèrent, & parvinrent dans le golfe d'Awatscha, & jetterent l'ancre dans le port de Pierre & Paul où Cook séjourna plusieurs années après.

(La suite dans une Feuille prochaine.)

## VARIÉTÉS.

*REMARQUES* médicales faites dans un Voyage en Suisse. Traduites de la Bibliothèque de Médecine de M. BLUMENBACH.

Les recherches intéressantes que M. le Docteur Richard Price a faites sur la salubrité respective des plus célèbres villes de l'Europe, m'ont déterminé à en faire de semblables en Suisse. Il est bien vrai qu'on ne peut pas être trop circonspect, lorsqu'on veut déduire des conséquences de données isolées souvent défectives; & les éclaircissements que j'ai pu me procurer en Suisse, ne font autre chose que des données. Cependant je crois pouvoir avancer avec probabilité, que de toutes les villes considérables que j'ai vues (&, à l'exception de Fribourg & Soleure, j'ai visité la plupart des endroits de quelque importance), Wallenstadt, située sur le bord du lac, est le lieu le plus mal-sain: l'air y est marécageux; les habitans sont d'une complexion cachetique, & on n'y rencontre que peu de vieillards bien portans, tandis que Berne est, à proportion, le séjour le plus salubre. On ne voit pas même, dans cette dernière ville, que les excès soient punis promptement, ou aient les mêmes suites, plus ou moins fâcheuses, comme ailleurs. Une autre preuve, plus frappante, de la salubrité de cette ville, se tire du grand nombre de vieillards qu'on trouve parmi les habitans, comme on le voit par la liste suivante que je dois à

mon ami, à jamais chéri, feu M. de Haller de Nyon.

En 1757, le nombre des bourgeois morts à Berne était de 137, parmi lesquels on comptait 33 sujets depuis 70 jusqu'à 100 ans. — 1758, parmi 125 morts, il y en avait 33 qui étaient parvenus au même âge. — 1759, morts 115, nombre des septuagénaires & au-delà jusqu'à 100 ans, 23. — 1760, 131--22. — 1761, 143--32. — 1762, 187--36. — 1763, 127--28. — 1764, 192--38. — 1765, 123--33. — 1766, 114--33. Total des morts dans cette décade 1394: parmi lesquels on compte 189 qui avaient atteint l'âge de 70 jusqu'à 79 ans; 111 qui étaient parvenus jusqu'à 80 & 89 ans; 11 qui sont morts âgés de 90 ans jusqu'à 100 ans; total des septuagénaires & au-delà jusqu'à 100 ans 311. — Dans la décade depuis 1767 jusqu'en 1776, le nombre des morts a été de 1140, & parmi ceux-ci il y en a eu 327 qui avaient passé l'âge de 70 ans; savoir, 211 qui sont morts entre 70 & 79 ans, 103 entre 80 & 89 ans, enfin 13 qui ont poussé leur carrière jusqu'à 90 & 100 ans. — En 1777, de 97 morts 35 avaient atteint entre 70 & 100 ans. — En 1778, il y a eu 144 morts & 28 septuagénaires. — 1779, 93--26. — 1780, 91--32. — 1781, 103--34.

En général, à Berne on dit d'un homme mort à 60 ans, qu'il est mort à la fleur de son âge. D'un septuagénnaire, que ce n'est pas l'âge qui l'a fait mourir, & ce n'est que des octogénaires que l'on convient qu'ils ne sont pas morts jeunes.

Une autre singularité physiologique qui résulte du détail des listes mortuaires est, qu'à l'époque de 84 ans, le nombre des vieillards diminue considérablement, en sorte que cet âge paraît être le terminus ad quem que plusieurs vieillards atteignent, mais qu'un très-petit nombre d'eux franchit.

## HISTOIRE NATURELLE.

Suite des Remarques sur l'Insectologie de GEOFROY, par M. DEVELAY.

23°. *Gloffroy* qui n'a point connu la chenille du Papillon le Mars, & qui n'a vu celui-ci que mutilé, le place parmi les *Argus* (p. 61). C'est à tort: il doit former un paragraphe entre le second & le troisième de la première famille. Il est à quatre pieds, & sa chenille est sans épines; mais les pattes antérieures du papillon font la palatine: Voici sa description:

PAPILIO NYMPHALIS GEMMATUS IRIS. *Alis subdentatis, subtus griseis; fascia utrinque alba interrupta; posticis supra uniocellatis.* (LINN. syst. nat. n°. 161.)

ROSEL, *inf.* III. tab. 42. ♂ IV. tab. 31 fig. 6. *Le Mars* ou *l'Iris*. — Largeur 30, 31 lignes, ou plus. Ses ailes sont dentelées, un peu anguleuses. Leur

couleur en-dessus est changeante ; tantôt noirâtre , tantôt d'un très beau bleu , suivant le jour où on les voit. En-dessous , elles sont quelquefois grâtres , quelquefois brunes. Les supérieures sont tachées de blanc de part & d'autre , & les inférieures sont coupées d'une belle bande blanche , qui paraît aussi en-dessus & en-dessous. Toutes quatre ont un œil , qui se voit des deux côtés , mais qui quelquefois manque. On trouve sa chenille , en May , sur le saule. Elle est verte , sans poils & sans épines , chagrinée , assez grosse , & porte sur sa tête deux grandes cornes immobiles , dures , renflées à la base & à la pointe , & dont elle se sert pour écarter ce qui l'incommode. Elle se suspend par les pieds de derrière pour se changer en chrysalide.

24°. Il se présente pour *Empereur des argus* , place usurpée par l'*Iris* , il se présente , dis-je , un des plus beaux Papillons de l'Europe , le Prince du Parnasse , l'*Apollon* , qui se trouve à Salève près de Genève , & dont le *Naturaliste des Alpes* a dit un mot dans son immortel ouvrage sur les montagnes. Je ne saurais résister à l'envie de le décrire.

*PAPILIO HELICONIUS APOLLO. Alis oblongis integerrimis albis : posticis ocellis supra quatuor , subtus sex basique rubris.* (LINN. syst. nat. n°. 50.)

ROESEL, inf. IV, p. 29, tab. 4, fig. 1. 2.  
L'*Apollon*.—Largeur, 33 à 36 lignes.

Ses ailes sont très-entières , blanches de part & d'autre , avec leurs bords transparens sans couleur , sur-tout celui des supérieures. Celles-ci sont marquées des deux côtés de quatre ou cinq grandes taches d'un beau noir. Les inférieures , en-dessus , sont ornées de quatre yeux , qui paraissent aussi en-dessous. Ils sont rouges , entourés d'un cercle noir , & souvent éclairés d'une prunelle blanche. Ces mêmes ailes ont de plus en-dessus , & près de l'extrémité du corps , une tache noire allongée , qui correspond en-dessous à un œil rouge de même figure. Leur base en-dessous est rouge. Celle de toutes les ailes , en-dessus , est sablée de noir , & garnie d'un duvet blanc. De ce même côté , le corps de l'insecte est noir ; de l'autre , il est tout couvert de poils blancs. Les antennes sont blanches avec le bout noir. Les yeux & la trompe sont noirs. Les tarses sont alternativement coupés de noir & de blanc. Ce Papillon aime les montagnes. Il vole lentement & avec majesté. Le bruit qu'il fait , en frottant ses ailes l'une sur l'autre , le ferait croire habillé de soie.

La Brétonniere , près de Payerne , le 7 Nov. 1790.

(La suite dans une Feuille prochaine.)

## É C O N O M I E.

M. Lanory a développé , dans un Mémoire. la méthode qu'il a imaginée pour accélérer la maturité

des fruits & augmenter leur grosseur. Ce moyen , très-ingénieux , qui consiste dans un procédé très-simple , est fondé sur la théorie de la sève. Il s'agit seulement d'enlever aux branches auxquelles on veut faire produire des fruits précoces , un anneau d'écorce de deux ou trois lignes de largeur. Cette opération doit être faite lorsque l'arbre est en fleur , ou dans le moment que les fruits commencent à être noués ; on a soin d'enlever toute l'écorce jusqu'à l'aubier. M. Lanory a présenté à la Société Royale d'Agriculture des branches d'abricotiers & de pruniers qui portaient deux rameaux bien distincts. Le rameau qui avait subi l'opération , était couvert de fruits parfaitement mûrs & beaucoup plus gros que les autres , tandis que le rameau voisin , & auquel on n'avait pas touché , ne portait que des fruits verts & semblables à ceux qui étaient sur toutes les autres branches de l'arbre.—On dira peut-être que cette découverte est plus curieuse qu'utile ; mais n'est-il pas toujours infiniment utile de suivre toutes les expériences qui tendent à perfectionner la théorie de la sève ?

On fait avec quel succès se gouverne le bled dans le Comté de Kent. Voici la méthode qui y est suivie à l'égard de cet objet : Lorsque le bled est battu , on le jette avec la pèle d'un côté à l'autre ; & le plus long-tems que dure cette opération , c'est le mieux. Par ce moyen toutes les saletés restent entre les deux tas de bled , & l'on crible ce qui tombe au milieu ; pour en séparer le bon grain qui peut s'y trouver mêlé. On porte ensuite le bled dans les greniers , où on l'étend sur environ un demi pied d'épaisseur , on le retourne deux fois par semaine , & on le crible une fois dans le même espace de tems. Au bout de deux mois , on l'étend de l'épaisseur d'un pied ; on le tourne une ou deux fois par semaine , & on le crible à proportion plus ou moins souvent , suivant l'humidité ou la sécheresse de la saison. Au bout de cinq ou six mois , on le met en couche de deux pieds d'épaisseur ; on le tourne une fois tous les quinze jours , & on le crible une fois dans le mois , suivant la nécessité. Après une année révolue , on donne à la couche de bled deux pieds & demi ou trois pieds d'épaisseur ; on le tourne une fois en trois semaines ou un mois , & on le crible dans des espaces de tems proportionnés.—Lorsque le bled est resté deux ans ou plus , on le tourne une fois en deux mois , & on le crible une fois en trois ou quatre mois , & ainsi de suite , selon le brillant , la dureté & la sécheresse du grain. Plus on raccourcit les intervalles entre ces opérations , mieux le grain s'en trouve. On laisse un espace vuide d'environ trois pieds de largeur de tous les côtés de la chambre , & un autre de six pieds dans le milieu sur toute sa

longueur, afin d'avoir de la place pour retourner le bled aussi souvent qu'il en est besoin.—On fait deux trous quarrés aux deux extrémités du plancher & un trou rond dans le milieu : on jette le bled par ces ouvertures, des piéces supérieures dans celles de dessous, afin de le mieux aérer & sécher. Les cribles ont deux cloisons pour séparer la poussière du bled. Elle tombe dans un sac ; lorsqu'il est suffisamment rempli, on la rejette, & le bon bled reste dedans.

### A N E C D O T E.

#### *Extrait des Éternes Helvétiques.*

Les habitations de la communauté de Davos, dans le pays Grison, ont une origine qui mérite d'être connue, & qui date de l'an 1250 : *Valthèr* l'ancien, Baron de Vatz, possédait les hautes vallées du Frétagau, de Schanfic, de Belfort dans le sein des Alpes Rhétiennes. C'était un chasseur déterminé ; il aspirait à bien connaître ses vastes domaines, qui renfermaient des vallons jusqu'alors inconnus, & des forêts que personne n'avait parcourues ; il désirait sur-tout de trouver les sources d'un torrent rapide qui se décharge dans l'Albel, en-dessous d'Alveneu. Il avait amené du Haut-Valais une troupe de jeunes gens robustes, devenus les compagnons de ses chasses & de ses courses ; & , suivant les mœurs de ces tems-là, il y avait peu de jours qu'il ne s'exercât avec eux à franchir des précipices, à grâvir des rochers, & à forcer l'ours & le chamois jusques dans leurs refuges ; les moins accessibles. Quelques-uns de ces chasseurs Vallaisans remontaient, à travers mille obstacles, le long du torrent rapide qui s'appelle maintenant Landwasser, parviennent dans une vaste plaine, entourée d'un retranchement de mélèzes & de sapins que nul mortel n'avait franchi avant eux, & y découvrent deux lacs inégaux très-poissonneux, & peu distans l'un de l'autre. Ils annoncent au Baron cette intéressante découverte, & lui vantent la beauté de cette solitude. Celui-ci court incessamment la visiter, & il donne ce petit pays à habiter & à défricher à douze des chasseurs Vallaisans qui l'avaient découvert. C'étaient les plus robustes, les plus actifs, les mieux accoutumés aux rigueurs de ce sauvage climat, assez ressemblant à leur terre natale. Chacun choisit un terrain selon son goût, y bâtit une maison de bois, y amena sa femme & ses enfans : bientôt la population s'augmente ; de nouveaux colons arrivent de toute part, & cette contrée, quoique une des plus reculées, devient une des plus peuplées du pays Grison. Heureusement que *Valthèr* & ses héritiers furent de bons Seigneurs ; car s'ils n'eussent pas accordé à cette peuplade naissante de grandes immunités, la sévérité du climat l'eût bientôt mise en fuite ; mais la liberté adoucit & rend supportables les plus âpres frimats.

Comme le terrain était la propriété du Baron de Vatz, il le leur remit à perpétuité, sous une redevance annuelle, consistant en fromages, en drap du pays, & en brebis. Cette redevance, convertie dès lors en argent, monte à la modique somme de 27 florins & demi d'Allemagne. Il exigea aussi de ceux à qui il inféoda les lacs, remplis d'excellens poissons, & sur-tout de truites dorées des Alpes, qu'ils lui en livraient mille piéces chaque année, à moins qu'ils n'aimassent mieux lui donner un florin pour chaque centaine qu'ils ne fourniraient pas. Ces anciens droits étant parvenus, par diverses successions, à la Maison d'Autriche, les habitans du pays s'en racheterent, par une somme une fois payée, en 1648, & obtinrent ainsi l'indépendance la plus absolue. Le nom de *Davos* est un mot de l'ancienne langue, encore usitée dans le pays Grison, qui veut dire *derrière* ou *par-delà*, & qui, dans le patois de la Suisse Française, a presque la même signification. La peuplade qui habite ces lieux reculés, est une des plus robustes & des plus simples des Alpes. Jaloux à l'excès de leur liberté, jaloux de leur existence obscure & à peine soupçonnée, fiers de leur pauvreté mâle & laborieuse, ces montagnards n'ont point oublié qu'ils sont les descendans de ces anciens *Viberi* que les vainqueurs de l'univers, les Romains, ne purent jamais dompter entièrement.

#### *Annonces des Mariages qui se publient actuellement dans nos Églises.*

- J. Abraham-Moïse, fils de Moïse Fiaux, Citoyen de Lausanne ; & Jeanne-Louise, fille de feu Jaques Blanchot, des Vallées du Piedmont.  
 Jean-Daniel, fils d'Henri Verboux, de Paudex ; & Jeanne-Marie, fille de feu Jaques De Sarzens, de Sarzens, Paroisse de Curtilles.  
 Abraham, fils de feu Pierre Romph, de Vahleren, Bailliage de Schwarzbouurg, habitant au Mont ; & Marianne, fille de Samuel Noverraz, de Villette.  
 J. Etienne, fils de Jacob-Abraham Schrantz, de Frutigen ; & Marguerite, fille de J. Pierre Regamay, de Lausanne.

### M O R T S.

- Pierre Stalat de Terceveil, Bailliage de Thun, Couvreur de la profession, âgé de 45 ans.  
 Mr. Robert Grimston, de la Province d'Yorck, âgé de 44 ans.  
 Susanne Krebs, de Kilderfingen, Bailliage d'Oberoffen, morte deux jours après sa naissance.  
 Jean-Martin Dekennen, de Coinfins, Tonnelier de sa profession, âgé de 47 ans.

ERRATA. Dernière Feuille, seconde page, première colonne, ligne 28, *n'en retirer lisez ne retirer.*—Même colonne, ligne 52, *le conduire au précipice lisez le conduire jusqu'au bord du précipice.*—Troisième page, première colonne, ligne 22, *citer cette Lettre lisez citer de cette Lettre.*

JOURNAL DE LAUSANNE.

27 NOVEMBRE 1790.

Le SOLEIL se leve à 7 heures 38 minutes, & se couche à 4 heures 22 minutes.  
La LUNE se leve à 9 heures 48 minutes du soir.

*Observations Météorologiques.*

Dates.	THERMOMETRE.			BAROMETRE.					
	7 heure. du mat.	2 h. après midi.	9 heure. du soir.	7 heure. du mat.		2 h. après midi.		9 heure. du soir.	
19 Nov.	+ 4. 0.	o + 8. 4.	o + 4. 3.	26. p.	6. lig. 2	26. p.	6. lig. 3	26. p.	7. lig. 0
20. . .	+ 2. 5.	o + 6. 0.	o + 5. 1.	26.	7.	1 26.	7.	2 26.	8.
21. . .	+ 4. 1.	o + 6. 2.	o + 4. 3.	26.	7.	7 26.	7.	1 26.	6.
22. . .	+ 5. 2.	o + 9. 2.	o + 9. 5.	26.	7.	0 27.	6.	6 26.	6.
23. . .	+ 7. 4.	o + 11. 0.	o + 7. 0.	26.	7.	1 26.	8.	1 26.	7.
24. . .	+ 6. 2.	o + 8. 7.	o + 6. 3.	26.	6.	2 26.	6.	6 26.	5.
25. . .	+ 6. 0.	o + 10. 0.	o + 6. 5.	26.	6.	2 26.	6.	0 26.	5.

BELLES-LETTRES.  
LOGOGRIPE.

Sur mes trois pieds je nuis à tout ce qui végete,  
Et suis un fléau pour tout être vivant.  
Changez, *vice-versa*, ma queue avec ma tête,  
Qu'on me tire à rebours, tout le monde est content:  
On me desire alors; on me donne, on me prend;  
Mais on me donne tard, & toujours l'on attend,  
Si bien que le donneur n'est jamais de la fête.

VERS pour la Fête de CATHERINE, le 25 Nov.

Sur l'air: J'ose encore reparaitre  
Dans le temple des neuf Sœurs.

Pour ta Fête, Catherine,  
De nous reçois quelques fleurs:  
L'amitié, tendre & divine,  
En a broyé les couleurs.  
Aux charmes qu'elle procure  
Bornons toujours nos desirs;  
Car c'est de sa source pure  
Que naissent tous les plaisirs. *Bis.*

Ici la rose immortelle  
Brave les froids Aquilons;  
Elle est à nos yeux plus belle,

En résistant aux glaçons:  
De l'amitié c'est l'image;  
Rien ne peut l'anéantir,  
C'est sous les coups de l'orage  
Qu'on la voit s'épanouir. *Bis.*

Tu montres dans ta figure  
Sa naïveté, ses traits;  
En te créant, la Nature  
Nous combla de ses bienfaits.  
Amis! le bonheur suprême,  
Est dans nos cœurs attendris,  
Si Catherine nous aime  
Tous nos vœux feront remplis. *Bis.*

DISCUSSIONS importantes, débattues au Parle-  
ment d'Angleterre, par les plus célèbres Orateurs,  
depuis trente ans, &c. Ouvrage traduit de l'An-  
glais. 4 vol. 4 à 500 pages chacun. A Paris,  
& se trouve à Lausanne chez M. Luquiens, Libr.

Voici ce que les Papiers Français disent de cet  
ouvrage:—« Ce livre, qu'on pourrait appeler la  
Rhétorique des Orateurs aux États-Généraux, ne  
pouvait paraître dans des circonstances plus favora-  
bles. De grands objets traités par de grands Ma-  
tres, par de vrais hommes d'État, des motions, des

adresses, des répliques composées à l'offir ou improvisées sur la constitution Britannique, &c....

On trouve tous les sujets & tous les tons dans ces discours, depuis l'éloge adroit & séducteur, jusqu'au sarcasme déchirant, & depuis l'éloquence des Sauvages de l'Amérique jusqu'aux discours qui rivalisent l'art de Demosthène & de Cicéron".

*SUITE de l'Histoire des Naufrages, ou Recueil des Relations des Naufrages, Délaiſſemens, &c. rapportée dans le Numéro précédent.*

La seconde partie offre des événemens plus variés & bien plus déſastreux encore. Le premier des Naufrages est celui d'*Emmanuel Sofa*, Portugais, & d'*Éléonore Garcie Salá*, sa femme. Leur vaisseau se perdit sur les côtes orientales de l'Afrique; une partie de l'équipage fut sauvé; mais mourant de faim & dans une situation cruelle. *Sofa* résolut de suivre la côte jusqu'au fleuve de St. Esprit, où les Portugais faisaient un grand négoce. Ils s'y rendirent après quatre mois d'une marche pénible, pendant laquelle ils se nourrirent, en partie, de pommes & de fruits sauvages.

Là ils trouverent un chef Cafre qui fut leur faire livrer leurs armes avec beaucoup d'adresse, & ensuite il leur enleva tout ce qu'ils possédaient. La belle *Éléonore*, ne pouvant supporter d'être exposée nue aux regards de tout le monde, se jeta dans un fossé & s'enterra, pour ainsi dire, dans le sable, résolue de n'en plus sortir. Son époux demeurait immobile, & plongé dans la douleur. Ses compagnons se disperserent pour éviter la famine & la mort: il était seul avec sa femme & ses enfans; il alla chercher des fruits, pour nourrir sa famille, & n'en trouva point; il revint, épuisé de fatigues, & trouva enfin, sa femme & ses enfans morts de faim & de soif. Il eut la force de les ensevelir, & se perdit dans ces déserts, d'où il ne put sortir.

Les malheurs qu'éprouverent les compagnons de *Léri* ne font gueres moins lamentables: la querelle du contre-maitre & du pilote fit chavirer le navire, qu'on parvint cependant à redresser: bientôt après, il se fait une voie d'eau; une partie de l'équipage s'échappe avec la barque, pour ne point être submergé, & le reste parvient enfin à boucher l'entrée à l'eau: mais un nouveau malheur suivit de près; de la poudre qu'on faisait sécher s'enflamma; l'explosion mit le feu aux voiles & aux cordages, & ce ne fut pas sans peine qu'on sauva le vaisseau même. La famine succéda: on mangea les oiseaux qu'on portait en Europe, les balayures du magasin de biscuit, les rats, le cuir, les rondelles faites de la peau d'un animal d'Amérique, jusqu'aux couvertures des câbles; la tempête mêla ses horreurs à celle de cette

situation; on rongéait le bois de Brésil, & encore l'on manquait d'eau. On jeta l'un sur l'autre des regards qui annonçaient l'envie naturelle de se dévorer. Enfin, ils découvrirent les côtes de Bretagne, & furent sauvés.

Les aventures de *Bontoc* présentent encore des circonstances bien effrayantes, des traits bien intéressans, mais nous nous bornerons à citer un exemple d'une vertu courageuse dans une femme.

*Dom Brito* était marié à une femme jeune, belle & vertueuse: ces deux époux, tendrement unis, étaient inséparables. Il défendait *Ponto de Galle* contre les Hollandais qui l'assiégeaient. Sa femme l'accompagnait par-tout dans l'intérieur de la place, visitant les postes durant la nuit, & lors de l'assaut général, elle se tint près de lui. En vain son mari la pressa de se retirer; elle voulut partager les dangers auxquels il allait être exposé, & resta, pendant toute l'action, à ses côtés. *Brito*, dans les premiers rangs, & par-tout où sa présence était nécessaire, animait ses soldats de la parole & de son exemple. Il y reçut cinq blessures dangereuses, & il commandait encore lorsqu'un coup de mousquet lui cassa la cuisse; des ennemis s'avancerent pour l'achever. Sa femme écarte les épées de son corps & se jette sur le corps sanglant de *Brito*. C'est mon époux, barbares, s'écriait-elle, épargnez un homme qui se meurt, ou égorgez-moi avec lui. Sa voix put se faire entendre, un Officier ennemi s'approche, & touché de ce spectacle, relève cette femme en pleurs, l'assure qu'elle n'a plus rien à craindre pour son époux, le fait emporter, on le soigne, on a pour lui les plus grands égards, ainsi que pour sa femme. Ils furent conduits à *Batavia*, d'où ils partirent pour *Ceylan*, où *Dom Brito* fut élevé à un grade honorable, & où sa femme le suivit jusqu'au tombeau.

Ce trait est étranger aux Naufrages, mais il ne peut l'être aux ames sensibles.

*ÉTRENNES pour les personnes de tout âge &c de toutes conditions, pour l'an de grace 1791. A Lausanne, chez J. P. Heubach &c chez J. Andr. Fischer. Avec Privilège de LL. EE.*

Ce que l'on desire généralement dans ces sortes d'ouvrages, on le trouve dans celui-ci: agrément, utilité & variété; cependant il est, peut-être, quelques-uns de ces articles qui, quoique puisés dans des papiers publics accredités, n'en demandent pas moins d'être lus avec un peu de précaution. Nous allons citer ici un Extrait du Prospectus qu'en ont publié les Editeurs, qui ont été fideles à leur engagement.

"On trouvera, dans ces *Étrennes* (format & caracteres semblables à celles de *Gotha*) un frontispice

gravé par M. Wexelberg, douze estampes de costumes Suisses, enluminées ou en noir, destinées d'après nature par MM. Aberli & Wexelberg; outre ce qu'on trouve ordinairement dans les productions de ce genre, un précis de la Géographie politique de chaque État de l'Europe, sa population, ses richesses, ses revenus, ses forces de terre & de mer, &c. les faits les plus importants de l'année précédente; des anecdotes, des piéces de Poésies choisies, des fragmens de voyage en Suisse, une notice des grands hommes morts dans l'année écoulée, &c. &c."

"Le prix de ces Étrennes, reliées proprement, dorées sur tranches, avec étuis, est pour les enluminées de 25 batz, & pour celles qui ne le sont pas de 18 batz; reliées en carton ou papier de couleur, avec étui, estampes en noir, de 15 batz, & brochées, avec étui, de 10 batz".

"On continuera ces Étrennes les années suivantes pour les estampes des costumes Suisses, ainsi que pour les descriptions, poésies, anecdotes, &c. pour que cela puisse former une collection de lectures intéressantes & amusantes".

En voici deux citations dont nous avons fait choix, parce que leur étendue est conforme à l'espace où nous nous sommes resserres.

La fureur des duels s'était ranimée sur le point de s'éteindre. Les Dames couraient pour voir ce spectacle. L'une d'elles en revenait & s'écriait: *D'honneur, ils m'ont fait une peur horrible; je n'y reviendrai plus, quand je serais sûre qu'ils me tueraient tous deux.* Les deux combattans avaient été légèrement blessés.

Dans Oldoborough, dans la province de Yorkshir, vit un homme âgé de 138 ans. Il s'appelle *Jonathan Kartop*, a l'esprit présent, montre beaucoup de vivacité, & jouit de tous ses sens. Il se souvient de l'incendie de Londres & du Roi Charles II: il est de petite taille, a été marié cinq fois, & voit autour de lui sept enfans qui lui restent, qui ont 26 enfans, lesquels en ont eux-mêmes 74, & ces derniers 140.

Sa troisième femme était une fille naturelle de Cromwel: elle avait prêté cinquante guinées au Poète Milton, qui les lui rendit après la restauration. Il possède des lettres originales de plusieurs personnages sur les affaires de ce tems, qui n'ont point été imprimées, & qui mériteraient de l'être.

## HISTOIRE NATURELLE.

SUITE des remarques sur l'Insectologie de GÉOFFROY par M. DEVELAY.

Le Papillon que *Géoffroy* donne pour une variété de l'*Aurore*, (p. 72.) n'est-il point l'espèce suivante,

commune dans les environs de Geneve, mais que je n'ai pas rencontré ici?

PAPILIO *Danaus candidus* DAPLIDICE. *Alis integris rotundatis, albis; margine fuscis; subtus luteo-griseis, albo maculatis.* (LINN. syst. nat. n.º 81.)

*Le Verd-d'eau.*—Largeur deux pouces, environ. Ses ailes ne sont point dentelées. Le fond de leur couleur est blanc. Les supérieures ont en-dessus, à leur sommet, quelques taches noires, plus ou moins jointes. Dans le milieu de la longueur de l'aile, vers son bord extérieur, il y a une tache noire coupée en deux. Outre cette tache, les femelles en ont encore une près du bord intérieur. Les mêmes taches paraissent en-dessous, avec une couleur verd-gris. Les ailes inférieures sont tout à fait blanches en-dessus dans les mâles, & tachées de noir vers leur bord inférieur dans les femelles. Le dessous de ces mêmes ailes est couvert, en grande partie, par des taches verd-d'eau, qui se touchent, de manière qu'on pourrait regarder cette couleur comme faisant le fond.

Il faut prendre garde de confondre cette espèce avec la femelle de l'*Aurore*, à laquelle elle ressemble assez. On peut les distinguer, 1.º par la grandeur, l'*Aurore* n'ayant que dix-neuf lignes, au lieu de deux pouces; 2.º par la marbrure du dessous des ailes, qui est bien plus délicate & d'un plus joli verd chez l'*Aurore*; 3.º par la tache du milieu de l'aile supérieure, qui est large & coupée en deux dans le *Verd-d'eau*, tandis qu'elle n'est gueres qu'un point dans l'*Aurore*; 4.º enfin, par le bout de la même aile, qui est à peu près tout d'une seule couleur chez cette dernière espèce, & qui est panaché dans celle que je décris.

26.º *Géoffroy* omet une chose essentielle dans la description du *Porte-queue fauve à deux bandes blanches*, (p. 59.) c'est que la tache fauve, des ailes supérieures, manque dans les mâles.

27.º La *Phalène blanche à cul brun*, répand une légère odeur de musc.

Sa chenille, à ce que dit *Géoffroy*, est la plus commune de toutes. (Voy. p. 117.)

BONNET a remarqué la même propriété chez une *Phalène* dont la chenille a quelque ressemblance avec la commune. (*Oeuvres complètes*. Observ. div. sur les Insectes, Observ. XXX.)

28.º *Géoffroy* place la *Découpe* (p. 121.) dans le paragraphe premier de la première famille des *Phalènes*. C'est à tort: elle a une trompe & les ailes rabattues, & par conséquent elle doit être rangée dans le paragraphe second de la même famille.

Sa chenille, qui est verte, habite le saule & le peuplier. Quand elle a fait sa coque, & avant de se changer en chrysalide, il lui vient quatre points noirs près de la tête, dans les côtés.

29°. *Geoffroy* n'a pas connu la chenille du *double-point*, p. 125.) Elle ressemble beaucoup à celle de la *queue-fourchue*, lorsque cette dernière est encore jeune, (p. 104) : comme elle, elle est verte, avec deux grandes taches brunes sur le dos; comme elle, elle a la queue terminée par deux longues appendices, dont elle fait sortir des espèces de fouets, pour se délivrer de ce qui l'incommode; comme elle, enfin, on la trouve sur le saule, & peut-être sur le peuplier. J'ai négligé d'observer si ces deux espèces, même dans leur jeune âge, n'auraient point quelque caractère distinctif, & si celle-ci, comme l'autre, peut sécher cette liqueur acide que *BONNET* a eu le courage de goûter, & dont il a introduit une grosse goutte dans une incision faite exprès à l'un de ses doigts. (*Oeuvres complètes, Mémoires d'Hist. nat.*) (\*)

La Brétouillère, près de Payerne, 14 Nov. 1790.  
(*La fin dans la Feuille prochaine.*)

(\*) On connaît assez généralement l'espèce de filet de gaze, avec lequel on prend les Papillons & les Phalènes. J'ai imaginé de les faire servir à prendre les mouches, cet insecte si connu, si commun, & si fort incommode. Cela m'a si bien réussi que, plus d'une fois, en moins de dix minutes de tems, j'ai pris, dans un seul appartement, à la campagne, deux onces de ces petits animaux, & c'est beaucoup. Je ne quitterai point les Papillons, à qui cet instrument était d'abord destiné, sans dire plus positivement ce qu'il est, & comment on s'en sert pour la chasse aux mouches. Pourquoi passerait-on sous silence ce qui peut être de quelque utilité ?

1°. On prend un fil de fer, long de quatre pieds, & d'environ deux lignes de diamètre, mesure de France. On le courbe comme le ferait le bois d'une raquette tout à fait ronde; ensuite que l'on a un manche formé par les deux extrémités du fil de fer, & qui a par conséquent deux branches séparées. On lui donne un demi pied de longueur, ce qui emploie un pied de fil de fer. Le tour de la raquette a donc trois pieds d'étendue, & l'espace circulaire ou le vide, un pied de diamètre. 2°. On prend un bâton de sept à neuf lignes de diamètre, & de trois à quatre pieds de longueur, ou même plus, suivant l'élevation des appartemens. On l'engage par le bout le plus mince, entre les deux branches de la raquette, puis on le lie fortement avec un cordon. 3°. On prend du canevas, au lieu de gaze, & l'on en fait une espèce de sac pointu, d'environ un pied & demi de profondeur, & dont l'ouverture soit égale à celle de la raquette. Cela fait, on le coud sur le fil de fer, de manière que l'ouverture de la raquette ne soit plus distinguée de celle du sac ou filet. Voilà l'instrument. Voici comment on s'en sert.

Tenant le filet à deux mains, on le fait mouvoir à droite & à gauche, en le tournant & retournant, en sorte que l'ouverture marche toujours la première. Ce mouvement ressemble assez à celui d'un volant chassé alternativement par deux raquettes opposées; à l'exception que c'est la pointe du volant qui chemine la première, & qu'ici c'est l'ouverture du sac. Quand on est au fait de cet exercice, on promène ainsi le filet à une petite distance des tapisseries & des plafonds, contre lesquels les mouches sont posées. Elles cherchent à se sauver, & sont enlevées par ce filet fatal, au fond duquel elles tombent, sans pouvoir en ressortir, parce que le mouvement qu'on lui donne est continu & plus prompt que leur vol.

Si l'on fait cette opération dans un appartement où il y ait une grande quantité de mouches, le filet devient bientôt pesant, & l'on fait chasse, sur-tout si l'on a eu soin de fermer portes & fenêtres. Est-on content de sa capture, & veut-on donner la mort à son gibier, on saisit le filet avec une main, à peu près dans son milieu, & l'on ferme ainsi tout passage aux mouches. Il ne reste plus qu'à plonger la pointe du sac dans une jatte d'eau bouillante.

ERRATA pour l'article *Hist. nat.* du Numéro 45.  
Ligne 22, un carré long, lisez un petit carré long.  
Ligne 46, des taches & bandes lisez des taches & bandes de taches.

## LIVRES.

On trouve chez *Hignou & Comp.* Voyage d'une Française en Suisse & en Franche-Comté, &c. Deux volumes in-8°. Londres, 1790. Prix, livres 6 de France.

### Annonces des Mariages qui se publient actuellement dans nos Eglises.

J. J. François, fils de J. François Cavin, de Vulliens; & J. Catherine, fille de J. Abraham Cornier, de la Corporation Française.  
Louis César, fils de feu Jaques David Schopffer, du Gefsenai; & Françoise, fille de feu J. Pierre Sion, de la Corporation Française.  
J. Marc, fils de J. Etienne Barbey, de Vuarens; & J. Louise, fille de feu Antoine Guillet, de Daillens.  
Louis Auguste, fils de feu Etienne Villard, de Daillens; & Françoise, fille de feu J. David Vallotton, de Moiry.  
George, fils de Pierre Louis Grobety, de Balaignes; & J. Suzanne, fille de J. Pierre Peitrequin, de Romanel.

## MORTS.

Madeleine Combet, veuve de Jean François Martin, de Pully, âgée de 68 ans.  
Un enfant mâle, mort quelques jours après sa naissance, Jean Henri Jaquier, fils mineur.

# JOURNAL DE LAUSANNE.

4 DÉCEMBRE 1790.

Le SOLEIL se leve à 7 heures 45 minutes, & se couche à 4 heures 15 minutes.  
La LUNE se leve à 5 heures 3 minutes du matin.

*Observations Météorologiques.*

Dates.	THERMOMETRE.			BAROMETRE.		
	7 heure. du mat.	2 h. après midi.	9 heure. du soir.	7 heure. du mat.	2 h. après midi.	9 heure. du soir.
26 Nov.	† 6. 5.	o † 8. 3.	o † 6. 9.	o 26. p. 5. lig. 1	26. p. 4. lig. 3	26. p. 6. lig. 1
27 . . .	† 6. 2.	o † 7. 4.	o † 6. 3.	o 26. 5.	2 26. 5.	3 26. 7.
28 . . .	† 5. 1.	o † 6. 3.	o † 3. 0.	o 26. 8.	1 26. 7.	8 26. 7.
29 . . .	- o. 3.	o - o. 5.	o - 1. 5.	o 26. 8.	2 27. 9.	1 26. 9.
30 . . .	- 2. 1.	o † 1. 0.	o - 1. 2.	o 26. 1.	1 26. 8.	3 26. 9.
1 Déc.	- 1. 5.	o † 2. 1.	o - 1. 0.	o 26. 8.	2 26. 7.	3 26. 8.
2 . . .	† o. 5.	o † 5. 2.	o † 3. 0.	o 26. 7.	1 26. 8.	2 26. 7.

## BELLES-LETTRES.

### LOGOGRIPE.

Sur mes cinq pieds je suis du genre féminin ;  
Mon séjour est la terre, & j'y suis méprisée.  
Otez mon chef je suis du genre masculin ;  
Dans les cieux à jamais ma demeure est fixée.

Veut-on peindre quelque beauté,  
Toujours elle m'est comparée :  
Veut-on ennoblir la bonté,  
Je suis l'épithète usitée.

Le mot du Logogriphe, inséré dans la dernière Feuille, est *Legs* ; dont l'Auteur, par une licence tolérée dans ces sortes de jeux d'esprit, a supprimé l's.

*ÉLEMENS de Grammaire Française en forme de leçons, dédiés aux Instituteurs & aux bonnes Mères. Ouvrage extrait de divers Auteurs, par M. MERLE D'AUBIGNÉ, ci-devant Instituteur au Collège de Neuchâtel. Avec cette épigraphe :*

« Sexe aimable ! sur qui nous nous réglons, & qui avez un si grand pouvoir sur tout ce qui vous environne, de quelles ressources ne feriez-vous pas pour vos familles & pour l'humanité entière, si, en

vous parlant dès notre enfance, vous pouviez avec ces mots qui acquièrent tant de graces sur vos lèvres, & qui sont si flatteurs à nos oreilles, nous inspirer en même tems le goût des connaissances les plus utiles, nous en donner les premiers principes, former notre cœur & notre esprit ; si vos discours étaient pour nous une source abondante de connaissances & de vertus, d'autant plus agréables que nous la devrions à tout ce que nous avons de plus cher ! Heureux, si, par mes essais sur le langage, je puis vous rendre agréable à vous-mêmes le germe des Sciences, & vous mettre à portée de faire de vos nourrissons des hommes qui soient un jour l'honneur de la Nation, l'appui de leurs familles, la consolation & la gloire de votre vie ! »

COURT DE GEBELIN, *Monde primitif*, Discours préliminaire, Tome I, p. XVI.

L'Auteur de cette nouvelle Grammaire a eu, en la composant, dit-il, deux buts principaux. Le premier, de rendre aux jeunes gens, & sur-tout aux jeunes Demoiselles, l'étude de notre langue moins difficile, moins longue, & par conséquent moins pénible. Le second, d'en faciliter l'enseignement aux personnes qui, n'ayant pas étudié la Grammaire, sont cependant, par état ou par devoir, obligées d'en donner des leçons.

Nous croyons pouvoir le dire, *M. Merle d'Aubigné* s'est approché de ces deux buts d'une manière à lui mériter la reconnaissance des personnes auxquelles il a destiné son ouvrage, & de grands encouragemens & l'approbation de la part de celles qui aiment à rendre justice aux lumières, au zèle & aux efforts, laissant à d'autres la tâche de chercher, avec soin & avidité, jusqu'au moindre sujet de critique.

On sent bien qu'une telle production n'est pas de nature à nous permettre ni analyse, ni presque même de citation : toutefois, après l'avoir recommandée à tous ceux qui ont désiré apprendre notre langue par principes, & en ont été éloignés par la sécheresse & l'aridité d'autres Grammaires, nous citerons quelques expressions vicieuses, usitées en divers endroits, que l'Auteur dénonce dans un tableau placé à la fin de son ouvrage.

Corporence, pour	Corpulence.
Echirer, échirure,	Déchirer, déchirure.
Matinier,	Matineux, matinal.
Jardinage,	Légume.
Couverté,	Couverture.
Covert,	Couvercle.
Clairer,	Eclairer.
Un poire,	Une poire..
Filagramme,	Filigrane.
Je n'en ai rien,	Je n'en ai point.
Elle a accouché,	Elle est accouchée.
Donner des erres,	Donner des arrhes..
Genouil,	Genou.
Un quelq'un,	Quelqu'un.
Un chacun,	Chacun.
Dernier la maison,	Derrière la maison.
Thétiere,	Théiere.
Chenevard,	Chenevis.
Mettre le guillon au ton- neau,	Mettre la broche au ton- neau.
Tirant,	Tiroir.
Tuilier,	Tuilerie.
Ecrivisse,	Ecrevisse.
Aberger,	Héberger.
Une saigne,	Une saignée.
Il est enlé,	Il est enlé.
Garderobe,	Armoire.
Au rencontre,	A la rencontre.
Plie,	Main ou levée.
Entre quatre zieux,	Entre quatre yeux.
Chevillere,	Ruban de fil.
Pariure,	Pari.
Décidamment,	Décidément.
Pache,	Convention.
Licieux,	Leflive.
Nine,	Naine.
Noix muscate,	Noix muscade.
Il a les ongles longues,	Il a les ongles longs.

Pourreau, pour  
Fenaifon, fener, feneur,  
Mes culottes.  
Grai ou grie,  
Grille,  
Marteau,

Bouchere,  
Bouchard,  
Patte,  
Balai de biole,  
Raisin de Mars,

Poirreau ou Porreau.  
Fanaifon, faner, faneur.  
Ma culotte.  
Plâtre.  
Cheville du pied.  
Dent macheliere ou mo-  
laire.  
Bouton à la lèvre.  
Barbouillé.  
Mauvais linge, chiffon.  
Balai de bouleau.  
Groseille rouge.

V A R I É T É S.  
AUX AUTEURS DU JOURNAL.

Yverdon, 28 Novembre 1790.

MESSIEURS,

En ouvrant un ouvrage, destiné à l'éducation, & qui, dit-on, doit être mis dans les mains de tous ceux qui aspirent à puiser dans une source pure les traits historiques les plus intéressans, j'y trouve le trait suivant, lequel me paraît bien étrange; lequel me semble ne devoir être lu qu'avec précaution. En penserez vous comme moi, Messieurs? Le voici.

“ *Chétien Henri Heinecken* fut un enfant célèbre par son génie prématuré: il naquit à Lubeck en 1721, & mourut en 1725. A dix mois il parlait, à un an, il savait les principaux événemens du Pentateuque; à treize mois, l'histoire de l'ancien Testament, & à quatorze celle du Nouveau; à deux ans & demi, il répondait aux principales questions de la Géographie & de l'Histoire ancienne & moderne. Bientôt il parla le Latin & le Français avec assez de facilité. Avant le commencement de la quatrième année, il connaissait les généalogies des principales Maisons de l'Europe. Il alla en Dannemarck, & fut présenté au Roi & à toute sa Cour, qui admirèrent tant d'éloquence & tant de jugement dans un âge si tendre. De retour de ce voyage, où il avait recueilli de grands éloges, il se préparait à commencer une carrière illustre, & apprenait à écrire quand il tomba malade. Cet enfant merveilleux, plus étonnant encore que *Pic de Mixandole*, ne fut que montré au monde. Il était d'un tempérament délicat & inârme, & haïssait tout autre aliment que le lait de sa nourrice. Il ne fut sevré que peu de mois avant sa mort, occasionnée par une complication de maladies”.

J'ai l'honneur d'être, &c.

Y. O.

(Note des Rédacteurs.) *M. Martini* a publié à Lubeck, il y a environ 60 ans, une Dissertation où il tache d'expliquer, par des causes naturelles, la

grande prématurité d'esprit & de jugement de cet enfant célèbre.

═══════════

AUX AUTEURS DU JOURNAL.

MESSIEURS,

Vous avez cité, dans votre Feuille, plusieurs extraits de l'ouvrage de *Lefcarbot* sur la Suisse, & par là vous avez fait plaisir, assurément, à plusieurs de vos Abonnés, qui n'ont pu se procurer ce livre aussi curieux qu'il est rare. Cependant vous avez, depuis quelque tems, discontinué ces citations; permettez-moi, Messieurs, de vous en faire quelques reproches. N'auriez-vous pas dû, par exemple, nous donner quelques extraits de la prose de *Lefcarbot*?—Si je ne me trompe, j'espère que vous ne refuserez pas de citer le morceau suivant.

*La premiere Alliance des Suisses avec la France, en laquelle le Roi Charles VII les reçoit en son amitié perpétuelle.* (Traduite du Latin en Français.)

CHARLES, par la grace de Dieu, Roi de France, à tous ceux qui ces presentes lettres verront, Salut. Comme ainsi soit que l'estat de la condition humaine soit muable selon les mouemens diuers des affaires du monde, & n'y ait icy-bas rien qu'une chose qui nous represente l'image de la vie bien-heureuse & celeste à sçavoir la dilection, laquelle ne s'altere point par les euenemens fortuits, ni bien souuent ne se divise par les mêmes euenemens qui sont assistez de la raison, ni ne peut s'éloigner, ni estre corrompue par le long cours des années: Certainement nous estimons estre fort raisonnable, & bien-seant à nostre humanité, clemence & benignité, pour conseruer la bienueillance, paix, & tranquillité d'un chacun, de nous munir de cette dilection. Ce que nous voulons, de bon cœur, voire encore le desirons. Partant comme ainsi soit que les Bourgmaitres, Aduoyers, Ammans, Consuls, Citoyens, Communautés, & patriotes des cités, villes, terres ci-après nommées, & Cantons de la vieille Ligue de la haute Allemagne, sçavoir de Zurich, Berne, Soleure, Lucerne, Vri, Schuitz, Vnderuald dessus & dessous le bois, Zug, & Glaris, brulant de cette dilection, & desirans grandement de s'allier au sceptre des Lis, & conuerter en nostre Royaume, nous ayans nagueres requis de les recevoir dans les bras de notre amitié & bienueillance, & qu'il nous pleust entrer en bonne intelligence avec eux. NOUS A CES CAUSES desirans vniuersellement la conseruation d'un chacun, & principalement de ceux qui s'efforcent de viure en bonne paix & tranquillité: Après auoir murement consideré en nous-mêmes la sincere volonté & entiere affection qu'ont enuers nous les Bourgmaitres, & autres sus-nommés, touchant le traité d'amitié qu'ils desirent contracter avec nous & nos sujets, afin d'oter les

perturbateurs de la paix, & qui haïssent le repos des hommes, Avons traité & consenti, traitons & consentons avec les susdits Bourgmaitres, Aduoyers, Ammans, Consuls, Citoyens, Communautés, & patriotes des citez, villes, terres, & Cantons de la vieille Ligue de la haute Allemagne, sçavoir de Zurich, Berne, Soleure, Lucerne, Vri, Schuitz, Vnderuald dessus & dessous le bois, Zug & Glaris, l'amitié, intelligence & conuention telles que s'ensuit.

En premier lieu, nous avons promis & promettons par ces presentes, pour nous & noz successeurs vn accord & conuention durable à toujours, de iamaïs n'estre contraires par nous ni les sujets de nostre Royaume, n'y aller allencontre desdits Bourgmaitres, Aduoyers, Ammans, Consuls, Citoyens, Communautés, & patriotes des susdites citez, villes, terres, & Cantons de la vieille Ligue de la haute Allemagne, ni contre leurs successeurs: ni donner ayde, secours, ou faueur à aucune personne qui vueille entreprendre contre eux: ni recevoir ou consentir estre receu par notre Royaume, ou autres lieux de nostre domination aucun qui vueille attenter allencontre d'eux.

Item que les susdits Habitans sujets desdites citez, villes, terres, & Cantons de la vieille Ligue de la haute Allemagne, Ambassadeurs, Gentils-hommes, Marchans, passagers, & autres quelconques dudit pais de quelque condition, degré, estat, ou dignité qu'ils soient, puissent passer & retourner avec tous leurs biens & equippage, armés & non armés, à pied & à cheval, par nostre Royaume, & terres de nostre domination, sans recevoir aucun trouble ni facherie reelle ou verbale, Pourueu qu'à l'occasion de cette permission il ne soit apporté aucun dommage, prejudice, grief, ou incommodité à nous, ou à nos sujets, aux Princes de nostre sang, & à nos confederés, & à nos alliances.

Lesquelles choses, afin qu'elles soient plus fermes & stables à l'aduenir, nous auons en foy & parole de Roy confirmé & corroboré, confirmons & corroborons de nostre sceau par ces presentes. Donnée la quatrieme ferie d'apres la feste de Pasques, l'an de nostre Seigneur 1453, & de nostre regne le.....

═══════════

HISTOIRE NATURELLE.

*Fin des Remarques sur l'Insectologie de GEOFFROY,*  
par M. DEVELAY.

30°. *Geoffroy*, après auoir décrit la *Demoiselle Eleonore* & la *Demoiselle Philinte*, (p. 225, 226.) dit, qu'il croit celle-ci une variété de la premiere. Mais elles se touchent encore de plus près: car j'ai vu que cette prétendue variété était le mâle de l'*Eleonore*, & que ce mâle était constamment le même.

31°. *Géoffroy* dit, (p. 233.) qu'il n'a point observé, dans la *Raphidie*, cette espèce d'aiguillon, ou de pointe à la queue, que *Linneé* donne pour un caractère de cet animal. Quant à moi, j'ai remarqué que la femelle seule était pourvue de cet instrument creux, & assez long, qui lui sert à déposer ses œufs. D'où il faut conjecturer que *Géoffroy* n'aura vu que le mâle, & *Linneé* la femelle.

32°. L'*Ichneumon*, n°. 63, (p. 349.) ou du moins la femelle de cette espèce de mouche à quatre ailes, creuse une petite fosse; puis elle va à la chasse des chenilles, & dès qu'elle en a trouvé une à sa bienséance, elle l'attaque, la blesse à mort, l'entraîne dans son souterrain, dépose sur elle un œuf, & la recouvre de terre, pour recommencer ailleurs la même opération. Bientôt un petit ver sort de l'œuf, & se nourrit de la chenille jusqu'au moment où il doit se transformer. C'est aussi le manège de l'*Ichneumon*, n°. 74, (p. 354.) dont *Linneé* dit, *fodit cuniculum, occidit larvam phalæne, atrahit, sepelit, imposita ova, obdurat*. Il faut remarquer que l'insecte choisit un terrain sec, & qu'il ne fait que blesser sa proie, de manière à la laisser vivre encore assez long-tems. Or, l'animal n'a pas des vues, mais une PROVIDENCE voit pour lui; ELLE le détermine par le plaisir ou par les besoins; & peut-être, ELLE a voulu, dans cette occasion, que le corps de la chenille ne put se corrompre avant que l'œuf fut éclos; peut-être même avant que le ver fut nourri: car ce n'est pas dans les matières corrompues que se rencontrent les larves d'*Ichneumons*.

33°. *Géoffroy* compte parmi les erreurs de quelques Naturalistes modernes d'avoir cru, qu'après un certain tems, les fourmis ailées perdaient leurs ailes, (p. 421.) Ce que je puis dire là-dessus, c'est que j'ai rencontré des fourmis sans ailes, ni portions d'ailes, & qui, selon toute apparence, en avaient eu; mais j'ignore comment elles les avaient perdues. J'ai ouvert une de ces fourmis, & j'ai trouvé dans son corps des œufs semblables à ceux qu'on rencontre à la fourmilère. Or, les fourmis femelles sont ailées.

34°. *Géoffroy* dit, (p. 425.) qu'il n'a jamais vu de coques dans les fourmilères, quoique *Swammerdam* assure, que la larve s'en file une, dans laquelle la nymphe est renfermée. J'ai toujours rencontré dans les fourmilères de l'une des grandes espèces, outre les insectes parfaits, 1°. de petits œufs jaunâtres & rassemblés en paquets; 2°. des vers blancs, plus ou moins gros, les larves; 3°. des espèces de coques, dont quelques-unes contiennent la nymphe très-reconnaissable, d'autres la larve, qui n'est pas encore transformée.

Ces coques ont tout l'air d'être un tissu soyeux, quoique je n'aie pu parvenir à les filer. En les con-

servant, on peut avoir l'insecte parfait, & en ouvrant celles qui contiennent les larves, on peut les voir passer à l'état de nymphes.

Les fourmis ne semblent pas changer de peau dans leurs différentes métamorphoses, seulement on voit dans le corps de la larve un gros point noir, qu'elle rejette avant de se métamorphoser, & qui paraît alors à un des bouts de la coque. Peut-être n'est-ce autre chose que des excréments. En observant une des petites espèces, j'ai trouvé nues & sans coques, soit les larves, soit les nymphes; ce qui peut mettre d'accord *Swammerdam* & *Géoffroy*; le premier n'aura observé que les grandes espèces, & le second s'en sera tenu aux petites. Craignons donc de vouloir trop généraliser.

Voyez, à l'occasion des remarques 33 & 34, *Ocuvres complètes de C. BONNET, Contemplation de la Nature, XI Partie, Ch. XXII, note (1)*.

Voilà ce que j'avais à dire sur les Insectes. Quelques-unes de ces remarques auraient été susceptibles de plus de détails, & par-là peut-être de plus d'intérêt; mais il aurait fallu donner à mes observations un tems consacré à l'étude d'une Science, attrayante comme l'*Insectologie*, mais plus exacte, plus difficile, & peut-être aussi plus utile.

C'est dans l'ouvrage que je viens de citer, & dans tous ceux du Philosophe profond, son intéressant & respectable Auteur, qu'il faut apprendre à aimer la nature & le grand ARCHITECTE.

O! *Jehova, quam magna sunt opera tua!*

#### Annonces des Mariages qui se publient actuellement dans nos Eglises.

François, fils de feu Daniel Craufaz, de Lutry, de Paudex & d'Hermanches; & Anne Verge, fille de Frédéric Currel, de Villars Ste-Croix.

J. François, fils de feu Jacob Vehren, de Gessenay, habitant à Penthaz; & Susanne, fille de J. Pierre Cerez, de Montpreveyre.

Louis, fils de feu Louis Desiré, de la Corporation Française; & Marianne, fille de J. Daniel Pache, de Ferlens.

#### M O R T S.

Mr. Charles Beaud, Avocat, Citoyen de Lausanne, âgé de 48 ans.

Un enfant mâle, mort peu après sa naissance.

Deux filles, jumelles, mortes quelques jours après leur naissance.

Une fille venue morte au monde.

Jeanne Drelet; femme de Louis Détraz, d'Effertes, Bailliage d'Oron, âgée de 42 ans.

ERRATA. Dans la dernière Feuille, ligne seconde, *Et suis un fléau lisez Et je suis un fléau*. Ligne 4, *Qu'on me tire à rebours lisez Qu'on me lise &c.*

# JOURNAL DE LAUSANNE.

II DÉCEMBRE 1790.

Le SOLEIL se leve à 7 heures 48 minutes, & se couche à 4 heures 12 minutes.  
La LUNE se leve à 10 heures 59 minutes du matin.)

*Observations Météorologiques.*

Dates.	THERMOMETRE.			BAROMETRE.		
	7 heur. du mat.	2 h. après midi.	9 heur. du soir.	7 heur. du mat.	2 h. après midi.	9 heur. du soir.
3 Déc.	4. 2.	0 6. 9.	0 4. 5.	26. p. 7. lig. 1	26. p. 7. lig. 0	26. p. 8. lig. 1
4. . .	3. 4.	0 6. 7.	0 5. 2.	26. 7.	3 26. 7.	0 26. 8. 3
5. . .	4. 8.	0 9. 0.	0 8. 1.	26. 9.	1 26. 8.	3 26. 9. 10
6. . .	7. 0.	0 5. 2.	0 † 0. 4.	26. 10.	0 27. 11.	0 26. 10. 1
7. . .	† 0. 5.	0 1. 0.	0 -- 0. 4.	26. 4.	0 26. 9.	4 26. 10. 1
8. . .	- 2. 0.	0 1. 0.	0 - 4. 7.	26. 9.	0 26. 8.	1 26. 7. 8
9. . .	- 4. 4.	0 - 1. 2.	0 - 2. 9.	26. 6.	2 26. 6.	0 26. 6. 3

VARIÉTÉS.

AU RÉDACTEUR DE CE JOURNAL.  
MONSIEUR,

Ç'a toujours été une de mes opinions favorites, que tout ce qui pouvait faire croître deux épis de blés, ou deux touffes d'herbes dans le même espace où auparavant il n'en croissait qu'une, méritait plus des hommes que toute la nuée de nos politiques subalternes réunis.

Rempli de cette idée, j'ai long-tems tourné mes études & toutes mes pensées sur les recherches qui peuvent conduire à l'amélioration des champs, des productions de la terre, & en général à accroître la fertilité de mon pays. Je ne veux point vous fatiguer du récit des divers projets que j'ai formés, des expériences nombreuses que j'ai faites, des inconvéniens que j'ai rencontrés dans l'exécution de plusieurs. Il me suffira de vous dire, que j'ai maintenant, dans ma tête, un plan bien déterminé, dont le succès me paraît infaillible.

Les mécomptes fréquens que j'ai souvent éprouvés, m'incitent cependant à vous consulter sur ce plan, avant que je fasse les premiers pas pour le mettre en exécution. Vous êtes Auteur, mon cher Monsieur, & par conséquent vous devez être un hom-

me instruit; je ne doute pas que vous n'avez voyagé, & votre cours de vie vous met à portée d'être ou de vous montrer plus sage que je ne suis, moi qui n'ai jamais montré ma figure à cinq ou six lieues du village où je suis né & d'où je vous écris aujourd'hui. Pour toutes ces raisons, je crois devoir vous exposer mon projet, & vous prier de me donner vos avis sur le fonds, sans vous dispenser absolument de la forme.

Dans l'introduction des Contes de *Guillaume Vadé*, publiés par le célèbre *Voltaire*, j'ai trouvé un passage qui m'a frappé: il fait partie du discours de *Vadé* à sa cousine *Catherine*, qui lui avait demandé où il voulait être enseveli. Je ne l'ai pas sous les yeux, mais je vais vous en donner la substance. Après avoir blâmé l'usage d'ensevelir dans les villes & dans les églises, il loue la coutume des Grecs & des Romains qui portaient les morts dans les champs où ils les enterraient. "Quel plaisir, ajoute-t-il, pour un citoyen d'être utile encore après sa mort, d'engraisser une plaine aride, & de contribuer à y faire croître d'abondantes moissons? Par ce prudent établissement, une génération serait utile à l'autre; les villes seraient plus saines, la campagne plus fertile. En vérité, je ne puis m'empêcher de dire que nous manquons de police sur cette matière, pour l'avantage des vivans, & même celui des morts".

D d d

Pour moi, qui joint le plaisir de la lecture à celui de m'occuper de mes champs, j'ai cru voir dans ce passage un objet qui mérite de l'attention, & je me suis amusé à compter les avantages qui résulteraient pour notre pays de l'adoption du plan de M. Fozz. Si les Administrateurs du bien public & des cimetières voulaient, dans ce but, à des intervalles de temps réglés, pour des considérations importantes, donner leur consentement aux demandes des propriétaires de champs & de prairies, combien de suites heureuses pour l'État n'aurait pas cette condescendance ? Combien de cadavres qui se détruisent maintenant, sans utilité, dans les cimetières, deviendraient utiles, & tel qui ne fit aucun bien à son pays pendant sa vie, ne pourrait-il pas rendre un service essentiel à la Communauté après la mort ? Le grand nombre de ceux qui sont nés, *fruges consumere nati*, par une juste retribution, seraient employés à produire ces fruits qu'ils ont consommés durant leur vie. Quelle agréable & juste loi du talion que celle d'obtenir pour une Commune les restes de leurs Chefs gras & rebondis par les fêtes qu'on leur a données ?

L'effet général de ce plan, l'attention particulière qui deviendrait nécessaire dans l'administration des sépultures, éloigneraient les plaintes que j'ai souvent entendues faire sur le défaut d'espace & sur celui des situations des cimetières. Les jeunes gens qui meurent vieux à trente ans, tous ceux qui vivent dans un état de corruption habituelle durant leur vie, seraient au moins forcés de faire le bien après leur mort. On a dit souvent qu'un homme vivans était plus utile qu'un mort ; ce serait ici une exception à la règle générale ; car cinquante de ces hommes vivans seraient moins utiles qu'un seul qui serait employé à fertiliser le coin d'un champ.

Imagine bien que le plus grand nombre de nos femmes élégantes, de nos hommes délicats, pourraient être choqués de ce plan, qu'ils trouveront que ce serait un outrage fait aux tristes restes de nos amis. Ils ne penseront pas que l'intérêt général le demande. Ils ont horreur de voir donner la mort à une brebis & fagner un poulet ; mais lorsqu'ils sont à table, ils mangent volontiers les côtelettes de la première & l'aile du second, sans penser que le boucher & le cuisinier ont dû leur préparer ce plaisir en égorgeant l'une & l'autre. Eh bien ! cette espèce de gens, remplis de sensibilité & de délicatesse, verra aussi un beau champ de froment avec autant de plaisir qu'un gigot de bon mouton ou une belle poularde rôtie, sans s'embarrasser à chercher s'ils doivent l'excellence & la riche verdure de ce champ ou à ce qu'il a servi de cimetière, ou au fumier tiré de leur écurie.

Cependant, comme les Dames sont de quelque importance dans ce pays, je pense qu'il serait à pro-

pos de les gagner par la persuasion. Je proposerais donc humblement, pour balancer leur délicatesse, qu'on ne se servirait jamais de leurs restes précieux pour la culture des vergers qui doivent fournir des fruits aux hommes vulgaires, au peuple. Ah ! nous sommes bien loin d'avoir cette idée grossière. Ils devraient avoir un usage séparé, & être employés à la culture des parterres, des jardins embellis de fleurs.

Un ancien Philosophe, j'ignore lequel, a dit qu'une Dame était un animal qui se plaisait à être paré & surchargé même d'ornemens : un autre Sage a imaginé qu'après notre mort l'âme recherchait les mêmes plaisirs qu'elle a ressentis durant son union avec le corps. Quelle satisfaction celle qui n'éprouverait pas l'âme d'une Belle, suspendue dans les nuages, volant sur les ailes des vents, à contempler les restes de son compagnon de vie, changés en une décoration aussi gaie, aussi riche de couleurs, aussi brillante que ne le fut jamais l'incarnat de ses joues, & la blancheur de son teint !

Un Journaliste nous apprend qu'un Cultivateur avait donné le nom des Héros les plus célèbres de notre âge aux plus belles tulipes qui décoraient son jardin. Il serait bien plus naturel, dans mon plan, de baptiser les plus belles fleurs du nom des Dames auxquelles on a lieu de croire qu'elles devaient leur éclat particulier. Nous aurions alors des Flores, des Violettes, des Lys, des Roses, qui retraceraient à notre souvenir celles que nous admirâmes pendant leur vie.

Je serais porté à croire que l'idée que je propose avait frappé les Anciens, sur-tout les Grecs & les Romains ; car nous lisons, dans leurs Poètes, que Narcisse, Cyax, Smilax, Hyacinthe, Adonis, & autres, avaient été métamorphosés en fleurs, & que les sœurs de Phaëton, Pirame & Thisbé, Baucis & Philemon, Daphné, Cyparisse, Myrrha l'avaient été en arbres. Il me semble que ces histoires, dépouillées de leurs ornemens étrangers, ne peuvent être interprétées autrement : sans doute les cendres de ces personnes furent employées à l'usage utile que nous proposons.

Je ne m'étendrai pas davantage sur ce sujet ; il prête à l'imagination ; mais j'ai voulu me borner à des idées raisonnables, telles que leur poids puisse être facilement senti par les diverses personnes qui me liront.

#### AUX AUTEURS DU JOURNAL.

De dessus les Monts, 3 Déc. 1790.

On nous a dit, & nous serions fâchés d'être trompés, que vous vous fâchez un plaisir d'annoncer au

Public les bienfaits dont les modestes Auteurs se chaient, se dérobaient à la plus juste, à la plus vive reconnaissance. Faites-nous la grace, Messieurs, d'exprimer la nôtre, elle le fera mieux que nous ne le pourrions nous-mêmes.

M. C\*\*\*\*, de Lutry, se présenta au milieu de nous, le premier de ce mois; il parut écouter avec plaisir quelques-unes de nos *ré citations*, & remit à Messieurs nos deux Régens cent & soixante florins, qu'il les chargea de distribuer à nous tous, mais plus particulièrement à ceux qui auraient le mieux gravé dans leur mémoire le chapitre treizième de l'Épître de St-Paul aux Romains, & le quinziesme de la première aux Corinthiens.

Nous souhaitions de tout notre cœur, selon les vues du religieux & patriote anonyme, au nom duquel M. C\*\*\*\* nous a procuré cet encouragement, nous souvenir toujours, sur-tout de deux choses, 1°. que les Puissances supérieures ne sont à craindre au milieu de nous que pour les méchants, & qu'en faisant bien, on en sera toujours protégé & loué; 2°. que nous pouvons même être assurés, en nous conformant à ce principe, d'échanger un jour notre existence infirme, vile & fragile, contre une manière d'être incorruptible, durable, ferme & glorieuse.

J'ai l'honneur d'être, &c.

Signé, les Enfants de la Paroisse de Lutry, Eco-liers sur les Monts.

(Note des Rédacteurs.) Nous eussions désiré que cette lettre nous fut parvenue avec d'autres renseignements que ceux qu'elle contient, & qui ne lui ôtent pas le caractère de l'anonyme. Nous saisissons cette occasion pour faire observer à nos Correspondans que, lorsqu'ils ont quelque fait, quelque événement à publier dans notre Feuille, ils aient l'attention au moins de se faire connaître à nous, pour que nous accordions à leur article le degré de confiance qu'il méritera.

#### AUX AUTEURS DU JOURNAL.

Yverdon, 6 Décembre 1790.

Voulez-vous, Messieurs, partager avec moi le mérite d'une bonne action? publiez ma Lettre. Ce Voyage d'une Française en Suisse & en Franche-Comté, qui a paru dernièrement, je l'y dénonce comme rempli d'erreurs & d'inexactitudes, j'aurais pu dire de bevue. En doutez-vous? Ah, dans ce cas vous ne l'avez pas lu. A-peine en ai-je eu parcouru quelques pages que j'ai vu l'Auteur voyageant, observant, écrivant à la fois dans sa chambre, compilant, compilant, compilant dans M. Bourrit, dans M. Coxé, dans le Dictionnaire de la Suisse; travaillant à tour de bras pour faire ses deux volumes, & ne

se donnant point la peine de consulter ses guides, lorsqu'elle aurait dû le faire. Eh bien, Messieurs, voilà pourtant, à peu près, la manière dont la plupart des Voyages en Suisse ont été faits. Faut-il s'étonner qu'à peine il y en ait un de bon? Faut-il s'étonner de les avoir vu le multiplier de la sorte? Lorsque vous vous êtes plaint, dans votre Feuille, du peu de mérite du plus grand nombre de ces ouvrages; lorsque vous avez été sur le point de dire, qu'il serait mieux qu'il n'en eut paru aucun: ah, Messieurs, comme je vous approuvais de tout mon cœur; ainsi que bien des gens honnêtes & instruits, qui, tout aussi irrités que moi contre le Voyage de notre Française, ne m'en ont pas moins dit: *voulez-vous lutter contre une femme?* Si je veux lutter contre une femme! ai-je répondu; oui, assurément; il s'agit de ma patrie, de la description de mon pays; & d'abord j'ai pris la plume pour vous adresser, Messieurs, les observations suivantes.

Je ne dirai rien de la négligence qui porte notre Française à estropier les noms de famille & de lieux, quoiqu'elle les rende souvent méconnaissables, je passerai d'abord aux fautes impardonnables de Géographie qui fortent en foule de sa plume; telles que de confondre l'Abbaye & la ville de Saint-Gall, comme si ce n'était qu'un seul Etat; de faire de la Vaud, entre Lausanne & Vevey, une province des Vallaisans; d'ériger Schweitz en ville, & qui plus est Uri & Unterwald, lesquels n'ont pas un seul hamiau qui porte ce nom; d'appeler la prairie de Grutlin, (où les trois Libérateurs de la Suisse firent leur premier serment) un village. En Chronologie, elle ne réussit gueres mieux; car elle placée la bataille de Morgarten au douzième siècle. Dans l'histoire des villes, elle met ce qui s'est passé avant leur accession à la Confédération, après ce qui s'est passé dès-lors. Selon elle, Rauracum est une ville. Elle fait porter les appels de Rapperschweil à la diette des treize Cantons. Elle nous croit encore Payens du tems de Guillaume Tell. Elle nous présume si peu instruits qu'elle parle de Gersau comme d'une République inconnue aux Suisses même, & qu'elle vient de découvrir; malgré cela, elle est surprise d'avoir trouvé en Suisse du bon sens & des connaissances. Elle exclut la Noblesse des charges de Lausanne. Elle relève, comme de grandes raretés, d'avoir vu une Bible hébraïque à Schaffouse, tandis qu'il n'y a presque pas un Ministre Réformé qui n'en ait une, & d'avoir trouvé à Lausanne une Ecole où les enfans du peuple apprennent à lire, à écrire, à chiffrer & la Religion, tandis que la Suisse protestante n'a pas une seule paroisse, pas même de village, où il n'y ait, de fondation, un Maître d'école; elle prend les deux chapelles de Guillaume Tell, distantes de six lieues, l'une pour l'autre. Elle

croit que la fameuse bataille de St-Jaques fut une sortie de la garnison Bâloise, qui ne bougea pas du tout. Entr'autres politesses, elle nous apprend que les Suisses ne sont point aussi Suisses qu'on le croit, & qu'il y a parmi nous des Gens de Lettres. Elle tourne en ridicule une femme respectable, parce qu'elle est vieille..... Elle fait courir nos Magistrats dans les rues, le dimanche, pour imposer des amendes à ceux qui ne vont pas au préche. Elle dit qu'à Bâle on fait des oraisons funebres de deux heures, tandis que le service, quand on enterre un mort, dure à peine une demi heure. Elle donne aux Jésuites une maison à Nyon, devenu Collège de la Réformation. Elle fait assassiner Albert par son neveu pour lui enlever l'Empire. Elle place des daims dans les petits Cantons. Elle fait aller comme simple soldat Zuingle à Cappel. Elle fait de Porentru une rivière; place quarante mille ames dans le petit Bailiage d'Orbe & d'Echallens; bannit toutes les roses des vallées du Jurat; fait croître le thé Suisse à Pontarlier; décide que la Saintonge fut le pays où les Helvétiques formerent le plan de leur transmigration, au tems de Jules César. Enfin, je finis pour ne fatiguer ni vous, Messieurs, ni vos Lecteurs, en donnant une plus longue étendue au tableau des erreurs dont fourmille cet ouvrage. Je conviendrai cependant qu'il s'y trouve par-ci par-là quelques réflexions qui ne sont pas sans esprit, sans finesse, & qu'on y doit voir avec plaisir présenter, telle qu'elle doit l'être, comme une fable, la lapidation de J. J. à Motiers-Travers.

J'ai l'honneur d'être, &c.

Y. O.

## BELLES-LETTRES.

*VERS sur M. l'Avocat BEAU, de Lausanne, que la mort a enlevé dernièrement à la Société, à la fleur de son âge.*

Tu meurs; ô regrets superflus!.....  
Je vois encor le ciel, & tu perds la lumière!  
Comme en toi nous perdons les plus rares vertus;  
Tes Parens, tes Amis, & la Nature. entiere  
Déplorent ton destin..... Que peuvent-ils de plus?  
Si, de ta mort prématurée,  
Tu pouvais écarter un instant le bandeau,  
Ah! tu verrais d'Amis une troupe alarmée  
Te suivre, en deuil, jusqu'au tombeau,  
Gémir de voir ton corps sans vie.  
Inonder ton cercueil des pleurs de l'amitié,  
Et le cœur même de l'envie  
S'ouvrir, enfin, à la pitié.

Par M. \*\*.

## PROSPECTUS.

Le Docteur BLAIR, Pasteur de l'Eglise cathédrale & Professeur de Belles-Lettres dans l'Université d'Édimbourg, si connu par les excellens ouvrages qu'il a mis successivement au jour depuis quelques années, vient de donner au Public un troisième volume de Sermons. Il est inutile de dire que cette nouvelle production a parfaitement répondu à la réputation si bien établie de ce savant & respectable Auteur. Une main habile, celle de M. PREVOST de Geneve, Ministre à Londres, vient de faire passer dans notre langue ce nouveau volume qui, pour le fond des choses, & la maniere dont les vérités & les devoirs de la Religion y sont présentés, & les droits les mieux acquis sur toutes les ames honnêtes & sensibles. Nous nous estimons heureux d'avoir été choisi par M. PREVOST pour donner la Traduction au Public. Elle est sous presse. Deux volumes in-12. renferment ces nouveaux Sermons; ils seront imprimés sur du beau papier, avec des caracteres neufs & très-nets, interlinés, de maniere que les personnes âgées pourront facilement les lire. Le prix est des plus modiques, & le jour de la livraison sera indiqué dans les papiers publics. On reçoit dès ce jour les Soustractions jusqu'à la fin du mois de Décembre prochain, à raison de douze batz le volume; passé ce tems, le prix fera de quinze batz le volume, soit 2 liv. 5 sols de France.

Lausanne, le 26 Novemb. 1790.

L. LUQUIENS.

Le mot du Logogriphe, inséré dans la dernière Feuille, est Fange.

## Annonces des Mariages qui se publient actuellement dans nos Eglises.

Louis, fils de feu François Laurent, de Fey; & Susanne Marianne, fille de David Guignard, du Chenit.  
Pierre Christ, fils de J. Pierre Belet, du Mont; & J. Marguerite, fille de Jean Ballissat, de Lutry.  
Jacob, fils de Jaques Louis Corbaz, du Mont, Citoyen de Lausanne; & J. Susanne, fille d'André Henny, de Gourzelen.  
J. Jaques, fils de feu Jean Pierre Cerez, de Montpreveyres; & J. Marie, fille de feu Jaques David Blanc, & veuve de J. Samuel Blanc, Citoyen de Lausanne.

## MORTS.

Susanne Margot, fille mineure.  
Jaques Adam Fonjallaz, de la paroisse de Villette, âgé de 70 ans.  
Une fille, morte en venant au monde.  
Sabine Elize Duperrut, fille mineure,  
Jean Samuel Maget, fils mineur.

# JOURNAL DE LAUSANNE.

18 DÉCEMBRE 1790.

Le SOLEIL se leve à 7 heures 51 minutes, & se couche à 4 heures 9 minutes.  
La LUNE se leve à 2 heures 13 minutes après midi.

Observations Météorologiques.																					
Dates.	THERMOMETRE.						BAROMETRE.														
	7 heur. du mat.		2 h. après midi.		9 heur. du soir.		7 heur. du mat.		2 h. après midi.		9 heur. du soir.										
10 Déc.	3	2.	0	4	9.	0	4	5.	0	26. p.	6. lig.	1	26. p.	7. lig.	0	26. p.	8. lig.	1			
11. . .	3.	4.	0	3.	7.	0	5.	2.	0	26.	7.	3	26.	7.	0	26.	8.	3			
12. . .	4.	8.	0	8.	0.	0	8.	1.	0	26.	9.	1	26.	8.	3	26.	9.	10			
13. . .	4.	0.	0	5.	2.	0	0.	4.	0	26.	7.	0	27.	7.	0	26.	6.	1			
14. . .	†	0.	5.	0	1.	0.	0	0.	4.	0	26.	4.	0	26.	5.	4	26.	4.	1		
15. . .	-	2.	0.	0	1.	0.	0	-	4.	7.	0	26.	7.	0	26.	6.	1	26.	7.	8	
16. . .	-	4.	4.	0	-	1.	2.	0	-	2.	9.	0	26.	6.	2	26.	6.	0	26.	6.	3

## BELLES-LETTRES.

### LES PREUVES D'AMOUR.

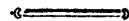
LISE accueille tous mes rivaux,  
Et pour moi seul fait la tigresse;  
Lise écoute leurs doux propos,  
Et se moque de ma tendresse.  
Que de malice! que d'attraits!  
Quelle adroite coquetterie!  
Mes chers Amis, je m'y connais:  
Oh! Lise m'aime à la folie.

Il n'est ruse, ni méchant tour  
Que n'imagine la friponne;  
Quand je veux lui parler d'amour,  
Elle danse, rit ou fredonne:  
Un jour même elle s'avisa,  
Au milieu de mon élégie,  
De fuir & de me planter là....  
Oh! Lise m'aime à la folie.

J'arrive hier avec Damis;  
Approchez, me dit la coquette:  
Un baiser vous était promis,  
Et je veux acquitter ma dette.  
Je cours d'un air passionné....  
Mais voyez cette espièglerie!

C'est à Damis qu'il fut donné.  
Oh! Lise m'aime à la folie.

Quoi! devais-je m'en courroucer?  
Non, non; je feus mieux la surprendre:  
Sur sa bouche, sans balancer,  
J'osai moi-même le reprendre:  
Et savez-vous quel fut l'effet  
De ce trait de galanterie?  
Lise aussi-tôt d'un bon soufflet....  
Oh! Lise m'aime à la folie.



### RÉPONSE ingénue d'une Dame à la Chanson précédente.

D'un jeune fat on a chanté  
La confiance un peu crédule:  
Eh, Mesdames, en vérité,  
Le trouvez-vous si ridicule?  
D'un cœur sensible & délicat  
Nous prifons fort la modestie;  
Mais tout en nous moquant du fat....  
Oh! nous l'aimons à la folie.

Que dans les bornes du respect  
Un amant tienne sa tendresse;  
Qu'il soit timide, circonspect;  
Nous estimons tant de sagesse;

E e e

Mais qu'il nous lâche lestement  
Un calembourg, une saillie,  
Il est unique! il est charmant!  
Oh! nous l'aimons à la folie.

Quand il est payé de retour,  
Qu'il reste toujours bien fidele,  
De l'héroïsme de l'amour  
Nous admirons un tel modele;  
Mais qu'il voltige, & que vingt fois  
Quittant Chloé, Life, Julie,  
Il revienne encore sous nos loix....  
Oh! nous l'aimons à la folie.

Mesdames, soit dit entre nous,  
Notre cœur est un vrai Dédale,  
Dans ses caprices, dans ses goûts,  
Tendre, léger, par intervalle;  
Mais si par fois le sentiment  
Chez nous cede à la fantaisie,  
Si nous aimons moins tendrement,  
Oh! nous aimons à la folie.

Malgré tous les petits travers,  
Demurons telles que nous sommes:  
Nous commandons à l'univers...  
Et nous valons mieux que les hommes.  
Comment leur plaire sans cela?  
Perfection bientôt ennuye;  
Avec ces jolis défauts-là....  
Oh! l'on nous aime à la folie.

### V A R I É T É S.

#### AUX AUTEURS DU JOURNAL.

Yverdon, 12 Décemb. 1790.

Qui n'a pas lu les *Transactions philosophiques* de la Société Royale de Londres, vol. 79, 11<sup>e</sup> Partie, ignore peut-être l'existence d'un monstre d'espèce humaine, comme il n'en a point paru encore. La description que je vais vous en faire, MM. est tirée de deux Lettres, l'une de M. le Baron de Reichel à M. Joseph Banks, & l'autre de M. Jaques Anderson au même Baron. "*Peruntaloo*, âgé de treize ans, né à Popelpundoo, à septante milles de Masulipatan, a quatre pieds, six pouces & demi de haut. A son cartilage xiphoïde tiennent les extrémités d'un autre enfant, avec les os du bassin attachés au même cartilage par la symphyse du pubis. Les jambes & les cuisses de ce deuxième garçon paraissent étendues, l'anus est imperforé, mais l'urine s'évacue naturellement, au gré de son frere. Vers la partie inférieure des lombes de ce demi-homme, sont deux vessies dans lesquelles *Peruntaloo* peut, quand il le juge à propos, faire entrer de l'air,

& elles ont évidemment une communication avec ses poumons. Le sac de l'estomac est commun à tous les deux, mais le canal alimentaire, par les raisons assignées, est particulier au garçon plus parfait. Les jambes, les pieds de son frere sont plus froids que le reste, & ne paraissent point soumis à la volonté de *Peruntaloo*."

#### AUX AUTEURS DU JOURNAL.

Vevay, 12 Décembre 1790.

Il est un usage parmi les Anglais qu'il ferait à désirer, ce me semble, de voir adopté par-tout ailleurs; je crois donc remplir un devoir en le proposant à mes Compatriotes.

Quand un homme se montre grossier dans son langage ou sa conduite, & qu'il devient désagréable à ceux qui l'approchent, on l'envoie à *Coventry*, c'est-à-dire qu'on le suppose absent, & alors il est parfaitement isolé. Personne ne lui parle, personne ne lui rend aucun bon office, si ce n'est dans les objets qui tiennent du devoir. Il est assis au milieu de ses camarades; il mange avec eux, s'il est leur commensal, & tout le monde cause librement de lui en sa présence. On le traite comme un absent; l'on se rend compte des motifs qui l'ont fait envoyer à *Coventry*. Si l'on conserve pour lui encore quelque considération, on en parle amicalement, & on témoigne le desir de le voir rentré dans la Société; mais on ne donne aucune attention à ce qu'il dit, ou à ce qu'il fait. Dans les premiers momens, la personne envoyée à *Coventry*, est en général mécontente, quelquefois querelleuse, & veut se battre avec toute la compagnie; on n'a pas l'air de s'en appercevoir; car c'est une regle, qu'étant absent, l'on ne peut entendre ce qu'il dit, ni voir ce qu'il fait. Il ne saurait donc blesser personne; au contraire, plus il se fâche, plus on se réjouit à ses dépens: cela dure jusqu'à ce qu'il soit fatigué de sa situation; ce qui arrive ordinairement au bout de quelques semaines, & souvent au bout de quelques jours. S'il desire alors, avec empressement, de revenir de *Coventry*, & qu'il consente à faire toutes les réparations qui peuvent être exigées de sa part, les gens de la Société s'apprennent réciproquement la nouvelle de son retour; tout le monde le félicite de son bon voyage, & tout ce qui s'est passé s'oublie à l'instant.

#### AUX AUTEURS DU JOURNAL.

Neuchâtel, 13 Décembre 1790.

Je viens, Messieurs, de lire dans votre Journal, N<sup>o</sup>. 50, une lettre, datée d'Yverdon du 6 du mois, dont l'objet est de relever quelques-unes des erreurs

palpables & sans nombre qui abondent dans le *Voyage d'une Française en Suisse & en Franche-Comté*. Je ne m'attendais pas que l'Auteur de cette Lettre dut la terminer lui-même par une erreur, & une erreur grave; & je me vois obligé de lui apprendre que la *fable*, suivant lui, de la lapidation de *J. J. Rousseau*, repose sur un procès-verbal, envoyé au Gouvernement, & dressé sur les lieux à l'instant même par le Chef de la juridiction du lieu du délit.

J'ai l'honneur d'être, &c.

DUPEYROU.

═══════════  
M É D E C I N E.

\* *Médecine occulte, ou Traité de Magie naturelle médicinale. Par M. D\*\*\*\*, Doct. en Médecine. In-8°. de 93 pages, avec cette épigraphe, tirée de la première Epître de St-Paul aux Thessaloniens: Eprouvez toutes choses, retenez ce qui est bon. A Paris, & à Lausanne chez Mourer.*

Cette production est divisée en six chapitres. Dans le premier il s'agit d'expliquer ce qu'on entend par *Médecine occulte*. On y trouve une généalogie médicale qui remonte jusqu'à la plus haute antiquité. Elle commence par Apollon, fils de Jupiter: ensuite vient Esculape, nom fameux dont se parent encore quelques phlébotomistes de village.

On incorpore le Centaure Chiron dans la même famille; on y compte des Rois, des Prêtres, des Magiciens. De cette tige illustre naquit Hippocrate, qui engendra Galien, Galien engendra des milliers de Médecins, lesquels engendrèrent à leur tour.....

Le second chapitre concerne les maladies, leurs causes & leurs effets. M. D\*\*\*\* aime les épigraphes; il en a mis à chaque chapitre; celle du second est une sentence de Bacon: *Il ne faut pas se livrer aux fâçons, ou donner carrière à l'imagination; mais il faut trouver ce que la Nature fait, ou ce qu'elle souffre.*

L'Auteur divise les maladies en trois classes. La première contient celle que le dérangement des pores occasionne, comme des miasmes, introduits dans les pores, peuvent arrêter quelques fonctions, M. D\*\*\*\* nomme cette classe *exabsorbée*.

Il met dans la seconde celles qui ont pour cause le trouble du principe vital. Cette classe, appelée *maladies névrogeniques*, comprend les maladies de l'esprit, dont on n'est pas long-tems affecté sans que tout le corps ne s'en ressent.

La dernière classe renferme les *maladies constitutionnelles*; c'est-à-dire celles qui sont produites par les efforts que fait la Nature pour nous perfectionner & nous conserver jusqu'à la mort.

L'Auteur pense que toutes les maladies peuvent se ranger, selon leur espèce, dans ces trois grandes classes; qu'en prenant pour guide cet ordre systématique, on doit arriver à une théorie plus claire & à une pratique mieux entendue.

Le troisième chapitre est consacré aux maladies, aux tempéramens & aux pronostics. Il a pour épigraphe ces paroles d'Hippocrate: *Avant que d'entrer chez les malades, faites en sorte de savoir ce que vous y devez faire; car la plupart ont plus besoin de secours que de raisonnement. Il faut donc prédire les événemens que l'expérience apprend à connaître: cela est facile & comble de gloire.* M. D\*\*\*\* y démontre que ce serait en vain qu'on s'attacherait à étudier, dans les livres de la Nature, la différence des maladies, & que ces connaissances ne peuvent s'acquérir qu'auprès du lit des malades.

Le quatrième a pour objet l'influence des opinions religieuses sur la médecine pratique. L'Auteur fait voir qu'on a tort d'accuser d'incrédulité, d'impiété la plupart des Médecins, & développe les avantages, les consolations que la religion procure aux malades.

Il s'agit, dans le cinquième chapitre, de la médecine pratique. M. D\*\*\*\* préfère à la saignée l'application des sangsues; il parle aussi de l'utilité des ventouses, du *moxa*, des cauteris, sétons & vésicatoires, des purgatifs, vomitifs, lavemens, bains & topiques. Les remèdes externes lui paraissent toujours mériter la préférence sur les internes.

Le dernier chapitre offre divers prétendus secrets, & la manière de connaître différentes maladies.

Parmi les secrets, nous trouvons que la percaire, étant mise, fraîchement pilée, sur les contusions, les guérit dans peu de tems.

Pour les écrouelles, l'Auteur prescrit une boisson avec les bois sudorifiques, la scrophulaire, l'écorce de noyer, l'herbe à Robert: pendant son usage on applique sur le mal des feuilles de plantain à feuilles larges, qu'on change matin & soir. *Pline* attribue de grandes vertus à cette plante; *Dioscoride* appuie le sentiment de *Pline*. M. le Camus, Médecin à Paris, a fait plusieurs expériences qui constatent l'efficacité de la même plante dans les maladies scrophuleuses: ce Médecin dit avoir guéri des écrouelles par la seule application du plantain, & sans avoir administré des remèdes internes au malade.

Les habitans d'une contrée de l'Amérique, ayant été mordus par un animal enragé, appliquent, avec succès, sur la partie affligée le topique, dont voici la recette. "Prenez de l'écorce de frêne blanc, (*fraxinus excelsior L.*) faites la brûler, réduisez la en poudre, & mêlez-y du vinaigre fort pour en faire un topique plus ou moins grand, selon la morsure.

Cet ouvrage est aussi curieux qu'instructif.

*Note des Rédacteurs de ce Journal.* (Cette Notice n'est pas de nous : elle nous a été communiquée telle que nous la donnons ici.)

## ÉCONOMIE.

Nous avons indiqué la méthode ingénieuse employée par M. *Lancry*, pour accélérer la maturité de différens fruits à noyaux. Depuis lors, le même Auteur a présenté à la Société Royale d'Agriculture deux branches de vigne, garnies chacune d'un bourrelet & de trois grappes. Au printems dernier, avant que la vigne eut fait aucune production, M. *Lancry* a enlevé sur une branche, vers la base d'un rameau de l'année dernière, un anneau entier d'écorce. Actuellement ce rameau portait, outre une couple de grappillons, deux grappes de raisins blancs parfaitement mûrs, & qui étaient au-dessus du plus gros bourrelet provenu de la partie supérieure de la plaie. L'autre rameau de la même branche, dont l'origine était au-dessous du bourrelet, portait une grappe dont le raisin, encore très-vert, était notablement plus petit que celui des deux autres grappes.

Sur deux autres branches, M. *Lancry* avait enlevé avant la fleuraison, à la base d'un des bourgeons de cette année, un anneau entier d'écorce. Il en est résulté que la grappe, aussi de raisin blanc, que portait son bourgeon au-dessus du bourrelet, occasionné par la plaie, était parfaitement mûre, pendant que les deux grappes, placées sur deux autres bourgeons de la même branche, avaient tous leurs grains si éloignés d'un pareil état de maturité, qu'il s'en fallait beaucoup qu'ils parussent prêts à devenir clairs; ils étaient parfaitement opaques, très-durs, & trois ou quatre fois plus petits que ceux de la grappe même. Il est bon de remarquer que toutes les grappes du même esp. étaient égales à ces dernières, & qu'elles étaient en très-grand nombre. — Cette méthode peut devenir très-avantageuse pour obtenir des raisins mûrs dans les lieux où ces fruits parviennent rarement ou difficilement à leur maturité parfaite.

## ARITHMÉTIQUE POLITIQUE.

En adoptant le calcul qu'on croit généralement le plus voisin de la vérité, celui que la terre est peuplée d'environ mille millions d'ames, & en comptant trente-trois ans pour une génération, il en meurt, dans cet espace de tems, mille millions. Par conséquent le nombre des morts est, sur la terre chaque année, de 30 millions. Chaque jour de 82,000; chaque heure de 3,400; chaque minute de 60; chaque seconde de 1. De l'autre côté, comme le nombre des morts est à ceux qui naissent comme 10 à 12, il naît

chaque année 36 millions; chaque jour 98,400; chaque heure 4,080; chaque minute 72; chaque seconde 1. Si les hommes ne mouraient pas, il y en aurait aujourd'hui environ 173,000 millions sur la terre. Comme le continent a pour le moins 1587 billions de pieds carrés, il en resterait encore pour chaque homme 9100 pieds carrés.

Si l'on compte trois générations par siècle, en supposant que le monde n'existe que depuis 5700 ans, il n'y a eu que 171 générations depuis la création jusqu'à nous, 124 depuis le déluge, & 53 depuis l'ère chrétienne: & comme il n'y a aucune Maison qui puisse prouver son origine jusqu'à Charlemagne, il s'ensuit que les Maisons les plus anciennes ne peuvent compter tout au plus que 30 générations; encore n'y en a-t-il que très-peu qui, sans donner dans la fable, puissent remonter aussi haut; mais qu'est-ce que mille ans d'illustration vis-à-vis de 4.800 d'obscurité?

De 1000 enfans nouveau-nés, il en reste au bout d'un an 740; de 2--660; de 3--620; de 4--596, de 5--584; de 6--574, de 7--564; de 8--554; de 9--546; de 10--540; de 15--518; de 20--496; de 25--471; de 30--446; de 35--420; de 40--385; de 45--350; de 50--313; de 55--271; de 60--226; de 65--180; de 70--130; de 75--85; de 80--49; de 85--24; de 90--11; de 93--3; de 97--1.

Parmi 100 enfans morts dans l'espace d'un an, il en faut compter 3 venus morts au monde. Cette proportion varie néanmoins sensiblement dans plusieurs endroits.

De 200 enfans qui naissent, il n'en périt pas tout-à-fait un dans les douleurs de l'enfantement de la mere.

Sur 100 enfans qui naissent, on ne peut pas compter un enfant qui meure pendant les couches de la mere.

De 1000 enfans nourris du lait de la mere, il n'en meurt tout au plus que 300; mais de 1000 enfans, nourris par des nourrices étrangères, il en meurt 500 pour le moins.

Parmi 115 morts, on compte une femme morte en couches, & parmi 400, une seule morte dans l'enfantement.

La petite vérole emporte à l'ordinaire huit de 100 qui en sont attaqués.

## M O R T.

Louise Edom, femme de Jean Etienne Lafond, de la Corporation Française, âgée de 52 ans.

On souscrit à ce Journal, & on en renouvelle les Abonnemens pour l'année prochaine, à Laufanne chez M. le Professeur *Lanteires*; & chez M. *Charles*, au Pont.

# JOURNAL DE LAUSANNE.

25 DÉCEMBRE 1790.

Le SOLEIL se leve à 7 heures 50 minutes, & se couche à 4 heures 10 minutes.

La LUNE se leve à 8 heures 43 minutes après midi.

*Observations Météorologiques.*

Dates.	THERMOMETRE.			BAROMETRE.		
	7 heure. du mat.	2 h. après midi.	9 heure. du soir.	7 heure. du mat.	2 h. après midi.	9 heure. du soir.
17 Déc.	4. 1. 0	2. 0. 0	3. 1. 0	26. p. 6. lig. I	26. p. 5. lig. II	26. p. 5. lig. I
18. . .	5. 6. 0	1. 0. 0	2. 1. 0	26. 5. 1	26. 5. 0	26. 5. 3
19. . .	6. 1. 0	2. 3. 0	2. 0. 0	26. 5. 1	26. 5. 0	26. 5. 3
20. . .	3. 3. 0	1. 0. 0	1. 5. 0	26. 4. 0	27. 3. 0	26. 4. 2
21. . .	2. 1. 0	0. 0. 0	1. 0. 0	26. 4. 5	26. 5. 2	26. 6. 3
22. . .	4. 3. 0	0. 8. 0	2. 1. 0	26. 6. 2	26. 6. 0	26. 6. 1
23. . .	3. 8. 0	1. 0. 0	3. 3. 0	26. 6. 0	26. 5. 1	26. 5. 1

A V I S.

ON souscrit pour ce Journal & l'on en renouvelle les Abonnemens, pour l'année prochaine, à Lausanne chez M. le Professeur *Lanteries*, & chez M. *Charles*, au Pont. — Le silence de nos Souscripteurs sera pris comme un consentement à continuer leur abonnement. Le prix de la souscription est de 4 livres de Suisse pris à Lausanne, & de 6 livres expédié franc de port dans le Canton de Berne.

B E L L E S - L E T T R E S.  
L O G O G R I P H E.

Lecteurs, de mes cinq pieds j'embrasse l'Univers;  
Ou, si vous l'aimez mieux, seul je forme le monde.  
Je suis, sans mon premier, glacé dans les hivers,  
Tel qu'un ruisseau, qu'un lac, en un mot, tel que l'onde.

Mais si vous me rendez ce qui me fait si grand,  
Sur-tout si vous placez mon derrière devant,  
Je diminue encor d'une manière extrême;  
Car je deviens démon, & me détruis moi-même.

«—————»  
RÉPONSES à démêler, ou Essai d'une manière d'exercer l'attention. On y a joint divers morceaux

qui ont pour but d'instruire ou d'amuser les jeunes personnes. Par Madame DE LA FITE. A Lausanne chez Hignou & Comp. Imprimeurs, & chez A. Fischer, Libraire. — Prix, 2 livres de France.

Peut-être le titre de cet ouvrage n'est-il pas heureux, & ne promet-il pas une production à la portée des enfans, ce qui tout-fois est le but auquel l'Auteur s'est proposé d'atteindre. Nous avons cru qu'il pouvait être à propos de faire cette observation dans un moment où les titres commandent l'attention & même la confiance.

Une Madame de Sainval préside à l'éducation de ses deux filles, *Pauline* & *Sophie*; & tandis qu'elle employe les Maîtres les plus habiles pour leur communiquer des talens & des lumières, elle tâche, par ses discours, de les former à la vertu, & leur offre, en la pratiquant, la plus utile des leçons. Nous citerons ici un fragment du premier entretien entre cette mère & ses deux filles. — PAULINE. Maman, vous êtes si occupée que je crains de vous interrompre.... mais pendant que je me promène avec ma Bonne, j'ai rencontré Madame Belmont, qui m'a prié de vous remettre un livre. — Madame DE SAINVAL. Les Nuits d'*Young*, apparemment. — PAULINE. Je n'ai pas cherché le nom de l'Auteur, mais je fais bien que son livre n'est pas fait pour moi. — Mad. DE SAINVAL. Vous avez raison, mais

F f f

comment le savez-vous?—PAULINE. Je l'ai buvert par hazard, & j'y ai trouvé une définition tout-à-fait singulière. Voyez, Maman, il demande: *Qu'est-ce que le plaisir?* Et il répond: *C'est la vertu sous un nom plus gai.* Est-ce qu'il y a donc de la vertu à se promener dans un beau jardin, à cueillir des fleurs, à tire, à chanter?.....—Mad. DE SAINVAL. Non. sans doute, mais ce que vous prenez pour une définition n'en est pas une.—PAULINE. Je le croyais, parce que toutes les définitions commencent par, *qu'est-ce que.*—Mad. DE SAINVAL. Vous voulez dire, font précédées d'une question qui commence ainsi. Mais cette règle a quelques exceptions, surtout quand c'est un Poète qui parle. Asseyez-vous, Pauline; vous, Sophie, quittez votre livre, & prenez toutes deux vos ouvrages, car nous allons causer ensemble. Il faut d'abord rappeler à Pauline ce qu'on entend par définition.—PAULINE. Je fais à peu près ce que c'est; car vous nous faites si souvent la description des choses que nous ne savons pas.—Mad. DE SAINVAL. Voilà encore une méprise: définir n'est pas faire une description; & je vais tâcher de vous en montrer la différence. On définit les mots, c'est-à-dire, on les explique à ceux qui en ignorent le sens, en employant pour cela des mots qu'ils comprennent. On décrit les choses qui ne sont pas généralement connues; & pour en donner une idée juste & complète, il faut parler en détail des parties qui les composent, & des qualités qui leur sont propres. Si l'on vous demandait, Pauline, ce qu'est un *quadrupède*?—PAULINE. Heureusement voilà une définition que je n'ai pas oubliée. Je sais que ce mot signifie un animal à quatre pieds..... Je crois, Maman, qu'il est souvent très-difficile de bien définir.—Mad. DE SAINVAL. Un des plus grands Philosophes de la Grèce en fournit la preuve, lorsqu'il définit l'homme un animal à deux pieds sans plumes. Pourquoi, Sophie, cette définition est-elle mauvaise?—SOPHIE. Parce qu'elle ne renferme pas tous les caractères essentiels de l'objet.—Mad. DE SAINVAL. *Diogène* était de votre avis: il pluma un coq, & le jetant au milieu d'une assemblée de Philosophes: *voilà, dit-il, l'homme de Platon.*

Si nous osons faire connaître notre opinion sur un morceau que nous ne citons que pour le soumettre à l'examen du Public éclairé & instruit, nous dirions que, peut-être, c'est prendre un vol un peu haut avec des enfans, avec des filles de l'âge de Pauline & de Sophie, que de leur parler de Philosophes de la Grèce, de *Diogène*, de l'homme de Platon, &c. En général, les Auteurs qui écrivent pour les jeunes gens, ont de la peine à descendre à leur niveau & à s'y maintenir. Madame de la Fite l'a moins toutefois qu'un grand nombre d'autres Auteurs; & nous croyons même devoir recommander

ses ouvrages aux peres & meres de famille, aux institutrices, aux personnes en fin qui sont appelées à veiller sur l'éducation de la jeunesse.

Les Réponses à démêler, qui sont le principal objet de la production que nous annonçons, peuvent être présentées aux enfans comme un passe-temps agréable; elles sont un moyen nouveau & facile d'exercer leur esprit & leur attention. Mad. de Sainval rassemble une suite de questions écrites séparément sur des cartes. Les réponses sont mêlées, sans ordre, sur une feuille de papier. Elle interroge, tour-à-tour, ses filles, qui doivent chercher parmi toutes ces réponses celle qui convient à la question proposée.

Dans l'ouvrage, une correspondance de chiffres & de lettres sert à l'institutrice, pour voir d'un coup d'œil, si l'enfant a répondu avec justesse.

On a inféré dans le corps de cette production un *Essai sur la vraie fermeté*; c'est un morceau plein de maximes sages, d'observations justes & de sentimens religieux; c'est un discours très-utile assurément, mais il est fait pour des personnes déjà d'un certain âge; on en pourrait dire autant du Conte de *Walter Misfi & Jaques*, (page 175) où un Blanc, donnant la liberté à un Negre, s'exprime avec une sensibilité éclairée, & fait vivement désirer que tous ceux à qui l'empire de l'or a soumis de leurs semblables, en qualité d'esclaves, suivent un si noble & si vertueux exemple.

## VARIÉTÉS.

### AUX AUTEURS DU JOURNAL.

Nous vous prions, Messieurs, d'avoir la complaisance de proposer dans votre Feuille les deux questions suivantes qui nous paraissent devoir intéresser toutes les classes de la Société: "Comment tous les sens étant morts dans le sommeil, y en a-t-il un interne qui est vivant? Comment, nos yeux ne voyant plus, nos oreilles n'entendant rien, voyons nous cependant & entendons nous dans nos rêves? Le chien est à la chasse en songe; il aboie, il suit sa proie, il est à la curée. Le Poète fait des vers en dormant: le Mathématicien voit des figures: le Métaphysicien raisonne bien ou mal; on en a des exemples frappans".

"Sont-ce les seuls organes de la machine qui agissent? Est-ce l'ame pure qui, soustraite à l'empire des sens, jouit de ses droits en liberté?"

## ÉCONOMIE.

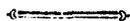
On a tenté plusieurs moyens pour conserver le beurre d'été frais pendant l'hiver; mais il s'altère

trop vite, & devient d'abord aigre, puis ne tarde pas à rancir. M. Poravi, de la Société patriotique de Milan, a trouvé une méthode de le fondre qui le conserve longtems frais & sain, qui n'a aucun des inconvéniens dont nous venons de parler.

On prend le beurre frais qu'on veut préparer pour l'hiver; on le met dans un vaisseau de cuivre, bien étamé, sur un feu lent, & on le fait chauffer jusqu'à ce qu'il soit prêt d'être en ébullition. On le tire aussi-tôt du feu & le laisse reposer pendant quelques heures. La liqueur alors se trouve divisée en deux parties: la partie huileuse surnage, tandis que la partie sereuse demeure en-dessous. Au moyen d'une petite cuiller, on sépare la partie huileuse & on la remet dans des pots de terre vernissés où le beurre se refroidit. On couvre les pots & on les met dans un lieu frais pour s'en servir au besoin; il n'est nullement nécessaire d'y ajouter du sel.

Par cette méthode, sur trois parties de beurre frais on n'obtient que deux parties de beurre épurées; mais toutefois il n'en résulte aucun déchet réel: la troisième partie qui reste au fonds de la marmite, n'influant point sur l'assaisonnement des mets. Ainsi dans l'usage que l'on fait du beurre épuré, au lieu de trois parties de beurre frais que l'on aurait employé, deux suffisent, & l'on obtient le même assaisonnement.

Dans la séparation susmentionnée, il reste toujours quelque portion huileuse mêlée aux deux autres; mais elle n'est toutefois pas perdue. La séparation faite, on met bouillir le résidu, jusqu'à ce que toute la partie sereuse se soit consumée; le beurre alors surnage à la lie; on l'en sépare, & on le remet dans un vaisseau pour en faire usage le premier.



ARITHMÉTIQUE POLITIQUE.

Selon un calcul fait en Angleterre, il s'est trouvé parmi 100,000 hommes morts, 7 de l'âge de 100; 5--101, 5--102, 4--103, 2--104, 4--105, 2--106, 1--107. Parmi un million, 7 de l'âge de 108, 3--109, 4--110, 3--111, 3--112, 3--116, 2--118.

Il y a eu des hommes qui sont parvenus à un âge bien plus extraordinaire.

Jean Rovin de Szatlovacaransbetfcher, du Bannat de Temeswar, ayant vécu en mariage avec sa femme, Sara Desson, l'espace de 147 ans, mourut à l'âge de 172 ans, & sa femme à celui de 164; à sa mort le cadet de ses fils avait 90 ans.

Pierre Zorten, un paysan de Keveresch, du même Bannat de Temeswar, mourut, le 5 Janvier 1724, à l'âge de 185. Le cadet de ses fils avait alors 97 ans.

Jean Jenkin mourut, à Ellerton dans Yorkshire, l'an 1670, âgé de 169 ans.

Thomas Parre, un paysan de Shrophshire, mourut à Londres, où Charles I, Roi d'Angleterre, l'avait fait venir, à l'âge de 152 ans 9 mois. Il s'était remarqué dans son 120<sup>me</sup> année, & vécut encore 32 ans.

En 1648 mourut, à Minshual, Thomas Damm, âgé de 155 ans.

Chrétien Hartknoch, ayeul d'Etienne Hartknoch, l'Historiographe de la Prusse, est mort âgé de 130 ans.

Jean Effingham mourut le 16 Février 1757, âgé de 144 ans.

Le vieux Normand, Christian Jacob Drakenberg, est mort, le 28 Juillet 1770, dans sa 146<sup>me</sup> année, après avoir visité la veille ses amis, selon sa coutume. Il était né à Starvanger, en Norwege, en 1624 le 18 Novemb. il était employé sur la flotte Danoise, & avait vécu dans le célibat jusqu'en 1737, qui était la 111<sup>me</sup> année de sa vie. Le 24 Octob. de la même année, il se maria avec une veuve, nommée Marie Michel, qui était alors dans sa soixantième année.

On fait qu'il est mort à Paris, il n'y a pas longtems, un homme âgé de 122 ans.

Il y a plus de vieillards dans les lieux élevés que dans les lieux bas.

L'homme qui ne meurt point par intempérance ou par accident, vit par-tout 90 ou 100 ans.

Voici une table pour le nombre probable d'années que des personnes d'un âge donné peuvent encore espérer de vivre.

Un enfant nouveau-né,	ans 34 -- mois 6.
Ceux qui ont passé	1 an 41 ----- 9.
• • • • •	3 -- 45 ----- 7.
• • • • •	5 -- 46 ----- 4.
• • • • •	10 -- 44 ----- 9.
• • • • •	15 -- 41 ----- 6.
• • • • •	20 -- 38 ----- 3.
• • • • •	25 -- 35 ----- 3.
• • • • •	30 -- 32 ----- 3.
• • • • •	35 -- 29 ----- 8.
• • • • •	40 -- 26 ----- 6.
• • • • •	45 -- 23 ----- --
• • • • •	50 -- 20 ----- 11.
• • • • •	55 -- 17 ----- --
• • • • •	60 -- 14 ----- 2.
• • • • •	65 -- 11 ----- 5.
• • • • •	70 -- 8 ----- 11.
• • • • •	75 -- 6 ----- 8.
• • • • •	80 -- 4 ----- 10.
• • • • •	85 -- 3 ----- 3.
• • • • •	90 -- 2 ----- --

L'âge de sept ans est celui où l'on peut espérer de vivre le plus grand nombre d'années.

A l'âge de 12 ou 13 ans on a fait le quart de sa vie; à celui de 28 ou 29 ans, on est à la moitié,

& à celui de 50, on en a fait les trois quarts.

On a observé, en consultant les tables sur la mortalité du genre humain, que quand les femmes ont passé un certain âge, elles vivent ensuite plus long-tems que les hommes.

Les observations prouvent que comme la jeunesse des femmes est plus hâtive que celle des hommes, leur vieillesse l'est de même.

En prenant le total des morts dans un pays, on trouve que le nombre des hommes morts, dans l'année, est à celui des femmes ou filles comme 27 à 25.

Les femmes mariées vivent plus long-tems que les femmes non mariées.

Par des remarques faites durant l'espace de 50 ans, on a trouvé que le plus grand nombre des morts a constamment été au mois d'Août & de Septembre, & le plus petit aux mois de Décembre, Novembre & Février.

La moitié de ceux qui naissent, meurent avant l'âge de 17 ans, de sorte que ceux qui survivent à cette époque, du plus ou du moins, jouissent d'un bonheur où la moitié du genre humain n'atteint pas.

Le nombre des vieillards qui meurent dans le tems froid, est au nombre de ceux qui meurent dans le tems chaud, comme 7 à 4.

De 6084 enfans nés d'Octobre en Mars, il en est mort 1055; & de 5151 nés d'Avril en Septembre, il n'en est mort que 468.

De 3075 nés en Décembre, Janvier, Février, il en est mort 628; & de 2452 nés en Juin, Juillet & Août, il n'en est mort que 207.

Le premier mois, & sur-tout le premier jour de la naissance, sont marqués par le plus grand nombre des morts. De 2736 enfans qui ont péri en bas âge, 1292 ont perdu la vie dès le premier jour, & 1640 dans le premier mois.

Selon l'observation du grand Boerhaave, les enfans les plus sains naissent aux mois de Janvier, Février & Mars.

Le nombre des morts est à ceux qui naissent comme 10 à 12 ou 13, de sorte qu'il nait dans une province, chaque année, deux ou trois dixiemes d'hommes plus qu'il n'en meurt.

La totalité des vivans étant divisée en deux parts, la moitié en est de l'âge de 27 ans, ou au dessus, & l'autre moitié, tant soit peu plus forte, est au-dessous de cet âge.

Les femmes mariées sont à tout le sexe d'un pays comme 1 à 3, & les hommes mariés sont à tous les mâles comme 3 à 5.

Les garçons au-dessus de 13 ans sont aux habitans d'un pays comme 4 à 33, & les filles au-dessus de 13 ans sont aux mêmes habitans, comme 3 à 25.

Les filles au-dessous de 13 ans sont à tous les habitans d'un pays comme 1 à 8.

Le plus grand nombre des naissances tombe aux mois de Mars & de Février, qui doivent être relatifs aux mois de Mai & de Juin.

Le nombre des garçons qui naissent est à celui des filles comme 21 à 20, ou 104 à 100. Mais, comme dans l'enfance, il meurt deux vingtiemes de garçons plus que de filles, le nombre des hommes & des femmes devient à peu près égal vers l'âge nubile de l'un & de l'autre sexe.

Le nombre des jumeaux est à celui des enfans qui naissent comme 1 à 65 ou à 70, de sorte que parmi 65 ou 70 naissances il ne se rencontre qu'une fois des enfans jumeaux.

Le nombre des enfans baptisés est à celui des familles de tout un pays comme 10 à 60, de sorte qu'il faut compter 60 familles pour dix enfans baptisés dans l'année.

Le nombre des vivans est à l'ordinaire à celui des enfans nés dans l'année comme 26, ou 27, ou 28 à 1, selon la fécondité des mariages.

Le nombre des mariages est à celui des habitans d'un pays comme 175 à 1000.

Dans les pays bien peuplés, on ne peut compter qu'une personne qui se marie sur 50 ou 54.

Dans tout un pays on ne peut donner que quatre enfans à chaque mariage, l'un portant l'autre. Dans les villes, il n'y a que 35 enfans à compter pour 10 mariages.

Les hommes en état de porter les armes sont la quatrième partie des habitans de tout un pays.

Le nombre des veuves est pour l'ordinaire à celui des veufs comme 3 à 1; mais celui des veuves qui se remarient est à celui des veufs qui se remarient comme 100 à 120, ou comme 4 à 5.

Le nombre des veufs dans un pays est à celui de tous les habitans comme 1 à 51. Celui des veuves est à ces mêmes habitans comme 1 à 15.

Les veufs & les veuves sont aux mariages d'un pays comme 3 à 7.

Le nombre des veufs est à celui des mariages comme 1 à 10, & celui des veuves comme 3 à 7.

De tout le sexe d'un pays il n'y a que la dix-huitième personne qui accouche par an; de celles qui sont au-dessus de 13 ans, mariées & non mariées, c'est la douzième; & des femmes mariées, c'est la sixième.

Les accouchemens qui précèdent le terme de neuf mois, sont plus communs que ceux qui le passent.

## M O R T S.

Un enfant mort six jours après sa naissance.

Une fille morte avant le baptême.

Louis Henri Rochat, fils mineur.

Une fille morte quelques minutes après sa naissance.